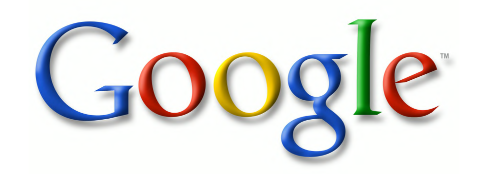


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


Digitized by Google

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

Digitized by Google

PARIS. IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER; 1735-1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME SIXIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.

Digitized by Google

CT
143
.F32
1836
v. 6

Digitized by Google



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F^çois X^vier DE FELLER; 1735-1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Edition,

AUGMENTÉE DE 5,000 ARTICLES INTERCALLÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME SIXIÈME.

PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11;

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13,

ET A LYON, CHEZ GIBERTON ET BRUN.

1836.

Digitized by Google

Digitized by Google

GL - Stacks
6-8-61

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

*COBENTZEL (Charles, comte DE), né en 1712 à Laybach, capitale de la Carniole, suivit la carrière diplomatique, fut chargé par la cour de Vienne de plusieurs missions auprès des cercles de l'empire, et obtint, en 1753, le poste de ministre plénipotentiaire dans les Pays-Bas. Il fonda une académie des sciences et une école gratuite de dessin à Bruxelles, et mourut dans cette ville en 1770. —*COBENTZEL (Louis, comte DE), fils du précédent, né à Bruxelles, en 1753, et nommé ambassadeur d'Autriche à la cour de Saint-Pétersbourg, en 1779, gagna les bonnes grâces de l'impératrice Catherine II. Ce fut lui qui négocia le traité d'alliance de l'Autriche avec l'Angleterre et la Russie. Il négocia également pour l'empereur le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), et, au mois de décembre suivant, il signa à Rastadt une convention militaire avec Buonaparte. Après avoir été une seconde fois ambassadeur en Russie, en 1798, il fut nommé plénipotentiaire au congrès de Lunéville, et conclut avec Joseph Buonaparte le traité de paix du 9 février 1801. L'empereur lui confia ensuite les places de ministre d'état et des conférences et de vice-chancelier d'état au département des affaires étrangères. Le comte de Cobentzel donna sa démission de ces emplois en 1805, après la bataille d'Austerlitz, et mourut à Rome en 1808. —*COBENTZEL (Philippe, comte DE), cousin du précédent, mort à Vienne en 1810, avait été envoyé à Teschen par l'impératrice

Digitized by Google

Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et nommé ensuite vice-chancelier d'état. Chargé, en 1790, de rétablir la tranquillité dans les Pays-Bas insurgés, il ne remplit point les vues de la cour d'Autriche, reçut sa démission au mois de mai de l'année suivante, et se retira dans une de ses terres. Mais il fut rappelé en 1801, et nommé ambassadeur à Paris. La guerre de 1805 mit fin à sa carrière diplomatique. Il était le dernier rejeton de sa famille.

* ÇOBO (Jean), dominicain espagnol, né à Consuegra, dans le XVIe,siècle fut envoyé comme missionnaire aux îles Philippines en 1586. L'empereur du Japon ayant voulu soumettre ces îles à un tribut, Çobo se rendit auprès de ce prince, par ordre du vice-roi espagnol, et obtint non-seulement la franchise de toute imposition, mais encore le libre exercice de la prédication de l'évangile, ainsi que plusieurs autres avantages. Au retour de cette mission, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage à l'île Formose, il fut massacré par les sauvages. Çobo, qui s'était appliqué à l'étude du chinois, avait composé un *Dictionnaire* et un *Catéchisme* dans cette langue, ainsi que plusieurs autres écrits utiles aux missionnaires. — Un autre ÇOBO (Barnabé), jésuite, missionnaire espagnol, né en 1582, dans le royaume de Jaen, mort à Lima au Pérou, en 1657, prêcha l'évangile dans cette dernière contrée pendant 50 ans. Il laissa [10 vol. d'*Observations sur l'histoire naturelle du Pérou*, conservés manuscrits dans la bibliothèque de Séville;] et une *Histoire des Indes*, également manuscrite.

* COBOURG (Frédéric-Josias, prince de SAXE), général au service de l'Autriche, est moins connu par ses faits d'armes que par les exécutions sanglantes dont son nom fut le prétexte en France, à l'époque de la terreur. Des milliers d'innocents furent envoyés à l'échafaud, prévenus qu'ils étaient d'être les agents de Pitt et de Cobourg. Ce général n'avait obtenu, dans deux expéditions successives contre les Turcs, que des avantages balancés par des revers, lorsqu'en 1792 il arriva sur les frontières de France, et gagna la bataille de Nerwinde (18 mars 1793) sur Dumouriez, qu'il contraignit à évacuer la Belgique. La fortune seconda toutes ses opérations militaires dans cette campagne mémorable; mais la campagne suivante ne fut pour lui qu'une suite de revers. Battu tour à tour par les généraux Jourdan et Moreau, il fut obligé de quitter le commandement des armées combinées, après la défaite d'Aldenhoven (2 octobre 1793), se retira dans sa principauté, et mourut au mois de février 1815.

COCCEIUS (Auctus), habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelait du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns, tels que le temple que Calfurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzol, ou royaume de Naples [et sur lequel est bâtie la cathédrale de cette ville.] Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé: c'est la grotte qui allait de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du

Digitized by Google

temple du Pouzzol et l'entreprise de la grotte de Cumes sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzol. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense, avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville et les môles de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, et paraît se confirmer par l'aspect des carrières qu'on trouve dans le voisinage de Maëstricht, qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très-longue étendue.

COCCEIUS (Jean), né à Brême, en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés "cocceïens". Voët et Desmarets combattirent avec beaucoup de zèle ses sentiments, et firent passer leur auteur pour hérétique. Coccéïus croyait qu'il devait y avoir dans le monde un règne visible de J.-C., qui abolirait le règne de l'antéchrist, et que, ce règne étant aboli avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs et de toutes les nations, l'Eglise catholique serait dans sa gloire. Il s'était fait un système particulier de théologie, disposant l'économie du Vieux et du Nouveau Testament d'une manière nouvelle, et trouvant presque partout la venue de J.-C. et celle de l'antéchrist. [Il a surtout établi son système dans sa *Summa doctrinæ de fœdere et Testamento Dei*. Sa *Summa theologiæ ex Scripturis repetita* s'écarte moins des manuels ordinaires.] Ce savant bizarre mourut à Leyde, en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses ouvrages en 10 tomes in-fol., dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, et les deux derniers à Amsterdam, en 1706. On a donné de lui, en 1708, *Opera anecdota, theologica et philologica*, 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un cocceïen. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux et modeste, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres, et y ajouter les siennes, que pour penser solidement.

COCCEIUS (Henri), né à Brême, en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public, par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne, l'empereur, qui l'avait employé dans des affaires secrètes et importantes, l'honora, en 1713, de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée, estimés en Allemagne: | *Juris publici prudentia compendiose exhibita*, 1695, in-8°; | *Hypomnemata juris*, 1698, in-8°; | *Prodromus justitiæ gentium*, in-8°; | *Deductiones, consilia*, in-fol.; | un recueil de ses *Thèses*, en 4 vol. in-8°. Coccéïus devait tout à la méditation et au travail. Il n'avait jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du droit*. Son caractère était doux et obli-

Digitized by Google

geant; sa probité était extrême.

COCCEIUS (Samuel DE), baron allemand, fils du précédent, [né à Heidelberg, en 1679, et mort à Berlin, le 22 octobre 1755,] s'éleva par la connaissance du droit public aux places de ministre d'état et de grand chancelier du roi de Prusse, Frédéric II. Ce prince confia au baron Cocceïus la réformation de la justice de ses états. Le "Code Fréderic", que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savants, moins encore les vues du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité et d'incertitude, et finit par être arbitraire, le monarque, rebuté ou irrité du peu de fruits des innovations introduites, ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques, avant ou après la sentence des juges; ce qui a produit des scènes fort étranges: celle du meûnier Arnold, entre autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage, en 3 vol. in-8°, [devenu inutile comme œuvre littéraire, et comme loi avortée,] on a du baron Cocceïus une édition latine du "Traité de la guerre et de la paix" de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755, à Lausanne, 5 vol. in-4°. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Cocceïus le père.

COCCHI (Antoine-Célestin), né à Bénévent le 3 août 1695, fut successivement professeur de médecine à Pise, de philosophie et d'anatomie à Florence, et antiquaire du grand duc, qui cultivait les gens de lettres de tous les pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'"Abrocome et Anthia", par Xénophon, qui fut imprimé à Londres en 1726, grec et latin, in-4°. Il prononça aussi, sur des objets de médecine, et sur quelques savants, plusieurs *Discours* italiens qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 parties. Sa *Dissertation sur le régime pythagoricien* a été traduite en français, in-8°. On a encore de lui: | *Epistolæ physico-medicæ*, 1732, in-4°; | une édition grecque et latine d'Orobase et de Soranus, sur les fractures et luxations, Florence, 1754, in-fol. Ce savant mourut le 1er janvier 1758.

COCCIUS (Josse), savant controversiste, natif de Bifeld, d'abord luthérien, embrassa la religion catholique à Cologne, et fut chanoine de Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé: *le Trésor catholique*, réimprimé à Cologne, en 1674, 2 vol. in-fol., moins lu que Bellarmin, et moins, digne de l'être. Il mourut le 31 décembre 1618.

COCCOPANI (Jean), originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathematicien, s'acquit une grande réputation, et fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand VII, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, le grand-duc l'employa à bâtir le palais de *Villaimperiale*: c'est sur ses dessins et sous sa direction que l'on construisit aussi le beau couvent des Carmélites. Le grand duc lui donna ensuite

Digitized by Google

une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1649.

* COCH (Mekhitar), docteur arménien, né vers l'an 1136, mort en 1213, est auteur des ouvrages manuscrits suivants: | *Commentaires sur les prophéties de Jérémie;* | *Code de justice;* | *Discours d'Adam et d'Ève adressé à leurs descendans sur la faiblesse humaine;* | *Canons ecclésiastiques;* | *Profession de foi;* | un *Recueil de lettres*, *Pièces de poésies*, *Hymnes et Chants*.

COCHEN (Martin DE), capucin, né à Cochen, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712, dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques de l'Allemagne.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), d'abord secrétaire du duc d'Orléans régent, ensuite conseiller et président au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'indult*, en 3 vol. in-8°, 1747. L'auteur approfondit une matière qui jusqu'alors n'avait été traitée que fort légèrement par Raynaudin et par Pinson. Ce savant jurisconsulte laissa, en 1725, un fonds de quinze mille livres de rente, destiné à fournir, chaque année, à deux demoiselles nobles et pauvres de la Provence, une dotation à l'une pour se marier, et à l'autre pour se faire religieuse. Tous les bons citoyens ont loué la fondation et le fondateur.

* COCHET (l'abbé Jean), l'un des plus habiles hommes du XVIII[e] siècle, licencié en théologie de la maison et société de Sorbonne, professeur de philosophie au collége Mazarin, principal à celui du cardinal Lemoine, puis recteur de l'université de Paris, né à Faverges en Savoie, mourut à Paris en 1771. Il traduisit en français et publia à Paris, en 1731, in-4°, sous le titre d'*Elémens de mathématiques*, les manuscrits de Varignon, qui lui avaient été communiqués par Fontenelle, héritier de ce géomètre. On doit encore à Cochet un cours abrégé de philosophie contenant: | *la Logique ou l'Art de raisonner juste*, Paris 1744, in-12; | *la Clef des sciences et des beaux-arts*, Paris, 1750, in-8°; ibid., 1757, in-12, espèce de complément de l'ouvrage précédent; | *la Métaphysique*, Paris, 1753, in-8°; | *la Morale*, 1755, in-8°; | *Physique expérimentale et raisonnée*, ib., 1756, in-8°; | et un ouvrage de théologie intitulé *Preuves sommaires de la possibilité de la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie*, contre les protestants, Paris, 1764. in-12.

* COCHET (Henriette), née à Lyon, était femme d'un marchand de papier en gros de cette ville. Partisan de la révolution, mais ennemie des jacobins, des maratistes et des chaliers, elle fit le voyage de Paris. Elle n'y resta que dix jours et retourna à Lyon avec la conviction que, si le parti de la "montagne" triomphait, la France serait ensanglantée. Lors du siége de cette ville, elle prit un habit militaire, et servit dans l'artillerie. Après le siége, lorsqu'elle parut devant le tribu-

Digitized by Google

nal révolutionnaire, le président Parrain lui demanda pourquoi elle avait servi contre la république? Elle répondit : « Misérable, j'ai servi mon pays, et vous n'avez point de patrie; vous êtes hors du genre humain. — Pourquoi ne portes-tu pas la cocarde nationale? dit le président. — Parce que vous la portez. — Crois-tu en Dieu? — Non, si vous y croyez. — Crois-tu à l'enfer? — Oui, depuis votre règne. » On prononce son arrêt de mort; elle s'écrie : « J'aime mieux mourir que de vivre sous votre puissance infernale, mais la justice divine vous punira de vos forfaits; elle me vengera, cet espoir me console. » Quoiqu'elle se déclarât enceinte, et que les chirurgiens attestassent son état, Collot-d'Herbois ne voulut pas permettre qu'on différât son supplice : elle périt sur l'échafaud, à Lyon en 1794. Cette femme, remarquable par sa beauté et son courage, n'avait que trente ans.

* COCHET, député du Nord à la convention, y vota la mort de Louis XVI, ce qui lui valut sans doute sa nomination à une place de juge au tribunal criminel du département du Nord. Son fils, prêtre, envoya ses lettres de prêtrise à la convention, en annonçant qu'il allait prendre un fusil et partir pour les frontières.

COCHIN (Henri), né à Paris en 1687, avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il semblait que la nature l'avait fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence [et de la littérature, celle de la religion. [Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand-conseil, et y plaida sa première cause, à 22 ans, avec le même succès qu'aurait eu un vieil orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom était mis à côté de celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux Le Normand, appelé l'"Aigle du barreau". Sa bouche et sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, et mourut à Paris le 24 février 1747, à 60 ans. Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus et de ses talents. Un de ses confrères (le même Le Normand) lui dit, après sa première cause, qu'il n'avait jamais rien entendu de si éloquent : "On voit bien, lui répondit Cochin, que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent". Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages forme 6 vol. in-4°, Paris 1751, et suivants. On y trouve des *Mémoires*, des *Consultations*, des *Discours*, des *Plaidoyers*, etc. [On a publié des *Extraits* choisis de ses ouvrages. La nouvelle édition de ses *OEuvres* que l'on vient de faire en 8 vol. in-8° est digne de son auteur.] Son éloquence est à la fois noble et simple, pleine de nerf, d'élégance et de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paraître sous des faces différentes, et toujours avec le même avantage. Il plaidait la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits brillants naissaient dans le feu de l'action. L'on n'a conservé de ses *Plaidoyers* que ceux qu'il avait fait imprimer lui-même en forme de *Mémoires*. [Leur lecture, d'ailleurs difficile, n'est pas néces-

Digitized by Google

saire en général; un plaidoyer ne vaut pas un principe.] Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand avocat peuvent consulter la préface dont Bernard a orné le premier volume de ses ouvrages. Cochin y est peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. [Il savait, il aimait, dit-on, beaucoup le droit canon, faisait peu de cas du droit romain, qu'il citait rarement et par respect pour un préjugé.] On rapporte de cet avocat un trait qui prouve combien il était pénétré des vérités de la religion. Une femme de qualité, pour qui il venait de plaider, lui ayant dit qu'il était si supérieur aux autres hommes que, si c'était le temps du paganisme, elle l'adorerait comme le dieu de l'éloquence : "Dans la vérité du christianisme, madame, dit Cochin, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire". Ce n'est certainement pas ainsi qu'auraient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes, eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, et qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. Que penser de cette éloquence prétendue légère, qui semble être l'unique but de nos orateurs modernes, et principalement de ceux du barreau? L'esprit frivole de notre siècle y règne comme partout ailleurs. Après avoir étouffé le goût des beautés vraies et solides, il ouvre une libre carrière aux prétentions les plus bizarres. De là naissent ces réputations acquises à si bon marché, qui dégradent la dignité de cette partie des belles-lettres. Est-ce par des phrases philosophiques, par des ironies indécentes, par un style épigrammatique, par un ton et des manières conformes aux mœurs énervées de notre temps, [par des apologies du crime ou de la révolte,] qu'on prétendrait nous retracer cette élévation, et surtout cette décence qui caractérisait chez les Romains eux-mêmes les vrais défenseurs des lois?

COCHIN (Jacques-Denis), docteur de Sorbonne, né à Paris le 1er janvier 1726, trouva dans Claude-Denis Cochin un père tendre et vertueux qui ne négligea rien pour lui procurer une éducation propre à développer ses heureuses dispositions, en même temps qu'elle était conforme au goût qu'il avait témoigné dès son enfance, de se livrer aux honorables fonctions du sacerdoce. Déjà il avait acquis une réputation aussi brillante que bien méritée, lors qu'à l'âge de 30 ans il fut nommé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas. C'est là que son zèle parut dans tout son éclat, surtout sa charité pour les pauvres. On serait véritablement étonné qu'un seul homme eût pu faire tout ce qu'il a fait, former tant d'établissements, procurer tant de secours à toutes les classes d'indigents, si l'on ne savait que l'on est capable de tout, lorsqu'à l'esprit, au bon sens et aux lumières acquises, telles que les réunissait Cochin, se joint le désir de faire le bien, qui devient une espèce de besoin pour certains hommes, et surtout pour ceux qu'anime la religion, le plus pur et le plus puissant des motifs. De tous ses établissemens, celui qui lui fait le plus d'honneur est l'hospice qu'il fonda pour les pauvres malades de sa paroisse, et qu'il eût la satisfaction de voir achevé

avant sa mort, arrivée le 3 juin 1783. On a de ce charitable et zélé pasteur : | des *Prônes*, 4 vol. in-12; | *Exercices de retraite*, in-12; | *OEuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort. Cochin avait un talent très-distingué pour faire des *Prônes* et des *Instructions*. On allait l'entendre avec empressement, et on était autant édifié du ton de sentiment et de conviction avec lequel il débitait ses *Discours*, que charmé du naturel et de la facilité de son élocution. On retrouve ces qualités dans les *Instructions* qui composent ses *OEuvres spirituelles*.

COCHIN (Charles-Nicolas), graveur célèbre, Parisien, mort en 1754, à 66 ans, s'occupa dans sa jeunesse de peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette harmonie et cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont | *Rebecca*, *Saint-Basile*, l'*Origine du feu*, d'après F. Lemoine; | *Jacob et Laban*, d'après Restout; | *la Noce de Village*, d'après Watteau; | et le recueil des *Peintures des Invalides*, que des soins pénibles et un travail continuel pendant près de dix ans l'ont mis à portée de publier avec succès.

COCHIN (Charles-Nicolas), né à Paris le 22 février 1715, fils du précédent, fut destiné par son père, graveur du roi en son académie de peinture et sculpture, et par sa mère, exerçant le même talent, au dessin et à la gravure. A l'âge de 15 ans, ce jeune artiste, déjà rebuté du travail froid et monotone des commencements de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînait vers la gravure à l'eau forte, et ce fut dès lors qu'il déploya et fit connaître les talents rares dont il était doué, une touche spirituelle, le génie poétique et la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissait aux grands talents les qualités de l'esprit et du cœur propres à le faire aimer de ses égaux et de ses supérieurs. Il fut choisi pour aller à Rome, le 20 déc. 1749, en compagnie de Vandières, désigné par le roi pour être directeur-général de ses bâtimens, en la place de Tournhem, son oncle; voyage qui dura jusque vers la fin de septembre 1751. Ce fut en cette même année 1751, le 27 novembre, que Cochin fut reçu académicien par acclamation, sans avoir donné à l'académie de morceau de réception; il fut admis, le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire entre les mains de Coypel, premier peintre du roi, directeur et recteur de l'académie royale de peinture et sculpture. Le décès de Coypel, arrivé le 23 juin 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connaître, non seulement comme artiste habile, mais aussi comme homme de lettres; nombre de *Discours* par lui lus en différents temps à l'académie, sur différents objets de l'art, et dont plusieurs furent livrés à l'impression, lui méritèrent d'être élu secrétaire et historiographe de l'académie royale de peinture et sculpture, le 23 janvier 1755. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, et l'admit ensuite dans l'ordre de Saint-Michel, dans lequel il fut reçu le 24

Digitized by Google

novembre 1756. Il mourut le 29 avril 1790. Il est peu d'artistes des mains desquels il soit sorti plus d'ouvrages que de celles de Cochin, auquel la Providence a conservé l'exercice de ses talents jusqu'à l'âge de 75 ans passés, qui a fait le terme de ses travaux. [Ses principaux ouvrages sont : | *Lycurgue blessé dans une sédition;* | le *Frontispice* de l'"Encyclopédie"; | les *Figures* de "Boileau" qu'il a gravées lui-même; | les seize *Grandes batailles de la Chine*, composées par des missionnaires à Pékin, et dont il a refait les dessins en partie. Ces estampes ont été gravées par les plus habiles artistes du XVIIIe siècle; | la collection des *Figures* de la "Jérusalem délivrée", pour l'édition de Monsieur; | celle des *Figures* pour l'"Histoire de France" du président Hénault, etc., etc.]

COCHLÉE, en latin "Cochlæus" (Jean), né Wendelstein, près de Nuremberg, en 1479, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchton, Calvin, et les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étaient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les catholiques, ni tant craint par les protestants. Il se tenait ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières, et s'attachait plutôt à réfuter les erreurs qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont : | *Historia hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol., livre rare et curieux, l'un des meilleurs de cet auteur; | *Commentaria de artis et scriptis Lutheri ab anno* 1517 *ad* 1546, in-fol., 1549. Cochlée avait beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, et ceux des autres protestants : il s'en servait utilement pour les convaincre de variations et de contradictions; | *Speculum circa missam*, in-8°; | *Vita Theodorici regis quondam Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544, in-4°; Stockholm, 1699, in-4°. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince; et c'est ce qui la fait rechercher; | *Concilium cardinalium de emendanda ecclesia, conscriptum et exhibitum anno* 1538. *Accessit discussio, etc., ad tollendam*, etc., *in religione discordiam*, 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les luthériens, ne reconnaissant point l'autorité de l'Eglise, pouvaient abuser de l'Écriture sainte, il fit paraître, en 1527, un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que J.-C. n'est pas Dieu, et un autre en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au Diable, et que la Sainte Vierge avait perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Écriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552, à 72 ans.

* COCHON (Charles), comte de l'Apparent, conventionnel, né dans la Vendée en 1750, était conseiller au président de Fontenai à l'époque de la révolution. Député du tiers-état de la sénéchaussée du Poitou aux états-généraux en 1789, porté à la con-

Digitized by Google

vention, en 1792, par le département des Deux-Sèvres, il vota la mort du roi sans restriction. On le chargea successivement de diverses missions comme commissaire auprès de l'armée. Il entra au comité de salut public en 1794, et prit place au conseil des anciens vers la fin de l'année suivante. Après avoir exercé les fonctions de ministre de la police générale, qui lui furent confiées au mois d'avril 1795, il devint suspect au directoire, qui lui nomma un successeur, en juillet 1797. Puis, compris sur la liste des proscrits au 18 fructidor, il fut relégué à l'île d'Oleron, d'où on le rappela après la journée du 18 brumaire. Le premier consul le nomma préfet du département de la Vienne. Quatre ans plus tard, il passa à la préfecture des Deux-Nèthes, quitta ce département en mars 1809 pour entrer au sénat, fut écarté des affaires publiques à la restauration, devint préfet de la Seine-Inférieure pendant les cent jours. Enfin, compris dans l'ordonnance du 12 janvier 1816, il se réfugia à Louvain. Le comte de l'Apparent obtint plus tard la permission de rentrer en France, et mourut à Poitiers en 1825. Ce régicide ne manquait pas de talents comme administrateur. On a de lui : *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8°.

COCKBURN (Catherine), fille de David Trotter, gentilhomme écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679; elle s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, et donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle intitula les *Neuf Muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie, et fit l'*Apologie* du traité "de l'Entendement humain" de Locke. Elle se convertit à la religion catholique, épousa Cockburn en 1708, et mourut en 1749, à 70 ans. On a donné la collection de ses *OEuvres* en 2 vol. in-8°. [On y trouve plusieurs tragédies qui eurent du succès, comme *Inès de Castro*, l'*Amitié fatale*, le *Malheureux pénitent*, la *Révolution de Suède*, deux *Comédies*, et un écrit estimé qui a pour titre : *Remarques sur les principes et les raisonnements du docteur Rutherforth dans son Essai sur la nature et les obligations de la vertu*. Elle écrivit cet ouvrage à 68 ans.]

COCLÈS (Barthélemi DELLA ROCCA, dit), [naquit à Bologne le 9 mars 1467.] Il se mêla de prédire, et plusieurs de ses prédictions se trouvèrent véritables. Il en composa un *Recueil*; Strasbourg, 1536, in-8°, où son art était expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis et des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endurerait bientôt un supplice sans l'avoir mérité, mais qu'il n'en mourrait pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'était avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il serait chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Capponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête comme il ouvrait sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, Capponi était allé

consulter Coclès, dont il n'était point connu, celui-ci lui dit : "Hélas! mon ami, vous commettrez un meurtre avant qu'il soit nuit." Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connaissance dont il avait vu la main et le visage, qui se trouvèrent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire. [Le *Recueil* de Coclès était intitulé *Physionomiæ de Chiromanciæ anastasis, sive compendium ex pluribus et pene infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achillini*, Bologne, 1504-1523. Il donna ensuite un autre *Traité* sur la physiognomonie de la tête, etc., de sorte qu'on peut le considérer comme le précurseur et le premier maître de Lavater et du docteur Gall. Ce Traité ou *Compendium*, imprimé à Strasbourg, 1533-36-51-86, in-8°, fut traduit en français, Paris, 1546-60-1698, etc.]

* COCO ou CUOCO (Vincent), l'un des auteurs de la révolution de Naples, en 1799, était né en 1770 à Campomarano. Après la chute de sa république éphémère, il se réfugia en France, puis à Milan, où il publia deux ouvrages, traduits par Barrère de Vieusac; ce sont : | l'*Histoire de la révolution de Naples*, Milan, 1806, in-8°; | *Platon en Italie*, ibid., 1806, 3 vol. in-8°. Il inséra dans le même livre un *Traité sur l'agriculture des anciens Italiens*, ibid., 1806, in-8°. En 1807, Joseph Buonaparte, le rappelant dans sa patrie, le nomma conseiller d'état et directeur-général du trésor. Cuoco aspirait, dit-on, à la place de directeur-général de l'instruction publique; et le refus qu'il éprouva provoqua chez lui une aliénation mentale que les événements de 1815 augmentèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1823. Il publia à Naples, à l'occasion de sa demande, un *Projet de décret pour l'organisation de l'instruction publique*. Il avait composé d'autres ouvrages que la frayeur ou la folie lui firent brûler.

* COCOLI (Dominique), mathématicien italien, né à Brescia, en 1747, mort en 1812, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les sciences exactes. La suppression de l'ordre des jésuites laissant vacantes les chaires de leur collége de Brescia, Cocoli fut appelé, en 1774, à celle de physique et de mathématiques qu'il occupa pendant plus de 30 ans. Un nouveau gouvernement ayant été établi dans sa patrie, ce savant fut nommé, en 1802, membre du collége électoral des Dotti, et en 1805, inspecteur-général des eaux et chemins du royaume d'Italie. On a de Cocoli: | *Elementi di geometria e trigonometria*, Brescia, 1777; | *Elementi di statica*, ibid., 1779. Il avait composé un traité sur l'*Embouchure des fleuves dans la mer*, qui fut brûlé dans un incendie, en 1799, lors de l'invasion de l'Italie par l'armée austro-russe; et un *Cours complet de mathématiques* resté en manuscrit.

Digitized by Google

*COCQ (Florent DE), chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, ordre des Prémontrés, mort en 1691, professa la théologie, et se fit une réputation par ses grandes connaissances dans les saintes lettres. On connaît de lui : *Principia totius theologiæ moralis et speculativæ ex sacra Scriptura, sanctis Patribus, maximo sancto Augustino et aliis, probatis auctoribus compendiose deprompta*, 3 vol. petit in-8°, Cologne, 1682. Cet ouvrage est dédié au cardinal Azzolini. Il a laissé aussi plusieurs autres traités de théologie.

*COCQUAULT (Pierre), chanoine et official de l'église de Reims, sa patrie, docteur en droit et conseiller au présidial de la même ville, mort en 1645, a fait le dépouillement du cartulaire de son église, et recueilli beaucoup d'extraits pour une *Histoire ecclésiastique et civile de Reims*. Ces manuscrits, conservés dans la bibliothèque de la ville, consistent en 5 vol. in-fol., et un in-4°. On en a publié après la mort de l'auteur une table chronologique, Reims, 1650, in-8°, composée par lui-même.

*COCQUILLOT (Pierre-Guillaume), curé du Mesnil-Jourdain, diocèse d'Evreux, né à Breteuil, est auteur | d'une *Ode ad illustrissimum DD. Episcopum Ebroïcensem Arthurum Richardum Dillon*; | de *Couplets sur la Paix*; | des *Fruits de la Paix*; | de *Vers à ma Patrie*, etc.

COCUS (Robert), théologien anglais, vicaire de Leeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Censuræ quorumdam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum a pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4°. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des pères de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue faussement. C'est dommage que l'esprit et le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE (Guillaume VAN DER), protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale; il fut dégradé, parce qu'il avait pris le parti des arminiens : effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui : | des *Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4°; | *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623, etc. Guillaume van der Codde avait trois frères, Jean, Adrien et Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornélissoon, donnèrent naissance à la secte nommée "des prophètes" en Hollande. Ils commencèrent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogeaient le droit de parler seuls dans l'Eglise, et qui menaient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, et soutinrent qu'il n'était pas permis aux chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejetèrent généralement toutes les confessions de foi, et s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean van der Codde se vantait d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les apôtres, et ajoutait que, quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé Oudaan, boulanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort de van der Codde.

CODDE (Pierre), né à Amster-

Digitized by Google

dam en 1648, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste, et vicaire apostolique des Provinces-Unies; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassel (*voyez* ce nom), et devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le Formulaire, et par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son Église de troubles et de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, et mourut le 18 décembre 1710. La secte dont il avait été le promoteur le canonisa, et fit graver une estampe où saint Pierre était représenté le recevant dans le ciel. « Je ne sais, dit l'auteur des "Mémoires chronologiques", si saint Pierre lui ouvrit le ciel: mais le pape défendit de prier pour lui comme étant mort dans son obstination et dans ses erreurs. »

CODINUS (George), curopalate de Constantinople, vers la fin du XVe siècle, laissa: | un *Extrait sur les antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la "Byzantine". C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les Opuscules d'Hesychius de Milet: "de Originibus constantinopolitanis", publiés par Meursius en 1613; | *de Imperatoribus constantinopolitanis*, publié par Lambecius en 1665; | *de Signis, statuis et aliis spectatu dignis Constantinopoli*; Genève, 1607, in-8°; | *des Offices du palais et des églises de Constantinople*. Ils ont recueillis en 1648, in-fol.

* CODRET (Annibal), médecin, et ensuite jésuite, natif de Sallanches en Savoie, mourut à Avignon le 19 septembre 1599, âgé de 74 ans, après en avoir passé 54 dans la compagnie de Jésus. On doit à ce jésuite, qui enseigna long-temps les humanités, un ouvrage latin intitulé: *Grammatica latinæ institutionis, seu brevia quædam istius linguæ rudimenta*, *Taurini*, 1570, in-8°. Ce rudiment parut si bien fait, qu'il devint bientôt d'un usage général. Il en existe beaucoup d'éditions latines et françaises. Elles présentent plus ou moins de changements. Le "Rudiment" de Lhomond a fait oublier celui d'Annibal Codret, bien qu'il ne paraisse pas plus clair pour les enfants.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides qui ravageaient son pays. Il lui fut répondu que le peuple dont le chef serait tué demeurerait vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan; il l'exécuta, et fut tué par un soldat qu'il avait blessé à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J.-C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, et furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'"Archontes"; Médron, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvénal, était si pauvre, que son indigence a passé en proverbe: "Codro pauperior." Ce poète vivait sous l'empire de Domitien, et avait composé un poème intitulé *la Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODURE (Philippe), natif

Digitized by Google

d'Annonay, mort en 1660, embrassa la religion catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui : | un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1651, in-4°, et inséré dans les "Critici sacri" de Londres et d'Amsterdam; | et quelques autres ouvrages, tels que le *Traité des Mandragores*, contre lequel Bochard a écrit. Il était savant dans la langue hébraïque.

COECK, Koeck, ou Kock, architecte, peintre et graveur, né à Alost, dans les Pays-Bas, le 16 août 1502, voyagea en Italie et en Turquie pour perfectionner ses talents. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins, gravés depuis en bois, qui représentaient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il était. Il mourut à Bruxelles le 6 décembre 1550, peintre et architecte de Charles-Quint. On a de lui des *Traités* de géométrie, d'architecture et de perspective, avec quelques gravures en bois et en cuivre. Il eut pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU (Nicolas), né à Saint-Calais dans le Maine, en 1574, dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille, par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il était fort sujet, l'avait rendu très-infirme. Il avait été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie, "in partibus", avec la qualité d'administrateur et suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses *Sermons* et ses livres, écrits très-purement pour le temps auquel il vivait. Les principaux sont : | des *Réponses* au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis-Mornay, et à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avait choisi pour écrire contre le premier, et Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, et non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps; | *Histoire romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol., Paris, 1647 : ouvrage qui, quoique inexact, était lu encore avec quelque plaisir avant les derniers livres publiés sur cette matière; | une *Traduction* de Florus, [qui fut prônée pendant quelque temps comme le chef-d'œuvre de la langue française, mais qui est entièrement oubliée; | l'"Argenis", roman politique de Barclay, traduit en français, Paris, 1621, in-8°.]

COEHORN, on prononce Couhorn (Menno, boron de), le Vauban des Hollandais, naquit en 1632. Son génie pour la guerre et pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur et lieutenant-général au service des états-généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siége de Namur, Vauban assiéger le fort Coehorn défendu par Coehorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, et qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France et reçu garnison française dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif et si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand

Digitized by Google

homme mourut à La Haye, en 1704, laissant aux Hollandais plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disait son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisaient regarder comme imprenable. Mais on sait que de secrètes intelligences et des circonstances délicates facilitèrent cette conquête. On a de Coehorn un *Traité* en flamand sur une nouvelle manière de fortifier les places. [Plusieurs souverains avaient voulu l'attirer à leur service. Une seule fois, piqué de ce que le prince d'Orange ne lui avait pas donné un régiment qu'il lui avait promis, il fut sur le point de s'attacher à la France. Le prince d'Orange fit alors arrêter comme otages sa femme et ses huit enfants. Coehorn changea aussitôt d'avis, et le prince d'Orange le combla de bienfaits.]

* COEHORN (Louis-Jacques, baron DE), général de brigade, né à Strasbourg, en 1771, embrassa le parti des armes à l'âge de 12 ans, et mourut le 29 octobre 1813, par suite d'une blessure qu'il avait reçue à Leipsick. Le désintéressement dont il fit preuve, en servant comme volontaire pendant 6 mois après une injuste destitution, lui assure autant de gloire que ses éclatans faits d'armes. C'est lui qui détermina le succès de l'affaire d'Ebersberg (3 mai 1809), en forçant à la tête de sa brigade le passage de la Traun, défendu par 40,000 Autrichiens : Napoléon crut pouvoir comparer, pour son importance, ce passage à celui de Lodi.

* COELLO (Gaspard), en latin "Coellius", jésuite missionnaire portugais, né à Porto, en 1531, fut envoyé au Japon en 1571, y devint vice-provincial de la mission, et mourut en 1590. On a de lui des *Lettres* insérées dans les "Lettres annuelles", ou "Relation du Japon", années 1575, 1582 et 1588 : elles ont été publiées en portugais, Evora, 1593; en italien, Rome et Venise, 1585; en allemand, Dillingen, 1586, in-8°.

* COELLO (Alonzo-Sanchez), célèbre peintre portugais, d'abord élève de Raphaël à Rome, et ensuite d'Ant. Moro, en Espagne, fut appelé par le roi Philippe II pour remplacer ce dernier en qualité de premier peintre de la couronne. Son appartement dans le palais devint le rendez-vous de la famille royale; les grands et les courtisans les plus accrédités recherchaient sa protection. Il ne fut pas moins favorisé des papes Grégoire XIII et Sixte V, des ducs de Florence et de Savoie. Il mourut en 1590, et le célèbre Lopez de Véga fit son épitaphe. Coello enrichit le palais de l'Escurial des plus belles compositions, parmi lesquelles on cite le *Portrait de saint Ignace*. L'église de Saint-Jérôme, à Madrid, possède de cet artiste le *Martyre de saint Sébastien*, où l'on voit Jésus-Christ, la Sainte-Vierge, saint Bernard et saint François, et le Père Éternel dans sa gloire. Philippe II, dans ses lettres, appelle Coello le "Titien portugais". — Il ne faut pas le confondre avec Claude COELLO, peintre de la même famille, mort en 1603, qui composa un assez grand nombre de tableaux. On distingue celui qui représente *Charles II à genoux et entouré des principaux seigneurs de sa*

Digitized by Google

cour; il décore l'autel de la grande sacristie de l'Escurial.

* COELMANS (Jacques), graveur flamand, né à Anvers, en 1670, eut pour maître Corneille Vermeulen, et travailla dans sa manière. Il fut appelé à Aix, en Provence, par J.-B. Boyer d'Aiguilles pour graver les tableaux de la belle collection que possédait ce magistrat. Cet *œuvre*, assez médiocre, fut publié en 1744. Coelmans était mort à Aix en 1735.

COETIVY (Prégent, seigneur de), gentilhomme breton, se distingua par sa valeur et sa prudence en plusieurs siéges et combats. Il fut fait amiral de France en 1439, et tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg, en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. — Alain de Coetivy, son frère, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, et mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'était un homme habile, mais téméraire et parfois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul II, qu'il était orgueilleux, avare, dissimulé, et qu'il avait masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré collége.

COETLOGON (Alain-Emmanuel de), né en 1646 d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer, en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entre autres au combats de Bantry, en Irlande, en 1688, de La Hogue, en 1692, et de Velez-Malaga, en 1704. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, et honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. [Il s'était retiré au noviciat des jésuites : le bâton de maréchal, qu'il avait long-temps désiré, l'y étant venu trouver à son lit de mort, il s'écria en le recevant : « Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. »] Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans six mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

* COETLOGON (Charles-Édouard de), fils d'un médecin français, connu par une "Histoire des arts et des sciences", naquit en Angleterre, fit ses études à l'Hôpital-du-Christ de Cambridge, prit ses grades à l'université de cette ville, et entra dans l'état ecclésiastique. Il desservit d'abord la chapelle de Lock-Hospital, fut ensuite recteur de Godstone, et devint l'un des magistrats du comté de Surrey. Il se fit un nom comme prédicateur, et mourut le 16 septembre 1820, laissant les ouvrages suivants : | *Mélanges théologiques*, 6 vol. in-8°; | *le Temple de la vérité*, 3 vol. in-8°; | *Esquisse de la vie et du caractère de Moïse*, in-8°; | *des Avantages particuliers de la nation anglaise;* | *Réflexions sur la mort de Louis XVI;* | un grand nombre de *Discours*, de *Sermons* et d'*Oraisons funèbres*.

* COETLOGON (le comte de), officier supérieur de cavalerie, de la famille du maréchal de ce nom, émigra, rentra en France en 1807, et mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : | *David*, poème dont la 2e édition, dédiée à Louis XVIII, fut placée par l'université au nombre des livres qu'on peut donner en prix dans

Digitized by Google

ses colléges; | quelques *Tragédies*; | *Bayard amoureux*, ou *les Lutins de Rambouillet*, poème dédié au Dauphin.

* COETLOSQUET (Jean-Gilles du), évêque de Limoges, précepteur des enfants de France, petits-fils de Louis XV, né à St.-Pol-de-Léon, en 1700, donna sa démission du siége de Limoges, où il avait été nommé en 1739, pour se charger de l'éducation des enfants de France, que lui confia le dauphin, fils de Louis XV, en 1758. Ce prélat aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Ayant été élu à l'académie française, il répondit à quelqu'un qui le félicitait de sa nomination: « C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honneur appartient. » On ne connaît de lui que son *Discours de réception* à l'académie, et la réponse qu'il fit comme directeur à la réception de Saint-Lambert.

*COEUILHE (Étienne Front), président à l'élection de Périgueux, publia en 1751 des *Pensées diverses*, au nombre de 450. Il y en a de solides, de fines, de délicates, de fausses, de plates et point de neuves. On peut les regarder comme des copies, et plus souvent comme un commentaire, de celles de la La Rochefoucauld.

COEUR (Jacques), natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, et devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire et les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200 mille écus d'or pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'aurait jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendait dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit, en 1448, au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis et ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre [en rendant suspectes ses relations avec le dauphin, depuis Louis XI.] Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, et le condamna à faire amende honorable et à payer 400 mille écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès-Sorel, qu'on croyait morte de poison: mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien qui avait quitté son maître, et qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Égypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture et une générosité qui le dédommagèrent des chagrins qu'il essuyait. Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, l'enleva du couvent des cordeliers de Beaucaire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les

Digitized by Google

Turcs, il mourut en arrivant à l'île de Chio, en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'a démontré dans un "Mémoire" lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'"Essai sur l'Histoire générale" n'a pas eu apparemment connaissance de cette "Dissertation", ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfants, en considération des services de leur père. — Un d'eux, Jean Coeur, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, et mourut en 1483.

COFFIN (Charles), naquit à Buzanci dans le diocèse de Reims, en 1676. Il vint à Paris achever ses études commencées à Beauvais. Des productions en vers et en prose, où l'on remarquait la latinité du siècle d'Auguste, des *Poèmes* sur les événements publics, des *Discours* sur des circonstances qui lui étaient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du collége de Beauvais, en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets dignes du directeur de leurs études par leurs connaissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur, et son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite, événement auquel il eut beaucoup de part, et qu'il célébra par un très-beau mandement. Cet homme, [cher aux lettres qu'il avait constamment cultivées avec succès, leur fut enlevé en 1749. Sa mort fut le commencement des disputes entre le parlement et l'archevêque de Paris. Coffin, janséniste ardent et opiniâtre, ayant refusé, dans sa dernière maladie, de présenter un billet de confession pour recevoir les derniers sacrements, en fut privé, et mourut sans les secours de la religion. Cet événement fit du bruit, et un magistrat en porta ses plaintes au parlement. C'est par là que commença cette longue suite de dénonciations dont les tribunaux retentirent contre les refus des sacrements faits aux appelants.] Coffin s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'"Anti-Lucrèce" du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendus aux lettres, en servant la religion. Il est principalement connu par les *Hymnes* qu'il composa pour le "Bréviaire de Paris", adoptées depuis dans tous les Breviaires nouveaux. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture, une simplicité et une onction admirables, une latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil s'est distingué par la verve et la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié, en 1755, un *Recueil complet de ses Œuvres*, en 2 vol. in-12. Il y a plusieurs petites pièces de poésies, entre autres l'*Ode sur le vin de Champagne*, digne d'Ovide et de Catulle par la délicatesse et la facilité, et bien préférable aux pro-

Digitized by Google

ductions de ces auteurs sensuels et mous, par la sagesse et la décence. [La ville de Reims en reconnut le mérite par un présent annuel de ses meilleurs vins.]

*COFFINHAL (Jean-Baptiste), né à Aurillac (Cantal), le 1er avril 1746, avait d'abord embrassé la profession de médecin, qu'il abandonna pour la jurisprudence. Il était homme de loi à Paris, lorsqu'il fut nommé vice-président du tribunal révolutionnaire créé le 11 mars 1793. Ce juge redoutable et cruel possédait la force et le regard d'un lion; il avait une haute stature, le caractère atrabilaire, les sourcils larges et noirs, et ne riait jamais; cependant il était rare qu'il n'adressât pas aux condamnés à mort une plaisanterie ou un sarcasme accompagné d'un regard ironique. Le savant Lavoisier implorant un sursis de quinze jours pour terminer un ouvrage, le président Coffinhal le lui refusa, sous le prétexte que la république n'avait plus besoin de savants ni de chimistes. Mis hors la loi au 9 thermidor, et se trouvant enfermé à l'Hôtel-de-Ville avec Henriot, commandant de la garde nationale, il eut dispute avec lui, et le jeta par les fenêtres. Coffinhal parvint à s'échapper d'entre les mains des soldats envoyés contre les conjurés; il trouva un refuge dans l'île des Cygnes, mais il n'y trouva pas de pain. Après avoir passé deux jours sans manger, il en sortit tombant d'inanition, et prit le parti de s'adresser à un homme qu'il supposait son ami, parce que, dans d'autres temps, il l'avait obligé. L'ingrat, mais utile citoyen, au lieu de secourir Coffinhal, le livra à la justice. Conduit à la Conciergerie, le tribunal criminel ordinaire reconnut l'identité de la personne, prononça la condamnation à mort, ou plutôt confirma la mise hors la loi, et Coffinhal fut conduit à l'échafaud.

*COGAN (Thomas), médecin, né en 1736, à Rowel, dans le Northamptonshire, mort le 2 février 1818, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de la direction de la congrégation presbytérienne à Amsterdam. Il avait reçu ses grades de docteur à l'université de Leyde, en 1767. Il exerça son art pendant quelque temps à Amsterdam, d'où il revint à Londres. Il y fonda, avec le docteur Hawes, une espèce de société philanthropique, sous le nom de "Société royale d'humanité" et publia les ouvrages suivants : | *Voyage d'Utrecht à Francfort, principalement sur les bords du Rhin, suite de lettres écrites de la Hollande à un ami d'Angleterre*, en 1791 et 1792, 1795, 2 vol. in-8°; | une *Traduction* des "Œuvres du professeur Camper", ou *Rapport de l'anatomie avec les arts du dessin, la peinture, la sculpture*, etc., 1794, in-4°; | *Traité philosophique sur les passions*, 1800, in-8°; | *Traité de morale sur les passions*, 1807, in-8°; | *Recherches théologiques sur l'excellence caractéristique du christianisme*, 1812, 5 vol. in-8°; | *Vie et Opinions de John Buncle*; | *Lettres sur la doctrine de la dépravation héréditaire*; | et quelques autres ouvrages de médecine.

COGER (François-Marie), prêtre, professeur de rhétorique au collége Mazarin, et ancien recteur de l'université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs *Poèmes*

latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiome à cause de la pureté du style, mais non par les vrais poètes, parce que ces pièces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connaître, c'est la *Critique de l'Eloge de monseigneur le Dauphin*, par Thomas, 1766, in-8°; et celle du "Bélisaire", par Marmontel, 1767. Le bon goût et les vrais principes littéraires et religieux y brillent. Voltaire, qui n'est pas ménagé dans la dernière, s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appela plus l'habile critique que "Coge pecus". Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomies contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération et le mépris, et se contenta de proposer pour le prix de l'université cette vérité, si aisée à démontrer par des principes et par des faits qui n'éclatent que trop, que la philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des rois que de la religion. Coger mourut le 18 mai 1780, emportant les regrets de ceux dont il avait secondé les bonnes dispositions à l'étude, par ses libéralités, et qui n'auraient pu les réaliser sans ce secours, par le défaut de fortune. [On trouve dans le "Journal de Paris" du 29 mai 1780, une "Notice historique" sur Coger.]

COGESHALLE (Raoul, ou "Radulphus", savant anglais, chanoine, puis religieux de l'ordre de Cîteaux [mourut en 1228.] On a de lui une *Chronique de la Terre-Sainte*, d'autant plus précieuse qu'il avait été témoin des faits qu'il raconte; il était à Jérusalem, et il y fut même blessé lorsque Saladin en fit le siége en 1188. Elle a été publiée dans le 5e vol. de l'"Amplissima collectio" de D. Martenne, ainsi que *Chronicon anglicanum ab anno* 1066 *ad annum* 1200; et *Libellus de motibus anglicanis sub Joanne rege*, qui sont du même auteur. Pitseus en fait mention dans ses "Illustres écrivains" d'Angleterre.

*COGNOLATO (Gaëtan), savant antiquaire et littérateur italien, né en 1728, à Padoue, mort en 1802, chancelier et théologal de l'église de Monselice, est auteur : | de la belle *Préface* du "Lexique" latin (édition de Forcellini); | et de quelques autres écrits, tels que : *Saggio di memoria sul territorio di Monselice, e su'la sua Chiesa*, 1794.

COGOLIN (Joséph DE CUERS), gentilhomme provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusât constamment à ce service. Il s'adonna ensuite à la poésie; la *Traduction* en vers français de l'épisode d'"Aristée" au 4e livre des Géorgiques de Virgile, et celle de la "Dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille", tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un de ces deux poèmes. On a encore de lui : | une *Ode sur les arts*; | un *Poème contre le matérialisme*; | et un *sur l'Éducation*, 1657, in-8°. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poètes modernes, de ses talents pour prôner le vice et l'irréligion. Il mourut à Lyon, le 1er janvier 1760, âgé de 57 ans.

*COHON (Anthyme-Denis), prédicateur célèbre, né en 1594, à Craon dans l'Anjou, fut en crédit auprès des rois Louis XIII et Louis XIV, s'attacha au cardinal

Digitized by Google

Mazarin, dont il partagea un instant la disgrâce, et mourut en 1670, évêque de Nîmes, où il avait introduit et doté les jésuites, pour lutter avec plus d'avantage contre le parti protestant qui dominait alors dans ce diocèse. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre de Louis XIII*, et le *Discours* d'usage pour le sacre de son successeur. On lui attribue en outre un écrit en faveur du cardinal Mazarin, intitulé : *Sentiments d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement, du 29 décembre* 1651, *contre le cardinal Mazarin*, in-8°.

* COIGNARD, imprimeur de l'académie dans le XVII[e] siècle, se fit un nom par le choix des livres qu'il imprima, et par la beauté et la correction des éditions. On distingue surtout le beau "Saint Ambroise" des Bénédictins, 1690, in-fol.

COIGNET (Michel), mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la navigation*, en français, 1581, qui de son temps lui acquit de la réputation.

* COIGNET (Horace), musicien, né à Lyon en 1736, commença par être dessinateur pour une fabrique de sa ville natale, puis il se fit marchand brodeur; il apprit la musique vocale, avec le violon, et il s'exerça longtemps sur cet instrument. C'est lui qui composa la musique du "Pygmalion" de Jean-Jacques Rousseau. Coignet conserva jusque dans un âge très-avancé sa mémoire, sa présence d'esprit et ses qualités aimables. Il mourut à Lyon, le 29 août 1821, dans sa 86[e] année; il était membre associé de l'académie de cette ville, et de son conservatoire des arts.

COIGNY (François DE FRANQUETOT, duc DE), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'Or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, et mourut le 18 décembre 1759. Il servit l'État avec distinction. Il gagna la bataille de Parme sur les Impériaux, le 29 juin 1734, et celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant.

* COIGNY (Le duc DE), maréchal de France, fit une partie des guerres d'Hanovre, où il commanda un corps de cavalerie avec le grade de mestre-de-camp. Il fut nommé lieutenant-général le 1[er] mars 1780. Député de la noblesse de Caen aux états-généraux de 1789, il signa toutes les protestations de la minorité, et émigra en 1792. Il fit les campagnes des armées des princes, se rendit ensuite en Portugal, où il devint capitaine-général, ce qui équivaut au grade de maréchal de France. Le duc de Coigny, rentré en France avec le roi, en 1814, fut nommé, par ce prince, gouverneur de l'hôtel des Invalides. Appelé à la chambre des pairs, élevé le 3 juillet 1816, au grade de maréchal de France, il mourut dans un âge très-avancé, le 19 mai 1821.

* COINSI (Gautier DE), prieur de l'abbaye de Saint-Médard, né en 1177, à Amiens, mort en 1236, a laissé en manuscrit une *Traduction* française, rimée, des "Miracles de la Vierge", écrits primitivement en latin, par Hugues Farsi, Herman, Guibert de Nogent, etc., ainsi que plusieurs *Contes* en vers, dont quel-

ques-uns ont été traduits par Legrand d'Aussy. La bibliothèque royale possède encore plusieurs de ses manuscrits, qui ont fourni à Racine le sujet d'une "Dissertation", insérée dans le tome 18 de l'"Académie des inscriptions".

COINTE (Charles Le), né à Troyes, en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Bérulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un père de l'Oratoire pour aumônier, Le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, et fournit les *Mémoires* nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de 10,000 livres en 1659, et trois ans après, une autre de 500. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé : *Annales ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-fol., qui commencent à l'an 235 et finissent à l'an 885. C'est une compilation sans ornements, mais d'un travail immense et pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement et de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens; mais, quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1er vol. parut en 1667, et le dernier en 1679. Le Cointe mourut à Paris, en 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumières que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avait connu à Munster, l'honorait souvent de ses lettres.

* COINTE (Jean-Louis le), gentilhomme du prince de Conti, capitaine de cavalerie dans le régiment de ce prince, de l'académie de Nîmes, où il était né le 28 juillet 1729, a composé deux *Dissertations*, l'une sur la pêche des paillettes d'or qui se fait dans la rivière de Ceze, en Cévennes; l'autre sur les cartes militaires insérées dans les "Observations sur la physique, l'histoire naturelle et les arts", par Toussaint; *la Science des Postes militaires*, ou *Traité des Fortifications de campagne*. Cet ouvrage a été traduit par les Anglais; *Commentaire sur la Retraite des dix-mille*, ou *Traité de la Guerre*.

COISLIN (Henri-Charles du Camboust, duc de), évêque de Metz, né à Paris le 15 septembre 1664, mort en 1732, avait des vertus et des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes et un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Le P. Montfaucon a publié le Catalogue des manuscrits grecs de cette collection, en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi; on peut même dire trop, car cet excès d'éloges, surtout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son *Mandement* pour l'acceptation de la bulle "Unigenitus", fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent une propositions condamnées, et censura le *Mandement* comme propre à conduire au schisme et à l'erreur. Le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à Sa Sainteté et aux prélats de l'assemblée du clergé.

Digitized by Google

—Il ne faut pas le confondre avec le cardinal DE COISLIN, évêque d'Orléans, [né à Paris en 1636, et mort le 5 février 1706,] estimé de Louis XIV et cher à ses diocésains par sa régularité et ses grandes charités. Le duc de Saint-Simon en parle dans ses "Mémoires" avec tant d'admiration, que, si ce prélat n'était pas connu d'ailleurs, on aurait quelques doutes sur ses sentiments. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation des gens de bien. Quoi qu'il en soit, Saint-Simon en rapporte le trait suivant : « Il donnait 400 livres de pension à un pauvre gentilhomme ruiné, qui n'avait ni femme ni enfants, et ce gentilhomme était presque toujours à sa table tant qu'il était à Orléans. Un matin, les gens de M. d'Orléans trouvèrent deux fortes pièces d'argenterie de sa chambre disparues, et un d'entre eux s'était aperçu que ce gentilhomme avait beaucoup fureté là autour. Ils dirent leur soupçon à leur maître, qui ne put le croire, mais qui s'en douta, sur ce que le gentilhomme ne parut plus. Au bout de quelques jours, il l'envoya quérir, et tête à tête il lui fit avouer qu'il était coupable. Alors M. d'Orléans lui dit qu'il fallait qu'il se fût trouvé étrangement pressé pour commettre une action de cette nature, et qu'il avait grand sujet de se plaindre de son peu de confiance de ne lui avoir pas découvert son besoin. Il tira vingt louis de sa poche, qu'il lui donna, et le pria de venir manger chez lui comme à l'ordinaire.» Ce trait est rare, sans doute; cependant il se trouvera des gens qui, d'après les circonstances de ce récit, et les conséquences toutes naturelles qui en découlent, croiront que le prélat eût dû se persuader que, dans la suite, il pouvait faire un meilleur usage de ses aumônes, et que, si les vrais pauvres de son diocèse avaient eu connaissance de cette anecdote, ils eussent eu quelque droit de s'en plaindre. [Son mérite éminent le fit choisir pour occuper la place de grand-aumônier de France. Le roi le nomma en outre commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et le pape le décora de la pourpre romaine.

* COISNON (Jean-Baptiste), né à Vire, était sous-principal du collége d'Harcourt au moment de la révolution. Il prêta le serment, et se fit nommer principal du collége de la Marche. Il épousa Marie-Élisabeth Cressant, divorça ensuite avec elle, et épousa Marie-Anne Manides. Ce fut lui qui, lors de l'expédition de Saint-Domingue, conduisit à Toussaint-Louverture ses enfants, de l'éducation desquels il était chargé. Il revint en France avec ceux du général Clairvaux. En 1807, il tenait une pension rue Montagne-Sainte-Geneviève; c'est peut-être pour cela que Grégoire lui donna le titre de directeur du collége des colonies en faveur des noirs et mulâtres. Coisnon mourut dans son établissement, le 16 juin 1810, à 63 ans.

COITER (Volcher), né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise et à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en Allemagne et en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, et mourut en 1600, avec la réputation d'habile médecin et d'excellent anatomiste. On a de lui : I *de Ossibus et Cartilaginibus*

Digitized by Google

corporis humani tabulæ, Bologne, 1566, in-fol.; | *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ*, etc., Nuremberg, 1573, in-fol.; Louvain, 1653, in-fol., etc.

COKE, ou Cooke (Édouard), chef de justice du banc royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, et mourut à Stokepoges en 1634, après avoir exercé différents emplois dans la magistrature. [Coke eut à prononcer sur plusieurs fameux procès, tels que ceux du comte d'Essex, de sir Raleitz, de sir Overbury, que le duc et la duchesse de Sommerset avaient fait empoisonner à la tour de Londres. C'était un magistrat sévère, mais juste. Sa devise était: « La loi est le meilleur de tous les casques.. » Il se fit un ennemi dans la personne du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier. L'opposition de Coke sur la disposition de quelques évêchés en commende, aigrit contre lui le roi. On censura sa conduite, il fut suspendu de ses fonctions, et obligé d'entendre son arrêt à genoux. Accusé ensuite de prévarication dans l'affaire du duc de Sommerset, il fut mis à la tour de Londres, d'où il passa en Irlande avec une mission, puis nommé schérif du comté de Buckingham. Accablé de chagrins, il se retira dans une de ses terres, où il mourut dans un âge avancé.] Coke laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *les Instituts des lois d'Angleterre*,. (*V.* Coeck et Cook.)

COLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenai-le-Comte, sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 76 ans. Il sut allier les amusements de la poésie à l'étude sèche des lois. : On a de lui: | *Larvina, Satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette pièce se ressentent du style obscur d'Apulée, que l'auteur a affecté d'imiter; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs; | les *Tableaux des Victoires de Louis XIII*; | *Description du château de Richelieu*. Ces deux poèmes, en vers français, annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers et de la force dans ses descriptions.

COLARDEAU (Charl.-Pierre), né à Janvillé, dans l'Orléanais, le 12 octobre 1732, cultiva dès l'enfance les muses françaises. Il débuta, en 1758, par la *Traduction* en vers de l'"Épître d'Héloïse à Abailard", par Pope. L'on comprend que, non seulement les mœurs et la sagesse trouvent peu à gagner dans ces sortes de productions, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour le sujet, ni pour l'exécution. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, l'une jouée en 1758, et l'autre en 1760, eurent moins de succès. On y vit plutôt le mécanisme d'une versification heureuse et brillante que le talent du théâtre. L'*Épître à M. Duhamel, le Temple de Gnide*, mis en vers, *les Hommes de Prométhée*, et la comédie des *Perfidies à la mode*, qui parurent depuis, sont en général versifiées d'une manière douce et harmonieuse; mais la vraie philosophie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette

Digitized by Google

mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres et la fin des grands ouvrages. L'académie française le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant qu'il prononçât son discours de réception. [Les *OEuvres* de Colardeau ont été recueillies en 2 vol. in-8°, Paris, 1779.]

COLAS (Jean-François), appelé aussi Guyenne, du nom de sa mère, naquit à Orléans en 1702. Il fit de très-bonnes études chez les jésuites, entra dans cette société, et y professa pendant 30 ans. Il la quitta ensuite pour vivre en ecclésiastique séculier, et devint successivement chanoine de Saint-Pierre-Empont, et de l'église royale de Saint-Aignan. Son habileté dans l'administration du temporel le rendit très-utile à ces deux chapitres. Il fut nommé membre et ensuite un des directeurs de la société littéraire d'Orléans. Colas mourut le 3 novembre 1772. Il a laissé les ouvrages suivants : | *Oraison funèbre de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang*, Orléans, 1752, in-4°; | *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, 1766; | *le Manuel du cultivateur dans les vignobles d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume*, Orléans, 1770, in-8°.

COLAUD DE LA SALCETTE (Jacques-Bernardin), chanoine, député du clergé du Dauphiné aux états-généraux, et de la Drôme à la convention, enfin député au conseil des cinq-cents, né à Briançon en 1733, mort à Paris en 1796, voulut s'abstenir de voter dans le procès de Louis XVI; mais, forcé par les circonstances, il opina pour la détention jusqu'à la paix, le bannissement ensuite, et la mort, en cas d'invasion.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, [ministre secrétaire-d'état, contrôleur-général des finances sous Louis XIV,] né à Reims, le 29 août 1619, avait un oncle secrétaire du roi et négociant à Troyes, qui le plaça chez Maseranni et Cenami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talents et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le président Hénault, qu'elle se trouva tout établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général, en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connaît le sonnet injurieux que le poète Hénault lança contre Colbert; et sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y était offensé : « Non, dirent-ils; — Je ne le suis donc pas. » Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avait troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis commencait à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France et aux savants étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnait ces grâces,

Digitized by Google

étaient encore plus flatteuses que les présents mêmes. "Quoique le roi ne soit pas votre souverain, écrivait-il à Isaac Vossius, il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime et un gage de sa protection." Le roi, connaissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments semblèrent alors revivre. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même, en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, et celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avaient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie française, et celles de peinture et de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordait à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, et d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil, formé pour discuter toutes ces matières, donna ces réglements et ces belles ordonnances qui ont servi de fondement à la législation actuelle. Le commerce, que la France n'avait exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique : toutes ces compagnies furent encouragées et récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères furent construits en peu de temps. Des arsenaux, bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendaient très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647, jusqu'en 1656. [Avant le ministère de Colbert, la taille s'élevait à 53 millions, et avant sa mort elle se trouvait réduite à 35 millions. A son entrée au ministère, la dette était de 89 millions; il la réduisit, en 1683, à 32 millions. Le revenu disponible n'était, sous Mazarin, que de 32 millions; il le porta à 83 millions tout en diminuant les impôts. Colbert racheta pour 5 millions, la ville de Dunkerque, qu'on avait dû céder à Cromwell. Par ses soins, la France avait (en 1681) 198 bâtiments de guerre, et 166,000 hommes de mer. Aussi il parvint à faire respecter le pavillon français, réprima les barbaresques, et dans un mois, 65

grands navires partirent du port de Saint-Malo, pour la pêche de la *morue*, qui introduisit en France un commerce très-lucratif. L'arc de triomphe de la porte Saint-Martin, celui de la rue Saint-Denis, l'hôtel des Invalides, une partie des quais et des boulevards, et les chemins voisins de la capitale furent construits sous le ministère de Colbert. Avant lui, les bourgeois de Paris étaient chargés de l'entretien du pavé et de l'éclairage; il mit l'un et l'autre au rang des dépenses publiques. Ce furent les vives représentations de Colbert, qui portèrent Louis XIV à signer la paix de Nimègue, qui rendit le repos à l'Europe. Telles étaient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à 64 ans et 6 jours, consumé des chagrins que lui donnait Louvois en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avait enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre telle que le méritait un homme qui, en créant le commerce et en animant tous les artistes, avait donné cent millions de rentes à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on était peu sensible à ces attentions, quand on était prêt à rendre compte au roi des rois. Il répondit à madame Colbert, qui ne cessait de lui parler d'affaires: "Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir?" Au milieu des occupations du ministère, il trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture sainte, et de réciter le Bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8°, qui est peu commun. « Ce ministre, qui doit être l'objet de la reconnaissance éternelle de la France, dit l'auteur de la "Décadence des lettres et des mœurs", plus loué, plus admiré qu'imité, auquel des enthousiastes ont rendu un culte hypocrite, pour se faire égaler à lui par la multitude prévenue et toujours trompée, et dont d'autres enthousiastes, conduits par la folie, et détracteurs de ce grand homme, ont détruit les heureux travaux; ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles et nombreux établissements, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux mers, et protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable, Colbert animait tous les arts et tous les artistes. Mécène de tous les savants français et étrangers indistinctement, il répandait sur eux les dons de la munificence royale, et la grâce dont il les accompagnait en rehaussait encore le prix. » Cependant, comme rien n'est parfait dans les choses humaines, et que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par Colbert aux lettres, au commerce et aux arts, avait fait négliger les travaux simples et utiles; que l'agriculture en a souffert; que les campagnes se sont dépeuplées par l'agrandissement des villes, où le luxe et le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs; que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec;

Digitized by Google

et que l'esprit raisonneur, qui marche toujours à la suite des sciences et des lettres, a préparé la révolution qui, un siècle après, a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministère de Colbert. [Il faut convenir toutefois que ce ministre, qu'on peut appeler « du commerce » était moins digne de Louis XIV que Sully ne le fut d'Henri IV.] Sa *Vie* se trouve dans le tome 5 des « Hommes illustres de France, » par d'Auvigny. *Voyez* l'article COURTILZ.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, et fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut le 3 novembre 1690 à 39 ans.

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, ministre d'état et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur et de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT (Charles), marquis de Croissi, ministre et secrétaire d'état, frère du grand Colbert, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes; dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

* COLBERT (Michel), parent du ministre de ce nom, entra fort jeune dans l'ordre des Prémontrés, fit ses cours de théologie en Sorbonne où il fut reçu docteur, et remplit successivement dans son ordre les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de ses bonnes qualités et de ses talents, l'abbé général Le Scellier, qui voulait se retirer, résolut de faire son possible pour le faire nommer son successeur; dans le chapitre où il donna sa démission, il parvint à le faire élire; mais, l'élection n'ayant pas été faite selon les formes usitées, les capitulants y formèrent opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert obtint ses bulles par le crédit de sa famille. Ce prélat, bon administrateur et ami des sciences, protégea les bonnes études. Il fit reconstruire le collége des Prémontrés qui tombait en ruines, et lui procura une dotation suffisante pour y entretenir un certain nombre d'étudiants. On a de Colbert : | *Lettre d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8°; | *Lettres de consolation*, adressées à madame Plot sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen. L'abbé Colbert gouverna son ordre pendant 32 ans, et mourut à Paris le 29 mars 1702, âgé de 69 ans.

COLBERT (Jacques-Nicolas) fils du grand Colbert, docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 53 ans. Son zèle, sa charité, sa science, le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissi, frère

Digitized by Google

du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Fustemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome, après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle "Unigenitus" produisit une infinité de *Lettres*, de *Mandements*, d'*Instructions pastorales*, dont quelques-unes sont très-violentes, et lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques sont les apologistes de propositions monstrueuses et abominables. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appelants de la bulle "Unigenitus", il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité et ses décisions. Il était très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les jansénistes plus modérés regardaient comme la honte de la secte, et voyait dans les farces de Saint-Médard des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une *Lettre* remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étaient soumis aux jugements de l'Eglise. C'est cette *Lettre* qui est si vigoureusement réfutée au 7e tome des "Actes du clergé." «Nous souffrons, disent les évêques en s'adressant au roi, nous souffrons depuis long-temps, avec la plus vive douleur, tout ce que la licence et la mauvaise foi ont jusqu'ici fait entreprendre aux ennemis de la constitution "Unigenitus," pour anéantir, s'il était possible, ce jugement de l'Eglise. Nous attendions que le temps et la réflexion pussent ramener ces esprits inquiets. Aux artifices, aux calomnies, aux invectives qu'ils n'ont cessé de mettre en œuvre contre nous, nous n'avons opposé qu'une modération dont nous n'éprouvons que trop l'inutilité et le préjudice. Mais pourrons-nous, sire, ne pas nous élever contre une *Lettre* téméraire et séditieuse, écrite à V. M. par M. de Montpellier, dans laquelle il s'efforce de décrier ses adversaires et de les rendre suspects au roi; dans laquelle il prend des auteurs protestants les faits et les expressions les plus odieuses, pour détruire, dans l'esprit des peuples, le respect qu'ils doivent au chef de l'Eglise, et dans laquelle enfin il établit des principes capables de ruiner tous les fondements de notre foi.» Après avoir écrit contre les évêques, Colbert attaqua le pape, et publia contre Clément XII une *Lettre pastorale*, datée du 21 avril 1734. Las de s'agiter et d'agiter l'Eglise en faveur d'une secte

Digitized by Google

inquiète et tracassière, il mourut en 1738, à 71 ans. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. Son *Catéchisme*, qui est, à bien des égards, un très-bon ouvrage (*voy.* POUJET et CHARANCY), et la plupart de ses *Instructions pastorales*, ont été condamnés à Rome, et quelques-unes de ces dernières par l'autorité séculière.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, neveu du marquis de Croisi, naquit le 14 septembre 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant-général des postes en 1699, et conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différents. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck et en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, membre honoraire de l'académie des sciences. Il avait épousé une fille du ministre d'état Arnauld de Pompone, dont il eut plusieurs enfants. On a publié dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswick jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, et la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces Mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, et on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV. [On a encore de lui : *Relation de la fontaine sans fond de Sable en Anjou*. (Mém. de l'académie des sciences.)].

*COLBERT (Edouard-Charles Victorin DE), né en 1758, entra au service de mer en 1774. Après avoir fait la guerre d'Amérique, dans laquelle il obtint la décoration de Cincinnatus, il fut nommé capitaine de vaisseau en 1791, et chevalier de Saint-Louis. Il émigra, et fit la campagne de 1792 à l'armée des princes. Muni des ordres du comte d'Artois, il se rendit en 1795 à Quiberon. Ayant eu le bonheur d'échapper au désastre de cette journée, il vint dans la Vendée trouver le garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier, son frère, Stofflet, dont il se fit aide-de-camp. Après la mort de Stofflet, Colbert passa en Amérique. Rentré en France, il épousa en 1803 mademoiselle de Montboissier, petite-fille de Malesherbes. Après la restauration de 1814, il fut nommé capitaine des gardes du pavillon amiral, membre d'une commission de la marine pour régler les grades et récompenses dans ce corps. Parti de Paris en mars 1815, pour rejoindre le duc d'Angoulême, il demeura dans le midi de la France pendant les cent-jours. Député d'Eure-et-Loir à la chambre de 1815, ses opinions furent celles de la majorité de cette chambre. Il fit partie de la commission chargée, le 4 novembre 1815, de l'examen du projet de loi sur les compagnies départementales, et proposa, le 2 décembre suivant, de substituer

Digitized by Google

dans les différents codes les mots roi, royal, royaume, aux mots empereur, impérial, empire, et d'ordonner qu'on formât une commission pour procéder à la révision générale et à la rédaction nouvelle de tous les codes français. En 1816, il fut nommé contre-amiral, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. L'ordonnance du mois d'octobre 1817 l'atteignit et il fut mis à la réforme. Le chagrin qu'il en ressentit le conduisit au tombeau le 2 février 1820.

*COLCHEN (Victor, comte), pair de France, né en novembre 1752, fut successivement premier secrétaire et délégué général de l'intendance de Pau et d'Auch, chef de division dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, commissaire des relations extérieures, membre de la première commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre, préfet de la Moselle, comte de l'empire, sénateur, et secrétaire du sénat. En 1810, il devint président de la société des donataires du « Monte Napoleone ». Commissaire extraordinaire dans la 4e division militaire à Nancy, par décret du 26 décembre 1813, il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé par le roi, le 4 juin 1814, membre de la chambre des pairs. Ayant fait partie de celle de Napoléon pendant les « cent-jours », il ne fut point compris dans la chambre réorganisée par le roi après la seconde restauration; néanmoins il y fut réintégré par une ordonnance du 9 août 1819.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, se fit un nom célèbre sur la fin du XVIe siècle, par la finesse et l'élégance de son travail. Ses portraits étaient aussi ressemblants que délicats. On présume que Coldoré est un sobriquet, et que le vrai nom de cet artiste est Julien DE FONTENAI, le même que Henri IV qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre, et de son graveur en pierres fines. [On l'appelait Coldoré, à cause de plusieurs chaînes d'or qu'il portait pendues à son col, à titre de récompenses accordées par le roi, suivant l'usage de ce temps.]

* COLELLA (François - Antoine), frère mineur conventuel, né à Bari dans le royaume de Naples, au XVIIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Morales affectus*.

COLÉONI (Barthélemi), natif de Bergame, d'une famille qui avait la souveraineté de cette ville, et qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de Philippe Visconti, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappelèrent, et le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même temps, le 4 novembre 1475. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre de bronze. C'est lui qui a introduit, dit-on, l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

*COLES (Elisha), sténographe et grammairien anglais, né vers 1640 dans le comté de Northampton, s'établit à Londres comme maître de langues; mais une procédure criminelle, dans laquelle il fut impliqué, le força de s'expatrier. On ignore l'époque de sa mort

Digitized by Google

Ses principaux ouvrages sont | un *Traité de sténographie*, 1674, in-8°, souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Londres, 1707, in-8°. On y trouve les règles fondamentales des méthodes et systèmes de tachygraphie, usités jusqu'alors; | *Nolens, volens*, ou *Vous saurez le latin bon gré mal gré*, ibid., 1675; | *la Bible visible de la jeunesse*, avec 34 pl.; | *Dictionnaire anglais*; | *Dictionnaire anglais-latin et latin-anglais*, 1677, in-4° : la 14e édit. parut à Lond., 1742, in-8°.

COLET (Jean), né à Londres en 1466, docteur et doyen de l'église de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, et mourut en 1519. On a de lui : | des *Sermons*, | un *Traité de l'éducation des enfans*, | et d'autres ouvrages.

* COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, appartenait à une famille que l'amour des lettres avait engagée dans la profession de libraire-imprimeur. Son oncle J.-D. Coleti avait eu le projet de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de l'"Italia sacra" de Ferdinand Ughelli, ouvrage rempli d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Nicolas Coleti acheva d'exécuter ce projet, et l'édition qui avait été commencée en 1717, fut terminée en 1733. Elle est dédiée au pape Clément XI, et forme dix vol. in-fol. Cependant, malgré le soin qu'il apporta à cette édition, l'ouvrage n'est pas encore exempt de fautes. Lorsqu'on parla à Venise de réimprimer, avec des additions et des corrections, la "Collection des Conciles" du père Labbe, Coleti s'en chargea, et les notes dont il enrichit cet ouvrage sont infiniment précieuses. Il était infatigable, et la vieillesse semblait augmenter en lui son ardeur pour l'étude. Outre ces deux immenses éditions, Coleti laissa: | *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4° ; | une Histoire en latin de l'église de Saint-Moïse, sous ce titre : *Monumenta ecclesiæ venetæ Sancti-Moïsis*, 1758, in-4°. Il mourut en 1765, âgé de 85 ans. —*Coleti (Jean-Antoine), libraire comme le précédent, est connu par les ouvrages suivants: | *Catalogo della storia d'Italia*, qu'il rédigea de concert avec son frère, Venise, 1779, in-4° ; | *Oraison funèbre du pape Clément XIII*, Venise, 1766; une autre du *grand-chancelier Jérôme Zuccaro*, Venise, 1722. Ces deux oraisons sont en latin; | *I versi di san Gregorio nazianzeno sovra la carità, ridotti in versi sciolti*, etc.—*Coleti (Jean-Dominique), de la même famille que les précédents, né en 1727, mort en 1798, appartenait à la société des jésuites. Il entreprit de continuer l'"Italia sacra", à laquelle les savants de sa famille avaient déjà tant contribué. Son travail, qui aurait ajouté 10 volumes aux 10 qui existent, est resté en manuscrits. Il laissa pareillement inédites plusieurs *Dissertations* sur les monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc. Ce savant jésuite avait été au Mexique dans le dessein d'y écrire, sur les lieux, l'histoire de ce pays et des missions qui y avaient été faites; mais, au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III ayant banni tous les jésuites de ses états, il fut obligé d'abandonner son projet et de retourner en Europe, où il publia: | *Dizzionario geografico dell' America meridionale*, Venise,

Digitized by Google

1771, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, d'après les renseignemens les plus sûrs, est le plus utile que puisse consulter celui qui s'occupe de la géographie de l'Amérique; | *Notæ et siglæ quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, avec des notes de Villoison, Venise, 1785, in-4°.—*Coleti (Jacques), autre savant jésuite de la même famille, né en 1734, mort en 1812 à l'âge de 78 ans, est connu par les ouvrages suivans : | *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, Venise, 1784, in-4°. Cette dissertation se trouve insérée dans la collection des "Opuscoli ferraresi"; | *de Situ Aridonis urbis natalis sancti Hieronymi*, Venise, 1784, in-4°. Ce jésue a aussi travaillé à la collection de "l'Illyrium sacrum", de son confrère le père Daniel Ferrati.

COLETTE (Sainte), réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, née à Corbie en Picardie, le 13 janvier 1380, était fille de Robert, charpentier, et de Marguerite Moyon, qui était presque sexagénaire. Elle passa les premières années de sa vie dans la pénitence; et après la mort de son père et de sa mère, ayant distribué aux pauvres ce qu'ils lui avaient laissé, elle se retira dans un couvent de béguines, qui vivaient sous la direction des religieux de Saint-François. Ayant trouvé cet institut trop relâché, elle passa dans celui des Urbanistes, puis dans celui des Bénédictines; mais, ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi satisfaire son zèle, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, dit "de la Pénitence", fit un vœu particulier de clôture, et pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de Sainte-Claire, et alla, en 1406, trouver à Nice Pierre de Lune, que l'on reconnaissait en France pour pape sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvait souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit par la suite dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand le sixième de mars de l'an 1447, âgée de 66 ans et 52 jours. Quelques religieux de Saint-François embrassèrent aussi sa réforme; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelait les Colettans; mais on les réunit, en 1517, aux Observantins. Pendant la persécution suscitée par Joseph II, les Colettines de Gand, obligées de quitter leur patrie, transportèrent en 1783 son corps à Poligni en Franche-Comté, où elle avait été dix ans abbesse. Sa "Vie", écrite par divers historiens, et réduite en abrégé par un anonyme, a été donnée au public par l'abbé de Montis, avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12. [Sixte IV lui donna de vive voix la qualité de "beata et sancta". Clément VIII permit aux Claristes de Gand d'en faire solennellement l'office au commun des vierges. Urbain VIII étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-François. Le grand obstacle à sa canonisation venait de ce qu'elle avait reçu sa mission d'un anti-pape, et qu'elle avait voulu mourir dans le voile qu'il lui avait donné. Cependant, son corps ayant été relevé du tombeau en 1747, il s'y opéra des miracles dont le procès-

Digitized by Google

verbal détermina enfin sa canonisation, qui fut solennellement prononcée par Pie VII le 3 mars 1807.]

COLIGNI (Gaspard DE), premier du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, et un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage contribua au moins autant que son mérite à l'avancer. Il avait épousé, vers la fin de 1514, Louise de Montmorency, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, et sœur aînée d'Anne, duc de Montmorency, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère, qui était alors tout puissant, hâta la récompense qui lui était due : il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, et lieutenant-de-roi en Champagne et en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournai à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Acqs l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI (Odet DE), cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, et évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le deuxième fils du précédent. Son frère d'Andelot, qui avait déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre et de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avait quitté l'habit de cardinal, et qui se faisait appeler simplement le comte de Beauvais, le reprit et se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidèle à son souverain qu'il ne l'avait été à sa religion, ces deux infidélités allant toujours de pair; il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de St-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné, le 14 février 1571, par un de ses domestiques, qui, s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle, et puni de mort.

COLIGNI (Gaspard DE), 2e du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit le 16 février 1517 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François Ier à la bataille de Cérisoles, et sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie française, et ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, et surtout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, et fit des prodiges de valeur; mais, la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siége, sous le titre de *Mémoires de l'amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12; Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes et forma un parti si puissant qu'il faillit ruiner la religion catholique en France. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée,

Digitized by Google

plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité, aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux et l'esprit de parti pouvaient le permettre. Il comptait son sang pour rien. Ayant été blessé, et ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un flegme incroyable : "Le métier que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie?" La première bataille rangée qui se donna entre les huguenots et les catholiques fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit et sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siége d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très-fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit à Jean Poltrot, assassin de Henri, duc de Guise. Sa justification, qu'il publia sous le titre de *Réponses aux interrogatoires*, etc., 1563, in-8°, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avait trempé dans cette conjuration, tant il s'y défendait mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni et Condé donnèrent la bataille de Saint-Denis contre le connétable de Montmorency. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac en 1569, fatale aux calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, et fut vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles en 1571. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses, comme tous ceux de son parti. Charles IX, pour se l'attacher et l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, et lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse dont il fut blessé dangereusement à la main droite et au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, et donna à Coligni le nom de père. Mais, sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accréditaient (nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits), il prit tout à coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de St-Barthélemy, 1572. (*Voyez* CHARLES IX.) Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, et jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues et cruelles guerres qu'il avait excitées dans le royaume, et enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorency, son cousin, l'en fit retirer, pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilly. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et l'envoya à Rome. Coligni tenait un *Journal*, qui fut remis après sa mort

Digitized by Google

entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvait ce *Journal* digne d'être imprimé ; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa "Vie" par Gatien de Courtilz, 1686, in-12; on en trouve une plus moderne dans les "Hommes illustres de France"; l'une et l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie prenaient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte dont malheureusement il était devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée de huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France : ce que Charles, qui était en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. « M. l'admiral, dit Brantôme, à cette occasion, voyait bien le naturel de ses huguenots; que s'il ne les occupoit et amusoit au dehors, que pour le seur ils recommenceroient à brouiller au dedans, tant il les cognoissoit brouillons, remuants, frétillants et amateurs de la picorée. Je sçay ce qu'il m'en dict une fois à la Roschelle, que je l'estois allé voir. » (*Voy.* CALVIN, LOUIS XIII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.) Il n'est pas moins vrai qu'il semblait approuver les horreurs exercées par des Adrets, que les protestants, tant soit peu chrétiens, détestaient, et que, dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire et féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit Desormeaux dans son "Histoire de la maison de Bourbon"; ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des protestants, et rendre odieuse celle des catholiques.

COLIGNI (François DE), seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, premier du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi et la religion de ses pères. Il fut colonel-général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frère, et mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, et du poison suivant d'autres.

COLIGNI (Gaspard DE), troisième du nom, colonel-général d'infanterie et maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala en divers siéges et combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, et mourut à son château de Châtillon, en 1646.

COLIGNI (Gaspard DE), quatrième du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649, à 39 ans. — Sa veuve, Élisabeth-Angélique de Montmorency, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, et mourut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique et calomnieux de Bussi Rabutin. Elle avait eu du duc de Châtillon un fils posthume, mort en 1657, et en qui finit

Digitized by Google

la postérité masculine de cette famille illustre.

* COLIGNON (François), graveur, né à Nanci vers 1621, mort en 1671, élève et émule de Callot, a laissé un *Œuvre* considérable et estimé. On distingue, parmi ses estampes, dont la touche est en général facile et légère : | *la Bataille de Rocroi;* | *les Facétieuses inventions d'amour;* | *les Bâtimens de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint;* | *Attila mis en fuite,* etc.—On voyait autrefois à Saint-Nicolas-du-Chardonnet quelques figures en marbre d'un artiste de ce nom, dont l'existence paraît antérieure.

* COLIN (Jean-Joseph), précepteur des pages du roi Stanislas, chanoine de Bourmont, né à St-Nicolas en Lorraine, a donné : | des *Pièces de vers;* | *Lettre* à M. de la Galaisière *pour les Chanoines de Bourmont;* | L'*Anti-Émile,* ou *le Mentor chrétien;* | *le Petit Citoyen de Paris aux prises avec le Citoyen de l'Univers;* | *Amusement de la semaine,* ou *Journal littéraire et historique à l'usage de la gendarmerie.* — Colin (Ambroise), bénédictin de Saint-Vannes, est auteur d'une *Eglogue* sur l'heureuse arrivée de mesdames de France aux eaux de Plombières, 1761.—*Colin (le père Nicolas), docteur en théologie et chanoine régulier de la réforme des Prémontrés, a publié au XVIIIe siècle : | *Nouvelles observations critiques sur le* "Traité des dispenses", par Collet, avec une *Réponse* à l'auteur du "Journal encyclopédique"; | *Traité de l'eau-bénite;* | *Traité du Signe de la Croix;* | *Traité du Pain bénit.* *—Colin, ancien prieur de Rengeval, vivait au XVIIIe siècle. On lui doit : | *Traité des Processions de l'Église catholique;* | *Traité du respect dû aux églises.*

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français, épousa la veuve de Henri-Étienne, premier du nom, en 1521, et se servit d'abord de ses caractères; mais il en employa dans la suite de plus beaux. Il introduisit en France le caractère "italique", que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce, qui en est l'inventeur. Comme il vécut long-temps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du Nouveau Testament, le passage de la Vulgate : "Tres sunt qui testimonium dant in cœlo", etc., Joan. I, ep. I, c. 5. Il mourut à Paris vers l'an 1547.

* COLINOT (André), prêtre, né à Versailles, mort en 1765, a publié : | *Memoriale Novissimorum;* | *Pensez-y bien;* | *Ménologe eucharistique;* | *Pensez-y mieux.* C'était un homme pieux et savant.

* COLLADO (Didace), dominicain, né à Mezadas en Estramadure, partit pour le Japon en 1619, et la persécution qu'il eut à y souffrir ne ralentit pas son zèle. Il fut député à Rome par ses confrères pour demander au pape Urbain VIII des pouvoirs plus étendus. De Rome il alla en Espagne; le roi lui donna des lettres-patentes pour les Philippines, où il se rendit avec vingt-quatre missionnaires de son ordre; étant revenu en Europe, il se remit bientôt en mer pour aller à Manille; le vaisseau qui le portait fit naufrage.

Digitized by Google

Le père Collado nageait parfaitement, et aurait pu se sauver, mais, ne voulant pas quitter ses malheureux compagnons au moment où son ministère leur devenait le plus nécessaire, il périt avec eux, martyr de sa charité. Cet événement date de 1638. Le père Collado laissa plusieurs ouvrages qui sont presque tous dans l'intérêt des missions; nous citerons : | *Ars grammatica japonicæ linguæ*, Rome, 1631, in-4°; ibid., 1632; | *Historia ecclesiastica de los sucesos de la christiandad de Japon*, etc., Madrid, 1633, in-4°; | *Dictionarium linguæ sinensis cum explicatione latina et hispanica, charactere sinensi et latino*. Il paraît que ce dernier ouvrage est resté manuscrit.

COLLANGE (Gabriel DE), né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet de chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, et comme tel assassiné à la Saint-Barthélemy en 1572. Il avait traduit et augmenté la "Polygraphie universelle, et l'Écriture cabalistique" de Trithême, Paris, 1561, in-4°, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donnée sous son nom sans faire mention ni de Trithême ni de Collange, à Emdden, 1620, in-4°. Collange avait aussi quelques connaissances dans les mathématiques et dans la cosmographie.

* COLLAS (le Père), l'un des derniers jésuites français missionnaires à la Chine, né vers 1730 à Thionville, mort à Pékin en 1781, professa d'abord les mathématiques à l'université de Lorraine, et se fit connaître par plusieurs observations astronomiques publiées dans les journaux du temps. Arrivé à la Chine en 1767, il fut au service de l'empereur comme mathématicien, et se livra à de savantes recherches, dont le résultat a grossi les divers volumes des "Mémoires sur les Chinois".

COLLATINUS (Lucius Tarquinius), époux de Lucrèce, violée par Sextus, fils de Tarquin. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J.-C.; mais, comme il était de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il était d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il était plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat pour lui redemander ses biens et ceux de ses amis et de ses parents qui l'avaient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. Brutus, impitoyable, fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, proposa un décret par lequel la nation décidait elle-même que les biens de Tarquin, de ses amis et de ses parents, tous "aristocrates", appartenaient à la nation : mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes et bons citoyens, furent indignés de l'infamie et de l'injustice d'un pareil décret : ils opinèrent pour qu'on rendît les biens à Tarquin et à ses amis, quand ils devraient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante; qu'aucune considération, qu'aucune crainte, ne devait l'emporter sur les droits sacrés et inviolables de la propriété. Cependant le parti de Brutus pouvait s'appuyer de spécieux sophismes : le roi est l'homme de la nation, il ne peut rien posséder, il ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux de l'état : Collatinus, chef du parti contraire,

Digitized by Google

avait pour lui l'honnêteté, la justice et l'humanité; il allait l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut à la place publique, en criant que Collatinus était un traître, et qu'il voulait donner de quoi entretenir la guerre et la tyrannie à ceux à qui c'était un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Brutus s'attendait sans doute que le peuple, n'écoutant que la haine et l'intérêt, allait immoler sur-le-champ l'honnête Collatinus; mais il n'y avait point alors de lanternes à Rome, et surtout le progrès de la philosophie et des lumières n'était pas encore assez considérable chez ce peuple simple et vertueux; la raison n'y était pas assez avancée pour qu'on pût même imaginer des expédients politiques de cette nature. On ne s'était pas avisé d'établir un comité de recherches et une horrible inquisition contre des hommes malheureux, contraints de s'expatrier: l'honnêteté et la grandeur d'âme de Collatinus parurent aux yeux du peuple préférables au fanatisme injuste et barbare de Brutus; il décida que, puisqu'il jouissait du précieux trésor de la liberté, il fallait renvoyer aux tyrans leurs méprisables richesses. Un tel peuple était digne de la liberté, il était fait pour donner des lois à l'univers.

COLLÉ (Charles), lecteur du duc d'Orléans, et l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques. [La première pièce régulière que donna Collé fut *Dupuis et Desronais*, louée par La Harpe]. On distingue la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excellait dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austère en eût retranchées. Il y donne les règles de la bonne et vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, et y jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne. [C'est en présence du régent que l'on jouait *Nicaise*, l'*Amant escroc*, la *Tête à perruque*, la *Vérité dans le vin*, etc., pièces aussi contraires aux mœurs qu'aux convenances sociales. Collé était un des créateurs du fameux Caveau ou café souterrain, où se réunissaient (et se réunissent de nos jours) les chansonniers de la capitale.]

COLLENUCCIO (Pandolfe), jurisconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Maximilien Ier par le duc de Ferrare. Jean Sforce, tyran de Pesaro, le fit étrangler en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*, en italien, qui a été publiée avec des additions et des notes par Thomas Costo, Venise, 1561, in-4°, et traduite en latin par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1572, in-4°; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Collenuccio: *Oratio ad Maximilianum I*, dans le second tome de « Rerum germanicarum scriptores » par Freher. Ange Politien, Léander Alberti, parlent avec éloge de ce savant.

COLLET (Philibert), né à Châtillon-les-Dombes, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les jésuites. Il mourut en 1718, à 66 ans. Il était

Digitized by Google

très-laborieux, mais il avait des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa long-temps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui : | *Traité des excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur, lorsqu'il publia cet ouvrage était dans les censures, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il était le patron ; | un *Traité de l'usure*, in-8°, 1690, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible; | *Entretiens sur les dîmes et autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial : opinion solidement réfutée par la vraie notion des dîmes, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique et civile, par Ghesquière, Liége, 1785, in-8°; | *Entretiens sur la clôture des religieuses*, in-12, dans lequel il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal Camus, évêque de Grenoble, qui venait de gagner son procès avec les religieuses de Mont-Fleury ; | *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, etc., précédée d'un abrégé de l'histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol.; | et plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet était originale ainsi que son esprit. Il avait l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignait des opinions communes lui plaisait, et il soutenait ses idées avec feu. Ceux qui vivaient avec lui étaient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avaient pas également lieu d'être contents de son jugement. [Sa vie, écrite par l'abbé Papillon, se trouve dans le tome 3 des "Mémoires de littérature et d'histoire", par le P. Desmolets.]

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Ternais dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : | *Vie de saint Vincent-de-Paul*, 2 vol. in-4°, 1748, ou 4 vol. in-8°, avec quelques additions ; | *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne : ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain; | *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753. La même, abrégée, 1 vol. in-12, 1762; | *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; | *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru, en 1788, une édition corrigée et augmentée par Compans, 2 vol. in-8° : cette édition a de grands avantages sur la première; | *Traité des indulgences et du jubilé*, 2 vol. in-12, 1770; | *Traité de l'office divin*, 1 vol. in-12, 1763; | *Traité des saints mystères*, 2 vol. in-12,

Digitized by Google

1768 ou 1817, avec des additions, par un professeur du séminaire de Paris; | *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770; | *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience de Pontas*, 2 vol. in-4°, 1764 et 1770; | *Lettres critiques* sous le nom du "Prieur de Saint-Edme", 1 vol. in-8°, 1774; | *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose; l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connût pas, soit que, malgré leur utilité, il crût y apercevoir quelques endroits répréhensibles. | *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°; | *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 et suiv.; | *Eædem, breviori forma*, 4 vol. in-12, 1768; | *de Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768; | *les Devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769; | *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1765; | *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763; | *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12; | *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. petit in 12, 1763; | *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770; | *Sermons et Discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence; | *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769, | *la Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. (*Voy.* Marguerite-Marie Alacoque). Il préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit par ce catalogue que la plume de cet écrivain était très-féconde; mais son style est un peu dur en latin (quoiqu'en général plus pur que celui des scolastiques), et incorrect en français. Il avait dans la conversation de l'esprit et du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux, mais ses railleries ne sont guère à leur place. Il s'était corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut; et, à tout prendre, ses livres sont estimables par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses*, aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, est devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuaient de dispenser dans les lois de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchements dirimants. Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question et répondu à quelques objections, l'auteur poursuit de la sorte : « Et d'où les évêques auraient-ils ce pouvoir? De leur qualité d'évêques, répondent quelques-uns, et de ce qu'ils sont préposés par l'Esprit-Saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité, si auguste, fait-elle donc qu'ils ne soient subordonnés à aucune autorité? Si elle ne le fait point, comme, en effet, personne n'a osé l'avancer, il est clair qu'elle ne leur donne point le droit de toucher à ce que l'autorité à laquelle ils sont soumis eux-mêmes, a sagement établi : et quant au bon gouvernement de l'Église, loin d'exiger qu'ils puissent dispenser dans tous les cas, il demande plutôt qu'ils ne le puissent que dans quelques cas rares. Nous en avons donné une raison

Digitized by Google

frappante (que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur), et il y en a d'autres encore; ne fût-ce que pour garder plns d'uniformité à cet égard dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Les prélats auraient-ils donc ce pouvoir de l'Église elle-même? Mais point du tout; sa volonté, consignée dans son droit public, est que la loi du supérieur ne puisse être ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'auraient-ils enfin de quelque coutume qui, étant ancienne et légitime, se trouverait avoir force de loi? On sait au contraire que la coutume immémoriale est de s'adresser à Rome; et une telle coutume, une coutume universellement établie, combien n'a-t-elle pas de force, quand même elle ne serait appuyée sur aucune espèce de loi?» (*Voy*. Prétextat).

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, et néanmoins l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1598, et mourut dans cette ville en 1659, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avait choisis pour la composition des pièces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, et travailla aux comédies intitulées: *L'Aveugle de Smyrne* et *les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers:

La cane s'humectant dans la bourbe de l'eau...

Richelieu lui fit présent de 600 livres pour six mauvais vers qui suivaient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique:

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres?

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée Conception; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avait épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante; et, pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paraître sous son nom plusieurs *Pièces* de poésie; mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, et se moquèrent de la Sapho supposée et du dieu mesquin qui l'inspirait. Les *OEuvres* de Colletet parurent en 1653, in-12: ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, et quelques ouvrages en prose; mais ils sont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus. [Colletet, du reste, ne fut pas toujours malheureux. Il traduisit les "Devoirs du prince chrétien", du célèbre Bellarmin, et le "Traité de la connaissance de Dieu" du président Séguier. C'est pour cela peut-être que le cardinal de Richelieu le fit académicien.]

COLLETET (François), fils du précédent, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses Satires, et par l'*Abrégé des Annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit aussi, comme son père, des vers et de la prose, des *Cantiques* spirituels, et des *Pièces* bachiques, amoureuses et burlesques. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in-12. Il mourut en 1676.

COLLIBUS (Hippolyte A.), célèbre jurisconsulte, né à Zurich en 1561, mort le 21 février 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, et employé en diverses négociations en France,

Digitized by Google

en Allemagne, en Angleterre. Il publia quelques ouvrages sur le droit, tels que: | *Consiliarius principis*, | *Commentarius ad titul. ff. de diversis regulis*, | *Axiomata de Nobilitate*, etc. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que "Lampurgnanus, Wernerus", etc. C'était un homme de génie et de beaucoup de savoir, mais plein d'orgueil et fort inquiet; ce qui lui attira beaucoup de désagréments.

COLLIER (Jérémie), né à Stowqui, dans la province de Cambridge, en 1650, devint lecteur de Grays-Inn; mais, ayant refusé de prêter le serment du test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé lui attirèrent la disgrâce et les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut et mourut zélé non-conformiste. Il unissait parfaitement l'esprit de retraite du chrétien, à la politesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées et profanes, il enrichit sa nation de plusieurs ouvrages estimables: | d'un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie du Moréri, et augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol.; | d'*Essais de morale* sur différents sujets, [3 vol. in-8° publiés successivement en 1697, 1705 et 1709;] d'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal; [*Coup d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais, avec le sentiment des anciens sur ce sujet*, traduit en français par le P. de Courbeville, jésuite;] d'une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, principalement de l'Angleterre, depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du règne de Charles II, avec un précis des affaires religieuses en Irlande*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol., en anglais. [Collier avait été sacré évêque par les non-conformistes, en 1713.] Il mourut, en 1726, à l'âge de 76 ans.

* COLLIETTE (Louis-Paul), curé de Gricourt près St-Quentin; mort vers 1790, a laissé: | *Histoire de la vie, du martyre et des miracles de St-Quentin*, St-Quentin, 1767, in-12: | *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique civile, et militaire de la province de Vermandois*, Cambrai, 1771, 1772, 3 vol. in-4: ouvrage curieux et savant.

* COLLIGNON (Pierre), jésuite, né au mois de juillet 1682, et mort en 1762, est auteur d'une *Harangue latine à l'honneur des Sillery*.

COLLIN, ou Koellin (Conrad), religieux dominicain, natif d'Ulm, était supérieur du couvent de son ordre à Cologne, lorsque Luther publiait ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force. Entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque: | l'un intitulé *Confutatio epithalamii*, 1527; | l'autre *Contra Lutheri nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN (L'abbé), mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine et celles de la française. Cette connaissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance l'"Orateur" de Cicéron, in-12. Cette *Version*, le fruit du tra-

Digitized by Google

vail long, pénible et assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente *Préface*, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, et des réflexions sur des rhéteurs de l'antiquité. Collin avait remporté trois prix à l'académie française. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polallion*, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

*COLLIN, (Henri DE), poète allemand, né vers 1772 à Vienne, où il mourut en 1811, conseiller aulique attaché au département des finances, est auteur de plusieurs *Tragédies* qui lui assignent un rang parmi les auteurs dramatiques de l'Allemagne. Ces pièces sont: *Régulus, Coriolan, Polixène, Balboa, Bianca della porta* et *Méon*. Le recueil de ses *Poésies lyriques*, publié à Vienne, 1812, in-8°, contient des chants patriotiques pleins de chaleur. Collin laissa imparfait un poème épique intitulé: *la Rodolphiade*, dont quelques journaux ont publié des fragments.

*COLLIN D'ANGLUS, littérateur, chimiste et ingénieur hydraulique, était d'origine écossaise. Il descendait du roi David II, régnant en 1329, et mourut à Paris en 1809. Il laissa | *la Différence entre les qualités du cœur et de l'esprit*; | *Histoire des états-généraux de 1616*; | *Histoire des hommes illustres de la Champagne, etc.*

*COLLIN DE BAR (Alexis-Gilles-Henri), né à Pondichéry, en 1768, d'une ancienne famille de Lorraine, qui prétendait descendre des illustres comtes de Bar, fut nommé, en 1785, secrétaire de l'intendance de Pondichéry, ensuite assesseur au tribunal inférieur, puis président supérieur, et enfin commissaire de justice dans la même ville. Il y exerçait ces fonctions en 1803, lorsqu'au départ de la division française il fut fait prisonnier par les Anglais. Étant venu à Paris, après avoir recouvré sa liberté, il obtint la charge de procureur-général des cours supérieures de l'Inde. Frappé d'apoplexie, il mourut à Paris, le 2 juillet 1820, à 52 ans. Il laissa: *Histoire de l'Inde, ancienne et moderne*, ou l'*Indoustan, considéré relativement à ses antiquités, à sa géographie, à ses mœurs, à la religion de ses habitants, à ses révolutions politiques, à son commerce et à son état actuel; avec une carte de l'Inde et des subdivisions actuelles de l'Indoustan et des pièces inédites à l'appui*, Paris, Le Normant, 1814, 2 vol in-8°. C'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur cette partie du monde, et il intéresse par les faits qu'il détaille sur la chute de l'empire de Mysore, les guerres d'Hyder Aly, et de Typoo-Saïb, son fils et son successeur, faits dont l'auteur avait été témoin, et qu'il avait pu vérifier sur les lieux mêmes.

*COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), auteur dramatique, né à Maintenon (Eure-et-Loir), le 30 mai 1755, commença ses études à Chartres, vint les achever à Paris, où il se fit recevoir avocat; puis abandonna la jurisprudence pour la littérature. Quelques morceaux de poésie fugitive, où la malice s'alliait avec assez de grâce à la naïveté, furent les précurseurs de *l'Inconstant*, que Collin fit paraître en 1786.

Digitized by Google

Cette comédie, faite d'abord en un acte, était destinée à l'un des petits théâtres du boulevart. Mais ces théâtres étant assujettis à l'obligation de soumettre les pièces qu'ils devaient jouer à l'examen des comédiens français, qui avaient le droit de s'emparer de celles qu'ils jugeaient dignes d'être représentées sur leur théâtre, Préville, qui eut ainsi communication de *l'Inconstant*, engagea l'auteur à en faire un grand tableau. Collin mit d'abord en cinq actes cette comédie, qu'il réduisit par la suite à trois. Le sévère Palissot rendit justice au mérite de ce premier ouvrage. Deux ans plus tard, *l'Optimiste*, comédie mieux conçue et non moins bien écrite que *l'Inconstant*, justifia en partie son approbation. Le sujet des *Châteaux en Espagne*, qui parurent en 1789, fut revendiqué par Fabre d'Églantine, auteur du "Philinte de Molière". La petite farce du baron *de Crac* fait plus rire que penser. Le plus bel ouvrage de Collin d'Harleville est sans contredit sa comédie du *Vieux Célibataire*, que l'on donna en 1792: mais les journaux lui reprochèrent d'avoir puisé sa pièce dans la "Gouvernante" d'Avisse, auteur dramatique, mort en 1747. Collin, lié d'étroite amitié avec Andrieux, recherchait ses conseils. Ce poète avait plus de flexibilité que de force, plus de finesse que d'étendue. Plus propre à imiter qu'à inventer, à suivre une route tracée qu'à en ouvrir une nouvelle, Collin ne possède ni la verve de Beaumarchais, ni l'énergie de Fabre d'Églantine, ses contemporains. Mais la nature lui avait accordé cette grâce aimable, ce "molle atque facetum", dont parle Horace. Le plus grand nombre des pièces de Collin est resté au théâtre. C'est une peinture de mœurs aimables et de ridicules innocents, où l'on retrouve des traits qui le rappellent lui-même. Indépendamment des pièces déjà citées, on a de lui : | *Rose et Picard, ou la suite de l'Optimiste*; | *la Défense de la Petite Ville*, | *les Artistes*, | *les Deux Voisins*, | *l'École des Jeunes Femmes*, | *les Riches*, | *Malice pour Malice*. On a joué depuis sa mort : | *les Vieillards et les jeunes Gens*, | et *la Querelle des Deux Frères*, ouvrage posthume qu'un épicier allait débiter en cornets, quand le hasard en fit tomber une feuille entre les mains d'un chaland qui savait lire. Collin d'Harleville était membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; il mourut à Paris, le 24 février 1806.

*COLLIN DE SUSSY (Jean-Baptiste comte), mort à Paris en 1826, occupa des places importantes, et remplit plusieurs missions, presque toutes relatives à l'administration des douanes, avant d'être ministre du commerce sous Buonaparte, à l'époque de la création de ce ministère en 1812. Souvent en désaccord avec les volontés du maître, qui tenait à l'exécution du système continental, il lui fut difficile de faire tout le bien qu'il désirait; mais il atténua un peu le mal qui serait résulté pour le commerce de l'exécution littérale de la volonté de Buonaparte. Pendant les cent-jours, il fut pair de France, et président de la chambre des comptes. Sous la deuxième restauration, il vécut dans la retraite jusqu'en 1829, où il rentra à la chambre des pairs.

COLLIN DE VERMOND (Hya-

Digitized by Google

cinthe), membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, [né à Versailles en 1693, et mort dans cette ville en 1761,] se distingua par la vérité de son pinceau. On voyait | plusieurs de ses *Tableaux* dans la nef des Capucins-du-Marais; | l'*Annonciation* à Saint-Médéric; | *la Manne qui tombe dans le désert* à Saint-Jean-en-Grève.

*COLLINA (Boniface), camaldule du monastère de Ravenne, né en 1689, enseigna la philosophie dans l'université de Bologne, où il mourut en 1770. On a de lui | des *Poésies sacrées* et *académiques*, et quelques *Tragédies*, recueillies à Bologne, 1744, en 4 vol.; | *Vies de saints camaldules*. —*Collina (Abondio), camaldule, né à Bologne en 1691, frère du précéd., mort en 1753, a publié: | *Considerazioni istoriche sopra l'origine della bussola nautica nell' asia*, in Faenza, 1748; | *Antiche Relazioni dell' Indie, et della China, di due Maomettanni*, etc., | et quelques *Poésies* qui se trouvent dans les recueils du temps.

*COLLINGRIDGE (Bernardin-Pierre), évêque de Thespies, vicaire-apostolique du district de l'Ouest en Angleterre, mort le 4 mars 1829, appartenait à l'ordre des religieux Fransciscains dits Récollets. Nommé coadjuteur de l'évêque de Telmesse, en 1807, sous le titre d'évêque de Thespies, il lui succéda dans le vicariat de l'Ouest, en 1809; lui-même eut bientôt un coadjuteur dans la personne de l'évêque de Siga. Les catholiques de l'Angleterre conservent un précieux souvenir de sa piété et de son savoir.

* COLLINGWOOD, amiral anglais, mort en mer le 7 mars 1810, avait été nommé pair d'Angleterre en récompense de la belle conduite qu'il tint à la bataille de Trafalgar (22 oct. 1805), où il prit le commandement général, après la mort de Nelson.

*COLLINI (Côme-Alexandre), né à Florence en 1727, mourut en 1806 à Manheim, membre de l'académie des sciences, et directeur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville. Dès l'âge de 20 ans, il gagna l'amitié de Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752; six ans après il passa sous ses auspices au service du comte de Sauer à Strasbourg, comme précepteur, puis à celui de l'électeur bavaro-palatin, en qualité de secrétaire intime, ensuite d'historiographe. On a de lui: | *Discours sur l'histoire d'Allemagne*, 1771; | *Précis de l'histoire du palatinat du Rhin*, Francfort, 1763, in-8°; | *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1767: écrit dont Voltaire fait un pompeux éloge; | *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques, etc.*, Manheim, 1776, in 8° avec 15 pl.; | *Considérations sur les montagnes volcaniques*, Ibid., 1781, in-4°; | *Remarques sur la pierre élastique du Brésil, etc.*; | *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8°: | *Lettres sur l'Allemagne*, 1787, in-12, 2e édition: ouvrage dont il existe deux traductions françaises; | *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites*, etc., ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8°.

COLLINS (Jean), né à Wood-

Digitized by Google

Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, publia l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il publia aussi une *Arithmétique* en anglais, 1665, in-fol. On le nommait le Mécène anglais, et il méritait ce titre. Il était en commerce avec tous les savants de l'Europe. Les Anglais prétendent qu'on peut prouver clairement, par son *Commercium epistolicum de analysi promota*, imprimé in-4°, en 1712, par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut en 1683.

COLLINS (Antoine), né à Heston, à dix milles de Londres, en 1676, d'une famille noble et riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incrédules. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la religion, et mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avait toujours pensé que chacun devait faire tous ses efforts pour servir de son mieux Dieu, son prince et sa patrie, et que le fondement de la religion consistait dans l'amour de Dieu et du prochain. » Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit : car, s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du spinosiste auteur du "Système de la nature"; et, s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la religion qui puisse en être la sanction et la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels Collins a signalé son incrédulité, sont : | l'*Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain* ; plein d'une fausse logique, et propre à jeter les esprits faibles dans le désolant état du scepticisme ; | *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme* : ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendrait-il pas, comme tant d'autres, les raisons pour des injures ? Celles de Clarke étaient bien capables d'embarrasser son adversaire ; | *Discours sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire* ; | *Modèle des prophéties littérales*. C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers, dans sa "Nécessité de la révélation divine" | *Discours sur la liberté de penser* : ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, et qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins ; il fut traduit en français en 1714, in-8°.

*COLLINS (Williams), poète anglais, né en 1720, et élevé à l'université d'Oxford, se fit connaître de bonne heure par des *Poésies* qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu pendant quelques années dans un état voisin de la misère, la succession d'un oncle changea tout à coup son existence ; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles, et il mourut dans une maison d'aliénés en 1756. On a de lui : | des *Églogues persanes* publiées en 1742, | et des *Odes descriptives et allégoriques*, Londres, 1746. Quelques-unes de ces *Poésies* ont été imprimées à Paris, in-12, avec celles d'Hammond. Les *OEuvres poétiques* de Collins ont été pu-

Digitized by Google

bliées en 1 vol. in-12 par Langhorne, et réimprimées à Londres, en 1797, avec un essai sur l'auteur, par mistriss Barbault. Le docteur Johnson raconte qu'étant allé voir Collins, il le trouva ayant un livre à la main: « Je n'ai, lui dit ce poète, qu'un seul livre, mais c'est le meilleur de tous. » C'était l'édition du Nouveau Testament, qui est à l'usage des enfans, et qu'ils portent à l'école..

*COLLINS (Jérémie), ecclésiastique de l'église d'Irlande, fit ses études à Bordeaux, où il fut chargé pendant quelque temps des intérêts du séminaire. Son évêque, le docteur Moylan, le rappela en 1789 pour le placer à Cork dans la paroisse de Saint-Finbarr, où il travailla 22 ans comme vicaire, et 18 comme pasteur et grand-vicaire. Il fut le directeur d'une petite communauté de cinq dames qui se consacraient à l'éducation de 150 filles pauvres de la ville: cette institution est devenue l'ordre de la Présentation, composé de 30 maisons qui élèvent gratuitement 20,000 filles de la classe pauvre, et qui en habillent le plus grand nombre. Collins avait aussi établi une autre congrégation pour l'éducation des garçons. Il mourut à Cork, le 7 novembre 1829.

COLLIUS (François), docteur de Milan au XVIIe siècle, se rendit très-célèbre par son traité *de Animabus paganorum*, publié en 2 vol. in-4°, à Milan, en 1622 et 1623. Il examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des sept sages de la Grèce, ni de celui de Socrate; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote, et plusieurs autres, quoïqu'il reconnaisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que, si ce juge des morts avait bien apprécié la vie et le caractère de ses élus, il ne leur aurait pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Les esprits judicieux leur trouvent à peu près un mérite égal; ils ne voient dans ces anciens sages qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant tour à tour d'en varier la forme, donnèrent dans les écarts les plus insensés. Ils méprisent ce triste censeur qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir; et ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, et se condamne à n'habiter qu'un tonneau pour le plaisir puéril de l'ostentation; et ce vagabond superbe, qui jette ses biens à la mer pour aller redire de côte en côte qu'il porte tout avec lui. Le fameux Socrate n'est point exempt de tache; il s'en faut bien; l'amour contre nature a flétri sa vie, et sa mort est déshonorée par ce lâche respect humain qui lui fit faire son bizarre sacrifice à Esculape. L'empereur philosophe, dont le panégyrique coûta trente ans de travail à Pline, s'abandonna aux dernières infamies. Il fut, jusqu'aux remontrances que lui fit Pline le jeune, un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Le chef tant vanté de l'école péripatéticienne n'a pu cacher sa lâche passion pour une femme publique qui lui fit supplanter son meilleur ami. La mort de plusieurs autres n'est devenue fameuse que par les excès et le désespoir qui la leur procurèrent.

Digitized by Google

Ils n'étaient pas plus irréprochables dans la recherche des honneurs et des biens de la fortune, ces imposteurs qui faisaient de si belles leçons de désintéressement et de modestie. Le cynique méprisant dont nous avons déjà parlé foula aux pieds le faste de Platon, mais avec un orgueil plus fastueux encore et plus insupportable. L'instituteur vanté d'Alexandre-le-Grand est compté parmi ses plus lâches adulateurs. Pythagore et Zénon tentèrent d'usurper la souveraine puissance. Enfin Hyppias périt en voulant subjuguer sa patrie. Tels étaient les coryphées des sectes les plus fières de leurs vertus : car je ne parle ni d'Épicure ni de son école, ou de son troupeau, comme l'appellent d'autres philosophes qui, par ce mot seul, en donnent une idée juste quant à l'honnêteté ou aux devoirs. (*Voy.* ANDRADA (Thomas); LUCIEN, ZÉNON, etc.) Du reste, l'ouvrage de Collius n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'esprit, choisi par l'auteur pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans son livre; mais il y a encore plus d'imprudence et de vanité. On a aussi de lui : | *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4°; | et un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches et de citations, digne du précédent, mais plus commun : il parut à Milan en 1617, in-4°.

COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, et maréchal-général des armées des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III, se signala par sa valeur et par son attachement à la maison d'Autriche. Il mourut le 24 janvier 1657.

* COLLOREDO (Jérôme-Joseph-François-de-Paule DE), archevêque de Saltzbourg, et en cette qualité prince du Saint-Empire, légat apostolique et primat d'Allemagne, naquit le 31 mai 1732, et fut élevé au siége de Saltzbourg le 14 mars 1772. Fils d'un ministre de Joseph II, empereur d'Autriche, il aida ce prince à exécuter son plan de réformes ecclésiastiques. Il adressa, en 1782, une *Lettre pastorale* aux curés de son diocèse, dans laquelle il blâme le luxe des églises, désapprouve les images et les tableaux, et taxe de superstition quelques pratiques de dévotion particulières aux catholiques. Il apprend dans la même lettre à ceux qui se destinent aux fonctions du ministère, que l'instruction qu'ils puiseraient dans l'Écriture sainte et les saints Pères ne ferait d'eux que des pasteurs médiocres; qu'ils doivent surtout s'appliquer à l'étude des beaux arts, de l'économie rurale, de la physique, de l'histoire naturelle. Ces sciences sont sans doute loin d'être déplacées dans un ministre de Dieu, mais ne peuvent guère être la matière d'une recommandation dans une instruction pastorale. A ces instructions singulières, l'archevêque Colloredo mêle quelquefois des assertions téméraires; avançant que le culte des saints n'est pas un point essentiel de la religion, il s'élève contre les "grimaces religieuses et la charlatanerie ecclésiastique". L'évêque de Pistoie et plusieurs autres prélats adoptèrent cette doctrine : l'un d'eux, F. S. de Salm, évêque de Gurck, alla encore plus loin : il dispensa ses curés du Bréviaire. Heureusement, d'autres prélats, à la tête desquels figurent

Digitized by Google

le cardinal de Migazzi, archevêque de Vienne, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, et l'évêque de Neustadt-Kerens, s'élevèrent contre ces innovations. Cette lutte se termina à la mort de Joseph II, arrivée en 1790. On dit que ce prince regretta, à ses derniers moments, d'avoir été si mal conseillé. L'archevêque de Saltzbourg vécut assez pour être témoin des funestes suites de ces innovations; il en fut même la victime. Son siége, qui durait depuis seize siècles, fut compris dans le système des sécularisations, et cessa d'exister. Colloredo, forcé de donner sa démission, se retira à Vienne, avec une pension qu'il avait reçue en indemnité, et mourut dans cette ville, le 20 mai 1812. Si, comme archevêque, Colloredo mérita le blâme de tous ceux qui sont attachés au maintien des traditions de l'Église et de sa discipline, il acquit, comme prince temporel, l'amour et l'estime de ses sujets, par une sage administration. Il fit le sacrifice d'une partie de ses revenus pour préserver ses états de la famine, ordonna une nouvelle répartition d'impôts qui pesaient trop sur la classe industrieuse et pauvre, s'appliqua à faire régner la justice dans ses états, et encouragea l'étude des lettres, par la protection qu'il accorda aux savants.

COLLOT (Germain), chirurgien français sous Louis XI, est le premier de la nation qui ait tenté l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui, on appelait des chirurgiens italiens pour cette maladie. Collot, les ayant vus opérer, s'essaya sur des cadavres, et enfin sur un criminel condamné à mort. Ce misérable soutint courageusement l'opération, et par ce moyen il racheta sa vie (Louis XI la lui ayant accordée en cas qu'il échappât), et ne fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récompensé comme il le méritait. Sa famille, héritière de son adresse, n'a cessé, depuis lui, de travailler avec les mêmes succès. — COLLOT (Philippe), mort à Luçon, en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses pères, avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avaient montrée. Il dégagea leur manière d'opérer de tout ce qu'elle avait de rude et de difficile. Il était tellement occupé à Paris que le cardinal Chigi (depuis Alexandre VII) ne put l'engager à se rendre à Cologne.

*COLLOT (Pierre), docteur de Sorbonne et curé de Chevreuse. On a de lui différents ouvrages, qui ont eu beaucoup de succès et qui ont été encore réimprimés dans ces derniers temps. En voici les titres : | *De l'esprit de saint François de Sales*, Paris, 1727, in-8°. Cet abrégé a fait oublier le volumineux ouvrage que Camus, évêque de Belley, avait publié sous le même titre, en 6 volumes in-8°, 1641; | *De la vraie et solide Piété, recueillie des épîtres et des entretiens du même saint*, Paris, 1728, 1776, in-12; | *Conversations sur plusieurs sujets de morale, propres à former les jeunes demoiselles à la piété*, Paris, Lamesle, 1733, in-12; | *Instructions sur les dimanches et les fêtes de l'année*, in-12; | *Explications des premières vérités de la religion.*

* COLLOT-D'HERBOIS (Jean-Marie), comédien ambulant avant la révolution, avait joué dans plusieurs villes, et établi à Ge-

tiré un théâtre dont il était directeur. C'est là sans doute qu'il puisa les principes républicains qui, par l'abus des boissons fortes, dégénérèrent chez lui en démence furieuse. La vigueur de son organe et sa déclamation théâtrale commencèrent à le faire connaître au club des Jacobins; mais sa fortune politique date d'un opuscule intitulé l'*Almanach du père Gérard*, qui remporta le prix proposé par le club des Jacobins pour l'ouvrage qui ferait sentir le mieux les avantages du nouvel ordre des choses. Après la victoire de Bouillé sur les rebelles de Nanci, Collot, pour captiver la faveur de la multitude, présenta à l'assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats suisses du régiment de Château-Vieux, qui, d'après les lois de leurs cantons, avaient été envoyés aux galères, à Brest, pour s'être joints aux rebelles. La pétition fut accueillie, et ces soldats, après avoir été fêtés sur toute leur route, arrivèrent à Paris, où un banquet somptueux les attendait dans le local de la société. Pétion, maire de Paris, organisa pour ces martyrs de la liberté une fête civique; placés sur un char attelé de chevaux blancs, au haut duquel dominait leur protecteur, environné de petits drapeaux tricolores, ils furent promenés en triomphe, depuis l'emplacement de la Bastille jusqu'au Champ-de-Mars, où, au milieu des chants républicains, on renouvela le serment de vivre libres ou de mourir. Les patriotes galériens, présentés ensuite à l'assemblée, obtinrent les honneurs de la séance. Ce triomphe est l'origine du bonnet rouge des révolutionnaires. Collot-d'Herbois osa briguer le ministère de la justice; et, n'ayant pu l'obtenir, il devint l'ennemi le plus acharné de Louis XVI. Membre au 10 août de la nouvelle municipalité de Paris, il présida ensuite l'assemblée électorale qui nomma les députés à la convention, et fut choisi l'un des premiers. Il fut aussi un des premiers à demander à la convention l'abolition de la royauté. Se trouvant à Nice lors du procès de Louis XVI, il écrivit qu'il votait la mort. Lié avec Robespierre, il contribua peut-être plus que lui aux proscriptions atroces qui signalèrent le règne de ce pouvoir. Le comité de salut public délibérant s'il fallait déporter les personnes suspectes : « Il ne faut rien déporter, dit Collot, il faut détruire tous les conspirateurs; que les lieux où ils sont détenus soient minés; que la mèche soit toujours allumée pour les faire sauter, si eux ou leurs partisans osent encore conspirer contre la république. » Envoyé dans les départements de l'Oise et du Loiret, il y préluda, par de nombreuses arrestations, aux massacres de Lyon. Arrivé dans cette malheureuse ville, en 1793, il y fit périr, par la main du bourreau, par la fusillade ou le canon, seize cents victimes. Bientôt après, un décret du 21 vendémiaire, ordonnant la démolition de Lyon, porta que les ruines de cette belle cité s'appelleraient "Ville affranchie". Collot chercha à exalter la fureur populaire en promenant dans Paris l'effigie de Chalier, exécuté à Lyon, comme autrefois Antoine avait excité le peuple romain en lui montrant les restes sanglants de César. Ce coup de théâtre fit

réitérer l'ordre de continuer les exécutions; mais, Collot n'étant pas retourné à Lyon, elles s'y ralentirent insensiblement. Collot, rentrant chez lui à une heure du matin, le 23 mai 1794, fut attaqué par un jeune homme nommé Admiral, qui lui tira deux coups de pistolet dont il ne fut pas atteint. Cette aventure, en augmentant sa popularité, éveilla la jalousie de Robespierre, qui se déclara son ennemi. C'est alors que se forma le ridicule triumvirat de Robespierre, Couthon et Saint-Just, dissous le 9 thermidor, lors de l'arrestation de Robespierre, à laquelle Collot-d'Herbois contribua beaucoup. Accusé à son tour par Lecointre, il vit s'élever, à la fois, contre lui ses collègues et les journaux. Entraînée par l'opinion publique, la convention, qui venait d'applaudir aux massacres que Collot avait fait faire, ordonna son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à la Guiane. A son arrivée, ayant cherché à soulever les noirs contre les blancs, il fut enfermé dans le fort de Sinnamari, où, attaqué d'une fièvre chaude, il but dans un moment de délire une bouteille d'eau-de-vie qui lui brûla les entrailles. Il mourut au milieu des douleurs les plus cruelles, au moment où on le transportait à l'hôpital, le 8 janvier 1796, témoignant le plus vif regret de sa conduite passée, et des maux dont il avait été l'auteur. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, nous citerons: | seize pièces de théâtre, parmi lesquelles on comptait *Adrienne, ou le Secret de famille,* 1790, in-8°; | *le Bon Angevin,* ou *l'Hommage des cœurs,* 1777; | *le Procès de Socrate,* 1791, in-8°; | *le Paysan magistrat,* imité de l'espagnol de Calderon, 1790, in-8°; | *la Famille patriote,* ou *la Fédération,* 1790, in-8°; | *Étrennes aux amis de la constitution française,* ou *Entretiens du père Gérard avec ses concitoyens,* 1792, in-12; traduit en hollandais, en anglais et en allemand. Il parut en même temps un écrit anonyme, intitulé l'"Almanach de l'abbé Maury, ou Réfutation de l'Almanach du père Gérard", qui eut trois éditions. Collot-d'Herbois a en outre laissé des *Lettres* et une *Apologie de sa conduite,* ou *Réponses aux accusations dirigées contre lui,* qu'il fit avec Barrère et Billaud-Varennes.

*COLLURASI (Antoine), prêtre sicilien, né en 1585, mort à Palerme en 1655, professa les humanités à Venise. On a de lui: *Perspicua totius dicendi artis in tres compendiarios libros distinctos explicatio.*

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son Église, et de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui était nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'arianisme. Cet hérétique enseignait que Dieu n'a point créé les méchans, et qu'il n'est point auteur des peines et des afflictions de cette vie. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, et déposa les prêtres qu'il avait ordonnés. [Colluthus mourut vers l'an 340.]

COLMAN (Saint), " Colomanus", fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut

Digitized by Google

transféré de Stolckeraw à Mœlck. [Le Martyrologe romain fait mention de lui le 13 du mois d'octobre. L'Autriche l'a mis au nombre de ses patrons.]

* COLMAN (George), auteur dramatique anglais, né en 1733, à Florence, de François Colman, résident d'Angleterre à la cour du grand duc de Toscane, et d'une sœur de la comtesse de Bath, eut George II pour son parrain, et fut élevé au collége de Westminster. Destiné a suivre la carrière des lois, il passa d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn, où il ne se montra guère, et fit jouer, en 1760, son premier ouvrage dramatique, *Polly Honeycomb*, qui obtint de grands applaudissemens. Cette pièce fut suivie, en 1761, de *la Femme jalouse*, ouvrage plus important. Colman composa plusieurs autres *Comédies*, particulièrement *le Mariage clandestin*. La mort de lord Bath lui procura, en 1764, une fortune indépendante, que le décès immédiat du général Pulteney, héritier du lord, vint encore augmenter. Elle le mit à même d'acheter, en 1768, en société avec trois autres personnes, le privilége du théâtre de Covent-Garden, dont il prit la direction. Après avoir gouverné ce théâtre pendant sept ans, Colman vendit la part qu'il y avait pour acquérir, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire. Vers la fin de sa vie, une attaque de paralysie dérangea tellement ses organes, qu'on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il mourut, le 14 août 1794. Sa stature était extraordinairement petite; aussi disait-il qu'il perdait plus de temps qu'un autre sur les grandes routes, parce que, lorsqu'il voyageait à cheval, son corps était tellement caché par la tête et le cou du cheval, que les commis ne manquaient jamais de fermer les barrières à son approche, croyant toujours voir venir à eux un cheval échappé. On doit à cet auteur, outre ses *Pièces de théâtre*, des *Traductions* de Térence et de l'Art poétique d'Horace, estimées.

COLMENAR (Jean - Alvarez DE), est auteur des *Délices de l'Espagne et du Portugal*, ouvrage curieux et beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle est celle de Leyde, 1715, 6 vol. in-12, fig.; mais elle est très défigurée par les artifices et les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Eglise catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne et de Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol, in-4°, et 8 vol. in-12.

COLMENARES (Diego DE), Espagnol, natif de Ségovie, curé de la paroisse de Saint-Jean, dans la même ville, mourut en 1651. On a de lui l'*Histoire de la ville de Ségovie*, avec *l'Abrégé de celle de Castille*, Ségovie, 1637, in-fol., en espagnol.

*COLNAGO (Bernard), jésuite, né à Catane en Sicile, mort en 1611, est auteur des ouvrages suivants : | *Carmina de Christi Domini cruciatibus*; | *Anagrammatum centuriæ*; | *Elegia de S. Eucharistiæ sacramento*; | *Meditationes de passione Domini*; | *De visitandâ diœcesi*; | *Brevis exp... beatam*

Digitized by Google

Agatham esse ortam et passam Catanæ; | *Liber carminum*.

*COLNET (Charles-Joseph), journaliste, né en 1770 près Verviers, mort à Belleville près Paris, le 30 mai 1832, acheva ses études dans la capitale. Il se destinait à l'état ecclésiastique, entra même dans les ordres, mais ne reçut point le sacerdoce. Les événemens l'ayant empêché de suivre sa première vocation, il se fit libraire, et son humble boutique fut souvent le rendez-vous des gens de lettres. Colnet s'était, en effet, lancé dans la littérature critique. Parmi ses écrits, presque tous anonymes, nous citerons | les *Etrennes de l'Institut* ou *Revue* littéraire en 1799 et 1800; | *Mémoires secrets de la république des lettres*, en 1800, dont la police fit saisir le dixième cahier et défendit la continuation; | les *Satiriques du* XVIIIe *siècle*, recueil publié par lui en 7 vol. in-8°; | la *Correspondance turque*, pour servir de supplément à la "Correspondance russe" de La Harpe, 1802, in-8°; | l'*Art de dîner en ville*, poème, 1810; | l'*Hermite du faubourg Saint-Germain*, etc. Tout en se livrant à la composition d'ouvrages qui tombaient de temps en temps de sa plume piquante et facile, Colnet travaillait à des journaux : au "Journal des arts" qui a existé de 1810 à 1814, au "Journal de Paris", au "Journal général de France", à l'occasion duquel Colnet fut arrêté par ordre de Réal après le 20 mars 1815, et en dernier lieu à la "Gazette de France". Le sel qu'il répandait à pleine main dans ses articles s'alliait à un excellent ton et à un grand fond de raison et de sagesse : aussi la collaboration de Colnet fut-elle l'un des premiers élémens du succès de la "Gazette". Dans les derniers temps, son caractère original et ses habitudes même un peu sauvages lui firent prendre le parti de la retraite : il quitta sa librairie pour habiter Belleville. La maladie qui emporta Colnet fut courte; mais on aime à croire qu'un homme qui respectait la religion dans ses écrits trouva le temps de lui rendre hommage au moins dans ses derniers jours.

COLOCCI (Ange) poète et littérateur italien, né dans la Marche d'Ancône, en 1467, fit ses études à Rome, et s'établit ensuite à Naples avec toute sa famille, que des événemens politiques avaient contrainte de quitter les états ecclésiastiques. Il se lia dans cette ville avec les poètes qui florissaient alors; et à l'exemple de plusieurs d'entre eux, il changea son nom en celui de "Colotius Bassus." Rappelé dans sa patrie, six ans après, il fut chargé d'une mission auprès du pape Alexandre VI, se fixa à Rome, où il prit l'habit ecclésiastique, et obtint plusieurs emplois honorables, entre autres, la charge de secrétaire du pape Léon X, qui lui donna en outre la survivance de l'évêché de Nocera. Clément VII le confirma dans ce siége en y ajoutant le gouvernement d'Ascoli, et l'envoya plus tard dans plusieurs cours de l'Europe. Lors du sac de Rome, en 1527, Colocci eut sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés; il n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. Après avoir gardé pendant neuf ans l'évêché de Nocera, il le céda

Digitized by Google

à l'un de ses neveux, et mourut à Rome en 1549. L'abbé Lancelotti publia à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes* et *latines* d'Ange Colocci, précédées de sa "Vie" et du catalogue de ses autres ouvrages, parmi lesquels on remarque quelques *Opuscules* de philosophie et de mathématiques; le reste appartient à la littérature.

COLOMB (Christophe) naquit en 1441, dans l'état de Gênes; [On a lieu de croire que son pays natal était Cogoreo, château que l'empereur Othon II avait donné à sa famille, qui était distinguée.] Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent aimer la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors; et, par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre, et résolut d'aller le découvrir. [Plusieurs circonstances le confirmèrent dans son opinion. Les habitants de Madère et de Porto-Santo avaient cru remarquer quelques indices d'une terre à l'ouest. Pierre Torrea, parent de la femme de Colomb, avait trouvé sur le rivage de Porto-Santo des pièces de bois, apportées sur les flots par un vent impétueux d'ouest; d'autres navigateurs avaient vu, au large de cette île, des cannes d'une grosseur extraordinaire, et des plantes inconnues également, apportées par les voyageurs. Ayant proposé son projet à la ville de Gênes, sa patrie, il en fut traité de visionnaire, et ne fut pas mieux reçu ensuite de Jean II, roi de Portugal.] Il se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle, après de longues hésitations, lui confia trois vaisseaux. [Il partit du port de Palos le 3 août 1492, mouilla aux îles Canaries, et, après une navigation de 35 jours, toujours en tirant vers l'ouest, il découvrit, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, la première île du Nouveau-Monde, à laquelle il donna le nom de San-Salvador.] Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais, dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent, en qualité d'amiral et de vice-roi, ce téméraire qu'ils voulaient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux; ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacique, ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois, dans l'île qu'ils avaient appelée l'Espagnole. Colomb y laissa 38 des siens, et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait: ils le firent asseoir et couvrir en leur présence, comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-

amiral et vice-roi du Nouveau-Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune: il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et leur refuserait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaitre la lune. Elle reparut quelques moments après; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. « Rien n'était plus aisé, dirent les assistants. — Je n'en doute point, répliqua Colomb; mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes». C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son voyage pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué, soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'avait renvoyé dans son Nouveau-Monde; et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur : *de Insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de « l'Hispania illustrata » et dans les « Gesta Dei per Francos» : l'original est en espagnol; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gênes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la « Vie » de son père, traduite en français, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'« Essai sur l'histoire générale », la gloire n'en serait pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois

en qualité d'amiral et de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaim, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner : mais il paraît vrai, néanmoins, que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. *Voy.* Behaim.

COLOMB (don Barthélemi), frère de Christophe, se fit un nom par les *Cartes marines* et les *Sphères*, qu'il exécutait fort bien pour son temps. Il avait passé d'Italie en Portugal avant son frère, dont il avait été le maître de cosmographie. Don Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle, s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère ; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation, et qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une Mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avait de pénétrer dans l'Océan, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait ; que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise ; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il était déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, et surtout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paraissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemi eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe ; et en 1493, ces deux frères, et Diègue Colomb, qui était le troisième, furent anoblis. Don Barthélemi partagea avec Christophe les peines et les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un et l'autre. Il mourut à Saint-Domingue en 1514, comblé d'honneurs et de biens.

COLOMB (Don Ferdinand), fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque [composée, dit-on, de vingt mille volumes imprimés, avec des manuscrits rares], qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée "la colombine." Il écrivit la "Vie" de son père, vers l'an 1530. *Voy.* Colomb (Christophe).

COLOMBAN (Saint), né vers l'an 540 dans le pays de Lenister en Irlande, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avait doué de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, et les vains plaisirs que le monde lui promettait, et se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé Silen, dans le monastère de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, et de là dans les Gaules avec 12 religieux. Un vieux château ruiné dans les déserts des Vosges fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, et bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierri l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis

Digitized by Google

salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobbio, et y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui | une *Règle* long-temps pratiquée dans les Gaules, [et qui se trouve dans le "Codex regularum" de saint Benoit d'Aniane, imprimée avec des notes de dom Hugues Menarden, 1638, in-4°,] quelques *Pièces de poésies*, | quelques *Lettres*, | et d'autres ouvrages ascétiques insérés dans la "Bibliothèque des Pères." Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velly dans son "Histoire de France"; mais il est justifié d'une manière victorieuse des fausses imputations de cet écrivain, dans l'Avertissement du 12e volume de "l'Histoire littéraire de France" (p. 9.), par les bénédictins de Saint-Maur; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, surtout dans ses disputes sur la Pâque, où il s'approchait des quartodecimans, plus de docilité et de modération. Ses *OEuvres* ont été recueillies et ornées de remarques par Patrice Flemingus, et publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBE (Sainte), vierge et martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins le 17 septembre 853. — Il y a une autre sainte COLOMBE, vierge et martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève d'Eustache Le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura long-temps en Italie pour se former sur Raphaël et le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions sont riches, et accompagnées de beaux fonds d'architecture, qu'il entendait bien, de même que la perspective; mais son ton de couleurs est trop dur, et ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Colombel mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il était membre de l'académie de peinture. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui était à la ménagerie de Versailles. [Les autres tableaux de ce peintre sont: | *Moïse sauvé des flots*, | *Moïse défendant les Filles de Jethro*, | et *Mael et Pira*, qui est au Musée de Paris.]

*COLOMBEL (Louis-Joseph), député suppléant de la Meurthe à la convention, en septembre 1792, n'y prit séance qu'après l'exécution de Salles, l'un des coryphées du parti girondin. Deux fois membre du comité de sûreté générale, et deux fois envoyé en mission dans le Midi, à l'époque où les partis s'attaquaient encore avec violence, Colombel fit peu de bien et peu de mal. Après la session conventionnelle, il passa au conseil des anciens; mais il n'approuva point l'événement du 18 brumaire, et n'entra pas au corps législatif créé par suite de la constitution de l'an VIII; il fut seulement nommé administrateur des hôpitaux militaires. — Ce n'est pas de lui sans doute que parle la "Petite Biographie conventionnelle", à l'article COLOMBEL, automate de la fabrique des Montagnards, et qui, député de l'Orne

Digitized by Google

à la convention, vota la mort de Louis XVI.

COLOMBI (Jean), jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les colléges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition et de la critique. Les principaux sont : | *Hierarchia angelica et humana*, in-fol., Lyon, 1647 ; | *In S. Scripturam*, tom. 1, in-fol., ibid., 1646. L'ouvrage devait avoir 12 vol. ; | *Historia Guillelmi junioris, comitis Forcalquieri*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume le jeune est mort en 1207 ; | *de Rebus gestis episcoporum sistariensium*, Lyon, 1663, in-8° ; | *de Manuescâ, urbe provinciæ, libri tres*, 1663, in-12. Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son territoire ; | *de Rebus gestis episcoporum vasionensium*, Lyon, 1656, in-4°. | *Episcoporum valentinorum et diensium*, 1638, in-4°. | *Vivariensium*, 1651, in-4°. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis en 1 vol. in-fol., Lyon, 1668.

*COLOMBIER (Jean), médecin, né à Toul, en 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Il profita de son séjour à Douai pour compléter son instruction médicale, et se fit recevoir docteur de la faculté de cette ville ; il le fut ensuite de celle de Paris, en 1767, et obtint la place d'inspecteur-général des hôpitaux et prisons du royaume. Ses travaux dans ces fonctions importantes furent récompensés par le cordon de St-Michel et le brevet de conseiller d'état. Le roi ajouta à ces faveurs, en le nommant inspecteur-général des hôpitaux militaires. Il mourut en 1789, au retour d'une mission dans laquelle, quoique malade, il avait déployé une activité extraordinaire. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Dissertatio de Fusione, seu Cataractâ*, Douai, 1765, in-12 ; | *Code de médecine militaire pour le service de terre*, etc., Paris, 1772, 5 vol. in-12 ; | *Médecine militaire, ou traité des maladies tant internes qu'externes*, etc., ibid., 1778, 7 vol. in-8°. | *Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène militaire*, ibid., 1775, in-8°, nouvelle édition sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8°. | *Du lait considéré dans tous ses rapports*, 1re partie, Paris, 1782, in-8°. Colombier a publié, en société avec Doublet, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Instruction sur la manière de gouverner les insensés*, etc. On lui doit aussi une édition des "Œuvres posthumes" du chirurgien Pouteau, avec une *Préface*, la *Vie* de l'auteur et des notes critiques, Paris, 1783, 3 vol. in-8°.

COLOMBIERE (Claude DE LA), jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, se fit un nom par ses talens pour la chaire. La cour du roi Charles II l'écouta pendant deux ans avec plaisir et avec fruit ; mais, accusé, et non convaincu, d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, en 1682, à Parai, dans le Charolais. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du sacré Cœur de Jésus, et qui en a composé l'of-

Digitized by Google

fice. Ce jésuite avait l'esprit fin et délicat, et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet en parlant de ses *Sermons*, publiés à Lyon, 1757, en 6 vol. in-12. Il avait surtout le cœur vif et sensible : c'est l'onction du P. Cheminais, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasait. Tout dans ses *Sermons* respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connais point même qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme d'un des hommes de son temps qui pénétraient le mieux les finesses de notre langue. On a encore de lui des *Réflexions morales* et des *Lettres spirituelles*.

COLOMBINI (St-Jean), fondateur de l'ordre des Jésuates de Saint-Jérôme, était natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété, répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes désirèrent l'imiter : en peu de temps on vit naître un nouvel ordre religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367 à Viterbe. Jean Colombini ne survécut que trente-cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de Saint-Augustin. Le nom de Jésuates leur fut donné parce que le fondateur avait toujours le nom de Jésus à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de saint Jérôme, parce qu'ils le prirent pour protecteur. Pendant plus de deux siècles les Jésuates n'ont été que frères lais. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Morigga, général des Jésuates, a écrit la "Vie" de Jean Colombini, et celles de ses premiers disciples.

* COLOMBO (Realdo), médecin et anatomiste italien du XVIe siècle, disciple de Vesale et né à Crémone, enseigna avec succès l'anatomie à Rome. Il fit l'autopsie du corps de saint Ignace de Loyola, et mourut en 1577. On a de lui : *de Re anatomicâ, lib. XV*, Venise, 1559, in-fol., Paris, 1562 et 1572, in-8°, Francfort, 1590, 1593, 1599, in-8°, (en allemand), ibid., 1609, in-fol.

* COLOMBO (Dominique), poète italien, né à Brescia en janvier 1749, embrassa l'état ecclésiastique, mais un peu contre son goût, comme il le rapporte lui-même dans une histoire de sa vie en vers. Nommé professeur de belles-lettres à Brescia, il forma plusieurs disciples distingués. Il critiqua sévèrement le style adopté par Alfieri dans ses tragédies, et se vit soutenu par Corriani, auteur des "Secoli della letteratura italiana"; mais le succès du poète tragique fit tomber sa censure. Cette dispute l'ayant un peu dégoûté du séjour des villes, Colombo se retira dans les champs de Gabbiano, où il vécut au milieu des bergers. Lors de l'envahissement de l'Italie par les Français, il eut quelques persécutions à essuyer. Au rétablissement de la paix, il fut appelé de nouveau à la chaire d'éloquence de Brescia; mais il refusa de quitter son cher village de Gabbiano, où il mourut le 2 avril 1813. Parmi ses ou-

Digitized by Google

vrages, on distingue particulièrement deux *Eglogues* que l'abbé Parrini inséra dans le "Journal encyclopédique" de Milan (t. 10, 1781; tome 5, 1792). Il a encore laissé : | *Piaceri della solitudine*, Brescia, 1781 ; | *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794; | *Sciolti*, ou *Poésies champêtres en vers libres*, Brescia, 1796. Il reste encore entre les mains d'André Castellani, un de ses anciens écoliers, plusieurs de ses manuscrits.

* COLOMEZ (Dom Juan), jésuite espagnol, retiré en Italie lors de la suppression de son ordre, eut beaucoup de goût pour la poésie, et étudia la langue italienne avec soin. Il composa dans cette langue trois *Tragédies* qui eurent du succès. La première, *Coriolano*, parut en 1779; la seconde, *Ines de Castro*, en 1781; et la troisième, *Scipion a Cartageni*, en 1783. Colomez mourut à Bologne en 1799.

COLOMIÈS (Paul), né à la Rochelle le 2 décembre 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France et la Hollande, et mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. | *Gallia orientalis*, [La Haye, 1765], in-4°, réimprimée en 1709, in-4°, avec ses autres *Opuscules*, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de la Monnoye. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie et les écrits des Français savants dans les langues orientales. | *Italia et Hispania orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4°, dans le goût du précédent. | *Bibliothèque choisie*, en français, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de la Monnoye : on y voit une grande érudition bibliographique ; | La *Vie du P. Sirmond*, 1671, in-12; | *Theologorum presbyterianorum Icon*. Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des épiscopaux. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial et moins honnête homme que Colomiès, le traita fort mal dans son livre de l'"Esprit d'Arnauld". | Des *Opuscules critiques et historiques*, recueillis et mis au jour en 1709 par Albert Fabricius. | *Mélanges historiques*, etc., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux et agréables, sur quelques gens de lettres. Colomiès n'était pas un savant à découvertes. Son talent était de profiter de ses lectures : il mettait à part les choses singulières, et en ornait ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connaissait bien la bibliographie, et il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

* COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur général des Barnabites, né à Paris le 12 avril 1712, et mort dans cette ville en 1788, est connu par les ouvrages suivants : | *Plan raisonné de l'éducation publique pour ce qui regarde la partie des études*, Avignon et Paris, 1762, in-12. Barbier croit que cette brochure n'est pas de lui. Elle parut au moment de la suppression des jésuites. Le vide qu'ils laissaient dans l'éducation, la nécessité de remplacer tant de colléges qui étaient sous leur direction, attiraient alors toute l'attention des écrivains. La Chalotais composait un "Essai d'éducation nationale"

Digitized by Google

pour la substituer à celle des jésuites, qu'il prétendait être vicieuse. Diderot écrivait sur la même matière, et J.-J. Rousseau publiait son *Émile*. L'expérience fait voir si l'éducation a été meilleure depuis qu'ils s'en sont plus mêlés. | *Vie chrétienne, ou Principes de la sagesse*, 1774 et 1779, 2 vol. in-12. | *Dictionnaire portatif de l'Écriture sainte*, 1775, in-8°. C'est une description topographique, chronologique, historique et critique des royaumes, provinces, villes, etc., dont il est fait mention dans la Vulgate. Cet ouvrage avait déjà été publié sous le titre de *Notices sur l'Écriture sainte*. | *Manuel des religieux*, 1778, in-8°. | *Éternité malheureuse, ou le Supplice éternel des réprouvés*, traduit du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12. Dans une longue préface, il s'élève avec une grande logique contre les incrédules et les philosophes modernes. | *Traduction des Opuscules de Thomas A Kempis.*

* COLON (François), né à Nevers en 1764, mort le 17 juillet 1812, étudia la médecine à l'université de Paris, et fut reçu docteur à celle de Reims en 1789. Colon proposa des réformes utiles pour l'hospice de Bicêtre, dont il était directeur. Il fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, qu'il administra gratuitement à tous ceux qui se présentaient chez lui. Tous ses ouvrages ont même la vaccine pour objet : | *Essai sur l'inoculation de la vaccine*, ou *Moyen de préserver pour toujours et sans danger de la petite vérole*, Paris 1801, in-8°; traduit en hollandais par Pruys, Rotterdam 1800, in-8°, en espagnol, par Piguillem, Madrid, 1800, in-8°; | *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine, etc.*, 1801, in-8°; | *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, 1801, in-8; | *Mémoire présenté au premier consul, sur la nécessité et les moyens de répandre la vaccine en France*, Paris, an 11 (1803), in-8°.

COLONIA (Dominique de), né à Aix le 25 août 1660, jésuite en 1675, mourut à Lyon le 12 septembre 1741. Cette ville, qui le posséda pendant 59 ans, lui faisait par estime et par reconnaissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont : | *de Arte rhetorica libri quinque*, 1710, in-12, imprimé jusqu'à vingt fois, ouvrage très-méthodique, et orné d'exemples bien choisis. | *La Religion chrétienne autorisée par les témoignages des auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. Colonia avait lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il était membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise et à l'exécution. L'auteur n'avait jamais séparé l'étude de la religion de celle des auteurs profanes; on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. | *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes*, Lyon, 1729-1730, 2 vol. in-4°. L'historien a omis beaucoup d'écrivains lyonnais, et a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. | *Antiquités de la ville de Lyon, avec quelques singularités remarquables*, Lyon, 1701, in-4°. | *Bibliothèque de livres jansénistes*, in-12, 2 vol.,

Digitized by Google

censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée et augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes*, in-12, 4 vol., 1752 (les 3 derniers vol. sont du père Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque anti-janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait quelquefois apercevoir où elle n'est pas : ce qui peut être l'effet en partie de sa précipitation, et en partie de la difficulté de saisir toujours avec sûreté et avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse et dissimulée, qui, plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques et les subtilités du langage. Le P. Colonia était très-versé dans l'étude de l'antiquité et la connaissance des médailles : s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, l'on aurait tort de conclure de là contre son savoir réel, puisqu'il n'y a aucun genre de science où les plus habiles n'aient fait des bévues, et que d'ailleurs l'étude des antiques offre des occasions d'erreur, où les savants sont pris plus aisément que des ignorants.

COLONNE [ou plutôt COLONNA, ainsi que les suivants] (Jean), est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres de Rome, et très-féconde en grands hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, et déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs et les soldats. Les Sarrasins, l'ayant fait prisonnier, le condamnèrent à être scié par le milieu du corps; mais, sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'ils lui donnèrent la vie et la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE (Jean), dominicain, neveu du précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut à Rome entre 1280 et 1290. On a de lui : | *Traité de la gloire du Paradis*; | un autre *Du malheur des gens de cour*; | *Mare historiarum ab orbe condito ad sancti Galliæ regis Ludovici IX tempora inclusivè*; on en trouve de beaux manuscrits à la Bibliothèque royale (nº 4684 et 4684-2.) Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée la Mer des histoires, Paris, 1488, 2 vol. in-fol., et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin nommé Brocard, qui la fit paraître en latin l'an 1475, sous le titre de "Rudimentum novitiorum", in-fol.

COLONNE (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitèrent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui était celle de Cajetan, du parti de Guelfes, n'avait jamais été en bonne intelligence avec celle des Colonne, de la faction des Gibelins. Les cardinaux de cette famille s'étaient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne, et Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, et craignant peut-être son ressentiment, se jetèrent dans Palestrine, où Sciarra Colonne, un de leurs cousins, commandait

alors, et levèrent l'étendard de la rebellion. Boniface, s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditieux, priva Jacques et Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, et mit leur tête à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, et mis à la chaîne. Philippe-le-Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avaient conduit, et l'envoya en Italie l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonne lui donna sur la joue un coup de son gantelet. (*Voyez* BONIFACE VIII.) Jacques Colonne mourut en 1318, [après avoir été rétabli dans sa dignité de cardinal par Clément V.]

*COLONNE (Étienne), frère de Sciarra, créé comte de Romagne en 1290 par Nicolas IV, fut appelé à Rome après l'expulsion du parti de Sciarra; devenu sénateur avec Bertoldo Orsini, il demeura chef de la noblesse et des guelfes à Rome jusqu'à la révolution opérée par Colas de Rienzi. Condamné à mort à la suite d'une vive altercation avec le tribun, et amnistié ensuite, Étienne Colonne arma ses vassaux de Palestrine pour attaquer les Romains; abandonné par ses partisans, il échoua dans cette tentative, et fut tué avec son fils Jean et plusieurs autres seigneurs de sa maison. — *COLONNE (Jacques), son autre fils, évêque de Lombez, avait été revêtu de cette dignité, très-jeune encore, par le pape Jean XXII en récompense du dévouement qu'il lui avait témoigné en affichant dans Rome ses excommunications contre Louis de Bavière, alors que ce prince occupait en maître cette ville, où il était venu se faire couronner empereur. J. Colonne avait été le condisciple de Pétrarque, et c'est en partie à sa protection que ce poëte dut l'honneur d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

*COLONNE (Antoine), neveu du pape Martin V, perdit, à la mort de ce pontife, zélé protecteur de la famille Colonne à laquelle il appartenait lui-même, tous les biens et les honneurs dont il avait été comblé, entre autres la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, qu'il tenait de la reine Jeanne II de Naples.

COLONNE (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Édouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alphonse, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique et dans les armes.

COLONNE (Marc-Antoine), se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français. La paix ayant été conclue en 1516, François Ier l'attira dans son parti, et en reçut de grands services. Il fut tué au siége de Milan en 1522, d'un coup de couleuvrine, que Prosper Colonne son oncle avait fait pointer contre lui

Digitized by Google

sans le connaître. Il était dans la 50ᵉ année de son âge.

COLONNE (Prosper), fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des Français, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515, il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les Français qui le surprirent au moment qu'il dînait à Villefranche du Pô. Il fut fait prisonnier et mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Également animé par la vengeance et par son courage, il défit les Français à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante, en 1523, à 71 ans. Il avait une si grande réputation, qu'on n'entendait que ces mots dans le camp français: "Courage! Milan est à nous, puisque Colonne est mort". Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE (François), né à Venise, et mort en cette ville en 1527, à l'âge de 94 ans, était dominicain. Il s'est fait connaître par un livre singulier et rare, intitulé: *Hipnerotomachia Poliphilis:* [le premier mot signifie combat du sommeil et de l'amour: le second ne contient point le nom de l'auteur, mais celui de la jeune personne qui le faisait ainsi rêver;] imprimé à Venise en 1499, et en 1545, in-fol. Le style obscur et énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens, d'ailleurs pleins de bon sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand œuvre, et n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français, Paris, 1561, in-fol.

COLONNE (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonne son oncle, dont nous avons parlé dans un article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant était pour les armes, et il ne les quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes et de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un Espagnol, et fut si fâché qu'on vînt les séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasiona l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat et de ses bénéfices: il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après (1527), le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au dedans à la discorde, et exposée au dehors aux armes des Impériaux. Clément, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avait dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, et lui donna la légation de la Marche d'Ancône. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimait les lettres, et les cultivait avec succès. On a de lui un poème *de Laudibus mulierum*,

Digitized by Google

qu'on trouve en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne sa parente, veuve du marquis de Pescaire, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie.

COLONNE (Marc-Antoine), duc de Palliano, grand connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant général et de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs, en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des chrétiens, voulut que Colonne entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entre autres des enfants du pacha Ali. Il monta au Capitole, et vint de là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du christianisme pouvait recevoir le vainqueur des infidèles; et le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne le 2 août 1584. — COLONNE (Marc-Antoine) est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V, et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla le 13 mars 1597.

COLONNE (Ascagne), savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, était fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* et d'autres ouvrages, entre autres un *Traité* contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE (Frédéric), duc de Tagliacoti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité et sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE (Fabio), naquit à Naples, en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle et surtout à celle des plantes. Il chercha à les connaître dans les écrits des anciens; et, par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuscrits fourmillaient, ce qui aurait été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil et canonique, remplirent les moments qu'il ne donnait point à la botanique. Les ouvrages qu'il a composés dans ce dernier genre étaient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouît du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit : Φυτοβάσανος, *sive plantarum aliquot historia, in qua describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie veribus respondentes antiquorum, Theophrasti, Dioscorodis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis huc usque non animadversa. Accessit insuper piscium aliquot plantarumque novarum his-*

toris, Naples, 1592, in-4°.,] accompagnée de planches, gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la première. | *Minus cognitarum rariorumque stirpium descriptio; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, Rome, 1616, deux parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens et des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse contre Matthiole, Dioscoride, Théophraste, Pline, etc. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Acqua-Sparta, qui avait été très-satisfait de la première. L'impression de l'une et de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des "Lyncæi," compagnie de savants que ce duc avait formée, et dont l'objet était de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Achillini, Colonne, en étaient les ornements. | Une *Dissertation sur les glossopètres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4°. | Il a travaillé aux "Plantes de l'Amérique" de Hernandez, Rome, 1651, in-fol., fig. | Une *Dissertation sur la pourpre*, en latin : pièce fort estimée mais devenue rare, et réimprimée à Kiel en Allemagne, 1675, in-4°, avec des notes de Daniel Major, médecin allemand. La 1re édition est de 1616, in-4°. [Colonne mourut à Naples en 1650, âgé de 83 ans.] — Jérôme, son père, mort en 1586, cultiva les Belles-lettres et donna une édition des Fragmens d'Ennius, Naples, 1590, in-4°, qu'il dédia à Jean, son autre fils, littérateur également distingué.

COLONNE DE GROING (Laurent-Onuphre), connétable de Naples, neveu de Frédéric, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, prince de Palliano et de Castiglione, et mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, laquelle s'était flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de "Mémoires" (petit in-12, Cologne, 1676, et en italien, 1678), par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet, Charles COLONNE, est mort cardinal en 1739.

COLONNE (Gilles), autrement GILLES DE ROME ("Ægidius Romanus"), général des augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où, quoique simple docteur, il parla pour les évêques contre les frères mendiants. Son siècle, selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célèbres par quelque épithète propre, le surnomma le "Docteur très-fondé" ("Doctor fundatissimus"),

Digitized by Google

Philippe le Hardi, à qui son mérite l'avait rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe le Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *de Regimine principis*, 1473, in-fol., et Venise, 1492. Cet ouvrage a été traduit en français par Simon de Hesdin, Paris, 1497, in-f. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevrait ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voyait son tombeau chargé de cette épitaphe emphatique : "Hic jacet aula morum, vitæ munditia, archi-philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor theologiæ", etc. On a encore de lui divers ouvrages de philosophie et de théologie, Rome, 1555, in-fol.

COLONNE (François-Marie-Pompée), [italien réfugié à Paris, s'attacha à la philosophie occulte, et par conséquent suspecte. Il publia entre autres : | *Introduction à la philosophie des anciens*, 1689, in-12; | *les Secrets les plus cachés de la philosophie des anciens*, 1722; | *Abrégé de la doctrine de Paracelse et des archidoxes*, 1724, in-12; | *les Principes de la nature*, 1731, 2 vol. in-12. Les ouvrages sont anonymes comme la vie de l'auteur. Sa mort seulement fut extraordinaire et publique : il périt dans l'incendie de sa maison, à Paris, en 1726. Les précédentes éditions de Feller s'étaient étrangement méprises sur cet homme singulier.]

* COLPANI (le chevalier Joseph), savant et poète italien, né à Brescia, cultiva les mathématiques et la poésie, travailla au Journal littéraire intitulé le "Café de Milan" qui eut beaucoup de vogue en Italie, et publia plusieurs poèmes et autres ouvrages dont le recueil forme 6 vol. in-8°. Il mourut à Brescia le 21 mai 1822, léguant tous ses biens à un établissement fondé pour le soulagement des pauvres. On publia après sa mort *Ultime poesie del Cav. G. Colpani, con l'Elogio dell' autore*, Brescia, 1826, in-8°.

* COLQUHOUN (Patrice), né à Dumbacton, bourg en Écosse, le 14 mars 1745, eut le célèbre Smollet pour premier instituteur. Devenu orphelin avant l'âge de seize ans, il s'embarqua pour la Virginie, y étudia le commerce, revint en Écosse en 1766, et se fixa à Glascow, où il établit une maison de commerce qui prospéra en peu de temps. Lors de la guerre de l'Amérique, en 1776, il fut un des quarante souscripteurs qui se cotisèrent pour lever un régiment qu'ils mirent à la disposition du roi. Magistrat, puis président d'une chambre de commerce et des manufactures de Glascow, il s'établit à Londres et y devint magistrat d'un des bureaux de police établis en 1792. Il ouvrit, dans une rue de Westminster, une école gratuite pour les indigents, où quatre cents enfants des deux sexes apprenaient à lire, à écrire et à compter. Les infirmités et un âge avancé lui rendirent le repos nécessaire. Pendant trente-neuf années d'un service non interrompu, il occupa dix postes différents. Ses ouvrages, connus dans toute l'Europe, a prospérité qu'il répandit sur diverses branches de commerce, ses mesures pour la police inté-

Digitized by Google

rieure et maritime lui méritent l'estime générale. Il mourut le 25 avril 1820, à l'âge de soixante-seize ans. On a de lui entre autres: | *Plan pour procurer aux pauvres artisans des secours par le moyen d'une souscription, dont le produit serait destiné à racheter leurs effets engagés, leurs instruments de métier,* etc., Londres, 1794. | *Propositions favorables au soulagement des ouvriers, en imposant une légère taxe qui produirait une grande économie sur l'article du pain,* ibid., 1795. | *Traité de la police de la métropole, où sont exposés les crimes et forfaits de tout genre qui pèsent actuellement sur cette ville, avec l'indication des remèdes.* Cet ouvrage, souvent cité aux parlements et dans les tribunaux d'Angleterre, a eu huit éditions de 1795 à 1806. Il a été traduit en français sur la sixième édition (1800) avec le titre de *Traités sur la police de Londres,* par Le Coigneux de Belabre, Paris, Collin, 1807, 2 vol. L'auteur anglais propose la police de Paris comme un modèle à suivre dans toute l'Europe. | *Traité du commerce et de la police de la Tamise, contenant une histoire abrégée du commerce du port de Londres.* | *Nouveau Système d'éducation approprié aux ouvriers,* etc., *pour l'instruction morale et religieuse des enfants des deux sexes, admis dans l'école libre de Westminster,* etc., 1806, in-8°. | *Traité de l'indigence, offrant un tableau général des ressources nationales pour le travail productif, avec des propositions pour améliorer la condition des pauvres, ainsi que leurs habitudes morales; pour accroître le bien-être des ouvriers, particulièrement de ceux qui appartiennent à la génération présente,* etc., 1808, in-8°. | *Traité de la population, de la puissance et des ressources de l'empire britannique dans toutes les parties du monde, y compris les Indes orientales,* première édit., 1804; deuxième édit. 1815, in-4°; traduit en allemand, et (en grande partie) en français, sous le titre de *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales,* Paris, 1816, in-8°. Colquhoun a aussi publié d'autres traités *sur les manufactures de coton; sur les lois relatives aux blés; sur les devoirs du constable; sur les travaux du café de Lloyd pour le soulagement des pauvres,* etc. Un pays matériel triomphe en économie politique.

* COLSON (Jean-Baptiste-Gille), né à Verdun, en 1680, et mort à Paris en 1762, avait un grand talent pour peindre en miniature et au pastel : il peignit des sujets pour les tabatières à l'encre de la Chine et au carmin, et fut employé par Louis XV, pour faire les miniatures que ce roi envoyait dans les cours étrangères : le comédien Bellecour était son fils.—*COLSON (Jean-François-Gilles), peintre, né à Dijon en 1733, mort à Paris en 1803, se livra d'abord aux mathématiques, puis aux beaux-arts, et surtout à la peinture. En 1752, il vint à Paris, à l'âge de 19 ans. Le duc de Bouillon, l'ayant pris en affection, le chargea de l'embellissement de son château de Navarre, dont il s'occupa presque exclusivement pendant 40 ans, comme architecte, sculpteur, peintre, et même jardinier.

Digitized by Google

On a de lui : | *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*; un | *Recueil de poésies légères*, | et différents *Manuscrits sur la perspective et les beaux-arts*. — *Colson (Louis-Daniel), né dans l'Argonne, en 1734, mort en 1811, à Paris, fut adjoint à Deshauterais, pour la rédaction de "l'Histoire générale de la Chine, du Père Mailla", dont il publia les 6 premiers vol., sans y mettre son nom.

*COLSON (Jean-Baptiste), fils d'un architecte du comte d'Artois, mourut à Paris en mars 1825. Il était attaché, depuis vingt ans, aux bureaux du ministère des cultes. On connaît de lui (avec Quesnet) *La Vie de l'expérience et de l'observation. Mélanges*. Paris, Verdière, 1824, in-12, de dix feuilles cinq sixièmes. On lui doit encore un *Tableau philosophique des probabilités des peines morales, classées selon les trois siéges de nos sensations, l'esprit, le cœur et l'âme, depuis le plus léger sentiment de déplaisance jusqu'aux plus violentes agitations du désespoir*, par M. Every-One; Paris, 1820, in-fol.

*COLSTON (Édouard), fameux par sa charité, né à Bristol en 1636, acquit une grande fortune, qu'il employa à fonder des hospices, des écoles et d'autres établissements en faveur des pauvres. De tels noms ne doivent point être oubliés. Il mourut en 1721, et fut enterré dans l'église de tous les Saints, où chaque année l'on prêche un sermon en mémoire de sa bienfaisance.

*COLUMBI (Jean), jésuite, naquit en 1592 à Manosque, et mourut en 1679 à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de saine critique. Les principaux sont: | *Hierarchia angelica et humana*, in-fol. Lyon, 1647; | *Opuscula varia*, in-fol. ibid. 1668; | *In S. Scripturam*, tom. I, in-fol., ibid. 1656.

COLUMELLE (Lucius-Junius-Moderatus), natif de Cadix, philosophe romain sous Claude, vers l'an 42 de J.-C., laissa 12 *Livres sur l'agriculture*, et un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes et par le style; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le traité *de Re rustica*, et celui *de Arboribus* dans le "Rei rusticæ scriptores", Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. Saboureux de la Bonneterie a donné une "Traduction" française du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de "l'Économie rurale", 6 vol. in-8°. [L'oncle de Columelle possédait aux environs de Cadix de riches terres, avec de nombreux troupeaux. Pour améliorer la toison de ses troupeaux, il fit venir de la Mauritanie des béliers à laine fine, qu'il croisa avec les brebis d'Espagne, et c'est de là que l'on croit qu'est venue la belle race des Mérinos.]

COLUMNA (Guy), natif de Messine en Sicile, suivit Édouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, et quelques *Traités historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siége de Troie*,

Digitized by Google

en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4°, et à Strasbourg, 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rares, de même que les "Traductions" italiennes de cette histoire, Venise, 1481, in-fol., par Philippe Ceffi, Florentin; et Florence, 1610, in-4°, par Sébastien de Rossi; mais celle de Naples, 1665, in-4°, l'est bien moins.

COLUTHUS, poète grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase Ier, au commencement du VIe siècle. Il nous reste de lui un poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, [retrouvé à Otrante, par le cardinal Bessarion,] imprimé à Bâle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°; traduit en français par du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le Jugement de Pâris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle. [Coluthus avait écrit aussi un poème en six livres intitulé *les Calydoniaques*, un autre nommé *les Persiques*, et des *Éloges* en vers.] Il vint dans un temps où la bonne poésie était perdue; et son génie n'était pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

*COLVENER (George), docteur en théologie, prévôt de la collégiale et chancelier de l'académie de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publié: | *J. Nideri Formicarium*, Douai, 1602, in-8°, avec des notes; | *le Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic, ibid. 1615, in-8°; | l'*Historia Remensis ecclesiæ* de Flodoard, ibid., 1617, in-8°, avec des notes et la *Vie* de Flodoard; | *Rhabani Mauri opera*, Cologne, 1627, in-fol.; | l'ouvrage de Thomas de Cantipré intitulé "Miraculorum et exemplorum memorabilium libri II", Douai, 1605, 1627, in-8°, avec la *Vie* de l'auteur; | *Kalendarium SS. Mariæ novissimum*, etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8°.

COLVIUS (Pierre), né à Bruges en 1667, et mort à Paris l'an 1594, à 26 ans, a donné: | *Lucii Apulei opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8°. Le P. André Schott a fait un grand éloge de cette édition. | *Sidonii Apollinaris opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8°.

*COMAZZI (Jean-Baptiste), comte italien et historiographe de l'empereur, sur lequel il n'existe aucun renseignement biographique, n'est connu que par un ouvrage intitulé: *De la Morale des princes*, traduit en français par Dupuy Demportes, et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729.

COMBALUSIER (François de Paule), médecin, né au bourg Saint-Andéol, dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avait des connaissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, et celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des écrits polémiques sur les querelles des chirurgiens et des médecins, et par un *Traité* latin *sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12; traduit en français, 1754, 5 vol. in-12.

COMBAULT, né au commencement du XVIIIe siècle, et mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisait souvent de tels sujets, elle n'aurait

pas eu sans doute autant de contradicteurs. Celle qu'il reçut lui donna l'amour inaltérable de la vertu, du travail et des lettres, choses qui vont si bien ensemble, et qui sont si souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Père de famille, avocat et homme de lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état et à ses concitoyens, et répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésie, imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami et émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des *Hymnes* que l'Église de Paris a adoptées. Il avouait, entre autres, la part qu'il avait eue à l'*Hymne* de saint Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, par un bref à Coffin, sa satisfaction : nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette *Hymne*, qui sont entièrement de lui, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connaisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en français par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être.

Superba sordent Caesares cadavera,
Queis urbs litabat impii cultus ferax;
Apostolorum gloriatur ossibus,
Fixamque adorat collibus suis crucem.

Nunc ô cruore purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum tropheis aucta, quanto verius
Regina fulges orbe toto civitas!

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, "In Natali Petri et Pauli". On reconnaît dans la seconde strophe celle du bréviaire romain : "O Roma felix quæ duorum principum", etc., mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE (Guy du Rousseau de la), reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public : | un *Recueil de jurisprudence civile du pays, de droit écrit et coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769; il donna en 1738 une nouvelle édition du "Praticien universel" de Couchot, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requêtes*; | une nouvelle édition des "Arrêts de Louet", augmentée de plusieurs arrêts; | un *Nouveau Traité des matières criminelles*, 1736, in-4°; | *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les Mémoires de Fuet, 1 vol. in-fol., 1748. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas prévôtaux*. [Tous livres qu'on ne lit pas plus que les autres, et avec raison, car le droit y est partout confondu.]

* COMBE (le P. la), de la société de la Doctrine chrétienne, professeur de mathématiques au collége et au séminaire de Tarbes. Tous les prêtres de la congrégation dans ce séminaire étaient infectés de jansénisme et prêtèrent le serment fatal en 1971. Le P. La Combe, seul, s'y refusa : c'était beau dans un mathématicien.

Digitized by Google

* COMBE (Charles), médecin et accoucheur anglais, né en 1743, mort le 18 mars 1817, exerça son art avec réputation; il se livra aussi à la science des médailles, qu'il enrichit de deux ouvrages importants : | *Index nummorum omnium imperatorum, Augustorum et Cæsarium a Julio Cesare ad Posthumium*, 1774, in-4°. | *Nummorum veterum populorum et urbium in Musæo Gal. Hunter descriptio*, 1782, in-4°. Il donna aussi une édition d'Horace, avec des notes, 1793, 2 vol. in-4°, qui a été vivement censurée par le docteur Parr.

COMBEFIS (François), né à Marmande dans la Guienne en 1605, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de 1000 l. par le clergé de France, qui l'avait choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des pères grecs. Avant lui, aucun régulier n'avait eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable : | de l'édition des "Œuvres" de saint Amphiloque, de saint Méthode, de saint André de Crête, Paris, 1644, 2 vol. in-fol., et de plusieurs *Opuscules*, des pères grecs; | d'une *Addition à la Bibliothèque des pères*, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., Paris, 1672. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia Monothelitarum*, dont il est auteur ; | d'une *Bibliothèque des pères pour les prédicateurs*, 1660, 8 vol. in-fol.; | de l'édition des cinq Historiens grecs qui ont écrit depuis Théophane, pour servir de suite à l'Histoire bysantine, 1 vol. in-fol., Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui : *Originum rerumque constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, 1665, in-4°. Ce sont divers Traités de plusieurs auteurs auciens sur l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, l'assiduité à l'étude et les douleurs de la pierre. Il eût été à souhaiter que le P. Combefis eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses *Versions* seraient plus claires et plus intelligibles; mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES (Jean DE), avocat du roi au présidial de Riom, publia, en 1584, un *Traité des tailles et autres subsides, et de l'institution et origine des offices concernant les finances*. Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, qui donna, en 1705, in-fol., les *Procédures civiles des officialités*. Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4°.

* COMBES (François), jésuite missionnaire espagnol, né à Saragosse en 1613, résida plusieurs années aux îles Philippines, et mourut à Acapulco, en 1663, en passant des Indes à Rome pour les affaires de sa mission. Il laissa, en espagnol, une *Histoire des îles de Mindanao, Solo et autres adjacentes, et des progrès qu'y a faits la religion chrétienne*, Madrid, 1667, in-fol.

*COMBES DES MORELLES (Perrette-Marie DE), née à Riom, le 19 mai 1728, fut élevée à Saint-

Digitized by Google

Cyr. Sa mère la laissa dans l'enfance en mourant; ce fut son père qui lui donna l'éducation chrétienne, qui fit le bonheur de ses jours, au milieu des traverses, qui sont inséparables de cette vie. Elle épousa, le 17 mars 1749, son cousin, Antoine-Amable de Combes, dont elle eut plusieurs enfants, entre autres un fils, mort en 1768, qu'elle eut bien sujet de regretter pour ses bonnes qualités. Il lui restait un fils et une fille, lorsqu'elle mourut à Riom, le 2 septembre 1771. Son mari la fit enterrer suivant ses désirs, au couvent des Carmélites. Cette pieuse dame laissa des *Méditations* pleines d'onction sur tous les événemens de sa vie; des *Poésies* et des *Cantiques spirituels*, qui ont été réunis en 2 vol. in-12, Paris, 1778, sous le titre d'*OEuvres spirituelles*.

* COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques), écrivain, déiste et révolutionnaire, né à Montauban, le 22 juillet 1758, était protestant. On dit qu'il apprit le grec tout seul. Il eut pour maître de mathématiques Valette, ancien secrétaire de Voltaire. S'étant rendu à Toulouse pour faire son cours de droit, il y fut reçu avocat. Lorsque la révolution éclata, Combes-Dounous, qui se trouvait à Paris, s'en montra zélé partisan; mais il n'eut pas lieu de se faire trop remarquer; car lord Petty, depuis marquis de Landsdown, l'engagea à faire un voyage à Londres. A son retour, Combes-Dounous fut nommé juge au tribunal du district de Montauban, et ensuite président du département du Lot. Au temps de la terreur, on le mit en prison, où il demeura treize mois, jusqu'au 9 thermidor. Il fut alors placé dans les écoles centrales qui venaient d'être fondées. Nommé ensuite commissaire du gouvernement près des tribunaux civil et criminel du département du Lot, on l'élut, en 1795, député de Tarn-et-Garonne au conseil des cinq-cents. Il n'adhéra pas à la révolution du 18 brumaire, se retira à Montauban, et y devint juge (en 1810) au tribunal civil. Il s'occupa de littérature, jusqu'à ce que, au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, il fut député de Tarn-et-Garonne, à la nouvelle chambre, où il se borna à voter. En 1816, on le destitua de sa place de juge, qu'on lui rendit trois ans après. Il n'en jouit pas long-temps; frappé d'une apoplexie foudroyante, il mourut le 14 février 1820, âgé de soixante-deux ans. Il laissa les ouvrages suivants: | *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800; | *Dissertations de Maxime de Tyr, avec des notes critiques*, 1802, 2 vol. in-8°. On a relevé dans cette *Traduction* beaucoup de fautes de style. | *Essai sur la divine autorité du Nouveau Testament*, traduit de l'anglais de Bogue, Paris, 1803, in-12; | *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduite du grec d'Appien, Paris, 1808, 3 vol. in-8°; | *Essai historique sur Platon, et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, Paris, 1809, 2 vol. in-12. Cet essai devient sous sa plume une attaque directe contre le christianisme. Combes-Dounous pose les bases d'un *Évangile de la raison*, dont il prophétise l'adoption prochaine. Passant ensuite à la politique, après avoir,

Digitized by Google

dans sa préface, exalté Buonaparte, il déclame dans le cours de son livre contre la tyrannie et l'usurpation. | *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire qui peut dire : Quod vidi testor* (anonyme), 1814, in-8°. Il avait publié d'ailleurs, en 1789, un *Mémoire adressé aux états généraux*, et il laissa plusieurs manuscrits, entre autres une tragédie intitulée *Missy, ou la Prise de Mégare*. Le style de Combes-Dounous est faible, sans couleur, diffus, trivial. Ses principes en matière de religion semblent avoir eu beaucoup de connexion avec ceux d'Hébert et de Chaumette; ce dernier voulut établir le culte absurde et impie de la raison, Combes-Dounous se proposa d'en répandre l'*évangile*.

*COMBET (Claude), religieux dominicain, né à Lyon en 1614, mort en 1689, a fait imprimer une *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*, Lyon, 1643, in-4°, et une autre *de la reine Anne d'Autriche*, ibid., 1666.

*COMBETTE-CAUMONT (Jean-Joseph-Lazare DE), conseiller au parlement de Toulouse, né à Gaillac, en Albigeois, en 1745, se signala par son opposition, en 1771, lors des querelles du chancelier Maupeou avec la compagnie; aussi fut-il un des premiers exilés. Cette opposition se renouvela sous l'administration du cardinal de Brienne. Lorsque la révolution qu'il avait préparée eut amené la proscription en masse du parlement de Toulouse, en 1793, il ne voulut pas se séparer de ses collègues, on le conduisit à Paris, et là, jugé par le tribunal révolutionnaire de la Seine, il périt le 15 juin 1794.

*COMBOLIS (François), religieux de Saint-Dominique, mort en 1679, âgé de 74 ans, se distingua en publiant quelques éditions des Pères grecs et une Bibliothèque à l'usage des prédicateurs.

COMENIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit au village de Comma en Moravie l'an 1592. Il était, ainsi que sa famille, de la secte des Frères Moraves, espèce de visionnaires qui vivent ensemble, en des campagnes solitaires, où ils exercent le commerce. On peut les considérer comme des déistes ou unitaires, se mariant entre eux, et affectant la philantropie. Ils ont leurs lois particulières, et on en trouve en Moravie et autres parties de l'Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, etc. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non-seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom partout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Comenius, après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol. sa *Nouvelle manière d'enseigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles. La réformation des écoles fut sa folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imaginaient avoir la clef des prédic

Digitized by Google

tions de l'Apocalyse. Cet enthousiaste promit aux fous qui l'écoutaient un règne de mille ans, qui commencerait infailliblement en 1772 ou 73, ajoutant ainsi ses visions et ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ses disciples, et comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius : | des *Commentaires sur l'Apocalypse;* | un livre intitulé : *Pansophiæ prodromus*, Oxford, 1637, in-8°; | *Historia fratrum Boemorum*, Halle, 1702, in-4°; enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, et dont l'édition de 1661, in-8°, est de cinq langues. [Adelung "Histoire de la folie humaine," tome 1er, donne la "Vie" de Comenius, avec la liste de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-douze, et cette liste n'est pas encore complète.]

COMÈS (Natalis), ou Noël LE COMTE, vénitien, appelé par Scaliger "homo futilissimus", a laissé une pitoyable *Traduction* d'Athénée, en latin; Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que, si Comès n'avait été aveuglé de présomption et d'amour-propre, il aurait vu qu'il n'était nullement capable de traduire, et qu'il entreprenait une chose qui passait ses forces. Il a aussi laissé | une *Histoire* de son temps, en 30 livres, en latin, Venise, 1581, in-fol., depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1581 ; traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4°; | et une *Mythologie latine*, in-8°, traduite en français, in-4°. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582. — Il ne faut pas le confondre avec Jérôme COMÈS de Syracuse, peintre et poète, qui florissait vers l'an 1655. On a de lui plusieurs *Poèmes* en italien.

* COMEYRAS (Pierre-Jacques BONHOMME DE), né dans le midi de la France, fut reçu avocat à Paris, le 7 septembre 1775. Louis XVI le nomma, en 1787, l'un des six avocats qui formèrent le comité établi pour préparer la réforme de l'ordonnance criminelle de 1670. Chargé par ses collègues de comparer la procédure criminelle de France et la procédure criminelle d'Angleterre, et de chercher dans les écrits des criminalistes les plus estimés des principes sur les peines, il avait rassemblé quelques matériaux; mais les événements qui survinrent au mois de mai 1788, ayant obligé le comité tout entier d'envoyer sa démission à Lamoignon, ce travail resta suspendu. Le décret de l'assemblée nationale sur la réformation de quelques points de la jurisprudence criminelle, détermina Comeyras à publier le résultat de ses recherches : il mit donc au jour son *Essai sur les réformes à faire dans notre procédure criminelle*, Paris, Desenne, 1789, in-8° de 56 pages. Il fit paraitre l'année suivante un *Mémoire à consulter et consultation* pour Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, 1790, in-8°. En 1798, il était résident auprès des Ligues Grises, et il mourut à Ancône au mois d'octobre de cette même année.

* COMEYRAS (Victor DELPECH DE), abbé commendataire de

Digitized by Google

Sylvanez, et chanoine-grand-vicaire de Beauvais, naquit le 11 septembre 1733, à Saint-Hippolyte du Gard, d'un brigadier des armées du roi. On connaît de lui les ouvrages suivants : | *La voix du sage ou l'intérêt des peuples bien entendu dans l'exercice du droit de guerre et de conquête*, 1799, in-8°; | *Suite de l'abrégé de l'histoire générale des voyages de la Harpe*, depuis le tome 22 jusques et compris le tome 32; | *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe*, 1804-1805, 12 vol. in-8°. Cet ouvrage est peu estimé; | *Le Géographe manuel*, 1801, in-8°; 1803, in-8°. Debray a contribué à cette édition. | *Histoire politique et raisonnée du consulat*, 1801. L'auteur ne s'y occupe pas seulement du consulat romain. | *Tableau général de la Russie moderne, et situation politique de cet empire au commencement du* XIXe *siècle*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly*. Ouvrage où l'on a conservé le texte, en supprimant les calculs abstraits, les notes hypothétiques, les digressions scientifiques, 1806, 2 vol. in-8°. On lui a encore attribué l'*Examen de l'esclavage en général, etc.*, 1804, 2 vol. in-8°; mais cet ouvrage est de Valentin de Cullion. L'abbé de Comeyras a laissé en manuscrit une *Histoire de Marie Stuart*, une *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, et un ouvrage intitulé : *Balance politique des différents états de l'Europe*. C'était un ecclésiastique vertueux et estimé; il est mort à Paris le 29 mars 1805. — Les *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens qu'aurait la France de rouvrir l'ancienne route de l'Inde, accompagnées de recherches sur l'isthme de Suez et sur la jonction de la mer Rouge*, 1798, in-8°, sont de son frère.

*COMGALL ou CONGEL (St.), né en Irlande, en 516, fonda vers 550, l'abbaye de Bangor, dans le comte de Down (Irlande), et mourut en 601.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au "Journal des Savants". [C'était, en effet, l'un des plus savants hommes de son siècle.] On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine et de controverse. Les principaux sont : | *La nouvelle science de la nature des comètes*; | *Discours sur les comètes*, inséré dans le "Mercure" de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur. | Trois *Discours sur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la "Gazette de Hollande", sur un Louis Galdo, italien, qu'elle faisait vivre 400 ans. Ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire et de la physique; | *Traité des lunettes*, dans l'Extraordinaire du "Mercure" de juillet 1682; | *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et pronostications*, contre le ministre Jurieu, in-8°; | *Traité de la parole, des langues et écritures, et l'art de parler et d'écrire occultement*. Liége, 1691, in-12, rare, etc. [On lui attribue aussi une *Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'église romaine*, Paris, 1778. Il s'appelait l' "Aveu-

Digitized by Google

de royal", parce que Louis XIV lui avait accordé une pension; comme, pour le même bienfait, Scarron s'appelait le "Malade de la reine".]

COMITOLO (Napoléon), évêque de Pérouse au XVIIe siècle, enseigna d'abord la jurisprudence, fut nommé ensuite auditeur de rote, puis évêque de Pérouse, où il mourut en 1624, à l'âge de 82 ans. On a de lui : | un *Recueil de décisions du tribunal de la rote*, | une *Histoire des évêques de Pérouse*, | et quelques livres de liturgie.

COMITOLO (Paul), jésuite de Pérouse, en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 86 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa Société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : | *Consilia moralia*, in-4°; | un *Traité des contrats*, etc. Il attaqua avec beaucoup de force le probabilisme.

COMMANDINO (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort le 3 septembre 1575, possédait les mathématiques et le grec. Il se servit de ses connaissances pour traduire en latin : | *Archimède*, Venise 1558, in-folio; | *Apollonius de Perge*, Bologne, in-folio; | *Ptolémée*, Venise, 1558, in-4°; | *Euclide*, Pesaro, 1572, in-folio, etc. Bernardin Balde, son disciple a écrit sa "Vie". Commandino avait une humeur douce et un commerce aisé. Sa conversation était pesante, et il paraissait fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire et sa conception étaient lentes; mais, dès qu'il avait appris une chose, il ne l'oubliait jamais.

*COMMANINI (Grégoire), chanoine régulier de Mantoue, au XVIIe siècle, a laissé : | *Degli affetti della mistica teologia*, etc. | *Il figino, ovvero della pittura, dialogo*; | et quelques *Poésies*, peu remarquables.

COMMANVILLE (l'abbé Edouard de), prêtre du diocèse de Rouen, vivait à la fin du XVIIe siècle. Il a publié : | une *Vie des Saints*, 1701-1714, 4 vol. in-12; | *Histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers, avec un dictionnaire où l'on trouve l'explication de ce qu'il y a de plus curieux*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°. La table chronologique de cette *Histoire* a été reproduite par D. Vaissette dans sa "Géographie historique, ecclésiastique et civile." L'abbé de Commanville a composé quelques autres ouvrages.

COMMELIN (Jérôme), célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France; mais, l'Allemagne lui paraissait un plus beau théâtre, il s'établit et mourut à Heidelberg, en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimait. On a de lui de savantes *Notes* sur Héliodore et sur Apollodore, | et *Britannicarum rerum scriptores vetustiores et praecipui*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque palatine d'Heidelberg, dans le temps qu'elle était encore florissante. Les réviseurs qu'il employait répondaient à ses soins et à son zèle. Casaubon faisait beaucoup de cas de ses éditions. | Plusieurs ouvrages sortis de ses presses portent sur le fron-

Digitized by Google

tispice ces mots : "Ex officina S. Andreana"] Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

COMMELIN (Isaac), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a publié en hollandais : | *Les Commencements et les Progrès de la compagnie des Indes hollandaise*, Amsterdam, 1646, in-4° ; | *Recueil des actes de l'autorité publique en Hollande*, ibid., 1644, 2 vol. in-folio ; | *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, ibid., 1651, in-folio ; | *Vie de Frédéric Henri*, ibid., 1651, in-folio. Il s'était long-temps occupé d'une *Histoire d'Amsterdam*, achevée par son fils.

COMMELIN (Gaspard), mort en 1731, a donné, avec son oncle, Jean Commelin [*Horti medici amstelodamensis plantarum descriptio et icones*], 1697 et 1701, 2 vol. in-folio. Il a donné seul *Plantæ rariores exoticæ horti amstelodamensis*, 1725, in-4°, et d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le *Catalogue* de l'"Hortus malabaricus", 1696, in-fol., qu'on joint à cet ouvrage, 1678 et suiv., 12 vol. in-fol., fig., et qui a donné une *Description de la ville d'Amsterdam*, en latin, 1694, in-4°. — Jean COMMELIN est auteur de la *Vie de Frédéric Henri, prince d'Orange*, Amsterdam, 1651, in-fol., en hollandais ; traduite en français, Amsterdam, 1656, in-fol., avec fig.

COMMENDON (Jean-François), cardinal, naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe et excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il improvisait des vers latins. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules III. Ce pontife dit qu'il valait trop pour ne l'employer qu'à faire des vers ; il lui confia plusieurs affaires aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Angleterre [pour engager la reine Marie à rétablir la religion catholique dans ses états], en Flandre et en Portugal. Commendon s'acquitta avec zèle et prudence de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV, qui l'honora de la pourpre à la prière de saint Charles Borromée, et les pères du concile de Trente, le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, Commendon contribua beaucoup par ses soins à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, et loua publiquement les grands services qu'il avait rendus à l'Église ; mais dans la suite il parut le négliger et l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, et ils l'eussent exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutint le poids des négociations les plus importantes, en

des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi et la discipline de l'Église; et il s'opposa au torrent des hérésiès naissantes avec une fermeté et une sagesse extraordinaires. » Il laissa quelques *Pièces de vers* dans le Recueil de l'académie des "Occulti", dont il avait été le protecteur. On a une "Vie" de ce cardinal en latin, par Graziani, évêque d'Amélie, 1669, in-4, traduite élégamment en français par Fléchier, évêque de Nismes, in-4°, et 2 vol in-12.] On imprima à Paris, en 1573, in-4, son *Oratio ad Polonos*, et il en parut la même année une traduction française, in-8°, par Belleforest.]

*COMMERELLE (l'abbé DE) a laissé quelques ouvrages sur l'agriculture : | *Mémoire* sur la culture et les avantages de la racine de betterave champêtre, 1786, 1788, in-8°; | *Mémoire* sur l'amélioration de l'agriculture, par la suppression des jachères, 1788, in-8°; | *Supplément* à l'avis aux cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle, 1788, in-8.

COMMINES (Philippe DE), né en 1445, au château de ce nom, situé sur la Lys, à deux lieues de Menin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnait rien pour enlever aux princes de son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. Commines gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa, sous ce roi, d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII) et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches et à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connaissent le monde, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avait essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui étant parvenu à la couronne. Commines avait épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Monsoreau en Anjou, et il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agréments de la figure les talents de l'esprit. La nature lui avait donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictait souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parlait diverses langues, le français, l'espagnol, l'allemand. Il aimait les gens d'es-

Digitized by Google

prit et les protégeait. Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparait à tout ce que l'antiquité offrait de mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, et lui ont donné le nom de "Tacite français". Ce zèle les a emportés trop loin. Commines n'a ni leurs grâces, ni leur belle ordonnance, ni ce style dont notre langue n'était pas capable, et qui, dans les anciens, à côté de qui on le place, a tant de force et de beauté: mais, plus naturel, plus ouvert, moins mystérieux que Tacite, plus sincère que Polybe, trop attaché aux Romains, Commines, moins admiré, sera plus aimé qu'eux; sa probité l'emportera sur leurs charmes. On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol, in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzévir, 1648, in-12, est d'un format plus commode, et n'est pas commune. Sleidan a donné une "Version" latine abrégée de ces *Mémoires*, Strasbourg, 1545, in-4°; Francfort, 1578, in-fol.; Amsterdam, 1648. La latinité est belle, mais la traduction n'est pas fidèle. Possevin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commines avait écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Bartius en a donné une "Traduction" plus exacte. On les a traduits aussi en italien et en espagnol.

COMMIRE (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris, en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 vol. in-12 de *Poésies latines* et d'*OEuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées* et ses *Idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses *Paraphrases*, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissait encore mieux dans les *Fables* et dans les *Odes*, dans celles surtout du genre gracieux; il semblait avoir emprunté de Phèdre cette simplicité élégante, et d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'oraison *de Arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du premier volume, est pleine de sel attique, et d'excellentes vues sur les réputations factices et les petits moyens de se la procurer. On y lit entre autres ce passage remarquable qui apprécie bien les éloges des philo-

Digitized by Google

sophes et des gens de secte : "Exercent quasi quædam monopolia famæ et societates laudum. Laudant mutue ut laudentur, fœnore gloriam dant et accipiunt, cæteris omnibus obtrectant". C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié l'"Art d'acquérir à peu de frais une brillante réputatation éphémère", Berlin, 1776. Le P. Commire était d'une grande vivacité et poussait rudement les contradicteurs; le P. La Rue lui dit un jour en riant, que, s'il s'il lui survivait, il lui ferait cette épitaphe :

Commirius jacet hic, ipsa re et nomine mirus,
Turo fuit patria, moribus Huro fuit.

COMMODE (Lucius, ou Marcus Ælius Aurelius), [Antonin, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière-petit-fils de Trajan, par Faustine, sa mère, vint au monde l'an 161 de l'ère chrétienne.] Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur et son esprit; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'en avait eu l'éducation philosophique de Néron (*voyez* ce nom). Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, et persécuta cruellement les chrétiens. Ses parents ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avait déjà eu pour ministre un Perennis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entrait par un endroit obscur, et lui dit : "Voilà ce que le sénat t'envoie". L'empereur eut le temps d'éviter le coup, et depuis conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquait de prétextes pour avoir des victimes, il feignait des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble (*voyez* NÉRON), il corrompit ses sœurs, destina 300 femmes et autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, et de donner le nom de sa mère à l'une de ses concubines; au lieu de porter le nom de Commode, fils de Marc-Aurèle, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter; et malheur à quiconque niait sa divinité! Le nouvel Alcide se promenait dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres, à l'exemple de l'ancien. Il faisait assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvait malades ou estropiés, et après leur avoir fait lier les jambes, et leur avoir donné des éponges au lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il tombait sur ces misérables, et les assommait à coups de massue. Il ne rougissait point de se montrer sur le théâtre et de se donner en spectacle. Il voulut paraître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Latus, préfet du prétoire, et Électre, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir était, non pas de gouver-

Digitized by Google

ner ses états ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards, et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avaient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler dans sa 31e année, 192 de J.-C. Son nom est placé parmi ceux des Tibère, des Domitien, et de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Commode, tout barbare qu'il était, avait la lâcheté des tyrans : n'osant se laisser raser par personne, il se brûlait lui-même la barbe, comme Denys de Syracuse. *Voyez* la fin de l'article CALIGULA.

COMMODIANUS GAZÆUS, espèce de versificateur chrétien du IVe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructions*. Il est composé en forme de vers, sans mesure et sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprît un sens achevé. L'auteur prend la qualité de "Mendiant de J.-C." Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-temps dans l'obscurité. Rigaud le publia pour la première fois en 1650, in-4°, et Daviés l'a donné en 1711, à la fin de son "Minutius Felix."

* COMNÈNE (Démétrius-Stéphanus-Constantin), né en Corse, en 1749, de Constantin Comnène, dont la famille s'était établie dans cette île, mourut à Paris le 8 septembre 1821. Son frère aîné, pieux ecclésiastique, attaché à l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, y était mort vers 1800. Le plus jeune, le comte Georges, chevalier de Saint-Louis et capitaine d'infanterie, vit encore. Démétrius se rendit à Rome, où la protection du maréchal d'Aubeterre, ambassadeur de France, le fit entrer au collége de la Propagande; mais, n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il revint en Corse à l'âge de 18 ans, et entra au service en 1775. Quatre ans après, il fut nommé capitaine de cavalerie, puis on lui confia une mission dans le Levant, où se renouvelèrent en lui les souvenirs de sa puissante et illustre famille, à laquelle il consacra tous ses écrits. C'est au retour de sa mission qu'il fit connaître ses titres comme descendant des Comnène, empereurs de Constantinople, et il obtint l'honneur de monter dans les carrosses du roi. Par suite du voyage de Louis XVI à Varennes, Comnène devint suspect aux anarchistes, qui le mirent en prison. Ayant recouvré sa liberté, il alla rejoindre les princes à Coblentz. En 1796, le comte d'Artois (depuis Charles X) lui confia une mission auprès de Ferdinand IV, roi de Naples. Il passa ensuite en Espagne, et de là à Parme. Les Français s'approchant de cette ville, Démétrius trouva un asile en Bavière jusqu'en 1802. De Vaubecourt, chargé d'affaires de Louis XVIII à Munich, l'invita alors à rentrer en France pour être son correspondant. Quoique Comnène eût connu Buonaparte en Corse, il vécut retiré jusqu'à la rentrée des Bourbons. Louis XVIII lui accorda alors la croix de Saint-Louis avec le grade de

6.

Digitized by Google

maréchal-de-camp. C'était un homme d'un esprit cultivé; il possédait le grec ancien et moderne, et parlait plusieurs langues vivantes. On a de lui : | *Précis historique de la maison impériale des Comnène, où l'on trouve l'origine, les mœurs et les usages des Maniotes, précédé d'une filiation directe et reconnue par lettres-patentes du roi, du mois d'avril* 1782, *depuis David, dernier empereur de Trébisonde, jusqu'à Démétrius Comnène, actuellement capitaine de cavalerie*, Amsterdam (Paris) 1784, in-8° de 184 pages; | *Lettre de Démétrius Comnène à M. Koch, membre du tribunat, auteur de l'ouvrage intitulé* Des Révolutions de l'Europe, *sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène, dernier empereur de Trébisonde, précédée et suivie d'une notice historique sur la maison impériale de Comnène*, Paris, 1807, in-8°; *Notice sur la maison Comnène, sur les vicissitudes et les circonstances qui l'ont transplantée en France, et sur le dévouement du prince Démétrius à la cause du roi pendant la révolution*, Paris, 1815, une feuille. Démétrius Comnène laissa un ouvrage manuscrit, où il démontre qu'avant Homère les peuples de la Grèce jouissaient déjà du bienfait de la civilisation.

COMO (Ignace-Marie), mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses *Poésies* latines, par ses connaissances dans l'antiquité, et encore plus par sa piété. Nous avons de lui : | *Inscriptiones stylo lapidario historica vitas exhibentes summorum pontificum et cardinalium regni neapolitani*; | une *Histoire de la fondation célèbre de la confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien; | un grand nombre de *Poésies* et des *Epigrammes*.

* COMPAGNONI (Pompée), savant prélat italien, né à Macerata, en 1693, perfectionna ses études à Rome, en 1712, suivit les leçons de Gravina, se lia d'amitié avec Métastase et Crescimbeni, et embrassa l'état ecclésiastique. Benoit XIV lui conféra, en 1740, l'évêché d'Osimo, qu'il gouverna pendant 34 ans jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1774. On a de lui : | *Epître à l'académie de Cortone*, en latin, placée en tête des *Fragments de Cyriaque d'Ancône*, qu'il publia avec les notes d'Annibal Olivieri; | *Memorie istorico-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 5 vol. in-4°, publiés par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la "Vie" de l'auteur. —* COMPAGNONI (Camille), jésuite, frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, se distingua par ses connaissances et son talent pour la prédication. —*COMPAGNONI (Alexandre), de la même famille, né en 1649, embrassa l'état ecclésiastique, fut un des membres les plus distingués de l'académie des Arcades, et mourut en 1699. —* COMPAGNONI (Mario), cardinal, de la famille des précédents, né à Macerata, en 1714, mort à Rome, en 1780, est plus connu sous le nom de cardinal Marefoschi qui lui fut imposé par un oncle de ce nom, cardinal comme lui, et dont il était devenu l'héritier. Il était possesseur d'une magnifique bibliothèque, et très-versé, dit-on, dans la connaissance des an-

Digitized by Google

tiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

*COMPAING, chanoine de la cathédrale de Toulouse, où il naquit vers le milieu du XVIIe siècle, fut membre de l'académie des "Lanternistes" et se distingua par son éloquence. Il laissa des *Sermons* écrits avec une élégance et une pureté remarquables.

*COMPAN (Charles), avocat au parlement et prêtre habitué de St-André-des-Arts, à Paris, né à Arles, mort vers la fin du XVIII[e] siècle, a publié les ouvrages suivants : | *l'Esprit de la religion chrétienne opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours*, 1763, in-12; | *Voyage au temple de la Piété, et autres œuvres diverses*, 1769, in-12; | *La Nature vengée, etc.*, Paris, 1769, in-12; | *Nouvelle méthode géographique*, 1771, 2 vol. in-12.

* COMPANS, prêtre de la congrégation de St-Lazare, était l'un des directeurs du séminaire Saint-Firmin, à Paris, en 1786. On a de lui quelques ouvrages : | *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, Paris, Varin et Brajeux, 1786, 2 vol. in-12, réimprimée en 1788; | *Traité des dispenses*, par P. Collet, nouvelle édition revue, augmentée et abrégée, Paris, 1788, 2 vol. in-8° : cet abrégé est estimé.

COMTE (Louis LE), sculpteur, natif de Boulogne, près Paris, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue : | un *Louis le Grand* vêtu à la romaine; | un *Hercule*; | la *Fourberie*; | le *Cocher du Cirque*; | deux groupes représentant *Vénus et Adonis*, *Zéphir et Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, et par son goût pour l'ornement.

* COMTE (Jean LE), professeur émérite de la nation de Picardie, a enseigné les belles-lettres dans la seconde du collége Mazarin, depuis l'an 1688, jusqu'à l'an 1707. Ce professeur joignait au goût le plus exquis et le plus délicat les plus grands talents pour la poésie latine. Santeuil lui soumit la plupart de ses écrits. On a de lui plusieurs *Pièces de vers* latins, insérées dans les "Carmina selecta" de Gaullyer. On doit encore à Le Comte la *Traduction* de la "Lettre de Cicéron à son frère Quintus", Paris, 1697, in-12; et une *Paraphrase* en vers latins de six psaumes de David.

COMTE (Florent LE), sculpteur et peintre parisien, est plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture, de sculpture, de peinture et de gravure des différents maîtres, que par les siens propres. Les curieux surtout en gravure le recherchent pour les notions qu'il donne du caractère, des marques, et du nombre des ouvrages des différents graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinet des singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699; mais l'auteur, sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches qui, jointes aux éclaircissements pour les précédents, en formèrent un troisième qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal, et l'histoire des différents auteurs est exposée d'une manière un peu

Digitized by Google

confuse. Le Comte mourut à Paris vers 1712.

COMTE (Louis LE), jésuite, mort à Bordeaux sa patrie en 1729, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour, il publia 2 vol. de *Mémoires*, in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lut que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai dieu; qu'il avait sacrifié au créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avaient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avait été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème qui mettait ce peuple presque au niveau du juif. La faculté proscrivit dix-neuf extraits de divers ouvrages du missionnaire, et le livre d'où on les avait tirés. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. Le Comte se faisaient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'"Histoire de la Chine" du P. du Halde. On peut encore le consulter, en se défiant de la partialité de l'auteur, et se tenant en garde contre ses préjugés en faveur des Chinois, préjugés dont ni le P. du Halde, ni aucun de ses confrères n'ont été entièrement exempts. On sait d'ailleurs que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exacte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole et vain. Ce serait un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connaissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius. (*Voyez* DU HALDE et le "Journal historique et littéraire", 1[er] février 1777, pag. 171.) On doit donc apprécier, sur cet état de contrainte, les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, et enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique. Quant aux philosophes qui s'extasient sur les vertus et les brillantes qualités des Chinois, les gens sages, qui en connaissent les motifs et le but, ne se laissent pas dominer par l'autorité de ces messieurs, et méprisent les contes qu'ils débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, faible et lâche. On ne conçoit peut-être pas ce qui a pu exciter dans le cœur de nos apprentis philosophes cette belle passion pour la Chine. On pourrait croire que le vrai motif de cet engouement est la réputation (quoique fausse) qu'ont les lettrés de professer l'athéisme. Cependant il est un autre motif encore plus puissant de leur enthousiasme pour le peuple chinois. Pour flatter l'amour-propre crédule du patriarche de la philosophie, on lui fit croire que l'empereur Kien-Long, après avoir lu la "Henriade", en avait qualifié l'auteur des épithètes de Thienne-Ly (lumière divine) et de Pousal-Fond (esprit surnaturel). Dès ce moment l'empire de la Chine devint à ses yeux le modèle de tous les autres; et comme tous ses sentiments sont

Digitized by Google

dans la circulation publique, les sansonnets qu'il avait instruits à siffler «Psaphon est un dieu», ont tous à l'envi répété aussi, « l'empire de la Chine est le modèle de tous les autres». *Voyez* CONFUCIUS.

COMUS, dieu qui présidait aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient à se parer. On le représentait en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHES (Guillaume DE), grammairien et philosophe, était de Normandie, et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *Glose* sur les évangiles, et de divers *Traités* philosophiques. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. On le conserva en manuscrit dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *de Naturis creaturarum, sive de Opere sex dierum lib.* 33, a été imprimé peu à près la naissance de l'imprimerie, sans date ni lieu de l'impression, en deux grand vol. in-fol. très-rares.

CONCINA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul, en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : | *la Discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, in-4°, 1742; | *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748; | *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, 2 vol. in-4°, Lucques, 1743, en italien; | *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, in-4°, 1746. Cet ouvrage a été traduit en français [par le père Dufour. Concina s'y défend de quatre griefs que ses adversaires lui reprochaient.] *Dogme de l'Eglise romaine sur l'usure*, in-4°, Naples, 1746; | *De la Religion révélée*, etc., in-4°, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : | *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°, 1746 : ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; | *de Sacramentali absolutione impertienda aut differenda recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4°. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité et l'indulgence des confesseurs ont introduits dans

Digitized by Google

l'administration du sacrement de pénitence. | *de Spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre, etc., etc. [On cite aussi du P. Concina, un *Traité de la religion révélée, contre les athées, les déistes, les matérialistes et les indifférents*, Venise, 1754, in-4°.] — [Son frère Nicolas, dominicain comme lui, mort à Venise en 1763, remplit avec distinction pendant 16 ans la chaire de métaphysique dans l'université de Padoue. Il publia, de 1732 à 1736, plusieurs ouvrages de métaphysique en latin.]

CONCINI, ou CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, naquit à Florence, de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7,000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. Léonore Galigaï n'abusait pas moins insolemment de sa faveur : elle refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi ; et sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril de l'année 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du Juif excommunié : c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain, on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement... Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie du "Marquis d'Ancre", en 4 actes, en vers, ou "La Vic-

Digitized by Google

toire du Phébus français contre le Python de ce temps ». On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,985,000 liv. en papier, et dans son petit logis pour 2,200,000 livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. Léonore Galigaï avoua qu'elle avait pour plus de 120,000 écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des « Agnus Dei » qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine. Galigaï, indignée contre le conseiller, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon sortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles ».

CONCORDE, divinité que les Romains adoraient, et en l'honneur de laquelle ils avaient élevé un temple superbe. Elle était fille de Jupiter et de Thémis : on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE (Charles-Marie DE LA), chevalier de Saint-Lazare, des académies française et des sciences de Paris, de l'académie royale de Londres, naquit à Paris le 28 janvier 1701, et y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il était attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi en 1736 avec Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public. (*Voy.* SNELL Willebrod.) Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite de Séniergues, l'un de ses compagnons qui, ayant, par son libertinage et sa morgue, irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui et sur les académiciens une tempête dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine parti quelque temps après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense qui lui était nécessaire pour épouser une de ses nièces. Il épousa en effet, à l'âge de 55 ans, cette nièce, qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il était accablé, et le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyait avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont il n'avait pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : | *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre partout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir et de connaître. Il est néanmois fâcheux de devoir faire observer que tant de fatigues et de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, mais aussi pour satisfaire des vues et des prétentions particulières. | *La Figure de la terre, déterminée par les obser-*

Digitized by Google

vations de MM. de la Condamine et Bouguer, 1749, in-4°. Les savants qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces *Observations* n'avaient pas péremptoirement *déterminé* la chose qui en fait l'objet. La terre ne peut être déterminée dans sa figure et son étendue, sans qu'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien : or, cela ne se sait pas. Picard, Maraldi, de Mayran, Eisenschmid, les deux Cassini, etc., ont trouvé les deux degrés méridiens ou de latitude plus longs vers l'équateur : les observations faites par ordre de la cour de France, à Tornéa en Laponie, et à Quito en Amérique, disent au contraire que les degrés de latitude sont plus petits vers l'équateur, plus longs vers les pôles. L'auteur des "Etudes de la nature" prétend que, si les degrés polaires sont plus longs, la terre est allongée vers les pôles; le gros des physico-mathématiciens assure le contraire. Enfin, quelques mathématiciens, rebutés par la différence des calculs qu'ils remarquaient dans toutes les observations, ont avancé que les deux hémisphères pourraient bien n'être pas égaux; d'autres ont soutenu que la terre avait au moins de grandes irrégularités dans sa figure, et que ces méridiens n'étaient pas semblables; opinion que le P. Boscowich a entrepris de mettre dans tout son jour. Le résultat que l'homme impartial forme de tout cela, est que la terre n'est point mesurable, conformément à ce passage de l'Ecriture : "Quis posuit mensuras ejus, si nosti? vel quis tendit super eam lineam? Job, c. 38, v. 5. Altitudinem cœli et latitudinem terræ quis dimensus est? Eccl. ", c. 1., v. 2. | *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral*, 1741, in-4°. | *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, avec un *Supplément*, en 2 parties, 1751-1752, in-4°, suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quito* qui avait été imprimée séparément en 1751, in-4°; | divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 v. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il mit dans cet objet toute l'activité qui formait son caractère. Le style des différents ouvrages de La Condamine est simple et négligé; mais il est semé de traits agréables et plaisants, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talents de cet académicien, et on a de lui des *Vers* de société d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchaient, parce qu'il était plein d'anecdotes et d'observations singulières, propres à amuser leur curiosité. [La sienne était extraordinaire. Un jour, passant dans l'appartement de madame de Choiseul, qui écrivait une lettre, il ne put résister à la tentation de se placer derrière elle pour lire ce qu'elle écrivait. Madame de Choiseul, qui s'en aperçut, continua d'écrire, en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage, si M. de la Condamine n'était pas derrière moi, lisant ce que je vous écris. — Ah! madame, s'écria La Condamine, rien n'est plus injuste, et je vous assure que je ne lis pas. »]

* CONDE (Joseph-Antoine), orientaliste espagnol, versé dans la langue et les monuments arabes, né vers 1740, mort, à Madrid,

le 20 octobre 1820, fit ses études dans l'université de Salamanque, fut ensuite conservateur de la bibliothèque royale de Madrid, et membre de l'académie espagnole. On a de lui dans cette langue : | *Description de l'Espagne écrite* (*en arabe*) *par le schérif Aledris, connu sous le nom de Nubien, avec des notes*, Madrid, 1779, 1 vol. in-12. Cet ouvrage est accompagné du texte arabe, écrit dans le XIIe siècle; | *Mémoire sur les monnaies arabes, et notamment sur celles qui furent frappées en Espagne par les premiers musulmans* (inséré dans les "Mémoires de l'académie espagnole", au tome 5, 1804, in-4°). | *Histoire de la domination des Arabes en Espagne, Madrid*, 1820-21, petit in-4°, avec planches. Ce livre, très-estimé en Espagne, et rédigé uniquement d'après les historiens arabes, éclaircit plusieurs faits obscurs, et rétablit d'autres faits ignorés.

CONDÉ (Turstin DE), archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule près Bayeux, reçut l'an 1119 la consécration des mains de Callixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, et se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Évangile. Les Écossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, et mourut peu de temps après. Il eut pour frère Audoüen de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

CONDÉ (Louis DE BOURBON, premier du nom, prince DE), naquit en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à La Fère les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux siéges de Calais et de Thionville en 1558; mais, après la mort funeste de Henri II, son ambition et son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, et il eût péri par le dernier supplice si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX lui rendit la liberté, et le prince de Condé n'en profita que pour se placer de nouveau à la tête des protestants. Il se rendit maître de diverses villes, et il se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit ensuite celle de Saint-Denis en 1567, et périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner

Digitized by Google

se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : "Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée". Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé était petit, bossu, et cependant plein d'agréments, spirituel, l'homme des femmes galantes : avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima, en 1565, un "Recueil de pièces" qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571. Mais l'édition de ces différents "Mémoires", donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

* CONDÉ (Henri Ier DE BOURBON, prince DE), fils de Louis Ier, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 9 décembre 1552, avait à peine seize ans quand il perdit son père; il alla joindre l'armée des protestants, dont l'amiral de Coligni était devenu le chef. Arrêté dans la journée de la Saint-Barthélemy, il n'échappa au massacre qu'en promettant d'embrasser la religion catholique; mais à peine eut-il obtenu sa liberté qu'il passa en Allemagne. Il adressa, de là, une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant pas obtenu de réponse favorable, il rentra en France, leva des troupes à la tête desquelles il se rendit au camp du duc d'Alençon, généralissime des protestants. En 1585, il fut excommunié, avec Henri IV, son cousin, par le pape Sixte V, et il mourut empoisonné à Saint-Jean-d'Angely, le 5 mars 1588, âgé de 36 ans. Les historiens ne sont pas d'accord sur les auteurs de ce crime : les uns en accusent ses domestiques, gagnés par des ennemis particuliers du prince; d'autres en accusent sa propre femme, Charlotte de la Trémouille, qui aurait voulu, par cet attentat, dérober à son mari les suites d'une liaisou criminelle avec un de ses pages, ou plutôt avec Henri IV lui-même. On instruisit son procès, et le roi de Navarre en fit jeter les pièces au feu. C'est alors qu'un arrêt du parlement de Paris reconnut son innocence.

* CONDÉ (Henri II DE BOURBON, prince DE), fils du précédent, naquit, six mois après la mort de son père, à Saint-Jean-d'Angely, le 1er septembre 1588. Amené à la cour à l'âge de sept ans, il fut élevé dans la religion catholique. Henri IV lui fit épouser, en 1609, Charlotte-Marguerite de Montmorency; mais, le roi ne pouvant cacher son inclination pour cette dame, le prince s'enfuit à Bruxelles. Henri IV se plaignit au gouvernement espagnol de l'accueil qu'on avait fait à un prince de son sang, qui avait quitté la France sans sa permission. Cependant ce serait une absurdité de croire que la jalousie et le dépit furent les causes de la guerre que

Digitized by Google

Henri IV se préparait à faire à l'Espagne. Ne se croyant pas en sûreté à Bruxelles, le prince de Condé se rendit en Italie, et ne rentra en France qu'après la mort du roi. Se voyant négligé par la cour, il se mit à la tête des mécontents; la reine fit alors des sacrifices pour l'apaiser, mais Condé n'en parut pas satisfait. Il publia un manifeste sanglant contre la régence, et quitta de nouveau la cour. Déclarés criminels de lèse-majesté, lui et ses adhérents, on les priva de leurs biens; mais, quelque temps après, la reine et le prince s'étant rapprochés, ils signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix entre eux. Elle fut de courte durée. De retour à Paris, le prince intrigua de nouveau, fut mis à la Bastille, et de là transféré à Vincennes, où il resta trois ans. Au bout de ce temps, il sollicita sa liberté et un commandement en Languedoc. Depuis lors, il se montra aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 en Franche-Comté, prit plusieurs places, et mit le siége devant Dôle; il fut contraint de le lever pour porter ses forces en Picardie, menacée par les Espagnols. Par la faute du duc de la Valette, il échoua, en 1638, à Fontarabie; mais il prit sa revanche l'année suivante, en s'emparant de Salies, en Roussillon, et d'Elne en 1642. Louis XIII étant mort, il revint à la cour, fut admis au conseil de la régente, et mourut à Paris le 11 décembre 1646, âgé de 58 ans. « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du grand Condé. » Bourdaloue, qui fit l'éloge de ce prince sage et vertueux, prit pour texte "In memoria æterna erit justus".

CONDÉ (Louis DE BOURBON II, surnommé "le Grand", prince DE), premier prince du sang et duc d'Enghien, fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621. La plupart des grands capitaines le sont devenus par degrés : Condé naquit général; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. [Après avoir fait ses premières armes, à l'âge de 17 ans, au siége d'Arras, en 1641], il gagna, à 22 ans, en 1643, la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de La Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes [dans cette affaire qui dura trois jours;] le vieux comte de Fuentès, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora son triomphe de Rocroi par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville, et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats,

Digitized by Google

le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais, ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Léridan, dont il fut obligé de lever le siége. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi à le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois; Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile [dite de la Fronde] troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, devant Paris, défendu par un peuple innombrable, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes. [Il avait voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et s'était permis des railleries très-vives sur le gouvernement de ce ministre]. Après avoir été, [avec son frère, le prince de Conti], transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. [Mazarin avait été exilé, et le prince rentra en triomphe dans la capitale.] La cour crut lui faire oublier sa captivité, en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. [« Je suis entré, disait-il, en prison le plus innocent des hommes, et j'en sors le plus coupable. »] Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profita de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaqua le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enleva plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vola à Paris, pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là, il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui,

Digitized by Google

si les Parisiens n'avaient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après, mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. [Forcé par Turenne de lever le siége d'Arras qu'il avait entrepris, il assura la retraite des Espagnols; défit, en 1656, le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siége de Valenciennes; et le fit prisonnier. L'année suivante, il se jeta dans Cambrai, que Turenne cernait, et lui fit lever le siége. Il ne put cependant empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général, à la journée des Dunes.] La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol que l'Espagne, en cas de refus, procurerait à ce prince des établissements dans les Pays-Bas, établissements qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, [contre le fameux Montecuculli], quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégé lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilly, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y était rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite-vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie, presque unique, pour conduire et pour commander les armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait; l'officier qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnant ses ordres par écrit. De là, l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire; qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. Sous lui se formaient et s'élevaient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français, que parce qu'ils avaient eu ce prince pour maître et pour chef. Sa phy-

Digitized by Google

sionomie annonçait ce qu'il était ; il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des beaux où plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilly, et ne s'y ennuyaient jamais. Désormeaux a donné la "Vie" de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les "Hommes illustres de France" de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'oraison funèbre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée dont il parle de sa religion. « Au milieu même des égarements du monde, il avait une raison saine, et son cœur, qui était droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison. S'il avait eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants, qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il aurait, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il aurait ignoré. S'il avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que ce qu'il aurait voulu ; et à l'exemple de l'insensé, il aurait dit dans son cœur : "Il n'y a point de Dieu". Mais, parce que la droiture de son cœur répondait parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, il a toujours dit et dans sa raison et dans son cœur : "Il y a un Dieu"; et, par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avait rien à opposer que de faible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : "Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que la catholique où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de Dieu". C'est ainsi que raisonnait ce grand prince ; et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestait qu'il s'en était toujours tenu ». Il y a aussi d'excellents morceaux dans l'Eloge que Bossuet a fait du même prince ; la péroraison surtout est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable.

*CONDÉ (Henri-Jules DE BOURBON, prince DE), fils du grand Condé, naquit en 1643. Son père surveilla de près son éducation, et l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service d'Espagne. Il le plaça ensuite chez les jésuites de Namur, et quand il en sortit, il l'instruisit lui-même dans l'art de la guerre. De retour en France, Henri partagea la disgrâce de son père; mais, au bout de cinq ans, en 1665, il accompagna Louis XIV au siége de Tournai, et s'y distingua par sa valeur: étant tombé malade, il ne put continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dôle, en 1668, et à celui de Besançon, en 1674. A la bataille de Senef, il combattit à côté de son père, et lui sauva la vie, en aidant le comte d'Estaing à le replacer sur son cheval. En 1675, et après huit jours de tranchée ouverte, il s'empara de Limbourg.

Digitized by Google

Il mourut le 1er avril 1709. Naturellement parcimonieux, il devenait prodigue dans les grandes occasions. Froid et sévère dans son intérieur, il était en société aussi aimable que spirituel. Le prince de Condé avait épousé Anne de Bavière, princesse palatine du Rhin.

CONDÉ (Louis IIIe du nom, duc DE BOURBON), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siége de Philipsbourg, sous les ordres de monsieur le dauphin; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

CONDÉ (Louis-Henri, prince DE), duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort du duc d'Orléans régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant son court ministère à des financiers, qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

* CONDÉ (Louis-Joseph DE BOURBON, prince DE), fils unique du précédent et de Caroline de Hessé-Rhienfels, né à Chantilly le 9 août 1735, se trouva orphelin à cinq ans. Il eut pour tuteur son oncle, le comte de Charolais, et épousa, le 2 mai 1753, la princesse Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise. Après avoir présidé, le 13 août 1754, à l'ouverture des états de Bourgogne, le prince de Condé passa en Allemagne, où il fit ses premières armes, à la bataille de Hactemberck. Touraille, son premier gentilhomme, l'engageant à s'écarter pour se mettre à l'abri d'une batterie: « Je ne trouve pas ces précautions, dit le prince, dans l'histoire du grand Condé. » A la bataille de Minden, en 1757, il fit des prodiges de valeur dans une charge contre les Prussiens, et battit ensuite plusieurs fois le prince Ferdinand de Brunswick, à la tête d'un corps séparé. En 1762, il remporta à Johannesberg une victoire éclatante sur le prince héréditaire de Brunswick; le roi, pour récompenser sa valeur, lui fit présent d'une partie des canons qu'il avait pris. Le prince héréditaire étant venu quelques années après lui rendre visite à Chantilly, il eut soin de les faire disparaître: son hôte, appréciant sa délicatesse, lui dit: « Vous avez voulu me vaincre deux fois, à la guerre par vos armes, et dans la paix par votre modestie. » On est fâché de voir le prince de Condé, égaré par de fausses préoccupations, embrasser la cause du parlement dissous, mériter un exil momentané, et persister, lors de son rappel, à défendre que, dans toute l'étendue de ses domaines, on eût recours aux nouveaux tribunaux pour les affaires contentieuses.

Digitized by Google

Il réunissait à Paris, dans son palais de Bourbon, plusieurs hommes de lettres; comme Désormeaux, Saint-Alphouse, Valmont de Bomare, et deux autres qui dans la suite se montrèrent indignes de ses bienfaits, Grouvelle et Champfort. Mais il demeurait habituellement à Chantilly, qu'il se plaisait à embellir, et que le comte du Nord, depuis Paul Ier, aurait voulu échanger contre toutes ses possessions. En 1787, le prince de Condé présida le quatrième bureau de l'assemblée des notables; il le présida aussi l'année suivante, et signa avec les autres princes le mémoire présenté au roi pour la défense des anciennes institutions. Le ministre de la guerre ayant fait former trois camps, il eut le commandement de celui de Saint-Omer. Lorsqu'il vit les deux ordres réunis au tiers-état, il quitta la France avec sa famille, se retira à Bruxelles, ensuite à Turin, puis forma une petite armée des gentilshommes qui l'avaient suivi sur la frontière d'Allemagne. En juillet 1792, il se déclara dans un manifeste le protecteur de la noblesse française, invita tous les français fidèles à se ranger sous ses drapeaux, et protesta qu'il irait à Paris délivrer Louis XVI. Les révolutionnaires, en revanche, ameutèrent la populace, qui se porta sur Chantilly, et dévasta ce beau séjour. L'assemblée nationale, consommant la spoliation de ses biens, força encore le roi d'écrire au prince pour l'engager à rentrer en France, et à « renoncer à combattre des droits que la nation avait abolis. » Condé avait eu à Aix-la-Chapelle, avec le roi de Suède, une conférence qui aurait produit les meilleurs résultats pour la cause royale, sans l'attentat commis sur Gustave III. Il se réunit l'armée autrichienne, commandée par Wurmser, puis marcha sur Landau. Après la retraite des Prussiens, le prince se replia sur Brisgaw, continuant à mettre en gage ses diamants pour subvenir à l'entretien de son armée. Il obtint ensuite que ses troupes fissent partie du contingent des troupes fournies par les cercles à l'empereur, et qu'elles en fussent soudoyées. A la nouvelle de la mort de Louis XVI, il prononça son oraison funèbre, avant d'ouvrir la campagne de 1793. Les ducs de Bourbon et d'Enghien, s'étant réunis à lui dans la Forêt-Noire, après le licenciement de l'armée royaliste de Flandre, les trois Condé se couvrirent de gloire pendant cette campagne. L'armée royale se distingua surtout à la prise du village de Berstheim, obstinément défendu par les républicains. Condé y entra le premier, et d'Enghien prit 18 canons. Après cette affaire, Wurmser étant venu visiter le prince : « Eh bien, M. le maréchal, lui dit celui-ci : comment trouvez-vous ma petite infanterie ? — Monseigneur, elle grandit au feu, répondit Wurmser ». Le 4 juillet, le prince annonça à son armée la mort du dauphin : « Messieurs, le roi Louis XVII est mort ; vive Louis XVIII ! » L'armée des émigrés était, depuis 1795, à la solde d'Angleterre. Dans la campagne de 1796, elle soutint sa réputation de valeur. A Steintad (24 octobre), un officier du génie fut tué entre le duc de Berri et le prince de Condé, qui se trou-

Digitized by Google

vaient toujours aux endroits les plus périlleux. Lorsque la France et l'Autriche eurent conclu la paix en 1797, Condé se retira en Russie, et son armée se cantonna en Pologne, puis à Dubno. Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où Paul Ier, achetant pour lui l'hôtel de Czernichef, fit graver sur la porte, en lettres d'or, "Hôtel de Condé". Paul ayant déclaré la guerre à la France, Condé suivit, avec son armée, le maréchal Souvarow en Suisse, et soutint à Constance un combat qui dura trois jours. Après le désastre de l'armée russe, Paul Ier s'étant séparé de l'Autriche, l'armée royale passa de nouveau à la solde de l'Angleterre, fit avec les Autrichiens la campagne de 1800, et fut ensuite licenciée. Condé, navré de douleur en voyant tomber les tentes de son camp, se retira en Angleterre et résida à l'abbaye d'Amesbury. Veuf depuis le 15 mai 1760, il épousa alors la princesse douairière de Monaco, qu'il perdit en 1813. Mais la mort tragique de son petit-fils, le duc d'Enghien, jeta le deuil sur le reste de sa vie. Rentré à Paris, avec le roi, le 3 mai 1814, il reprit le titre de colonel-général de l'infanterie française; le 20, il obtint le commandement du 10e régiment de ligne, et fut ensuite réintégré dans la dignité de grand-maître de France. L'association des chevaliers de Saint-Louis, créée en 1814, se mit sous sa protection. Le 18 mars 1815, il partit avec le roi pour la Belgique. Depuis son retour, il demeura habituellement à Chantilly, où le vandalisme révolutionnaire lui avait à peine laissé une modeste habitation, au milieu d'un tas de ruines. C'est là que mourut ce héros, le 13 mai 1818. Il répondit à son aumônier, qui l'exhortait à pardonner à ceux qui l'avaient offensé: « Si Dieu me pardonne comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé, je suis sûr d'être avec lui. » On l'inhuma à Saint-Denis, dans la tombe des rois; et M. l'abbé Frayssinous prononça son oraison funèbre. Voyez Bourbon et Enghien.

* CONDÉ (Louise-Adélaïde de Bourbon), fille de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise, naquit à Chantilly, le 5 octobre 1757. Cette princesse, d'abord destinée par Louis XV à épouser le comte d'Artois (depuis Charles X), fut nommée, en 1786, abbesse du chapitre noble de Remiremont, dignité qui ne l'obligeait pas à quitter le monde. Elle continua donc à rester à la cour jusqu'au 16 juillet 1789, trois jours après la prise de la Bastille, qu'elle émigra avec son père. Mademoiselle de Condé se rendit à Turin par la Suisse, et résida successivement, pendant vingt-cinq ans, en Allemagne, en Russie et en Angleterre. C'est durant son exil qu'elle prit la résolution d'embrasser sérieusement la vie religieuse. Rentrée en France avec la famille royale, le roi lui donna l'ancien palais du Temple: le 3 novembre 1816, la princesse entra dans cette demeure pour n'en plus sortir, et s'y consacra, avec ses religieuses, à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, association dont l'objet est d'expier les crimes de la révolution. Mademoiselle de Condé mourut, comme elle avait vécu, dans la

Digitized by Google

profession et la pratique du christianisme le plus sublime, le 10 mars 1824.

CONDILLAC (Etienne Bonnot de), [abbé de Mureaux, neveu du cardinal de Tencin, et frère de l'abbé de Mably, de l'académie française, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près Baugenci, le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui: | *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12. L'auteur prétend que c'est à l'usage des signes que nous devons le développement de nos facultés; que c'est à l'institution des langues que commencent les progrès de la pensée. | *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol.; | *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12. Condillac y essaie, assez imparfaitement, de décrire le progrès des idées et le développement de nos facultés depuis la première impression sensible jusqu'aux notions les plus élevées; | *Traité des animaux*, 1755, in-12; | une *Logique*, in-8°; | *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. Dans son *Cours d'études*, on trouve une *Grammaire*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser*, et une *Histoire générale des hommes et des empires*. On découvre dans ces ouvrages des connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont en général obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embarras où il se trouve parfois de les débrouiller. Les philosophes les plus modérés de nos jours attribuent à Condillac de la clarté, mais celle du ruisseau. M. de la Romiguière en faisait habituellement une satire amère dans ses leçons. Un philosophe de nos jours a fait un "Esprit de Condillac", où il a mis tout ce qu'il trouve de supportable dans une quarantaine de volumes; et le plus intrépide amateur n'y trouvera peut-être pas un mot de spirituel.]

*CONDORCET (Jacques-Marie Caritat de), savant et vertueux prélat, né en 1703, d'une des familles du Dauphiné qui les premières embrassèrent publiquement le protestantisme, fut d'abord militaire, puis entra dans les ordres, et mourut en 1783, après avoir occupé successivement les siéges de Gap, d'Auxerre et de Lisieux. Sa vive opposition au jansénisme fit quelque bruit dans le temps, et devint le texte d'une foule de *Mémoires*, dirigés contre lui par les curés de son diocèse, auxquels il répondit lui-même.

* CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de) naquit à Ribemont en Picardie, en 1743. L'évêque de Lisieux, son oncle, le fit entrer au collége, où ses progrès furent rapides, particulièrement dans les mathématiques. Il soutint à l'âge de 16 ans une thèse sur cette science; d'Alembert, Clairaut et Fontaine qui étaient présents l'engagèrent à se livrer entièrement à cette étude. Condorcet vint en 1762 se fixer à Paris; il était sans fortune, mais le duc de la Rochefoucauld l'introduisit dans les maisons les plus distinguées, et lui fit obtenir des pensions. Intimement lié avec Fontaine, il

Digitized by Google

étendit les principes de ce célèbre géomètre dans son *Essai sur le calcul intégral*, publié en 1765. Cet ouvrage et son *Problème des trois corps*, qu'il donna en 1767, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Pour justifier ce choix, Condorcet publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique*; mais, afin de ne pas faciliter aux autres des routes qu'il craignait de parcourir lui-même, il se borna à présenter de nouvelles formules sans les accompagner d'applications utiles. Ses premiers travaux avaient été réunis sous le titre d'*Essai d'analyse* (1768, in-4°) : Condorcet les refondit dans un nouveau traité. L'impression de cet ouvrage, commencée en 1786, fut tout à coup arrêtée à la onzième feuille. Les "Mémoires" des académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Turin, de Bologne, conservent ses autres écrits du même genre. Pour mériter la place de secrétaire de l'académie des sciences, à laquelle il aspirait, Condorcet publia, en 1773, les *Eloges des académiciens morts avant* 1699. Grandjean de Fouchy s'était déjà exercé avec succès à ce genre de littérature. Condorcet, inférieur à son modèle, obtint cependant l'emploi qu'il ambitionnait. Il ne désirait pas avec moins d'ardeur d'être reçu à l'académie française, mais elle ne lui fut ouverte qu'en 1782. Son *Discours* de réception traitait des avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales. Il lut dans la suite à cette assemblée un grand nombre d'*Eloges*, comme ceux de Bergmann, Buffon, Francklin, Linnée, d'Alembert, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire. En 1777, un *Traité* qu'il composa *sur la théorie des comètes*, remporta le prix à l'académie de Berlin. Grand admirateur de Voltaire, il fit un voyage à Ferney pour visiter ce patriarche de la philosophie; cependant Voltaire, dans sa "Correspondance", blâme hautement l'ouvrage intitulé *Lettres d'un théologien à l'auteur des Trois siècles*, 1774; craignant que les traits sanglants qui y étaient répandus ne nuisissent à son parti. Condorcet, qui avait manifesté ses principes républicains pendant la guerre d'Amérique, publia en 1788 un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*, travailla ensuite avec Cérutti à la rédaction de la *Feuille villageoise*, fut nommé, en 1791, commissaire à la trésorerie, et ensuite député à l'assemblée législative, dont on l'élut secrétaire le 3 octobre. Il y prononça un *Discours* où il demanda la peine de mort pour les émigrés qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, proposa de déclarer que Louis XVI était censé avoir abdiqué par son voyage à Varennes, et rédigea l'*Adresse aux Français*, dans laquelle il rendait compte à l'Europe des motifs qui avaient servi de prétexte à la suspension du roi. Député de l'Aisne à la convention, il y vota le plus souvent avec les Girondins, et après avoir demandé que Louis XVI fût jugé par les députations des départements, il vota, lors du procès de ce monarque, pour la peine la plus grave qui ne fût pas celle de mort. C'est à cette époque que la czarine et le

Digitized by Google

roi de Prusse ordonnèrent qu'il fût rayé du tableau des académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Condorcet jouissait d'une assez grande popularité ; il avait été nommé successivement membre du premier comité dit de salut public et de celui de constitution. Quoiqu'il eût tenu ordinairement le parti des Girondins, on ne le comprit pas dans leur proscription le 31 mai. Ce ne fut que le 8 juillet que Chabot le dénonça comme complice de Brissot. Mandé à la barre le 3 octobre et mis ensuite hors la loi, il se cacha pendant huit mois chez une amie ; mais, un nouveau décret frappant de mort ceux qui donneraient asile aux personnes mises hors la loi, Condorcet sortit de Paris vers le milieu de mars 1794, sans passeport, vêtu d'une simple veste et la tête couverte d'un bonnet. Il se dirigea vers une maison de campagne, où il croyait trouver un ancien ami ; trompé dans son espérance, il fut obligé de se cacher dans des carrières abandonnées. La faim le chassant de ces lieux, il entra dans un cabaret de Clamart; pour rassurer l'hôtesse sur le paiement de sa dépense, il tira un porte-feuille dont l'élégance le trahit. Un membre du comité révolutionnaire, qui avait été averti, le fit conduire au Bourg-la-Reine, et jeter dans un cachot ; quand on vint le lendemain pour l'interroger, le 28 mars 1794, on le trouva mort : il avait fait usage d'un poison qu'il portait habituellement sur lui, pour se soustraire au supplice. Ainsi périt Condorcet, victime de cette révolution dont il avait allumé les fureurs. Il avait un extérieur paisible, et dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il se proposait pour but le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Condorcet n'a pas été un géomètre du premier ordre; cependant on en a vu peu qui aient annoncé plus tôt des talents aussi distingués. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, un style entortillé et de fréquentes négligences ; mais il peut trouver une excuse dans sa fécondité. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Éloge et Pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8° ; 1778, avec des notes de Voltaire. Condorcet professe dans cet ouvrage les principes subtils d'un athéisme décidé ; il s'efforce de relever l'homme que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vues et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales et non une preuve de l'existence de Dieu ; | *Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France relatives aux protestants*, 1778 ; | *Essais sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4° ; 1804, avec de nombreuses additions et une "Notice sur Condorcet"; | *Vie de Turgot*, Londres, 1790, 2 vol in-8° : c'est le plan de toute la révolution ; | *Vie de Voltaire*, Genève, 1787 ; Londres, 1790, 2 vol. in-8°, traduite en allemand et en anglais. Condorcet y déclame avec violence contre la religion ; et, pour compléter l'éloge d'un de ses plus grands ennemis, il va jusqu'à louer le livre le plus licencieux qui soit sorti de la main de Voltaire. | *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, 3 vol. in-8°, 1789, hormis les admirables

Digitized by Google

pages d'Euler en faveur des mystères de l'Église catholique. Il fallait enlever Euler à la religion, comme on avait essayé de lui ôter Pascal; | *Rapport sur l'instruction publique, présenté à l'assemblée nationale*, Paris, 1792, in-8°; | *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances*, etc., Paris, 1790-1792. Il fut aidé dans cette informe compilation par Chapelier et Peyssonel. Elle forme 28 volumes in-8°; | *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8°. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher, victime des ennemis des rois et des prêtres; et cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contre les rois et les prêtres, disant que tout n'ira bien que lorsqu'il n'y aura plus de trône ni d'autel. | *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, 1799, in-12, Paris; | *Réflexions d'un citoyen non gradué*. « Il est aisé de l'y reconnaître, dit Grimm en parlant de ce livre, à cette précision d'idées qui caractérise sa manière d'écrire, et à cette amertume de plaisanterie qui, mêlée aux apparences d'une douceur et d'une bonhomie inaltérables, le fait appeler, même dans la société de ses meilleurs amis, le mouton enragé.» Condorcet a aussi travaillé au "Journal encyclopédique", à la "Chronique des mois", au "Républicain", au "Journal d'instruction publique", etc. Ses *Œuvres complètes* forment 21 volumes in-8°, Paris, 1804. Son éloge a été publié par A. Dianneyère sous ce titre: "Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet", 1796-1799, in-8°. Condorcet écrivait, dit l'illustre Rivarol, avec de l'opium sur des feuilles de plomb: tout l'homme est là, car le style c'est l'homme.

*CONDORCET (Sophie DE GROUCHY, veuve DE), sœur de madame Cabanis et du maréchal Grouchy, fut unie de bonne heure au secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, dont elle épousa les opinions politiques et philosophiques. C'est à elle que, du fond de la retraite où il fuyait la proscription des Jacobins, Condorcet adressait ces vers:

Ils m'ont dit: choisis d'être oppresseur ou victime.
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

Madame de Condorcet, jetée dans les prisons révolutionnaires, en sortit plus dévouée à ce qu'elle regardait comme de grandes vérités morales et politiques. Elle mourut à Paris, le dimanche 6 septembre 1822. On lui doit l'ouvrage suivant: *Théorie des sentimens moraux*, ou *Essai analytique sur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions*; suivi d'une *Dissertation sur l'origine des langues*; trad. de l'anglais d'Adam Smith, sur la 7e et dernière édition. 1798, 2 volumes in-8°. On trouve à la fin de cette *Traduction* huit *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis. Ces *Lettres*, qui appartiennent en propre à l'auteur français, ont été imprimées à part.

CONDREN (Charles DE), second général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la mai-

son de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubuin, près Soissons, en 1558. Son père, qui avait dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation était trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation et l'employa très-utilement. Le père de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé longtemps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du sacerdoce de J.-C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* et des *Discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorants aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avaient plus de lettres. Le P. Amelotte a écrit sa "Vie", in-8°. [Tabaraud en a publié une autre, pour louer non le P. de Condren, mais ceux qui, dans la congrégation de l'Oratoire, avaient embrassé le jansénisme.]

*CONESTAGGIO (Jérôme-Franchi DE), historien italien, né à Gênes, d'une famille noble, mort en 1635, fut successivement secrétaire du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, évêque de Nardo et archevêque de Capoue. Il est auteur des ouvrages suivans: | *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gênes, 1585, in-4°, souvent réimprimé; | *Istorie delle guerre della Germanica inferiore*, Venise, 1614, in-4°, etc.

*CONFORTI (François), né en 1743 à Calvanico, dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique, et ouvrit une école de droit civil et canonique dans la capitale. Il fut successivement professeur d'histoire à l'université théologique de la cour et censeur royal. Tanucci l'engagea, au nom du roi, à défendre les prétentions de la couronne contre les droits du Saint-Siége. Il écrivit de nouveau sur le même sujet, du fond de la prison, où on l'avait enfermé en 1799, après la chute de la république napolitaine, dont il avait été le représentant. Cette conplaisance ne l'empêcha point d'être livré au bourreau. Conforti a publié des | *Institutions théologiques*, Naples, in-4°; | l'*Anti-Grotius*, ibid., 1780, 2 vol. in-8.

CONFUCIUS, ou plutôt KOUNG-FUT-TSÉE, le père des philosophes chinois, naquit à Chanping, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, 27e empereur de la seconde race (si l'on en croit les fabuleuses annales de la Chine), vers l'an 530 de J.-C., temps où la Chine était encore très-peu de chose. Il devint mandarin et ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chan-Ton; mais, le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avait envoyées au roi de Lou, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin, pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces

Digitized by Google

faits sont fort douteux, et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3000 disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occupèrent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient des honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. "Hélas, disait-il, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes; je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir". Son tombeau est dans l'académie même où il donnait ses leçons, proche la rivière de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colléges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : "Au grand-maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois... Au saint... Au roi des lettrés". Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins nés, et ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'était l'homme le plus sage et le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais, quand on ne connaîtrait point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe quatre *Livres de morale*. Le P. Couplet donna au public les trois premiers *Livres* en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-fol.; et on les traduisit l'année suivante en français, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (*Voy.* COUPLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes; mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de 2 à 3000 ans des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres, le "Choue-Ouen", où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ (*V.* le "Journ. hist. et lit.", 1er février 1777, pag. 175). Il ne serait donc pas étonnant que les *OEuvres* de Confucius eussent du moins quelques additions d'un temps très-postérieur : peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs siècles, ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire, et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve Goguet? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction : c'est un amas de sentences et de vues incohérentes.

Digitized by Google

« Confucius, dit Sonnerat dans son "Voyage aux Indes-Orientales et à la Chine", ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences et de vieux contes mêlés d'un peu de philosophie... Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont adorés... Confucius et ses descendants ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus et du Juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les femmes et les enfans qui y croient; à la Chine, c'est d'après elles qu'on dirige toutes les opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connaît, depuis que Paw, Raynal, Bergier, ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un "Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius", à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète :
Cependant on le crut, et même en son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre J.-C. ne seront pas surpris de ces excès d'audace et d'absurdité. On comprend sans peine que le misérable jongleur du pays de Lou, qui n'a jamais su lier ensemble deux maximes de morale, qui a dogmatisé par boutade et par caprice, sans sanction et sans garantie; dont les leçons, si elles ont eu quelque efficacité, ont formé le plus frivole, le plus lâche et le plus fripon de tous les peuples; on voit, dis-je, que ce verbiageur chinois est mis ici en parallèle et bien au-dessus du divin législateur des chrétiens. Il est connu que Voltaire aimait s'entendre appeler par ses suppôts, "mon cher antechrist"; ainsi cette impiété n'a rien d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche; mais qu'on ose l'afficher publiquement par manière d'épigraphe, et en faire le frontispice d'un livre, c'est ce qui montre à découvert, et la hardiesse des blasphémateurs, et la faiblesse de l'autorité.

*CONGRETELLE (Olivier), laboureur de Plemec, diocèse de Saint-Brieuc, voyant son curé chassé en 1791, pour refus de serment à la constitution civile du clergé, reçoit de lui la recommandation de n'assister à aucune fonction d'un prêtre jureur, de ne prendre jamais part aux affaires politiques, d'éviter de faire aucun des serments qu'on proposera. « Mais, s'il y va de ma vie, que faut-il que je fasse? — Mourir plutôt que de pécher. — Eh bien, reprend Congretelle, Dieu nous en donnera la force. » En effet, ce bon paysan, qui, en servant la cause du roi, croyait servir la cause de Dieu, est surpris dans un champ par une colonne de républicains. Trois balles le frappent sans lui donner la mort. Les assassins le jettent dans un fossé; il les supplie de lui étendre au moins les jambes; mais, au lieu de lui procurer ces oulagement, les monstres les lui cassent à coups de bêche, et le couvrent de terre. Pendant ce dernier

Digitized by Google

supplice, Congretelle ne cessa de demander à Dieu miséricorde pour lui et grâce pour ses bourreaux.

CONGREVE (Guillaume), né en Irlande, dans le comté de Cork, en 1672, mourut en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est, de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses *Pièces* sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse; mais on y trouve en même temps cette liberté, ou, si l'on veut, cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques pièces fugitives que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *Comédies*, des *Odes*, des *Pastorales* et des *Traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *OEuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12. Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8°.

*CONIAC (N. D.), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rennes en 1731, mort à Paris en 1802, entreprit, avec dom Labat, la *Collection des conciles de France*, et publia, avec D. J. P. Deforis, la collection des "OEuvres de Bossuet". *

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul, en 1571, et mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié, | des *Commentaires*, sur la "Somme de saint Thomas", sous le titre : *Commentarium, ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris ; auctore Ægidio de Conninck, societatis Jesu, postrema editio*, Rothomagi, 1630, in-fol.; | *De Deo trino et incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

CONNAN (François DE), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François Ier par une science du premier ordre. Il mourut à Paris, en 1551, à 43 ans, laissant 4 livres de *Commentaires sur le droit civil*, en latin, Paris, 1558, in-fol., que Louis Le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avait aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis, [et il en était capable.]

CONNOR ou DE CONOR (Bernard), médecin irlandais, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand chancelier du roi de Pologne, qui étaient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de S. M. polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière, sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Un prêtre catholique déguisé ayant obtenu de l'entretenir dans sa dernière maladie, on vit au travers d'une porte qu'il lui donna l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium medici, seu medicina de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ Medici indagini subjici possunt*, in-8, Londres, 1697.

Digitized by Google

Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Évangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect, il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans l'intention de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de J.-C. comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout-à fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais : on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelle cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Évangile. Entre les différents événements rapportés dans l'Histoire sainte, il en est dont le surnaturel saute aux yeux de tout homme de bon sens, et sur lesquels il n'est besoin ni de dissertation ni d'examen. Qu'un malade guérisse par les remèdes, lentement, en reprenant des forces peu à peu, c'est la marche de la nature; qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans conserver aucun reste de maladie, c'est évidemment un miracle. Qu'un thaumaturge, par sa parole, ou par un simple attouchement, rende la vie aux morts, la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la voix aux muets, la force et le mouvement aux paralytiques, marche sur les eaux, calme les tempêtes, sans laisser aucune marque d'agitation sur les flots, rassasie 5000 hommes avec cinq pains, etc., ce ne sont certainement pas là des œuvres naturelles. Pour en décider, il n'est pas nécessaire d'être médecin, philosophe ou naturaliste; il suffit d'avoir la plus légère dose de bon sens. On a encore de Connor, *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°, en anglais, estimé.

* CONO (Jean), dominicain allemand, né à Nuremberg en 1463, fut envoyé par ses supérieurs en Italie. Il apprit la langue grecque à Mantoue, et publia dans cet idiôme plusieurs "Traités" des Pères de l'Eglise. On lui doit aussi la correction de tous les passages grecs qui se trouvent dans une édition des "Instituts de Justinien", publiée en Allemagne. Érasme parle avec éloge de ce savant religieux, qui mourut en 1513.

CONON, général des Athéniens, forma de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. [Il commença sa carrière dans le Péloponèse, où les Spartiates lui firent éprouver d'abord plusieurs échecs; mais], secouru par Artaxercès, qui lui avait confié le commandement de sa flotte, il remporta sur eux la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J.-C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le combat l'amiral Lysandre, qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avait faites à la journée de la Chèvre, 16 ans auparavant. Conon, qui venait de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone,

Digitized by Google

rentra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent des sommes immenses qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pirée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autre moyen de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxercès de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribaze, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. [Mis en liberté par ordre du roi, il retourna dans l'île de Chypre, où il mourut de maladie vers l'an 390 avant J.-C. On rapporta son corps dans l'Attique où on lui érigea un tombeau.] Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats. [Sa *Vie* a été écrite en abrégé par Cornélius Népos.

CONON, astronome de l'île de Samos, était en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède, qui lui envoyait de temps en temps des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations une boucle des cheveux de Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Évergète, vers l'an 300 avant J.-C. Cette reine, inquiète du sort de son époux, qui était alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer [une boucle de ses cheveux] s'il revenait triomphant. Ses désirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés [disparurent le lendemain.] Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Évergète, désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avait été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait partie d'aucune constellation; l'astronome, les indiquant au roi, lui dit que c'était la chevelure de sa femme, et Ptolémée voulut bien le croire. Catulle a laissé, en vers latins, la traduction d'un petit poème grec de Callimaque sur ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 22 octobre 688. C'était un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité et sa candeur.

CONRAD (Saint), évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il serait un saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prevôté de la cathédrale, et ensuite élu unanimement évêque après la mort de Noting. Conrad, qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. Plein de mépris pour les choses du monde, il se livra au service de Dieu avec une ferveur extraordinaire. Son air sérieux décelait la profonde impression que la pensée de l'éternité faisait sur son âme; il n'était cependant ni triste, ni mélancolique. Sa gaieté était la suite de cette paix intérieure que les évé-

Digitized by Google

nements de la vie ne troublent jamais. La simplicité chrétienne relevait toutes ses actions; son humilité et sa piété donnaient à toute sa conduite un certain air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, et qui est bien supérieur à celui que donnent les grandeurs humaines. Ceux qui approchaient de lui se sentaient pénétrés d'un respect mêlé de confiance et d'affection, tant son affabilité et sa charité avaient de charmes. Conrad mourut en 976, après avoir rempli pendant 42 ans tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle infatigable et la plus parfaite exactitude. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le pape Calixte III le canonisa vers l'an 1120. Leibnitz a publié sa "Vie".

CONRAD Ier, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 911, après la mort de Louis IV, [dernier des carlovingiens par la ligne masculine.] Othon, duc de Saxe, avait été choisi par la diète; mais, se voyant trop vieux, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. « Cette action n'est guère dans l'esprit de ce temps presque sauvage, » dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé; « on y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres siècles; mais, à commencer par Clovis, » ajoute-t-il non moins témérairement, « on ne voit pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très sûr qu'il y avait moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre; il y avait plus de franchise, de générosité et de véritable vertu. Tous les peuples reconnurent Conrad, à l'exception d'Arnoul, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut en 918, sans laisser d'enfant mâle. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit "le Salique," fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avait aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était : "Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, et nous t'envoyons, au nom du Diable, aux quatre coins du monde". L'année d'après, 1027, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé une année et six semaines avant d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissaient pas perdaient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le

Digitized by Google

royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht, le 4 juin de l'année d'après, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé à sa mort aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1093. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur, l'an 1138. Henri de Bavière, appelé « le Superbe », s'opposa à son élection; mais, ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales près du château de Winsberg. Cette bataille est très célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si on en croit quelques auteurs, aux noms des « Guelfes » et des « Gibelins. » Le cri de guerre des Bavarois avait été « Welft », nom de leur général, et celui des Impériaux « Weiblingen », nom d'un petit village de Souabe dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés Weiblingiens, et qu'on nomma Welfts tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue, plus douce que l'allemande, ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent, et en composèrent leurs Guelfes et leurs Gibelins. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnèrent de ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, et il faut convenir qu'elle paraît forcée (1). L'expédition de Conrad III, dans la Terre-Sainte, fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. [Ayant excité les soupçons de l'empereur de Constantinople, celui-ci lui donna des guides infidèles qui égarèrent l'armée des Allemands. Ses soldats, épuisés de fatigue, furent facilement taillés en pièces par les Turcs. De retour à Constantinople, Manuel Comnène, qui ne le craignait plus, lui donna des vaisseaux pour se rendre en Syrie,

(1) D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, Guelphe et Gibel, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour le pape Grégoire IX et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Mainbourg, dans sa *Décadence de l'Empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : « Il y avait sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie, vers la source du Rhin, deux maisons très-illustres et très-anciennes : l'une des Henri de Gulbeling, l'autre des Guelphes d'Adorf, qui, par une émulation de gloire et une jalousie d'ambition, étaient presque toujours en querelle, et causaient souvent, par leurs dissensions, un grand désordre dans l'empire. Les empereurs Conrad le *Salique* et les trois Henri ses successeurs, étaient de cette première maison; et la seconde a produit les ducs de Bavière, fort connus sous le nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable.

Digitized by Google

où se trouvait Louis VII, roi de France. Il montra beaucoup de courage au siége de Damas, qui cependant ne fut pas emporté. Conrad revint en Europe en 1143, et] mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient. Elles prirent leurs maris sur leur dos et leurs enfants sous leurs bras. [Quelques historiens ajoutent que le duc, renfermé dans Winsberg, devait subir le sort commun des assiégés, lorsque la duchesse son épouse, profitant de la concession de Conrad, sortit à la tête des femmes, portant comme elles son mari sur son dos.] L'empereur, touché de ce dévouement héroïque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitants.

CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV, qui lui connaissait des sentiments trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger; il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à l'âge de 26 ans, l'an 1254. On accusa Mainfroi, fils naturel de son père, de l'avoir fait empoisonner, comme il avait empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné, l'an 1099, dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenait les terres que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers écrits en faveur de Henri IV, dans le « Recueil des Pièces apologétiques » de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4°.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III; et l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'« Abbas uspergensis », ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé en 1215, à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé; il mourut vers 1240. Il laissa une *Chronique* qui commence à Belus, roi des Assyriens, qui finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle, en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélanchthon s'empressa

Digitized by Google

d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

* CONRAD DE MARPURG, né à Marpurg, franciscain, docteur en théologie, inquisiteur zélé contre les hérétiques, fut confesseur de sainte Elisabeth, épouse du landgrave de Hesse et de Thuringe. Innocent II le nomma premier inquisiteur d'Allemagne. En cette qualité, il s'occupa pendant vingt ans à rechercher un nombre infini de personnes infectées des erreurs des Albigeois. Dans une diète tenue à Francfort, Conrad, en retournant à Marpurg, fut assassiné l'an 1233.

CONRAD DE MAYENCE, "Conradus episcopus", auteur de la *Chronique de Mayence* depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., et dans les recueils de Reuberus et d'Urstitius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

* CONRAD, religieux de l'ordre de Cîteaux, né en 1460, à Lowemberg en Souabe, a écrit : *Privilegia ordinis Cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4°. | On lui doit aussi une édition de la *Bible*, avec la glose de Walafrid Strabus, Nuremberg, 1496, 6 vol. in-fol., souvent réimprimée; | les "Postilles" d'Hugues de Saint-Cher, Bâle, 1504, 6 vol. in-fol.; | la "Cité de Dieu" de saint Augustin, Lyon, 1520, in-fol.

* CONRAD (Olivier), religieux cordelier, né dans le Gatinais au XVe siècle; est auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus connu a pour titre : *le Miroir des pécheurs*, Paris, 1526, in-8°. On a aussi de lui des *Poésies latines*, recueillies et imprimées à Paris par Denis Roce, in-4°, et par Ch. Wechel, 1530, in-8°. Lacroix-du-Maine et Duverdier lui attribuent les *Vie, faits et louanges de saint Paul, apôtre de Jésus-Christ*, Paris, 1546, in-16.

* CONRAD, écrivain allemand, né dans le duché de Clèves en 1496, mort en 1576, avait une grande connaissance des langues hébraïque et grecque. On a de lui | une *Explication des Psaumes* (en latin), Bâle, 1578, in-4°; | deux livres *de l'Education des Princes*, Francfort, 1572, in-4°; | une *Traduction* de la "Grammaire de Gaza" du grec en latin; | une autre de la "Vie d'Homère" par Hérodote; | des éditions latines d'Hérodote, de Thucydide, de la "Géographie" de Strabon et du "Dictionnaire grec et latin" de Curion. Il a laissé plusieurs manuscrits.

* CONRAD (Balthasar), jésuite allemand, né en 1559 à Neiss en Silésie, mort en 1660, professa les mathématiques à Olmutz, et laissa les ouvrages suivants : | *Nova Tabularum chronographicarum ratio*, Prague, 1630; | *Propositionis physico-mathematicæ de flammâ viridi*, etc., Olmutz, 1639, in-4°. Il travaillait à un grand ouvrage intitulé : *Teledioptice*, lorsqu'il mourut.

* CONRAD (Frédéric-Guillaume), ingénieur, né le 20 décembre 1769, à Delft, en Hollande, fut l'élève et l'ami du célèbre Chrétien Brunings, auquel il succéda dans la place d'inspecteur général des digues et polders du district de Ryuland. Ses talens le firent nommer chevalier de l'ordre de la Réunion, et inspecteur général du waterstaat (administration des ponts et chaussées) du royaume de Hollande.

Digitized by Google

Cet habile ingénieur publia : | *Rapport de la commission des directeurs sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk, par lequel les eaux du Rhin peuvent se décharger dans la Mer du Nord* : cet ouvrage est accompagné de planches et de cartes ; il a été imprimé en 1803, à Harlem; | *Mémoire sur le déversoir de Ryuland près de Sparendam, par rapport à ses résultats pour les eaux de Ryuland et pour la ville d'Amsterdam*, 1802, Harlem ; | *Eloge de Chrétien Brunings*, mis au concours et couronné par le directoire de la république Batave, en 1807 : cet ouvrage, déposé dans les archives du gouvernement, n'a point été imprimé ; | *Mémoire* manuscrit *sur les résultats des ouvrages de Katwyk*, depuis l'ouverture des écluses, le 21 octobre 1807, en présence du roi Louis, jusqu'au 31 décembre de la même année. Conrad, qui mourut le 6 février 1808, avait, étant géomètre de la province de Hollande en 1788, dressé, avec Engelman son confrère, les belles cartes du Bas-Rhin et du Leck, du pays de Heusden et d'Altona, etc.

* CONRADI (Georges-Christophe), médecin, naquit à Roesing (Hanovre) le 8 juin 1767, et mourut le 16 décembre 1798, à Northeim, où il avait été nommé médecin-physicien. Il publia : | *Dissertation inaugurale sur l'hydropisie*; | *Observations sur l'extraction de la cataracte*, 1791, in-8°; | *Manuel dans lequel on enseigne à juger la pureté des médicamens, et à reconnaître leur falsification*, Hanovre, 1793, in-8°; | *Extraits choisis du journal d'un médecin praticien*, Chemnitz, 1794, in-8°; | *Manuel d'anatomie pathologique*, Hanovre, 1796, in-8°. On a encore de lui, dans différents recueils périodiques, des *Mémoires sur le charlatanisme médical*, *Sur la manière de remédier à l'empoisonnement par l'arsenic*, *Sur la dentition*. Les ouvrages de Conradi sont tous écrits en allemand ; son *Manuel d'anatomie pathologique* a été traduit en italien (Milan, 1804 et 1806, 5 vol. in-8°), par Jean Pozzi, qui l'a corrigé sans remplir toutes les lacunes de l'original.

CONRADIN ou CONRAD le jeune, fils de Conrard IV et d'Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, [petit-fils de Frédéric II,] naquit en 1251, et n'avait que trois ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Église, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les Gibelins d'Italie le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et, par une destinée singulière, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alphonse X, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tu-

Digitized by Google

nis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, fait prisonnier après la perte de la bataille de Tagliacozzo, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, en 1268. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier, ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avait épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que 17 ans lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voyez* son article.

CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, naquit à Paris en 1603. L'académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuait beaucoup à rendre ces assemblées agréables par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres familières à Félibien*, Paris, 1681, in-12; le "Traité de l'action de l'orateur", qu'il édita, Paris, 1657, in-12, et qui reparut en 1686 sous le nom de Michel le Faucheur, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut le 23 septembre 1675. Il était de la religion prétendue réformée. On dit qu'il revoyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui; les gens de lettres s'y assemblaient pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies : et voilà la première origine de l'académie.

*CONRI (Fiorenzo), religieux de l'étroite observance, mort à Madrid en 1629, âgé de 69 ans; fut provincial de son ordre en Irlande, ensuite évêque de Tuam, et chargé de plusieurs missions importantes. Il écrivit | un *traité* en latin *de l'état des enfans morts sans avoir reçu le baptême*, Louvain, 1624, imprimé dans l'édition du saint Augustin de Jansénius, Rome, 1652, in-fol. ; | *Miroir de la vie chrétienne*, en Irlandais, Louvain, 1626, in-8°. ; | et plusieurs autres ouvrages, oubliés aujourd'hui, sur la grâce et le système de saint Augustin.

CONRINGIUS (Herman), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise, en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire : | *De antiquitatibus academicis dissertationes sex*. [Ces *Dissertations* ont été réimprimées en 1739, in-4°, à Gottingue, par les soins de Heumann, sous le titre de : *De antiquitatibus academicis dissertationes septem ; una cum ejus*

Digitized by Google

supplementis recognovit Christophorus - Augustus Heumann, adjecitque bibliothecam historicam academicam ; accedunt Georgiæ Augustæ privilegia.] | *Opera juridica, politica et philosophica ;* | *De origine juris germanici :* etc. Son patriotisme et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 6 volumes in-fol., à Brunswick, 1730.

* CONSALVI (Hercule), cardinal, né le 8 juin 1757 à Rome, où il mourut le 24 janvier 1824, était fils du marquis Joseph Consalvi et de Marie Carandini. Il fut créé prélat par Pie VI, remplit plusieurs places en divers tribunaux, devint en novembre 1792, auditeur de rote, pour Rome. A l'approche des Français, chargé par Pie VI de veiller à la sûreté de cette ville, il défendit de vive voix et par écrit les droits du saint-siége contre l'invasion des troupes républicaines. Lorsqu'elles s'emparèrent de Rome en 1798, et firent prisonnier Pie VI dans son propre palais, Consalvi, mis en prison, puis condamné à l'exil, subit le sort du cardinal Chiaramonte, auquel il s'attacha. Sur ces entrefaites, Buonaparte, proclamé consul, pensa à rétablir le culte que l'athéisme anarchique avait anéanti. Pie VI étant mort dans son exil à Valence, on tint à Venise un conclave, dont Consalvi fut déclaré secrétaire et qui élut Chiaramonte. De retour à Rome, Pie VII nomma Consalvi secrétaire d'état, et, le 11 août 1800, il le créa cardinal-diacre. Quelques mois après, celui-ci vint à Paris, et signa, de concert avec Spina et Caselli, depuis cardinaux, le concordat du 15 juillet 1801. Cependant l'ambition de Buonaparte, devenu empereur, troubla bientôt sa bonne intelligence avec Pie VII, et, dans ses dépêches à Rome, il répétait souvent que le pape était entouré de mauvais conseillers. Le secrétaire d'état, croyant, par son propre sacrifice, ramener la tranquillité entre les deux gouvernements, se retira au mois de juin 1806. Malgré son éloignement des affaires, Consalvi, obligé de venir à Paris lors du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en 1810, ne voulut pas assister à la cérémonie nuptiale ; Buonaparte lui fit défendre de porter les marques de sa dignité, et l'exila ensuite à Mézières, où il resta jusqu'en 1813. Néanmoins on lui permit de rejoindre Pie VII à Fontainebleau, et il le suivit à Béziers, où l'on transporta le pontife. Pie VII, de retour à Rome, rendit à Consalvi son premier emploi, avec celui de secrétaire des brefs, et l'envoya auprès des souverains alliés, réunis à Londres, avec la mission de faire restituer au saint-père tous les états romains. Il paraît que le cardinal voulut entamer à Paris quelques négociations au sujet du comtat Venaissin. Arrivé à Londres, il s'y montra publiquement revêtu des marques de sa dignité, ce qui produisit quelque sensation dans une capitale qui depuis deux siècles n'avait point vu de légat apostolique. Consalvi se rendit ensuite à Vienne, où il obtint des souverains, ainsi qu'il avait été pratiqué jusqu'alors, que les légats et les nonces romains auraient la préséance sur les ministres de tou-

Digitized by Google

tes les autres cours. Une décision du congrès restitua au saint-siége ses anciennes provinces, à l'exception du comtat Venaissin et d'une partie de la légation de Ferrare, adjugée à l'empereur d'Autriche. Cette affaire terminée, Consalvi conclut des concordats avec l'Autriche, la France, la Bavière, la Prusse, Naples, la Savoie, le royaume de Pologne, la Toscane. Revenu à Rome, ce ministre publia, le 10 avril 1827, un édit contre les sociétés secrètes : rigueur d'autant plus nécessaire, que le royaume de Naples, limitrophe des états romains, était le foyer de la secte des carbonari. Il y avait à Rome un parti qui, tenant beaucoup à un gouvernement séculier, avait secondé le projet de Buonaparte de soustraire cette ville au gouvernement ecclésiastique, et de lui donner son fils pour roi. Le cardinal, pour désarmer ce parti, fit quelques concessions importantes, et qu'on pouvait révoquer à l'occasion. Consalvi pleura sincèrement la mort de Pie VII ; et après l'élection de Léon XII, il se retira à Porto-d'Anzo. L'air de la mer n'ayant pas fortifié sa santé chancelante, il revint à Rome, où il reçut, en janvier 1824, la bénédiction papale que Léon XII lui envoya, par le grand pénitencier, cardinal Castiglione, depuis Pie VIII. Le malade expira à l'âge de 67 ans. Ses restes reposent dans l'église de Saint-Marcel, dans une urne de marbre. Consalvi avait de grands talents et de hautes vertus. Son esprit conciliant, sa modestie, l'affabilité de ses manières, son application au travail, le placèrent au niveau des missions et du ministère que le choix de Pie VII l'appela à remplir.

CONSENTES. Nom qu'on donnait aux dieux et aux déesses du premier ordre. Ils étaient douze, savoir : Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces douze divinités présidaient aux 12 mois de l'année. Chacune avait un mois qui lui était assigné, et leurs douze statues, enrichies d'or, étaient élevées dans la grande place de Rome. On appelait leurs fêtes « Consentes ».

*CONSTABLE (Thomas-Hugues Clifford), baronnet anglais, né à Londres en 1762, mort à Gand en 1823 ; eut part, avec son frère Arthur Clifford, à la publication de l'ouvrage intitulé : *A topogr. and hist. Descript. of the parish of Tixall in the county of Stafford.*, Paris, 1818, in-4°, avec 5 planches. Il traduisit en vers anglais les « Fables » de Lafontaine, et laissa en manuscrit quelques écrits ascétiques et une *Histoire des Normands*, non achevée. Très-attaché à la religion catholique, il fut lié avec l'abbé Carron, et eut l'honneur d'être souvent admis à faire sa cour au roi Louis XVIII en Angleterre : c'est sur les vives instances de ce monarque qu'il fut créé baronnet en 1815.

CONSTANCE (Saint), un des premiers magistrats de la ville de Trèves, souffrit le martyre au IIIe siècle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrse, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisda, Papyrius, Constant, Jovinien, et une multitude innombrable d'habitants de la même ville, de tout âge, de tout

sexe et de toute condition. Saint Félix, évêque de Trèves, transféra au IVe siècle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer, et de plusieurs autres, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la sainte Vierge, hors des murs, où il venait de déposer également le corps de saint Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église, qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cède à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE Ier, surnommé « Chlore » à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la Haute-Mésie vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts, et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avaient trahi leur Dieu trahiraient bien plus aisément leur prince, et il confia aux seconds sa personne et ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à York en 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe, qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps, et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait, et les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours : ses appartements furent aussitôt remplis d'or, d'argent et de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; et, les voyant étonnés, il leur dit qu'ils ne pouvaient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince. Les jours de fête, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs ses collègues persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens qu'ils ne connais-

Digitized by Google

saient pas, Constance les connut, et en devint le protecteur.

CONSTANCE II (Flavius Julius Constantius), second fils de Constantin le Grand et de Fausta sa seconde femme, naquit à Sirmich, au mois d'août de l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait césar en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre : saint Athanase le lui reproche ouvertement ; et le caractère qu'il décela, lorsqu'il fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha, l'an 338, contre les Perses qui assiégeaient Nisibe, et qui levèrent le siége et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion, élu aussi vers le même temps à Sirmich, dans la Pannonie, s'étaient partagé les états de Constantin le jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murse (aujourd'hui Esseck) après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de Constance, il se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi, tout l'empire romain, partagé entre les trois enfants de Constantin, se vit alors réuni, l'an 353, sous l'autorité d'un seul. Constance, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha et s'y fit mépriser. On transporta, par ses ordres, l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopole en Égypte, et il fut dressé dans le grand cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du mont Taurus, l'an 361. Euzoïus, arien, lui donna le baptême quelques moments avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius,

Digitized by Google

évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des ariens (*V.* Osius). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses, et s'il n'eût perdu la vie il eût au moins perdu l'empire. Faible, inconstant, curieux et superstitieux, mais, par-dessus tout, poussé de la manie de dogmatiser, Constance fit plus de mal à la vraie religion que les persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, tout le temps qu'il eut quelque chose à craindre; violent et cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'empire, sa mort eût été un sujet de joie pour tout le monde chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre. Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nysse, général des armées romaines [sous le règne de Théodose le Grand], chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attale. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidia en 417, et l'associa à l'empire. [Quand Honorius lui accorda la main de sa sœur, cette princesse était au pouvoir d'Ataulphe, roi des Goths, qui, au lieu de la rendre, l'épousa, et ne la céda qu'après la défaite d'Attale, fantôme d'empereur, dont Ataulphe se servait pour intimider Honorius. Le mauvais caractère de Placidia fit perdre à Constance toutes ses vertus.] Il ne jouit pas longtemps de l'empire, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE Faulkon, [ou Phaulkon, ou Paulkon; dont le véritable nom était Constantin]; fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble vénitien qui était fils d'un gouverneur de cette île, selon d'autres : devint, par son esprit, barcalon, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion; et engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présents, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec sa nation; qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer, en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi et six jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion; mais quelques mandarins, à la tête desquels était Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les Français du pays, et se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourments. Pitracha tint le roi captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son sérail; mais, l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans

Digitized by Google

la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfants. On a deux "Vies" de Constance, l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien et un chrétien zélé; l'autre, par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires; mais, comme tout ce qui tenait à la religion était odieux à cet écrivain, et que Constance en avait assez pour mériter sa haine, son témoignage doit paraître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connaissait mieux le ministre siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT Ier (Flavius-Julius Constans), troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé césar en 333. En 337, après la mort de son père, il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie; les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin, son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'occident, protégea la vérité contre les erreurs des ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que, s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Église périt d'une manière bien funeste. Magnence, s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais, comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que trente ans lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné treize.

CONSTANT II (Héraclius Constantinus), fils d'Héraclius-Constantin, et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas, en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'"ecthèse", et à mettre en sa place le "type." C'était un édit dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de J.-C. Le pape Martin Ier, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le "type" en 649, dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais, cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relâche à son esprit égaré l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant : "Bois, frère barbare!" L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards, et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi

Digitized by Google

mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, et enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornements des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la cour des monnaies, et de l'étendue de sa juridiction*, un vol. in-folio. L'auteur avait fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savants.

* CONSTANT (Jacques), médecin célèbre de Lausane, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles; tels sont : | *Le Médecin, Chirurgien et Apothicaire charitables*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°; | *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT DE REBECQUE (David), professeur de théologie dans l'académie de Lausane, né en 1638, d'une famille française réfugiée, mort en 1733, s'est fait connaître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui : | des éditions de Florus, des "Offices" de Cicéron, et des "Colloques" d'Érasme, enrichies de *remarques* choisies et judicieuses; | des *Dissertations sur la femme de Loth, le buisson de Moïse, le serpent d'airain*, et *le passage de la mer Rouge*. Ces *dissertations*, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin; | un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée; | son *Système de morale théologique*, en vingt-cinq dissertations.

* CONSTANT DE REBECQUE (Samuel), petit-fils du précédent, et fils d'un lieutenant général au service de la Hollande, naquit à Genève en 1729. Il fut militaire, courtisan de Voltaire, dramatiste, romancier, et mourut en 1800. Il laissa : | *Camille*, ou *Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, roman traduit en diverses langues; | *Institutions morales à l'usage des enfans qui commencent à parler*, Londres, 1785, in-8°; | *Recueil de pièces dialoguées*, ou *Guenilles dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, 1787, in-8°; | *Laure*, ou *Lettres de quelques personnes de Suisse*, 7 vol. in-12, où l'on trouve une peinture des mœurs et de la société de Suisse et de Genève; | *Instructions de morale qui peuvent servir à tous les hommes, et particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique*, Lausanne et Paris, 1799, in-8°.

*CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), publiciste, né à Lausane

Digitized by Google

en 1767, mort à Paris en 1831, vint en France en 1795, et publia, en 1796, une brochure intitulée : *De la force du gouvernement actuel de la France, et de la nécessité de s'y rallier*. Cette brochure, écrite avec un talent de style et de discussion remarquable, annonçait à l'Europe un publiciste. Vers le même temps, le jeune orateur fit entendre, à la barre du conseil des cinq-cents, une réclamation célèbre en faveur de ses co-religionnaires, de tous les descendants épars de ces familles protestantes, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcées de s'expatrier: B. Constant demandait leur réintégration dans les droits de citoyens français, et il était impossible qu'une pareille réclamation ne fût pas accueillie à l'époque où elle fut faite. *Des réactions politiques*, et *Des effets de la terreur*, tels sont les titres de deux écrits publiés en 1797. Dans l'un, l'auteur prouve qu'on doit se hâter d'arrêter ces réactions sanglantes, contre-coups perpétuels dont tous les partis sont successivement atteints; dans l'autre, que, si l'on ne doit pas venger des crimes par des crimes, il ne faut cependant ni adopter ni excuser ces crimes. Peu de mois avant le 18 fructidor, devenu l'un des principaux membres du "cercle constitutionnel", B. Constant contribua plus que personne à faire tomber le choix du directoire sur M. de Talleyrand, qui fut nommé ministre des relations extérieures. Le *discours*, prononcé par B. Constant à l'ouverture de ce cercle constitutionnel, plus connu sous le nom de "club de salut", se fit remarquer par la chaleur d'un patriotisme ennemi déclaré de l'anarchie. Etranger aux événements qui mirent le pouvoir aux mains de Napoléon, il fut cependant appelé au tribunat en 1799. Il ne se déclara pas moins franchement contre les empiétemens d'un pouvoir envahisseur, qu'il ne s'était prononcé contre les désordres de la licence. Il s'éleva, avec force contre le projet de loi de janvier 1800, qui avait pour but d'écarter toute discussion préalable, et de faire passer les lois sans autre formalité que celles de leur présentation officielle et d'une simple lecture. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'institution de ces tribunaux spéciaux, qu'on avait appelés cinq ans auparavant tribunaux révolutionnaires. Chargé de rendre hommage à la gloire française, après la bataille de Marengo, on lui sut gré d'avoir associé à ses éloges la liberté que depuis on oublia toujours dans des occasions semblables. N'omettons pas de rappeler l'ouvrage de B. Constant, publié, vers cette époque, sous le titre de : *Suites de la contre-révolution de 1660, en Angleterre*. Cependant l'opposition courageuse du tribunat faisait obstacle à la volonté dominatrice du premier consul: celui-ci en élimina les membres qui lui faisaient le plus d'ombrage; B. Constant fut de ce nombre. A peu près à cette époque, frappé par un ordre d'exil, dont la baronne de Staël partagea l'injustice, il se vit contraint de quitter la France. Après avoir erré long-temps avec sa compagne dans les diverses contrées de l'Europe, B. Constant vint se fixer à Gottingue, où il épousa une personne appartenant à une famille distinguée du Hanovre.

Digitized by Google

Un des fruits de ce long séjour à l'étranger fut la publication d'une tragédie de *Walstein*, imitée de Schiller : c'est depuis qu'il est descendu à publier le roman d'*Adolphe*. Mais celui de ses ouvrages qui fit alors le plus de bruit, et qui seul restera, est intitulé : *De l'esprit de conquête et d'usurpation*. Il fit résonner la corde que M. de Châteaubriand ne fit que toucher dans son "Buonaparte et les Bourbons". C'est une belle philippique contre les usurpateurs. En 1814, B. Constant revint à Paris, publia ses opinions et ses conjectures dans les journaux, et fit paraître successivement plusieurs brochures où il discuta les intérêts politiques, avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de France, au mois de mars 1815, une déclaration de B. Constant, insérée dans les journaux, semblait promettre qu'il ne se rallierait pas aux drapeaux du fugitif de l'île d'Elbe; et cependant, le surlendemain du jour où Napoléon avait fait son entrée à Paris, il eut avec lui une entrevue d'où il sortit conseiller d'état. On le charger même de rédiger le fameux "Acte additionnel". Après la seconde restauration, il passa quelques semaines à Bruxelles, revint à Paris, et s'y livra tout entier à ses travaux. Wilfrid-Regnault, condamné à mort, excita l'indignation de B. Constant qui voulut en faire un nouveau Calas, ou plutôt qui, aspirant à devenir un Voltaire nouveau, appela sur son client la clémence du monarque. Malgré les efforts du ministère, B. Constant fut nommé, en 1819, par le département de la Sarthe, membre de la chambre des députés, où il prit un des premiers rangs parmi les chefs de l'opposition libérale. B. Constant déploya à la tribune la sorte de logique qui brille dans ses écrits, et qui consiste surtout à envelopper ses adversaires dans un réseau d'arguments ironiques, subtils et souvent faux. C'était à la fois un parleur et un écrivain infatigable; et pourtant il était joueur et mondain. L'argent, qu'il reçut plus d'une fois avec libéralité, lui fondait dans la main. Il vécut, il mourut pauvre, et même endetté; seulement sa pauvreté n'était pas volontaire. La littérature, le journalisme étaient devenus pour lui une sorte de commerce. Son nom figurait dans toutes les entreprises; et ce n'était jamais avec générosité. Depuis son premier ouvrage contre Buonaparte, il en avait fait un cent à peu près; mais il serait difficile d'en trouver un capable de supporter l'examen. C'était l'homme aux brochures, aux articles, aux discours. Il mit seulement des *notes* à l'édition de Filangieri, et le *Cours de politique constitutionnelle* n'est pas autre chose que la réunion de ses cent petits écrits de circonstance. Le plus froid, le plus insignifiant, le plus faux de ses ouvrages, celui sur lequel pourtant il voulait fonder sa renommée, c'est son livre *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*. C'est le protestantisme creux, sentimental, renouvelé; les feuilles libérales elles-mêmes se firent violence pour l'annoncer. Une œuvre plus importante pour B. Constant était une révolution : il en fut l'un des

Digitized by Google

plus fameux promoteurs. Il la vit passer sous ses fenêtres ; déjà il pensait en profiter : il obtint seulement de Louis-Philippe 200,000 francs, avec le brevet de conseiller-d'état qui lui avait échappé aux cent jours, et il fut l'une des premières victimes de son triomphe. B. Constant est le premier mort fameux depuis les journées de juillet.

CONSTANTIA (Flavia-Julia-Valeria), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora ; joignait à une beauté régulière et à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius n'avait pas tardé à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius, son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de douze ans. Constantia étouffa ses soupirs ; et, après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens, dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), première femme de l'empereur Gratien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa treizième année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avait que vingt-et-un ans.

CONSTANTIN, Syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 4 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Écossais venaient d'être ramenés, par les soins de saint Céolfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarrow, aux usages de l'Église universelle. Mais il eut en même temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avait tout l'air d'un commandement, à le venir trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. Son espoir ne fut pas trompé. Si le prince eut de mauvais desseins, la présence du pontife lui im-

Digitized by Google

posa tellement, qu'il ne lui dit pas un seul mot de l'objet pour lequel il l'avait fait venir. A Nicomédie, où se fit l'entrevue, le pape célébra les saints mystères; l'empereur communia de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, et renouvela tous les priviléges accordés par ses prédécesseurs à l'Église romaine. Ce n'est pas le seul exemple de changement subit et inattendu qu'ait produit dans des princes altiers et superbes la présence du pontife des chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-Tibère, anti-pape, s'empara du saint-siége en 767, avant l'élection d'Étienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Préneste. Tout tremblait devant la faction de l'anti-pape, qui demeura plus d'un an en possession du saint-siége. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua, d'une manière également frappante, quelle peine méritaient ceux mêmes qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilége de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 768, de l'Eglise de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère [jusqu'à sa mort dont on ignore l'époque].

CONSTANTIN le Grand (Caïus Flavius Valerius Aurelius Claudius), fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin, s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs qui alors ravageaient les Gaules. Il fit deux de leurs rois prisonniers, passa le Rhin, les surprit et les tailla en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximin. Comme il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessus du soleil, avec cette inscription, "In hoc signo vinces" (C'est par ce signe que tu vaincras). Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante : il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette co-

Digitized by Google

lonne de lumière qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil, il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le « labarum »; elle figurait une espèce de P, traversé par une ligne droite ; ce qui représentait, outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot Christ. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin dans une « Dissertation » publiée en 1774, contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante 313 est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescrit qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes ; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains ; le dernier fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu, qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit et le fit étrangler en 323. Par cette mort, le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs: cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions et de récompenser les accu-

Digitized by Google

sateurs lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il accorda aux chrétiens non-seulement de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. Constantin ne fut point un prince peu jaloux de son autorité, ni incapable d'en connaître l'étendue et les bornes; on peut en juger par ses lois. Lorsqu'il embrassa le christianisme, il ne put ignorer le nombre des conciles qui avaient été tenus dans l'empire, ni les décrets de discipline qui y avaient été faits, ni le pouvoir que s'attribuaient les évêques. Présent au concile de Nicée, il ne leur contesta pas plus le droit de fixer la célébration de la Pâque, que le pouvoir de décider le dogme attaqué par Arius. Il ne réclama contre aucun des décrets de discipline portés par les autres conciles tenus sous son règne : au contraire, il ne crut pouvoir faire un usage plus utile de l'autorité souveraine, que de les soutenir et de les faire observer. Nous savons bien que les incrédules ne lui pardonnent pas cette conduite; mais tout homme sage peut juger si l'on doit s'en rapporter à eux plutôt qu'à lui. Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie; mais, ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens aucun mal »; et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville pour y établir le siége de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé Mably, les intérêts de l'empire; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donneraient le siége de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondements de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute Mably, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat; et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance, et des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux bar-

Digitized by Google

bares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut la division de l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares, et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, auxquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient quatorze diocèses, dont chacun avait un vicaire ou lieutenant, subordonné au préfet, qui résidait dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux : l'un, que les barrières furent ôtées, et l'autre, que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin que, dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'arianisme : mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'église; et que le lieu où le prince reçut le baptême était de son diocèse : d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'église. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase et plusieurs saints évêques, et d'accréditer, sans le vouloir, le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes; ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât. (*Voy.* CONSTANTIN II.) Il mourut le 22 mai en 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament que ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius son beau-frère, de Licinien son beau-père, de son propre fils Crispe, de l'im-

pératrice Fausta son épouse. S'ils étaient tous vrais, il serait étonnant que Julien, qui ne ménage pas Constantin dans la "Satire des Césars", n'en eût rien dit, pendant qu'il traitait de monstres les deux compétiteurs de Constantin; que Sozime, historien païen, très-indisposé contre lui, ne lui eût pas reproché ces crimes; que Libanius et Praxagoras, autres païens zélés, eussent osé faire un éloge complet des vertus de Constantin, lorsqu'il n'existait plus, et que l'on pouvait flétrir impunément sa mémoire. Mais les païens contemporains ont été moins injustes que les philosophes du XVIII[e] siècle : les premiers l'ont adoré comme un dieu, après sa mort; les seconds veulent le faire détester comme un scélérat. Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta sa seconde femme avait faussement accusé d'avoir voulu la séduire (*voyez* FAUSTA); sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la religion; le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'église, au préjudice de la saine doctrine (quoiqu'il ne prétendît jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques). Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long règne; et, malgré ses grandes qualités, il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise ne s'anéantit pas par les faiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire, avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que, dans les premiers temps de son règne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, et qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps et de l'esprit. « Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus. Innumeræ in eo animi corporisque virtutes claruerunt. » Les auteurs païens même en ont parlé de la manière la plus avantageuse. (*Voy.* PRAXAGORAS.) Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avait orné de ses dons les plus précieux. « Sa taille, dit-il, était haute, sa contenance majestueuse, son maintien gracieux. Il faisait admirer sa force et son agilité dans tous ses exercices; et, depuis sa tendre jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, il conserva la vigueur de son tempérament par la régularité de ses mœurs, et par sa frugalité. Il déposait avec plaisir la fatigante majesté du prince, pour se livrer comme ami aux charmes d'une conversation familière; et, quoiqu'il lui échappât quelquefois des traits de raillerie peu convenables à sa dignité, il gagnait le cœur de tous ceux qui l'approchaient, par sa courtoisie et par son urbanité. On l'accuse d'avoir trahi l'amitié. Cependant il a prouvé, en différentes occasions de sa vie, qu'il n'é-

Digitized by Google

tait pas incapable d'un attachement vif et durable. Une éducation négligée ne l'empêcha pas d'estimer le savoir, et d'accorder sa protection aux sciences et aux arts. Il était d'une activité infatigable dans les affaires. Une partie de son temps était employée à la lecture et à la méditation ; l'autre à écrire, à donner audience aux ambassadeurs, et à recevoir les plaintes de ses sujets. Ceux qui se sont élevés le plus vivement contre sa conduite, ne peuvent nier qu'il ne conçût avec grandeur, et qu'il n'exécutât avec fermeté les desseins les plus hardis, sans être arrêté ni par les préjugés de l'éducation, ni par les clameurs du peuple. A la guerre, il faisait des héros de tous ses soldats, en se montrant lui-même soldat intrépide, et général expérimenté; il dut moins à la fortune qu'à ses talents les victoires signalées qu'il remporta contre ses ennemis et contre ceux de l'état. Il cherchait la gloire, comme la récompense, peut-être comme le motif, de ses travaux. L'ambition, qui, depuis l'instant où il fut revêtu de la pourpre à York, parut toujours être sa passion dominante, peut être justifiée par le danger de sa situation, par le caractère de ses rivaux, par le sentiment de sa supériorité, et par l'espoir de rendre la paix à l'empire. Dans les guerres civiles contre Maxence et contre Licinius, il avait pour lui les vœux du peuple, qui comparait les vices effrontés de ces tyrans, aux règles de justice et de modération qui semblaient toujours diriger l'administration de Constantin. » On voit dans Eusèbe plusieurs preuves de son savoir. Il composa et prêcha plusieurs *sermons*. On en a encore un intitulé : *Discours à l'assemblée des saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. «Rien n'excite davantage les hommes vertueux et éclairés à bien faire, disait-il à quelques-uns de ses courtisans qui voulaient le détourner d'assister à une harangue, que quand ils savent que l'empereur entendra ou lira leur ouvrage. » Son affection pour les évêques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres de Dieu étaient tels, qu'on l'entendit dire un jour : « Si je surprenais dans le crime un prêtre du Seigneur, j'accourrais pour le couvrir de mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font d'un scandale isolé la matière d'une calomnie générale! Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savants croient que cette erreur historique vient de ce que, dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission, accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terres. La translation du siége de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était plus considérée

Digitized by Google

que par la demeure du pape, peuvent avoir également influé sur cette opinion. *Voy*. [“Histoire de la Papauté”, par M. Henrion, t. 1, p. 56;] la “Vie du grand Constantin”, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4°. [Il paraît que c'est Eusèbe de Césarée, qui, le premier, a écrit une “Vie de Constantin”. Le jésuite de Membrun a composé un poëme latin sur le même sujet; et sous le nom de “Historia litteraria Constantini magni” Vogt a publié une biographie de 180 auteurs qui ont écrit sur Constantin le Grand : Hambourg, 1720, in-8°, 68 pages.]

CONSTANTIN II, dit le Jeune (Claudius Flavius Julius Constantinus), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédait son frère Constant était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches; il y tomba, fut défait et tué auprès d'Aquilée, l'an 340, trois ans après la mort de son père [n'étant encore âgé que de 24 ans]. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople, auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivit-il, l'intention du grand Constantin, de rendre Athanase à son église, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de sa domination, fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour mieux dire, de ces bêtes féroces prêtes à le dévorer. Je l'ai traité de manière à convaincre tout l'univers de l'estime que j'ai pour lui, et qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. Que la divine Providence vous le conserve, et termine à jamais votre affliction, que j'ai moi-même ressentie. » On regrette que, avec d'aussi beaux sentiments, ce prince n'ait pas su s'élever au-dessus d'une passion qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique, et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III (Flavius Claudius), de simple soldat, se fit proclamer empereur, l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui fit au commencement beaucoup de peine; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les barbares qui étaient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Vérinien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait césar, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius, ne pouvant se venger, était

Digitized by Google

prêt à reconnaître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Géronce; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnants; et, personne ne s'opposant à eux, il passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchèrent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeants et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siége. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant de se rendre : mais on n'eut point d'égard à son caractère : on le fit mourir, lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne, le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN IV fut surnommé "Pogonat", c'est-à-dire "Barbu", parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple, en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille, et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et, quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce qu'on a appelé le feu grégeois, "ignis græcus". Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs et toujours inutilement. Enfin, ils demandèrent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Église. Il fit assembler le 6e concile général de Constantinople, en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du pape celle de puissance et de juridiction. On y condamna les monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ce discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Justinien II, son fils aîné, lui suc-

Digitized by Google

céda. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire.

CONSTANTIN V, "Copronyme" (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisait), naquit à Constantinople, en 718, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses saintes que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises, il fit des ateliers pour la fabrique des armes; et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parents moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchait contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugements de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin V : punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer quatre-vingts ans après, ordonna de brûler le cadavre, et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été, de son vivant, également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de soixante lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits jusqu'à 30 coudées de profondeur, et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par des vents furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

*CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV "Chazare", lui succéda en 780 à l'âge de 10 ans sous la tutelle d'Irène, sa mère, femme altière et ambitieuse, qui songea moins à l'éducation du jeune prince qu'aux

Digitized by Google

moyens de s'assurer à elle-même la possession du trône. Elle y réussit en effet; Constantin eut les yeux crevés par ses ordres en 797, et mourut peu de temps après. Toutefois il avait déjà assez vécu pour souiller sa mémoire de plusieurs crimes, et soulever contre lui la haine de ses sujets. On le désigne parfois sous le nom de "Porphyrogénète", ainsi que le suivant.

CONSTANTIN VII, "Porphyrogénète", fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs, qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Église et de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais, Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a lui-même nui par son trop grand zèle pour elles : car, en excitant les savants de son temps à faire des extraits des anciens écrivains, pour répandre dans la société des lumières générales qui fussent comme un germe de sciences (germe qui disposa insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes), on s'accoutuma à se passer des originaux. En multipliant les secours et la facilité de s'instruire, on contribua à éteindre le goût du travail et de l'étude. Ce que l'esprit gagna en superficie, il le perdit en profondeur. La paresse, si naturelle à l'homme, d'ailleurs vain et présomptueux, lui fit négliger les sources mêmes où ces connaissances superficielles avaient été puisées. Les principaux ouvrages de Constantin sont: | la *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, [Francfort, 1551, in-8°; Cologne, 1653, in-8°,] insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique. | Deux livres de *Thèmes*, c'est-à-dire, des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le P. Bandury, dans l'"Imperium orientale", Leipsick, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps : il est plein de fautes grossières, dans tout le reste. | Un *Traité du gouvernement de l'empire*, dans l'ouvrage cité du P. Bandury. Il fait connaître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite

Digitized by Google

des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants. | *De re rustica*, Cambridge, 1704, in-8°; | *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo*, etc., etc., Paris, 1634, in-4°, | *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine; | *De cæremoniis aulæ byzantinæ*, Leipsick, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe et les notes sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reiskius. | Une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN "Dracosès", [dernier empereur de Constantinople,] fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1449. Mahomet II, successeur d'Amurat, mécontent de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300,000 hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 9,000 hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient: tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie : « Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste ? » A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porte un second, sous lequel il expire. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfants et les femmes qui restaient de la maison impériale furent massacrés par les soldats ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123 depuis sa fondation par le grand Constantin. [Cet empire était réduit au territoire de Constantinople, et à quelques villes de la Grèce et de la Morée.]

CONSTANTIN II, roi d'Écosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avançaient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, et le mit en fuite, un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers moments, tout occupé du sort de ses sujets et de l'église, il répétait avec ferveur ces paroles du psalmiste : « Seigneur, ne permettez pas que ceux qui vous servent deviennent la proie des bêtes féroces. » Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Lesley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Y-Colm-Kill ; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de Kings, sous le 11 de mars, jour auquel il était honoré à Saint-André.

*CONSTANTIN-Cesarewitsch-Pawlowitsh, grand-duc de Russie, second fils de Paul I, naquit le 8 avril 1779. Catherine II, son aïeule, lui donna le nom de Constantin pour lui rappeler les projets qu'elle avait formés sur l'empire d'Orient, et qu'elle le chargeait en quelque sorte d'exécuter.

Digitized by Google

Son éducation fut assez négligée, car il conserva jusqu'à la fin de sa vie quelque chose de rude dans les manières ; toutefois il était actif et souvent impétueux. Il fit, sous le général Souwarow, la campagne de 1799 contre la France; la défaite des Russes en Suisse le força de retourner à Saint-Pétersbourg. Mais, le premier septembre 1802, il se rendit au camp de Krensfeld, puis à Vienne. De retour à Saint-Pétersbourg, il y resta jusqu'au mois d'octobre 1805. Chargé alors du commandement d'un corps d'armée, composé de la garde impériale, il vint à Olmutz en Moravie. Bientôt la bataille d'Austerlitz fut livrée ; le grand-duc y assista ; mais son imprudence compromit le succès. La paix força Constantin à l'inaction : il ne reprit son épée qu'en 1812 pour la déposer en 1815. Il accompagna Alexandre à Paris, ne le suivit point à Londres, retourna en Russie et vint au congrès de Vienne. Constantin, nommé généralissime de l'armée de Pologne, se rendit à Varsovie en novembre 1815, et s'occupa de l'organisation de l'armée polonaise, dans les rangs de laquelle il établit la plus sévère discipline. Marié le 26 février 1795 à la grande-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, il rompit ce mariage par le divorce, et épousa en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, depuis princesse de Lowiez. Alexandre ne consentit à ce mariage qu'à la condition que son frère renoncerait à l'empire. Cependant, à sa mort, le grand-duc Nicolas, devenu par là héritier du trône, refusa d'abord le sceptre, se rendit même au sénat pour y faire proclamer son frère Constantin I, et prêta devant les gardes le serment de fidélité au nouvel empereur. Mais Constantin renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césarewitsch que son père lui avait accordé. Depuis cette époque, rien ne fixe l'attention dans la vie de Constantin, jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Ce fut au mois d'août que la Pologne apprit les événements de Paris ; les esprits fermentaient, quand on connut la révolution de Belgique. Aussi la garnison de Varsovie reçut-elle l'ordre de se tenir prête à tout événement, et une armée russe s'avança sur la Pologne. Les sociétés secrètes n'en agirent pas moins, et des officiers furent chargés de préparer l'esprit des soldats au changement que l'on voulait produire. Sur ces entrefaites, des arrestations, opérées parmi les académiciens et les élèves de l'école des Porte-enseignes, amenèrent la révélation d'un complot dont le but était l'assassinat même de Constantin. Le procès qui s'instruisit en conséquence devint le signal de la révolution, et le jour où les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls (29 novembre 1830), le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre ; Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le grand-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes, commandés par Diébitsch, entrèrent en Pologne. Ce général avait promis au prince, qui avait suivi l'armée, de lui faire prendre le thé dans son palais du Belvédère à Varsovie, le 25 février ; mais le prince et Diébitsch moururent

Digitized by Google

sans avoir pu entrer dans cette ville. Mécontent du peu de succès des Russes, Constantin se rendit à Witepsk en Lithuanie. Trois mois après, le chagrin y détermina sa mort. Sa femme ne lui survécut pas long-temps (20 novembre 1831). — La vie de Constantin, présente un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Avant son dernier mariage, libre jusqu'à la licence, il fut sur la fin de sa vie rangé dans sa conduite. Dur quelquefois outre mesure à l'égard des soldats et même des officiers de l'armée, il se laissait désarmer par une répartie spirituelle. Habile dans le commandement des troupes, il les faisait manœuvrer mieux qu'aucun général. Le grand-duc n'était pas vice-roi de la Pologne; cependant, chargé du commandement des troupes, rien ne se décidait dans le conseil d'administration sans avoir pris son avis. Quoiqu'il fît partie du sénat comme prince du sang, il se faisait toujours élire député du faubourg de Praga à la chambre des nonces. Constantin n'eut point d'enfant de ses deux mariages : il laissa un fils naturel dont Alexandre fut le parrain.

*CONSTANTIN, abbé du monastère de Saint-Symphorien à Metz, mort en 1024, entreprit l'*Histoire de l'évêque Adalberon*, en reconnaissance des bienfaits que le prélat avait répandus sur son abbaye.

CONSTANTIN, surnommé "l'Africain" parce qu'il était originaire de Carthage, était membre du collége de Salerne. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1539, 2 vol. in-fol. [Le premier a pour titre : *Constantini Africani : post Hippocratem et Galenum, quorum, græcæ linguæ doctus, sedulus fuit lector, medicorum nulli prorsus, multis doctissimis testibus, posthabendi : opera conquisita undique magno studio, etc.* Et le second : *Summi in omni philosophia viri Constantini Africani operum reliqua, hactenus desiderata, nuncque primum impressa ex venerandæ antiquitatis exemplari quod nunc demum est inventum, etc.*]

CONSTANTIN (Manassès), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, et imprimé au Louvre en 1665, in fol.; il fait partie de la "Byzantine". C'est proprement une Chronique depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *Amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragments dans les "Anecdota græca" de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son

corps ni celles de son ame. Il mourut d'une pleurésie, en 1605. On lui doit : | un *Dictionnaire grec et latin*, 2 vol. in-fol., imprimé à Genève, 1592. Henri Étienne avait rangé, dans le sien, les mots grecs sous leurs racines; Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. | Trois livres d'*Antiquités grecques et latines*; | *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*; | *Supplementum linguæ latinæ, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, etc., Genève, 1573, in-4°. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses "Commentaires sur Théophraste". Au reste, le P. Niceron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans; et l'on peut voir ses raisons dans le t. 27e de ses "Mémoires" p. 247.

* CONSTANTIN (Boniface), jésuite, mort en 1651, à Vienne en Dauphiné, a publié: | *Vie de Claude de Granyer, évêque et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4°; | *Historiæ sanctorum angelorum epitome*, Lyon, 1652, in-8°; | et quelques ouvrages ascétiques.

* CONSTANTIN DE RENNEVILLE, d'une ancienne famille de l'Anjou, élevé à Caen, dans le XVIIIe siècle, embrassa l'état militaire, et fut enfermé à la Bastille où il resta 11 ans. Banni ensuite de France, il se retira en Hollande où il mourut. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé *Inquisition Française*, ou *Histoire de la Bastille*, dédiée à Georges I, roi d'Angleterre, de France et d'Irlande. Cet ouvrage, mis à "l'index" à Rome, le 21 juin 1821, ne trouva point d'apologistes, même parmi les philosophes.

CONSTANTINE (Flavia Julia Constantina), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351 par son frère Constance à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de césar. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment que parce qu'elle fut emportée peu auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avaient élevé un autel sous un petit toit dans le grand cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple était enfoncé de la moitié en terre. On célébrait des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendait que ce dieu avait conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

* CONTANCIN (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, partit, en 1700, pour la Chine, où il passa 31 ans dans l'exercice de l'apostolat. Ayant fait un voyage en France pour exposer les besoins de la mission, il revenait en Chine avec de nouveaux compagnons et le titre de supérieur général, lorsqu'il mourut pendant la tra-

Digitized by Google

versée, à la fin de l'année 1733. On a de lui quelques *Lettres*, insérées dans le recueil des "Lettres édifiantes", tomes 18 et suivants.

CONTANT (Joseph), célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine, en 1698, s'acquit de bonne heure une haute réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables; tels sont : l'*église de Panthemont*, dont on admire surtout les voûtes hardies; le *Palais-Royal*, le *belvédère* de Saint-Cloud, l'*église* de la ville de Condé en Flandre, l'*hôtel du gouvernement* à Lille, l'*église de la Madelaine* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'*église de Saint-Wast* à Arras. On a de lui un volume in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris le 1er octobre 1777.

* CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe DU), né à Côte-Saint-André, en Dauphiné, le 29 août 1737, fit ses études en Sorbonne, où il fut reçu docteur en 1765. Ayant étudié l'hébreu et les autres langues orientales, il soutint sur l'Écriture sainte une thèse en six langues, qui fut imprimée en un volume in-4°. Il fut ensuite nommé grand-vicaire du diocèse de Vienne, où les travaux attachés à sa dignité ne l'empêchèrent pas de composer plusieurs ouvrages. Ce savant et respectable ecclésiastique périt sur l'échafaud en 1793. On connait de lui les ouvrages suivants : | *Essai sur l'Écriture sainte* ou *Tableau historique de l'avantage qu'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775, in-12. Il y a à la tête de ce volume une planche contenant plusieurs alphabets orientaux. | *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture sainte*, 1777, 2 vol. in-12; | *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. Il donne des réponses très-solides à plusieurs objections prises des ouvrages de Voltaire. | *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; | *Les Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; | *Le Lévitique expliqué*, 1785, in-12; | *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; | *Nouvelle Bible polygotte*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est devenu fort rare.

* CONTANT D'ORVILLE (André-Guillaume), né à Paris vers 1730, mort en 1804, voyagea beaucoup, travailla pour les théâtres de province, fit des romans et des compilations. Parmi les nombreux et médiocres ouvrages qu'il a laissés, on cite: | *Pensées philosophiques, morales et politiques des philosophes Sans-Souci et Bienfaisant* (Frédéric II et Stanislas); Nanci, 1768, in-8°; | *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8°; | *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770, 1772, in-8°, 6 vol.; | *Sophie*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des femmes du* XVIIIe *siècle*, 1779, 2 vol. in-12; | *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8°; | *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, in-8°; | *L'humanité*, ou *Histoire des infortunes du chevalier de Dampierre*, 1765, 2 vol. in-12. Contant d'Orville eut aussi une grande part à la rédaction

Digitized by Google

des "Mélanges tirés d'une grande bibliothèque", dirigée par le marquis de Paulmy.

CONTARINI (Gaspard), cardinal, né à Venise en 1483, était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres. Ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint, il s'acquitta si bien de sa commission qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut le 24 août, âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisait trop sentir. On lui doit plusieurs *Traités de philosophie, de théologie et de politique*, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté; mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont: | un *Traité de l'immortalité de l'ame*, contre Pomponace, son maître; | un *Traité des sacrements*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse; | des *Scholies sur les Épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral; | une *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle; | différents *Traités de controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentiments de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs, obligés à parler de cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes; | Deux livres du *Devoir des évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs; | un *Traité* en latin *du gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la "Vie" de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4°. [Jean Casa en a donné aussi une dans ses "Latina monumenta", Florence, 1564, in-4°.]

CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise, sa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret, son ami, les belles-lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime surtout son traité : [*De frumentaria Romanorum largitione*; et celui] *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°, tous deux contre Juste-Lipse; [et ses *Variarum lectionum liber, in quo multis veterum cum græcorum tum latinorum scriptorum loci illustrantur atque emendantur*, Venise, 1606, in-4°] qui renferment des remarques savantes. [L'édition d'Utrecht, 1754, in-8°, est augmentée de remarques de Nicolas Bond.]

* CONTAT (Dom Jérôme-Joachim LE), un des supérieurs de la congrégation de Saint-Maur, né auprès de Châlons, en 1607, et mort dans l'abbaye de Bourgueil, diocèse d'Angers, en 1660; est auteur de plusieurs ouvrages de piété.

*CONTAT (Louise), actrice de la

Digitized by Google

comédie française, née à Paris en 1760, fut reçue au théâtre en 1777. Ses débuts n'eurent rien de remarquable; mais elle trouva l'art de créer des beautés dans les rôles jusque-là peu remarqués. Mlle Contat joignait à un maintien plein de décence, une taille élégante et la physionomie la plus spirituelle. Elle jouait parfaitement les grandes coquettes. La reine ayant désiré en 1789, voir représenter par elle la comédie de "la Gouvernante", qui n'était point de son emploi, elle apprit en 24 heures plus de 500 vers, et écrivit à la personne qui lui avait fait part du désir de la reine : « J'ignorais où était le siége de la mémoire, je sais à présent qu'il est dans le cœur.» Cette *lettre*, publiée par ordre de la reine, fut le motif de son emprisonnement pendant la révolution, et faillit lui coûter la vie. Mlle Contat se retira du théâtre à l'âge de 50 ans. Peu après sa retraite, elle épousa de Parny, neveu du poète de ce nom, et mourut le 9 mars 1813, des suites d'un cancer, après cinq mois de souffrance.

CONTE (Antoine LE), "Contius" natif de Noyon, mort à Bourges, en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Horman. Ses *œuvres* ont été imprimées en un volume in-4°. Le public leur fit dans le temps un accueil assez favorable.

* CONTE (A.), procureur-syndic des Basses-Pyrénées, et député de ce département à la convention, y prononça, en novembre 1792, un discours très-hardi, à la fin duquel il demanda qu'il fût déclaré que Louis XVI ne pouvait être mis en jugement. Il vota ensuite pour la détention et le bannissement de ce prince. Devenu membre du conseil des anciens, il en sortit en mai 1797.

* CONTE (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien habile, né en Normandie en 1755, vint de bonne heure se fixer à Paris. Appelé en 1793 à faire partie de la commission des savants chargée de suivre en grand l'expérience de la décomposition de l'eau par le fer, qui n'avait été essayée jusqu'alors que dans un canon de fusil, ses conseils et ses travaux contribuèrent beaucoup au succès de l'entreprise. Le gouvernement le nomma ensuite directeur de l'école aérostatique établie à Meudon, et quelque temps après chef de brigade commandant le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il était, d'ailleurs, membre de la commission des sciences et arts qui s'y trouvait attachée. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours au Phare des fourneaux à boulets rouges, au moyen desquels on tint éloignés les vaisseaux anglais, qui, sans cette défense, auraient pu attaquer la ville avec succès. Au Caire, il construisit un télégraphe, forma des ateliers destinés à remplir les besoins de tous les services publics, éleva plusieurs moulins à vent, fit des machines pour la monnaie de la ville, pour l'imprimerie orientale, pour la fabrication de la poudre. Il créa des fonderies de canon, perfectionna la fabrication du pain, fit exécuter des canons de fusil, des sabres, des ustensiles pour les hôpitaux, des instruments de mathématiques, des lunettes, des loupes,

Digitized by Google

des crayons. A son retour en France, il reprit la direction de la manufacture de ces crayons, inventés par lui avant son départ pour l'Égypte, et qui ont fixé en France un nouveau genre de commerce. Chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage publié par la commission d'Égypte, il inventa une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fit avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Ce laborieux et savant artiste, qui joignait à ses talents une simplicité de mœurs antique, une grande douceur de caractère, et la modestie la plus rare, mourut en 1805.

CONTENSON (Vincent), né dans le diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, le 27 décembre 1674, se distingua dans son ordre par ses talents pour la théologie et la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis et cordis*, en 9 volumes in-12, et 2 vol. in-fol., augmentée. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et en joignant le dogme à la morale.

CONTI (Armand DE BOURBON, prince DE), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lerins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'Église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendait alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin, grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut 4 ans après à Pézénas, dans de grands sentiments de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi. (*Voy.* ce nom.) On a de lui : | un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Église*; | *Devoirs des grands*, avec un *Testament*; | *Devoirs des gouverneurs de provinces*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils. — *CONTI Louis-Armand de BOURBON, prince (DE), [marié à mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame la Vallière, donnait de grandes espérances; mais il mourut de la petite-vérole, en 1685, en Turquie, où il avait suivi son frère, dont il est parlé à l'article suivant.

CONTI (François-Louis DE BOURBON, prince DE LA ROCHE-SUR-YON, puis DE), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait

Digitized by Google

comédie française, née à Paris en 1760, fut reçue au théâtre en 1777. Ses débuts n'eurent rien de remarquable; mais elle trouva l'art de créer des beautés dans les rôles jusque-là peu remarqués. Mlle Contat joignait à un maintien plein de décence, une taille élégante et la physionomie la plus spirituelle. Elle jouait parfaitement les grandes coquettes. La reine ayant désiré en 1789, voir représenter par elle la comédie de « la Gouvernante », qui n'était point de son emploi, elle apprit en 24 heures plus de 500 vers, et écrivit à la personne qui lui avait fait part du désir de la reine : « J'ignorais où était le siége de la mémoire, je sais à présent qu'il est dans le cœur. » Cette *lettre*, publiée par ordre de la reine, fut le motif de son emprisonnement pendant la révolution, et faillit lui coûter la vie. Mlle Contat se retira du théâtre à l'âge de 50 ans. Peu après sa retraite, elle épousa de Parny, neveu du poète de ce nom, et mourut le 9 mars 1813, des suites d'un cancer, après cinq mois de souffrance.

CONTE (Antoine LE), Contius
natif de Noyon, mort à Bour
en 1586, professa le droit
réputation à Bourges et
léans. Il écrivit contre
Horman. Ses œuv
imprimées en un
Le public leur f
un accueil ass

* CONTE (
dic des Bass
té de ce d
vention,
bre 1792
à la fi
fo

vota ensuite pour la détention et le bannissement de ce prince. Devenu membre du conseil des anciens, il en sortit en mai 1797.

* CONTE (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien habile, né en Normandie en 1755, vint de bonne heure se fixer à Paris. Appelé en 1793 à faire partie de la commission des savants chargée de suivre en grand l'expérience de la décomposition de l'eau par le fer, qui n'avait été essayée jusqu'alors que dans un canon de fusil, ses conseils et ses travaux contribuèrent beaucoup au succès de l'entreprise. Le gouvernement le nomma ensuite directeur de l'école aérostatique établie à Meudon, et quelque temps après chef de brigade commandant le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il était, d'ailleurs, membre de la commission des sciences et arts qui s'y trouvait atta
Arrivé à Alexandrie, il
deux jours au
à boulet
desquels

Digitized by Google

des
Fran

de
ou
. xvie
diffé-
e della
gine de-
| *La Pes-*
zaga, e la
1550, in-4°;
-4°; [*Rime ,*
on discorsi ed
Francesco Pa-
onio Borghesi, e
ni dette le sei so-
e, 1560, in-8°; |
2 vol. in-8°; | *Fat-*
gi, 1564, in-8°.
cette histoire tout
é de son temps
rres de Lombar-
es parties de l'Ita-

lle imprese
n-fol.
. (D. Jo-
ne en 1735,
poème épique
inte, un des
que le Portu-
a, avec l'ima-
moëns, plus de
el.

Antoine), peintre
Crémone en 1732,
n, l'art de transpor-
ile les peintures fixées
railles. Il commença, à
a Bassi, par peindre le
et les fleurs, et étudia en-
figure. On trouve encore
mone plusieurs tableaux de
t de François, son fils. Con-
se vantait de pouvoir enlever
utes les fresques quelconques
es murs où elles étaient peintes, pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plusieurs expériences dans différents palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie [naquit à Sansovino en Toscane, en 1460]. Ses statues, qui ornent Gênes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talents en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la "Santa-Casa", à Lorette; et c'est sur ses plans que l'on érigea plu-

Digitized by Google

répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme, qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; et même long-temps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur le P. Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le duc de Saint-Simon, sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, et en profita. Il mourut dans son fauteuil, dans les plus grands sentiments de piété, dont j'ai ouï raconter au père Latour des choses admirables. »

CONTI (Louis-François DE BOURBON, prince DE), petit-fils de François-Louis, naquit à Paris, le 13 août 1717. Doué de beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demont, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et quoique supérieur en nombre, le roi perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siége et de repasser les monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI (Giusto DE), poète italien, d'une ancienne famille de Rome, où il était né, mourut à Rimini vers le milieu du XVe siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galants, sous ce titre: *La bella mano*, Paris, 1595, in-12, avec quelques pièces de vers de divers anciens poètes toscans. Ce recueil avait été publié pour la première fois à Venise, en 1492, in-4°. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné, en 1715, une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces et des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, et celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI (l'abbé Antoine SCHINELLA), noble vénitien, mort en 1749, à 72 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé: | des *tragédies* (imprimées à Lucques en 1765), qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; | un essai d'un poème intitulé: *Il globo di Venere*; et le plan d'un autre où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa "Théodicée"; mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et lui révélait

Digitized by Google

tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses ouvrages en prose et en poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, et ses *OEuvres posthumes* en 1756, in-4°. Quoique les opuscules de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues, sur des sujets intéressants.

* CONTI (Jean-Baptiste), né à Lendinara en 1741, mort en 1820, fit ses études à Padoue, et vint exercer à Venise la profession d'avocat. Il s'occupa aussi de poésie, et l'on cite en Italie son poème intitulé : *Incoronazione delle imagine di M. V. di Lendinara*, 1796. Il composa plusieurs autres ouvrages en vers dont il donna une édition complète en 1817.

CONTILE (Luc), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne [à Cetone, l'an 1505 ou 1507], s'est fait connaître au XVIe siècle par des ouvrages de différents genres : | *Traduzione della Bolla d'oro*, 1558; | *Origine degli elettori*, 1559, in-4°; | *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4°; | *La Nice*, 1551, in-4°; [*Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti di M. Francesco Patricio, e M. Antonio Borghesi, e con le sei canzoni dette le sei sorelle di Marte*, 1560, in-8°; | *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°; | *Fatti di Cesare Maggi*, 1564, in-8°. On trouve dans cette histoire tout ce qui s'est passé de son temps pendant les guerres de Lombardie et des autres parties de l'Italie.] *La proprietà delle imprese degli affidati*, 1574, in-fol.

CONTO-PERTANA (D. Joseph), mort à Lisbonne en 1735, a donné, dans son poème épique de *Quiterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût et de naturel.

*CONTRI (Antoine), peintre italien, mort à Crémone en 1732, inventa, dit-on, l'art de transporter sur la toile les peintures fixées sur les murailles. Il commença, à l'école du Bassi, par peindre le paysage et les fleurs, et étudia ensuite la figure. On trouve encore à Crémone plusieurs tableaux de lui et de François, son fils. Contri se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques des murs où elles étaient peintes, pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plusieurs expériences dans différents palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie [naquit à Sansovino en Toscane, en 1460]. Ses statues, qui ornent Gênes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talents en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la "Santa-Casa", à Lorette ; et c'est sur ses plans que l'on érigea plu-

Digitized by Google

sieurs édifices publics à Rome. Il bâtit à ses frais, dans sa ville natale, un couvent et une chapelle pour les religieux de l'ordre de saint Augustin. Il mourut en 1529.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie, dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Écriture sainte à Mayence, pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence, et mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé : | *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol. ; | —*in Epistolam sancti Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol. ;— | *in Epistolas ad Corinthios et ad Galatas*, Cologne, 1631, in-fol. | *Politicorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du père Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

*CONYBEARE (Jean), évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhoe, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Fetcham dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Witehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath, le 13 juillet 1754. On a de lui : | *Défense de la religion révélée*, Londres, 1732, in-8°, dirigée contre le livre de Tindal, intitulé : "Le Christianisme aussi ancien que le monde". De tous les ouvrages publiés contre le déiste Tindal, celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. | Des *Sermons* imprimés après sa mort en 1757, au nombre de 20, 2 vol. Ses enfants étant demeurés sans fortune, on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de l'intérêt que l'on prenait à la mémoire de ce prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4600.

* CONZIÉ (Marc-Hilaire DE), évêque d'Arras, né le 13 janvier 1732, d'une famille noble du Bugey, servit d'abord, comme officier de dragons. Ayant quitté la carrière militaire pour celle de l'église, il obtint l'évêché d'Arras. Honoré de la confiance de Monsieur, depuis Louis XVIII, il acquit la plus grande influence dans son conseil privé; refusa de siéger aux états-généraux, dès qu'il sut que Robespierre, qui lui devait son éducation, en avait été nommé membre; se montra opposé à la révolution; manqua payer de sa tête, dans une émeute populaire, son dévouement au ministre Calonne, et fut décrété d'accusation en 1792. Il se réfugia alors en Angleterre, et s'attacha aux conseils des frères de Louis XVI, et principalement à la personne du comte d'Artois (depuis Charles X). Il mourut à Londres en 1804.

COOK (Jacques), célèbre navigateur anglais, né le 27 octobre 1728, à Marton, village du duché d'York; mourut le 16 fevrier 1779, dans une île de la mer de Kamtschatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant un passage sûr par le nord de l'Asie. Les Anglais ont regretté beaucoup cet observateur. Cependant le 1er voyage de Cook, dont le but était d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la Nouvelle-Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma, dans le second, la non-existence du continent aus-

Digitized by Google

tral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de Surville en 1769. Dans le troisième, il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741 par le capitaine Bhéring, et, qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continents ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite le convainquit de l'impossibilité du passage, si long-temps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la Mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations anglaises, Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires et ses matelots, au sujet d'une femme. L'inclination de ce voyageur et des gens de ses équipages pour les femmes sauvages s'était déjà fait remarquer à Otahiti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois; mais où, par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimas de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook conviennent qu'on a très-mal agi envers les habitants de l'île où il périt; que, pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitait avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, et qu'il faudrait beaucoup mieux avoir quelques vices de moins que de connaître quelques îles de plus. On a publié son premier *Voyage* en 5 vol. in-4° et 8 vol. in-8°, Paris, 1774; son second *Voyage* en 6 vol. in-8° et 4 vol. in-4°, Paris, 1778; et son troisième *Voyage* en 8 vol. in-8° et 5 vol. in-4°, Paris, 1785; chacun est accompagné d'un volume de cartes et de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention.

*COOKE (Edward), ancien administrateur anglais, sous-secrétaire d'état de l'intérieur et des affaires étrangères, né en 1755, mort le 19 mars 1820, a publié diverses *Brochures* anonymes en faveur de l'Acte d'union, entre autres: *Arguments for and against a union between Great-Britain and Ireland,* Dublin, 1798, in-8°. Il a dirigé, en outre, pendant quelque temps, un écrit périodique intitulé: *la Sentinelle,* publié en Irlande.

* COOKE (William), écrivain anglais, mort à Londres en 1824, dans un âge très-avancé, est auteur des ouvrages suivants: | *l'Art de vivre à Londres;* | *Éléments de critique dramatique;* | *Vie du célèbre Samuel Foote;* | *Vie de Macklin, avec une histoire du théâtre anglais du temps de ce fameux acteur;* | enfin *la Conversation*, poème didactique qui parut en 1807, et qui eut un grand succès.

* COOMBE (William), écrivain anglais, né à Bristol en 1741, mort le 19 juin 1823, fit de la littérature un métier, et donna, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont remarquables par leur originalité. Les principaux sont: | la *Diaboliade;* | *Relation de l'ambassade à la Chine*, par Æneas Anderson; | le *Diable boiteux en Angleterre*, 6 vol. in-12, 2ᵉ édition, 1810; | *Lettres de Valérius*

Digitized by Google

sur l'état de la Perse, 1804, in-8°; | *Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque*, 4e édition, 1813, in-8°. Il a été traduit en français. | *Histoire de l'abbaye de Westminster*, 1812, 2 vol. in-4°; | le *Registre royal*, 9 vol.; | six *Poèmes explicatifs* de gravures faites sous la direction de la princesse Élisabeth, 1813, in-8°; | le *docteur Syntaxe à la recherche d'une femme*; | des *Lettres*, attribuées d'abord à lord Littleton, in-12; | *Description de la Tamise*; | la *Danse anglaise de la Mort*; | la *Danse de la Vie*, etc.

COONINXLOO (Gille VAN), peintre flamand, né en 1544, à Anvers, où il mourut dans les premières années du XVIIe siècle, avait reçu les leçons de van Aëlst le fils, de Léonard Kroës et de Gille Mostaërt. Il fut le plus grand paysagiste de son temps, et eut de nombreux imitateurs. On estime le coloris, la touche légère de ses tableaux, dont les fonds sont très-variés.

COOPER (Thomas), né en 1517 a Oxford, où il prit les degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Élisabeth. Son zèle pour la religion anglicane fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1569, et en 1584 par celui de Wincester, où il mourut en 1594. On a de lui : [*Abrégé des chroniques*, depuis la 17e année après J.-C., jusqu'en 1540, et de là jusqu'en 1560, publié fautivement en 1559, sous le titre de *Chronique de Languet*. Thomas Languet était en effet l'auteur des deux premières parties et du commencement de la troisième. Cooper en donna lui-même, en 1560, une édition correcte, connue sous le nom de *Chronique de Cooper*, 1565, in-4°:] *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*. Londres, 1565, in-fol.

COOPER (Samuel), peintre de portraits, né à Londres en 1609, mort en 1670, peignit presque tous les hommes célèbres de son temps, et notamment Cromwel. Ses *portraits* sont fort recherchés : le roi de France lui paya 150 louis celui de Cromwel. On lui donna le surnom de petit Van-Dyck. — Il y a eu plusieurs autres peintres anglais du même nom.

* COOPER (Samuel), prêtre anglican, mort en 1799, à l'âge de 61 ans, dans le comté de Norfolk, a laissé : | *Lettre à l'évêque de Glocester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétations des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites comme écrivain sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs*, in-8°, 1766. | *Explications de différents textes de l'Écriture*, in-8°. | *Les premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans les lettres au docteur Priestley*, 1791, in-8°; | et autres écrits de morale, de controverse et de piété.

COOPMANS (George), médecin allemand, né en Frise en 1717, étudia à Franeker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où il suivit pendant un an les cours de Boërhaave et d'Albinus. Fixé dans la première de ces villes, il y exerça son art, devint directeur de l'académie, et mourut en 1800. On a de lui : | une *traduction* latine de l'ouvrage d'Alexandre

Digitized by Google

Monro, "De nervorum anatome contracta", Franeker, 1754, in-8°; réimprimé en 1762, avec un chapitre additionnel; | *Neurologia et observatio de calculo ex urethrâ excreto*, ibid., 1789, in-8°. — Coopmans (Gadso, fils du précédent, professeur de médecine et de chimie à l'académie de Franeker, s'expatria à la suite des troubles politiques de la Holande, et revint ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1810, âgé de 64 ans. On a de lui : | *Varis, sive carmen de variolis*, Franeker, 1783, in-4°; | *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8°, 1[er] vol.; | et deux *chants* d'un poème à la louange de Pierre-le-Grand, qui est resté incomplet.

* COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse en 1745, et passa l'année suivante dans les Indes. En 1757, il prit possession de Calcutta, dont il fut nommé gouverneur. Chargé de réduire Houghly et Chandernagor, il se signala à la bataille du Plassey, et prit Vandavaschi. Le 22 juillet 1760, il battit le général Lally, le força de se renfermer dans Pondichéry, et de se rendre à discrétion le 26 novembre, après quinze mois de siége. En 1762, Coote se rendit en Angleterre, où les directeurs de la compagnie des Indes, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui offrirent une épée montée en diamans. En 1771, il fut décoré de l'ordre du Bain, et nommé ensuite membre du conseil suprême du Bengale et commandant des forces britanniques dans l'Inde. Hyder-Ali ayant envahi le Carnata, Coote se porta sur la côte de Coromandel et le battit en juillet 1781, près de Porto-Novo. Le Carnata ayant été de nouveau menacé en 1783, Coote, quoique infirme et presque mourant, se rendit à Madras; mais il mourut le 29 avril, deux jours après son arrivée dans cette ville.

COOTWYK (Jean), né à Utrecht, vers le milieu du XVI[e] siècle, docteur en droit canon et en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvaient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium hierosolymitanum et syriacum, in quo variarum gentium mores et instituta, insularum, regionum, urbium situs*, etc., *dilucidè recensentur*, Anvers, 1619, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage de Cootwyk prouve qu'il s'était rendu habile dans la littérature grecque et latine, dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP (Guillaume), médecin de Bâle, [mort en 1532,] vint en France sous le règne de Lous XII, et fut honoré du titre de premier médecin de François Premier, vers 1530. C'est un des savants que ce prince chargea d'écrire au fameux Érasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *traductions* de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Æginète.

* COP (Michel), recteur de l'université de Paris, professeur au collége de Sainte-Barbe et l'ami de Calvin, osa en 1536, faire connaître dans un *sermon*,

attribué à Calvin, les idées de réforme qu'il avait adoptées. On déféra Cop au parlement de Paris ; mais il eut le bonheur de s'échapper. Il se réfugia à Bâle, et de là il se fixa à Genève, où il exerça le ministère depuis 1549 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1557 ; on lui donna la bourgeoisie en 1554. On a de lui : | *Exposition familière des proverbes de Salomon, en forme de briêves homélies, contenant plusieurs saintes exhortations relatives au temps présent*, in 4°, Genève, 1556. | *Exposition familière du livre de l'Ecclésiaste*, par Michel Cop, in 8°, Genève, 1557.

COPERNIC (Nicolas), naquit à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en théologie, en philosophie et en médecine, il s'attacha aux mathématiques et à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec le plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne, auprès de Dominique Maria, habile astronome ; ensuite long-temps à Rome où il professa les mathématiques. [On dirait en effet que toutes les grandeurs sont destinées à naître ou à demeurer à Rome, à l'étudier de près ou de loin.] De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore son appartement. Les chanoines reçoivent l'eau aujourd'hui par une machine de son invention, qui l'élève à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, agitées et défendues, quelque temps avant lui, par le cardinal de Cusa. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différents. La Terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La Lune n'est pas dans la règle générale ; elle se meut et décrit son cercle autour de la Terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système, ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616 ; mais, peu de temps après (en 1620), l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse. Copernic, plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que, tandis qu'une chose pouvait s'exécuter

Digitized by Google

sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothèse de Ticho, mais plusieurs autres expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre père des Chales a imaginé jusqu'à 20 hypothèses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les sept planètes, la Terre, et le ciel étoilé : il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypothèses par autant de planétaires. "Mund. mathem." tome 4, p. 323. Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, et fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octavæ sphæræ*, dans lequel il développe son système; et l'autre *De orbium cœlestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-fol., 1566. Gassendi a écrit sa "Vie", moins simplement qu'on ne devait l'attendre de l'auteur et de son héros.

*COPORELLA (Pierre-Paul), religieux de l'ordre des Mineurs conventuels, né dans le royaume de Naples au XVIe siècle, est auteur | d'un ouvrage intitulé : *Quæstiones de matrimonio serenissimæ reginæ Angliæ*, etc., Naples, 1542, in 4°, | et de quelques autres écrits religieux.

COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse, contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'*Abrégé* qu'il a donné du corps de controverses du cardinal de Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et hæreticos nostri temporis, ex R.Bellarmino, in epitomen redactarum*, etc., Mayence, 1626, 3 vol. in-4°.

*COPPOLA (Nicolas), prêtre sicilien, né à Palerme, mort en Espagne en 1697, est auteur des ouvrages suivants : | *Resolutio geometrica duarum propositionum*, Madrid, 1690, in 4°; | *Clave geometrica de la resuelta y demonstrada operacion de la triseccion del angulo*, etc., ibid., 1693. Il a aussi publié une *traduction* espagnole d'un ouvrage de Viviani, disciple de Galilée, sur l'astronomie.—*COPPOLA, né à Naples, mourut à Rome, à la fleur de l'âge, vers 1808 : vicaire du chapitre de Saint-Pierre, secrétaire de la propagande, il était à la veille d'être cardinal. Ecclésiastique parfait, il était aussi, et par cela même, savant du premier ordre. Aux plus hautes connaissances dans la théologie, dans les langues, il joignait la plupart des arts agréables; et son caractère de douceur et d'urbanité le rendait aussi cher au monde qu'à l'Eglise, dont il était un des plus dignes ornements.

COPROGLI-PACHA ou KROPOLI (ainsi que les suivants) (Mahomet), grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, était Albanais, fils d'un prêtre grec, et

Digitized by Google

neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre. Le bacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogli y signala sa valeur. Son mérite parvint à la cour. On lui donna le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort; mais, ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernait, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogli des fers, pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit, ni dans leur emploi. [Coprogli, contemporain du cardinal de Richelieu, était, assure-t-on, en commerce de lettres avec ce ministre. On lui reproche d'avoir violé le droit des nations dans la personne de De La Haye, ambassadeur de Louis XIV.]

COPROGLI-PACHA (Achmet), fils du précédent, grand-visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ottoman et à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, et ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de cannelle dont il se servait au lieu de vin.

COPROGLI-PACHA (Mahomet), frère du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs, en Hongrie, où ils avaient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade, qu'il prit d'assaut, et où il fit passer 6000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux, le 16 août 1691, près de Salankemen, et commençait à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ (Pierre LE), né dans la paroisse d'Ifs, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études, dans l'université de cette ville, avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra, l'an 1753, dans la congrégation des Eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les Eudistes, dans une assemblée générale, l'élurent, le 6 octobre 1775, supé-

Digitized by Google

rieur-général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le 1er septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale : | *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; | *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; | *Traité de l'état des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; | *Traité des différentes espèces de biens*, 1778; | *Traité des actions*, 1778; [Ces livres, peu connus, sont du nombre des meilleurs qu'on ait faits sur le droit.]

* COQ - MADELEINE (LE); chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et lieutenant-colonel de cavalerie. On a de cet auteur : | *La fidélité couronnée, ou Histoire de Parménide, prince de Macédoine*, Bruxelles, 1706, petit in-12, | *Histoire et explication du calendrier des Hébreux, des Romains et des Français*, Paris, 1727, in-12, dédiée au cardinal de Fleury. | *Service de la cavalerie*, Paris, 1720, in-12.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François), natif de Rouen, exerça ses talents sur différents sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont : | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; | *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4°; | *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*; | *Abrégé de l'histoire de Suède*, 1748, 2 vol., in-12; | *Ariane*, ou *La patience récompensée*, 1757, in-12; traduit de l'anglais de Hankersworth. Il mourut à Caen, en 1777.

* COQUEAU (Claude-Philibert), né à Dijon, en 1755, étudia successivement l'architecture et la musique, que ses compatriotes Rameau, Rousseau, Rose, Royer, d'Haudimont, de Bousset, Balbâtre, avaient mise à la mode à Paris. Il y fut Picciniste, et fit peur aux Gluckistes. La musique conduit à tout : Coqueau fut attaché à la maison du roi par De Breteuil. Alors il écrivit *sur la nécessité de transférer l'Hôtel-Dieu*. La révolution n'effraya pas tout de suite les artistes. Roland fit de Coqueau son bras droit. Ils montèrent à l'échafaud la même année, en 1794, celui-ci à 39 ans. Il avait publié pourtant, en 1789, un *Examen des moyens adoptés pour augmenter le pouvoir et améliorer le sort du tiers-état*.

COQUELET (Louis), né à Péronne, en 1676, mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pièces qui prouvent, à la vérité, moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où ces qualités sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : | *Eloge de la goutte*; | *... de rien*; | *... de quelque chose*; | *... de la méchante femme*; | *l'Ane*; | *le Triomphe de la charlatanerie*;

Digitized by Google

| *Le Calendrier des fous ;* | *l'Almanach burlesque ;* | *l'Almanach des dames*. Il a eu part aux " Mémoires historiques " d'Amelot de la Houssaye.

*COQUÉLEY DE CHAUSSEPIERRE (C. G.), avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1791, fut à la fois littérateur et jurisconsulte, ami de Piron et rédacteur du "Journal des savants". Ce fut nécessairement un homme médiocre. Il était pourtant censeur des livres de droit. Son *Code de Louis XV* est une compilation; ses *Études du droit civil* sont superficielles et fausses. On ne pouvait guère attendre de cet écrivain un poëme en prose contre Diderot, intitulé : *Le Roué vertueux ;* ni un livre *Des effets de l'Amour et du Vert-de-gris*, contre le drame, etc. Le *Code de la nature* qu'on lui attribue est de Lavicomterie.

* COQUELIN (Dom François), général des feuillants d'Italie, connus sous le nom de Réformés de saint Bernard, naquit à Salins, dans le XVIIe siècle. Étant passé en Italie, il fut si édifié de la ferveur des feuillants qui faisaient revivre parmi eux le premier esprit de Cîteaux, qu'il en embrassa l'institut, dans le monastère de Sainte-Pudentiane de Rome. Coquelin avait, outre les sciences de son état, cultivé la littérature et même la poésie; tous ces talents étaient relevés par une rare modestie. Ses confrères le nommèrent supérieur dans différents monastères, et procureur général de l'ordre à Rome. L'habileté qu'il déploya augmentant la bonne opinion qu'ils avaient de ses talents et de ses vertus, ils l'élurent général de la congrégation, dans un chapitre tenu en 1654, au monastère de Saint-Bernard d'Almario, près de Gênes. Il montra tant de sagesse et d'habileté dans son administration, que, lorsque le temps de son généralat fut expiré, ses successeurs crurent ne pouvoir mieux gouverner qu'en s'aidant de ses conseils et de ses lumières. Il mourut en 1672, au monastère de Pérouse, où il s'était retiré vers la fin de ses jours. Il laissa : | *Vie de saint Claude*, archevêque de Besançon, en latin, Rome, 1652, in-8°; elle fut traduite en italien la même année. | Une *traduction* d'un livre français intitulé : "Le chrétien du temps"; | un ouvrage assez considérable, intitulé : *De avitis dogmatibus cæterisque erroribus hæreticorum omnium a Christo ad nostram usque ætatem.*

* COQUELIN (Dom Jérôme), dernier abbé de Favernay, né à Besançon, d'une ancienne famille de robe, le 21 juillet 1690, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, à peine âgé de 18 ans. Dès qu'il fut prêtre, on lui confia la direction des jeunes novices, et il composa, à leur usage, un *Cours complet de philosophie et de théologie*. Il aimait l'étude, et s'était appliqué particulièrement à la connaissance de l'histoire et des antiquités. Devenu abbé de Favernay, il voulut faciliter à ses religieux les moyens de s'instruire; il enrichit la bibliothèque de son monastère d'une collection de livres rares et précieux, et forma un nombreux médaillier. Il mourut à Favernay, le 1er septembre 1771, âgé de plus de 80 ans. Il avait été un des premiers membres de l'académie de Besançon. Droz, secrétaire per-

Digitized by Google

pétuel de cette académie, y prononça son éloge. Coquelin laissa en manuscrit : | *Dissertation sur le port Abucin*; | *Dissertation sur l'antiquité de l'église de Besançon*; | un *Cartulaire de l'abbaye de Favernay*; | un *Abrégé chronologique des comtes de Bourgogne*.

* COQUEREAU (Charles-Jacques-Louis), médecin de la faculté de Paris, où il naquit en 1744, fut l'un des premiers membres de la société royale de médecine, dans les "Mémoires" de laquelle se trouvent plusieurs *Dissertations* et *Observations* de lui. Il acheva et publia deux ouvrages de L.-A.-P. Hérissant, son ami, qui ont pour titre, le premier : *Bibliothèque physique de la France*, Paris, 1771, in-8°, insérée plus tard dans la "Bibliothèque historique de la France", par Fontette ; le deuxième, *Jardin des curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares*, Paris, 1771, in-8°. Coquereau publia, en commun avec A.-L. de Jussieu, une dissertation intitulée : *OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4°. Il est auteur de plusieurs *Vies* ou *Notices* de médecins dans la "Galerie française", 1771-1772, 2 vol. in-fol. Coquereau mourut en 1796 : son éloge fut publié par le docteur Lafisse.

* COQUERET (Jean), docteur de Sorbonne, et principal du collége des Grassins, était né à Pontoise, et prit le bonnet de docteur en 1626. Il accompagna saint Vincent de Paul dans ses premières missions. Il avait beaucoup de zèle et de talent pour l'instruction de la jeunesse ; il établit un bon ordre aux Grassins, prenait part à bien des bonnes œuvres au dehors, et était consulté pour son savoir et sa piété. Il mourut à Marseille, le 9 octobre 1655, dans un voyage qu'il avait fait probablement comme visiteur des Carmélites.

COQUES (Gonzalès), peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de Van-Dyck. Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation après l'histoire. Il mourut à Anvers, selon Descamps le 18 avril 1684. [On voit, de Coques, au Musée royal, le charmant tableau représentant *un jeune homme près d'une table couverte d'objets d'arts, écoutant une jeune fille qui joue du clavecin*.]

COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les *Poésies* ont été imprimées à Paris en 1533, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière, mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *OEuvres* de Coquillart ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-12.

COQUILLE (Gui), "Conchylius Romanus", né à Decize, dans le Nivernais, en 1523, seigneur de Romenai, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller-d'état, s'il voulait quitter la province ; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très-modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres

Digitized by Google

était extrême ; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, [la dixième partie de ses revenus. Il ne publia rien de son vivant. M. Dupin, l'avocat, son compatriote, le regarde comme son maître et aussi l'un des premiers jurisconsultes.] La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans le temps l'Église et l'état, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en 2 volumes in-fol. Les principaux sont : | l'*Histoire du Nivernais*, la meilleure qu'on ait de cette province ; | plusieurs *Mémoires* concernant la même province ; | d'autres *Mémoires sur divers événements du temps de la Ligue ;* | *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique.* [Il y a des erreurs graves et des préjugés d'avocat ;] | plusieurs *Traités des libertés de l'Église gallicane*, | *Institution au droit français ;* | des *Poésies latines*, 1590, in-8° ; | *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°.

COQUILLE DES LONGCHAMPS (Henri), né à Caen vers 1746, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé en 1771 professeur au collége de Caen. Au moment de la révolution, il renonça à son état, et se retira à Paris auprès de son compatriote et ami Le Blond, qui bientôt le fit attacher à la Bibliothèque Mazarine. Il mourut administrateur de cette bibliothèque, en janvier 1808, laissant une veuve sans fortune. Coquille avait aidé, dit-on, l'abbé Le Blond, en 1785, dans la rédaction du deuxième volume de la *Description des pierres gravées du duc d'Orléans.*

* CORAM (Thomas), capitaine anglais de navire marchand, né vers 1668, mérite d'être cité à cause de sa charité bienveillante. On doit à ses soins, à sa générosité, à ses sollicitations, un hôpital des enfants-Trouvés. Il mit le même zèle à former un établissement dans l'Amérique septentrionale pour l'éducation des jeunes Indiennes. Le capitaine Coram employait en œuvres de bienfaisance tout ce qu'il possédait, de sorte que, dans sa vieillesse, il eut lui-même besoin du secours d'autrui. Des personnes distinguées s'empressèrent de lui en offrir. Il comptait parmi ceux qui contribuaient à son entretien, Frédéric, prince de Galles. Il mourut à Londres, en 1751, et fut, suivant son désir, enterré dans la chapelle de l'hopital des Enfants-Trouvés.

CORAS (Jean DE), né à Toulouse d'une famille originaire de Réalmont, petite ville du diocèse d'Albi, en 1513, donna des leçons publiques du droit avant l'âge de 18 ans, à Toulouse, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir ; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la Saint-Barthélemy, en 1572, les écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. [On dit aussi que, de retour à Toulouse, il fut mis à la conciergerie avec deux de ses collègues. Des gens inconnus et armés, s'étant fait ouvrir les portes de la prison, les massacrèrent, tandis qu'on délibérait au parlement sur leur condamnation. Ils furent en-

suite revêtus de leurs robes et pendus à l'orme du palais.] Les différents ouvrages de Coras sur le droit civil et canonique, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol.; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professait.

CORAS (Jacques DE), de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en français et en latin, in-4°, en 1673, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme, après avoir lu les *Controverses* du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très-peu de talent. Son poème de *Jonas* ou *Ninive pénitente* sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont : *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui, *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Il mourut en 1677. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

* CORAZZI (Hercule), mathématicien italien, bénédictin de la congrégation du Mont-Olivet, né à Bologne en 1689, professa la science de l'analyse, l'algèbre et la théorie des fortifications à l'université de Bologne, puis les mathématiques transcendantes à Turin, où il mourut en 1726. Il était membre de l'institut de Bologne, et de l'académie des "Ingenosi". Il laissa : | *Dissertationes tres* (sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine), Bologne, 1717; | *de Inondatione Rheni* (le *Reno*, rivière qui passe à Bologne), *ecloga*, ibid. 1718; | *Dissertatio ad M. Mercati metallothecam*, ibid., 1719; | *Eloge de C. Lignani* (en ital.), ibid., 1720. Il publia aussi : | l'*Architettura militare di F. Marchi, difesa dalla critica di Al. Mallet*, ibid., 1720; | des *Discours académiques*; | des *Poésies latines*, etc., insérées dans les recueils du temps ou imprimées séparément.

CORBEIL (Pierre DE), docteur de Paris, [vécut sous Philippe-Auguste], et fut successivement chanoine de la capitale, évêque de Cambrai et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1722. On a quelques fragments de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

*CORBEL, juge au tribunal de Pontivy, député du Morbihan à la Convention, y vota la détention de Louis XVI, comme ôtage, sauf les mesures ultérieures. Après la session, il passa au conseil des anciens, et en sortit en 1797.

* CORBELLINI (Aurélien), ermite de l'ordre de saint Augustin, né en Piémont au XVIIe siècle, est auteur des écrits suivants en latin et en italien : | *Nouvelles décisions de cas de conscience*; | *Leçons académiques sur les sonnets de divers auteurs*; | *Portrait d'un bon prince*; | *Consolations du chrétien*, en dix dialogues; | *Poésies diverses*, etc.

*CORBERT (Denis), prêtre de l'Oratoire, mort le 24 juin 1771, est auteur d'une *Lettre d'un Père de l'Oratoire sur la soumission aux dernières décisions de l'Eglise*.

Digitized by Google

CORBEUIL (François), dont le nom était VILLON, encore plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour vols, sa gaieté ne l'abandonna point, et il fit deux *Epitaphes*, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus : il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. C'est le premier, suivant Despréaux, qui débrouilla, dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux romanciers; mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier, qui se donna le tort d'aimer ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses *Poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier, in-8°, en 1723. On en a donné une autre dans le même format, à La Haye, en 1742.

* CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, dans le xve siècle, a traduit du latin en français un ouvrage intitulé : *Le livre des propriétés des choses*, dont plusieurs exemplaires manuscrits sont à la bibliothèque du roi, numéros 1470, 6869, 6870. Ce livre a été revu et publié par un autre religieux augustin, nommé Pierre Ferget, sous ce titre : *Le grant propriétaire*, etc. : il en existe un grand grand nombre d'éditions; mais elles sont devenues rares, et c'est le principal mérite de cette *traduction* dont l'original a pour titre : "De proprietatibus rerum".

CORBIÈRE (Pierre DE), religieux de l'ordre de saint François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de Nicolas V, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais, l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou : il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berry, et mort en 1653, a laissé un *Recueil de plaidoyers*, 1611, in-4°, et plusieurs livres de jurisprudence, imprimés en différentes années. Il entendait très-bien la partie qui concernait son état; mais, voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin | sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1643 et 1661 ; | son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1663; | et des *Poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son "Art poétique".

CORBINELLI (Jacques), Florentin, était allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier De l'Hôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable ou néces-

Digitized by Google

saire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poème de Fra-Paolo del Rosso, intitulé: "La Fisica", Paris, 1578, in-8°; et le Dante, "De vulgari eloquentia", 1577, in-8°.

CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, mort à Paris, en 1716 [âgé de plus de cent ans], fut l'ami des beaux-esprits épicuriens, par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il affichait la volupté, et se piquait d'en connaître le bon ton. [C'est de lui que madame de Sévigné parle dans plusieurs de ses lettres.] On a de Corbinelli quelques ouvrages peu connus: | un *Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des auteurs de ce temps*, en 1681. | *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours; | l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre.

CORBINIEN (Saint), né à Châtres [aujourd'hui Arpajon], sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus, dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes, ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui le portèrent à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, et il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des apôtres. Le pape, qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays, qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. Malgré l'activité de son zèle et la continuité de ses fonctions, il s'occupait assidûment de tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification. Il vaquait à ses exercices avec ferveur, et avait tous les jours des heures réglées, pour méditer la loi de Dieu, pour examiner son cœur, et pour l'exciter à la vigilance dans toutes ses actions. Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur fit manquer ce criminel dessein par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement [avant d'avoir pu exécuter leur projet]. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se cacher, revint à Freisingue, et

Digitized by Google

y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa "Vie" et la "Relation" de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBULON (Cneus Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate, leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, et en épargna toutefois les habitants, qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit [Vologèse, roi des Parthes], à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira son épée et s'en perça, l'an 66 de J.-C., en disant : « Je l'ai bien mérité. » Corbulon avait composé des *mémoires* sur les guerres qu'il avait faites, dans le genre des "Commentaires de César"; il ne nous en est rien parvenu.

*CORDARA (Jules-César), connu par l'*Histoire de la société des jésuites*, continuée après par Orlandin, Sacchini et Jouvency, est mort à Alexandrie de la Paille, le 6 mars 1784. Il était né dans cette ville, le 10 septembre 1704, quoique originaire de Nice et descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collége de Saint-Ignace, qui avait été destiné par le roi de Sardaigne aux jésuites qui voudraient vivre ensemble, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'*Histoire* dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant et plein de dignité (1 vol. in-fol., Rome, chez Rossi, 1750), on a de lui : | l'*Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*, prononcée et imprimée à Rome en 1741 ; | *la Vie de la B. Eustochie, religieuse de Padoue*, Rome, 1769 ; | plusieurs *Poésies*, parmi lesquelles on distingue *Carmen in numerorum divinatores, vulgo cabalistas*.

*CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), naquit en 1768 à Saint-Saturnin, près de Séez en Normandie. Après la révolution du 31 mai 1795, les chefs du parti girondin ayant été proscrits par Robespierre, allèrent se réfugier dans les départements de l'Eure et du Calvados, dans l'espoir de faire soulever en leur faveur la Normandie. Charlotte Corday, exaltée par le tableau des malheurs dont leurs persécuteurs affligeaient la France, oublia la douceur et la résignation de son sexe, et se détermina à frapper un grand coup qui portât l'effroi dans les rangs de la faction triomphante. Elle se rend à Paris, et se fait admettre par l'abbé Fauchet aux tribunes de la convention. L'assemblée retentissait alors de violentes invictives contre les proscrits, dont les malheurs avaient intéressé Charlotte. Dès ce moment, elle ne balance plus à exécuter son projet. Ayant appris que Marat, qui avait été un des principaux promoteurs de la proscription des Girondins, était retenu chez lui par une indisposition, Charlotte lui écrit pour le prier

Digitized by Google

de lui accorder un entretien secret, parce qu'elle a des choses importantes à lui révéler. Cette première lettre et une seconde restèrent sans réponse. Charlotte, ne se rebutant pas, écrivit une troisième fois, et, suivant le porteur du billet, arriva presque aussitôt que lui à la porte du député. Deux femmes qui étaient dans l'antichambre voulurent l'empêcher d'entrer; mais Marat, comprenant à leurs discours qu'il s'agissait de la personne qui lui avait écrit, ordonna qu'on l'introduisît. Il était dans une baignoire, dévoré par une maladie honteuse qui le faisait tomber en putréfaction. Ayant demandé à Charlotte les noms des députés qui se trouvaient dans le Calvados, il les écrivit sur des tablettes et lui dit qu'il les ferait tous guillotiner sous peu de jours. Charlotte, ne pouvant, à ces paroles, contenir son indignation, tire un couteau qu'elle tenait caché sous sa robe, et le plonge tout entier dans le sein de Marat, qui expire en poussant ce seul cri : « A moi, ma chère amie ! » Les deux femmes accourent et voient encore le couteau ensanglanté dans la main de Charlotte; n'osant l'arrêter, elles poussent de grands cris; la garde arrive, et Charlotte est livrée aussitôt au tribunal révolutionnaire. Elle y parut avec fermeté, et, Fouquier-Tinville ayant voulu faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit brusquement en disant que Marat était un monstre, dont elle s'applaudissait d'avoir délivré la France. On lui donna cependant un défenseur (Chauveau-Lagarde), qui n'eut autre chose à faire valoir en faveur de l'accusée, que sa fermeté et son calme en présence de la mort. Charlotte le remercia avec grâce, en lui disant qu'il avait saisi le véritable côté de la question, et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, elle le pria d'acquitter quelques petites dettes qu'elle avait contractées dans la prison. Les huées dont la populace l'accompagna jusqu'à l'échafaud, ne purent ébranler un moment sa fermeté. Sa belle et noble figure était animée des plus vives couleurs, et ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération. Nullement occupée de la perte de la vie qu'on allait lui ravir, elle laissa apercevoir sur son visage le sentiment de la pudeur lorsque l'exécuteur la dépouilla d'une partie de ses vêtements. Elle fut décapitée le 17 juillet 1793, âgée de 25 ans. Marat avait mérité depuis long-temps d'expier ses crimes par le dernier supplice; mais l'action de Charlotte Corday n'en est pas plus excusable. Les livres de quelques écrivains, et surtout ceux de l'abbé Raynal, lui avaient inculqué des principes irréligieux. Elle refusa l'assistance d'un prêtre à ses derniers moments. Couet de Gironville a publié une brochure intitulée : "Charlotte Corday, décapitée à Paris le 16 juillet 1793, ou Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre", Paris, an VI (1796), in-8°. On trouve dans l'édition des "Œuvres" de P. Corneille, rédigée par Lepan, un tableau généalogique de la famille de Corneille, dans lequel on voit que Charlotte Corday en descendait en ligne directe.

CORDEMOY (Géraud DE), Parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. [Un

Digitized by Google

Discours qu'il publia *sur la nature de l'âme* le fit connaître avantageusement de Bossuet, qui le plaça auprès du dauphin en qualité de lecteur.] Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684, membre de l'académie française. On doit à sa plume : | *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie jusqu'en* 987, Paris, tome 1er, 1685, tome 2, 1689, in-fol.; déprimée par le P. Daniel et louée par d'autres. Cordemoy écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne*, à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son "Histoire de Théodose". Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre, voulant mieux faire, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordemoy avait des idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historien. « Il faut insinuer, dit-il, dans l'histoire l'amour de la vertu, et de quoi donner un honnête désir de la gloire, et surtout faire connaître avec adresse en quoi consiste la véritable gloire. On ne le peut mieux faire qu'en réglant le prix des actions par la conformité qu'elles ont au devoir, et en faisant penser qu'il est bien plus louable de faire, pour le bien public, quelque chose qui paraisse ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne lui serve de rien, ou qui coûte trop. Si la matière principale de l'histoire n'est pas la vie des princes, le but principal qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire; et c'est une raison de rapporter tout aux affaires publiques, et de leur faire connaître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce qui tend à détourner un mal ou à procurer un bien public. » | Divers *traités* de métaphysique, d'histoire, de politique et de philosophie morale, réimprimés in-4°, en 1704, sous le titre d'*OEuvres de feu M. de Cordemoi.*

CORDEMOY (Louis-Géraud DE), fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Fenières, naquit à Paris, le 7 décembre 1651, aida son père dans la composition de son " Histoire de France", et la continua par ordre du roi. Cette *suite*, depuis Hugues Capet jusqu'à la mort de Henri Ier, en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : | *Traité de l'invocation des saints*, in-12; | *Traité des saintes reliques*; | *Traité des saintes images*; | la *Conférence du Diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8°; | *Traité contre les sociniens,* in-12, dédié à Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Église dans les trois premiers

Digitized by Google

siècles, en parlant de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Écriture et sur la tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. *Voyez* BULL, DENYS d'Alexandrie, PETAU.

CORDER (Balthasar), jésuite d'Anvers, où il naquit en 1592, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il étudia la langue grecque le mit en état de donner : une édition des œuvres de saint Denis l'Aréopagite, en 2 vol. in-fol., Anvers, 1634, grec et latin, avec des notes; | *Expositio patrum græcorum in psalmos ex vetustissimis manuscriptis codicibus concinnata in paraphrasin, commentarium et catenam digesta*, 1643-46, 3 vol. in-fol., grec et latin; la version latine et les notes sont de Corder; | *Chaîne des saints pères sur saint Luc*, 1628, in-fol.; | — *sur saint Jean*, 1631, in-fol.; | — *sur saint Mathieu;* | *Job elucidatus*, grec et latin, 1646, in-fol.; | *Joannis Philoponi in cap. prim. Geneseos de mundi creatione libri quatuor, una cum disputatione de paschate*, Vienne en Autriche, 1631, grec et latin, avec une *Dissertation sur la Pâque;* | *Sancti Cyrilli apolog. moral.;* | *Sancti Cyrilli Alexandrini in Jeremiam prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean DE), né en 1570, chanoine de Limoges, sa patrie, mort en 1632; a laissé : | une édition des ouvrages de Georges Cassander, in-fol.; | la *traduction* de l'"Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise", par Fra-Paolo, in-8°; | une autre *traduction* de l'"Histoire des troubles du royaume de Naples", sous Ferdinand Ier, par Camillo Porcio. On lui attribue aussi la *version* française du "Discours sur les défauts du gouvernement des jésuites", que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8°. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société. — Il aurait dû y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Vitré imprima le "Catalogue" de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4°. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché; la bibliothèque de de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal de Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de de Cordes, dont les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denis DE), de la même famille que le précédent, était avocat au parlement de Paris et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. "Il faut, dit-il, que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné". Ce sage magistrat mourut à Paris en 1642, plein de jours et de vertus. Il fut l'ami de saint Vincent de Paul, et la maison de Saint-Lazare est en

Digitized by Google

partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa "Vie".

*CORDICIO (Joseph), religieux franciscain de l'observance, né en Sicile, mort à Naples en 1545, enseigna la théologie à Paris, et donna un *Commentaire sur la logique d'Aristote*.

CORDIER (Mathurin), Normand, professeur d'humanités en l'université de Paris, mourut en 1564, à l'âge de 85 ans, [à Genève, où il s'était retiré pour professer plus librement la réforme.] Il a laissé : | des *Dialogues latins* en 4 livres, qui, pendant plus d'un siècle, ont été fort à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale. | *Civilité puérile et honnête*, dont les éditions se sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables, nos mœurs étant dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfans, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni se moquer des gens, "parce que cela n'appartient qu'à des happelopins et écornifleurs effrontés". On a encore de lui des *Distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française, et d'autres ouvrages qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre. [Il eut le malheur d'avoir pour disciple le trop fameux Calvin.]

* CORDIER (Nicolas), prêtre, professeur hydrographe du roi, né au Havre en 1682, mort à Dieppe en 1766, est auteur | d'une *Instruction aux pilotes*, divisée en trois parties : ouvrage estimé; | de plusieurs *Opuscules* sur la navigation; | et de quelques *cartes marines* des côtes de Normandie. — Cordier (François), oratorien, est auteur d'un *Manuel chrétien;* et de la *Vie d'Anne des Anges*, carmélite, Paris, 1694, in-8°.

* CORDIER (Claude-Simon), chanoine d'Orléans, né dans cette ville en 1704, mourut le 17 novembre 1772. On a de lui la *Vie de Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation de sainte Marie*, 1772, in-12.

* CORDIER (Edmond), dit de Saint-Firmin, prêtre et littérateur, né à Orléans en 1730, mort vers 1816, entra dans la loge maçonnique des Neuf sœurs, dont il fut secrétaire de 1798 à 1792. On ne doit pas s'étonner s'il publia d'assez mauvais ouvrages : | *Sarukma*, tragédie, 1762; | *Éloge de Louis XII*, 1778, in-8°; | *Essai sur l'Éloge de Fénélon*, 1791, in-8°; | *Discours sur la Constitution française*, 1791, in-8°; | *La jeune esclave* ou *les Français à Tunis*, comédie en un acte, 1793, in-8°; | *L'Abeille française*, de 1795 à 1799, 2 vol. in-8°; | *Il n'est pas aisé de se défaire de ses préjugés*, 1800, in-8°; | *Il vaut mieux prévenir le crime que d'être réduit à le punir*, 1800, in-8°; | *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eus à surmonter, pour épurer la langue française*, 1805, in-8°; | *Le Mémorial de Théodore*, in-12; | *Trésor de l'Amour filial*, ou *Répertoire de Gustave*, 1815, in-12. | Après tous ces ouvrages, on aime à citer

Digitized by Google

des *Pensées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la religion*, 1802, in-8°. Pourquoi ce livre n'est-il pas le dernier ou le seul qu'ait fait l'auteur?

* CORDIER (Michel-Martial), conventionnel, était, avant la révolution, juge-de-paix à Coulommiers (Seine-et-Marne). Lors du procès du roi, il vota la mort, rejeta l'appel au peuple et le sursis, et mourut dans l'exil à Bruxelles en 1824, manifestant les sentiments les plus vrais de repentir, de religion et de résignation: un service fut célébré pour le repos de son âme, dans l'église de Notre-Dame de Bruxelles. Il laissa manuscrit un *Essai historique et topographique sur la ville de Coulommiers en Brie*, in-4°, avec plusieurs plans de cette ville à différentes époques.

CORDUS (Euricius), médecin et poète allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il était en liaison avec plusieurs savants de son temps, entre autres avec Érasme; mais sa trop grande sincérité et son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°. [Cordus publia aussi des ouvrages de médecine et de botanique oubliés de nos jours.]

CORDUS (Valérius), fils du précédent et digne de son père, naquit à Simsthausen dans la Hesse, le 18 février 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connaissance des langues et à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais, ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome, le 23 septembre 1544, à vingt-neuf ans. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont: | des *Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-folio; | *Historia stirpium, libr.* v, posthume, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-folio. [Melchior Adam parle d'un sixième livre, mais il est resté manuscrit.] | *Dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières et l'étendue de son esprit lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils voulaient disputer le pouvoir dont Dieu les avait revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre. (*Voyez* Abiron.) Les fils de Coré ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, et David accorda de grands honneurs à leurs descendants. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple, et les chargea de chanter devant l'arche.

CORELLA (Jacques de), capucin navarrois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; et, quoique mort à quarante-deux ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ces ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du Confesseur*,

Digitized by Google

avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII et Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742, pour la vingt-quatrième fois. | Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in-folio, a joui des honneurs d'une dixième édition.*

CORELLI (Arcangelo), musicien italien, [né à Jusignano, près Bologne, en 1653,] mort à Rome, en 1713, à l'âge de 60 ans; [fut long-temps au service de l'électeur de Bavière, et jouit de la protection de plusieurs souverains, tels qu'Innocent XI, Innocent XII, Jacques II, roi d'Angleterre, Christine, reine de Suède. Il excellait sur le violon, et a laissé des *Chœurs*, des *Fugues*, des *Sonates*, des *Trios*, etc., estimés même de nos jours par tous ceux qui se livrent à l'étude du violon et du forte-piano. On a érigé dans le Vatican une statue en l'honneur de Corelli, avec cette inscription flatteuse : "Corelli princeps musicorum". Ce musicien s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Cet habile homme ne méprisait pas la musique française, quoiqu'Italien. Le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses sonates, il eut la modestie de lui répondre : "C'est, monseigneur, que j'ai étudié Lulli."

* COREN-Fustier (J.-J.), député de l'Ardèche à la convention, vota le bannissement de Louis XVI à perpétuité, et sa détention jusqu'à ce que le gouvernement républicain de la France eût été reconnu par les gouvernemens de l'Europe. Il passa au conseil des anciens, et en sortit en mai 1798.

CORET (Pierre), né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournai, où il mourut en 1602. On a de lui : | *Défense de la vérité* contre les assertions de M. de La Noue, en latin, Tournai, 1591. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le P. Possevin, intitulé : "Judicium de Nuæ scriptis", Lyon, 1593; | l'*Antipolitique*, contre Jean Bodin, en latin, Douai, 1599.

CORET (Jacques), jésuite célèbre par ses vertus et par son zèle, mort à Liége le 16 décembre 1721, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont : | le *Journal des Anges*, | la *Maison de l'Éternité*, | le *Cinquième ange de l'Apocalypse*, etc.

* CORGNE (Pierre), chanoine de Soissons, né dans le diocèse de Quimper, vers 1790, était docteur de Navarre; il est auteur des bons ouvrages suivans : | *Dissertation sur la dispute entre saint Étienne et saint Cyprien*, 1725; | *...sur le concile de Rimini*, 1733; | *...sur le pape Libère*, 1736; | *Mémoires sur les juges de la foi*, 1736; | *Dissertation sur le monothélisme et sur le sixième concile général*, 1741. | L'assemblée du clergé de l'année 1760 lui accorda 4,000 livres de gratification pour son ouvrage intitulé : *Défense légitime des pou-*

Digitized by Google

voirs des évêques, qui était encore en manuscrit, et pouvait former 4 vol. in-folio. Pierre Corgne mourut en janvier 1794.

* CORGNE DE LUNAY (Jean-Baptiste-Gabriel LE), docteur et professeur de théologie en Sorbonne, chanoine et archidiacre de l'église de Paris, abbé de Vierzon, fut plusieurs fois député à l'assemblée du clergé, et publia : | *Réponse à la lettre d'un docteur de Sorbonne*, 1759; | *Réflexions sur l'examen de cette réponse*. On lui attribue la rédaction des *Actes de l'Assemblée du clergé en* 1765. Il mourut dans un âge très-avancé en 1804.

* CORILLA est le nom qu'on donnait en Italie à une femme célèbre par ses connaissances, ses talents poétiques, et surtout par la facilité étonnante avec laquelle elle improvisait sur tous les sujets. Après avoir parcouru l'Italie, elle se fixa à Rome, où l'Arcadie la reçut parmi ses membres. Elle fut couronnée au Capitole; mais cet honneur, que le Tasse eut peine à obtenir, et surtout ses mœurs, qui n'étaient pas très-réglées, lui attirèrent des satyres mordantes. Au lieu de réformer sa conduite, elle y répondit par des épigrammes, des sonnets et des chansons. C'était prendre son parti gaiement. Corilla mourut à Rome en mai 1791; elle avait amassé des richesses considérables. On a publié un *Recueil de ses poésies*.

CORINNE, surnommée la « Muse lyrique », [née à Tanagre, près de Thèbes en Béotie,] entra en lice avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. [Selon Pausanias, sa beauté contribua à ses succès, au moins autant que ses talents.] Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de *poésies*; mais il ne nous en reste que quelques *fragmens*, dont on peut voir le détail dans la « Bibliothèque grecque » du savant Fabricius.—Ovide a célébré, sous le nom de CORINNE, une de ses maîtresses : c'est Julie, fille d'Auguste, suivant quelques savants.—[Suidas cite deux autres CORINNE, l'une de Thèbes, et l'autre de Thespies.]

CORINUS, poète grec, plus ancien qu'Homère selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*histoire du siége de Troie*, et la *guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers. — Mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1459 d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé « le Maure », pour écrire l'*histoire* de sa patrie. [Le chagrin vint troubler son travail : car les Français s'emparèrent du Milanais, et le duc, son protecteur, fut fait prisonnier. Bernardin Corio mourut sexagénaire en 1519.] La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-folio; elle est belle, rare et beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celles de Venise, 1554, 1565, in-4°, et de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet histo-

Digitized by Google

rien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. [Corio ajouta à son *Histoire* de Milan ses *Vitæ Cesarum continenter descriptæ, a Julio ad Fredericum Ænobarbum.*] — Son neveu, Charles Corio, s'occupant du même objet que son oncle, nous a laissé en italien un *Tableau de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques et modernes de cette ville, célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIOLAN (Caïus Marcius, surnommé), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant Jésus-Christ. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et s'en rend maître. Le général voulait qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais Marcius n'accepta que le seul nom de « Coriolan », un cheval, et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat, malgré ses services, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné par le tribun Décius à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère, la première composée de consulaires, la deuxième de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal, et environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse, accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'Antium, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la « Fortune féminine », dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment où ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré, comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant Jésus-Christ. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour dix mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante, et la république plus faible. Si les Volsques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIOLAN (François de), capucin; ainsi nommé parce qu'il était de Coriolan, ville de la Ra-

Digitized by Google

labre supérieure; se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques; les principaux sont: | *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus*, etc.; | *Summa theologiæ sancti Bonaventuræ, ad instar Summæ D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata*, etc., 7 volum. | *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus*.

CORIPPUS (Flavius Cresconius), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin le Jeune. Il était aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui: | un *Poème* latin, en 4 livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8°; [et un grand nombre d'autres ouvrages].

* CORMATIN (Pierre-Marie-Félicité Desoteux), né dans un village de Bourgogne vers 1750, suivit le baron de Vioménil en Amérique, en qualité d'aide-de-camp; il s'attacha ensuite à MM. de Lameth. On prétend qu'habillé en femme il prit part à la journée du 6 octobre 1789; mais cette assertion n'est pas suffisamment prouvée. Employé, comme officier d'état-major, sous les ordres de Bouillé, à Metz, il travailla à faciliter l'évasion de Louis XVI, et émigra quelque temps après. Rentré en France, on le nomma lieutenant de la garde constitutionnelle du roi; mais, après le 10 août 1792, il émigra de nouveau. En 1794, il était major-général de la Puisaye, chef des insurgés sur la rive droite de la Loire; et, en cette qualité, il signa l'acte de pacification de la Vendée. Cependant accusé d'infractions au traité, on l'arrêta. Il allait être soumis à une commission militaire, lorsqu'il réclama l'amnistie et les lois constitutionnelles, et parvint, en décembre 1795, à faire placarder dans Paris des affiches où il affirmait que le comité de salut public lui avait promis garantie et impunité. Les membres du comité l'ayant démenti, on le condamna à la déportation, tandis que ses coaccusés, au nombre de sept, furent acquittés. Successivement détenu dans le fort de Cherbourg et à Ham, il recouvra la liberté sous le pouvoir consulaire, et se retira près de Mâcon. Cormatin mourut à Lyon le 19 juillet 1812.

*CORMEAUX (François-Georges), digne curé de Plaintel, au diocèse de Saint-Brieuc, né en 1746, crut d'abord ne pas devoir refuser une des places d'administrateur du département des Côtes-du-Nord; mais il s'en démit bientôt et refusa le serment à la constitution civile du clergé. Forcé de s'éloigner, il continua d'exercer son zèle pour le salut des âmes jusqu'au 9 août 1793 qu'il fut arrêté à Franconville, près Paris. Le courageux confesseur de J.-C. n'hésita point à déclarer sa qualité de prêtre; et il ne cessa, dans le trajet, de parler de Dieu aux personnes qu'il rencontrait. On prit de là l'occasion de supposer qu'il avait voulu provoquer une émeute pour se faire délivrer; le tribunal révolutionnaire de Paris, devant lequel il comparut le 9 juin 1794, punit du dernier supplice ce prétendu conspirateur. Il ignorait sans doute que sa victime n'envisagerait qu'avec des transports de reconnaissance et de joie l'in-

Digitized by Google

strument de mort qui allait le faire vivre uniquement pour son rédempteur. Cormeaux fut exécuté, sur l'emplacement de l'ancienne Bastille, à l'âge de 47 ans. L'abbé Lasausse, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice, a publié sa « Vie », en y joignant plusieurs écrits pieux, attribués à ce saint prêtre. C'est surtout dans les *discours* dictés par Cormeaux aux jeunes prêtres qui partageaient sa prison, qu'on reconnaît son ardent amour pour J.-C., sa tendre confiance en la sainte Vierge, sa vive dévotion pour les anges gardiens, les apôtres et les martyrs de la France.

CORMIER (Thomas), historien et jurisconsulte, mort [vers 1601, à l'âge de 81 ans]; était né à Alençon, de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers sont: [*Rerum in Gallia Henrico II rege gestarum historia, lib.* v, Paris, 1584, in-4°;] | *Histoire de François II, de Charles IX, et de Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : | *Codex juris civilis romani in certum et perspicuum ordinem artificiose redacti, una cum jure civili gallico*, Lyon, 1602, in-fol.; | *Le Code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4°, et réimprimé en 1615. On découvre dans presque tous ces ouvrages la secte que Cormier avait embrassée. Il s'était fait protestant.

* CORMILLIOLE (Pierre-Louis), prêtre, né à Paris le 10 avril 1739, mort dans cette ville le 13 mars 1822, renonça à son état pendant la révolution et se maria. Ses principaux ouvrages sont : | *La Thébaïde, poème héroïque de Stace, traduction nouvelle, avec des notes*, 1778, in-8°; 2e édition, 1783, 3 vol. in-12; | *L'Achilléide et les Sylves de Stace*, trad. en français, 1805, in-12, augmentée de la *version* du « Panégyrique de Calpurnius Pison »; | *Suite et Conclusion de la Pharsale*, ou *Supplément de Lucain, poème latin en sept livres de Thomas May, anglais, traduit en français, suivi du tableau de la guerre civile, poème de Pétrone*, 1819, in-12; | les *OEuvres de Stace, traduction nouvelle*, 2e *édition, revue et corrigée par l'auteur, avec le texte en regard*, Paris, 1820, 5 vol. in-12, ou seulement en français, 2 vol. in-12.

CORMIS (François DE), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.

* CORMONTAIGNE, ingénieur français, mort en 1752, entra dans le corps du génie en 1713, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de-camp, après avoir fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745. Il fut le régénérateur de cette arme, dont il perfectionna le système établi par Vauban. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouvrages ajoutés, sous le règne de Louis XV, aux places de Metz et de Thionville. Bayart, capitaine du génie, a publié, d'après les *Mémoires* de Cormontaigne : | « Mémorial pour

Digitized by Google

l'attaque des places", etc., Paris, 1806, in-8°; | "Mémorial pour la défense des places", etc., 1806, in-8°; | "Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères", 1809, in-8°.

CORNARA - PISCOPIA (Lucrezia-Helena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville le 5 juin 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui eût procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornements du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collége n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avait fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de saint Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit, quatre ans après, tous ses ouvrages en un vol. in-8°, enrichi de sa vie. On y trouve: | un *Panégyrique italien de la république de Venise*; | une *traduction*, de l'espagnol en italien, des "Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme dévote", par le chartreux Lauspergius; | des *Lettres*, etc. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savants la comblèrent. [Il y a de ses *vers* dans le "Recueil de poésies des femmes célèbres", par madame Bergalli.]

CORNARIUS, ou HAGENBUT, (Jean), médecin allemand, [né en 1500 à Zwickaw], chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha surtout à ceux d'Hippocrate, d'Aétius, d'Æginète, et à une partie de ceux de Galien. Ces *versions* sont fort imparfaites. Cornarius connaissait médiocrement la langue grecque, et il ignorait les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iéna, où il mourut d'apoplexie le 16 mars 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avait fait changer son nom de Hagenbut en celui de Cornarius, sous lequel il est plus connu. Outre les *Traductions* indiquées, on a de lui: | quelques *Traités de médecine*; | des éditions de quelques poèmes des anciens sur la médecine et sur la botanique; | des *Poésies latines*; | des *traductions* de quelques écrits des pères de l'église, entre autres "Du Sacerdoce" de saint Chrysostome, des Œuvres de saint Basile, et d'une partie de celles de saint Épiphane; | *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8°; | *Præceptiones de re rustica*, Bâle, 1538, in-8°.

CORNARO (Louis), de Venise, était d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre (Catherine Cornaro) dans le XVe siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566, âgé de plus

Digitized by Google

de cent ans. Il est auteur du livre *Des avantages de la vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, et en français sous le titre de *Conseils pour vivre long-temps*, 1701, in-12. [Il se compose de quatre parties, que l'auteur rédigea successivement depuis l'âge de quatre-vingt-trois ans jusqu'à celui de quatre-vingt-quinze. La première est intitulée, *Trattato della vita sobria*; la seconde, *Compendio della vita sobria*; la troisième, *Amorevole esortazione, nella quale con vere ragioni persuade ognuno a seguir la vita ordinaria e sobria*; la quatrième, *Lettera al reverendissimo Barbaro, patriarca eletto di Aquileja*. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. Son auteur les avait vérifiées tout le premier: car sa santé délicate, affaiblie encore par une jeunesse très-déréglée, l'ayant mis aux portes de la mort, il se détermina enfin à changer de vie et de régime; il s'en trouva bien, et parvint à une très-longue vieillesse.]

* CORNARO (Flaminio), nommé aussi Corner et Cornelio, célèbre sénateur vénitien, né à Venise le 4 février 1693, fit ses études chez les jésuites, et y soutint une thèse de philosophie d'une manière fort brillante. Élu sénateur en 1730, il se montra homme d'état aussi éclairé que citoyen vertueux. Cornaro entreprit d'écrire l'histoire des églises vénitiennes et de celles de Torcello, ville aujourd'hui presque ruinée; ses dernières productions sont des ouvrages ascétiques. Il mourut dans sa patrie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 27 décembre 1778. Dom Anselme Costadoni a écrit sa "Vie", Bassano, 1780, in-8°. Ses principaux ouvrages sont: | *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis, nunc etiam primum editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venise, 1749 et suivantes, 18 volumes in-4°, y compris l'*Histoire des églises de Torcello*, le supplément à la grande table. | *Notizie storiche delle chiese e de' monasteri di Venezia e di Torcello, tratte dalle chiese venete e torcellane di Flaminio Cornaro, senator veneziano*, Padoue, 1758, in-4°. C'est une traduction abrégée de l'ouvrage précédent, faite par l'auteur lui-même, en faveur de ceux à qui le latin n'est pas familier. | *Creta sacra, sive De episcopis utriusque ritus græci et latini in insula Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4°; | *Catarum Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata: et accedit episcoporum methonensium et coronensium series expurgata*, Padoue, 1759, in-4°; | *Hagiologicum italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4°. Il s'y trouve au-delà de sept cents vies de saints de plus que dans le Catalogue des saints du P. Philippe Ferrari, imprimé depuis 1613; | *Esercizio di perfezione e di christiana virtù composto dal padre Alfonso Rodriguez, etc., nuovamente accomodato ad ogni stato di persone, etc.*, Bassano, 1779, 3 vol.; | *Relazione delle imagini miracolose di Maria conservate in Venezia, e notizie storiche della B. V. Maria del Miracolo venerata in Desenzano*, Venise, 1758; | *Apparitionum et celebriorum imaginum deiparæ virginis Mariæ in civi-*

Digitized by Google

tate et dominio Venetiarum enarrationes historicæ, avec figures. L'ouvrage a été traduit en italien par l'auteur. A ces écrits du savant Cornaro, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, soit imprimés, soit inédits. Plusieurs ont été insérés dans la "Nuova racolta" du P. Calogera. On conçoit à peine, malgré sa longue vie, comment Cornaro a pu suffire à de si nombreux travaux. Le clergé de Venise, en reconnaissance de ceux qui le concernaient, fit frapper une médaille en l'honneur de leur auteur, et Benoît XIV lui adressa un bref honorable et flatteur qui fut souvent réimprimé.

CORNAZANI (Antoine), Italien, de Ferrare ou de Parme, florissait vers 1492. On a de lui : | la *Vie de J.-C.*, et la *Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4° ; | la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4° ; | *Poema sopra l'arte militare*, Venise, 1403, in-folio; Pesaro, 1507, in-8°.

CORNEILLE (Saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de Jésus-Christ. Cet apôtre, étant à Joppé, eut une vision dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurait le centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Le saint Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (Saint), successeur de saint Fabien dans le siége de Rome, l'an 251, après une vacance de plus de seize mois ; fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de Novat, prêtre de Carthage (*voyez* l'article NOVATIEN). Une peste violente, qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et y mourut en 252. Saint Jérôme dit, dans la vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien, dans sa lettre cinquante-cinquième à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, dit-il, compter parmi les confesseurs et les martyrs les plus illustres, celui qui se vit exposé si long-temps à la fureur des ministres d'un tyran barbare; qui courait continuellement les risques de perdre la tête, d'être brûlé, d'être crucifié, d'être mis en pièces par des tortures également cruelles et inouïes; qui s'opposait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir puissant de la foi, méprisait les supplices dont on le menaçait? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé jusque-là, il donna cependant des preuves suffisantes de son amour et de sa fidélité, étant dans la disposition

Digitized by Google

de souffrir tous les tourments imaginables, et de triompher du tyran par son zèle. » Il y a deux *Lettres* de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les « Epistolæ romanorum pontificum » de D. Constant, in-fol.

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen, le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de *La Veuve*, de *La Galerie du Palais*, de *La Suivante*, de *La Place royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, et surtout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté le sujet (c'était une imitation de Guilem de Castro), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait; mais qui, par les embellissemens dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite *les Horaces* et *Cinna*. Le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna : c'est moi qui t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna;* mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur un théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque; mais, dans les endroits où il les copie, il paraît original; et, dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète français est fort au-dessus de ces deux Romains. *Le Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol [de Lope de Végal], suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il disait que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* [imitée de l'espagnol, de Calderon], parut ensuite, et le public ne trouva point cette tragédie indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne, étant un jour à

Digitized by Google

une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? » Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière; ce sont les ouvrages d'un vieillard, mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans ses idées! quelle élévation de sentiments! quelle noblesse dans ses portraits! quelle profondeur de politique! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, [qui impatientait son génie], ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu, dans tous les temps, beaucoup de religion. Il traduisit " l'Imitation de Jésus-Christ" en vers; *version* fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille, s'étant accusé à confesse de quelques *poésies* qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux ; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Il mourut doyen de l'académie française en 1684, regardé comme le créateur de l'art dramatique en France. [A ses côtés s'éleva Racine, qui fit paraître dans ses productions cette perfection qu'il est impossible d'atteindre à celui qui ouvre la carrière. Moins grand, moins élevé, moins sublime peut-être que son modèle, sans manquer lui-même de grandeur et d'élévation, le chantre d'Athalie ne laisse jamais voir ces inégalités qui désespèrent quelquefois les lecteurs de Corneille. Nous ne décidons pas s'il a fallu plus de talent pour dissiper les ténèbres de l'art que pour jeter le plus vif éclat au milieu du véritable siècle des lumières.] Joly publia, en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire, qui doit tout au grand Corneille, et, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna, en 1764, une nouvelle édition de ses *œuvres* en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis, avec des augmentations, en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12. Voltaire a joint au texte des *tragédies* et des *comédies :* 1° un "commentaire" sur la plupart de ces pièces, et des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées; 2° une " traduction" de l'Héraclius espagnol, avec des notes au bas des pages; 3° une " traduction " littérale en vers du Jules César de Shakespeare; 4° un " commentaire" sur la Bérénice de Racine, comparée à celle de Corneille; 5° un " commentaire " sur les tragédies d'Ariane et du comte d'Essex, de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques; on a accusé le commentateur, non sans fonde-

Digitized by Google

ment, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien. On trouve les principales dans un livre imprimé à Paris, en 1765, in-12, sous ce titre : "Parallèle des trois principaux poètes tragiques français, avec les observations des meilleurs maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux". [Aux tragédies de Corneille, il faut ajouter *Le Martyre de sainte Thédore*, imprimée et non représentée. Ses autres ouvrages sont : | *Mélanges poétiques*, 1632, in-8°; | *OEuvres diverses*, avec la "Défense du grand Corneille", par le père Tournemine, 1738; | *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry, sur le Cid*; | *Imitation de J.-C., traduite en vers français*, Rouen, 1656; | *Louanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines par saint Bonaventure, et mises en vers français*, 1665, in-12; | *L'office de la sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les vêpres et complies du dimanche, et toutes les hymnes du Bréviaire romain*, 1670, in-12. On trouve plusieurs *Poésies latines* et *françaises* de Corneille dans les recueils du temps.] Ses talents et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence, comme on le voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, et publiée dans le "Journal de Paris", 22 janvier 1788. « J'ay veu hier M. Corneille, nostre parent et ami. Il se porte assez bien pour son aage. Il m'a prýé de vous faire ses amitiez. Nous sommes sortys ensemble après le disner, et, en passant par la rue de la Parcheminerye, il est entré dans une boutique pour faire accommoder sa chaussure qui estoit décousue. Il s'est assis sur une planche, et moi auprèz de lui, et lorsque l'ouvrier eust refait, il lui a donné trois pièces qu'il auoit dans sa poche. Lorsque nous fusmes rentrez, je lui ay offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir, ni la partager. J'ài pleuré qu'un si grand génie fust réduit à cet excez de misère.» [Corneille laissa trois fils : les deux premiers suivirent la carrière militaire, le cadet prit les ordres et obtint le bénéfice d'Aigue-Vive, près de Tours. Indépendamment de la petite nièce de Corneille que Voltaire établit, il existait encore, en 1814, une descendante directe de ce grand homme, à qui le gouvernement accorda, en 1808, une pension de 6000 francs. Parmi les divers "Eloges" de Corneille, on distingue celui de Victorin Fabre, qui remporta le prix en 1807.]

CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Rouen le 20 août 1625, et mourut aux Andelys en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui, et peut-être de nos meilleurs poètes, pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler un cadet de Normandie, en le comparant à son aîné; mais il avait tort d'ajouter qu'il n'avait jamais pu rien faire de raisonnable. Le satirique avait oublié apparemment un grand nombre de pièces

Digitized by Google

qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versifications. [Voltaire a dit de Thomas: «C'était un homme d'un grand mérite et d'une vaste littérature, et, si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son temps qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère.» *Ariane*, *Le Comte d'Essex*, tragédies; *Le Geôlier de soi-même*, *Le Baron d'Albikrac*, *La Comtesse d'Orgueil*, *Le Festin de Pierre*, *L'Inconnu*, comédies en 5 actes, ne sont pas sans mérite.] Thomas Corneille joignait à ses talents toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès, ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés, cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages; et sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfants; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : | la *Traduction* en vers français des *Métamorphoses* d'Ovide, d'une partie des Elégies et des Epîtres du même poète, en 3 vol. in-12. [Cependant son frère traduisait en vers "l'Imitation de J.-C.;"] | un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., qui parut, pour la première fois, l'an 1694, en même temps que celui de l'académie française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique : | un *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 3 vol. in-fol., en 1707, très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très-fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux *Dictionnaires*; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitude dont il serait susceptible; | des *Observations sur les remarques de Vaugelas*. [On compte, parmi les meilleures pièces de Thomas Corneille, *Timocrate*, *Bérénice*, *la Mort de l'Empereur Commode*, *Darius*; *Stilicon*. La première eut un succès prodigieux; pendant six mois elle fut jouée sans interruption. *Camma et Pyrrhus*, *Maximien*, *Persée et Démétrius*, *Antiochus*, *Laodice*, *la Mort d'Annibal*, *Théodore*, etc., tragédies; *les Engagements du hasard*, *Don Bernard de Cigarral*, *l'Amour à la mode*, *le Berger extravagant*, *les Illustres ennemis*, comédies imitées du théâtre espagnol.]

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, né à Paris en 1642,

Digitized by Google

y mourut en 1708, [sans avoir été marié.] Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le paysage; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. [Ses ouvrages, pour la plupart, ont été perdus pendant la révolution.]

CORNEILLE BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du XVIIe siècle, dont on a | *Eugénie;* | *Marthet le Hayer*, ou *Mademoiselle de Scay;* | *les Soupirs de Sifrey;* | *Sainte-Reine;* | un roman intitulé *le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO (Pierre), carme espagnol, vint en France du temps de la ligue, et fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : | *Histoire de la Ligue, depuis* 1585 *jusqu'en* 1590, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8°; Madrid, 1592. Selon de Thou, dans son Histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on sait que, quant à la ligue, de Thou n'a pas été plus exact, et que sa haine contre les Guises a étrangement égaré sa plume. | *Histoire des guerres de Flandre*, en espagnol, Lyon, 1577, in-8°; traduite en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie, ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie, appelant ses enfants : «Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements.» On doit cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition, passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes. (*Voyez* GRACCHUS.) Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : "Cornelia, mater Gracchorum".

CORNÉLIE, fille de Cinna, et femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère, à sa considération, vers l'an 46 avant Jésus-Christ

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier romain; et, sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : «Quoi! César me déclare incestueuse! moi dont les sacrifices l'ont fait triompher.» Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tran-

Digitized by Google

quillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

*CORNELIS (Corneille), peintre hollandais, né à Harlem en 1562, apprit les principes de son art dans cette ville, et forma ensuite le dessein d'aller en Italie; divers obstacles ayant interrompu son voyage, il revint sur Anvers, où il s'arrêta et perfectionna son talent à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Il peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait et même les fleurs. De retour à Harlem, il s'y fixa jusqu'à sa mort, arrivée en 1638. Ses *Tableaux* sont nombreux, et d'un prix élevé. On cite comme les plus remarquables celui qui représente *la Compagnie des arquebusiers de Harlem* (c'est une réunion de portraits); | un *Déluge*; | *Cadmus et le Dragon*; | *Vénus caressant son fils*; | *Cérès et une Nymphe*, etc. Muller et Goltzius ont gravé d'après cet artiste.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du XVIe siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium; Apologia divini judicii: Responsio infantium, et æqui judicis sententia*, Paris, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra, l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges, que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil, et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de "Controverse". Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat. [Le grand Bossuet, qui avait été son élève, prononça son oraison funèbre.]

CORNHERT, ou KOORNHERT [Dideric, fils de Volcart), né à Amsterdam en 1522 dans la classe bourgeoise,] gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier manifeste, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à La Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement, et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther, Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles

Digitized by Google

éclatants, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Église; ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. Il aurait dû ajouter, que des réformes et innovations, telles que celles que Luther et Calvin avaient introduites, ne pouvaient être appuyées ni de miracles ni d'aucune autre marque de mission céleste, puisqu'elles supposent l'Église tombée en erreur, contre la promesse expresse de J.-C., qui nous assure de sa persévérance dans l'enseignement de la vérité jusqu'à la fin des siècles. Les sectes chrétiennes devraient, selon lui, se réunir sous une forme d'intérim, en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs : projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1390. Ses *OEuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol. [On cite : | *De l'origine des troubles des Pays-Bas;* | *De la permission et des décrets de Dieu;* | *Du bon et du mauvais usage de la fortune,* poème. Ses compatriotes le considèrent (avec Spiégel et Visscher) comme le restaurateur de la langue et de la poésie hollandaises.]

*CORNIANI (Jean-Baptiste), né en 1742 à Orzinovi, près Brescia, mort en 1813, est l'auteur de deux pièces applaudies sur tous les théâtres de l'Europe : *il Matrimonio segreto*, et *l'Inganno Felice*, mises en musique par Cimarosa et Paesiello. On lui doit aussi : | un *Essai sur la poésie allemande;* | un autre *sur Lucien;* | une *Analyse du goût;* | et quelques *Dissertations* d'agriculture. Son plus grand ouvrage est celui qu'il a intitulé *Secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1804 et suiv., 9 vol. in-8°, et dont son compatriote, Ugoni, s'occupa à donner une suite.

*CORNIBERT (Pierre-Joseph), prêtre et religieux capucin du couvent de Vesoul, sous le nom de P. Grégoire, né à St-Loup près Dôle, en 1760, décapité à Vesoul le 15 janvier 1795, vingt mois environ après la chute de Robespierre, répondit au juge qui lui demandait quel était son domicile, qu'il n'en avait plus de fixe, depuis qu'au nom de la nation on avait dispersé sa communauté, et qu'il allait partout où l'appelaient les besoins spirituels de ses frères. Son défenseur d'office l'ayant engagé à laisser croire du moins qu'il avait prêté le serment de « liberté-égalité », il se laissa séduire un moment par ses sophismes; mais, l'accusateur public ayant exigé qu'il justifiât dans 24 heures de la prestation de serment, les supérieurs ecclésiastiques du diocèse de Besançon l'engagèrent dans l'intervalle à rétracter la première déclaration que lui avait dictée, non la crainte de la mort, mais celle de voir beaucoup de ministres de l'Église intimidés par son supplice, et le tribunal chargé d'un meurtre de plus. Résistant aux nouvelles instances de son avocat, il répara le scandale involontaire de la veille, par un aveu qui entraînait sa mort. En prononçant la sentence, le président dit au P. Grégoire, comme pour s'en excuser lui-même : « Vous avez toujours eu le désir de donner votre sang pour

Digitized by Google

la foi, vous allez avoir cette consolation. — Je vous remercie, répondit le courageux confesseur, et vous, mes frères, dit-il au peuple, que j'ai eu le malheur de scandaliser par une espèce d'aveu qui répugnait à ma conscience, pardonnez-moi ». Rentré à la prison, il rendit à genoux grâces au Seigneur, qui lui procurait la gloire d'un tel supplice, se fit réciter les prières des agonisants, et comme les apprêts de l'échafaud entraînaient quelque retard : « On prolonge bien mon agonie ! » s'écriait-il avec regret. Enfin on le conduisit à l'instrument de mort, les mains liées derrière le dos, comme un malfaiteur ; nombre de personnes recueillirent son sang avec des mouchoirs, qu'elles conservent encore avec vénération.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. « La science, disait-elle, est la seule chose indépendante de la fortune » ; ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des moyens, et de plus un esprit calme et tranquille, ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

*CORNUÈRE (F.-Gasp.), de l'ordre des frères-prêcheurs au XVIIe siècle, a publié : *le Monde renversé sens-dessus-dessous*, traduit de F.-J. d'Affinat d'Acuto, Paris, 1610, in-8°.

CORNUTUS, philosophe stoïcien, natif d'Afrique, précepteur du poète Perse, [fut appelé par Néron, ainsi que d'autres savants, pour donner un avis sur le nombre de livres que comportait l'histoire romaine que ce tyran voulait mettre en vers. Une réponse franche de Cornutus ayant blessé sa vanité, il l'exila ; Suidas dit qu'il le fit mourir vers l'an 54 de J. C. On a de Cornutus un *Traité de la nature des Dieux*, publié par Alde avec les « Fables d'Esope, Palaphate, » etc., Venise, 1505.]

CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris du XVIIe siècle, a donné en latin une *Description de l'Amérique*, Paris, 1635, in-4.°

*CORNWALLIS (Charles, marquis DE), général anglais, né en 1738, mort en 1805 à Ghazepour (province de Bénarès), gouverneur général de l'Inde, membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie, avait fait ses premières armes en Allemagne, dans la guerre dite de sept ans. Nommé colonel, puis membre des communes en 1761, enfin successeur de son père à la chambre haute, l'année suivante, et chambellan du roi, il ne joua pas un rôle moins important dans la guerre d'Amérique. Il se distingua aux affaires de Germentown et de Redbank, à la prise de Charlestown en 1780, et près de Cambden, où il défit le général Gates, vainqueur de Burgoyne. Les secours envoyés par la France aux colonies changèrent la face des choses. Le général Lafayette commandait un corps chargé de tenir tête au marquis de Cornwallis, et celui-ci reçut bientôt de Clinton l'ordre de concentrer ses forces sur divers points, entre autres à Yorktown, où, faute de secours, l'armée anglaise, forte de 8,000 hommes, fut obligée de mettre

Digitized by Google

bas les armes (19 oct. 1781). Malgré cet échec, Cornwallis n'encourut point de disgrâce; il fut même nommé gouverneur général de Bengale en 1786. Après plusieurs expéditions brillantes contre Tippo-Saëb, qui perdit une partie de ses possessions par le traité du 16 mars 1792, il fut rappelé en Angleterre et envoyé en qualité de vice-roi en Irlande, où il parvint à calmer les troubles par la sagesse de son administration. C'est deux ans après son retour d'une légation en France, où il avait été chargé de pleins pouvoirs pour négocier les conditions du traité d'Amiens (27 mars 1802), qu'on le nomma gouverneur général de l'Inde. L'assemblée générale de la compagnie anglaise dans ces vastes contrées lui avait voté en 1797, comme témoignage de reconnaissance pour les éclatants services qu'elle en avait reçus, une pension viagère de 5,000 livres sterl. (125,000 francs); et la même année il avait reçu de la ville de Londres un diplôme de membre de la Cité, titre réservé au mérite du premier ordre.

* CORNWALLIS (William), contre-amiral anglais, né le 25 février 1744, mort le 5 juin 1819, débuta comme aspirant de marine. Plusieurs belles actions lui procurèrent un avancement rapide. Lorsque la guerre éclata entre la métropole et les colonies d'Amérique, Cornwallis commanda le Lion de 64 canons; vaisseau qui fut désemparé dans le combat livré par l'amiral Byron au comte d'Estaing. En 1781, on l'envoya au secours de Gibraltar. Nommé, la même année, commandant du vaisseau le Canada de 74 canons, et renvoyé aux Indes occidentales, il se distingua à la bataille de Saint-Christophe, livrée au comte de Bouillé, puis au combat de la Dominique, où, opposé au comte de Grasse, il contribua à la prise de son vaisseau, la Ville de Paris, par le Harfleur, que montait l'amiral Hood. Après la paix de 1783, Cornwallis obtint le commandement de la station des Indes orientales, l'un des postes les plus considérés et les plus lucratifs de la marine anglaise : il reçut en même temps le titre de commodore. En 1793, il s'empara de Pondichéry. Nommé alors contre-amiral de l'escadre blanche, puis en 1794 vice-amiral de l'escadre bleue, il fut chargé en 1795 du commandement de la flotte du Canal, place importante lorsque l'Angleterre est en guerre : il attira la flotte française en mer, et remporta sur elle un avantage considérable (23 juin 1794). Cette action d'éclat contribua à sa nomination de gouverneur des Indes-Orientales. Il partit sur le Royal-Souverain; mais désemparé près de Sorlingues, il fut forcé de revenir en Angleterre. Vainement Cornwallis reçut l'ordre de se rendre à son poste sur la frégate l'Astrée ; il s'y refusa, et fut traduit devant le conseil des lords de l'amirauté, qui l'acquitta. Du moins, il resta sans fonctions jusqu'en 1799, époque où il obtint le commandement en chef de la flotte du Canal, et surveilla avec vigilance l'entrée et la sortie des ports de l'Océan. Après la paix d'Amiens, il demanda sa retraite, et vécut dès lors dans l'obscurité.

COROEBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre. Etant venu au secours des Troyens contre les Grecs,

Digitized by Google

Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendait. Il s'obstina à rester, et fut tué par Pénélée, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

* CORONA (Camille), né à Rome, en 1747, exerçait la profession de médecin, lorsque la république fut installée dans les états de l'Église. Partisan des nouvelles idées, on le nomma successivement ministre des affaires étrangères, de l'intérieur et du tribunat. Au retour du gouvernement pontifical, il vint chercher un asile en France, et mourut à Paris en 1817.

CORONEL (Alphonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre le Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des placees, et envoya en Mauritanie Jean de la Cerda son gendre, ponr demander du secours. Il comptait principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandait. Le roi de Castille mit le siége devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois; mais, la ville ayant été emportée d'assaut en février 1353, il fut pris et puni du dernier supplice. [Sa fille (Marie), mariée à Jean de la Cerda, qui périt avec Alphonse, se réfugia dans un couvent. Ayant appris que le roi, attiré par sa beauté, venait l'arracher de sa retraite, elle se mutila le visage à coups d'épée, et parut couverte de sang devant Pierre le Cruel, qui en fut saisi d'horreur; mais, toujours entraîné par son incontinence, il prit pour maîtresse Alphonsine, sœur de Marie, qui lui ressemblait beaucoup, sans en avoir les vertus.]

CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximenès pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (Marc-Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, des globes qui eurent les suffrages des connaisseurs; ils ont douze pieds de diamètre, et sont aujourd'hui à la bibliothèque du roi. Il mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de quatre cents cartes géographiques. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart assez mal digérés: | *Peloponnesi descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8°, qui manque d'exactitude; | *Atlas Venetus*, Venise, 1690, 24 vol Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un traité sur la navigation, accompagné de cartes marines; | *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*; | *Iter anglicanum*; | *Regnorum provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-folio; | *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-folio avec figures; | *Histoire de Venise*, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504, Venise, 3 vol. in-folio en italien; | *No-*

Digitized by Google

menclatura successorum sancti Francisci de Paula; | *Bibliotheca universalis*, par ordre alphabétique, 15 vol. Elle est restée manuscrite.

CORONIS, fille de Phlégias. Apollon l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme appelé Ischys. Cette infidélité piqua tellement ce Dieu, qu'il les tua l'un et l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant qu'il fit élever par Chiron, et qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avait prise sur Coronis, et pour punir le corbeau qui l'avait informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CORRADINI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), né en 1658, à Sezza, devint, dès sa première jeunesse, un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages : | *Vetus Latium profanum et sacrum*, in-fol., 2 vol., réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4° : production curieuse et pleine de savantes recherches; | *De civitate et Ecclesia setina*, Rome, 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

* CORRADINO DALL' AGLIO (l'abbé Gian-Francesco), a donné à Venise, en 1738 : | les *Poésies de Catulle*, d'après de prétendus manuscrits qui n'ont jamais existé : | la *Traduction* en vers italiens du poème de *Coluthus;* | l'*Enlèvement d'Hélène*, etc.

CORRADO (Sébastien), [né au château d'Arceto, dans le Modenais], professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du XVIe siècle. On a de lui : | *In M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1537, in-8°. C'est le recueil des recherches que l'auteur avait faites pour expliquer différents passages de Cicéron, son auteur favori;] *De copia latini sermonis*, Venise, 1582; | *Annotationes in epist. Ciceronis familiares*, Bâle, 1660, etc. Livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Corrado forma à Reggio une académie de littérature, qu'il anima par ses leçons et ses exemples. Il laissa aussi des *Elégies* qui ont mérité les éloges du cardinal Bembo.—Un autre CORRADO (François), auditeur de rote, puis cardinal, mort en 1666, a laissé un recueil de décisions du tribunal de la rote.

CORRADUS (Pyrrhus), de Terra-Nuova, au diocèse de Rossano, dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples et grand-inquisiteur à Rome, vivait dans le XVIIe siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum*, etc., Venise, 1656, in-folio.

*CORRARO (Antoine), en latin "Corrarius", cardinal et littérateur, né à Venise en 1359, fut évêque de Bologne et d'Ostie, avant de recevoir la pourpre des mains de Grégoire XII, son oncle, qui l'envoya comme légat en France et en Allemagne. Il mourut à Padoue, en 1445. Étant doyen du sacré collége, il avait été à Venise un des instituteurs de la congrégation de Saint-George "in Alga", et il lui légua une riche collection de manuscrits. Son

Digitized by Google

neveu, Grégoire, composa, à sa louange, un opuscule intitulé : "Soliloquium ad Deum de vitâ et obitu Antonii episcopi Ostiensis.". — Un autre Antoine Corraro, également Vénitien, mort en 1445, était de l'ordre des dominicains, et avait occupé les siéges épiscopaux de Brescia et de Ceneda.

*CORRARO (Grégoire), neveu du cardinal Antoine, né à Venise en 1411, fut protonotaire apostolique, puis patriarche de Venise; il mourut en 1464. On a de lui : | *Progné*, tragédie, imprimée pour la première fois, Venise, 1558, | et trois *Discours en vers* restés manuscrits jusqu'au commencement du XIXe siècle, traduits en italien par J.-A. Moschini, et publiés avec le texte latin, le premier sous le titre : *Dell' educare la prole*, Venise, 1804; les deux autres intitulés : *Dell' importanza di fuggire le colpe leggiere*, et *La buona condotta della vita può sola tener in freno la lingua del volgo*, ibid., 1809. On peut voir la liste des autres écrits de Corraro, dans les "Notizie delle opere degli scrittori veneziani".

CORREA (Thomas), de Coïmbre, en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut à l'âge de 58 ans, l'an 1595, à Bologne, où il enseignait la grammaire. On a de lui des ouvrages latins en vers et en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SAA (Salvador), naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père maternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Il avait déjà remporté plusieurs victoires sur les Hollandais, lorsque, la révolution de Portugal ayant fait passer cette couronne dans la maison de Bragance, en 1641, il se rangea sous les drapeaux de Jean IV, qui le nomma vice-amiral. Il continua ses succès contre les Hollandais, défit l'armée du roi de Congo, et conquit le royaume d'Angola. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes deux rois nègres pour supports, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

*CORREA (Emmanuel), jésuite portugais, né à Loanda en Afrique, professa les belles-lettres et la théologie morale et scolastique dans l'université d'Evora, en Portugal, et devint provincial et assistant du général de son ordre. On a de lui : *Idea consiliarii, sive Methodus tradendi consilii ex regulis conscientiæ*, Romæ. 1712, réimprimé en 1752, in-folio.

CORREA (Emmanuel), né à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, en 1712, entra chez les jésuites, en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où il enseigna la philosophie à Fernambuco, et la théologie à Bahia (Baie de tous les Saints). Il se livra en même temps à tous les travaux du zèle évangélique. Arrêté avec les autres jésuites, par ordre du ministre Carvalho, il fut transporté à Lisbonne et de là à Rome, où il mourut en 1761. Sa "Vie", élégam-

Digitized by Google

ment et judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très-intéressantes, et propres à expliquer divers événements de ce siècle dont les vraies causes sont encore inconnues.

*CORRÉA DE SERRA (Joseph-François), botaniste, né à Serpa, en Portugal, l'an 1750, fut de bonne heure conduit par son père à Rome et à Naples. Revenu à Rome, il y reçut les ordres, et s'adonna à l'étude des langues anciennes, et à celle de la botanique. En 1777, le duc de la Foens, oncle de la reine de Portugal, le ramena dans sa patrie. Correa établit sous ses auspices en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut secrétaire perpétuel. On lui avait même accordé la liberté de faire imprimer tous les "Mémoires et travaux de l'Académie", sans aucune censure préalable; mais ses publications lui furent funestes. Dénoncé à l'inquisition en 1786, il se vit obligé de chercher un asile en France. Après la mort de Pierre III, époux de Marie Ire, il rentra dans sa patrie. Mais alors il accueillit en Portugal un homme, proscrit comme fédéraliste, et qu'on représenta comme un jacobin; c'était Broussonnet, avec lequel il s'était lié pendant son séjour en France. Corréa prit le parti de fuir avec lui, et se rendit en Angleterre, où, sur la recommandation du chevalier Banks, il fut reçu membre de la société royale de Londres. En 1797, on le nomma conseiller de légation; mais, s'étant brouillé avec l'ambassadeur portugais, il profita de la paix d'Amiens pour venir à Paris où il resta jusqu'en 1813. Pendant cet intervalle il s'occupa de ses études favorites; l'Institut le reçut au nombre de ses correspondants. En 1813, il se rendit aux Etats-Unis, pour continuer ses recherches de botanique, et y fut nommé, en 1816, ministre plénipotentiaire du Portugal. En 1820, on le nomma membre du conseil des finances; il rentra donc dans sa patrie, après avoir visité Londres et Paris. Elu en 1823, par sa province, député aux Cortès, il mourut la même année, sans avoir pris une grande part aux travaux de cette assemblée. Lorsqu'il était à la tête de l'académie de Lisbonne, il avait fait imprimer notamment les travaux des académiciens sur l'histoire de Portugal sous le titre de *Monumentos ineditos*; il publia aussi quelques *Mémoires*, particulièrement sur la Botanique physiologique. A Paris, pendant ses deux séjours, il en donna plusieurs sur des points intéressants de physiologie végétale, qui renferment des vues profondes sur la fructification. Il travailla aussi à la "Biographie universelle", publia un *Mémoire sur l'état des sciences et des lettres en Portugal*, un autre *sur l'Agriculture des Arabes*, et un troisième *sur les Templiers*. En Angleterre il travailla aux "Transactions philosophiques", et inséra quelques articles intéressants dans les "Recueils de la Société Linnéenne". En Amérique, il donna un *Mémoire sur la formation et la nature du sol de l'état de Kentuchy*. Outre ces *Mémoires* il en a publié un avec Cels, *sur le Rutabaga* ou *Navet de Suède*. Il prononça enfin plusieurs *Discours académiques*; et quelques *Eloges* dans l'académie de Lisbonne.

Digitized by Google

*CORREAD (l'abbé) a composé au XVIIIe siècle une *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à l'hôpital de Lyon.

* CORREAL (dom Gabriel), théologien espagnol et chanoine de Zamora au commencement du XVIIe siècle, est auteur des ouvrages suivants : | *La prodigiosa historia de los dos amantes Argenis y Poliarcho*, Madrid, 1626, in-4° ; | *La Cinthia de Aranjuez*, ibid., 1629, in-8°.

CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, dit LE), naquit à Correggio, dans le Modénais, en 1494. La nature l'avait fait naître peintre, et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignait presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable ; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agréments infinis, répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air, et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très-modique : ce qui, joint à sa bienfaisance, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour, ayant été à Parme pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 livres en monnaie de cuivre. La joie qu'eut le Corrège de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avait, et à la chaleur du jour. Il avait douze milles à faire, revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Correggio, en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses *Vierges*, ses *Saints* et ses *Enfants*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connaît son exclamation après avoir considéré long-temps dans un profond silence un tableau de Raphaël : «Anch'io son pittore» ; c'est-à-dire, « Je suis peintre aussi moi.» [Il avait coutume de dire que sa pensée était au bout de son pinceau. Le Musée royal possède neuf tableaux de ce peintre : celui de *Saint Jérôme* est le plus beau de tous. On admire aussi, avec juste raison, celui qu'on a appelé *La Nuit du Corrège*; c'est dans ce tableau que le Bassan et ensuite l'école flamande ont appris les beaux effets de lumière qu'ils se sont plus à répéter tant de fois. Les autres chefs-d'œuvre du Corrège sont l'*Ascension*, l'*Assomption* (fresques), et le tableau du *Christ mort*.]

* CORRODI (Henri), naquit à Zurich, en 1752. Son père, loin de favoriser ses dispositions par une éducation soignée, mit des obstacles au développement de ses talents. Mais, s'étant rendu à Leipsick et à Halle, Platner et Semler lui donnèrent des soins particuliers. Corrodi acquit de grandes connaissances, non-seulement en théologie et en droit, mais encore dans les sciences mathématiques et philosophiques. Revenu en Suisse, il fut nommé, presque malgré lui, en 1789, professeur de droit natu-

Digitized by Google

rel et de morale au gymnase de Zurich. Écrivain laborieux et fécond, il publia en allemand de nombreux écrits : | une *Histoire critique du millénarisme*, 1781, ouvrage rempli d'érudition et judicieux ; | *Histoire du canon des livres saints chez les Juifs et chez les chrétiens ;* | *Recueil de discours et de mémoires philosophiques*, 1786 ; | un Journal théologique, qui parut depuis 1781, sous le titre de *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*. Il donna dans ce Journal quelques essais sur l'*Histoire de la religion et du fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point terminée. Corrodi mourut à Zurich en 1793. Sa probité et sa bienfaisance le firent chérir de tout le monde. Meister a publié, en allemand, une "Notice" sur la vie de Henri Corrodi, Zurich, 1793.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur et comme imprimeur. Nous avons de lui : | les *Antiquités chroniques, et singularités de Paris*, 1568, in-8°. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé ; | le *Trésor des histoires de France*, 1583, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules ; | les *Divers propos des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare. [A ces ouvrages, il faut ajouter | le *Catalogue des villes et cités assises ès trois Gaules*, avec *un Traité des fleuves et fontaines d'icelles*, Paris, 1540, in-16, goth. fig., augmenté d'un 2e livre par Champier ; | *Parnasse des poètes français modernes*, Paris, 1577, etc.] — Jean Corrozet, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le "Trésor", etc., composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

*CORSANGE (Jean-François-Jacques), né à Paris, mort à Bordeaux le 4 avril 1821, âgé de 70 ans, est auteur de *Pièces de théâtre*, Boulogne, 1807, 2 vol. in-8°. L'une de ces *Pièces*, qui ne valent pas la peine d'être nommées, *Virginie* ou *l'Orpheline de village*, fut faite en société avec Henrion, mort le 8 octobre 1807, à 39 ans.

*CORSETTI (Antoine), jurisconsulte, né à Noto en Sicile, auditeur de rote à Rome, obtint en 1501 l'évêché de Melito, et mourut empoisonné à Rome en 1503. On a de lui quelques *Traités de jurisprudence* peu remarquables. — *Corsetti (Octave), autre jurisconsulte, né à Palerme, en 1538, mort en 1587, fut nommé par Philippe II (roi d'Espagne et des Deux-Siciles), juge du tribunal suprême de Palerme et membre du consistoire de conscience. On a de lui | un traité intitulé : *Consiliorum feudalium*, in-4°, | et quatre *Discussions de droit* (en latin) insérées dans le recueil de P. de Lune. — *Corsetti (Pierre), fils du précédent, suivit la carrière de son père, prit ensuite l'habit religieux, et mourut à Palerme en 1643. On a de lui plusieurs écrits dont le plus remarquable a

pour titre : *Problema politicum... de magnanimitate*, etc.

*CORSETTI (François), littérateur italien, recteur du séminaire archiépiscopal de Sienne, au XVIIIe siècle, est auteur | de *Traductions* en vers de quelques Elégies de Tibulle et de Properce, Sienne, 1745; des Satires d'Horace, ibid., 1749; | et d'une *Vie de Girolamo Gigli*, ibid., 1745, in-4°. On a aussi de lui quelques *Tragédies* de divers auteurs, arrangées pour la scène italienne, ibid., 1756, in-4°.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), né à Celano dans l'Abruzze en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays : | *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4°; | *De Aniene ac viæ Valeriæ fontibus enarratio, cum inscriptionibus locorum adjacentium*; | *Acta SS. MM. Simplicii, Constantini et Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4°. Les bollandistes, regardant ces actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense; | *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi et les environs*, en italien, etc.

CORSINI (Saint André), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siége de Fiesoli; les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir dans l'église de Saint-Jean de Latran une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulut être enterré. [La "Vie" du saint a été écrite, 1° par un de ses disciples; 2° par Pierre-André Castagna, carme qui vivait dans le siècle suivant; 3° par François Venturi, évêque de San-Severo : celle-ci a été imprimée à Rome en 1620, in-4°, et le P. Maffei, jésuite, en a donné un abrégé].

CORSINI (Édouard), religieux des écoles pies, [et l'un des plus grands hommes du XVIIe siècle,] né à Fanano dans le Modenais, l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques, métaphysiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 et 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjugait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse et une modération qui n'offensèrent personne. Il savait douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraîtrait bien remarquable si l'événement la vérifiait un jour : "Novæ adeo stellæ observari poterunt quæ hy-

Digitized by Google

pothesim Copernici destruant ". Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. Une observation, qui paraît souvent fort indifférente, et qui ne semble regarder qu'un objet de très-peu de conséquence, suffit pour donner un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que d'idées n'a pas tout à coup anéanties le petit tube de Toricelli? L'horreur du vide était-elle alors moins accréditée, moins universellement enseignée que ne l'est aujourdhui le mouvement de la terre? Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia, en 1735, un nouveau cours d'*Eléments géométriques* écrits avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; et le second, augmenté des *Eléments de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, et particulièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*. Le 1er volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le 4e et le dernier dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, eurent le tort de l'enlever à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *Dissertations* in-4°, *sur les jeux sacrés de la Grèce*, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il donna, in-fol., un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre: *De Notis Græcorum*. Ce livre exact et plein de sagacité fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur: *De Præfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. Il était près d'en publier le 1er volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art. [On trouve la liste complète de ses ouvrages, qui sont très-nombreux, dans Tiraboschi, " Bibliothèque des écrivains de Modène. "]

*CORSO (Renauld,) littérateur italien, originaire de Corse, né à Vérone en 1525, fut docteur en jurisprudence à l'université de Bologne. La dévastation de ses propriétés pendant la guerre qui

Digitized by Google

éclata entre Paul IV et le roi d'Espagne, et les chagrins que lui causa sa femme, Lucrèce Marchesini, le dégoûtèrent du monde. Il embrassa l'état ecclésiastique et mourut en 1582, évêque de Strongoli. Ses ouvrages les plus remarquables sont : | *Dichiarazione sopra.... le rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542, Venise, 158, in-8°; | *Fondamenti del parlar toscano*, Venise, 1549, in-8°; | *Indagationum juris libri tres*, ibid., 1568; | des *Lettres*; des *Sonnets*, etc.

CORT (Corneille), maître de gravure d'Augustin Carrache, était de Hoorn en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville superbe. [Il demeura pourtant à Venise, où le Titien lui fit graver plusieurs de ses tableaux]. Il mourut en 1578. Cort est au rang des graveurs les plus corrects. Des connaisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une pièce qui représente son *Académie* est très-recherchée des curieux. [Ses meilleures estampes sont | : la *Transfiguration*, de Raphaël, qui n'a été surpassée que par Mengs (1810); | l'*Académie des beaux-arts*, d'après Jacques Strada; | le *Massacre des Innocents*, d'après le Tintoret, etc.]

*CORTASSE (Pierre-Joseph), jésuite français, né en 1681, mort en 1740, a publié une *Traduction* du grec en français d'un "Traité" de Saint Denis l'aréopagite sur les perfections divines, Lyon, 1739, in-4°, augmenté de notes critiques et dogmatiques.

CORTE (Dieudonné), né à Brescow dans la Basse-Lusace en 1698, professeur de droit à Leipsick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans, travailla aux journaux de cette ville, et publia, en 1724, in-4°, une excellente édition de Salluste, avec de savantes notes, et les *Fragments des anciens historiens*. On a encore de lui | : *Tres Satyræ Menippeæ*, Leipsick, 1720, in-8°, | et d'autres ouvrages.

*CORTENOVIS (Ange-Marie), savant antiquaire, religieux barnabite, membre de l'académie des sciences et belles-lettres d'Udine, de la société d'agriculture de cette ville, né en 1727, mort en 1801, professa dans divers colléges de son ordre, et se livra pendant 37 années à la recherche et à l'étude des antiquités du Frioul. On a de lui un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissertations* et de *Lettres* dans lesquels il a constaté le résultat de ses observations. Ses écrits ont été imprimés en partie, de 1798 à 1801, dans les "Memorie per servire alla storia letteraria e civile d'Italia", journal littéraire de Venise, dans le "Journal de Berlin" et dans celui de Pavie. L'autre partie a été publiée de 1790 à 1801.

*CORTESE (Paul), évêque d'Urbin, né en Toscane l'an 1465, mort en 1510, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | un traité *de Cardinalatu*, imprimé en 1510, in-fol.; | un dialogue *de Hominibus doctis*, Florence, 1734, grand in-4°; | et un *Commentaire* "In IV libros sententiarum P. Lombardi", etc., Rome, 1503; Paris, 1513; Bâle, 1540.

*CORTESE (Jean-Baptiste, ou Grégoire), cardinal, évêque d'Ur-

Digitized by Google

bin, né à Modène en 1483, remplit d'éminentes fonctions auprès du pape Paul III, qui l'honorait d'une grande confiance. Il mourut en 1548. Ses ouvrages, recueillis en deux volumes, par Gradenigo, évêque de Cénéda, ont été publiés à Padoue en 1774, sous ce titre: *Gregorii Cortesii.... omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera*, etc. —* CORTESE (Jules). théologien napolitain du XVI[e] siècle, a écrit un traité *de Deo et mundo*, etc., et un *Discours* (en italien) *aux puissances d'Italie pour les engager à faire partie de la ligue germanique contre les Turks*, imprimé à Naples en 1594.

CORTEZ (Fernand ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Medellin dans l'Estramadure, en 1485, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres, et se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. [Ovando, son parent, gouverneur de Saint-Domingue, l'associa à l'expédition de l'île de Cuba, commandée par Diego Velasquez: celui-ci, devenu gouverneur de cette île et mécontent de son lieutenant Grijalva, qui avait découvert le Mexique, chargea Cortez de la conquête de ce vaste pays; mais bientôt, jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, il se rétracta et voulut le faire arrêter. Cortez, adoré de ses troupes, déjoua les projets du gouverneur, et] partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. [Il arriva sur les côtes du Mexique, le 4 mars 1519; et, après avoir fait brûler ses vaisseaux pour montrer à ses soldats qu'il fallait vaincre ou périr,] il avança le long du golfe de ce nom, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie, qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. [Après avoir jeté les fondements de la ville de Vera-Cruz, Cortez marcha vers celle de Mexico, qu'on lui avait désignée comme la capitale du royaume, et le séjour d'un souverain très-puissant, auquel obéissaient trente caciques différents, et dont les richesses étaient immenses. Il y entra le 8 novembre 1520.] Montézuma, roi du pays, se soumit, et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols, s'étant fait ouvrir les portes du grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain, et affreusement orné de crânes et d'ossements, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis renverser toutes ces idoles, dit Cortez dans une de ses *Lettres* à l'empereur Charles-Quint; je fis nettoyer toutes les chapelles

Digitized by Google

particulières où se faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des images de Notre-Dame et d'autres saintes.» Montézuma fut très-affecté de ce changement. Un des généraux du prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général, et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de 600,000 marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire. [A son retour à Mexico, il en trouve les habitans révoltés contre Montézuma, qui paraissait s'être attaché de bonne foi aux Espagnols, et qui périt bientôt, tué d'un coup de pierre, par ses sujets, au moment où il voulait les haranguer. Guatimozin, son neveu et son gendre, lui succède, et obtient d'abord quelques succès contre Cortez, qui est obligé de se retirer; mais celui-ci ne tarde pas à revenir, et secouru par ses alliés de Tlascala, autre nation indienne, il rentre en vainqueur dans Mexico. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent en sa puissance le 13 août 1521.] Les soldats, n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardents, pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put empêcher ce premier mouvement de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage... Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de cent cinquante mille livres de rentes; mais, malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir une audience. Un jour, il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda: « Qui êtes-vous? — Je suis un homme, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes ». Il mourut dans sa patrie, en 1554, à 63 ans. Ame haute et pleine d'énergie, d'un courage et d'une activité à l'épreuve de tous les travaux et de tous les périls, d'une constance que tous les obstacles ne faisaient qu'affermir, sans opiniâtreté néanmoins, et sans témérité; n'abandonnant rien au hasard de tout ce qui était du ressort de la prudence, à laquelle suppléait alors cet instinct martial qui est un

Digitized by Google

guide encore plus sûr, toujours il prenait conseil, et jamais il ne se piqua de faire prévaloir son avis qu'il ne fût en effet le meilleur. Du reste, il était d'un caractère doux, ouvert, affable, d'une générosité qui captivait la confiance et lui enchaînait tous les cœurs; plein de gaieté dans le commerce ordinaire de la vie, insinuant et persuasif dans les conférences et les négociations, fertile en expédients, prompt à trouver des ressources, enfin rempli d'honneur, de probité, et plus encore de foi et de religion. Cortez fut, en un mot, tout ce que devait être le héros destiné à fonder et à cimenter le double empire d'une nouvelle Espagne et d'une nouvelle Église dans le Nouveau-Monde. Quelque vive que fût sa passion pour la gloire, à laquelle la soif de l'or, si contagieuse de son temps, ne parut jamais rien ôter, il témoigna beaucoup plus d'ardeur encore pour établir le règne de J.-C. Il a paru sous son nom : *De Insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. La meilleure "Histoire des conquêtes de Cortez" est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de la Guette, et imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. Nous avons encore sur les exploits de Cortez, trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites et publiées en 1778 par De Flavigny. Elles sont écrites d'une manière très-intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. La naïveté, la modestie et la simplicité qui caractérisent ces *Lettres*, attestent la vérité des traits qui peignent ce conquérant; il est clair qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événements qu'il décrit... On y retrouve partout la même ingénuité... pas un mot de déclamation sur quelques usages révoltants de Mexico, sur le culte meurtrier de ses habitants, sur leurs infidélités, et leurs trahisons; c'est toujours en courant, et sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces détails presque imperceptibles dans sa relation. Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière, écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entreprise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, ils ne pourront s'empêcher d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les peuples barbares du Mexique. Il y eut peut-être depuis dans cette contrée de l'Amérique moins d'habitants indigènes qu'il n'y en avait autrefois (1); mais ils eurent une religion pacifique et bienfaisante;

(1) Cela est très-douteux : les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population; et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

Digitized by Google

ils eurent des sentiments d'humanité, des mœurs, de la probité. Les descendants du peuple que Cortez a combattu, ne mangent plus de viande humaine; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or; ils sont devenus hommes et chrétiens; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. Ce fut la cause de la nature et de son auteur, du Dieu créateur et père de tous les hommes, que Cortez prétendit venger, quand il les vit immolés comme des brutes, sur les autels des démons : divinités homicides, qui, en pleine liberté, prenaient leurs délices à s'abreuver de sang humain, dans les ténèbres d'une superstition où ils régnaient presque aussi absolument que dans celles de l'enfer. (*Voyez* ATABALIPA, MONTEZUMA, etc.)

CORTEZ, ou CORTESIO (Grégoire), né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de saint Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avait fait renaître la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la poupre en 1542. Cortez était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers et en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8°; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, et de son zèle pour les progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens de lettres, et des faits utiles à ceux qui écriraient l'histoire de son siècle.

CORTEZI (Paul), naquit en 1465 à San-Germiniano en Toscane. Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il n'avait qu'environ 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les savants de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps, est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politien l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes et la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit, « que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'était point un fruit précoce ». On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les Livres des Sentences*, 1540, in-fol., écrit en bon latin; mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*, plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant Dupin. Cortezi mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45e année de son âge. Sa maison était l'asile des Muses et de ceux qui les cultivaient.

*CORTICELLI (P. D. Salvator), religieux barnabite, littérateur et grammairien bolonais, de l'académie de la Crusca, né en 1690, mort en 1758, est auteur d'une excellente *Grammaire de la langue toscane*, Bologne, 1745; et d'une *Rhétorique* de la même langue, ibid., 1752. Il a

Digitized by Google

donné une édition correcte et éclaircie du *Décameron de Boccace*, ibid., 1751.

* CORTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel), archevêque de Besançon, pair de France, né à Dijon, le 11 décembre 1745, d'une famille de magistrature, avait un frère aîné, Cortois de Balore, qui parvint comme lui à l'épiscopat, et monta sur le siége de Nîmes. Tous deux furent élevés sous les yeux de leur oncle, Cortois de Quincey, évêque de Belley. L'abbé de Pressigny s'attacha à La Luzerne, évêque de Langres, et devint son grand-vicaire. Il fut pourvu, en 1780, del'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Béziers; nommé, en 1785, à l'évêché de Saint-Malo, et sacré le 15 janvier 1786. Il siégea aux assemblées du clergé, des années 1780 et 1788. Lors des discussions touchant la Constitution civile du clergé, il adhéra à l'"Exposition des principes", souscrite par les évêques du côté droit de l'assemblée constituante. L'évêque de Saint-Malo passa à Chambéry, puis en Suisse, avec son frère. Ils ne se quittèrent point tout le temps que leur exil dura, et résidèrent d'abord à Constance, puis à Landshut en Bavière. C'est de là qu'ils revinrent en France, à la fin de 1800. Ils donnèrent également leur démission, entre les mains du Pape, à l'occasion du Concordat de 1802. Depuis lors, il vécurent tous deux dans la retraite. L'évêque de Nîmes mourut sous le gouvernement impérial; mais l'évêque de Saint-Malo vit la restauration. Au mois de juillet 1814, il fut envoyé à Rome, en qualité d'ambassadeur de France; rien d'important ne paraissait encore convenu, quand le prélat, rappelé en avril 1816, eut pour successeur à Rome M. de Blacas. Il fut créé pair, par ordonnance du 20 avril 1816, et désigné, l'année suivante, pour le siége archiépiscopal de Besançon, dont il ne put prendre possession que le 31 octobre 1819. Il y succédait à Lecoz, ancien évêque constitutionnel, et son administration fut dirigée dans des principes fort différents de ceux de son prédécesseur. Dans la chambre des pairs, De Pressigny prit part à l'opposition des évêques contre le système ministériel de 1819. Il signa, le 10 mai, avec ses collègues, une protestation contre le rejet de l'amendement, tendant à introduire dans la loi concernant les pénalités de la presse, la mention expresse de la répression des outrages faits à la religion. Quelque temps après, l'archevêque de Besançon publia un écrit intitulé: *Le placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure* (Lyon, 1821; in-8°, de 29 pages). Le prélat s'y déclare formellement pour la légitimité du prêt à intérêt, renfermé dans les limites légales. Disciple du cardinal de La Luzerne, l'un des défenseurs de la même doctrine, il voulut encore donner ses soins à la publication d'un grand ouvrage laissé par ce prélat, sur le même objet, publié à Dijon (1822—23, 6 vol. in-8°), après sa mort, et qui a pour titre: "Dissertation sur le prêt de commerce". En 1821, l'affaiblissement de la santé de l'archevêque de Besançon lui fit désirer d'avoir un coadjuteur, et il obtint De Villefrancon, qui fut sacré sous le titre d'archevêque d'Adana, et qui lui succéda. De Pressigny est décédé à Paris,

Digitized by Google

le 2 mai 1823, âgé de 78 ans.

CORVAISIER (Pierre-Jean le), naquit à Vitré en Bretagne l'an 1719, et mourut en 1754, secrétaire de l'académie d'Angers. On a de lui | l'*Éloge de Louis XV*, imprimé à Paris en 1754, in-12; | un *Discours* lu à l'académie de Nanci; | quelques petits ouvrages de critique; | le *Recueil des pièces présentées à l'académie d'Angers*.

* CORVETTO (Louis-Emmanuel, comte), ministre des finances de France, né le 11 juillet 1756 dans l'état de Gênes, exerçait la profession d'avocat à Savone quand, à la suite de la conquête d'Italie, il fut appelé au directoire de la république ligurienne. Il contribua à la réunion de sa patrie à l'empire français, et Napoléon l'admit dans son conseil d'état, où ses connaissances financières le firent distinguer. En 1814, le roi le maintint dans son emploi, qu'il conserva au retour de Napoléon en 1815. Bientôt il eut le portefeuille du ministère des finances. Si quelques économistes ont censuré le système financier de ce ministre, personne du moins n'a contesté qu'il fût d'une probité sévère. Le comte Corvetto quitta le ministère en 1818, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1821, avec de vifs sentimens de religion.

*CORVI (Guillaume), médecin du XIIIe siècle, plus connu sous le nom de Guillaume de Brescia, né vers l'an 1250, près de Caneto, dans le Bressant, mort à Paris en 1326, professa d'abord la logique et la philosophie à l'université de Padoue, étudia ensuite la physique et la médecine à Bologne. Appelé à Rome par le pape Boniface VIII, en qualité de médecin pontifical, il fut maintenu dans ses fonctions par Clément V et Jean XXII. Comblé de faveurs, Corvi fonda et dota une prébende canoniale et un collége pour les pauvres étudiants de Brescia. Ses *Écrits*, recueillis en 1 vol. in-fol., et publiés à Venise en 1508, ont pour objet diverses maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine, telles que les fièvres, la peste, etc., et les traitemens que l'on doit suivre.

*CORVISART DES MARETS (Le baron Jean-Nicolas), médecin, né à Dricourt (Ardennes), le 15 février 1735, mourut à Paris le 18 septembre 1821. Destiné au barreau, il commença par étudier le droit, puis abandonna cette étude pour celle de la médecine et de la chirurgie. Disciple et ami de Dessault, de Le Clerc, d'Antoine Petit, qui se l'était adjoint, de Desbois-de-Rochefort, auquel il succéda comme médecin de l'hôpital de la Charité, il eut mille occasions de développer son talent d'observation. Il mit en usage, d'après Aven-Brugger, un moyen alors peu connu, de juger des différentes maladies de la poitrine, lequel consistait à observer le retentissement que fait entendre cette cavité, quand on frappe, avec précaution et dans divers points de son étendue, ses parois extérieures. Dès 1797, il obtint la chaire de professeur de médecine au collége de France. A l'époque de l'institution de l'École de Santé, devenue l'École, puis la Faculté de Médecine, il fut le premier nommé professeur légal de clinique interne, dont Desbois avait commencé l'enseignement à Paris. Surnommé « l'Hippocrate français », il

Digitized by Google

voyait accourir à ses leçons les étrangers, attirés par la réputation de notre école. Buonaparte, devenu premier consul, le nomma son premier médecin. Son service à la cour ne le fit point renoncer à ses fonctions de médecin de la Charité. Sur sa demande, un amphithéâtre spécialement destiné à l'enseignement de la médecine pratique avait été élevé dans l'intérieur de cet hôpital; il y fit attacher une société d'instruction médicale, formée d'élèves choisis parmi les plus capables de recueillir au lit des malades l'histoire des maladies. On doit à ses soins le marbre monumental élevé sous le péristyle de l'Hôtel-Dieu, à Dessault et à Bichat. J.-J. Roux, son élève, et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, dit que la bibliothèque de l'Ecole lui est redevable d'une grande quantité de bons livres; qu'il fit placer dans la galerie d'exposition l'horloge qu'on y remarque, graver le grand jeton à la tête d'Esculape, et le petit à la tête d'Hippocrate, etc. Dès la création de la Légion-d'Honneur, il en avait été nommé officier. Dans la suite, Napoléon joignit à cette faveur le titre de baron, et celui de commandeur de l'ordre de la Réunion. En 1811, on l'élut membre de l'Institut (section de médecine et de chirurgie); à la réorganisation de 1816, on le conserva dans cette société savante, où devait lui succéder M. Magendie. A la création de l'Académie royale de médecine en 1821, il fut nommé membre honoraire. Devenu riche, Corvisart sentit, à l'époque de la restauration, qu'il devait se résigner à la retraite: c'est alors que les infirmités commencèrent à lui rendre la vie insupportable. La lecture des poètes était son unique distraction; il y joignit cependant celle des philosophes du XVIIIe siècle, pour lesquels il avait tant de prédilection, qu'il avait acheté 1500 fr. la canne de J.-J. Rousseau. Au mois d'avril 1817, il fit son testament: «J'étais, y dit-il, à jeun, sain de corps et d'esprit.» Il veut, ajoute-t-il, être enterré dans un coin de sa ferme d'Atis, où il gênera le moins; et que son inhumation se fasse sans aucune cérémonie. Du reste, dans la disposition qu'il fait de ses biens, il n'oublie pas les pauvres. Aussitôt après sa mort, arrivée le 18 septembre 1821, on le transporta, sans cérémonie, à sa terre d'Atis. Savant aveugle, il laissa le triste exemple d'un homme à qui le langage de la mort n'avait rien appris. Corvisart a publié une *Traduction* latine, avec le français en regard, des "Aphorismes sur la connaissance et sur la cure des fièvres" par Max. Stoll., in-8°. Il publia depuis les ouvrages suivants : | *Notice sur M. F.-X. Bichat, suivie des discours prononcés sur sa tombe par M. Le Preux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, et par M. Roux, professeur*, etc.; Paris, 1802, in-8°; | *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave*, Parisiis, 1802, in-8°, sans nom d'auteur; | *Essai sur les maladies et sur les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8°; 3e édition *ibid.* 1818, in-8°; traduit en anglais par C. H. Hebb, London, 1816, in-8°. | Il fut l'éditeur du "Cours de matière médicale" de Desbois de Rochefort, Paris,

Digitized by Google

1785, 3 vol. in-8°, avec l'éloge de l'auteur. Il a lu à l'Institut le projet d'un ouvrage auquel il donnait pour titre : *De sedibus et causis morborum, per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis.*

CORYATE (Thomas), né à Oldcombe dans le comté de Somerset en 1577, voyagea pendant toute sa vie, et mourut à Surate en 1617. Il a laissé sur les pays qu'il a parcourus des *Observations* qui ont trouvé place dans le "Recueil" de Purchas. Celles sur l'Europe ont été imprimées séparément en 1612, in-4°. On a réimprimé celles sur l'Europe en 1777, 3 vol. in-8°.

*COSCIA (Nicolas), cardinal, archevêque de Bénévent en 1725, sous le pontificat de Benoît XIII, dont il avait été le domestique et le confident, fut accusé de concussions qui excitèrent la haine publique contre lui, au point que Clément XII se vit forcé de le priver de son archevêché et de l'enfermer dans le château St-Ange. Coscia, condamné à restituer tout ce qu'il avait acquis, mourut à Naples en 1755.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très-souvent de prendre ses repas. André del Sarto fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwich [le 3 novembre 1595], principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles Ier et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : | [*Historia transsubstantiationis papalis*, publiée par Durets, Londres, 1675, in-8°, et traduite en anglais en 1676 par Luke de Beaulieu ; | *Histoire scolastique du canon de la sainte Écriture*, Londres, 1657, in-4°, et 1672; | *Regni Angliæ religio catholica prisca cassa, deformata, etc.*, imprimé à la fin de sa "Vie" par le docteur Smith, en 1707.]

COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint, quelque temps après, du pape Pie V, le titre de grand-duc. Il aima les savants, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué en 1562 l'ordre militaire de St-Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand Ier, prince doux, libéral et pacifique, mourut en 1620, [après avoir gouverné ses états pendant onze ans]. Le commerce avait rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulents. Ce prince fut en état d'envoyer 20,000 hommes au secours du duc de Man-

Digitized by Google

toue, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers, qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

COSME III, fils et successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, imita la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans.

COSME l'Egyptien ou « Indicopleute », moine du XVIe siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le P. Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle « Collection des écrivains grecs », 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean DE BADILLAC ou BASEILHAC), connu sous le nom de frère Cosme, né en 1703, à Pouy-Astruc, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y apprit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les feuillants en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigents. C'est avec ces secours qu'il forma, en 1753, un hospice, où il recevait les pauvres et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotome, et par les secours désintéressés qu'il a donnés, pendant le cours d'une longue vie, aux personnes atteintes d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal du Muy. Le frère Cosme mourut à Paris le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort, on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : | *Recueil de pièces importantes, concernant la taille par le lithotome*, 2 vol. in-12; | *Nouvelle methode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. [Cambon a publié un « Éloge historique » de J. Baseilhac, frère Cosme, feuillant, avec les détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés, 1781, in-8°].

*COSME DE VILLERS, dit « Saint-Etienne » (François), né à Saint-Denis, près Paris, en 1680, mort à Paris en 1758, est auteur de *Bibliotheca Carmelitana, notis criticis et dissertationibus illustrata*, Orléans, 1752, 2 vol. in-fol.

COSNAC (Daniel DE), né vers l'an 1626, d'une ancienne famille

du Limousin, fit paraître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talent pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses qui étaient alors unis. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendait faire dans leurs églises, et Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique :

Requiescat ut requievit.

Il laissa des sommes considérables, qu'il aurait pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'"Histoire" de cet évêque.—[Cette famille a donné de nos jours un évêque de Meaux, promu à l'archevêché de Sens.]

COSPÉAN [ou COSPEAU (Philippe), né en 1568] à Mons en Hainault, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retranchèrent dans les sermons les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, et y substituèrent celles de la Bible, de saint Augustin, etc. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *Lettre apologétique pour le cardinal de Bérulle contre les carmes*, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites. C'est lui qui, dans la conférence de Bourgfontaine, refusa de prendre parti avec les cinq autres consultants, disant, au rapport de Filleau, « que c'étaient des sots de faire de telles propositions et de vouloir les autoriser dans un royaume qui était si éloigné de telles nouveautés, et que, quant à lui, il ne voulait pas s'engager dans ce parti ». Il est désigné le troisième par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient Pierre Camus, comme celles-ci, Philippe Cospéan. [L'année même de la mort de Cospéan, un cordelier nommé Le Mée, publia sa "Vie" à Saumur, in-4°.]

* COSSALI (Pierre), né à Vérone en 1748, mort en 1815, prit l'habit des Théatins et étudia la théologie. Le spectacle d'un aérostat l'attacha aux sciences, et surtout aux mathématiques ; il fut successivement professeur de physique et d'astronomie à Parme, de mathématiques à Vérone, et d'analyse à Padoue. Le nouveau gouvernement italien l'avait nommé inspecteur général des ponts et chaussées. Ses principaux ouvrages sont : | *Dissertation sur l'équilibre des aérostats*, Vérone, 1784, in-8° ; | *Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4° ; | plusieurs *Mémoires* de physique, de mathématiques et d'astronomie.

Digitized by Google

COSSART (Gabriel), naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les jésuites, et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée sept ans, il se joignit au père Labbe, qui avait commencé une *Collection des conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le 11e vol., il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* et des *Poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris en 1723, in-12. Le père Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les colléges des jésuites aient produits. Santeul, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élégie pleine de sentiments et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

Qui blandi studiis Cossartus floruit otî,
Et tot inexhausto pectore clausit opes,
Ille : Per humanas, inquit, sat lusimus artes:
Jam divina libet visere : terra, vale.

Il mourut à Paris en 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur de même nom, dont nous avons *Le Brasier spirituel*, en vers, 1607, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

* COSSART (Laurent-Joseph), curé de Wimile, naquit à Cauchy-la-Tour, près Lilliers, le 10 août 1753. Il y avait dans sa famille plusieurs autres ecclésiastiques, dont l'un, entré dans la congrégation des prêtres de saint Lazare, était devenu supérieur du séminaire de Beauvais. Laurent-Joseph fut admis dans le séminaire des Trente-Trois, et s'y distingua bientôt par une piété et une application à l'étude qui le rendaient le modèle de tous ses camarades. Après avoir reçu les ordres, l'abbé Cossart entra au grand séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, en qualité de maître des conférences de théologie. Il y remplit ses fonctions avec tant de zèle, qu'il fut chargé par ses supérieurs d'aller rétablir la discipline dans le séminaire de Saint-Marcel. Nommé supérieur de cette maison, il y mit une sage réforme. Il aurait désiré se charger de l'éducation des jeunes ecclésiastiques; mais De Pressy, évêque de Boulogne, le rappela dans son diocèse. Cossart, ayant été nommé par son évêque à la cure de Wimile, ouvrit dans son presbytère un pensionnat pour les jeunes gens du pays. Les élèves s'accrurent en si grand nombre, que le bon curé loua un château voisin où il plaça les plus âgés, et l'évêque de Boulogne en forma un petit séminaire à ses propres frais. Le tourbillon révolutionnaire vint troubler la paix de l'abbé Cossart, qui se vit contraint d'accepter la place de maire dans sa paroisse. On le nomma presqu'à la même époque vice-député du clergé aux états-généraux. Mais il se trouva bientôt forcé de se réfugier dans les Pays-Bas, où son nouvel évêque, Asseline, l'avait précédé. Les fréquentes visites qu'il faisait dans les lieux consacrés à l'éducation de la jeunesse le mirent en rapport avec les principaux membres du clergé belge, et il procura, par ce moyen, des asiles à plus de quatre-vingts ecclésiastiques de son diocèse. Ses divers *Écrits* contribuèrent aussi à diriger la conduite et à ranimer le courage du clergé de Boulogne. Interrompu

Digitized by Google

dans ses bonnes œuvres par l'invasion des Français dans la Belgique, l'abbé Cossart se réfugia à Dusseldorf, et changea plusieurs fois de résidence, conservant partout la même activité pour le bien de la religion. Dans une campagne auprès de Munster, il forma un pensionnat qui donna d'excellents sujets à plusieurs états d'Allemagne. C'est là qu'il mourut en décembre 1802. Ce fut à Dusseldorf qu'il conçut le plan du *Miroir du clergé*, auquel il travailla, conjointement avec un ami, sur un manuscrit que celui-ci lui avait communiqué, et qui avait pour titre, "Examen de conscience pour les prêtres". | L'abbé Cossart a laissé encore *Cours de prônes, en forme d'instructions familières sur la religion*, 2 volumes, Paris 1816, qu'il écrivit de concert avec un autre ecclésiastique, et qui eut aussi un succès mérité.

COSSÉ (Charles DE), plus connu sous le nom de maréchal de Brissac, né vers l'an 1505 d'une maison très-illustre, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin Henri (depuis Henri II), témoin de son courage, dit hautement que, s'il n'était le dauphin de France, il voudrait être le colonel Brissac. Devenu colonel général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François Ier, qui était alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de la Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. [Il surprit Casal (en 1555), place alors très-importante; et à cette occasion, Henri II lui fit présent de l'épée qu'il portait à la guerre; faveur dont aucun de nos rois n'avait encore honoré un de ses sujets. Lorsqu'il était gouverneur du Piémont, il réprima les duels; et, le roi lui ayant ordonné de lever un impôt sur le clergé, la noblesse et le peuple, il commença par donner 10,000 écus de ses deniers. Dans les pays où il faisait la guerre, les marchands et les agriculteurs n'avaient rien à

Digitized by Google

craindre des insultes ni du pillage des soldats.] De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les calvinistes, et mourut à Paris en 1563, à 57 ans. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement remarquable. Les dames de la cour ne l'appelaient que "le beau Brissac".

COSSÉ (Artus DE), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V, en 1552, la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand panetier de France et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il avait la tête aussi bonne que le bras, dit Brantôme, encore qu'aucuns lui donnèrent le nom de "maréchal des bouteilles", parce qu'il aimait quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir avec ses compagnons; mais pour cela sa cervelle demeurait fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis et à celle de Moncontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnay-le-Duc, il vengea cet affront au siége de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri II du collier de ses ordres.

COSSÉ (Philippe DE), frère des précédents, évêque de Coutances, grand-aumônier de France, mort en 1548, était très-habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimait et protégeait les savants. Ce fut à sa persuasion que Louis Le Roi écrivit la "Vie de Budé".

COSSÉ (Timoléon DE), appelé le comte de Brissac, grand-fauconnier de France, colonel des bandes de Piémont, était fils du maréchal Charles de Brissac. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui eût procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

*COSSÉ (Charles DE), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

*COSSON (Pierre-Charles), né à Mézières, professeur de l'université de Paris au collége des Quatre-Nations, auteur d'un *Éloge de Bayard* et de plusieurs morceaux de poésie, a retouché presqu'en entier la "Traduction" de Tite-Live par Guérin, 10 vol. in-12, Barbou, 1773. L'académie de Besançon adjugea le prix à un *Discours* de sa composition sur cette question : *Les progrès des modernes ne dispensent pas de l'étude des anciens*. Il est mort en juillet 1801.

COSTA (Emmanuel A), jurisconsulte portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias et les autres sa-

Digitized by Google

vants jurisconsultes espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

COSTA (Christophe A), né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour se livrer à son goût pour la botanique. Il fut pris par les barbares, et vécut long-temps en esclavage. Il profita des premiers moments de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un *Livre à la louange des femmes*, Venise, 1592, in-4°. On dit que sur la fin de sa vie il se retira dans une solitude, où il mourut.

COSTA (Jean A), ou Jean LA COSTE, professeur de droit à Cahors sa patrie, et à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°, et des *Leçons* manuscrites *sur les principaux titres du droit civil*. —C'est peut-être à un autre Jean COSTA qu'il faut attribuer un livre intitulé; *De conscribenda rerum historia*, Sarragosse, 1591, in-4°, très-estimé et plein d'excellentes règles.

* COSTA (Jacques), prélat italien, né à Bassano, évêque de Ripa-Transone, puis de Bellune, mourut dans cette dernière ville en 1755. On a de lui, sous le titre de *Synodus diœcesana*, deux recueils de propositions réglementaires faites aux églises de Ripa et Bellune, imprimés dans ces deux villes, 1741 et 1750. Il a laissé des *Sermons*, *Homélies* et *Discours* manuscrits.

* COSTADAU (Alphonse), religieux dominicain, professeur de théologie à Lyon, vers 1730, est auteur d'un *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, en 3 parties, Lyon, 1717, 12 vol. in-12.

* COSTADONI (Jean-Dominique), l'un des plus savants religieux camaldules, naquit à Venise en 1714 d'une famille qui faisait un riche commerce. Après avoir fait de bonnes études dans un collége des jésuites, il prit à l'âge de 16 ans l'habit religieux au monastère de Saint-Michel près Murano. En 1737, il commença à se faire connaître par une lettre critique *Sopra alcuni sentimenti espressi nell' eloquenza italiana da monsignor Giusto Fontanini, intorno a certi scrittori camaldolesi*. Il travailla pendant 18 ans à l'étude des antiquités avec le P. Mittarelli, et coopéra au grand ouvrage de ce savant religieux, intitulé: "Annales camaldulenses". On a de lui : | *Osservazioni sopra un' antica tavola greca, in cui è racchiuso un insigne pezzo della croce di Giesù-Christo, la quale conservasi nel monastero di San-Michele di Murano*. Cette dissertation est insérée dans le 39e volume du Recueil de Calogera. | *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam*, insérée aussi dans le recueil cité, tome 40; | *Dissertatio sopra il pesce come simbolo degli antichi cristiani*, même recueil, tome 41; | *Osservazioni intorno alla chiesa catedrale di Torcello, ed alcune sue sacre antichità*, Venise, 1750, in-4°, même recueil, vol.

Digitized by Google

43; | *Lettera al signor abb. Lami, sugli Annali camaldolesi, e sulle varie congregazioni degli eremiti camaldolesi,* insérée dans les "Novelle letterarie di Firenza", t. 26, 1765; | *Avvisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' regolari*, Faenza, 1770, réimprimés à Venise, 1771; | *Lettere consolatorie di un solitario, intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise, 1775; | des *Lettres sur des questions théologiques*, Venise, 1773-1781, réimprimées par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, Venise, 1787. Le P. Costadoni mourut à Venise le 23 janvier 1785, âgé de 71 ans. L'abbé Fortuné Mandelli a publié des Mémoires sur sa vie.

*COSTAING DE PUSIGNAN (Jean-Joseph-François), mort à Avignon le 20 novembre 1820, est auteur de *la Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*, ou *Laure Debaux, sa solitude et son tombeau dans le vallon de Galas*, Avignon, 1819, in-12.

*COSTANZI (Septime), docteur en théologie, mort à Rome sa patrie, en 1820, dans un âge avancé), fut censeur de "l'Académie romaine de la religion catholique", fondée lorsque la révolution française menaçait cette religion dans toute la chrétienté. L'abbé Costanzi avait, au plus haut degré, le double don de la vertu et de la science catholiques. Il publia, en 1809, sous le titre modeste d'*Opuscula*, un véritable *Traité du retour à la catholicité, des grandes sortes de dissidents, grecs, russes et protestants*, 3 vol. in-12, faciles à réunir en un. C'est un magnifique développement logique de la règle de saint Paul, qui lui sert d'épigraphe : "Unus Dominus, una fides, unum baptisma". Cet ouvrage était déjà célèbre en manuscrit. Il a paru revêtu des plus hautes approbations de la plupart des généraux d'ordres de Rome, et son succès extraordinaire les a justifiées. Ce livre, où l'histoire et les autorités (selon l'école de Liguori), marchent constamment de front avec la dialectique, fait aussi bien justice de la philosophie que des sectes, et il serait heureux pour la France de voir un savant théologien en donner la traduction.

COSTANZO (Angelo DI), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire* de cette ville, en italien, Aquila, 1582, in-fol., après 53 ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489, c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand I[er]. Costanzo égayait par la culture de la poésie latine la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses *Vers italiens* à Venise en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1591, dans un âge fort avancé.

COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était COSTAUD. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête reposée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des

Digitized by Google

oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de Lettres*, 1658 et 1659, en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimatias.

* COSTARD (Georges), ministre anglican, né vers 1710, fit ses études au collége de Wadham. Il exerça d'abord le ministère évangélique à Islip, dans le comté d'Oxford, puis fut nommé au vicariat de Twickenham, dans celui de Middlesex. Il était versé dans les langues orientales, et joignait à cela des connaissances étendues en astronomie. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages : | *Observations tendant à éclaircir le livre de Job*, 1747, in-8°; | deux *Dissertations*, l'une *sur la signification du mot Kesitah*, cité dans Job, ch. 13, v. 2, et l'autre *sur la signification du mot Hermès*, 1750; | *Dissertationes duæ historico-sacræ quarum prima explicatur Ezechiel XIII; altera vero II Regum*, v. 22, Oxford, 1752, in-8°; | *Usage de l'astronomie dans l'histoire et la chronologie, démontré par une recherche sur la chute de la pierre qui tomba près d'Ægos-Potamos, suivant la prédiction d'Anaxagore*, 1764, in-4°; | *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie*, 1767, 1 vol. in-4°; | *Lettre à Nathaniel Brassey Halhead, contenant des remarques sur la préface du code des lois des Gentous*. Costard y combat les systèmes qui donnent au monde une antiquité infiniment reculée, et défend celle que suppose la chronologie hébraïque. Il a donné en outre une édition de l'ouvrage du docteur Hyde, intitulé : "Historia religionis veterum Persarum" (*voyez* Hyde), et inséré beaucoup d'articles dans les Transactions philosophiques. Il mourut à Twickenham le 10 janvier 1782.

* COSTARD (Jean-Pierre), libraire à Paris, né en 1742, se livra à des dépenses qui épuisèrent bientôt les fonds considérables qu'il avait placés dans le commerce. Ce libraire avait du talent pour la poésie; il en donna des preuves dès 1765, dans deux héroïdes intitulées : l'une | *Lettre de Caïn après son crime, à Méhala son épouse*; | l'autre, *Lettre du lord Welfort à milord Dirton son oncle*. Il publia en 1770 des *Amusements dramatiques*, 1 vol. in-8°. Ce sont deux contes moraux mis en action. Le principal personnage du premier drame offre un modèle de la plus exacte probité. L'objet du second drame est de faire sentir qu'un mariage bien assorti est l'état le plus désirable et la plus grande faveur que le ciel accorde à l'humanité. Costard rédigea plus d'un volume des quatre qui composent le "Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs". On lui doit aussi | l'*Ame d'un bon roi, ou choix d'anecdotes et de pensées de Henri IV*, Paris, 1775, in-8°; | *Le génie du pontife, ou Anecdotes et pensées de Clément XIV*, Paris, 1775, in-8°. Ces deux compilations se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été rédigées. Le dérangement de ses affaires força Costard de quitter le commerce vers 1788. Il réunit, l'année suivante, les dif-

Digitized by Google

férentes pièces de poésie dont il était auteur, et les publia sous le titre de *Lettres en vers et opuscules poétiques*, 1789, in-12. Ce recueil n'ajouta ni à sa réputation ni à son aisance; l'auteur traîna l'existence la plus triste et la plus pénible, dans le cours de la révolution. Vers 1800, il se mit à publier, sous le voile de l'anonyme, diverses compilations religieuses et morales qui ont eu quelque succès. Les principales sont : | *Manuel de la bonne compagnie*, Paris, 1803, 1 vol. in-18, réimprimé pour la troisième fois en 1818, chez Ancelle; | *Le flambeau de la sagesse et de la religion*, Paris, Marrot, 1805, in-12; | *L'École du monde ouverte à la jeunesse*, Paris, Hubert, 1805, in-12; 1806, in-12; | *Le Louvre, Louis XV et sa cour*, Paris, Frechet, 1807, in-12; | *L'homme de bonne compagnie*, in-12; | *École de l'urbanité française*, ou *Entretiens d'un père avec ses enfants sur l'usage du monde*, etc., Paris, Tardieu, 1810, in-12, Dénué de toutes ressources, vers 1814, Costard fut reçu en qualité de bon pauvre à l'hospice de Bicêtre, et y termina, peu de temps après, sa vie.

COSTÉ (Hilarion DE), minime de Paris, disciple du P. Mersenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande piété et d'une érudition peu ordinaire, mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : | les *Éloges et les Vies des reines, des princesses, des dames et demoiselles illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, en 2 vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647; | *Histoire catholique, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des* XVIe *et* XVIIe *siècles*, in-fol., Paris, 1625; | les *Éloges des rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, in-4°; | la *Vie du P. Mersenne*, in-8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoire à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie. | *Le Portrait en petit de saint François de Paule*, in-4°; | la *Vie de François le Picard*, ou *Le Parfait ecclésiastique*, avec les *Éloges* de 40 autres docteurs, in-8°, ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette histoire, tirées de différents auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages, et c'est ce qui les fait rechercher par quelques savants. | La *Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, mort à Paris le 25 janvier 1747, à l'âge de 79 ans, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | la *Traduction* de l'Essai sur l'entendement humain de Locke, Amsterdam, 1736, in-4°, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l' "Optique de Newton", in-4°; du Christianisme raisonnable de Locke, 2 vol. in-8°; | une édition des "Essais de Montaigne", en 3 vol. in-4°, et 10 in-12, avec des remarques; | une édition de La Fontaine, in-12, avec de courtes *Notes* au bas des pages; | la *Défense de La Bruyère* contre le Chartreux d'Argonne, caché sous le nom de Vigneul-Marville, ouvrage verbeux dont

Digitized by Google

on a chargé très-mal à propos les éditions des "Caractères" de Théophraste; | la *Vie du grand Condé*, in-4° et in-12, assez exacte, mais froide. Coste était un écrivain minutieux, médiocre, et le plus souvent un lourd sophiste.

COSTE, écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages: | *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12; | *Projet d'une Histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-8°. Son but, dans ces deux ouvrages, est de ridiculiser le goût outré de l'érudition; mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri qu'il est pleinement atteint du mal contraire.

COSTE (Emmanuel-Jean DE LA), ecclésiastique de Versailles, mort au mois de novembre 1761, a laissé: | *Lettre au sujet de la noblesse commerçante*, 1756, in-8°; | *Lettre d'un baron saxon à un gentilhomme silésien.*

*COSTE (Jean-François), premier médecin des armées françaises, et médecin en chef de l'hôtel des Invalides, né en 1741 à Villebois (Ain), mort à Paris en 1819, disciple du célèbre Petit, avait été attaché en qualité de 1er médecin à l'armée française envoyée en Amérique et s'y était concilié l'amitié de Washington et de Franklin. Outre plusieurs *articles* fournis au "Dictionnaire des sciences médicales", et quelques *Mémoires* ou *Brochures* (publiées de 1763 à 1806), on a de lui : | *OEuvres du docteur Mead*, traduit de l'anglais et du latin, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8° ; | *Physiologie des corps organisés*, traduite du latin de Necker, ibid., 1775; | *Essai botanique, chimique et pharmaceutique, sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1775, in-8°; | *Compendium pharmaceuticum militarium Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12; | *Notices sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12.

COSTER (Jean-Laurent), habitant de Harlem, mort vers 1440, à l'âge de 70 ans, descendait des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais, aux faits connus et certains, aux monuments parlants et non équivoques, qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre, d'abord en planches de bois gravées, ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem, au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence, avec des caractères de bois mobiles, dès l'an 1457, et avec des caractères

Digitized by Google

de fonte dès l'an 1462, au plus tard. (*Voy.* FUST.) Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé: "Origines typographicæ", imprimé à La Haye en 1765, en 2 vol. in-4°, et l'on peut dire que jamais plus mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (François), jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, et publia divers ouvrages contre les hérétiques, entre autres l'*Enchiridion controversiarum,* Cologne, 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui: | *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesia,* 1604, in-8°; | *Augmentum Enchiridii,* 1605, in-8°; | *Remarques sur le Nouveau-Testament*, en flamand, 1614, in-fol., | et d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles, en 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

* COSTER (Jean-Louis), d'abord jésuite, puis, après la suppression de son ordre, bibliothécaire de l'évêque de Liége, avait entrepris en 1772 un journal utile, l'*Esprit des journaux,* qu'il continua jusqu'en 1775; il fit aussi une *Oraison funèbre du Dauphin*, et mourut pendant la révolution. —*COSTER (Joseph-François), né à Nancy en 1769, premier commis du bureau des finances pendant 20 ans, puis bibliothécaire de la ville de Nancy, fut enfin proviseur du lycée de Lyon. On a de lui: | la *Lorraine commerçante*, 1759, in-8°; l'*Éloge de Charles III, duc de Lorraine,* celui de *Colbert*, qui obtint le 1er accessit de l'académie française, | et quelques autres *Écrits* de circonstances.

* COSTER (Sigisbert-Étienne, l'abbé), frère des précédens, né à Nancy, le 4 avril 1734, obtint la cure de Remiremont, où il resta pendant 20 ans. En 1781, il fut nommé grand-vicaire du diocèse de Verdun. Le bailliage de cette ville le députa aux états-généraux, où il siégea constamment au côté droit, et dont il fut nommé secrétaire en 1790. Il adhéra à l'"Exposition des principes des évêques", et signa toutes les protestations faites par la minorité. Après la session, il se retira à Verdun. Les Prussiens, quand ils s'emparèrent de cette ville, le nommèrent l'un des commissaires chargés de l'administration provisoire. Lorsqu'ils furent obligés de partir, Coster se retira à Rome. L'abbé Maury, devenu évêque de Montefiascone, le nomma professeur de théologie dans son séminaire. Après le concordat de 1801, Coster revint dans sa patrie où il obtint un canonicat en 1802; puis il fut aumônier de l'hôpital militaire, et directeur de la maison des orphelines de Nancy. Il était âgé de 80 ans, lorsque le typhus faisait dans les hôpitaux de cette ville d'horribles ravages, et on le vit passer des journées entières auprès des malades. Il mourut le 23 octobre 1825, laissant en manuscrit des *Sermons*, et des *Notes* sur l'Assemblée constituante. Il avait prononcé devant la cour de Versailles les *Oraisons funèbres de Stanislas Ier, roi de Pologne,* et *de la reine Marie Leczinska*. Tout porte à croire qu'il a travaillé, avec

Digitized by Google

l'abbé Royou, à l'« Ami du Roi ».

* COSTER SAINT-VICTOR (Jean-Baptiste), né à Épinal en 1771, était dans le 8e régiment de chasseurs à cheval, lorsqu'il émigra. En 1793, il rentra en France, fit la guerre avec De Puisaye contre les républicains, et commanda les environs de Vitré. Après la pacification de ce pays, condamné, comme déserteur et fabricateur de faux passeports, à trois ans de détention, il parvint à s'échapper, alla en Angleterre, puis au Canada, et repassa en France, où il paraît n'avoir pas été étranger à la machine infernale. Sur l'avis qu'il allait être arrêté, il partit pour la Grande-Bretagne, d'où il revint bientôt en France, pour entrer dans les projets de Cadoudal. Impliqué dans son procès, il fut condamné à mort le 10 juin 1804 et exécuté le 25 du même mois. Au moment de son supplice, il s'écria deux fois encore : « Vive le Roi! »

COTA (Rodriguez), de Tolède, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Melibea*, [connue aussi sous le nom de *Celestina*.] Gaspard Parthius, allemand, grand amateur de livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler divin. Jacques de Lavardin l'a mis en français; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avait donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. [Il publia peu de temps après une satire contre Jean II (« généreux protecteur des lettres), intitulée *Mingo Rebulgo*. La *Celestina* a été traduite en anglais sous le titre de *Spanish rogue*, « le Mauvais sujet espagnol ».] Cota florissait au XVIe siècle.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége royal, né à Nîmes en 1627, et mort le 12 août 1686, répondit par son génie aux soins que son père se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquait, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisait avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès-lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre Du Cange pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie, dignes des premiers temps; entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu et à très-peu de gens, paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. L'Église doit à ses veilles : [*Patres ævi apostolici, sive SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera edita et non edita*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.]: ouvrage re-

Digitized by Google

commandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet; ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été imprimé en Hollande en 2 vol. in-fol. (1698 et 1724) par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi des notes et des dissertations de plusieurs savants. | Un *Recueil* de plusieurs *Monuments de l'Église grecque*, avec une version latine et des notes, in-4°, 3 vol., 1677, 1681 et 1686: aussi estimable que le précédent; | une *Traduction* latine des 4 Homélies de saint Chrysostome sur les Psaumes, et des *Commentaires* de ce père sur Daniel: Paris, 1661, in-4°.

*COTELLE DE LA BLANDINIÈRE (Jacques-Pierre), né à Laval vers 1709, fut successivement curé de Soulaines en Anjou, directeur du séminaire d'Angers, archidiacre et grand-vicaire de Blois, doyen de Saint-Cloud, et second supérieur des prêtres du Mont-Valérien. Il publia une *Lettre sur l'assemblée du Clergé* de 1765, qui lui attira d'amères critiques de la part des jansénistes. L'assemblée du clergé le chargea de continuer l'important ouvrage des *Conférences d'Angers*, et lui alloua une pension de mille livres. L'abbé Babin en avait donné 18 volumes; l'abbé Vautier un 19e volume, et l'abbé Audebois de La Chalinière y avait ajouté 3 volumes sur la grâce. La Blandinière travailla 40 ans à cet ouvrage, le compléta; mais les jansénites l'accusèrent d'avoir une morale relâchée; on sait que ce mot était leur cheval de bataille. Un de leurs acolytes, Maultrot, lui reprochait d'accorder trop de droit aux évêques, droit que ce parti appelle domination épiscopale. La Blandinière répondit victorieusement à Maultrot, et les *Conférences d'Angers* ont survécu à toutes ces attaques: elles forment un recueil très-estimé des ecclésiastiques. Un *Traité du pouvoir des évêques sur les empêchements du mariage*, publié en 1780, est de l'abbé Chatizel de La Néronière, prieur en Anjou. L'abbé Cotelle mourut en janvier 1795, âgé de 86 ans.

* COTELLE (Louis-Barnabé), professeur à l'école de droit, né à Montargis, le 11 juin 1752, mourut à Paris le 29 janvier 1827, à 75 ans. Il fut successivement chargé du cours de Code Napoléon approfondi et du cours de droit naturel; il fit en cette qualité un *Code approfondi* et une édition de Burlamaqui et de Wattel. Le gouvernement, qui établit une chaire de Code Napoléon approfondi, faisait naïvement la satire de son ouvrage; et lorsqu'il choisit Cotelle pour la remplir, il continua sa naïveté. Ordinairement Cotelle faisait son cours tout seul; et peut-être n'était-ce pas le plus mauvais cours de l'école de droit.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, [à l'âge de 33 ans.] On lui doit: | une excellente édition des "Principes" de Newton, à Cambridge, en 1713, in-4°; | *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthe-*

Digitized by Google

sis per rationum et angulorum mensuras promotæ. Newton avait enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles, jugées irréductibles, et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avait pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ses découvertes, Robert Smith, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquait, et les mit au jour en 1722. | *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716.

COTIN (Charles), aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les satires de Boileau, et dans la comédie des "Femmes savantes" sous le nom de Trissotin, poète et prédicateur, [naquit à Paris en 1604.] Il fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très-sagement, de consacrer ses talents à une autre espèce de poésie que la satire; et celle de Molière, parce que ce comique s'imagina qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le "Misantrope". Quoi qu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque, prêchait assez noblement, écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui: | des *Enigmes*, des *Odes*, des *Paraphrases*, des *Rondeaux*, etc., 1665, 2 vol. in-12; | des *Poésies chrétiennes*, 1668, in-12; | et plusieurs ouvrages en prose. [Ceux qu'on pourrait encore lire avec quelque utilité, sont: | la *Pastorale sacrée*, paraphrase en prose du "Cantique des Cantiques", suivie d'une paraphrase en vers; | *Théoclée*, ou *La Vraie philosophie des principes du monde*. Il a laissé aussi plusieurs *Discours* sur des sujets pieux.]

COTOLENDI (Charles), avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mourut au commencement du XVIII[e] siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | les *Voyages de Pierre Texeira*, ou *l'Histoire des rois de Perse*, [*depuis Kayumarras, leur premier roi, jusqu'en* 1609, *avec l'origine du royaume d'Ormus*, etc., Paris 1681, 2 volumes in-12, trad. de l'espagnol en français;] | la *Vie de saint François de Sales*, in-4°, écrite par le conseil d'Abelli; | la *Vie de Christophe Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; | la *Vie de la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8°; | *Arlequiniana*, ou *Les bons mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin:* lecture de laquais; | *Le Livre sans nom*, [qu'on lui attribuait, n'est pas de lui;] | *Dissertation sur les œuvres de Saint-Evremont*, in-12, sous le nom de Dumont. « Je trouve beaucoup de choses dans cet écrit bien censurées (écrivait l'auteur critiqué):

je ne puis nier que l'auteur n'écrive bien : mais son zèle pour la religion et pour les bonnes mœurs, passe tout. Je gagnerais moins à changer mon style contre le sien que ma conscience contre la sienne.... La faveur passe la sévérité du jugement, et j'ai plus de reconnaissance de la grâce, que de ressentiment de la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle était sincère, devait faire passer bien des fautes à Saint-Evremont. [Cotolendi a donné en outre une *Traduction* des "Nouvelles de Cervantes", et un ouvrage intéressant, qui a pour titre : *Méthode pour assister les malades.*]

COTTA (C. Aurelius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus, l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison, ce qui lui fit donner le nom de "Pontique". Caïus Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul l'an 75 avant J.-C.

COTTA (Lucius Avrunculeïus), capitaine romain, servit dans les Gaules sous César, qui le nomma, lui et Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liége. Ils ne furent pas plus tôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, les y vint attaquer ; mais, n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arriveraient dans deux jours. Sabinus donna dans le piége, contre l'avis de son collègue. Ils quittèrent leur camp avantageux près de Varuca (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées où est aujourd'hui la ville de Liége, que les Éburons, les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C. Voyez les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de Varuca (et non pas Vatuca ni Atvatuca) dans le "Journal historique et littéraire", 15 novembre 1783, page 423 et suivantes; 15 février 1787, page 273.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talents. Il suivit à l'armée Barthélemy d'Alviane, général vénitien, qui l'aimait ; mais il fut pris par les Français à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *Epigrammes* et des *Oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé : "Carmina quinque poetarum", Venise, 1548, in-8°. [A la bataille de la Ghiara d'Adda (ou d'Agnadel), Cotta avait perdu la plupart de ses manuscrits. Ses *Poésies* sont remarquables par l'élégance et la pureté du style. Il travailla, avec Marc Beneventano, à la belle édition de "Ptolomée", Rome 1508 ; avec les cartes de Buckinck et de Ruysef, qui sont les premières cartes

Digitized by Google

gravées que l'on connaisse.]

* COTTA (Le père Jean-Baptiste), poète italien, naquit le 20 février 1668, à T[illegible]e, dans le comté de Nice. Il improvisait dès l'âge de 15 ans, avec une facilité étonnante en vers latins et italiens, sur les sujets les plus difficiles. Ayant embrassé l'état monastique à l'âge de 17 ans, il prit Dieu même pour sujet de ses chants. Envoyé, en 1693, comme professeur de logique à Florence, il y acquit l'estime des savants; s'étant ensuite rendu à Rome, il fut admis avec acclamation dans l'académie des Arcades, encore naissante. Cotta avait aussi travaillé à se former à l'éloquence de la chaire, et il mérita d'être compté parmi les grands prédicateurs. Après avoir rempli plusieurs emplois dans son ordre, dont il fut vicaire général, il se retira à Nice, où il mourut le 31 mai 1738. Outre plusieurs ouvrages relatifs à son état, on a de lui un recueil de poésies divisées en deux parties, qu'il avait intitulé : *Dio, sonetti ed inni*, Gênes, 1709, in-8°; Venise, avec des notes, 1722, in-8°. Après la mort de l'auteur, on en donna une nouvelle édition sous ce titre : *Sonetti ed Inni del padre Giam-Battista Cotta, agostiniano, con aggiunta di altre sue poesie e di varie lettere d'uomini illustri, scritte allo stesso autore*, Nice, 1783. On trouve à la tête un Éloge historique de l'auteur, par le père Hyacinthe della Torre, du même ordre, et depuis archevêque de Turin. Cet éloge avait déjà été publié dans cette ville en 1781, dans le premier volume des "Piemontesi illustri".

* COTTA (Jean-Frédéric), né en 1701 à Tubingen, fut professeur et chancelier de l'université de cette ville. Il était très versé dans les langues orientales, et il les enseigna à Gottingue. On connaît de lui : | *Histoire littéraire de la théologie*, 1721, in-8°; | *Essai d'histoire ecclésiastique*, Tubingen, 1768, 3 vol. in-8°; | *Journal littéraire*, ibid., 1734-35, 2 vol. in-8°; | *OEuvres de Flavius Josèphe et l'Histoire de la destruction de Jérusalem d'Hégésippe*; traduites du grec. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. | *Themata miscellanea ex jurisprudentia naturali, notis illustrata*, Tubingen, 1718, in 4°; | *De miraculoso linguarum dono super apostolos effuso*, ibid., 1749, in-4°.

*COTTA DE COTTENDORF (Jean-Frédéric, baron), libraire de Tubingue, naquit à Stuttgardt, le 27 avril 1764, d'une ancienne et noble famille italienne. Son père, Jean-George avait fondé à Tubingue la librairie qui existe encore sous le même nom. Après des études distinguées, et un séjour fait à Varsovie et à Paris, Jean-Frédéric prit la direction du commerce de son père. Il lui donna une extension rapide, puis songea, en 1793, à fonder une gazette politique. Elle parut à Tubingue, dès 1798, sous le nom de *Cosmogonie universelle*; plus tard, la rédaction en fut transportée à Stuttgardt; enfin elle s'établit en 1803 à Augsbourg. La propriété de ce journal donna une haute influence à Cotta auprès des princes allemands, qui utilisaient sa publication dans l'intérêt de l'ordre, compromis par les idées révolutionnaires. Cotta, chargé en 1799 d'une

mission des états de Wartemberg auprès du gouvernement français, en reçut une autre des libraires allemands qui l'engagèrent en 1815, mais sans succès, à solliciter du congrès de Vienne une mesure qui prohibât les contrefaçons. C'est en 1815 qu'il entra, plus que jamais, dans la vie publique, ayant été élu député à la diète de Wurtemberg : il se prononça pour le rétablissement de l'ancienne constitution. Député depuis 1819, et membre de plusieurs commissions de la deuxième chambre des états, il en devint vice-président en 1824. Conseiller privé de Prusse, chambellan de Bavière, chevalier de la couronne de Wurtemberg, il se rendit à Berlin en 1828, pour y conclure un traité de commerce et de douanes, à l'occasion duquel les trois cours lui donnèrent ces titres et ces décorations. Cotta fit quelques entreprises en dehors de la librairie, telle qu'une tentative pour établir la navigation à vapeur sur le lac de Constance ; mais c'est comme libraire, comme éditeur et comme ami des écrivains les plus distingués de l'Allemagne, qu'il doit être surtout apprécié ; Gœthe, Schiller, Voss, Jean Paul, les deux frères Humboldt, Herder, Huber, Jean Muller, etc., etc., étaient liés avec lui d'affection autant que d'intérêt. Possesseur de quatre comptoirs de librairie, établis dans quatre villes différentes de l'Allemagne méridionale, Cotta cherchait à empêcher tous les auteurs de livrer leurs manuscrits aux libraires de Berlin, de Hambourg, de Leipsick. Il est vrai qu'il abusa de la propriété de plusieurs classiques allemands, pour exercer le monopole, et ne publier que des éditions communes ; on lui dut cependant, en 1830, une édition magnifique des "Œuvres complètes" de Schiller, deux parties en un vol. grand in-8°. Du reste, s'il y eut peu d'ordre dans ses affaires, c'est qu'il ne souffrait pas que personne l'aidât, et sa femme même ne concourut à l'administration de sa maison que dans la dernière année de sa vie. Cotta mourut à Stuttgard, le 29 décembre 1832.

COTTE (Robert DE), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture, ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture ; enfin premier architecte du roi, et intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures royaux. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellents morceaux d'architecture. Il dirigea les travaux du *Dôme* des Invalides, finit la *Chapelle* de Versailles, éleva les nouveaux bâtiments de Saint-Denis. Il fit le *Péristyle* de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. [Son dernier ouvrage fut l'achèvement de l'église de Saint-Roch. Il avait aussi élevé des édifices magnifiques à Lyon, Strasbourg, Verdun, et avait été chargé de plusieurs travaux par des princes étrangers, comme les électeurs de Bavière et de Pologne, l'évêque de Wurtz, etc.] Cotte avait de l'imagination et du génie ; mais l'un et l'autre étaient réglés par le jugement, et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des cham-

Digitized by Google

braules des cheminées. Il mourut à Paris en 1755, aussi regretté pour ses talents que pour ses mœurs et son caractère.

* COTTE (Louis), né à Laon le 20 octobre 1740, fit ses études chez les oratoriens de Soissons, et entra dans cette congrégation en 1758. Il devint curé de Montmorency, cure qui appartenait à l'oratoire; mais, en 1783, il renonça à cette place, et fut fait chanoine de Laon, toutefois sans quitter sa congrégation. En 1791, ayant fait le serment, il fut élu curé de Montmorency, et desservit cette cure jusqu'à la proscription du culte. Il se retira ensuite à Paris, et fut pendant quelques années administrateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Le 18 janvier 1800, il se maria à mademoiselle Marotte du Coudray, d'Orléans; ce mariage était extraordinaire sous tous les rapports. Cotte avait alors 60 ans, il n'était point forcé à cette démarche par la terreur; mademoiselle Marotte était d'une famille janséniste, passait pour une fille de mœurs sévères, et on croyait même qu'elle avait refusé de se marier par excès de rigidité. Ils vivaient ensemble dans une maison qu'ils avaient acquise à Montmorency. Une attaque de paralysie, à laquelle on avait apporté des remèdes tardifs, ôta à Cotte, dans ses dernières années, la faculté d'écrire. Il mourut à Montmorency le 4 octobre 1815, ayant refusé persévéramment les secours de la religion. Sa femme était morte quatre ou cinq ans avant lui, dans les mêmes sentiments. Cotte était correspondant de l'Institut, membre de la société d'agriculture de Paris, de la société royale de médecine et associé de dix-sept autres sociétés savantes françaises et étrangères. Son goût l'avait porté de bonne heure vers les sciences naturelles. La plupart des naturalistes du XVIIIe siècle finirent ou vécurent comme celui-ci. Il a publié | un *Traité de Météorologie*, 1774, in-4°, ou *Mémoires*, à diverses époques sur cette science; | des *Leçons élémentaires d'Histoire naturelle*, 1787; idem *de Physique* etc., 1789; | un *Catéchisme à l'usage des habitants de la campagne, sur les dangers auxquels leur santé et leur vie sont exposées, et sur les moyens de les prévenir et d'y remédier*, 1792, in-12; | et des *Mémoires* de physique et d'économie dans des recueils d'académies et des sciences.

* COTTEREAU ou COTEREAU (Claude), prêtre, chanoine de Notre-Dame de Paris, naquit à Tours. Ce laborieux auteur fit ses études à Poitiers, et fut lié d'amitié avec Jean Bouchet, poète poitevin. De retour dans sa patrie, Cottereau embrassa l'état ecclésiastique, fut employé dans le ministère et devint archiprêtre dans l'église de Tours. Des raisons particulières lui ayant fait faire un voyage à Paris, il y obtint un canonicat. Cottereau fut aussi serviteur-domestique, c'est-à-dire, aumônier du cardinal du Bellay, évêque de Paris. On a de lui: | *De jure et privilegiis militum libri tres*; et *De officio imperatoris liber unus*, *Lugduni*, *Stephan. Dolet*, 1539, in-folio. On trouve un extrait de cet ouvrage dans | *Les douze livres de Columelle*, *traduits en français*, Paris, Kerver, 1551 et 1552, in-4°. Le dixième livre est traduit en vers

français. Cette *Traduction*, réimprimée en 1555 et en 1556, in-4°, par les soins du même Kerver, avec les notes de Jean Thierry de Beauvais, fut dédiée au cardinal du Bellay, par Jacques Verjus, ami de Cottereau, et son exécuteur testamentaire. Les registres de l'église de Paris prouvent que Cottereau mourut le 3 novembre 1550. Cottereau remit à Dolet le manuscrit latin de la "Pandore" de Jean Olivier, évêque d'Angers; elle fut imprimée en 1541, in-4°. La "Traduction" de cet ouvrage est de Guill. Michel, dit de Tours, et non de Cottereau. Il y a deux pièces de vers latins de notre auteur dans le "Genethliacum Cl. Doleti, Stephani filii", Lugd., 1539, in-4°, et plusieurs pièces en vers français, dans les épîtres du "Traverseur des voies périlleuses", qui est, comme on sait, Jean Bouchet. Née de La Rochelle soupçonne avec raison, dans sa "Vie d'Etienne Dolet", p. 101 et 102, que Cottereau est le même que Claudin de Touraine, dont La Croix du Maine et Duverdier ont fait un auteur différent.

* COTTEREAU DU COUDRAY (J.-Baptiste-Armand), né à Tours le 28 janvier 1697, mort en 1770, curé et premier échevin de la ville de Donnemarie, de Mons en Montois et de leurs dépendances, président des conférences ecclésiastiques de cette ville, et membre de l'académie de Ville-Franche, a composé : | des *Epigrammes*, des *Madrigaux*, des *Odes*, des *Elégies*, des *Lettres*, des *Sonnets*, des *Sermons*, qu'on connaît peu; | l'*Eloge funèbre* du Dauphin; | les *Sentiments d'un vrai chrétien à l'heure de la mort*; | et un *Recueil de réflexions, de maximes et de pensées diverses*.

* COTTEREL (Alex.-Franç.), curé de St-Laurent, et censeur royal, mort le 5 février 1776, a donné : | *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1751, in-4°; | *Description des fêtes* données à ce sujet, 1751; in-4°. | *Discours sur l'assassinat du roi*, 1757, in-4°. | *Discours sur la mort de la reine*, 1768, in-4°.

* COTTIN (Sop. RISTAUD), femme-auteur, née à Tonneins en 1773, passa les premières années de sa vie à Bordeaux. Agée de 17 ans, elle épousa un riche banquier, et vint habiter avec lui la capitale; mais après trois ans de mariage elle perdit son époux. Le chagrin et les troubles de la révolution l'engagèrent à vivre dans la retraite, où elle nourrit son esprit de la lecture des romans; née avec une imagination vive et une extrême sensibilité, elle éprouvait presque un besoin d'écrire les pensées qui avaient frappé son esprit et affecté son cœur. Ces impressions, jointes au bruit que faisaient les romans de mesdames de Genlis, de Staël, de Flahaut, lui donnèrent envie de marcher sur leurs traces. Son premier ouvrage fut *Claire d'Albe*; elle marqua, par une bonne action, ce premier pas dans la littérature, en employant le produit de son ouvrage à soustraire un malheureux proscrit au fer des révolutionnaires, et à lui faciliter les moyens de sortir de France. Elle publia successivement d'autres romans et associa toujours les pauvres au succès de ses ouvrages. M[me] Cottin écrivait avec une grande facilité, et, par une contradiction assez singulière, elle avait

Digitized by Google

pour maxime qu'une femme ne devait pas écrire ; si elle avait agi d'après ce sentiment, nous n'aurions pas à lui reprocher d'être, parmi les femmes qui ont eu la manie d'écrire des romans, celle qui a présenté sous les couleurs les plus vives l'exemple pernicieux du délire des passions. On a fait un grand nombre d'éditions de ses ouvrages : | *Claire d'Albe*, Paris, 1808, 1 vol. in-12. Le but de cet ouvrage serait moral sans une expression qu'on trouve à la fin, et qui fait rougir la pudeur d'une femme. | *Malvina*, Paris, 1809, 3 vol. in-12 ; | *Amélie Mansfield*, 3 vol. in-12, Paris, 1811 ; | *Mathilde*, Paris, 1810, 4 vol. in-12. L'auteur offre dans ce roman le tableau d'une lutte violente entre la religion et l'amour. La religion triomphe, il est vrai, mais l'amour reste toujours dans le cœur. Entre tous ses ouvrages, c'est celui qui a obtenu le plus de succès. | *Élisabeth, ou les Exilés de Sibérie*, 2 vol. in-12, Paris, 1806. Ce roman est celui dont la lecture est le moins dangereuse à la jeunesse. Il paraît que, vers la fin de ses jours, madame Cottin ne s'occupait plus de romans ; on dit même qu'elle se disposait à écrire un ouvrage sur la religion chrétienne, prouvée par les sentiments, lorsqu'elle mourut le 25 août 1807, âgée de 34 ans.

COTTON, ou Coton (Pierre), jésuite, né en 1564, à Néronde, dans le Forez, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup au rétablissement en France des jésuites, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel les calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Évangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collége à la Flèche, "comme les estimant plus propres et plus capables que les autres pour instruire la jeunesse" : (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon, le 20 janvier 1602, au cardinal d'Ossat) et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière, et le crime de Châtel. (*Voy.* ce nom.) Ce monarque, satisfait de l'esprit ainsi que des mœurs du P. Cotton, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal ; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII, son fils. La cour était pour lui une solitude ; il demanda d'en sortir, et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce jésuite quelques écrits : | un *Traité du sacrifice de la messe* ; | d'autres ouvrages de controverse ; | des *Sermons*, in-8°, 1617, etc. En 1610, il fit paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des PP. jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8° ; ce qui produisit l'"Anti-Coton", 1610, in-8°, et qu'on trouve à la fin de l'"Histoire de don Inigo" 2 vol. in-12. On attribue cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. « Cotton, dit le président Gramond ("Historia Galliæ", page 678), était l'orateur le plus éloquent de son siècle, le religieux le plus désintéressé, le plus modeste ; il conserva toute sa vertu

Digitized by Google

au milieu de la contagion de la cour; c'était un lis entre les épines; il était très-savant, et sa science ne le cédait qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, dit Dupleix ("Histoire de Henri le Grand", p. 349, etc.), peuvent porter témoignage que c'était un parfait religieux, et autant passionné pour le service du roi et de l'état, qu'un bon et fidèle sujet le peut être. Aussi, sa majesté, qui était autant habile qu'homme de son royaume pour juger de l'humeur et du mérite des personnes, le chérissait grandement pour ses louables qualités, et le faisait souvent appeler pour s'entretenir avec lui. » Le P. Cotton a encore laissé quelques *Manuscrits* sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant. (*Voy*. BOUTAULD.) Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le P. d'Orléans a écrit sa "Vie", in-12. [Le P. Rouvier, aussi jésuite, en a écrit une autre, imprimée à Lyon, 1660, in-8°, qui contient des faits importants, dont le P. d'Orléans n'a pas parlé.]

COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Dentan, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith publia en 1696 le Catalogue de ce recueil, en un vol. in-fol., sous le titre de "Catalogus librorum mss. bibliothecæ cottonianæ". On la joignit ensuite à celle du roi; mais, le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'érudition, il fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. On publia, en 1652, le *Recueil des traités* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de Chevaliers baronnets, qu'il déterra dans d'anciennes écritures : ce titre, comme on sait, donne le premier rang après les barons, qui sont pairs du royaume.

*COTTON DES HOUSSAYES (Jean-Baptiste), docteur de Sorbonne, professeur de théologie à Rouen, et bibliothécaire de la Sorbonne, né en 1727, mort en 1783, est auteur des *Éloges historiques de Maillet du Boullay, de l'abbé de Saas, de Chamousset*, etc. Il a fourni des articles de botanique au "Journal de Physique" 1780. Il a laissé manuscrit : *Éléments d'histoire littéraire universelle* et *Bibliographie raisonnée*,

ou Nouveau système bibliographique. Ces deux ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de Barbier.

* COTUGNO (Dominique), médecin italien, né à Ruvo, dans la Pouille, le 27 janvier 1736, étudia dans l'université de Naples, et entra comme praticien dans le grand hôpital de cette ville. C'est à cette époque qu'il fit, à ce que ses compatriotes assurent, la découverte de l'électricité animale, connue sous la dénomination de galvanisme, du nom de Galvani, qui fit ensuite la même découverte et la rendit publique. Ce ne fut pas une grenouille, comme il arriva à ce médecin, mais une souris, qui découvrit à Cotugno ce phénomène. Il lisait auprès d'un malade, et une souris importune venait le détourner de la lecture. Étant parvenu à prendre l'animal, il l'ouvrit avec un couteau; la souris, piquée au diaphragme, lui donna un coup de queue à la main gauche, et dans l'endroit où le doigt auriculaire se sépare de l'annulaire. Cotugno sentit aussitôt sa main engourdie par ce coup; et, ne se croyant pas capable alors de bien expliquer ce phénomène, il en communiqua la découverte au docteur Jean de Vivenzio, qui, à ce qu'il paraît, n'en fit part à personne. Devenu professeur d'anatomie à l'université, Cotugno s'appliqua particulièrement à la physiologie, à la pathologie; l'organe compliqué de l'ouïe n'attira pas moins son attention. C'est le premier anatomiste qui ait assigné un usage plausible aux canaux demi-circulaires des aqueducs du limaçon et des vestibules, appelés de son nom " cotuniens ". Vasalva avait donné quelques indications sur la lymphe du labyrinthe; mais Cotugno en a parlé plus sciemment. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il reconnut, le premier, le nerf appelé par quelques auteurs parabolique incisif, et par d'autres naso-palatin. Il donna, pour la première fois, en 1764, la véritable explication de l'origine de l'éternuement, et publia en 1782 un *Mémoire* très-estimé sur le mécanisme du mouvement du sang; il découvrit en outre quelques veines à la tête, qui font les fonctions des artères. Charles III, roi de Naples, et Ferdinand IV, son fils, le nommèrent successivement leur premier médecin, et le comblèrent d'honneurs. Le second de ces souverains le créa chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. Cotugno était président de l'Institut central de vaccination, médecin consultant de l'hôpital des Incurables, et membre de l'académie royale des sciences. Il est mort à Naples, le 6 octobre 1822, à l'âge de 90 ans. Plusieurs savants ont écrit l'"Éloge" de ce médecin, entre autres l'abbé Ange-Antoine Scotti, missionnaire et préfet de la bibliothèque royale. Une médaille a été frappée en son honneur. On a de Cotugno : | *Dissertatio anatomica de aquæductibus auris humanæ internæ*, Neapoli, 1761, in-8°; Vienne, 1774; réimprimée dans le "Thesaurus scandifortianus". | *De Ischiade* (la sciatique) *nervosa commentarius*, Neapoli, 1765, in-8°, fig.; Vienne, 1770, in-12, curis H. Crautz; Neapoli, 1779, in-8°; Venise, 1783, in-8°; et traduit en anglais, Londres, 1776, in-8°; en allemand, Leipsick, 1792, in-8°; | *De sedibus vario-*

larum syntagmata, Neapoli, 1769, in-8°; Vienne, 1771, in-8°, fig., édition de 1775; Louvain, 1788; | *Dello spirito*, ou *De l'esprit de la médecine, discours académique*, Naples, 1783, in-8°, inséré dans les "Memorie", ou Mémoires pour ceux qui étudient la médecine.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué, vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. — Le second envoya son fils à la tête de cinq cents chevaux pour secourir Pompée. — Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis, son oncle, prince cruel; c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses élégies. — Enfin le quatrième, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J.-C.

*COUANIER DESLANDES (L'abbé) a composé au XVIIIe siècle un *Éloge funèbre de monseigneur le duc de Bourgogne*; | un *Éloge du duc de Sully*.

COUCHA, ou CONCA (Sébastien), né à Gaëte, peintre napolitain, élève de François Solimène, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, avait le génie froid; mais ses *Tableaux* sont bien arrangés, et son coloris est frais et beau.

COUCHOT, avocat au parlement de Paris, a donné au public: | un *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, 1 vol. in-4°; | *Le Praticien universel*, revu par Rousseau de Lacombe, Paris, 1737, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12; la dernière a été revue et augmentée par de Lacombe, avocat. | Un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, imprimé en 1713, 1 vol. in-12.

*COUCY, nom d'une ancienne famille noble de Picardie, éteinte aujourd'hui, et dont le premier membre illustre est Albéric, qui vivait en 1059, et qui fonda la riche abbaye de Nogent-sous-Coucy. — Dreux de Bove, fils ou gendre d'Albéric et père d'Enguerrand Ier, comte d'Amiens, vivait en 1080, et mourut en 1116.

COUCY (Thomas), seigneur de Coucy, Marle, La Fère et de Boves, comtes d'Amiens, était d'un caractère cruel, et se révolta contre son père vers l'an 1096. Le vidame et l'évêque d'Amiens voulant défendre les terres de l'Eglise dont il voulait s'emparer, il tua, dans une occasion, trente hommes de sa propre main. Thomas fut excommunié par un concile de Bauvais en 1114, et dépouillé par Louis le Gros du comté d'Amiens. Ayant ensuite, pour rentrer en grâce, doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118, il recommença d'abord ses premières violences; ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy, d'où ayant voulu faire une sortie, il fut mortellement blessé par Raoul, comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon, où on l'avait conduit prisonnier.

COUCY (Enguerrand II, seigneur DE), surnommé "le Grand", rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château, y bâtit une cha-

Digitized by Google

pelle avec une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une dépense extraordinaire. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, en 1214, il accompagna, l'année suivante, le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais, en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre dit "Mauclerc", duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques qu'on l'offrit à Enguerrand, et que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt, par sa prudence, ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda, en 1236, à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir S. M. contre le même Thibault, qui était devenu roi de Navarre, et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues, comte de La Marche, il ne put pas s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY (Enguerrand VII, seigneur DE), passa, après la prise du roi Jean à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Édouard III, que ce prince le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedfort, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, Enguerrand se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabod Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes, en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, et l'aida à reprendre Cherbourg, Carantan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable, qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna en 1396 Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé "le Hardi", à une expédition contre les infidèles, qui n'eut point de succès, Enguerrand ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui

Digitized by Google

les a apportés à la couronne.

*COUCY (Robert DE), architecte, né à Reims à la fin du XIIe siècle, mort l'an 1311, s'est illustré en reconstruisant sur les plans de Hugues Libergier la *Cathédrale de Reims*, qui avait été brûlée en 1210; cet édifice, l'un des plus beaux de France, ne fut terminé qu'en 1427. Robert de Coucy avait achevé la belle *Église de Saint-Nicaise* à Reims, et en avait fait un des plus curieux monuments de l'architecture gothique: ce temple a été démoli en 1796.

*COUDERET (Dom), bénédictin, né à Vesoul dans le XVIIIe siècle, mourut à Besançon en 1789. On a de lui plusieurs *Mémoires*, savoir: | *Dissertation sur le gouvernement politique de Besançon*; | *Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne? quelle fut d'abord leur autorité et de quelle nature était leur domaine?* | *Dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon, depuis Jules César*; | *De l'origine, de la forme et du pouvoir des états de Franche-Comté*; | *Dissertation sur la ville de Vesoul*; | *Sur l'étendue de la province séquanaise, les changements qu'elle a éprouvés sous la domination romaine, et le temps où elle a été appelée* Maxima Sequanorum; | *Sur les limites des différents royaumes de Bourgogne*; | *Mémoires sur la ville de Gray*, etc., etc.

*COUDERT DE CLOZOL (Jean-Baptiste), avocat au parlement, a composé le *Code ecclésiastique*, ou Questions importantes sur l'édit de 1695. De nos jours, M. Henrion, avocat à la cour royale de Paris, a donné, sous le titre de "Code ecclésiastique français", un résumé du droit canonique, ainsi que des lois et ordonnances rendues par le pouvoir civil au sujet de l'Église de France, Paris, 1829, 2e édit., 2 vol. in-8°.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentiments au sujet de la bulle "Unigenitus" lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui: | des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; | l'*Histoire et Analyse* du livre "de l'Action de Dieu", | et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasiona la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affaiblirent la vue, et il était presque aveugle lorsqu'il mourut. Les "Nouvelles ecclésiastiques" l'ont peint comme un saint; le public impartial sait apprécier ce témoignage. [On lui attribue, entre autres ouvrages, une *Dissertation théologique sur les loteries*, 1743.]

COUEL (Jean), théologien anglais, né dans le comté de Suffolk en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour, il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, et mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople, il s'occupa à faire des *Remarques sur l'état de l'Église grecque*, qui ont été im-

Digitized by Google

primées à Cambridge en 1722, in-fol.

* COUET (Bernard), grand-vicaire de Rouen, puis de Paris, et abbé de Fontmorigny, était né dans le diocèse de Paris en 1669. On a lieu de croire qu'il fit son séminaire à Saint-Magloire, et qu'il suivit le cours ordinaire de licence. Il prenait le titre de docteur en théologie, et s'il ne se trouve pas sur la liste des docteurs de ce temps-là, c'est peut-être qu'il ne reçut pas le bonnet suivant les formes solennelles alors en usage. Il est dit dans les "Nouvelles ecclésiastiques" du 24 juillet 1747, qu'en 1703 l'abbé Couet demeurait au séminaire Saint-Magloire, et que, consulté par Petit-Pied sur le cas de conscience, il contribua, par sa réponse, à affermir le docteur dans sa résistance. Vers le même temps, Colbert, archevêque de Rouen, le nomma son grand-vicaire; c'était à l'époque du plus grand éclat de l'affaire du cas de conscience. On répandit le bruit que Couet était l'auteur de cette décision, quoique son nom ne se trouve point parmi ceux qui l'avaient signée. Il fit une déclaration de ses sentiments dans une *Lettre* à l'archevêque de Rouen; cette lettre, qui est rapportée dans l'"Histoire du cas de conscience", tome 1, page 279, porte un désaveu très-formel de la doctrine des cinq propositions de Jansénius. L'auteur s'exprime à ce sujet d'une manière qui nous paraît fort nette et fort précise; toutefois, comme à cette époque on était en garde contre les subterfuges des jansénistes, trois évêques, ceux de Chartres, de Toul et de Noyon, auxquels la déclaration fut montrée, la jugèrent insuffisante. Couet rédigea donc une deuxième déclaration encore plus détaillée que la première, et souscrivit les formulaires. Cette deuxième déclaration fut suivie d'une troisième et d'une quatrième, qui semblent lever tout doute sur les sentiments de l'abbé Couet; elles se trouvent toutes dans l'"Histoire du cas de conscience", tome 1 : on peut voir aussi ce qui est dit de cette affaire dans l'"Histoire de Bossuet", par de Bausset, tome 4, p. 339; le prélat y avait suivi le "Journal" de Ledieu, dont le récit doit être comparé avec celui de l'"Histoire du cas de conscience". Nous avons lieu de croire que l'abbé Couet cessa d'être grand-vicaire de Rouen à la mort de Colbert, en 1707. Il revint à Paris, et paraît être resté quelque temps sans place. En 1715, il fut mandé chez le lieutenant de police D'Argenson, et invité par lui à écrire contre le "Témoignage de la vérité" du janséniste Laborde, livre qui faisait alors du bruit. On assure que Couet le promit, mais il n'a rien paru de lui sur ce sujet. On lui attribue généralement les *Lettres d'un théologien à un évêque sur cette question importante:* "S'il est permis d'approuver les jésuites pour prêcher et pour confesser", 1715, in-12. Ces lettres sont au nombre de trois, et il y en a une quatrième que l'auteur n'avoua point. Il insistait beaucoup sur la morale relâchée que l'on imputait aux jésuites. Couet avait rédigé peu auparavant une *Réponse d'un théologien à un prélat sur les refus que le cardinal de Noailles a fait de continuer ses pouvoirs aux jésuites.* Son objet

Digitized by Google

était de justifier les procédés rigoureux du cardinal envers ces pères. Cet écrit lui concilia la bienveillance du cardinal de Noailles, qui le nomma chanoine de Notre-Dame le 10 juin 1718, et qui le fit aussi son grand-vicaire. Couet se joignit aux démarches du cardinal et du chapitre de la métropole sur les affaires du temps. On trouve son nom parmi les appelants des lettres *Pastoralis officii*, en 1718, et il fut un des principaux rédacteurs de l'"Instruction pastorale" du cardinal, en 1719. Habile, instruit, propre aux affaires, il fut mêlé dans les différentes négociations qui eurent lieu pour la paix de l'Église, soit avant, soit après la mort de Louis XIV. On voit par le "Journal" de Dorsanne la part qu'il prit à ces négociations, auxquelles son esprit liant, ses connaissances théologiques et son adresse le rendaient très-propre; mais enfin les excès du parti appelant ramenèrent peu à peu l'abbé Couet à d'autres idées. Témoin de tant d'obstination et d'intrigues, il sentit le besoin de se rallier à l'autorité, et, après avoir cédé à l'entraînement des circonstances et à l'exaltation des partis, il contribua aussi à ramener plusieurs personnes dans une autre route. On peut le regarder comme un des principaux promoteurs de l'accommodement de 1720, et comme un des rédacteurs du "Corps de doctrine" adopté alors par les évêques. Ce fut par ses conseils et son influence que le célèbre D'Aguesseau, dont il était l'ami, montra, lorsqu'il devint chancelier, des dispositions un peu différentes de celles qu'on avait cru remarquer dans le procureur général. On voit aussi l'abbé Couet en relation étroite avec le cardinal de Rohan, le maréchal d'Uxelles et d'autres personnages distingués de cette époque. L'évêque de Bayonne, Dreuillet, se conduisait en tout par ses avis. Il est souvent question de l'abbé Couet dans le "Journal" de Dorsanne, dans les "Nouvelles ecclésiastiques" et dans les "Anecdotes" de Villeford. Les appelants ne lui pardonneront jamais d'avoir abandonné leur cause; mais Dorsanne avoue que c'était la crainte du schisme qui le faisait agir, en quoi assurément Couet montrait une sage prévoyance. Son crédit auprès du cardinal de Noailles augmenta encore dans les dernières années du prélat, et c'est à lui qu'on attribua les démarches qui consommèrent le retour du cardinal. Dorsanne raconte qu'il avait été question en 1720 de donner l'abbé Couet pour substitut à l'abbé Fleury dans les fonctions de confesseur de Louis XV; mais que Couet refusa. Ce bruit, auquel Dorsanne lui-même ne paraît pas croire beaucoup, n'est guère vraisemblable. A la mort du cardinal de Noailles, Couet fut nommé grand-vicaire capitulaire et official; il fut également grand-vicaire sous M. de Vintimille, successeur du cardinal, et il fut pourvu, en 1733, de l'abbaye de Fontmorigny, au diocèse de Bourges. La considération et l'estime dont il jouissait semblaient lui promettre une vieillesse tranquille et heureuse, quand un crime affreux vint mettre fin à ses jours. Le 30 avril 1736, l'abbé Couet venait de célébrer la messe à Notre-Dame; il sortait de l'église, et il était

Digitized by Google

dans la première cour de l'archevêché avec ses habits de chœur, lorsqu'il fut frappé d'un coup de poignard par un scélérat, Nicolas Lefèvre, dit le Grand-Hardi, garçon chapelier. Nous n'avons pu savoir quel intérêt avait porté ce malheureux à ce crime, la procédure ayant été détruite pendant la révolution. Des journaux du temps supposèrent que l'esprit de parti n'était point étranger à cet attentat, et que des fanatiques convulsionnaires avaient voulu punir l'abbé Couet d'avoir abandonné la cause de l'appel; mais aucune preuve n'autorise cette triste conjecture. Quoi qu'il en soit, l'abbé Couet ne survécut point à ses blessures; porté chez lui, il expira à trois heures du matin, après avoir reçu l'extrême-onction et le saint viatique des mains de l'abbé de Harcourt, doyen du chapitre. Le meurtrier fut condamné, le 3 mai, à être rompu vif, et le parlement confirma la sentence le 7 du même mois. Il est dit dans la sentence, que nous avons sous les yeux, que Lefèvre sera appliqué à la question « pour apprendre de sa bouche la vérité d'aucuns faits résultans du procès, et le nom de ses complices ». Nous ne finirons point cet article sur l'abbé Couet sans remarquer la liaison étroite qui existait entre lui et le chancelier D'Aguesseau. On a cru que l'abbé Couet était le directeur de la conscience du magistrat; ce qui paraît certain, c'est que D'Aguesseau avait pour lui une estime toute particulière, et prenait ses avis sur des affaires importantes. Dorsanne fait entendre, dans son « Journal », que Couet avait la plus grande influence sur l'esprit du chancelier. Enfin les « Lettres inédites de D'Aguesseau » publiées par M. Ribes en 1823, 1 vol. in-4°, montrent les rapports intimes qui existaient entre l'abbé et le magistrat. Le premier allait souvent à Furne pendant l'exil du chancelier, et, quand il était à Paris, leur correspondance était fort suivie. Dans ses lettres à ses enfants, D'Aguesseau les charge de différentes commissions pour l'abbé Couet, et page 358 du même volume, il parle des « lettres énormes » qu'il lui écrit. Ces rapports et cette confiance d'un magistrat illustre suffiraient pour honorer la mémoire de l'abbé Couet.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas. Après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des « Pacificateurs », qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Église, aucune d'elles n'ayant droit de faire valoir ses sentiments au-dessus de l'autre. La peste qui ravagea Londres en 1665 enleva Coughen au monde et à ses variations. (*Voyez* MÉLANCHTON, LENTULUS, SERVET.)

* COUHEY (François), député des Vosges à la Convention, y vo-

ta la détention de Louis XVI, et son bannissement trois ans après la paix. Le 9 juillet 1793, Chabot l'accusa d'avoir applaudi à l'arrêté d'un comité insurrectionnel formé à Montpellier, pour la dissolution de la Convention. Couhey voulut se justifier; mais il ne put obtenir la parole, et fut envoyé à l'Abbaye. Il parvint cependant à se soustraire aux persécutions de la terreur. Ayant passé au conseil des cinq-cents, il en sortit le 20 mai 1798, et entra au tribunal de cassation, dont il fit partie jusqu'au 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Il était, en 1815, conseiller à la cour de Nanci.

* COULANGE (DE), jésuite, puis médecin de la faculté de Montpellier, dont on a un recueil de *Poésies variées* publiées à Paris, en 1753, par le libraire Cailleau, 1 vol. in-12, vivait encore en 1781; Freron en parle avec éloge.

COULANGES (Philippe-Emmanuel DE), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut à Paris, en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *Chansons*, dont on a donné deux éditions : la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en deux vol. in-12, 1698. Ces *Chansons* ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événements de son temps : c'est par là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *Lettres* avec celles de sa cousine, madame de Sévigné : elles sont gaies et faciles.

COULOMB (Charles-Augustin DE), célèbre physicien français, né en 1736, mort le 23 août 1806, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel du génie, membre de l'académie des sciences et de l'Institut, et inspecteur-général de l'université de France, fut envoyé à la Martinique, chargé de construire le fort Bourbon, et employé successivement à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg; il éprouva la disgrâce du ministre de la marine pour avoir combattu un projet de canaux présenté aux états de Bretagne; mais on ne tarda pas à rendre justice à la pureté de ses intentions; il fut nommé intendant des eaux et fontaines de France en 1784, et fut choisi par l'académie pour aller étudier en Angleterre le système d'administration adopté pour les hôpitaux. Lors de la révolution, Coulomb se livra tout entier à l'étude des sciences, et fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont M. Poisson a parfaitement apprécié l'importance. Les *Mémoires* de l'académie des sciences et de l'Institut renferment un grand nombre de *Mémoires* de ce savant. Ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, ont été imprimées à Paris, 1779, in-8°, figures.

COULON (Louis), prêtre, né à Poitiers, en 1605, sortit de la société des jésuites, en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire, tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire et la philosophie. On a de lui : | un *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordements des fleuves*

Digitized by Google

et rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages, in-8°, 1644, 2 vol., livre assez bon pour son temps et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude; | les *Voyages du fameux Vincent le Blanc*, aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Égypte, depuis l'an 1567, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux et utiles; | *Lexicon homericum*, Paris, 1643, in-8°; | plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

* COULON (Claude-Antoine), vicaire-général de Nevers, prédicateur ordinaire du roi, naquit à Salins, en Franche-Comté, en 1746. Au commencement de la révolution, il émigra, et se rendit à Londres, où il prêcha avec succès dans les églises catholiques. Revenu en France à l'époque de la restauration, il devint prédicateur ordinaire du roi. Il publia en 1813 un *Abrégé de la défense de la déclaration du clergé de France en* 1682, de Bossuet, ou *Exposition des principales preuves établies par ce savant évêque, avec la réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*, Londres, Dulau, 1813, in-8°. On voit, par ce livre, que l'abbé Coulon était partisan des principes de l'Église gallicane. Il mourut subitement à Paris, en 1820, à l'âge de 75 ans.

* COULON-THÉVENOT (A.), inventeur de la « tachygraphie », naquit en 1755, d'un riche propriétaire. Un jour qu'il lisait à sa mère, devenue aveugle, l'histoire ecclésiastique de Fleury, il conçut le projet de la tachygraphie, ou l'art d'écrire aussi vite que l'on parle. Coulon, dans un ouvrage qu'il publia sur cet art, prétend qu'il fut connu des Grecs et des Romains; qu'Auguste l'apprit à ses neveux, et que Titus y était devenu très-habile; enfin que c'est à la tachygraphie que l'on doit les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron et d'autres grands hommes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de cette assertion, Coulon parvint à établir sa méthode, et en donna les premières expériences publiques à Paris, en 1779, devant une commission de l'académie des sciences, qui approuva son plan : elle fit le même rapport en 1786, et l'année suivante, Coulon-Thévenot eut l'honneur de présenter son ouvrage sur l'Art *tachygraphique* à Louis XVI, qui le nomma son tachygraphe. C'est dans l'assemblée constituante que l'on commença à mettre en pratique la méthode de Coulon-Thévenot. Ayant embrassé les principes de la révolution, il eut divers emplois dans les armées. En 1813, il était dans l'administration des hôpitaux militaires; après la défaite qu'essuyèrent les Français à la bataille de Leipsick (le 18 octobre), forcé de se sauver à pied pour regagner la France, il fut dépouillé par des Cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient presque entièrement gelés, et il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de 60 ans.

*COUPÉ (J.-M.), conventionnel, était, en 1792, curé de Sermaise. Il fut porté successivement par le département de l'Oise à la première assemblée législa-

Digitized by Google

tive, à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis, puis au conseil des cinq-cents. Dans le cours de sa carrière politique, qui se termina avec la session de cette dernière législature, J.-M. Coupé montra des talents comme économiste; mais l'excessive rigueur qu'il déploya en maintes occasions contraste avec la philantropie qu'il affectait. Il termina obscurément sa vie dans un âge avancé.

* COUPÉ (l'abbé Jean-Louis-Marie), né vers 1733, mort à Paris le 11 mai 1818, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages de littérature, et par plusieurs *Traduction* estimées : | *Dictionnaire des mœurs*, 1773, 1 vol. in-8°; | *Essai de traduction de quelques épîtres et poésies latines de Michel de l'Hôpital, avec des éclaircissements sur sa vie et sur son caractère*, 1778, 2 vol. in-8°; | *des Variétés littéraires*, 1786-88, 8 vol. in-8°; | une *Traduction du théâtre de Sénèque*, 1795, 2 vol. in-8°; | *Traduction des opuscules d'Homère*, 1796, 2 vol. in-18; | *OEuvres d'Hésiode*, 2 vol. in-18, 1796; | *Éloge de l'âne*, traduit du latin d'Heinsius, 1795, in-18; | *Sentences de Théognis, et poème moral de Phocylides*, traduction nouvelle, 1798, in-8°; | *Soirées littéraires*, 1795-1800, 20 vol. in-8°. C'est un recueil d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages anciens, fait avec goût et discernement. | *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8°. Enfin, il coopéra à la "Bibliothèque des romans" et à l'"Histoire universelle des théâtres". L'abbé Coupé fut censeur royal, conservateur des manuscrits de la bibliothèque du roi, et professeur émérite de l'université.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté par une mort précoce vers 1665, à 35 ans, et laissa trois *Suites* de pièces de clavecin manuscrites, très-estimables pour le travail et le goût. Les connaisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN (François), neveu du précédent, mort à Paris, en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son père Charles Couperin, habile organiste, et ajouta un nouvel éclat à son nom, par l'excellence de ses talents. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instruments, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissements, intitulés *les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis, comme ses autres ouvrages, non-seulement par les Français, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art

Digitized by Google

d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste et de tout appareil; par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui plus d'une fois à sa fortune; et surtout par sa modestie, qui lui faisait cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvait dérober au public de l'éclat de son mérite; témoins les *motets* qu'il a composés pour des maisons religieuses, et qui auraient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression, ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le 1er février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-Dame, il fut renversé et foulé aux pieds d'un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës. [La famille Couperin a produit, pendant deux siècles, d'excellents musiciens, aussi estimables par leurs talents que par leur conduite.]

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines, vers 1628, alla à la Chine en qualité de missionnaire, l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et en latin. Il travailla, avec les PP. Prosper Intorcetta, Christian, Herdrich et François Rougemont. à l'ouvrage intitulé : *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia sinica latine exposita,* imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol. Il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois; et dans la préface, on expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la vie de Confucius; puis les annales, que l'on fait remonter fort mal à propos à 2952 ans avant J.-C. | *Catalogus PP. societatis Jesu, qui post obitum sancti Francisci Xaverii, ab anno* 1581, *usque ad* 1681, *in imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi à la Chine. | *Historia nobilis fœminæ Candidæ Hiu, Christianæ sinensis*. Cette histoire parut en français, à Paris, en 1688. [Elle a été traduite en espagnol et en flamand.] | *Relatio de statu et qualitate missionis sinicæ*. Elle se trouve presque tout entière dans le "Propylæum maji" des "Acta sanctorum".

COUPLET (Claude-Antoine), né à Paris le 20 avril 1642, et membre de l'académie royale des sciences de cette ville, possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-la-Vineuse, en Bourgogne, était aussi pauvre en eau qu'elle était riche en vin; ses habitants étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein

Digitized by Google

de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte, qui ne coûta pas 3000 liv., valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda ;
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots : " Utile dulci ". On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongea plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Couplet, avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, et à Courson ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris, le 15 juillet 1722, âgé de 81 ans, dans les sentiments les plus chrétiens et les plus édifiants.

* COUPPÉ (G.-H.), ancien sénéchal de Lanion, député des Côtes-du-Nord à la convention, vota pour la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Attaché au parti de la Gironde, il s'enfuit à l'époque du 15 mai 1793; mais, arrêté à Mantes, il déclara qu'il avait quitté son poste par la crainte de voir se renouveler les scènes des 2 et 3 septembre. Il fut amené à Paris, regardé comme démissionnaire, et remplacé par son suppléant. Après la mort de Robespierre, il rentra à la convention. En septembre 1795, il devint membre du conseil des cinq-cents, en sortit en mai 1798, et fut, en 1800, d'abord juge d'appel, puis président du tribunal criminel des Côtes-du-Nord. Appelé en 1803 au corps législatif, il siégeait, en janvier 1815, à la cour royale de Rennes.

COUR (Didier DE LA), né à Monzeville, à trois lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier, dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation connue sous le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offraient tous les jours obligea dom Didier de la Cour de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France sous le nom de Saint-Maur. On jugea qu'il y aurait trop de difficultés et d'inconvénients, surtout en temps de guerre, d'entretenir le commerce et la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur se sont illustrées par de savants ouvrages et par leur zèle pour la religion; mais l'iniquité des temps a entraîné dans les nouvelles erreurs un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de Saint-Maur a essuyé d'étranges dégâts,

Digitized by Google

et a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques et emportés, qui, n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs, mais profitant de l'ignorance et de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes et à la hiérarchie de l'Église catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devaient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72e année, simple religieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a publié sa "Vie" en 1772, in-12.

* COUR (La), chanoine de l'église cathédrale de Toul, a donné au XVIIIe siècle une *Oraison funèbre de Mgr le Dauphin.*

COURAYER (Pierre-François Le), naquit à Rouen en 1681. Étant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, et chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle "Unigenitus"; car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant, le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican, et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, D. Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien, attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa *Dissertation*, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur et peu de raison, fut flétrie, ainsi que la *Dissertation*, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. Le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigants et dissimulés, puis morguant et bravant tout, leva le masque, et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table, l'un en été et l'autre en hiver. Cet apostat mourut le 16 octobre 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | une *Relation historique et apologétique des sentiments du père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. | L'*Histoire du Concile de Trente, de Fra Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français, avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Trévoux, (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4°, avec la défense de cette *Version* par l'auteur. Le style est clair; mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur : il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. | L'*Histoire de la réformation, par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des

Digitized by Google

faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

* COURBEVILLE (François DE), jésuite français, a traduit un ouvrage de piété et de morale : le *Directeur dans les voies du salut*, de l'italien du jésuite Pinamonti, Paris, 1728, in-12. | *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut,* traduit du même, 1737, in-12; | *De la critique du Théâtre anglais, comparée avec l'opinion des auteurs, tant profanes que sacrés, touchant le Spectacle*, traduit de l'anglais, 1715; | *Le Héros,* traduit de l'espagnol, du jésuite Gracian, Paris, 1725, in-12; | *L'Homme universel,* traduit du même, Paris, 1723, in-12; | *Les maximes de Balthasar Gracian, avec les réponses aux critiques de l'Homme universel et du Héros,* Paris, 1730, in-12. Amelot de La Houssaye l'avait déjà traduit sous le titre de l'*Homme de cour.* | *Politique de Ferdinand le Catholique*, traduit du même, Paris, 1732, in-12; | *La Conversion d'un Pécheur*, réduite en principes, traduit de l'espagnol du jésuite François de Salazar, Paris, 1730; | *La Vie de dona Camille, princesse des Ursins-Borghèse*, Paris, 1737, in-12.

COURBON (le marquis DE), naquit en 1650 au bourg de Châteauneuf-du-Rhône, en Dauphiné, d'une famille peu riche. N'écoutant que son penchant pour les armes, il s'échappa du collége, et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un ermite français, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençait à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster : il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parents. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus : conduite qui prouve que la reconnaissance n'était pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs; et après la mort du comte de Rimbourg, ministre-d'état et grand-maître de toutes les monnaies de l'Empire, il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'Empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup, par sa valeur et par sa prudence, à la prise de Coron et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont, en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime

Digitized by Google

ami, publia sa "Vie" à Lyon, en 1692, in-12.

*COURBON, docteur en théologie et curé de Saint-Cyr, est connu par ses *Entretiens spirituels sur les principaux devoirs des personnes consacrées à Dieu, et autres qui tendent à la perfection*, Paris, 1712, 2 parties in-12. La dernière édition de cet ouvrage justement estimé est de 1776.

COURCELLES (Thomas DE), né à Ayencourt, près de Montdidier, en Picardie, en 1402, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie, et à celui de Mayence, en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'*Oraison funèbre* de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur; talents auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Pierre DE), de Candes, en Touraine, publia en 1557 une *Rhétorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouarre. L'auteur la traite de très-illustre princesse, et lui fait de sérieux compliments sur l'invincible puissance de sa crosse. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du XVIe siècle; et, sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs et des mieux écrits de son temps. [Il donna aussi une traduction du "Cantique des cantiques", et des "Prophéties de Jérémie", l'une et l'autre en vers.]

COURCELLES (Etienne DE), né à Genève en 1586, exerça le ministère du saint Evangile en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestants arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses *productions théologiques*, qui furent imprimées in-fol., chez Daniel Elzevir, en 1675, on a de lui une nouvelle édition du "Nouveau Testament" grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits. [On a encore de lui une *Traduction* de la "Philosophie" de Descartes, une *Introduction à la chronologie*, un *Éloge de l'astronomie et de la géographie*, et un écrit posthume intitulé: *Institutio religionis christianæ*, Leyde, 1678, 2 vol. in-4°.]

COURCHETET D'ENANS (Luc), né à Besançon le 24 juin 1695, intendant de la maison de la reine, et secrétaire des villes anséatiques, mourut en mars 1776. Il a donné: *Histoire du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées; dont le

Digitized by Google

grand objet fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse ; | *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication. | *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, Paris, 1761, 2 vol. in-12, réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une préface historique et critique. | *Pièces servant de préparation à la mort*, 1767 ; | *Pensées sur l'aumône*, 1769. Ces deux ouvrages prouvent qu'il avait une dévotion solide et éclairée ; | *Mémoires sur le maréchal de Luxembourg*.

*COURET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur du roi à Orléans, né en 1719, mort en 1770, perfectionna les procédés typographiques, et donna des éditions très-estimées de différents ouvrages, entre autres une édition d'Horace, 1767, in-12. Il créa un journal intitulé : *Affiches Orléanaises*, de 1764 à 1770 ; c'était le premier de ce genre publié dans cette province. — COURET DE VILLENEUVE (Louis-Pierre), son fils, né en 1749, imprima les parties de littérature, de géographie et de théologie, de l'"Encyclopédie méthodique" ; la "Collection des lyriques sacrés", 1774-1789, in-12 ; la Bibliothèque des poètes italiens, avec préface et notes ; le "Recueil amusant des voyages", auquel il coopéra, Paris, 1783-87, 9 vol., etc. Ruiné par de fausses spéculations et par la révolution, Couret vint à Paris, et passa les temps les plus orageux, employé dans les bureaux de l'imprimerie. Il obtint ensuite une chaire de grammaire générale à l'école centrale de cette ville, et périt noyé dans la Lys, le 20 janvier 1806. On a de lui : | *Un discours sur la prise de la Bastille* : | *Des éloges du général Kléber*, et *de Bernard Coppens*, professeur à l'école centrale de Gand ; | *La bibliothèque de l'homme qui veut rire* ; | *Prodromus floræ Aurelianensis*, 1784.

* COURIER DE MÉRÉ (Paul Louis), né à Paris en 1778, fut assassiné au bois de la Charonnière près Tours, le 10 août 1825, par suite de haines domestiques que son caractère dur lui avait suscitées. Il avait été officier supérieur d'artillerie ; mais il est surtout connu comme helléniste, et comme écrivain spirituel et caustique. Ses *Traductions*, la plupart inédites, d'Hérodote ou de Xénophon, sont regardées comme médiocres par les savants. Ses nombreuses brochures furent publiées sous le voile de l'anonyme, ou sous le nom de "Paul-Louis Vigneron". L'auteur les a très-naïvement stygmatisées lui-même, en les appelant *Pamphlets*. Elles ne furent remarquées que par les jeunes gens ou par les désœuvrés. L'une, sur la souscription pour l'achat du domaine de Chambord, valut à Courier un mois de prison. Ces brochures, en effet, voulaient tourner le gouvernement ou la religion en ridicule : elle ne durent qu'à leur malice leur

Digitized by Google

petit succès d'un jour. Le plaisir ou l'honneur du sarcasme est payé trop cher.

* COURNAND (Antoine), ancien oratorien, chanoine de Saint-Fargeau et professeur de littérature française au collége de France, était né à Marseille, et fut le premier qui, à l'époque de la révolution, s'éleva contre le célibat ecclésiastique. Il fit, le 27 novembre 1789, dans le district de Saint-Étienne-du-Mont, une motion pour demander une loi en faveur du mariage des prêtres. Cette motion, débattue le 4 et le 11 décembre, et appuyée par les professeurs Gueroult et Crouzet, n'amena aucun résultat. Elle donna lieu à quelques écrits de Jabineau, et de Reynaud, curé de Vaux, et à des articles qui parurent dans le "Journal ecclésiastique" de l'abbé Barruel, et dans les "Nouvelles ecclésiastiques". Cournand déclara son mariage peu après sa motion. Il épousa une demoiselle Dutrune, composa quelques ouvrages de littérature, et mourut en 1814, à 71 ans. Sa motion sur le mariage des prêtres fut imprimée en 1790, et forme un in-8° de 36 pages. On cite parmi ses ouvrages: | *Les styles*, poème, 1781, in-8°; | *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne*, 1786, in-8°; | *De la littérature des Turcs*, traduite de l'italien par Toderini, 1789, 3 vol. in-8°: | Une *Traduction* en vers de l'"Achilléide" de Stace, 1790, in-12, etc.

*COURT (Louis DE), ecclésiastique, mort en 1732, fut membre de l'académie d'Angers. Il laissa quelques opuscules, entre autres l'*Heureux infortuné*, *histoire arabe* (poème), avec un *Recueil de pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722; | *Mélanges de pièces sérieuses et amusantes*, ibid., 1725, suivis d'une "Épître" en vers grecs de Charles de Court, son frère, à Dacier, et du portrait ou Vie de Charles de Court, par l'abbé Genest.

COURT (Benoît LE), né à Saint-Symphorien-le-Châtel, dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, fut un habile jurisconsulte du XVIe siècle. On a de lui: | un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon, 1535, in-4°, et la dernière en 1731, in-12; | *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543. [C'est une sorte de dictionnaire des termes de jurisprudence civile et canonique.] | *Hortorum libri* XXX, ibid., 1560, in-fol.

*COURTADE (l'abbé Joseph DE SALIS DE) du diocèse de Condom, a donné au XVIIIe siècle un *Précis de l'Atlas méthodique de Buy de Mornas*.

* COURTALON-DELAISTRE (Jean-Charles), curé de Sainte-Savine de Troyes, associé libre de l'académie des sciences de Châlons, donna à l'étude de l'histoire et de la statistique de sa patrie tous les moments que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques: on trouve aux archives de la ville de Troyes les manuscrits de plusieurs de ses ouvrages; parmi ceux qu'il a fait imprimer, on remarque sa *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, Troyes, 1783-86, 3 vol. in-8°. Il a écrit aussi la vie du pape Urbain IV. — * COURTALON (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Alle-*

magne, 1774, in-4° ; ouvrage dans lequel il développe l'ancienne constitution du corps germanique.

*COURTANVAUX (François-César LE TELLIER, marquis DE), capitaine-colonel des Cent-Suisses de la garde, grand d'Espagne, membre honoraire de l'académie des sciences, né à Paris en 1718, fit les campagnes de Bohême et de Bavière, puis se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie. Il avait réuni chez lui une bibliothèque précieuse, et peut-être la plus complète qu'il y eût pour la partie des voyages; il y avait joint une belle collection de machines de physique; il avait établi un laboratoire dans sa maison de Colombe; il faisait lui-même ses instruments, ou les faisait exécuter sur ses projets, quelquefois sur ceux d'autrui ; il en fit un pour Jeaurat, qu'il estimait. Il était constamment entouré de savants; il acheta et équipa, à ses frais, une frégate, et la monta avec Pingré et Meissier, pour éprouver une montre marine. Rien ne lui coûtait pour le progrès des sciences. On a de lui deux *Mémoires* imprimés parmi ceux des savants étrangers, l'un sur l'éther marin, l'autre sur la concentration et l'inflammation du vinaigre radical : ils étaient le résultat d'expériences très-dispendieuses. Il mourut à Paris au mois de juillet 1781.

COURTE-CUISSE (Jean DE), "Joannes de Brevi Coxa", docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, à Benoît XIII et à Boniface IX, qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, et ensuite par l'évêché de Paris, en 1420. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la foi, de l'Église, du souverain pontife et du concile*, publié par Dupin, à la suite des "Œuvres de Gerson".

* COURTE LA BLANCHARDIÈRE (L'abbé), prêtre, né en Bretagne, a publié au XVIIIe siècle un *Voyage fait au Pérou*.

COURTENAY (Josselin DE), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, se distingua pendant les croisades par sa vertu et par son courage. Tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, il languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes, et, après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre l'ennemi. Le soudan alarmé leva le siége, et se retira ; mais ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. [L'héritière de la maison de Courtenay épousa Pierre (cru fils naturel de Louis-le-Gros), qui prit le nom de sa femme. Cette famille produisit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres,

Digitized by Google

mais ne put jamais faire reconnaître sa descendance par mâles du roi Louis-le-Gros.] Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France, dans son contrat de mariage avec Louis de Beaufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La "Généalogie" de cette maison a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette histoire, adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de princes du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets ; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnu, et je vous reconnais à l'instant. »

* COURTNEY (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, quatrième fils de Hugues Courtney, comte de Devonshire, et de Marguerite, petite-fille d'Edouard Ier, né en 1341, mourut en 1396. Nommé évêque de Londres, il se distingua dans cette place par son zèle pour la religion catholique. Il cita Wicklef, en 1377, à comparaître dans la cathédrale de Saint-Paul. Le parti de Wicklef traita l'évêque avec si peu de respect, que le peuple de Londres se révolta, et qu'il s'ensuivit une sédition. En 1381 ce même prélat, fait chancelier et archevêque, fit condamner les propositions de Wicklef, dans un synode.

* COURTÉPÉE (Claude), né à Saulieu en Bourgogne en 1721, prêtre du diocèse d'Autun, et préfet du collége de Dijon, mort en 1782, a donné plus de 600 articles à l'abbé Ladvocat pour la dernière édition de son "Dictionnaire Géographique". Il a fourni au moins mille articles de géographie pour les 4 vol. in-fol. du "Supplément à l'Encyclopédie". Il est auteur, en société, des deux premiers vol. de la *Description de la Bourgogne*, in-8°, 1775 et 1777, et seul, du troisième vol., ainsi que de l'*Histoire abrégée du duché de Bourgogne*.

COURTILZ DE SANDRAS (Gratien DE), naquit à Montargis en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*Histoires*, par là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : | la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, in-12, 1683 ; ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie ; | *Réponse* au livre précédent, in-12, 1684, dans laquelle il se bat contre lui-même ; | *Les nouveaux intérêts des princes*, [1685, revus, corrigés et augmentés en 1686, in-12 ; 3e édition,

Digitized by Google

augmentée, 1688, in-12], exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec un peu de vérité ; | *la Vie de Coligni*, en 1786, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. | [*Mémoires de M. le C. de R., contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités du règne de Louis-le-Grand*, 1687, in-12 ; réimprimés en 1688, 1693 et 1696. Par les initiales qu'il a mises en tête de l'ouvrage, Courtilz a voulu laisser entrevoir le comte de Rochefort. C'est en effet sous ce nom que l'on désigne communément cet ouvrage, qui est le moins mauvais de tous ceux de l'auteur, qui est bien écrit, mais qui n'en est pas moins un roman.] | *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1677 ; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république ; | *Testament politique de Colbert*, in-12 ; mis avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que, s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Évangile, ils y auraient donné les mains ; calomnie atroce, et démentie par les sentiments universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. | *Le grand Alcandre frustré*, ou *les derniers Efforts de l'Amour et de la Vertu* ; | les *Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine* ; | ceux *d'Artagnan*, 3 vol. in-12, | ceux *du Marquis D...*, que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés ; | ceux *de Bordeaux*, 4 vol. in-12 ; | ceux *de Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, et écrits avec plus d'exactitude que les précédents, [lui sont attribués par quelques auteurs ;] | les *Annales de Paris et de la cour, pour les années* 1697 *et* 1698 : production frivole et romanesque. On lui attribue : | la *Vie du vicomte de Turenne*, publiée sous le nom de Dubuisson ; | *Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. [Ces mémoires sont restés manuscrits.] | *Mercure historique et politique*, etc. Courtilz, familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des *Manuscrits* pour faire 40 vol. in-12 : collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur : ce n'aurait pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. Son esprit ne pouvait s'assujettir à aucune règle dans ses compositions. Il est aisé de s'apercevoir qu'il travaillait de mémoire ; et sa mémoire a été souvent infidèle, plus souvent encore séduite par la manie de l'extraordinaire. Ses écrits sont de nature à n'être jamais consultés par des écrivains peu versés dans la connaissance de l'histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'ouvrages est le vrai moyen de perpétuer les erreurs, et nous n'en avons déjà

Digitized by Google

que trop en matière historique. On lui attribue les "Mémoires de Vordac", qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être, par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine DE), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres que de talent pour les affaires. On a de lui : | *Traité de la Civilité*, Paris, 1762, in-12; | *du Point d'honneur*, Paris, 1775, in-12; | *de la Paresse, ou l'Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12; | *de la Jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres, mais aussi des trivialités et des choses plates. | Une *Traduction* du "Traité de la paix et de la guerre" de Grotius, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4°, effacée, selon quelques-uns, par celle de Barbeyrac, et que d'autres jugent beaucoup meilleure. [On trouve la "Vie de Courtin" dans son *Traité de la Paresse*, publié par l'abbé Goujet, Paris, 1743, in-12.

COURTIVRON (Gaspard LE COMPASSEUR DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis DE), de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohème, il fut obligé de quitter le service; depuis, il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut le 4 octobre 1785. Il est auteur d'un *Traité d'Optique*, Paris, 1752, in-4°, fait selon le système newtonien. Il a composé, en société avec Bouchu, l'*Art des Forges et fourneaux à fer*.

COURTOIS (Hilaire), avocat au châtelet de Paris, naquit à Évreux sur la fin du XVe siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé : *Hilarii Cortesii, neustrii, civis Ebroïci, Volantillæ*.

COURTOIS (Jacques), surnommé "le Bourguignon", naquit en 1621 [à Saint-Hippolyte], village près de Besançon. Son père était peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant trois ans une armée. Il dessina les campements, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin; genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talents. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé, sans aucun fondement, d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses principaux ouvrages sont à Rome. [Le musée royal possède deux de ses tableaux peints sur bois : *la Bataille d'Arbelles*, et *Moïse en prières pendant le combat des Amalécites*]. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère

Digitized by Google

du précédent, mourut en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talents pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, qui, charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui. [Son meilleur tableau est *le Miracle de Josué arrêtant le soleil,* qui est au musée royal].

* COURTOIS (Jean-Louis), jésuite français, né en 1712, mort en 1768, professa la rhétorique au collége de Dijon, coopéra avec le P. Oudin à une nouvelle édition de la "Bibliothèque des écrivains de la société des jésuites", remporta les prix d'éloquence décernés par l'Académie française en 1752 et en 1754, imprimés dans le recueil de l'Académie. Il laissa une petite pièce de vers latins sur *l'Eau de goudron*, insérée dans les "Poemata didascalica".

* COURTOIS (Edme-Bonaventure), député de l'Aube à la convention, vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. Il siégea ensuite au conseil des anciens, puis au tribunat, et cessa de faire partie de cette assemblée en 1802, accusé d'avoir augmenté sa fortune par des moyens peu honorables. En 1806, il était membre du conseil général de la Meuse lorsque la loi du 12 janvier le força à quitter la France. Il tenta vainement d'obtenir son rappel en faisant remettre à Louis XVIII le testament de Marie-Antoinette et la lettre de cette princesse à madame Elisabeth. Il mourut à Bruxelles en 1816. M. Morlin a publié en 1819 le "Catalogue" des livres de sa bibliothèque, vol. in-8°. Lui-même avait publié, en 1794, *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, in-8°.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, a fait preuve de ses talents par plusieurs bâtiments qui y sont élevés sur ses plans, et par un *Traité de Perspective pratique*, 1725, in-fol. Il mourut à Paris en 1755.

*COURVILLE (François-Arnaud DE), brigadier des armées du roi, servit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne et de Flandre en 1686-1694, aux siéges de Bruxelles en 1695, de Barcelonne en 1697, du fort Louis et à la bataille de Friedlinger en 1702, au combat d'Eckerens en 1703, au siége de Gibraltar en 1704, et à la prise du château d'Anjora, en Portugal, l'an 1707. Il mourut peu de temps après cette dernière action, des suites d'une blessure au bras. Il était aussi pieux que brave. Sa «Vie» a été publiée par le marquis de La Rivière en 1719, et l'abbé Cornu, 1815.

* COURVOISIER (Jean-Baptiste), avocat, né à Arbois en 1749, fit ses études à l'université de Besançon, et se consacra au barreau. Il obtint au concours la chaire du droit français à l'université de Besançon. Il perdit sa place en 1791, lors de la suppression des universités; et les troubles qui agitèrent la France le forcèrent de chercher un asile hors de sa patrie, en 1793. Il suivit même Louis XVIII à Mittaw; et son fils, bien jeune alors, s'exila de son côté en Autriche. Courvoisier rentra en France quelques années après, et mourut à Besançon en 1803. Il a laissé : | *Eléments de droit politique*, 1792,

Digitized by Google

in-8° ; | *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8° ; | *de l'Excellence du gouvernement monarchique en France, et de la nécessité de s'y rallier*, 1797, in-8°. Cet ouvrage, qu'il publia en Allemagne, contient de saines maximes. Il avait en outre terminé un écrit important sur le *Droit public de l'Europe*, dont le manuscrit original a été perdu. Courvoisier était un des hommes de loi qui savaient le mieux la politique ; il voyait dans la philosophie et dans la liberté de la presse tous les malheurs qui sont arrivés.

COUSIN (Gilbert), était de Nozeroy, petite ville de la Franche-Comté. Il fut domestique et disciple d'Erasme, puis chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignait les belles-lettres, et inspirait en même temps le calvinisme à ses élèves. Le pape saint Pie V, en étant informé, engagea Claude La Baume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, et y mourut la même année à 61 ans. On a recueilli ses ouvrages : ils se composent de mélanges de littérature, d'épigrammes satiriques et d'annales pleines de contes puérils, sous ce titre : *Gilberti Opera*, Bâle, 1562, in-fol.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Souci, près de Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste français qui se soit fait quelque réputation. Il peignait sur le verre, suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *jugement universel*, qui se voyait chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avait coupé la toile de ce tableau, et était près de l'emporter, si un religieux ne fût survenu ; ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étaient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau de l'amiral Chabot*, qui était aux Célestins de Paris. Ce peintre avait encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de François II, Charles IX et Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la Géométrie et la Perspective*, et un petit *Livre des Proportions du corps humain*, [qui est devenu depuis long-temps un ouvrage classique.] Il excellait dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

COUSIN (Jean), chanoine de Tournai sa patrie, mort vers le commencement du XVII[e] siècle, a publié : | *de Fundamentis religionis*, Douai, 1597 ; | *Histoire de Tournai*, 1619, in-4°, en français, pleine de recherches et de particularités intéressantes. On voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser ; et ce but, il l'a rempli. | *Histoire des saints qui sont honorés d'un culte spécial dans la cathédrale de Tournai*, Tournai, 1621, in-8°.

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris le 12 août 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des savants*, depuis 1687 jus-

Digitized by Google

qu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des *Traductions* excellentes, écrites en maître qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : | celles de l'"Histoire ecclésiastique" d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; | la *Version* des auteurs de l'histoire Byzantine, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande en 10 vol. in-12; | la *Traduction* de l'"Histoire romaine" de Xiphilin, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux lettres. Il laissa, en mourant, sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de 20 mille livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collége de Beauvais; mais cette fondation, n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collége, fut transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

* COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), né à Paris le 29 janvier 1739, fut nommé, en 1766, professeur-coadjuteur de physique au collége de France, et, en 1769, professeur de mathématiques à l'école militaire. Élu, en 1791, officier municipal, l'administration des subsistances lui fut confiée. Traîné en prison sous le règne de la terreur, il ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre. En 1796, nommé par le directoire membre du bureau central, il donna sa démission l'année suivante, et fut élu, en 1798, membre du corps législatif. Il fut aussi porté au sénat conservateur en 1799. Cousin mourut le 29 décembre 1800. Il avait été reçu en 1772 à l'académie des sciences, et fut pareillement un des membres de l'Institut, lors de la formation de cette société. On a de lui : | *Traité du Calcul différentiel et du calcul intégral*, seconde édition, 1796, 2 vol. in-4°; | *Introduction à l'étude de l'Astronomie physique*, 1787, in-4°; *Traité élémentaire de Physique*, 1795, in-8°; *Traité élementaire de l'analyse mathématique* 1797, in-8°; | des *Mémoires* dans les "Acta academiæ electoralis Moguntinæ scientiarum quæ Erfurti est."

* COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), né à Dieppe en 1743, mort dans la même ville le 3 octobre 1818, à l'âge de 75 ans, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, membre des académies de Rouen, Lyon, Dijon, Marseille, Villefranche et des arcades de Rome, a honoré les lettres, la science, la religion et sa patrie par d'utiles ouvrages, où le bon goût s'unit à l'érudition et à la plus saine morale. Ses principaux écrits sont : | l'*Histoire de la Grèce* en 16 vol. in-12, la plus complète et la plus réellement intéressante qui ait été publiée sur cette contrée célèbre : c'est le jugement qu'en a porté l'auteur de l'"Année littéraire", qui lui donne une haute préférence sur les "Voyages du jeune Anacharsis". Ferrand, dans son "Esprit de l'Histoire", et Dussault, dans le "Spectateur français", en ont parlé avec la même estime; | Les *Leçons de la nature* en 4 vol. in-

Digitized by Google

12. Ce fut l'abbé Gérard, auteur du "Comte de Valmont", qui l'engagea à entreprendre ce travail, qui a eu plusieurs éditions; | Cousin-Despréaux a laissé en manuscrit un ouvrage d'une haute importance, fruit de profondes études, qu'il se proposait de publier sous le titre de *l'Histoire méditée* ou *la Morale des états*, pouvant former huit vol. Sa passion pour l'étude ne l'avait point empêché de servir ses concitoyens dans toutes les circonstances : il parut avec distinction à l'assemblée provinciale de Normandie, et remplit les fonctions d'échevin de sa ville natale. Dans ses dernières années, il s'occupait de recueillir de précieux documents sur les pêches, le nouveau port et le canal projeté de Dieppe à Paris. La pureté de ses mœurs, l'inaltérable douceur de son caractère, ses sentimens religieux et politiques, si éloignés des erreurs et des excès de tout genre qui ont signalé la plus terrible des révolutions, lui avaient fait adopter, dès le commencement de nos discordes civiles, le parti de vivre dans une laborieuse et savante retraite, au sein d'une famille digne de toutes ses affections. Moreau, historiographe de France; Bérault de Bercastel, auteur de l'"Histoire de l'Église"; l'abbé Gérard, auteur du "Comte de Valmont", d'autres savants et hommes de lettres du mérite le plus distingué, s'honoraient d'entretenir avec lui une correspondance qui ne se bornait pas à d'oiseuses communications. Cousin-Despréaux est mort, comme il avait vécu, dans les sentiments de la piété la plus exemplaire, le cœur profondément pénétré des vérités et des promesses du christianisme, dont il avait constamment rempli tous les devoirs.

* COUSSANGE (l'abbé George), sulpicien, a composé au XVIIIe siècle, *Prières au Sacré Cœur de Jésus et au Sacré Cœur de Marie*.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Pères de l'Église. Saint Hilaire lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-folio à Paris en 1693, avec des notes également courtes, savantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de saint Augustin. [C'est lui qui a fait l'*Appendix tomi quinti operum sancti Augustini, complectens sermones supposititios*, et l'*Appendix tomi sexti operum sancti Augustini, continens subdititia opuscula*.] On a encore de lui : | le 1er volume des "Lettres des papes", qui parut en 1721, avec une *Préface* et des notes, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation* préliminaire *sur l'Autorité du pape*, il prouve solidement par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme, savoir, que l'Église a toujours reconnu que la primatie du siége de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du VIe siècle, à l'exception de Libère.

Digitized by Google

Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. | *Défense des Règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

* COUSTARD (Anne-Pierre), lieutenant des maréchaux de France, né à Léogane, île de Saint-Domingue, en 1741, embrassa avec ardeur le parti de la révolution, fut nommé commandant de la garde nationale de Nantes en 1789, puis député à l'assemblée législative. Ce fut sur sa proposition que l'on décréta la fédération parisienne et la formation d'un camp sous les murs de la capitale. Il fit partie de la convention, vota la déchéance et le bannisse- de Louis XVI. Par un juste retour, il fut mis hors la loi après la journée du 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud le 7 novembre de la même année.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs *Brochures* frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses éditions de quelques poètes et historiens latins, dont les principales sont | celles de Virgile, 3 vol. in-12; d'Horace, 2 vol. in-12; de Catulle, Tibulle et Properce, in-12; de Lucrèce, de Phèdre, de Martial, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures; de Perse et Juvénal, in-12, sans figures; | celles de Jules César, 2 vol. in-12, avec cartes et figures; de Cornelius Nepos, de Salluste, de Velleius Paterculus, d'Eutrope, tous in-12, avec figures. Barbou a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris en 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur Commode, représenté en Hercule, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris est de lui. [Les autres ouvrages de cet artiste sont : *La jonction de la Seine avec la Marne*, deux *Retours de chasse*, un *Jules César*, le *Berger chasseur*. On voit ces morceaux au jardin des Tuileries. Un *Saint Denis*, *le Passage du Rhin*, bas-relief, etc.]. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moelleuses.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort en 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Le *Mausolée du cardinal Dubois*, dans l'église collégiale de Saint-Honoré; les *Figures de la Seine et de la fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal; celles d'*Hercule* et de *Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* et de *Minerve* aux Invalides;

Digitized by Google

le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion cintrée de la porte de cet hôtel royal; l'ouvrage considérable qu'il fit pour Lyon, sa patrie; les deux magnifiques *Groupes* qui étaient à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des écuyers*, sont autant de monuments qui consacrent son nom à l'immortalité.

COUSTOU (Guillaume), fils de Nicolas, naquit à Paris, en 1716, et hérita des talents de son père et de son oncle; après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla les perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie, il fut chargé de faire l'*Apothéose* de saint Xavier, en marbre, pour les jésuites de Bordeaux; cet ouvrage lui donna une grande réputation, et plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voit à Bellevue près Paris, *Vénus* et *Mars* qui garnissent les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *Mausolée* du dauphin, fils de Louis XV, et de la dauphine, son épouse, pour être posé à Sens. Deux *Urnes* sont placées sur un piédestal : la *Religion* les couronne; l'*Immortalité* fait un trophée de leurs vertus; le *Temps* couvre les *Urnes* du voile funèbre; l'*Amour conjugal* déplore leur perte. Coustou venait d'achever ce monument, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1777. La *Sculpture* qui orne l'église de Sainte-Geneviève, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la gloire de l'Éternel, est encore de cet habile artiste; le roi en fut si satisfait qu'il décora Coustou de l'ordre de Saint-Michel.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de la Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4°. L'auteur de cette *Vie* s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avait été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la religion, en 1562, qu'on chercherait en vain ailleurs.

COUTEL (Antoine), né à Paris, en 1622, et mort à Blois, serait un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de poésies intitulé : *Promenades de messire Antoine Coutel*, dont on accuse avec assez de fondement madame Deshoulières d'avoir tiré parti dans ses poésies, et surtout dans son « Idylle des Moutons », prise presque mot à mot du recueil de Coutel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et de madame Deshoulières est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres : à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes, sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poète de ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire; on oubliait que l'édition des poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de madame Deshoulières. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs, dans ce siècle, donnent pour fruits de leurs veilles et pour

Digitized by Google

résultat de leurs propres réflexions ce qui à aucun égard ne leur appartient !

*COUTHON (Georges), né en 1756 à Orsay, près de Clermont, avocat dans cette ville avant la révolution, fut député par son département à l'assemblée législative. Il avait perdu presque entièrement l'usage de ses jambes. C'est dans cet état qu'il parut à l'assemblée. Il y débuta par les motions les plus violentes contre le roi, les ministres, et surtout contre les prêtres qui n'avaient point prêté serment à la nouvelle constitution. Il ne prit point part à la journée du 10 août, et aux massacres de septembre, étant absent de Paris à cette malheureuse époque. Élu de nouveau par son département membre de la convention, il se prononça fortement contre tout gouvernement qui aurait l'ombre de la royauté, comme le dictatoriat, le triumvirat, etc. Il fut pareillement un des premiers à provoquer la mise en jugement de Louis XVI, vota pour la mort, et se prononça vivement contre l'appel au peuple et le sursis. Couthon sembla d'abord pencher pour le parti des Girondins, qui ne cessaient de demander la punition des auteurs des massacres de septembre; mais, voyant la puissance de Robespierre et l'acharnement de la populace contre le parti de la Gironde, il se mit dans les rangs de la Montagne, aimant mieux triompher avec les oppresseurs que de périr avec les opprimés. Devenu le persécuteur le plus acharné du parti de la Gironde, il s'empressa de demander, le 2 juin, le décret qui ordonna l'arrestation des députés de ce parti. Couthon s'opposa à l'institution des jurés, qu'il considérait comme un beau rêve des amis de la liberté; Il fit déclarer traîtres à la patrie les députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon. Bientôt après, envoyé en qualité de commissaire à l'armée qui faisait le siége de cette ville, il fit venir soixante mille hommes du département du Puy-de-Dôme, et entra à Lyon après un terrible bombardement. Le premier soin de ce nouveau chef de Vandales fut d'ordonner la destruction de tout ce qui avait échappé au feu. Ne pouvant marcher, il se fit porter dans un fauteuil devant l'un des édifices de la place de Belle-Cour, et, le frappant d'un petit marteau d'argent, il dit : « La loi te frappe. » Cet exemple fut le signal des démolitions que Collot-d'Herbois fit continuer avec tant d'ardeur. De retour à Paris, il soutint Robespierre dans sa lutte contre ceux qui voulaient le punir, et succomba enfin avec lui; ils furent arrêtés l'un et l'autre le 27 juillet 1794. Parmi les crimes qu'on reprocha à Couthon, on l'accusa d'avoir voulu se faire roi; pour toute réponse, il se contenta de montrer ses jambes paralysées, et de dire d'un ton lamentable : « Moi, me faire roi ! et dans cet état ! » La commune, qui lutta un moment contre la convention, voulant le sauver, le fit enlever de la prison de la Force et transporter à l'Hôtel-de-Ville. Mais les partisans de la convention enfoncèrent les portes. Couthon, se voyant sur le point d'être arrêté de nouveau, se blessa légèrement avec un poignard dont il était armé, et se traîna dans une cour, où il feignit d'être mort. Un jeune hom-

Digitized by Google

me s'en aperçut, et en avertit ses voisins, qui le transportèrent sur un brancard à la Conciergerie. Le lendemain, on le mit avec ses complices sur la fatale charrette. Ne pouvant s'y tenir debout, il fut foulé aux pieds par ses collègues, qui, dans ce moment, ne conservaient plus aucun égard pour ceux dont ils avaient pendant long-temps servi les caprices. Il fut exécuté le 28 juillet 1794.

*COUTEROT (Jean-Chrysostôme), barnabite, supérieur de Passy, né à Paris, mort le 20 décembre 1757, âgé de 62 ans, est auteur d'un *Panégyrique de saint Jean Népomucène.*

* COUTISSON-DUMAS (J.-B.), député de la Creuse à la convention, y vota pour la réclusion de Louis XVI, « comme mesure de sûreté, sauf au souverain, lorsqu'il acceptera la constitution, à statuer en définitive sur le sort du tyran, ainsi qu'il avisera. » Il fut nommé, en mars 1797, au conseil des anciens.

COUTO (Diégo DE), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros; mais il n'y a eu que la 12e décade de cette histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la relation d'Éthiopie* de Louis Urreta. [La bibliothèque royale possède l'ancienne édition des *Décades* 4, 5, 6, 7 et 8, et les manuscrits des 8, 9 et 10, ainsi que des cinq livres de la 12e *décade*. Cet ouvrage avait été réimprimé, avec les *Décades* de Barros, à Lisbonne, de 1774 à 1781.

* COUTURE (Guillaume), architecte, membre de l'académie royale de peinture, sculpture et architecture, et chevalier de Saint-Michel, né en 1732, est moins connu par quelques édifices particuliers, tels que les *Hôtels de Saxe* et *de Coislin*, et le *Pavillon de Bellevue,* à Sèvres, que par sa coopération au monument de l'*Église de la Madeleine,* dont l'exécution, d'après les plans et dessins de Contant d'Ivry, architecte du duc d'Orléans, avait été confiée à l'auteur lui-même, et à Couture, en qualité d'adjoint. L'édifice était déjà élevé à quinze pieds du sol, lorsque Contant d'Ivry mourut. Couture le remplaça dans la direction des travaux; mais il crut devoir apporter de grands changemens dans les plans de son prédécesseur, et l'on détruisit une partie de ce qui était déjà exécuté. D'après les nouveaux plans, l'entrée fut décorée d'un très-beau péristyle d'ordre corinthien; les colonnes étaient élevées jusqu'aux chapiteaux, lorsque la révolution fit suspendre les travaux, que, par suite des événements, l'auteur ne put reprendre. Il mourut le 29 décembre 1799. L'*Église de la Madeleine* ayant reçu une autre destination, celle d'un temple à la Victoire, les plans furent encore changés. Depuis la restauration, cet édifice a repris sa destination première. Couture, né à une époque où le mauvais goût et la mesquinerie dominaient en France, sentit qu'il devait aller chercher ailleurs des inspirations. Il se rendit en Italie, où il passa plusieurs années, et revint à Paris riche de ses études, et d'un grand nombre de dessins, d'après lesquels il conçut le plan de l'*Église de la Madeleine.*

Digitized by Google

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les "Mémoires" de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui sur le faste et la vie privée des Romains, sur leurs vétérans, sur quelques cérémonies de leur religion, etc.: « Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, c'est qu'on remarque, en lisant les "Mémoires" de cette académie, que plus on s'éloigne des temps de sa fondation, plus les dissertations deviennent faibles, maigres et stériles. On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle des incriptions s'est soutenue avec plus de dignité, et plus long-temps que la plupart des autres.

COUTURES (Jacques Parrain, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction* de Lucrèce, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensait à peu près comme le poète latin sur les premiers principes des choses. Le savant Goujet venge des Coutures de ce reproche, et assure qu'il était bien éloigné de professser les principes de Lucrèce. Avant Lucrèce, il avait traduit la Genèse, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12, montrant un goût égal pour le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale et de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement "Petrus sutor", docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna long-temps avec distinction. Les dangers du monde et les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : | un Traité *de Votis monasticis*, in-8°, contre Luther; c'est un de ses meilleurs ouvrages; | un autre *de Potestate Ecclesiæ in occultis*, in-8°; | un *Traité contre Le Fèvre d'Étaples*, pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur. | *De Vita carthusiana libri duo*, in-8°. Le chartreux n'oublie pas l'aventure du chanoine ressuscité pour annoncer qu'il était en enfer. (*Voy.* Diocre.) | *De Translatione Bibliæ*, 1525, in-fol.

* COUTURIER (Nicolas-Jérôme), chanoine de Saint-Quentin, prédicateur de Louis XV, naquit dans le diocèse de Rouen, le 2 juin 1712. Son style était plein d'onction, sa diction pure et animée, et il était très-versé dans les sciences théologiques. Il laissa plusieurs ouvrages et un grand nombre de *Panégyriques* et d'*Éloges*, parmi lesquels nous citerons : | *Éloge du Dauphin, fils de Louis XV*, 1766, in-8°; | *Éloge de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne*, 1781, in-8°.

Digitized by Google

Couturier a publié aussi : | la *Vie d'Isabelle de France, sœur de saint Louis*, 1772, in-12 ; | *Discours sur la révolution*, 1773, in-12 ; | *un recueil de Sermons, Discours*, etc., 1774. Couturier était un excellent ecclésiastique, aussi recommandable par sa piété et sa bienfaisance que par sa doctrine ; on remarquait en lui une douceur et une modestie qui rehaussaient ses autres vertus. Il mourut à Paris en 1778, à l'âge de 66 ans.

* COUTURIER (Jean), jésuite, en 1730, à Minot en Bourgogne, professa la rhétorique au collége de Langres, à l'âge de 20 ans, fut ensuite professeur d'éloquence à Verdun, à Pont-à-Mousson et à Nancy. Il était dans cette dernière ville lorsque l'on supprima son ordre. Pendant quelque temps il fut missionnaire ; mais on le força d'occuper une cure, et il accepta celle de Léry, qu'il remplit jusqu'en 1791. Incarcéré à Dijon, pour n'avoir pas voulu prêter le serment demandé aux prêtres, il eut à peine recouvré la liberté, en 1794, qu'il retourna dans sa paroisse, où il resta, malgré la persécution, jusqu'au vendredi saint, 2 mars 1799, jour de sa mort. Il est connu par deux ouvrages excellents : | *Catéchisme dogmatique et moral, ouvrage utile au peuple, aux enfans, et à ceux qui sont chargés de les instruire*, Dijon, 1821, 3 vol. in-12 ; ce livre est l'explication du catéchisme de M. d'Apchon, qui était évêque de Dijon dans le milieu du siècle dernier ; mais il peut être l'explication de tous les autres catéchismes : il a été réimprimé en 1823 et 1827. | *Abrégé de la doctrine chrétienne*, imprimé récemment à Dijon. On lui attribue encore avec quelque raison : | la *Famille sainte*, ou *l'Histoire de Tobie*, | et la *Bonne Journée*, ou *Manière de sanctifier la journée pour les gens de campagne*.

* COUTURIER (Jacob), frère du précédent, né dans le même lieu, était curé de Solives (diocèse de Dijon), lorsqu'il fut député aux États-Généraux de 1789. Il fit partie de la belle minorité qui confondait la grande majorité, quelquefois par son seul silence. Un jour qu'il entendit faire à la tribune la motion de permettre tous les cultes dans toutes les églises, de sacrer les évêques dans leurs oratoires particuliers, il demanda ironiquement qu'il fût aussi permis de les sacrer dans les synagogues et les mosquées. « Le moment est donc arrivé, s'écrie l'orateur sacré, le masque est hardiment levé. On ne vous propose rien moins, messieurs, que d'établir l'abomination de la désolation dans le lieu saint, pour parler comme l'Écriture.... Eh ! quels effrayants progrès n'a pas fait l'impiété depuis moins de deux années ! Si alors quelqu'un eût osé vous proposer de convertir par un décret une seule église en un temple, vous eussiez qualifié cette motion d'impie.... Si ce projet était adopté, que nous resterait-il à faire ? rien de plus qu'à pratiquer ce que nous a dit le Seigneur : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, fuyez !... etc. » Toute l'allocution est magnifique. Il dut s'éloigner, en effet, le confesseur de Jésus-Christ ; car on le déporta pour refus de serment. Ce ne fut qu'avec

Digitized by Google

le 18 brumaire, véritable époque de la restauration, qu'il revint exercer les sublimes fonctions de curé de campagne, dans le petit village où il mourut en 1805.

* COUTURIER (Jean), naquit à Dijon, le 3 avril 1768. Son père, greffier au parlement de cette ville, le destinait au barreau; mais les événements de la révolution l'éloignèrent de cette carrière; il se fit instituteur. La découverte d'un catéchisme parmi les livres classiques dont on faisait usage dans son pensionnat, fit fermer sa maison jusqu'à la chute du Directoire. Cependant Buonaparte s'empara du pouvoir. Couturier se rendit alors l'interprète du vœu général, en adressant au premier consul une épître dans laquelle il l'invitait à rétablir la religion. Ce vœu fut réalisé par le concordat de 1801, et l'opuscule de Couturier, à la faveur des circonstances, obtint trois éditions en quinze jours. Plus tard, le poète dijonais conçut l'idée d'une seconde épître au premier consul, pour l'inviter à relever le trône des Bourbons. Il la terminait par ces deux vers :

Consens à devenir le second de la France;
Et tu seras le premier des mortels.

On se doute bien que celle-ci ne vit pas le jour. Devenu libre de rouvrir son école, Couturier reprit les pénibles fonctions d'instituteur, qui faisaient sa seule ressource; mais il ne tarda pas à être appelé à la tête du collége de Gray (Haute-Saône), en qualité de directeur, en même temps qu'il y remplissait la chaire de rhétorique. Lors de l'organisation de l'Université, il fut nommé professeur de troisième au collége de Dijon, ensuite de rhétorique, en 1815. Couturier mourut le 20 novembre 1824, laissant d'honorables souvenirs, comme homme vertueux et comme homme de lettres. Il avait publié, dans le genre de M. de Marcellus, des *Odes* traduites des textes sacrés appliqués aux malheurs ou à la dégradation des temps; il avait fait aussi, dans cette idée, un *Discours sur les avantages que les poètes peuvent tirer de la littérature des Hébreux*. — Le frère de l'auteur est aujourd'hui encore un modèle de piété et de droiture, à la cour royale de Dijon.

COVARRUVIAS (ou COVARRUBIAS Y LEYVA, Diégo), surnommé le « Barthole espagnol », [fils d'un architecte de la cathédrale de Tolède, appelé Covarruvias, du nom de sa ville natale, naquit à Tolède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, Diégo enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu, à l'âge de 26 ans, parmi les professeurs du collége d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de Saint-Domingue. Philippe II le transféra, en 1560, au siége de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser, pour l'université de Salamanque, des statuts qu'on a suivis longtemps après lui. Envoyé au con-

Digitized by Google

cile de Trente, il y fut chargé, conjointement avec Hugues Buoncompagno (depuis Grégoire XIII), de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé, à son retour du concile, à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'état. Ce savant mourut à Madrid le 27 septembre 1577, âgé de 65 ans. Le président Favre, Grotius, Menochius, Conring, Vict. Rossi, Boccalini et plusieurs autres, s'accordent à louer son habileté et son intégrité dans les différentes affaires dont il fut chargé. Ses ouvrages, écrits en latin, nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers; mais la plus complète est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol. On y trouve deux traités : | *de Mutatione monetarum ;* | *Collatio nummorum veterum cum modernis*. Les ouvrages de Covarruvias comportent plus de 20 volumes in-fol., qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Église, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cæsario jure;* | un traité *de Pœnis*, | et un recueil intitulé: *Catalogo*, etc., ou *Catalogue des rois d'Espagne*, etc., *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*, *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*. — La ville de Tolède a donné naissance à quatre savants distingués du nom de *Covarruvias*, ce qui inspira à Blaise Lopez le distique suivant :

His non alta suos componat Roma Catones :
Toletum jactat quatuor, illa duos.

* COVARRUVIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses "Variæ resolutiones." — * COVARRUVIAS Y OROSCO (Don Sébastien), neveu des précédents, publia *Tesoro de la lengua castellana*, auquel le père Remigio Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Alderete, intitulé: "Del origen y principio de la lengua castellana". — * COVARRUVIAS Y OROSCO (don Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : | *De la fausse et de la véritable Prophétie*, Ségovie, 1588, in 4° ; | *Emblèmes moraux*, 1591, in-4°. Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur lui-même, avec ce titre : *Symbola sacra*, Girgenti, 1691, in-8°. | *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592 ; | *Origine et principe de la littérature*, ibid., 1564, in-8° ; | *Doctrine pour les princes*, *tirée de Job*, Valladolid, 1605, in-4°.

COVORDE (François-Ursule DE), née à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté, dans la maison des Annonciades de Saint-Denis, en 1777, où elle avait fait profession sous le nom de Marie-Joseph-Albertine de l'Annonciade. On a sa "Vie", imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite

Digitized by Google

sans art et avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COWEL (Jean), né à Erensborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge, en 1612. [Cowel était regardé en Angleterre comme l'oracle de la loi civile, ainsi que Coke l'était de la loi commune, que le premier ne respecte pas dans ses écrits. Cela entraîna une discussion assez vive entre ces deux jurisconsultes. Coke représenta au roi Jacques Ier son adversaire comme un ennemi de la prérogative royale; mais Cowel trouva un défenseur dans l'archevêque de Cantorbéry. Attaqué de nouveau par Coke, le parlement le fit emprisonner, et son livre l'*Interprète* fut brûlé. Au sortir de la prison, Cowel se réfugia au collége de la Trinité, où il mourut.] On a de lui : | *Institutiones juris anglicani*. Cambridge, 1605, in-8°; | *L'Interprète, ou Dictionnaire de droit*, 1684, in-fol.

COWLEY (Abraham), né à Londres en 1618, mort en 1667, à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *Poème en 4 chants, sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je viens de perdre l'homme du monde qui m'était le plus attaché. » Ses ouvrages ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8°; ou 1710, 3 vol. in-4°. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talents poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

Hic, o viator, sub lare parvulo
Couleius hic est conditus; hic jacet
  Defunctus humani laboris,
    Sorte supervacuaque cura.
Non indecora pauperie nitens,
Et non inerti nobilis otio,
  Vanoque dilectis popello
    Divitiis animosus hostis.
Possis ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantula sufficit :
  Exempta sit curis, viator,
    Terra sit illa levis, precare.
Huc sparge flores, sparge breves rosas,
Nam vita gaudet mortua floribus :
  Herbisque odoratis corona
    Vatis adhuc cinerem calentem.

* COWLEY (Anne), anglaise, née en 1743 à Tiverton, dans le comté de Devon, assistant à la représentation d'une comédie, en fut si frappée qu'elle dit aussitôt à son mari, comme le Corrége : « Et moi aussi je suis auteur. » Le lendemain, avant le dîner, elle avait composé le premier acte d'une de ses meilleures comédies *le Déserteur*; elle avait alors trente-huit ans. Le succès qu'obtint son premier essai l'engagea à donner successivement douze pièces. Elle laissa, en outre, trois poésies épiques : | *la Pucelle d'Aragon*; | *le Village écossais*; | et *le Siége d'Acre*. Miss Anne Cowley est morte à Tiverton en 1809. On a fait la remarque, que, quoique auteur dramatique, elle n'allait presque jamais au spectacle.

COWPER (Guillaume), chi-

Digitized by Google

rurgien anglais de Chester, s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, qu'il publia l'au 1694. Il a donné aussi un *Supplément* à l'"Anatomie" de Bidloo. On le trouve dans l'édition de 1739 et 1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les antiquités de Chester. [Il mourut à Londres, en 1710.]

* COWPER (Guillaume), l'un des meilleurs poètes anglais du XVIIIe siècle, né en 1732, quitta le barreau et la place de secrétaire de la chambre des pairs parce qu'il éprouvait à parler en public une timidité insurmontable, et mourut en 1800. Ses ouvrages sont : | un poème en six chants intitulé *la Tâche*, publié en 1785, et suivi d'un autre poème qui a pour titre *Tirocinium*, ou *Revue des écoles* et *de l'Histoire de Jean Gilpin*; | une *Traduction* en vers blancs de l'"Iliade" et de l'"Odyssée", Londres, 1803, 4 vol. in-8°, 2e édition. Cowper passe, après Thompson, pour le poète anglais qui a le mieux observé et décrit la nature. Sa "Vie", écrite par W. Hayley, a été publiée en 1806, 4 vol. in-8°, avec un grand nombre de *Lettres* de Cowper et quelques *Pièces de vers* traduites du latin en anglais, et de l'anglais en latin.

* COXE (William), connu comme historien et littérateur, mais surtout comme voyageur, membre de la Société royale de Londres, de celles des Antiquaires, de la Société économique de Saint-Pétersbourg, et de la Société royale des sciences de Copenhague, naquit en 1747 d'un médecin qui désirait le voir suivre la même carrière : il préféra l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1772. Nommé à la cure de Denham dans le Middlesex, il quitta cette place pour se consacrer à l'éducation du marquis de Brandfort. Il accompagna ensuite, en qualité de gouverneur, le comte de Pembroke, M. Withbréard, et le marquis de Cornwalis dans les voyages qu'ils firent en Europe, et mourut en juin 1828, laissant : | *Relation des découvertes russes entre l'Asie et l'Amérique*, 1780, in-4°; | *Description des prisons et des hôpitaux de Russie, de Suède et de Danemarck*, 1781, in-8°; | *Voyage en Pologne, en Russie, en Danemarck et en Suède*, 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-8°, 1784-1792, 5e édition. Cet ouvrage a été traduit par M. Mallet, de Genève, avec notes, cartes géographiques et portraits, Genève, 1786, 4 vol. in-8°; | *Vues comparatives des découvertes russes avec celles qui ont été faites par les capitaines Cook et Clarke*, in-4°; | *Voyage en Suisse*, 1789, 3 vol. in-8°; il avait d'abord paru sous le titre d'*Esquisses de la situation naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8° : il a eu 4 éditions, et a été traduit en français, par M. Ramond, 1789, 3 vol. in-8°. | *Anecdotes biographiques sur Handel et Smith*; | *Fables de Gay*, avec des *Notes* et une *Vie de l'auteur*, 1796, in-8°; | *Mémoire sur la vie et l'administration de sir Robert Walpole*, 1798, 3 vol. in-8°; | *Mémoires sur Horace Walpole*, 1802; *Voyage historique dans le comté de Mont-Mouth*; | *Histoire de la maison d'Autriche, depuis la fon-*

Digitized by Google

dation de la monarchie jusqu'à la mort de Léopold II, 3 vol. in-4°, traduit en français par M. Henri, 1811, 5 vol. in-8°; | *Histoire littéraire et OEuvres choisies de Benjamin Stilling Fleet*; | *Mémoires sur les rois d'Espagne de la maison de Bourbon, depuis* 1700 *jusqu'en* 1788, 1813, 3 vol. in-4°; | *Mémoires* de John, duc de Marlboroug, 3 vol. in 4°, 1807-1809; | Enfin des *Lettres* et *Mémoires* sur des matières religieuses.

COXIS, ou COXCIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers, en 1562, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses *Tableaux* sont fort recherchés et difficiles à trouver.

COYER (Gabriel-François), né à Beaume-les-Dames en Franche-Comté, se fit jésuite, et ne tarda pas à rentrer dans le monde. Il se rendit à Paris vers 1751; [ayant été chargé de l'éducation du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, la reconnaissance de son élève contribua beaucoup plus que ses ouvrages à lui procurer cette aisance dont il jouit toute sa vie.] Il mourut à Paris, le 20 juillet 1782. On a de lui, | *Bagatelles morales*, qui ont eu, pendant quelque temps, un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorite de l'auteur, y règne jusqu'à satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées morales; | *La noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçants distingués; | *de la Prédication*, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des *Bagatelles* futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12; | *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des *Bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions et de maximes hasardées; | *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en Français léger, qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon : « Il a voyagé, il est revenu, et ferait bien de repartir. » | *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient *nouvelles*, puisque c'est le "Londres" de M. Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologismes et d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages, [qui sont d'ailleurs de vraies *Bagatelles*.]

COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à

Digitized by Google

Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le talent consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier. [Les tableaux les plus renommés de ce peintre sont: *Solon; Trajan* (à Versailles), *Alexandre-Sévère, Ptolémée-Philadelphe* (au Musée Royal), *l'Assomption de la Vierge*.]

COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux et dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1715, et l'anoblit l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, avait voulu être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt *Discours* remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. Coypel entendait supérieurement le poétique de son art. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722. [*L'Assomption, Jésus-Christ dans le temple avec les Docteurs*; le *Jugement de Salomon* et *Athalie*, sont au Musée de Versailles. Coypel a laissé deux estampes fort estimées, un *Ecce Homo*, et *Démocrite*; celle-ci d'après son tableau.]

COYPEL (Noël-Nicolas), frère du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il aurait peut-être surpassé son frère par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'avait emporté le 14 décembre 1735, à 43 ans, d'un coup qu'il s'était donné à la tête.

COYPEL (Charles-Antoine), mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortait. Les places de premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivait d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours académiques*, qu'on trouve dans le "Mercure de France", 1752, il avait composé plusieurs pièces de

Digitized by Google

théâtre; mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques, universellement applaudis, pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche. [On trouve ces qualités dans les tableaux *La Manne*, *Moïse*, et *L'Enlèvement d'Europe* : les deux premiers sont à Saint-Nicolas du Chardonnet.]

COYSEVOYE (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs, le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer. [Nous citerons de cet artiste *Deux chevaux ailés*, portant, l'un Mercure, et l'autre la Renommée; *le Flûteur*, *Flore*, une *Hamadryade* : ces morceaux sont aux Tuileries; les suivants à Marly, savoir : *Neptune*, et *Amphytrite*; et à Versailles, *la Dordogne* et *la Garonne*, *l'Abondance*, un *Esclave attaché à des trophées*; etc.]

*COYSSARD (Michel), jésuite, né en 1547 à Besse, en Auvergne, mort en 1623, recteur du collége de la Trinité à Lyon, a écrit un catéchisme en vers français sous ce titre : *Sommaire de la doctrine chrétienne*, Lyon, 1591, gros volume in-12, plusieurs fois réimprimé. On lui doit encore, outre plusieurs *Traductions* de l'italien et un *Trésor de Virgile* (en latin, 1590, in-8°, plusieurs fois réimprimé), une édition fort augmentée du "Dictionnaire français-latin" de Nicot, Lyon, 1609, in-4°, etc.

*COZE (Pierre), médecin, né en 1754 à Ambleteuse (Pas-de-Calais), chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère à 25 ans, devint ensuite médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Attaché aux hôpitaux de Strasbourg, il y fut nommé, à l'organisation d'une des trois facultés de médecine, professeur de clinique interne, et mourut en 1821, doyen de la faculté, après une pratique d'environ quarante années. Il s'est fait connaître par un grand nombre de *Mémoires* dans lesquels il traite avec talent plusieurs questions relatives à son art, et surtout à la science vétérinaire, dont il s'était spécialement occupé. On lui doit en outre des *Observations* (toujours sous la forme de *Mémoires*) sur les rapports comparatifs des mariages, naissances et décès, dans la ville de Strasbourg, ainsi que sur plusieurs points d'agriculture : ils sont, pour la plupart, consignés dans le recueil des "Mémoires de la société d'agriculture des sciences et des arts de Strasbourg", t. 1 et 2. Ceux de la société royale d'Arras (année 1823, p. 93-119) contiennent son "Eloge historique" par J. Tourdes.

*COZZA (Laurent), né le 31 mai 1654 à Saint-Laurent de la Grotte, d'autres disent à Bolsena, diocèse de Montefiascone, entra à 15 ans dans l'ordre des frères-

mineurs observantins, où il fut connu sous le nom de père François-Laurent de Saint-Laurent. Il professa la philosophie dans un couvent de son ordre à Naples, et la théologie dans ceux de Viterbe et de Rome. Il était supérieur du couvent de Viterbe, lorsque Urbain Sacheta, alors évêque de cette ville, le choisit pour son confesseur et son théologien. Après avoir occupé les postes les plus éminents de son ordre, il en fut enfin élu ministre général. Il contribua beaucoup, en 1713, à la réunion du patriarche grec d'Alexandrie avec l'Église romaine. Il jouit de l'estime et de la considération de tous les papes sous le pontificat desquels il vécut, et Benoît XIII, pour récompenser ses services, le promut, le 9 décembre 1726, au cardinalat du titre de Saint-Laurent, qu'il changea ensuite en celui de Sainte-Marie. Cozza présida avec distinction plusieurs congrégations pontificales, et mourut le 18 janvier 1729, emportant les regrets de tous ceux que le spectacle de ses vertus avait édifiés, et ceux du saint père en particulier, qui voulut assister à ses obsèques. On connaît de ce prélat : | *Vindiciæ areopagitæ*, 2 vol.; | *Commentaria historico-dogmatica ad librum* "*De hæresibus*" *sancti Augustini*; | *Dubia selecta de confessario sollicitante*; | *Historico-polemica schismatis Græcorum*, 4 vol.; | *De jejunio tractatus dogmatico-moralis*, | et plusieurs autres ouvrages.

COZZANDO (Léonard), [religieux servite, né en 1620 à Rovato, bourg du Bressan, mort dans sa patrie en 1702; a laissé, outre plusieurs *Opuscules* académiques et historiques (imprimés de 1645 à 1694), les ouvrages suivants : | *Libraria Bresciana*, Brescia, 1682, 1694, in-8°; | *De magisterio antiquorum philosophorum libri* VI, Cologne, 1682, in-8°, et Genève, 1684, etc.]

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville, en 1554, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection de conciles*, Cologne, 2 vol. in-folio. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du XVIIe siècle a su séparer des véritables.

CRACUS, duc de Pologne, vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. (*Voyez* TOMBES dans le "Dictionnaire géographique".) Ces anciennes Annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRAIG (Nicolas), "Cragius", né vers l'an 1549, à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague, en 1576. Il se maria deux ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se re-

Digitized by Google

marier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant | un ouvrage latin très-estimé sur *la république des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1592, réimprimé à Leyde, 1670, in-8°; | et les *Annales de Danemarck*, en six livres, depuis la mort de Frédéric Ier jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague, en 1737, in-folio.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur | d'un savant *Traité des fiefs d'Angleterre et d'Écosse*, réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; | et d'un autre, *Du droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica*. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick, en 1755, in-4°. Elle est ornée d'une préface savante, sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et, par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si J.-C. ne prévenait cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houtteville a réfuté ces rêveries dans sa « Religion chrétienne prouvée par les faits ». Pourquoi l'histoire de Jules-César, par exemple, serait-elle aujourd'hui moins croyable ou moins crue que du temps de Henri IV, ou de Louis XI? Au contraire, la critique, devenue plus éclairée et plus sûre, n'a-t-elle pas rendu cette histoire plus incontestable? La religion chrétienne est mieux démontrée par sa durée même, par sa persévérance, ses triomphes étonnants et multipliés, qu'elle ne l'était dans les premiers siècles. Si (comme nous n'en pouvons douter) elle sort encore glorieuse de la crise actuelle, les faits qui l'ont établie recevront un nouveau degré de certitude.

CRAMAIL, ou CARMAIN (Adrien DE MONTLUC, comte DE) [prince de Chabanais], petit-fils du maréchal de Montluc, fut maréchal-de-camp, gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsque, étant entré dans les intrigues de madame du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, après la journée des dupes, en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, 8°, réimprimée plusieurs fois depuis.

Digitized by Google

On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, recueil de quolibets assez plats, et les *Pensées du solitaire*.

CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédait la science des médailles. Il mourut à La Haye, en 1715. On a de lui : | *Vindiciæ nominis germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours : "Si un Allemand pouvait être bel-esprit". Peut-être cependant cette question est-elle honorable aux Allemands, et ne devait pas être réfutée. Car est-il bien vrai qu'il y a une idée de mérite réel, attachée à ce qu'on appelle bel-esprit? Il paraît au reste qu'aujourd'hui la question de Bouhours n'a plus lieu, et que l'Allemagne abonde en beaux-esprits. Mais le bon esprit y devient proportionnellement rare. | *Puffendorfii Introductio ad historiam præcipuorum regnorum et statuum modernorum in Europa*, Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette *traduction* n'est pas d'une latinité bien pure ; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original, qu'il aurait dû redresser dans des notes.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg, dans le canton de Zurich, le 24 janvier 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et Herborn. Il mourut dans la première ville, le 9 février 1702. Ses principaux ouvrages sont : | *Exercitationes de ara exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°; | *Theologia Israelis*, Bâle, 1699, in-4°. — CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, naquit à Elcan, en 1678. Il fut professeur d'hébreu, à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut en 1737. On a de lui : | un grand nombre de *Thèses théologiques* en latin ; | plusieurs *Dissertations* latines ; | neuf *Harangues*, | et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMER (Gabriel), né à Genève le 31 juillet 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752, à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé, ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : | 1° *Introduction à l'analyse des lignes courbes algébriques*, Genève, 1750, in-4°; il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques ; | 2° l'édition des "Œuvres" de Jacques et Jean Bernouilli, en 6 vol. in-4°, en 1743. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernouilli. [On trouve une liste assez détaillée de ses écrits dans l'"Histoire littéraire de Genève", par Senebier.]

*CRAMER (Jean-André), littérateur saxon, né en 1723, à Josephstadt, en Saxe, sur les frontières de la Bohème, travailla d'abord à quelques *Traductions* et à des ouvrages périodiques, en société avec Klopstock, Gellert, et autres savants, puis exerça différentes fonctions dans l'église pro-

Digitized by Google

testante en Saxe, d'où il fut appelé à Copenhague par Frédéric V, pour y occuper la place de prédicateur de la cour. En 1765, on le nomma professeur de théologie à l'université de la même ville; il perdit ensuite ses emplois à cause des changements arrivés en Danemarck après la mort de son protecteur Frédéric. Il vint en 1771 à Lubeck, pour y remplir les fonctions de surintendant; mais, rappelé en 1774 dans le Danemarck, par Frédéric VI, qui le nomma alors vice-chancelier et premier professeur en théologie, il obtint aussi en 1784 la place de chancelier à l'université de Kiel : il mourut le 12 juin 1788, âgé de 66 ans. Parmi ses ouvrages, tous écrits en allemand, on distingue : | l'*Histoire universelle* de Bossuet, avec des notes et une *Continuation* depuis l'an 1800; | une nouvelle *Collection de Sermons;* | le *Spectateur du Nord,* ouvrage qui, travaillé sur le modèle du "Spectateur anglais", eut beaucoup de succès, mais qui fut vivement attaqué, surtout par Lessing; | les *Psaumes de David* en vers, avec des notes; | et enfin des *Poésies,* qui le firent ranger par les Allemands au nombre de leurs premiers poètes lyriques.

* CRAMER (Charles-Frédéric), fils du précédent, né en 1720, à Kiel, donna des leçons de langue grecque et de philosophie à l'université, avant d'être appelé à Copenhague pour y professer la littérature ancienne. Des circonstances politiques l'ayant déterminé au bout de quelques années à quitter le Danemarck, il vint à Paris, où il exerça l'état d'imprimeur, qu'il fut aussi obligé d'abandonner peu de temps avant sa mort, arrivée en 1808, à l'âge d'environ 60 ans. On lui doit quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque | une *Traduction* d'"*Atala*"; | les *Monuments scythiques dans la Palestine,* ouvrage fait pour compléter les travaux de Brochart et de Michaëlis; | *Clairo Duplessis* et *Clairant,* ou Histoire de deux amants émigrés; | le *Comte de Donamar,* qui est le commencement d'une collection intitulée : *Bibliothèque germanique;* mais qui n'a pas été continuée; | *la Bataille d'Hermann;* | un *Voyage en Espagne;* | des *Anecdotes sur Mozart;* | *Jeanne d'Arc,* ou la Pucelle d'Orléans; | un *Manuel de littérature classique ancienne;* | et enfin une *Description de Valence,* ou tableau de cette province, de ses habitants, de leurs mœurs, etc. Cramer est aussi l'auteur d'un *Nouveau Dictionnaire portatif, français-allemand* et *allemand-français :* l'un des plus complets et des meilleurs que l'on connaisse relativement à la commodité du format. Il avait également conçu l'idée d'une *Encyclopédie portative* de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la géographie et de la statistique de treize nations civilisées, anciennes et modernes, qu'il n'a pu exécuter.

*CRAMER (Guillaume), habile violoniste et compositeur allemand, né à Manheim en 1730, mort en 1815 à Londres, solo de la chapelle royale et directeur de l'orchestre de l'Opéra; a donné, pour le violon et le piano, un nombre considérable de *Sonates,* de *Duo,* de *Trio* et de *Concerto* très-estimés.

* CRAMEZEL (le chevalier Pierre-Augustin DE), officier de marine, né en 1722, a publié : | *Essai*

Digitized by Google

nouveau sur ce qui regarde le faux point d'honneur; | *Réflexions sur la religion;* | *Traité du veritable et faux point d'honneur;* | *Délices de la solitude;* | *Œuvres diverses;* | l'*Éthologie*, ou *le Cœur de l'homme*.

CRAMMER, ou CRANMER (Thomas), [premier archevêque protestant de Cantorbéry, né à Oslacton, dans le comté de Nottingham, le 2 juillet 1489, d'une de ces familles normandes qui suivirent en Angleterre le roi Guillaume-le-Conquérant], professa pendant quelque temps avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. [Fox l'ayant indiqué au roi comme l'homme le plus propre à le servir dans cette affaire, ce monarque le plaça auprès du comte de Wiltshire, père d'Anne de Boulen, et donna ordre qu'on lui fournît tout ce qui lui serait nécessaire pour écrire sur ce sujet. Le livre qu'il fit paraître en 1530, quoique assez mauvais, lui assura cependant la faveur du roi.] Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le nomma grand pénitencier en Angleterre. Malgré cette faveur, il passa d'Italie en Allemagne, où il employa tous ses efforts à faire prévaloir la cause du divorce, et où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. [Nommé archevêque de Cantorbéry, et comme tel devenu légat du saint-siége, il s'appliqua plus que jamais à propager la réforme, et c'est en qualité de légat qu'il osa prononcer le divorce de Henri VIII, et son mariage avec Anne de Boulen. Il renonça ensuite à son autorité de légat, se mit à la tête de son synode, attaqua dans la chaire la primauté du pape, et en 1536, il prononça le divorce d'Anne de Boulen avec la même facilité qu'il avait prononcé celui de la reine Catherine. Après la mort de Henri VIII, il consolida de plus en plus la réforme, fit rédiger un livre de prières analogue à sa nouvelle doctrine, et traduire en anglais la paraphrase d'Erasme sur le Nouveau-Testament.] Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie; Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestants ont dit autant de bien de ce prélat courtisan que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme, suivant Bossuet, qu'un évêque qui était en même temps luthérien, marié en secret, sacré archevêque suivant le pontifical romain, soumis au pape dont il détestait la puissance, disant la messe qu'il ne croyait pas, et donnant pouvoir de la dire! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un Athanase et pour un Cyrille! tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien! La faiblesse de Crammer égalait ses fureurs et son incontinence! « Il

Digitized by Google

se fit catholique pour avoir la vie; et mourut protestant pour se venger de ceux qui la lui avaient refusée. » Il est faux qu'avant de s'élancer dans le bûcher il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration. Il était enchaîné et lié au bûcher, et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : [*Tradition nécessaire du chrétien ;* | [*Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de J.-C.*, en latin, Embden, 1557, in-8°;] et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRAMOISI (Sébastien), imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étaient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Etienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais, après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut a Paris en 1669. Le *Catalogue de ses éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

*CRANER (François-Régis), littérateur suisse, né à Lucerne en 1728, appartint d'abord à l'ordre des jésuites, dans le collége desquels il professa à Dillingen. Il devint, après l'abolition de l'ordre, professeur de littérature au Gymnase de Lucerne, où, pendant plus de trente ans, il contribua à conserver le goût d'une érudition solide. On lui doit, outre une *Traduction* allemande de l'Énéide, plusieurs *Drames* tirés de l'histoire suisse ; et un ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse, qu'il publia peu de temps avant sa mort, arrivée à Lucerne en 1806, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

CRANTOR , philosophe et poète grec, natif de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta : Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale : "Melius Chrysippo et Crantore"; mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (*voyez* ce nom), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus; entre autres, un livre *De la consolation*, qu'on estimait beaucoup. Quelques critiques prétendent qu'il était intitulé *Du deuil*, se fondant sur un passage de Diogène Laërce, qui dit : «On admire principalement son livre "Du deuil";» Cicéron dit aussi : «Legimus omnes Crantoris veteris academici, "De luctu".» Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Crantor florissait vers l'an 315 avant J.-C.

CRAON (Pierre DE), [seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, fils de Guillaume de Craon surnommé "le Grand",] s'attacha à Louis d'Anjou, qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en

Digitized by Google

France, pour chercher de l'argent et des secours; mais, au lieu de remplir sa commission, il employa les sommes qui lui étaient confiées à se livrer à la débauche avec des courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié: il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, et il l'assasina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable, n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant: « Vous avez fait deux fautes dans la même journée: la première d'avoir attaqué le connétable, et la seconde de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en cimetière, et ses châteaux démolis. [La rue qui bordait son hôtel, et qui portait son nom, prit celui "des Mauvais-Garçons", qu'elle conserve encore aujourd'hui. Craon se mit ensuite au service de Richard II, roi d'Angleterre, erra long-temps en Europe, jusqu'à ce que Richard eût obtenu son pardon. Alors] il revint à la cour, et s'y montra hardiment; tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. [Il paraît qu'il consacra les dernières années de sa vie à l'expiation de son crime. Ce fut lui qui obtint de Charles VI que désormais on donnerait des confesseurs aux criminels condamnés à la mort. Les historiens de France ne font point connaître l'époque de la mort de Craon.]

* CRAPELET (Charles), imprimeur, né en 1762, à Bourmont, mourut à Paris. Ses impressions portent le cachet d'un vrai talent typographique. On distingue dans le nombre des éditions sorties de ses presses | les "Aventures de Télémaque", 1796, 2 vol. in-8°; | les "Saisons" de Thompson, 1796, 1 vol. in-8°; | "Œuvres de Boileau Despréaux", 1 vol. in-4°; | "Histoire naturelle des grimpereaux et oiseaux de paradis", in-fol., ou 2 vol. in 4°, 1802. Cet ouvrage a été imprimé en or, et c'est peut-être ce qui existe de plus beau dans ce genre d'impression. — Le fils de cet imprimeur a hérité du mérite de son père.

CRAPONE (Adam DE), gentilhomme provençal, né à Salon en 1519, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France: projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

*CRASHAW (Richard), prêtre anglais, catholique romain, né à Londres, mort vers 1650, a laissé

Digitized by Google

plusieurs *Poëmes* sur des sujets religieux, réimprimés en 1785.

CRASSET (Jean), jésuite, natif de Dieppe, mort en 1692, [à l'âge de 74 ans], publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Méditations pour tous les jours de l'année*, ouvrage solide et plein d'onction. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., en 2 vol. in-4°, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du père Charlevoix. Crasset a encore donné une *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, Paris, 1678; elle fut attaquée par Jean de Marck, protestant. Le père Crasset fit réimprimer sa *Dissertation* en 1684, in-8°, et y joignit une réponse à la critique de Jean de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup plus lus, et le seraient encore, sans l'indifférence de ce siècle pour tout ce qui tient à la religion.

*CRASSO, de Padoue, religieux, né à Barlette dans le royaume de Naples, vivait en 1540. On a de lui : | *De republicâ ecclesiasticâ;* | *Enchiridion ecclesiasticum*, etc.

CRASSO (Jules-Paul), médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *Traduction* latine des ouvrages d'Arétée et de plusieurs autres anciens médecins grecs, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

CRASSO (Laurent), Italien, est auteur des *Éloges des hommes de lettres de Venise*, en 2 vol. in-4° : ouvrage publié en 1666, devenu rare et recherché, quoiqu'il renferme quelques fautes. [Crasso, après Bruni, a introduit l'usage des *Héroïdes;* à l'imitation d'Ovide, il en écrivit huit, parmi lesquelles il y en a une d'*Adam à Eve*. On estimait beaucoup de cet auteur son *Éloge des littérateurs*, et l'*Histoire des poëtes grecs et de ceux qui ont écrit en vers dans cette langue*, Naples, 1678, in-fol.]

CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe à Paris, mort le 14 août 1616, se fit connaître des savants par une *Logique* et une *Physique* bonnes pour son temps, et des badauds parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses « Mémoires ».

CRASSUS (Publius Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise vers l'an 131 avant J-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine destinée à combattre Aristogicus; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étaient à la solde d'Aristogicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées, ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus Licinius), le plus opulent des Romains, et de la même famille que le précédent, fit d'abord le commerce d'esclaves. Il ne possédait alors que 300 talents environ; mais depuis

il acquit de si grandes richesses qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7700 talents. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche, s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Cinna et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché, pendant huit mois, dans une caverne. Dès qu'il put reparaître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça le triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le "Sancta Sanctorum", où les profanes n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poutre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilége avarice ne tarda pas à être punie. Ayant entrepris la guerre contre les Parthes, [malgré les efforts d'Ateius, tribun du peuple, et des chefs des augures, qui déclarèrent cette guerre impie,] il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Surena leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas à s'apercevoir que le dessein de Surena était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la mains, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes, lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodès leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : « Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable. » « C'est une chose très-digne de remarque, dit Rollin, ou plutôt son continuateur, que le triste sort des deux généraux romains qui les premiers avaient violé le respect dû au temple de Jérusalem. Pompée, depuis qu'il eut osé porter ses regards téméraires dans un lieu redoutable où jamais aucun profane n'était entré, ne réussit en rien, et termina enfin malheureusement une vie jusque là remplie de gloire et de triomphes. Crassus, encore plus criminel, fut puni plus promptement, et périt dans l'année même. » On peut voir, relativement à cette réflexion, l'"Histoire des sacriléges" par Henri Spelman.

*CRASTONI ou Crestoni (Jean), religieux de l'ordre des carmes, et helléniste du XVe siècle, né à Plaisance (ce qui le fait désigner quelquefois sous le nom de "Joannes Placentinus"), est auteur du premier *Dictionnaire grec-latin* qui ait paru; les éditions en sont très-rares. La première, sans date, doit, d'après des conjectures assez vraisemblables, avoir été imprimée à Milan vers 1478; la seconde

Digitized by Google

est de Vicence 1483, et la troisième parut à Modène en 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce *Lexique* un abrégé dont la première édition, sans date, paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4°. On connaît encore de Crastoni une *Traduction latine* du "Psautier", et une autre de la "Grammaire grecque" de Constantin Lascaris : la première imprimée à Milan, 1481, in-fol.; la deuxième, ibid., 1480, Vicence, 1489, in-4°.

CRATERUS, favori d'Alexandre-le-Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien, par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, Athénien, qui avait recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit, avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujetti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie; que ce travail demande un greffier, et non un homme de guerre. Les savants regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène-le-Cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie; et pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfants s'ils étaient insensés, c'est-à-dire s'ils négligeaient la philosophie; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant : « Il faut donner à un cuisinier dix mines, à un médecin une drachme, à un flatteur cinq talents, de la fumée à un homme à conseils, un talent à une courtisane, et trois oboles à un philosophe. » Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie, « A apprendre, répondait-il, à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquiétude » : bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Habillé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. « Pourquoi cela? lui répondit Cratès; un autre Alexandre la détruirait de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais. » Ce philosophe avait épousé la fameuse Hipparchie, qu'il tâcha d'abord de dégoûter. Il se présenta un jour tout nu devant son amante : « Voilà, lui dit-il en lui montrant un corps hideux, l'époux que vous demandez; » et jetant à terre son bâton et sa besace : « Voici, ajouta-t-il, tout son bien. » Hipparchie persistant dans son amour,

Digitized by Google

le cynique l'épousa, et en eut deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, et les leur confia trente jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles : scènes et aventures dignes de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *Lettres* de lui dans les « Epistolæ cynicæ », imprimées en Sorbonne sans date : livre rare.

CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes, et disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J.C., eut pour disciples Arcésilaüs, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. (*Voy*. POLÉMON.)

CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athènes par ses *Comédies*, et mourut à 95 ans, vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très-avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les fragments qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritait cet éloge. [On lui attribue l'invention du drame satirique : il est du moins le premier qui l'ait introduit à Athènes dans les Dionysiaques.]

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier, et justifia la Divinité.

CRATON, ou DE CRAFFT (Jean), né à Breslau le 20 novembre 1519, médecin des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui : | *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8°, | et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'était un homme de bonne mine, et il ressemblait parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusait d'avoir l'humeur chagrine, et d'être trop attaché à l'argent.

*CRAUFURD (Quintin), savant écossais, mort le 25 novembre 1819 à Paris, où il cultivait depuis plusieurs années la littérature française, a fait imprimer à ses frais, outre plusieurs *Opuscules* : | *Essai sur la littérature française*, etc., Paris, 1803, 2 volumes, in-4° : la 2e édition de ce livre (3 volumes in-4°) a été consacrée à une œuvre de bienfaisance ; | *Essai historique sur le docteur Swift*, etc., Paris, 1808, in-4° ; | *Mélanges d'histoire et de littérature*, etc., ibid., 1809,

in-4°. Il a aussi publié quelques ouvrages en anglais; les principaux sont : | *Esquisses relatives à l'histoire... des Indous*, 1792, 2 volumes in-8°, 2e édition; | *Sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, etc., Londres, 1815, in-12. C'est à Quintin Craufurd que le général Grimoard dut la communication des lettres de Bolingbroke à Mme de Ferriol, qu'il a publiées sous le titre de *Lettres historiques, politiques, etc., de lord vicomte de Bolingbroke*, Paris, 1808, 3 volume in-8°.

*CRAWFORD (Adair), médecin et chimiste anglais, né en 1749, mort à Lymington en 1795, fut professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de Londres et des sociétés de Dublin et de Philadelphie. On a de lui quelques écrits de médecine et de chimie, dont le plus remarquable a pour titre : *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8°; 2e édition, entièrement refondue, ibid., 1788, in-8°. La doctrine exposée dans cet écrit a été attaquée par plusieurs savants.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge de la part de ce peintre. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. [A quatre-vingt-six ans, Crayer peignit son dernier tableau, le *Martyre de saint Blaise*, qui n'est pas inférieur à ses autres ouvrages. Le Musée royal en possède trois : | *Saint Paul, premier ermite, et saint Antoine, abbé, dans le désert*; | *Jésus recevant des roses de sainte Dorothée*; | et *Sainte Catherine parvenant au séjour des bienheureux*.]

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon, le 15 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat; mais, ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et se maria malgré son père; celui-ci, indigné contre lui, le déshérita; étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans ses droits; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731, Crébillon eut une place à l'académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de *tragédies*. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. [D'une modération extrême, il ne répondit jamais aux diatribes que Voltaire, jaloux de sa gloire, ne cessait de lancer contre lui.] Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de

Digitized by Google

nos poètes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple il eût moins employé ces déguisements, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pièces, qui est *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : « Eh! mon ami, lui dit-il, ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons, dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse étaient des soleils auprès de ceux-ci. » Ce qui indisposait le poëte mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. [Ses autres pièces sont : *Electre*, *Pyrrhus*, *Catilina*, qui eurent beaucoup de succès; *Le Triumvirat*, *Sémiramis*, etc.] Outre ses *Tragédies*, on a de lui quelques pièces de vers. Le ton boursouflé y domine, mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV lui fit élever un tombeau, qui fut exécuté en marbre par le savant ciseau de Le Moine, dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique, pourquoi il avait adopté le genre tragique : « Je n'avais point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. » Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4°, et autre part, en 3 vol. in-12. (*Voyez* Corneille, Molière, Racine.)

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, naquit à Paris, le 12 février 1707, et y est mort en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux; le fils brilla par la légèreté, et souvent le scandale de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il n'avait que la mousse de l'esprit de son père. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : | les *Lettres de la marquise de *** au comte de ****, 1732, 2 vol. in-12; [métaphysique de la galanterie exprimée dans un style énigmatique; mais moins graveleux que celui de ses autres ouvrages;] | *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses. | *Les égarements du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le moins mauvais de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à la vertu. | *Le Sopha, conte moral*, ou plutôt *anti-moral*, 1745, 1749, 2 vol.

Digitized by Google

in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans. | *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans, dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement? On les achète d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent. | Les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire, qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. Il n'est pas bien certain que cet ouvrage soit de lui. | On a ses *Œuvres* en 7 vol. in-12, 1779.

CREDI (Laurenzo SCIARPELLONI, surnommé DI), célèbre peintre de Florence, mort en 1531, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci. [On cite parmi les tableaux de cet artiste une *Nativité* (à Florence, dans l'église de Sainte-Claire); *La Vierge avec saint Julien et saint Nicolas* (idem, aux Magdelaines). Il a peint beaucoup de *Saintes familles*; c'est là qu'il ressemble le plus à Léonard de Vinci.]

* CRÉDO (BENOÎT), savant jésuite, a donné en grec vulgaire, à Vérone (in-8°, 1782), Γραμματικὴ Ἑλληνικορωμαικὴ. Il mourut à Smyrne de la peste qu'il avait gagnée en soignant les malades.

CREECH (Thomas), né à Blanford en Angleterre, en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et n'en vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre, qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, et occasiona sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait pas à ses feux, quoique bien d'autres eussent un accès facile auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700; [d'autres disent que la véritable cause de sa mort fut un refus qu'il essuya de la part d'un de ses amis de collége, auquel il avait demandé de l'argent pour se retirer de la misère où il se trouvait.] On a de lui plusieurs *Traductions*: | celle de Lucrèce, en vers anglais et en prose, avec des notes; elle fut imprimée à Oxford en 1683, in-8°. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide, comme à Lucrèce lui-même. | La *Version* de plusieurs morceaux de Théocrite, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal; | une édition de Lucrèce, estimée des savants, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8°. [Creech a aussi traduit "l'Astronomica" de Manilius.]

CRELLIUS (Jean), naquit en 1590 à Helmetzhem, village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentiments de Socin, il alla en Pologne, et s'établit à

Digitized by Google

Cracovie, où les Unitaires avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16, solidement réfuté par le père Petau, qui l'appelle "ferreum os", et ses raisonnements "vanam syllogismi larvam inanemque pompam". Effectivement, Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance et une parade qui en imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Écriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes : "Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ, sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur.... quod si quis aliquem Scripturæ locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit". (L. 5, Histoire ecclésiastique, chapitre 28.) Prudence, dans son "Apothéose", fait la même observation :

Fidem minutis dissecant ambagibus,
Ut quisque linguâ est nequior,
Solvunt ligantque quæstionum vincula
Per syllogismos plectiles.

| Des *Commentaires* sur une partie du Nouveau-Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentiments des Pères, à l'autorité de l'Église et de la tradition ; | quelques *Écrits de morale*, dans lesquels il exerce, sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme ; | une *Réponse à Grotius*, qui avait écrit contre Fauste Socin un livre "De la satisfaction de J.-C."; réponse que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinianisme. (*Voyez* SOCIN, LÉLIE et FAUSTE.)

CRELLIUS, ministre luthérien, mort à Isleb, en 1679, a écrit contre les catholiques et les calvinistes. — Un autre CRELLIUS, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592, pour avoir voulu introduire le calvinisme dans ce pays.

*CRÉMIEU (Mardochée), rabbin du culte israélite, né à Carpentras, en 1749, mort à Aix, le 22 mai 1825, a composé deux ouvrages, ayant pour titre *Maumar* et *Dibré Mourdekai* (discours et paroles de Mardochée), imprimés à Livourne. Il a laissé en manuscrit quelques ouvrages, et, entre autres, des *Notes sur le Talmud*.

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait des talents obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il était né à Cento dans le Bolonais en 1550, et mourut à Padoue de la peste en 1631, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Aminta e Clori, o le Pompe funebri, favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4° ; | *Il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12 ; | *De physico auditu*, 1596, in-fol. ; | *De caldo innato*, 1626, in-4° ; | *De sensibus et facultate appetitiva*, 1644, in-4°, et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre.

Digitized by Google

Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption, et mortelle, ainsi que l'ame des brutes, au cas (disait-il pour se sauver par cette restriction captieuse) qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. (*Voyez* POMPONACE et ORÉGIUS.)

*CREN (LE), chanoine et grand-chantre de l'église et sainte chapelle de Mortain, a donné : | *Principes de certitude*, ou *Essai sur la logique*, 1763, in-12; | *Panegyrique de saint Louis*, 1765, in-12; | *Oraison funèbre de M. le Dauphin*, 1766, in-4°.

CRENIUS (Thomas), [dont le vrai nom était Thomas-Théodore Crusius], de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : | *Consilia et methodi aureæ studiorum optime instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres, imprimés en 1696, à Leyde. Le premier est intitulé : *De philologia, studiis liberalis doctrinæ*. Le second, *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : | *Musæum philologicum*, 1 vol. in-12; | *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8°; | *De furibus librariis*, Leyde, 1705, in-12; | *Fasciculi dissertationum philologo-historicarum*, 5 vol. in-12; | *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12; | *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. (*Voyez* SAUBERT.)

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laïus, mari de sa sœur : Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone et Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames thébaines portèrent Thésée à lui déclarer la guerre, et ce héros lui ravit la couronne et la vie, l'an 1250 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

*CRÉPIN et CRÉPINIEN, ou CRESPIN et CRESPINIEN (Saints), martyrs célèbres dans l'Église de France. On croit qu'ils étaient frères. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules, et fixèrent leur demeure à Soissons. Le jour, ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient à se procurer de quoi subsister. On dit qu'ils choisirent la profession de cordonnier, quoiqu'ils fussent d'une famille distinguée. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte, lorsque Maximilien Hercule vint dans les Gaules. Ce prince, à qui on les avait dénoncés, les fit arrêter; voulant s'attirer les bonnes grâces de leurs accusateurs et satisfaire son penchant à la cruauté et à la superstition, il ordonna qu'ils fussent conduits

Digitized by Google

devant Riccius Varus ou Rictiovare, le plus implacable ennemi qu'eût alors le christianisme. On appliqua les deux saints à de cruelles tortures, qu'ils souffrirent avec une constance admirable. Enfin Rictiovare, voyant qu'il ne pouvait lasser leur patience, leur fit trancher la tête en 287 ou 288.

CRÉQUI DE BLANCHEFORT ET DE CANAPLES (Charles DE), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Bufférola sur les bords du Tésin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême, en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer sa lunette. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya comme ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII, en 1633. [Les *Négociations* de Créqui à Rome forment un volume in-folio, manuscrit, qu'on trouve à la Bibliothèque royale.] Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom était BLANCHEFORT; mais son père ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. [Sa *Vie*, écrite par Nicolas Charier, a été publiée à Grenoble en 1683, in-12.]

CRÉQUI (François DE BONNE DE), [fut un des bons généraux de Louis XIV. En 1667, il battit le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui venaient au secours de Lille, assiégée par Louis XIV. Nommé maréchal de France en 1668, il prit en 1670 Épinal et Longwy, et s'empara des terres du duc de Lorraine. Après plusieurs succès obtenus sur ce prince, il finit par être entièrement battu par lui, en 1675,] près de Consarbruck sur la Sarre. Échappé à peine, lui quatrième, il court se jeter dans Trèves, où il aima mieux être pris à discrétion que de capituler. Cet événement fut regardé par les Trévirois comme la punition de la manière cruelle dont leur pays et la capitale surtout avaient été traités par les Français, qui avaient voulu faire un désert de cette frontière comme du palatinat; les églises et les monastères avaient été livrés aux flammes. Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces exploits, avait péri par la chute de son cheval, qui, se cabrant, s'était jeté en bas d'un pont, au moment où, la torche en main, il allait mettre le feu à Sainte-Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'expulsion des Français, par une procession générale. Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant immédiatement après emporté

Digitized by Google

le fort de Kelh l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684, il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, le 4 février 1687. Il était général des galères depuis 1661.

* CRÉQUY (Charles-Marie), marquis DE, fils de Louis-Marie de Créquy, et de Renée-Charlotte de Froullay, cultiva la littérature. Il fit imprimer clandestinement à Troyes, en 1772, sous le titre d'Amsterdam, une *Vie de Nicolas de Catinat*, 1 vol. in-12. On y trouve des passages qui manquent à la seconde édition de cet ouvrage, publiée à Paris en 1775, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de Nicolas de Catinat*. On attribue au même auteur les *Principes philosophiques des SS. solitaires d'Égypte, extraits des conférences de Cassien*; Madrid, de l'imprimerie royale (Paris de l'imprimerie de ***), 1779, in-18. Le marquis de Créquy mourut peu de temps après la publication de ce vol., âgé d'environ 62 ans.

CRESCENT (Crescens), philosophe cynique, vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde "Apologie"; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la cruelle satisfaction de réussir.

CRESCENTIIS, ou plutôt CRESCENZI (Pierre DE), né à Bologne en 1230, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Ce livre est intitulé: *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares à Louvain, 1474; Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans "Rei rusticæ scriptores" de Gesner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. On en a une "Traduction" française, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1505, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS patrice romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI (Jean-Marie), naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône, le 9 octobre 1663. Ses talents pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome, et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'"Arcadie". Les membres de cette société ne furent d'abord qu'au nombre de 14; mais ce nombre s'augmenta depuis. Ils s'appelèrent les "Bergers d'Arcadie", et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pen-

Digitized by Google

dant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre, sans ménagement, à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillants, à ces clinquants que les Italiens avaient pris si long-temps pour de l'or. Crescimbeni mourut le 8 mars 1728, à 64 ans, chanoine de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie; mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux : | *Histoire de la poésie italienne*, fort estimée, et réimprimée en 1731 à Venise, en 7 vol. in-4°. Cette *Histoire* est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la Vie des anciens poètes italiens, mais encore sur celle des anciens poètes provençaux, pères des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. | La *Vie du cardinal de Tournon*; | l'*Histoire de l'académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol. in-4°; | un *Recueil de leurs poésies latines*, en 9 vol. in 8°; | *Recueil de poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°; | *Abrégé de la Vie de la sainte Vierge*; | plusieurs *Vies* particulières, etc. [Tous ces ouvrages sont en italien.]

* CRESCINI (Remi), cardinal, né à Plaisance le 5 mai 1757, entra de bonne heure dans la congrégation des bénédictins du Mont-Cassin, et professa pendant 15 ans la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre. Chargé de la chaire du droit canonique à Parme, il la remplit avec distinction pendant 30 ans, après lesquels il fut vice-recteur de l'université de Parme. En même temps il était abbé du monastère de Saint-Jean-l'Evangéliste, et directeur du collége des nobles. Léon XII le nomma évêque de Parme en 1826; Pie VIII le fit cardinal en 1829. Il était venu recevoir la pourpre à Rome, et s'en retournait à petites journées, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Montefiascone, où il mourut le 21 juillet 1830.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du VIIe siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. On la trouve dans la « Bibliothèque du droit canon », donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-folio. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

*CRESPEL (Emmanuel), religieux récollet, né en Flandre, passa en Amérique en 1724, reçut les ordres à Québec, et exerça son ministère dans ce vaste pays, au milieu de dangers sans nombre. A son retour en France, en 1738, il fut nommé aumônier dans l'armée du maréchal Maillebois, et mourut vers 1755. Il avait écrit la relation de son voyage, publiée par son frère sous ce titre: *Voyage au Nouveau-Monde, et Histoire intéressante du naufrage du P. Crespel*, Amsterdam (Paris), 1757, in-12.

CRESPET (Pierre), [religieux célestin, né à Sens en 1543,

Digitized by Google

mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : | *Summa catholicæ fidei*; Lyon, 1598, in-folio; | *Le jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°, | et d'autres ouvrages dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un livre intitulé : *La Haine réciproque de l'homme et du Diable*. Il s'y trouve des choses fort singulières qui marquent beaucoup de crédulité; mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits forts.] (*Voyez* Bodin; Le Brun; Brown, etc.)

CRESPI (Joseph-Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroche, du Titien, de Paul Véronèse. Une imagination vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappants et variés, son dessin correct. [Ses meilleurs tableaux sont : une *Cène* (au palais Sampieri de Bologne), *Saint Paul et Saint Antoine*, ermites; les *Sept Sacrements*; une *Maîtresse d'École*, au musée de Paris.]

*CRESSOLLES (Louis), jésuite, né à Tréguier, en 1568, mourut à Rome en 1634. C'est un des plus savants hommes d'un siècle où il y avait tant de savants; Fleury, le judicieux Fleury, le compare au P. Pétau, dans son beau poème du collège de Clermont ou de Louis-le-Grand. Après avoir professé les humanités et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre en France, il fut appelé à professer dans la Cité-Modèle, à Rome, où sa chaire devint célèbre. Il était en même temps secrétaire du général. Cressolles laissa d'importants ouvrages intitulés : | *Theatrum veterum Rhetorum*; Paris, 1620, in-8°; | *Mystagogus*, qui a pour objet la discipline des hommes sacrés, 2 vol. in-4°, Paris, 1629 et 1638; | *Anthologia sacra*, où il traite des vertus des hommes pieux, 2 vol. in-folio, 1632 et 1638; | un traité *De perfecta oratoris actione*, etc., 1620, in-4°; | *Traduction* des "Institutions catholiques" du père Cotton; | *Poésies latines*.

CRESSY, ou Cressey (Hugues-Paulin ou Serenus), savant et pieux bénédictin anglais, a donné la *Vie de saint Julien*, premier évêque du Mans. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, [*depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*], et de quelques ouvrages de piété et de controverse.

CREST (La Bergère de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée Isabeau Vincent, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse en gardant les moutons d'un laboureur son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était, selon elle, une Babylone; et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout au miracle! Le ministre Jurieu, qui avait

Digitized by Google

adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égarements, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

* CRESTEY (Pierre), curé en Normandie, né en 1622, mort le 23 février 1703, fut un saint prêtre, qui s'appliqua aux missions, et forma des établissements de piété et de charité. (*Voyez* sa « Vie » par Grandet, Rouen, 1722, in-12.)

CRÉTÉ, était fils de Minos et de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il serait tué par son fils Althémène. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçait son père, tua une de ses sœurs, que Mercure avait outragée, maria les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. Crété semblait être en sûreté; mais, ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, et l'alla chercher. Il aborda à Rhodes, où Althémène était. Les habitants prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'était un ennemi qui venait les surprendre. Althémène, dans le combat, décocha une flèche à son père: ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle; car, son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althémène obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrît pour l'engloutir sur-le-champ. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉTÉ, fils d'Éole, et roi d'Iolcos, dont la femme Démodice accusa faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRETENET (Jacques), chirurgien, natif de Champlitte en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa « Vie » écrite par M. Orame. Sa congrégation fut peu répandue.

*CRÉTET (Emmanuel), comte de Champmol, ministre d'état, né à Pont-de-Beauvoisin en 1747, mort en 1809 à Paris, se livra d'abord au commerce. Il devint successivement député de la Côte-d'Or pour le troisième tiers de la seconde législature, conseiller-d'état au département des ponts et chaussées, gouverneur de la banque de France en 1806. Chargé l'année suivante du portefeuille de l'intérieur, la faiblesse de sa santé et la médiocrité de ses moyens ne lui permirent pas de le conserver long-temps.

CRÉTHÉIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pélée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux qu'il avait tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pélée aux centaures; mais il retourna vainqueur, après avoir tué de sa main et son accusateur et son juge.

CRÉTIN (Guillaume DU BOIS, dit), chantre de la sainte-chapelle

de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mourut l'an 1525. [Son travail, consistant en *Douze livres de chroniques* en vers français, se trouve en 5 vol. in-fol., dans la collection des manuscrits de la Bibliothèque royale.] Clément Marot l'appelle « le souverain Poète français »; mais le poète souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques. [Ses poésies sont intitulées *Chants royaux*, *Oraisons* et autres *Traités*. Rabelais ne se laissa pas entraîner par les éloges qu'on prodiguait à Crétin; il le désigna, tout en se moquant de lui, sous le nom de « Rominagrobis ».]

*CRETTÉ-PALLUEL (François), député à l'assemblée législative, administrateur du département de Paris, et membre de la nouvelle société d'agriculture de cette ville, mort en 1798, juge de paix à Pierrefitte, a laissé quelques écrits relatifs à l'agriculture. Le plus important est son *Traité sur les desséchements des Marais*, 1789, in-8°. On lui doit l'invention de plusieurs outils aratoires d'une grande utilité.

CRÉUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée et mère d'Ascagne; périt en se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CRÉUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée; celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

*CREUTZ (Gustave-Philippe, comte DE), ministre d'état en Suède, né en 1726 dans la province de Finlande, composa en suédois le poème champêtre d'*Atys et Camille*, et l'*Épître à Daphné*. Jamais les muses du Nord ne s'étaient exprimées avec plus de grâces et d'harmonie. Après avoir été ministre de Suède à Madrid, il occupa, pendant vingt ans, l'ambassade de Paris. Il conclut en 1783, avec Franklin, un traité de commerce entre la Suède et les États-Unis. Rappelé à Stockolm, il fut mis par Gustave à la tête du département des affaires étrangères, nommé chancelier de l'université d'Upsal, et chevalier de l'ordre des Séraphins. Creutz mourut en 1785, d'un accès de goutte.

CREUTZNACH (Nicolas), professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du XVe siècle. On a de lui : | quatre livres de *Questions sur les sentences*; | un *Recueil de conférences*; | et un *Traité sur la conception de la sainte Vierge*.

*CREUZ (Dom Jacques), né en 1761 à Matars dans le diocèse de Barcelonne, était chanoine d'Urgel lorsqu'il fut député en 1812 aux cortès de Cadix. Il y manifesta toujours, avec la minorité, des sentiments monarchiques. Ferdinand, en remontant sur le trône en 1814, le nomma d'abord trésorier-général, puis en 1815 évêque de l'île de Minorque, et en 1819 évêque de Tarragone. La révolution de 1820 le força de quitter l'Espagne, où il rentra avec la régence d'Urgel; l'armée de Mina l'ayant

Digitized by Google

contraint de nouveau à se réfugier en France, il retourna dans sa patrie à la suite des Français qui allèrent rendre la couronne à Ferdinand. Rétabli sur son siége épiscopal, il fut encore nommé conseiller d'état, place qu'il occupa jusqu'en 1826, époque de sa mort.

* CREUZÉ - LATOUCHE (Jacques-Antoine), né à Châtellerault en 1749, étudia le droit à Poitiers, et suivit le barreau de Paris; mais, dégoûté de cette profession, il acheta la charge de lieutenant de la sénéchaussée de Châtellerault. A l'époque de la révolution, il en embrassa les principes, se rangeant cependant parmi les modérés. Député à l'assemblée constituante, il fut en 1791 appelé à la haute cour nationale, et envoyé ensuite par son département à la convention. Il y vota le bannissement de Louis XVI, à la paix, et s'opposa avec force à la loi désastreuse du maximum. Nommé après le 9 thermidor membre du comité de salut public, il fut un des onze qui présentèrent le projet de la constitution de l'an III. Réélu au conseil des anciens, il y fit un grand nombre de rapports, ses connaissances et sa facilité lui permettant de parler sur toutes les questions agitées pendant cette session orageuse. Il fut encore membre du conseil des cinq-cents, puis nommé sénateur (après le 18 brumaire). Creuzé-Latouche mourut le 22 septembre 1800. Il avait publié: | *de l'Union de la vertu et de la science dans un jurisconsulte*, 1783, in-8°; | *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le tome quatrième des "Mémoires de la société d'agriculture de la Seine"; | *Description topographique du pays de Châtellerault*, avec une carte très-exacte, 1798, in-8°; | *de la Tolérance philosophique et de l'Intolérance religieuse*, Paris, 1777, in-8°. Ce n'est qu'une misérable redite des maximes perverses publiées par les philosophes du XVIIIe siècle. On doit s'étonner que Creuzé-Latouche, qui aurait dû être à même d'apprécier la tolérance philosophique dans les massacres de la révolution, n'ait pas mieux jugé ce qu'il appelle l'intolérance religieuse.

*CREUZÉ-PASCAL, avocat, siégea à la convention en qualité de député de la Vienne, se déclara incompétent comme juge dans le procès du roi, et se prononça pour l'appel au peuple et le sursis. Il remplit ensuite diverses missions, passa au conseil des anciens, puis au corps législatif, et mourut sans emploi quelques années après la restauration.

CRÈVECOEUR (Philippe DE), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri, en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer, avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII, à qui il avait été recommandé par Louis XI comme un homme également sage et vaillant, le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à la Bresse, près de Lyon, en 1494. Le roi ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui ren-

Digitized by Google

drait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle dut le rétablissement des processions solennelles qu'elle avait coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public, lui attira quelques affaires; mais ses talents et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui | quelques *Odes et Poésies* latines et françaises, | et plusieurs *Mémoires* intéressants. — Il y a aujourd'hui un Crevel bien différent.

* CREVELIER (J.), député de la Charente à la convention, répondit à l'appel nominal sur la peine à infliger à Louis XVI : « Je vote pour la mort, et l'exécution dans les vingt-quatre heures. » Le directoire l'employa après la session en qualité de commissaire. Il fut nommé, en 1798, député de la Charente au conseil des cinq-cents, et devint, après la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), membre du corps législatif. Il en sortit en 1803.

CRÉVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction, sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna 8 vol. Il publia ensuite divers autres ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 1er décembre 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain était recommandable par ses vertus : il formait ses disciples à la religion comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, et de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposants dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivants : | *Titi Livii Patavini Historiarum libri 35, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes et laconiques, et d'une *préface* écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire. | La *Continuation de l'Histoire romaine* de Rollin, depuis le 9e volume jusqu'au 16e. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes ; l'ensemble de la narration paraît mieux tissu ; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivant des faits d'une manière plus aisée et plus naturelle : mais, si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse

Digitized by Google

de la diction, et dans l'élévation des pensées. | *L'Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4° et 12 vol. in-12, 1749, et années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais Crévier n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la manière de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion : elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans le style, et surtout moins de latinisme. | *Histoire de l'université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style; il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers. | *Observations sur l'Esprit des Lois*; in-12 : il y a de très-bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies. | *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. [Crévier eut part, avec Coffin et Lebeau à la révision de l'"Anti-Lucrèce".]

*CRICHTON (Jacques), Ecossais, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes, possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres, jouait très-bien des instruments, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, il soutint des *Thèses* publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel n'est qu'une espèce de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité de parler; surtout dans un enfant, qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser sur des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 22 ans, [assassiné par le prince Vincent de Gonzague, son élève, qui le tua par jalousie.] Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait faite sa mémoire. (*Voyez* BARATIER, CANDIAC, HEINEKEN, PIC.)

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *Pièces* de poésie française qui sont très-rares. [Il était ami de Parmentier, qu'il accompagna aux Indes, où celui-ci mourut. A son retour, Crignon donna un *Recueil* de vers de Parmentier, Paris, 1531.]

CRILLON (Louis DE BERTHON DE), d'une illustre famille d'Italie établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots, aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante, en 1571, qu'on

Digitized by Google

le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve, deux ans après, en 1573, au siége de La Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout "le brave Crillon" : c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III, qui connaissait sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la ligue, les motifs de religion qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue : Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre : « Crillon est dedans, et l'ennemi est dehors. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon, et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son "Eloge funèbre", pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de "Bouclier d'honneur", et réimprimée ces dernières années. Mademoiselle de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la "Vie" de ce héros, appelé de son temps l'"Homme sans peur", le "Brave des braves". C'était un second chevalier Bayard non par le caractère, qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut arrivé à la description du supplice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : «Où étais-tu, Crillon?» Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans les combats particuliers, dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti s'il pouvait le défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques : il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds, et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon ; et si l'on pouvait ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi, et infidèle à sa religion, je te demanderais parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès

Digitized by Google

duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise, ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre, et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage: «Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort! si tu m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé.» Après ces mots, il se retira sans rien dire davantage.

* CRILLON-Mahon (Louis de Berthon de Balbe de Quiers, duc de), né en 1718, fit la campagne d'Italie de 1733, sous les ordres du maréchal de Villars, et se signala à la bataille de Parme, en 1734. Colonel du régiment de Bretagne, dans la campagne de 1742, sous le duc d'Harcourt, il défendit, avec quelques centaines d'hommes, Landau sur l'Isère, pendant plus de treize heures, contre l'avant-garde de l'armée ennemie, forte de dix mille hommes. Obligé de se rendre prisonnier, il fut échangé au bout de huit jours. Crillon était à la bataille de Fontenoy, au gain de laquelle il contribua beaucoup. Brigadier, il commandait en cette qualité les quatre bataillons qui, le 10 juillet 1745, soutinrent avec tant de gloire les efforts de 8,000 ennemis dans l'affaire de Mesle: Crillon présenta au roi les deux premiers rangs des régiments de Crillon et de Laval, en bonnets de grenadiers anglais. Il contribua à la prise de Namur, où il fut fait maréchal de camp, se trouva à la bataille de Rocoux, le 11 octobre 1746, et suivit en Italie, en 1747, le maréchal de Belle-Isle. Il surprit Lippstad dans la guerre de sept ans. Il commandait dans Weisseinfelds lorsque le grand Frédéric se présenta devant cette place. « Je fus, dit à cette occasion ce monarque, arrêté à la tête de mon armée par dix-sept compagnies de grenadiers français. » Crillon se signala à la malheureuse affaire de Rosbach, le 3 novembre 1753, où il fut blessé, et eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Nommé lieutenant-général, il s'empara de Gottingue, et commanda, à la bataille de Lutzelberg, le 10 octobre 1758, la réserve, avec laquelle il fut chargé de poursuivre l'armée ennemie. On songeait alors à une descente en Angleterre; le commandement de la Picardie, de l'Artois et du Bourbonnais fut confié à Crillon, qui proposa de construire des chaloupes canonnières marchant à la voile et à la rame, et portant un canon de 24 à l'avant et à l'arrière. Mais le projet fut abandonné. Crillon, sollicité de prendre du service

Digitized by Google

en Espagne, qui se trouvait en guerre avec le Portugal, obtint, d'après le pacte de famille, le même grade qu'il avait en France. Il arriva assez à temps pour voir la capitulation d'Almeida. Crillon soutint sa réputation dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Il débarqua avec six mille hommes dans l'île de Minorque à midi, et à trois heures du matin il était maître de l'île entière. Le roi, pour récompenser ses services, le nomma capitaine général des armées espagnoles, grand d'Espagne, et lui conféra le titre de duc de Mahon. Crillon obtint ensuite le commandement du siége de Gibraltar, qui n'eut pas un heureux succès. Il ne prit aucune part à la guerre de 1793, contre la république française, et mourut en juillet 1796. Il a laissé des *Mémoires militaires*, imprimés à Paris, 1791, in-8°. Il les avait fait traduire en espagnol, et se préparait à les publier à Madrid lorsque la mort le surprit. Ces *Mémoires* ne sont qu'une longue apologie de l'auteur. — CRILLON (BERTHON DE BALBE, duc DE), fils de Crillon-Mahon, grand-bailli d'épée de Beauvais, et député de la noblesse de ce bailliage aux États-généraux de 1789, passa un des premiers de son ordre dans la chambre du tiers-état. Il forma chez lui une société qui fut le noyau du club appelé depuis "des feuillans", qui s'étaient séparés des "jacobins", et servit à l'armée de Luckner, qu'il quitta bientôt pour passer en Espagne. Rentré en France en 1799, il y vécut paisiblement. Louis XVIII le créa pair de France le 19 août 1815. Il est mort le 28 janvier 1820, dans sa 72e année.

CRILLON (Louis-Athanase BALBE BERTHON DE), ancien agent général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commendataire de Granselve, frère du duc de Crillon, qui s'empara de Mahon en 1782, mourut à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans. Il s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, et par la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les a combattues. On a de lui : | *De l'homme moral*, 1771, 1 vol. in-8°. Les maximes de vertu y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : "Le besoin rassembla les premiers habitants de la terre"; erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance. | *Mémoires philosophiques du baron de* ***, 1777 et 1778, 2 vol. in-8°. Ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*. Énergie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en

Digitized by Google

scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte dont on y dévoile les menées. Les vertus de l'abbé de Crillon égalaient ses lumières. L'amour de la vérité et de la justice était le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme d'un caractère et d'une franchise antiques, il retraçait des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueillaient les lauriers de la guerre,
Il consacrait sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisait la terre,
Et contre l'athéisme il défendait le ciel.

CRINÉSIUS (Christophe), né en Bohème, l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut le 28 août 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition : | une *Dispute sur la confusion des langues*; | *Exercitationes hebraicæ*. [L'auteur veut y prouver que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres.] | *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4°; | *Lingua samaritica*, in-4°; | *Grammatica chaldaica*, in-4°; | *De auctoritate verbi divini in hebraico codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, etc, etc.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avait négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite, et Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de flèches. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de "Smintheus", c'est-à-dire destructeur des rats.

CRINISE, prince troyen, employa Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il avait promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désolait la Phrygie. Il fallait lui exposer une jeune fille lorsqu'il se présentait. On assemblait chaque fois toutes celles du canton, et on les faisait tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des nymphes, et combattit contre Acheloüs pour la nymphe Egesté, qu'il épousa et dont il eut Aceste.

CRINITUS, ou PIETRO RICCIO (Pierre), enseigna les belles-lettres à Florence, sa patrie, après la mort d'Ange Politien, son maître. Il s'acquit de la réputation par son esprit et son savoir; mais, livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, et mourut épuisé de débauches, vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux et orduriers, lui jeta un verre d'eau

Digitized by Google

à la figure; mais cela n'est guère vraisemblable, des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. [Ginguené, dans la "Biographie universelle", assure que tous ces faits sont controuvés.] On a de Crinitus plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, et au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des poètes latins*, Lyon, 1554, in-4°. [L'auteur remonte au plus ancien des poètes latins, Livius Andronicus, et finit par Sidoine Apollinaire. Ces *Vies* sont aussi incomplètes qu'inexactes.]

CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Évangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de J.-C., et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Ægine auprès d'Athènes.

CRISPE (Crispus Flavius Julius), fils de l'empereur Constantin-le-Grand et de Minervine, sa première femme, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice, n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils, l'an 324. [D'autres pensent que Fausta ne l'avait calomnié que dans la crainte de voir écarter ses fils du trône; quelques-uns disent que Crispus avait été soupçonné de rébellion. Quoi qu'il en soit, il est certain que son innocence fut bientôt reconnue et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRISPIN, ou CRESPIN (Jean), d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par Théodore de Bèze son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. Il mourut de la perte en 1572, et Vignon, son gendre, prit la direction de son imprimerie. On a de lui | un *Lexicon grec*, Genève, 1574, 1 vol. in-4°, | et une *Histoire des* prétendus *martyrs* de sa religion, Genève, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRISPUS, ou CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli, dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps où Clément VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont : | *De ethnicis philosophis caute legendis*, ouvrage estimable sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganisme, et utile pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes, de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol., à Rome, est devenu rare; | La *Vie de Sannazar*, Rome, 1583, et Naples, 1633, in-8° : ouvrage curieux, mais mal écrit;

Digitized by Google

le *Plan de la ville de Gallipoli.*

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. [Après en avoir été exilé, il y rentra avec Lysandre, et parvint à être nommé l'un des trente auxquels on confia le soin de donner de nouvelles lois à la république; bientôt il usurpa l'autorité sur ses collègues, et les surpassa en cruauté.] Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles mêmes. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur, qui tourmenta ses concitoyens, avait été disciple de Socrate; ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques. (*Voyez* COMMODE, NÉRON, etc.) Il avait composé des *Élégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie. Il était l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer par ce combat la guerre qui durait depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles, par Cec. Metellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables. (*Voyez* HORACES.)

CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

* CRIVELLI (Charles), cardinal, né à Milan le 31 mai 1736, d'une famille illustre, et neveu du cardinal Ignace, mort en 1768, fit ses études à l'académie des nobles ecclésiastiques de Rome, et vécut près de son oncle et du cardinal Piccolomini, tous deux légats de la Romagne, jusqu'à l'époque où il devint archevêque de Patrasso. Envoyé, comme nonce apostolique, à la cour de Toscane en 1776, il s'y trouvait dans le temps où les innovations

Digitized by Google

religieuses troublaient le grand-duché. Rappelé à Rome en 1785, il eut alors une cléricature de chambre avec la préfecture des archives. Promu à la place de gouverneur de Rome en 1794, il y resta jusqu'en 1798, que les troupes françaises, ayant pénétré dans la ville, l'arrêtèrent, et le conduisirent à Civita-Vecchia. Il s'échappa, parvint ainsi à se soustraire à la déportation à Cayenne, dont il était menacé, et revint ensuite à Rome, où il fut créé prêtre-cardinal du titre de Ste-Suzaune, le 29 mars 1802. Ayant subi, en 1808, le sort de tous ses collègues, il fut arrêté et conduit à Milan, où il jouissait du calme de l'esprit, quoique affligé des infirmités de la vieillesse. Il mourut le 19 décembre 1817, à l'âge de 81 ans.

* CROCE (Annibal DELLA), savant italien, secrétaire du sénat de Milan, sa patrie, y mourut dans sa 60e année, d'une maladie contagieuse qui désolait cette ville, l'an 1576. On a de lui ; | une *Version* d'Achille Statius ; | des *Lettres* latines, écrites à divers princes au nom du sénat ; | un volume de *Poésies* latines.

* CROCQUET (André), théologien de Douay, prieur d'un monastère de Saint-Benoît, dans le Hainaut, mort de la peste à Valenciennes en 1580, a donné : | *Catecheses christianæ*, Douay, 1577, in-8° ; | *Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte*.

*CROCUS (Corneille), jésuite hollandais, né à Amsterdam vers la fin du XVe siècle, fut d'abord recteur des écoles latines de cette ville. Il entreprit à 50 ans le voyage de Rome à pied, se fit recevoir par saint Ignace dans l'ordre que celui-ci venait de fonder, et mourut en 1550. Il avait entrepris de bannir des écoles les livres de grammaire composés par les partisans de la nouvelle réforme. A la Grammaire de Mélanchthon, aux Adages et aux Colloques d'Erasme, il opposa une *Grammaire*, des *Adages*, des *Colloques* de sa façon, Anvers, in-8°, 1536. On a de lui : *Sylvula vocabulorum, puerilis lectionis exercitationi accommodata*, in-8°, 1539.

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam, le 27 avril 1642, est auteur | de l'*Histoire des Quakers*, 1695, in-8°, en latin, d'un style entortillé, mais assez exact pour les faits, traduite en anglais ; | et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé : *Homerus hebræus, sive Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8°. Il y prétend que l'Odyssée et l'Iliade ne sont qu'un récit de l'Histoire sacrée. L'Odyssée, qu'il prétend avoir précédé l'Iliade, contre la remarque de Longin, comprend, selon lui, ce qui s'est passé avant Moïse ; et l'Iliade est l'histoire de la prise de Jéricho, et la conquête de la Terre promise. Il mourut le 10 mai 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive ; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CROESUS, cinquième roi de Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie et plusieurs autres provinces. Sa cour était le

Digitized by Google

séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps : « N'appelons personne heureux avant sa mort.... » Crœsus ne jouit pas long-temps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus, avec une armée de 420,000 hommes, dont 60,000 de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que, ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : « Soldat, ne tue point Crœsus!... » Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avait eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité : Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher, et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect; et même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crœsus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. (*Voyez* "Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir", p. 292; et l'"Histoire véritable des temps fabuleux", tom. 3, p. 566.) Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus était un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. Il avait un grand fonds de douceur et d'humanité; il était brave et généreux, aimait les savants et les gens d'esprit, ce qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même; mais son faible, comme celui de tous les grands, était de faire grand cas des richesses et de la magnificence; il aimait à être flatté et admiré, et avait en conséquence banni de sa cour la vérité et la sincérité; car c'est le malheur de tous les grands; ils sont environnés de flatteurs, et leurs oreilles n'entendent jamais une parole de vérité.

* CROFT (Herbert), évêque anglican, né en 1603, fut admis, au sortir de ses études, chez les jésuites de St-Omer, et passa cinq années dans leur société; mais, étant retourné en Angleterre, il abjura la religion catholique, devint chapelain de Charles Ier, et fut, à la restauration, appelé à l'évêché d'Hereford, sa patrie, où il mourut en 1691. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : | *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de la primitive église* (en anglais), 1675, in-4°. On a encore de lui | quelques *Sermons*; | des *Observations sur la théorie de la terre* du docteur Burnet, et plusieurs écrits de controverse contre la doctrine catholique.

* CROFT (Herbert), gentil-

homme anglais, versé dans l'étude des langues, mort à Paris en 1816, avait quitté le barreau pour l'état ecclésiastique. Il se fit d'abord connaître dans sa patrie par la publication de divers écrits, entre autres celle des "Poésies posthumes" de Chatterton, et par sa coopération à l'"Histoire des poètes anglais", Londres, 1783, 4 vol. in-8°, de Johnson, qui lui confia la rédaction de la *Vie de Young* pour cet ouvrage, ainsi que la révision de son "Dictionnaire" (ib., 1784, 2 vol in-fol.). Ayant ensuite résolu de voyager pour étendre ses connaissances, Croft se rendit d'abord à Hambourg, puis il vint en France, où il donna des preuves d'érudition. Il suffira de citer | ses Essais d'un *Dictionnaire critique des difficultés de la langue française*; | son *Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8°; | et son *Commentaire sur le Petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, in-8° : cet ouvrage forme le tome 1er d'une collection qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaires sur les meilleurs ouvrages de la langue française*. C'est lui qui mit au jour la 2e édition de l'ébauche d'épopée de Grainville ("le dernier Homme", Paris, 1811, 2 vol. in-12), et qui découvrit le manuscrit du "Parrain magnifique" de Gresset, ajouté aux Œuvres de ce poète.

CROISET (Jean), jésuite [né à Marseille, vers le milieu du XVIIe siècle], fut long-temps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus et très-édifiants: | une *Année chrétienne*, en 18 vol.; | une *Retraite*, en 2 vol. in-12; | *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J.-C.*, 2 vol. in-12; | une *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique; | des *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites et souvent réimprimées; | des *Heures* ou *Prières chrétiennes*, in-18. [En 1698, il donna une édition très-augmentée *de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, de *Marie Alacoque*.] Le père Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux. [Ce jésuite est mort à Avignon, le 31 janvier 1738.]

* CROISY (Françoise DE), carmélite, née à Paris le 18 juin 1745, tour à tour religieuse, prieure et maîtresse des novices chez les carmélites de Compiègne, sous le nom de Henriette de Jésus, vit les ordres monastiques supprimés en 1791 et son cloître envahi. Loin de rentrer dans le monde, qu'elle avait quitté à 17 ans, elle fut des premières à proposer à ses compagnes de vivre en quatre petites communautés séparées, sous la direction de leur prieure d'alors. Arrêtée avec ses sœurs en 1794, et conduite à Paris, elle les excitait à l'héroïsme de la piété, dans les prisons de la Conciergerie, par ses cantiques, comme par ses exemples. Elle y parodiait chrétiennement la farouche "Marseillaise" :

Livrons nos cœurs à l'allégresse;
Le jour de gloire est arrivé :
Loin de nous la moindre faiblesse;
Le glaive sanglant est levé;
Préparons-nous à la victoire;
Sous les drapeaux d'un Dieu mourant,
Que chacun marche en conquérant;
Courons tous, volons à la gloire :
Ranimons notre ardeur,
Nos corps sont au Seigneur;
Montons,
Montons à l'échafaud, et Dieu sera vainqueur.

C'est dans ces transports, dignes des héros de la primitive église, qu'elle se préparait au supplice. Elle fut l'une des dix-sept religieuses carmelites de Compiègne, qui, le 17 juillet 1794, furent égorgées à Paris pour la cause de la foi. D'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, sous les auspices duquel elle était entrée en religion, ne s'était pas trompé en disant : « C'est un ange dans un corps terrestre. »

CROIX DU MAINE (François GRUDÉ DE LA), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse, en 1592, s'était fait connaître, dès 1584, par sa *Bibliothèque française*. Ce catalogue de tous les écrivains français dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, et fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par Goujet. (*Voy.* à l'article VERDIER Antoine DU), ce que nous disons sur la dernière édition de la *Bibliothèque* de La Croix-du-Maine.

*CROIX (DE LA), né à Compiègne, et mort à Paris, à la fin du XVIIIe siècle, a publié un grand nombre de compilations historiques, dont plusieurs sont utiles, et ne sont pas faites dans un mauvais esprit. Les plus soignées sont : | *Dictionnaire des Femmes célèbres*, 1769, 3 vol. in-12; | *Dictionnaire des Cultes religieux*, 1770, 3 vol. in-8°; | *Dictionnaire des saints personnages*, 1772, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire d'Éducation*, 1771, 2 vol. in-8°; | *Abrégé chronologique de l'Histoire ottomane*, 2 vol. in-12. L'auteur aurait pu s'en tenir là, et ne pas y joindre | l'*Esprit de mademoiselle de Scudéry* | et les *Anecdotes italiennes, anglaises*, etc.—CROIX (DE LA), membre de la convention, fut décapité le 5 avril 1794, âgé de 40 ans. On a de lui : | *Journal de la cour de cassation et de jurisprudence générale de la France*, 1791, in-4°.

*CROLL ou CROLLIUS (Georges-Chrétien), philologue allemand, né à Deux-Ponts en 1728, mort recteur du gymnase de la même ville en 1790, fut bibliothécaire du duc de Deux-Ponts. Il travailla aux magnifiques éditions des auteurs classiques imprimées dans cette ville. On a de lui : | *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757 et 1769, 2 vol. in-4°; | *de Illustri olim bibliothecâ ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4°; | *Histoire des anciens comtes palatins de la Lorraine et du Rhin* (en allemand), ibid., 1762 et 1789, 4 parties in-4°; | *Mémoire sur Elisabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari* (idem), ibid., 1762 et 1774, in-4°.

* CROMBACH ou CRUMBACH (Hermann), jésuite allemand, né à Cologne en 1598, mort en 1680, a laissé sur l'histoire ecclésiastique et les antiquités de sa patrie plusieurs ouvrages, publiés de 1647 à 1674. Celui qui a pour titre : *Chorographica descriptio omnium parochiarum ad archi-diœceseos coloniensis hierarchiam pertinentium*, a été publié par le P. Joseph Hartzeim en tête de sa "Bibliotheca Coloniensis", Cologne, 1747, in-fol. Le collége des jésuites de la même ville possédait les manuscrits inédits de son ouvrage le plus important, intitulé : *Annales ecclesiasticæ et civiles metropolis Ubiorum*, etc.

CROMER (Martin), évêque de Warmie [mort le 23 mars 1589, à l'âge de 77 ans, finit ses études à Bologne, en Italie, et fut nom-

Digitized by Google

mé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond I[er]. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III et de l'empereur Ferdinand, en qualité de ministre diplomatique. Outre une *Histoire de Pologne*, en latin, et formant deux ouvrages, il publia : | *Phocilydes, poema, græce et latine;* | *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ;* | *Epistolæ Cromeri familiares;* | *item, ad regem, proceres, equitesque polonos*, 1589.]—[Il y a eu un autre Cromer (Martin), qui était religieux, et qui a écrit *De falsa Lutheranorum et vera Religione Christi Sermones III* | *Synodicos*, *Colloquia de Religione*. Il a fait quelques autres ouvrages en allemand.]

CROMWEL (Thomas) [né, à ce que l'on croit, vers l'an 1490], fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. [Ayant obtenu, par sa protection, d'être chargé de plusieurs missions difficiles, qu'il remplit avec succès, il gagna la confiance du roi Henri VIII, qui le nomma successivement conseiller privé, chancelier de l'échiquier, premier secrétaire d'état, maître des rôles, garde des sceaux, baron du royaume, vicaire-général et vice-régent dans les affaires ecclésiastiques.] Il voulut même qu'il présidât le synode et l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître la primauté du roi, quoique Cromwel fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Ce dernier ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absents et non entendus, auraient la même force que celles des douze juges qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves [que Cromwel, en haine des catholiques, lui avait fait épouser, parce qu'elle était luthérienne, ainsi que tous ses parents], résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. [Il protesta sur l'échafaud qu'il mourait dans le sein de l'Eglise catholique. Tous ses biens, qu'il avait facilement accrus par le pillage des monastères qu'il avait dépouillés, furent confisqués.]

CROMWEL (Olivier), naquit dans la ville de Huntingdon le 25 avril 1599, le même jour que mourut la reine Elisabeth. Il ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire; il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange, et servit ensuite contre la France au siége de La Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu,

qui dit en le voyant : «Son air me plaît beaucoup, et, si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.» Il aspirait à être évêque; il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles 1er. Il commença par se jeter dans la ville de Hull, assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet; et, sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour, contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé : *la Samarie anglaise*; ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour ce que l'Ancien-Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula : *Le Protée puritain*. Il y traitait d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de perdre Babylone, d'anéantir le papisme et le pape, et de rétablir le vrai culte dans Jérusalem. Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornements d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles brisés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40 mille volumes rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition du roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négociants de Londres; on la fit abattre, et on mit à la place cette inscription : «Charles, le dernier des rois, et le premier tyran, sortit de l'Angleterre l'an 1646, et le premier de la liberté de toute la nation. Cromwel, proclamé généralissime après la démission de Fairfax,

défit le duc de Buckingham, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis. « Le temps était venu, ajoutaient-ils, auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir. » Il ne tarda pas à l'être. Charles Ier eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwel, teint du sang de son roi, abolit la monarchie, et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis qui le composaient le titre de « Protecteurs du peuple et de défenseurs des lois ». Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de généralissime. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : « Maison à louer ». Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de « Protecteur ». « Il aimait mieux, disait-il, gouverner sous ce nom, que sous celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savaient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table : je serai bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage. » Ensuite, se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du parlement; qu'on nous défasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent, qu'on lui paierait 300 mille livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance ; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur, ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne, « Je veux, dit-il, qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine. » Ses troupes étaient payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300 mille livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France ;

Digitized by Google

de s'emparer de Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que, la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin, surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon homme, repartit le politique; ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction! Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté; et si je réchappe (car vous n'êtes point infaillible), me voilà reconnu de tous les Anglais comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai. » Cette anecdote, rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du Protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir; il ne regardait pas sa guérison comme désespérée; on le lui fait dire nettement: comment donc trahit-il son secret, et avoue-t-il une fourberie dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui, en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille? Voici comme le grand Bossuet a peint le caractère de Cromwel. « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable et dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil ou par prévoyance; d'ailleurs si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, enthousiaste avec les fanatiques, austère avec les presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélérat heureux, et qui ont paru étonnés de ce que le tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eut peut-être point, depuis son élévation, un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les Furies, il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fidèles, même ceux dont la fortune était liée à la sienne, il n'osait se fier à personne, pas même à ses enfants. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un

Digitized by Google

[illegible] Re-
[illegible] Milton.
[illegible] Recueil de
[illegible] publié par
[illegible], 1736.

[illegible] Richard [illegible]
[illegible] Huntingdon.
[illegible]

[illegible] qui s'opposaient à son éléva-
[illegible] mieux, dit l'au-
[illegible] siècle de Louis XIV", se
[illegible] gouvernement, que
[illegible] par des assassinats. »
[illegible] lui donna 200,000
[illegible]res sterling, en l'obligeant de
[illegible] du palais des rois. Il obéit
[illegible] murmure, et vécut en parti-
[illegible] paisible, moins puissant,
[illegible] plus heureux que son père.
[illegible] poussa sa carrière jusqu'à 86 ans,
[illegible] mourut en 1712, ignoré dans le
pays dont il avait été quelques
jours le souverain. Après sa démis-
sion du protectorat, il avait voya-
gé en France. Le prince de Conti,
frère du grand Condé, qui le vit
à Montpellier sans le connaître,
lui dit un jour : « Olivier Crom-
wel était un grand homme ;
mais son fils Richard est un
misérable, de n'avoir pas su
jouir du fruit des crimes de
son père. » Paroles qui prou-
vent que Richard Cromwel va-
lait beaucoup mieux que le
prince de Conti. [On rapporte
que, rentré en Angleterre, il eut
un jour la curiosité de voir une
scène du nouveau parlement.
Quelqu'un, qui ne le connaissait
pas, lui ayant demandé s'il avait
jamais rien vu ou entendu de
semblable? « Jamais, répondit-il
[illegible] montrant le trône, depuis
que, Dieu merci, j'ai cessé de
m'asseoir dans ce fauteuil. »]
Richard avait un autre frère
(Henri), qui s'ensevelit dans
une obscurité volontaire. Une
partie des parents du tyranni-
que protecteur disparurent ; les
autres reprirent leur nom de
[illegible], qu'ils avaient quitté,
[illegible] ainsi à l'exécration
publique.

CROMWEL (Olivier), ar-

Digitized by Google

rière-petit-fils d'Henri Cromwel, quatrième fils du protecteur, né à Cheshunte en 1742, exerçait l'état d'agent d'affaires à Londres, où il était secrétaire de l'hôpital de Saint-Thomas. Il mourut dans cette ville en 1821, âgé de 79 ans, ne laissant qu'une fille, et en lui s'est éteinte la famille des Cromwel, qui, du pouvoir suprême (en 1660), était presque tombée dans l'indigence. On a de lui des *Mémoires du protecteur Cromwel et de ses fils Richard et Henri; Mémoires* enrichis de lettres originales, de papiers de famille, etc., avec des portraits gravés d'après les originaux, Londres, 1 vol. in-4°. L'auteur cherche à détruire les accusations que mérita le protecteur. Il prétend même que celui-ci n'eut aucune part à la mort de Charles Ier; mais l'histoire est là pour le démentir.

CRONEGK (Jean-Frédéric, baron DE), né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris et de Londres. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Leipsick en 1760. Il y a divers poèmes, des espèces d'élégies, sous le titre de *Solitudes*. [Ces pièces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé. On y trouve un ton de mélancolie qui lui a fait donner le nom "d'Young allemand."]

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron DE), Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différents genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé nikel, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent kudfernikel. Cronstedt publia des *Dissertations* sur ce demi-métal, dans les Mémoires de Stockolm des années 1751 et 1755; il penche à croire que le nikel n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, et non un cobalt imparfait, comme l'a cru Baumé. Il a aussi publié une *Dissertation sur le zéolithe*, dans les mêmes "Mémoires" de l'an 1756. Il y montre que cette substance nouvellement découverte constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge le 19 août 1765.

CROPANO (Jean DE), savant capucin de la province de Reggio, a écrit des *Sermons*, des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différents états de la Calabre, tels que | *Calabria illustrata*; | *Calabria fortunata*; | *Calabria dichiarata con iscrizioni e medaglie*, in-fol. fig., Naples, 1691.

CROS (Pierre DU), docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre (DU) CROS, archevêque d'Arles, mort en 1388. — Jean DU CROS, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand-pé-

nitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383. — Il a existé encore un autre DU CROS qui donna, en 1643, in-4°, la *Vie de l'illustre Montmorency*, décapité par ordre du cardinal de Richelieu.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poète français, est moins connu par ses vers que par l'accusation intentée contre lui de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable, six mois après, en 1651. On a de lui | des *Héroïdes*, 1619, in-8°; | et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

*CROSNE (Louis THIROUX DE), né à Paris le 14 juillet 1736, fut d'abord avocat-général au châtelet. Maître des requêtes à 27 ans, on le chargea de faire, au conseil-d'état, le rapport de l'affaire des Calas; sur ce rapport la révision du procès fut ordonnée. Nommé à l'intendance de Rouen, où l'on a décoré de son nom l'une des principales rues de la ville, il se vit appelé aux fonctions de lieutenant-général de police, en 1785. De Crosne signala son administration par l'un des services les plus utiles qu'on ait rendus à la ville de Paris. A la place où se trouve aujourd'hui la fontaine des Innocents, existait une église et un cimetière, où depuis Philippe-le-Bel on enterrait plus de 3,000 cadavres par an, et d'où s'exhalaient des vapeurs méphitiques qui menaçaient de répandre d'affreuses contagions dans un des quartiers les plus populeux de Paris. De Crosne prit la résolution de faire cesser ce grave inconvénient : l'église fut abattue, le cimetière fermé, la fontaine des Innocents construite sur les dessins de Pierre Lescot, et les belles figures de Jean Goujon, qui en font le riche ornement, furent transportées du coin de la rue Saint-Denis au milieu de la place. De Crosne, traduit devant le tribunal révolutionnaire comme partisan du régime monarchique, fut conduit à mort le 29 avril 1793, à l'âge de 57 ans. (*Voy*. ARCONVILLE.)

*CROTTI (Barthélemy), né à Reggio de Modène, chantre et archiprêtre de la cathédrale de cette ville au commencement du XVI[e] siècle, a laissé : | *Epigrammatum elegiarumque libellus*; | *Matthæi Bojardi bucolicum carmen*, Reggio, 1500, in-4°; | *Opus Catoni inscriptum in elegiacum versum, ejusque Appendix*, Reggio, 1501, in-4°.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican qui se perdit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du Père Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAS (Jean-Pierre DE), naquit à Lausanne le 13 avril 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinait à la profession des armes; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les écrits du célèbre Descartes des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, et vint à Paris, où Malebranche tenta

Digitized by Google

vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissait, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne le 22 mars 1750. Le P. Malebranche, sans le convertir, avait ébranlé en lui la foi protestante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la physique et les mathématiques. | *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8°, et en 6 vol. in-12; et abrégé en un seul, moins médiocre : le grand ouvrage, quoique estimable et pour les préceptes de logique et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles. | Un *Traité de l'Education des enfants*, 2 vol. in-12; | Un *Traité du Beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long; | *Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne*, in-fol., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage s'il eût été plus court : [c'est le plus important de l'auteur;] | *Examen du Traité de la Liberté de penser*, contre Collins, in-8°; | *Examen de l'Essai sur l'homme, de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions et quelques jugements un peu sévères; | *Commentaire* sur la "Traduction" du même poème, par l'abbé de Resnel; | *Traité de l'Esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf touchant l'harmonie préétablie. | Des *Traités de Physique et de Mathématiques*, sous différents titres; | des *Sermons*; | des *OEuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc., etc. [*Voyez* son "Éloge", par Gr. de Fouchy, dans son "Histoire de l'académie des sciences", 1750, in-4°, p. 779.]

*CROUZEILLES (Pierre-Vincent Dombideau, baron de), évêque de Quimper, né à Pau, le 19 juillet 1751, mort le 29 juin 1823, s'attacha à Boisgelin, archevêque d'Aix, qui le fit grand-vicaire et chanoine de sa métropole. A la mort de ce prélat, Crouzeilles paya un tribut d'hommages à sa mémoire, dans une *Notice historique*, publiée en 1804.

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres et d'Arschot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître, l'archiduc Philippe d'Autriche; mais, la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe, allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut char-

Digitized by Google

gé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était un homme d'une sévère probité, d'une politique aussi sage que profonde, dont les lumières égalaient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 65 ans. Varillas a écrit sa " Vie ", 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (Jean de), d'une autre famille que le précédent, calviniste et ministre d'Uzès, mourut en 1759. Il a laissé plusieurs ouvrages ; entre autres : *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, [né à Toulouse en 1696,] fut lecteur du cabinet du roi de France en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont fait plus distinguer que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'Orléans, etc. Le 1er volume a paru en 1729 ; le 2e en 1742, in-fol., format d'atlas. Crozat était mort deux ans auparavant, en 1740. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. [L'ouvrage qui appartient en particulier à Crozat, est celui connu sous le titre de " Cabinet de Crozat ". Il contient plus de dix-neuf mille dessins, qui lui avaient coûté 450,000 livres, et soixante ans de recherches. Vermeulen, habile graveur, faisait tous les ans, et aux frais de Crozat, le voyage d'Anvers, pour lui apporter des dessins qu'il recueillait dans les Pays-Bas. Crozat, lui-même, avait fait, en 1714, le voyage d'Italie à cet effet. Il avait réuni dans son cabinet, depuis la fameuse collection de Vassari jusqu'à celle de D. Livio Bolescalchil, tout ce que l'Europe avait de plus curieux en ce genre, et son cabinet était ouvert aux amateurs.]

CROZE (Mathurin Veyssière de La) naquit à Nantes, le 4 décembre 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition, plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchants incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il consomma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut le 21 mai 1739, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertations historiques sur différents sujets*, in-8°, Rotterdam, 1707, recueil savant et curieux ; | *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12 ; | *Dictionnaire arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. Cependant les savants y découvrirent des fautes sans nombre et même des bévues plaisantes ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir. *Histoire du christianisme des Indes*, 1724, La Haye, 2 vol. in-12 : pleine de faussetés et de jugements dictés par la haine de la religion catholique ; | *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé Desfontaines : ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit,

Digitized by Google

mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter. *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la « Vie » de son maître, en un volume aussi gros que la « Vie d'Alexandre », dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. L'humeur de La Croze tenait un peu de l'impolitesse et de la misantropie ; effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égala jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

*CROZET (Thomas), religieux récollet et prédicateur, né à Marseille en 1650, passa une partie de sa vie en Espagne, et mourut à Avignon en 1720. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques et de controverse, écrits en latin, en français et en espagnol, qui parurent de 1690 à 1705.

*CRUIKSHANK (Guillaume), anatomiste, chirurgien et chimiste, naquit à Edimbourg en 1746. Attiré à Londres par la réputation de Guillaume Hunter, il devint le disciple et l'ami de ce professeur, qui, en mourant, lui légua son superbe muséum, à condition qu'au bout de trente ans, il le donnerait à l'université de Glascow. Il exécuta fidèlement les intentions du testateur. Cruikshank mort à Londres le 27 juin 1800, doit sa réputation à celui de ses ouvrages intitulé : *Anatomy of the absorbing vessels*, ou *Anatomie des vaisseaux absorbants du corps humain*, Londres, 1786, in-4°, figures, réimprimé en 1790, traduit en français par Philippe Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°, figures ; et en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, Leipsick, 1789, in-4°, figures, avec des notes. Ses autres principaux ouvrages sont : | *Memoirs on the yellow fever which appeared in Philadelphia*, ou *Mémoires sur la fièvre jaune qui parut à Philadelphie*, Philadelphie, 1798, in-8° ; | *Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever*, etc., Philadelphie, 1798, in-8° ; | *A skech of the rise and progress of the yellow fever*, etc., Philadelphie, 1800, in-8°.

CRUMMUS, ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore Ier, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille, en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Ensuite, il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Stauracé, fils de l'empereur, fut aussi blessé très-dangereusement dans cette déroute. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne, enchâssé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se se-

Digitized by Google

raient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie; mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rangabe, gendre de Nicéphore, et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Crummus mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), né à Kempen dans l'Over-Yssel vers 1510, conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves, mourut à Kœnigsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de Galien, Paris, 1532, in-fol. Cette *Version* a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Galien, mais revue et corrigée par Augustin Gadaldini, de Modène. Il a aussi traduit en latin Plutarque, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des "Vies de Plutarque" sans nécessité. C'était un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS, ou KRAUS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubingen, mort à Eslingen le 25 février 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui : | *Turco-Græciæ libri* VIII, Bâle, in-fol., 1584; recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. [Il contient plusieurs petits ouvrages et des lettres qui nous donnent une idée exacte de l'état civil et religieux de la Grèce, dans les XIVe, XVe et XVIe siècle.] | *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-fol., Francfort, 1596, ouvrage estimé et peu commun ; | *Germano-Græciæ libri* VI, in-fol., 1585 ; | *Commentarius Hermanus in Olinthiam* 1ma *Demosthenis et scholia in* 2^{am}, Strasbourg, 1554, in-12 ; | *Poematum græcorum libri duo, addita versione latina*, ibid., 1567 ; | *Majoris syntaxeos græces epitome*, 1583, in-8° ; | *Ethiopicæ Heliodori historiæ epitome*, Francfort, 1584, in-8°, etc., etc.] Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui, dans ses livres, n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient.

* CRUZ (Agostinho DA), religieux et poète portugais, né à Ponte de Barca, en 1540, mort parmi les solitaires d'Arrabida en 1619, a laissé quelques *Poésies* d'une lecture attachante, qui terminent le 3e vol. de celles de son frère Bernardès, Lisbonne, 1771. —*CRUZ (Gaspard DA), dominicain portugais, passa plusieurs années dans les missions périlleuses de la Chine, et mourut en 1570, archevêque de Malaca dans les Indes. Il a laissé un des premiers ouvrages qui aient été publiés sur ce royaume, ayant pour titre : *Tratado em que se contem muito por estenso as cousas da China*, etc., Evora, 1569, in-4°. — * CRUZ (Antonio Diniz DA), poète, né en 1730 à Castello de Vide, dans la province d'Alentejo, chancelier de la cour suprême du Brésil, mourut à Rio-Janeiro en 1798. Il était membre de l'académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut, et chevalier de l'ordre d'Aviz; il fut aussi l'un des fondateurs de l'académie des Arca-

Digitized by Google

des, créée en 1756. Il débuta dans le genre lyrique par une *Ode* à l'occasion de l'assassinat du roi Joseph; il fit ensuite d'autres *Odes héroïques* et des *Poésies légères*, des *Dithyrambes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Sonnets*. Il composa aussi un mauvais poème héroï-comique intitulé le *Goupillon*. Ses *OEuvres*, recueillies après sa mort en 6 volumes, sont très-incorrectes.

CSELES (Martin), né près de Tyrnaw, en 1641, jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale et le droit romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, et recueillit une multitude de connaissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue, le 14 janvier 1709. On a de ce savant: | *Elucidatio historico-chronologica de episcopatu Transylvaniæ*, Rome, in-fol.; | *Descriptio amplitudinis episcopatus sirmiensis*, in-16.

CTÉSIAS de Gnide, [fils de Ctésiochus ou Ctésiarcus,] était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxerxès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes: il écrivit l'*Histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitaient des affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398, avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages que quelques *Fragments* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias; et, dans le fond, il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère que dans Ctésias et Hérodote: «Facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesiæ, Herodoto et eorum similibus.» On apprendra à le connaître, aussi bien qu'Hérodote, dans l'"Histoire véritable des temps fabuleux", et dans "Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir". (*Voy.* LAVAUR.) Ctésias vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les *Fragments* de Ctésias sont dans l'Hérodote de Londres, 1679, in-fol.

CTESIBIUS d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée-Évergète II, environ 124 ans avant J.-C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était, à cet effet, enfermé dans un cylindre, formait un son produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il exa-

Digitized by Google

mina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un *Orgue hydraulique,* où l'air et l'eau formeraient le son : c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès; mais on comprend que cet orgue était peu de chose, et il a fallu bien du temps encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises. (*Voy.* Saint ALDRIC.) Ctésibius construisit ensuite une *Clepsydre* réglée, avec des roues dentées : l'eau, par sa chute, faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leurs mouvements à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marquées sur la colonne.

CTÉSIPHON, ou CHERSIPHRON, architecte grec, donna le dessin du *Temple de Diane* d'Éphèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir d'ornement à cet édifice, lequel, malgré son extrême célébrité, était très-peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. (*Voy.* les "Temples anciens et modernes", par l'abbé Mai.)

CTÉSIPHON, d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance par laquelle il fût arrêté que Démosthène serait couronné, en pleine assemblée, d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue qu'il a intitulée : "De la couronne".

* CTIBOR (Jean), dit KOTWA, chanoine de Brinn, d'Olmütz et de Prague, prevôt de Lutomierz, mort en 1637, a composé plusieurs ouvrages en bohémien, parmi lesquels on distingue ses *Sermons*, et un écrit polémique contre les protestants, intitulé *Larve*.

* CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, naquit en Aragon, près de Calatayud, en 1645. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Sarragosse en 1670, traversa la France, visita Rome, Constantinople, et, gagnant la Transylvanie, il parvint à Varsovie, où le roi Jean Sobieski lui donna une lettre pour Châh Soliman, sofi de Perse. De là, il se rendit à Moscou. Cubero fut présenté au czar, qui l'accueillit avec bonté, et partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, traversa la mer Caspienne, parvint à Derbent, et ensuite à Casbin, en 1761, où il remit ses lettres au roi de Perse. Ce prince lui continua la même protection que ses ancêtres avaient accordée aux missionnaires apostoliques; et, ne bornant pas là ses faveurs, il envoya quelques jours après à Cubero un calaat, ou habit d'honneur. Cubero alla ensuite, par Ispahan, Schiraz et Laao, à Bender-Abassi, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là, il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe Persique; il s'embarqua sur une flotte

Digitized by Google

portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, aborda à Diu, Vit, Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan, à Thomo, et aussi à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais, pour avoir enfreint, sans le savoir, leurs réglements de police. Relâché bientôt après, il se rendit à Manille, employa six grands mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1479, et revint en Espagne par la flotte de la Vera-Cruz, destinée pour Cadix, après neuf ans d'absence. Il publia à Madrid, en 1680, in-4°, la relation de son voyage, sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. Pedro Cubero Sébastian,* etc. Cubero est le premier qui ait fait le tour du monde d'occident en orient, et en partie par terre ; Gemelli Carreri n'exécuta que quelques années après le même voyage. La relation de Cubero, quoique succincte, est assez exacte ; son style est simple, tel qu'il convient à un missionnaire.

* CUBIÈRES (Simon-Louis Pierre, marquis DE), né à Roquemaure, en Languedoc, le 12 octobre 1747, mort le 1er avril 1821, fut nommé écuyer cavalcadour du roi avec le grade de capitaine de cavalerie. Il partageait ses loisirs entre la musique, la poésie et l'histoire naturelle, et établit dans sa maison un cabinet de minéralogie et un laboratoire chimique. La découverte des aérostats excitait alors l'admiration et les disputes des savants. Le marquis de Cubières tenta un des premiers le périlleux voyage des airs ; mais il ne put, après douze expériences, trouver le moyen de se diriger. Sur l'invitation de son oncle le cardinal de Bernis, ambassadeur à Rome, il se rendit dans cette capitale, voyagea ensuite en Italie, d'où il rapporta une collection de laves du mont Vésuve, et quelques fragmens des ruines du temple de Jupiter-Sérapius. S'étant ensuite rendu à Londres, il en visita les environs, forma un herbier d'espèces inconnues en France, qu'il acclimata dans son petit domaine à Versailles. Reprenant son service auprès de Louis XVI, il continua d'être l'agent des bienfaits secrets de ce monarque. La révolution ayant éclaté, il accompagnait, le 17 juillet 1789, le roi à Paris, et précédait le carrosse, à cheval, lorsque, sur le quai de la Ferraille, des coups de fusil étant partis de l'autre bord de la Seine, il reçut une balle dans son chapeau. Tremblant pour le roi, il vola aussitôt à la portière de la voiture pour lui faire un rempart de son corps. Dans le trajet du retour à Versailles, il courut de nouveaux dangers, ainsi que le 5 et le 6 octobre, quand une populace effrénée vint attaquer le château. D'après les ordres de Louis XVI, il n'émigra point, resta auprès de sa personne, jusqu'à ce que les anarchistes forcèrent ce prince à éloigner ses plus fidèles serviteurs. Il se retira alors dans sa maison de Versailles ; mais, dans la nuit du 21 mai 1794, il fut arraché de sa demeure, conduit en prison, où il resta plus de cinq mois, et il est probable qu'il dut la vie aux sollicitations de son frère Palmezeaux, alors très-lié avec les jacobins. Sous le directoire, on l'envoya à Rome pour effectuer le transport des chefs-d'œuvre dont

Digitized by Google

Buonaparte avait dépouillé cette capitale. On lui confia ensuite la surveillance des statues du jardin de Versailles. Toujours occupé de plantes étrangères, il parvint à en acclimater un grand nombre dans les environs de Paris. Louis XVIII lui rendit sa place d'écuyer avec le brevet de colonel et la croix de Saint-Louis: il était aussi grand'croix de l'ordre de la couronne de Bavière. Plusieurs sociétés d'agriculture l'admirent dans leur sein, et il était correspondant des académies de Turin, des Arcades de Rome, etc. Depuis 1809, Cubières publia plusieurs *Mémoires* sur diverses plantes, et *sur un marbre grec magnésien*. Il mourut d'apoplexie le 1er avril 1821, âgé de 74 ans.

* CUBIÈRES - PALMEZEAUX (Michel DE), né à Roquemaure (Gard), le 27 septembre 1752, était le cadet de plusieurs frères, dont l'aîné est l'objet de l'article précédent. Michel prit la tonsure à l'âge de 12 ans, fit ses études à Orange, puis à Nîmes, et enfin à Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Sa conduite peu réglée, quelques vers trop libres insérés dans l'"Almanach des Muses", une *Héroïde de saint Jérôme adressée à une dame*, le firent chasser du séminaire, lorsqu'il allait commencer sa théologie. Son frère lui obtint la place d'écuyer auprès de madame la comtesse d'Artois; mais il la quitta bientôt, et se livra à la littérature, où il se fit remarquer par une stérile abondance; ce qui fit dire au caustique Rivarol que Cubières était la "Providence des journaux". C'est depuis lors qu'il commença à s'imposer les divers noms sous lesquels il est connu, savoir : Dorat-Cubières, Cubières-Palmezeaux, Énégiste - Palmezeaux. En vain il se présenta aux concours de l'académie française pour les *Éloges de Voltaire* et *de Fontenelle*. Il écrivit cependant pour l'académie de Nîmes l'*Éloge de Boileau ;* mais son discours n'était qu'une critique violente de ce poète. Grâce à la protection de son frère, il obtint qu'on jouât, au théâtre de la cour, sa comédie intitulée : *Le Dramaturge*. Le roi, avec sa franchise naturelle, ne put s'empêcher de dire au marquis : « La comédie de votre frère ne vaut rien. » Ce propos rendit Cubières l'ennemi déclaré du monarque et de la cour. Quand la révolution éclata, il célébra dans ses vers toutes ses phases. En 1790, il partit pour l'Italie avec la comtesse Fanny de Beauharnais; mais il la quitta bientôt après pour venir à Paris se réunir aux autres démagogues. Il devint un des coryphées de la société révolutionnaire des "neuf sœurs". Dans la funeste journée du 10 août, la commune s'étant installée d'elle-même, et ayant établi un conseil général, Cubières, pour mériter d'en être membre, déclara dans la tribune de la section de l'Unité: « que sa mère avait commis un crime en le faisant noble, parce que son père ne l'était pas. » Admis enfin au rang de pur sans-culotte, il faisait tout pour s'en rendre digne. Sylvain Maréchal l'ayant compris dans son "Dictionnaire des athées célèbres", Cubières réclama contre cette assertion, dans la *Notice sur sa vie*, qu'il prit lui-même la peine d'écrire et de publier. Malgré tous ses efforts, il ne figura jamais que

Digitized by Google

parmi les jacobins du troisième ordre; et, lors de la dissolutiou de la république, il tomba presque dans un entier oubli. Depuis long-temps, il vivait absolument ignoré, et on ne s'est souvenu de lui qu'en apprenant sa mort, arrivée le 25 août 1820; il était âgé de 66 ans. Cubières a composé tant d'ouvrages qu'il n'en savait pas lui-même les titres : nous nous bornons à citer : | *Épître à mon siècle*, Paris, 1775, in-12; | *Galathée*, ou *la suite de la scène lyrique de Pygmalion*, 1778, in-8° (elle a eu trois éditions); | *Éloge de Voltaire*, poème de 500 vers alexandrins, 1778-1783; | *Théâtre moral*, ou *Pièces dramatiques*, avec un *Essai sur la Comédie*, 1783-1786; | *Opuscules poétiques*, Orléans, 3 vol. in-18; | *Lettre à M. Dexinrènes sur la funeste influence de Boileau en littérature*, Paris, in-8°; | *Misogag*, ou *les Femmes comme elles sont, roman oriental*, 1788, 2 vol.; | *Ma confession sur quelques poètes vivants*, ou *les Jugements alphabétiques*, 1790, in-8°; | *les Rivaux au cardinalat*, ou *la Mort du cardinal Maury*, poème héroï-comique; | *Dieu et les saints*, qui est une suite du "Calendrier républicain", 1799. Nous omettons les ouvrages démagogiques de Cubières.

* CUDENA (Pierre), voyageur espagnol, né à Villena, en 1602, parcourut pendant long-temps le Brésil, et publia, à son retour en Europe, un ouvrage intitulé : *Description du Brésil, dans une étendue de* 1038 *milles, découverte par Maragnon*, etc. On y trouve des détails exacts sur les productions et sur le commerce de cette partie de l'Amérique. Son ouvrage, anciennement traduit en allemand, était resté enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il reparut corrigé, avec l'original, par les soins de Leiste, qui y joignit des notes très-intéressantes, sous ce titre : *Description de l'Amérique portugaise, par Cudena*, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSEMIUS (Pierre), né à Duisbourg, dans le duché de Clèves, se disait de Wesel, parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils, qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de Pierre, abandonnant celui de Samuel qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, et se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du XVIIe siècle. Nous avons de lui : | *De desperata Calvini causa*, Cologne, 1612, in-8°; | le *Synode d'Utrecht*, avec des notes très-curieuses, Cologne, 1614, en latin; et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (Rodolphe), né à Aller, dans le comté de Somerset, en 1617, mort à Cambridge, en 1688, occupa divers emplois importants et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : | *Système intellectuel de l'univers contre les athées*; ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savant

tes, Iéna, 1733, 2 vol. in-fol.; Leyde, 2 vol. in-4°, et abrégé en anglais, en 2 vol. in-4°, par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. | [*Le système intellectuel,* formant un volume in-fol. de plus de mille pages, est considéré comme le plus vaste répertoire de littérature ancienne qu'il y ait en aucune langue; et plusieurs écrivains modernes y ont puisé leur érudition. Cudworth a donné aussi : | *Deus justificatus,* ou *la bonté divine vengée et justifiée contre les défenseurs de la réprobation absolue et sans contrainte,* 1664; | *Traité concernant le bien et le mal moral,* 1 vol. de 1000 pages in-fol.; | *Traité sur la Création du monde et l'Immortalité de l'âme,* 1 vol. in-8°; | *Traité sur les connaissances des Hébreux,* ouvrages qui, tous, peuvent être regardés comme une suite du *Système intellectuel,* etc.]*Traité de l'éternité et de l'Immutabilité du juste et de l'injuste,* publié en anglais à Londres, 1731, in-8°, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin, par Mosheim; | *Commentaire sur la prophétie de Daniel, touchant les septante semaines,* 2 vol. in-fol.; | *Discours sur l'amour de Dieu,* traduit en français par Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, et une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelait Damaris. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion; et, en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des "natures plastiques", qui a été réfuté par Guillaume Muys. (*Voy.* ce nom.)

* CUEILLENS (P. Félice LE), célèbre prédicateur de l'ordre de l'Observance, prêcha le carême devant Louis XIV, en 1665. Il est auteur de plusieurs ouvrages de piété.

*CUENTZ, ancien magistrat de Saint-Gall, en Suisse, se retira à Neufchâtel vers 1740, pour y faire imprimer l'ouvrage de métaphysique intitulé : *Essai d'un système nouveau concernant la nature des êtres spirituels, etc.,* Neufchâtel, 1742, 4 vol. in-8°. D. Sinsart et le cardinal Gerdil réfutèrent plusieurs principes de cet auteur.

CUEVA (Alphonse DE LA), connu sous le nom de BEDMAR, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et don Pédro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva, dit l'histoire, ou plutôt la fable de cette conspiration, rassembla des étrangers dans la ville, et s'assura de leur service à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère

Digitized by Google

d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une discussion très-étendue sur cette conjuration, imprimée à la suite de la deuxième édition des « Observations sur l'Italie », M. Grosley prouve que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise. (*Voyez* SARPI.) Avant M. Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. [Mais Mallet-Dupan prétend, avec plusieurs autres critiques, qu'à l'exception de quelques circonstances, inventées par des historiens romanciers, cette conspiration était très-réelle.] Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates, un instinct merveilleux pour se connaître en hommes, une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer : toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit, au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della libertà veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, traduit en français, par Amelot de La Houssaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. L'Histoire de la conjuration de Venise, par Saint-Réal, est un pur roman.

CUEVA (Jean DE LA), fameux poète tragique espagnol du XVIe siècle, très-estimé dans son pays, [fut le réformateur du théâtre espagnol; mit plus d'art dans ses pièces que Lopez de Vega, Naharro, et Lopez de Castellejo, et releva le style dramatique par l'harmonie et l'élégance de ses vers. On peut l'appeler le précurseur de Lopez de Vega. Ses *Comédies* furent imprimées à Séville en 1588. Ses *tragédies*, où l'on remarque *Virginie*, et la *Mort d'Ajax*, le furent aussi, en 1579 et 1580. Il écrivit | deux *Poèmes* épiques, *La Restauracion de España*, *La Mexicana*, 1600, et *Conquête de la Bétique*; | un *Art Poétique*, en tercets; | un autre *Poème* sur les inventeurs des choses, tiré de Polydore Virgile; | un *Recueil*, où l'on trouve une Traduction de la "Batrachomyomachie"; | la *Muricinda*, poème; | le *Voyage du poète Sanis au ciel de Jupiter*; | une *Épître* ou *Satire contre les poètes de son temps*.]

* CUGNET DE MONTARLOT, ex-employé aux armées, serait tout-à-fait inconnu s'il ne s'était trouvé impliqué dans le procès politique désigné sous la dénomination de "Conspiration de l'Est" : le motif de la prévention était la publi-

Digitized by Google

cation d'un écrit intitulé : *Opinion et protestation*, etc., Paris, 1820, in-8°. A l'issue de cette affaire il passa en Espagne, s'y joignit aux troupes du parti constitutionnel, fut fait prisonnier par celles du roi Ferdinand, et fusillé le 24 août 1824, à Almeira en Andalousie.

CUGNIÈRES (Pierre DE), avocat-général au parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur. (*Voyez* BERTRAND.) Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision "Maître Pierre du Cognet", nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait : destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

* CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur, né à Void, en Lorraine, le 25 septembre 1725, servit en Allemagne, en qualité d'ingénieur, puis, dans les Pays-Bas, sous le prince Charles. Il vint en 1763, à Paris, où il s'occupa de donner des leçons sur l'art militaire. Il inventa une nouvelle espèce de fusil, et exécuta une voiture qui n'était mue que par le feu et la vapeur de l'eau. Cette voiture existe encore au dépôt des machines à Paris. Cugnot, ruiné par la révolution, dut son existence à la générosité d'une dame, et ensuite à Mercier, auteur du "Tableau de Paris", qui parvint à obtenir pour lui, du premier consul, une pension de 1,000 livres. Cugnot mourut à Paris, le 2 octobre 1804. Cet ingénieur laissa les ouvrages suivants : | *Élément de l'Art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12 ; | *Fortification de campagne*, etc., 1769, in-12, traduit en allemand, Berlin, 1773, in-8°. Cet ouvrage est estimé, quoique inférieur à celui de Clairac. | *Théorie de la Fortification, avec des observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire les places*, 1778, in-12.

* CUGOANO (Ottobah), nègre, né à Agimague, dans le district de Fautieu sur la côte d'Or en Guinée, fut enlevé à sa patrie, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, avec une vingtaine d'enfants des deux sexes, par des Européens. Il servit long-temps, et sous différents maîtres. Lord Hold lui rendit la liberté, et l'emmena en Angleterre. Il se mit au service de Colwey, premier peintre du prince de Galles, et mourut en 1790. Il est connu par un ouvrage traduit en français sous ce titre : *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12 : ouvrage peu méthodique.

* CUISARD (DE), Vendéenne, dont l'admirable dévouement ho-

Digitized by Google

nôtre la religion. Un officier passe trois heures aux pieds de la jeune et intéressante de Cuisard, pour la supplier d'agréer qu'il lui sauve la vie, en lui donnant sa main. Ce protecteur généreux n'avait rien de commun avec les républicains, ivres de sang et de fureur. On était sur le bateau à soupapes : il fallait prendre un parti ; alors elle dit à l'officier : « Pouvez-vous sauver aussi la vieille parente qui est avec moi ? » Celui-ci répond : « La loi ne me permet que de vous sauver seule; je ne puis épouser deux personnes. — Eh bien, adieu ! » reprend la victime, qui est précipitée et disparaît au milieu des flots. Par là, elle souffrit deux martyres, le sien et celui de sa parente. Quelque chère que lui fût sa virginité, elle en eût fait encore le sacrifice par un héroïque sentiment, dont la charité était le principe, et dont sa parente seule fixait naturellement l'objet. Mais, quoiqu'elle n'eût pas formellement promis à Dieu de demeurer vierge, ne pouvant sauver sa parente, elle resta l'épouse de J.-C., à qui elle remit sa vie, car elle ne craignait pas une mort qui l'introduisait dans le lieu du repos et du bonheur suprême.

CUJAS (Jacques), naquit à Toulouse en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit distingué, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différents temps, il eut une foule d'écoliers. Le roi de France, [un peu dupe de l'école,] lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, n'eut pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet interprète des lois. C'était le père des écoliers, suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges. Il leur prêtait de l'argent et des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes qui a pénétré le plus avant dans les mystères du droit romain. [C'est pour cela peut-être que le célèbre Favre n'en faisait guère de cas, et que l'école de droit de Toulouse refusa de l'admettre dans son sein.] On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du calvinisme : « Nihil hoc ad edictum prætoris. Cela ne regarde point l'édit du préteur. » [Cette réponse peint, ou le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, ou celui d'un incrédule qui se moque de tout.] La meilleure édition des "Œuvres" de Cujas est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol.] Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762; elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la "Vie" de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. [Il

Digitized by Google

rapporte aussi que sa fille unique était sa honte. Sa première femme était juive, et il était personnellement ivrogne.] Cujas mourut en 1590 à Bourges, où il s'était fixé. Il ordonna, par son testament, que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail, de peur que, si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom était Cujaüs; il en retrancha l'ü pour l'adoucir, [ou plutôt pour avoir Caïus pour anagramme. Il aimait à se nommer sous le voile de cet anagramme, qui formait le nom d'un jurisconsulte romain. Il signait encore J.-C. (Jacques Cujas), et peut-être avec une intention. Aujourd'hui, Cujas est absolument oublié. Il a omis, dans ses énormes in-fol., de faire de simples *Élémens*, lesquels seuls sont universels. Que dire d'un homme qui préférait, dans le droit romain, les Grecs et les Orientaux aux Romains proprement dits, et qui appelle "ineptissimi" et "imperitissimi" ceux qui ont attaqué l'ordre des "Pandectes" de Justinien; qui, d'une part, ne trouvait pas la religion dans l'"édit du préteur"," et qui, de l'autre, faisait une *Défense* de Montluc, évêque de Grenoble, et une *Apologie de la Saint-Barthélemy?* Doneau fit la réfutation de ce dernier ouvrage. Plusieurs de ces traits sont tirés de La Croix du Maine et du président de Thou.]

CULANT (Philippe DE), sorti d'une ancienne famille du Berri, reçut le bâton de maréchal sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guienne. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il était oncle de Charles de Culant, grand-maître de la maison du roi, et de Louis de Culant, amiral en 1422.

* CULLEN (William), un des plus fameux médecins du XVIII[e] siècle, né en 1712, au comté de Lanerk en Écosse, étudia la chirurgie et la pharmacie à Glascow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes-Orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il fut reçu docteur, puis professeur de chimie et de médecine à l'université de Glascow. Il passa ensuite aux mêmes chaires dans l'université d'Édimbourg, et mourut en 1790. A l'époque où il débutait dans la carrière de l'enseignement, la doctrine de Boerhaave était généralement admise dans les écoles. Cullen prétendit établir un nouveau système médical; mais il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. Les ouvrages de Cullen ont eu un grand succès; les principaux ont été traduits en français par Bosquillon, mais sans appeler chez nous l'attention qu'ils méritent; en voici les titres : | *Institutions of medicine, P. I. Physiology*, Edimbourg, 1785, in-8°, 3[e] édition, traduite en allemand, Leipsick, 1786; et en italien, Venise, 1788, in-8°; | *First line, of the pratice of physic*, Londres, 1777, in-8°; Edimbourg, 1785-1787, 4 vol. in-8°, ibid., 1802, 2 vol. in-8°, traduits en allemand et en latin; | *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Leyde, 1772, in-8°, Édimbourg, 1777, 1782, 1785, 2 vol. in-8°, traduits en allemand

et en italien; | *A treatise of the materia medica*, Édimbourg, 1789, 2 vol. in-4° et in-8°, traduits en allemand et en italien; | *Lettres sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées* (en anglais), Édimbourg, 1784, in-8°.

*CULLION (François-Valentin DE), né en 1734, est mort à Dijon le 20 mars 1821. Il n'a mis que les initiales V. D. C. à l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Examen de l'esclavage en général, et particulièrement de l'esclavage des Nègres dans les colonies françaises de l'Amérique;* Paris, Maradan, an XI, 2 vol. in-8°. C'est en frimaire an XI, c'est-à-dire à la fin de 1802, et à l'occasion de l'expédition de Leclerc contre Saint-Domingue, que cet ouvrage a vu le jour.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple, s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures : Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia, qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace que, dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. (*Voy.* FLAVIUS JOSÈPHE, liv. 20, ch. 3 et suivants.)

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, et ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait d'ailleurs du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1718, à l'âge de 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : « Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : | *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4°; | *Réfutation solide des abominables principes de Hobbes*. [Hobbes, bien entendu, est très-supérieur à son adversaire. Cet ouvrage fut traduit en anglais, 1686, in-8°, et en français, par Barbeyrac, qui l'a enrichi de notes.] | un *Traité des poids et des mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer, géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Égyptiens et des Hébreux; | l'*Histoire phénicienne de Sanchoniaton*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes; ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit l'« Histoire de la réformation des Pays-Bas », par Gérard Brandt, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol.

CUMBERLAND (Guillaume-

Digitized by Google

Auguste, duc DE), fils puîné de Georges II, roi d'Angleterre, né le 15 avril 1721, se trouva en 1743, avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré en 1744 la guerre à l'Autriche et à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglais et Hollandais en Flandre, et fut vaincu à la bataille de Fontenoi en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III, roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Écosse, et y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappela le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre Édouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète, qui força Edouard à abandonner l'Écosse. Après cette expédition, il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglais, Hanovriens et Hessois à la bataille de Lawfeldt, que les Français gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglais, Hanovriens et Hessois en Allemagne, et fut vaincu par les Français commandés par le maréchal d'Estrées, à la bataille de Hastenbeck, le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire, le 10 septembre la fameuse capitulation de Closter-Seven, par laquelle les Anglais s'engagèrent à ne plus servir en Allemagne durant cette guerre, capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

* CUMBERLAND (Richard), écrivain anglais, né à Cambridge en 1732, était arrière-petit-fils de l'évêque de Pétersborough, et le savant Richard Bentley était son aïeul maternel. Il composa, à l'âge de 12 ans, une petite pièce intitulée : *Shakespeare au milieu des ombres*. Il occupa d'abord différentes charges; mais son protecteur, lord Halifax, ayant perdu sa place au ministère, Cumberland se livra tout entier à la littérature et à la poésie. On a de lui des ouvrages de théologie, des poèmes, des tragédies, des comédies et des romans, dont le mérite est très-inégal. Nous ne citerons que les suivants : | *Preuves de la religion chrétienne ;* | *le Calvaire*, ou *la Mort du Christ*, poème en vers blancs; | *l'Observateur*, qui forme aujourd'hui 8 vol.; | *Jean de Lancastre*; | *Henri*, 4 vol; | *l'Amant à la mode*, comédie; | *la Bataille d'Hasting; la Carmelite*, tragédies. Cette dernière passe pour une des meilleures qu'il ait composées. On a publié à Londres, en 1813, les "Œuvres dramatiques posthumes" de Richard Cumberland, 8 vol. in-8°. Les Anglais ont beaucoup loué cet auteur d'avoir respecté la décence sur le théâtre. Cet éloge peut donner une idée de ce qu'est aujourd'hui la scène anglaise. Cependant il a placé dans un roman l'apologie de l'infidélité conjugale, ce qui ne peut pas lui faire beaucoup d'honneur. Cumberland mourut le 7 mai 1811, dans un état voisin de l'indigence, quoiqu'il eût donné une de ses filles en mariage à lord Edw Bentinck.

CUNÆUS (Pierre), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Fles-

Digitized by Google

sing dans la Zélande, en 1586, et mourut à Leyde en 1638. [Les états de Hollande se servaient de ses avis et de sa plume dans tout ce qui était relatif au commerce et à la marine.] Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : | un savant *Traité de la République des Hébreux*, en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4°; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. On préfère cependant les "Mœurs des Israélites" par Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition. | *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24; et dans le recueil de "Tres satyræ Menippeæ" de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°. Il y tourne en ridicule les faux savants et les professeurs ignorants, qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une *Traduction* de la "Satire des Césars" par Julien-l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élévant presqu'aux nues les prétendues belles qualités de ce prince. | Un recueil de ses *Lettres*, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cunæus était d'un tempérament sec et colère.

* CUNEGO (Dominique), célèbre graveur, né à Vérone en 1727, étudia les éléments de la peinture sous François Ferrare; mais il préféra la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *Les Vues des édifices antiques et des ruines fameuses de Rome*, d'après les dessins de Clérisseau. Les grandes compositions de Michel-Ange, de Raphaël, exercèrent tour à tour son burin. On trouve dans la "Scuola italiana" de Gasin Hamilton, 22 gravures de Cunego, faites d'après les plus fameux tableaux des peintres italiens. Il grava à Berlin, d'après Cuningham, tous les portraits de la famille royale. Ses ouvrages au burin n'ont pas le même mérite que ceux qui sont faits à l'eau forte; et dans ce dernier genre, il est considéré, en général, comme le meilleur graveur de nos jours après Morghen, Bartollozi, Valpato et Bervich. Ses estampes en manière noire sont très-estimées, et parmi les gravures à l'eau forte, on distingue le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange. Cunego avait fixé sa demeure à Rome, et placé son atelier au pied de Sainte-Trinité-des-Monts, colline où se trouve un couvent habité par des religieux français. Il mourut à Rome en 1794. Il avait enseigné à ses deux enfants, Joseph et Aloisio, les préceptes de son art.—Aloisio, qui était l'aîné, s'établit à Livourne, où il grava quelques tableaux de Guerchin et du Guide. Il est mort dans cette ville en 1798. — Joseph, son frère, après avoir gravé quelques paysages de F. de Capo et du Guaspre, quitta cette profession à 24 ans, pour entrer dans l'ordre des Pères hospitaliers de l'Ile à Rome.

CUNÉGONDE (Sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, et, selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis,

Digitized by Google

sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit, dans ses derniers moments, aux parents de sa femme : « Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge » ; discours où des critiques modernes ont cherché fort mal à propos une matière de censure. (*Voy.* HENRI II.) Henri étant mort l'an 1024, Cunégonde prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence, le 3 mars 1040. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est honoré avec celui de Henri, dans la cathédrale de Bamberg.

CUNÉGONDE, ou KINGE (Sainte), fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas-le-Chaste, souverain de la Basse Pologne, et s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la prière et des exercices de la mortification, faisait d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. C'est elle dit-on, qui obtint, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour les religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, et mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VII, en 1690. (*Voyez* sa « Vie » dans les « Acta sanctorum » tome 5, juillet, page 661.)

*CUNHA (Joseph-Anastase DA), mathématicien portugais, né en 1742, apprit sans le secours d'aucun maître les langues anciennes et modernes, la philosophie, l'histoire et les belles-lettres. Il obtint, en 1774, une chaire de mathématicien à l'université de Coïmbre. Arrêté, en 1778, par un ordre secret de l'inquisition, il demeura deux ans dans les cachots, et mourut en 1787, directeur du collége royal de Saint-Georges, laissant | des *Principes de Mathématiques*, en portugais, Lisbonne, 1782, traduits en français, Bordeaux, 1811 ; | quelques *Opuscules mathématiques* en manuscrit ; | un *Recueil de poésies* ; | et la *Traduction* en portugais, du « Mahomet » de Voltaire. (*Voyez* ACUNA D'.)

CUNIBERT (Saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III. Il mourut en 664, avec la réputation d'un saint évêque et d'un ministre médiocre.

*CUNICH (Raimond), né en 1719, à Raguse, professa les belles-lettres dans le collége romain. A la suppression des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa une chaire dans l'université de Pise, pour ne pas quitter Rome, où il mourut en 1794. On a de lui : | *Anthologia, sive epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8° ; | une *Traduction* en vers latin de

Digitized by Google

l'"Iliade", ibid., 1776, in-fol.; | *Epigrammatum libri* V, Parme, 1803, in-8°; | plusieurs *Discours* et *Poésies latines*.

* CUNILIATI (Fulgence), dominicain italien, né à Venise en 1685, prédicateur et vicaire général de son ordre, professeur de philosophie et de théologie au couvent de Saint-Martin de Conegliano, mourut en 1759. Il laissa des ouvrages de piété et des traités de dévotion, dont les principaux sont: | six vol. de *Vies de Saints, d'après les écrivains contemporains* (en italien), Venise, 1738; | *il Catechista in pulpito*, Venise, 1761, in-4°.

CUNITZ (Marie), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, et surtout à l'astronomie. Les astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières, et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*. Desvignolles a donné avec assez d'étendue la "Vie" de cette femme savante, dans le tome 3 de la "Bibliothèque germanique".

*CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né en 1654, mort à Londres vers 1737, fut ministre près de la république de Venise sous le règne de George Ier. Il composa une | *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de George* Ier, traduite en anglais par Thompson, 1737, 2 vol. in-4°.

CUNY (Louis-Antoine), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui | trois *Oraisons funèbres*: celle de l'infante d'Espagne, dauphine de France, 1746, in-4°; de la reine de Pologne, 1747, in-4°; du cardinal de Rohan, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour; il rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUPANO (François), Sicilien, religieux du tiers-ordre de saint François, né en 1657, mort à Palerme en 1711, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui: | *Catalogue des plantes de la Sicile*; | *Histoire naturelle* de cette île, etc., en latin, 1715.

CUPER (Gilbert), né le 14 septembre 1644, à Hemnen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer le 22 novembre 1716, remplit long-temps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres: presque tous les érudits de l'Europe le consultaient Ses ouvrages sont: | des *Observations critiques et chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'érudition; | l'*A-*

Digitized by Google

pothéose d'Homère, en 1683, in-8°; | une *Histoire des trois Gordiens*, Deventer, 1697, in-8°; | un *Recueil de lettres*, 1742, in-4°, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différents points d'antiquités, etc. [Tous les ouvrages de Cuper sont écrits en latin.]

CUPER (Guillaume), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol.; ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CUPIDON, ou L'AMOUR, fils de Mars et de Vénus, présidait à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant, avec un bandeau sur les yeux, un arc et un carquois rempli de flèches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de Psyché, et eut pour compagnon dans son enfance Antéros. On l'appelait autrement Éros. Les ris, les jeux, les plaisirs étaient représentés, de même que lui, sous la figure de petits enfants ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas imposé à Virgile, qui le peint sous les traits suivants :

Nunc scio quid sit Amor; duris in cotibus illum
Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes
Non nostri generis puerum, nec sanguinis edunt.

* CUPPÉ (Pierre), chanoine régulier de Saint-Augustin, dans le XVIIIe siècle, a attaché son nom à un livre intitulé : *Le ciel ouvert à tous les hommes*; il a été imprimé en 1768, 1 vol. in-8°.

CURÆUS (Joachim), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Fraystadt, en Silésie, parcourut une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, Wittemberg, 1571, in-fol. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage, avec des additions, a été donné en allemand, Leipsick, 1607, in-fol. La vie de Curæus a été écrite par Jean Ferinarius, sous ce titre : *Narratio historica de vita et morte Joachimi Curæi*, Lignitz, 1601, in-4°. [Nous ajouterons aux ouvrages ci-dessus cités et écrits en latin : *Libellus physicus de natura et differentiis colorum, sonorum, odorum, saporum et qualitatum tangibilium*, 1567, in-8°; | *Exegesis perspicua controversiæ de sancta cœna*, 1575, in-8°; *Physica, seu de sensibus et sensibilibus*, in-8°.]

* CURAUDAU (François-René), chimiste et pharmacien, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Seez en 1765, mort le 25 janvier 1813, s'est fait connaître par l'invention ou le perfectionnement de différents procédés relatifs aux arts industriels. On a de lui | un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les "Annales de chimie", le "Journal de physique", le "Bulletin de pharmacie". et dans le "Journal d'économie rurale"; | un *Traité sur le*

Digitized by Google

blanchissage à la vapeur, Paris, 1806.

*CURÉE (J.-F.), député de l'Hérault à la Convention, y vota la réclusion de Louis XVI pendant la guerre, et sa déportation à l'époque de la paix. Nommé au conseil des cinq-cents, il fit décréter que la place de Roberjot, représentant assassiné en sortant de Rastadt, resterait occupée par un costume de représentant du peuple couvert d'un voile funèbre, et que, lorsque son nom serait prononcé dans les appels nominaux, le président proférerait ces mots : « Que le sang des plénipotentiaires français retombe sur la maison d'Autriche ! » Après la révolution de Saint-Cloud, Curée, nommé tribun, proposa le premier de déclarer Buonaparte empereur. Nommé sénateur le 15 août 1807, lors de la dissolution du tribunat, il obtint ensuite la décoration de commandant de la légion-d'honneur, et le titre de comte de Labédissière ; la chute de Napoléon en 1814 le priva de tout emploi.

CURIACES, nom de trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 699 avant J.-C. (*Voy.* HORACES.)

*CURIAL (Philibert-Jean-Baptiste-Joseph, comte), lieutenant général, pair de France, grand'croix de l'ordre de la légion-d'honneur, né à Saint-Pierre-d'Albigny, en Tarentaise, le 21 avril 1774, s'enrôla dans la légion des Allobroges, dont il fut nommé capitaine. Il suivit l'armée française en Égypte, et en 1804 fut fait colonel du 88ᵉ régiment. Il se conduisit, à la bataille d'Austerlitz, avec une extrême bravoure, devint colonel-major des chasseurs à pied de la garde impériale, colonel-commandant après la bataille d'Eylau, et général de brigade après celle de Friedland. Nommé général de division, c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Russie, en 1812, à la tête des chasseurs de la garde. Au retour, on le chargea d'organiser douze régimens de jeune garde dont l'empereur lui donna le commandement. Curial se distingua aux batailles successives de Wachau et et de Hanau. Au mois de janvier 1814, il fut envoyé avec ses chasseurs au secours des frontières du Nord ; mais ses efforts devinrent inutiles à la cause qu'il servait. Curial, ayant envoyé son adhésion à la déchéance de Napoléon, fut créé par Louis XVIII, le 2 juin, chevalier de saint Louis, et conservé dans le cadre de l'état-major de l'armée, en qualité de lieutenant-général. Le roi le nomma même commandant de la 19ᵉ division militaire, et pair de France. Pendant les Cent jours, Napoléon l'employa dans son grade, sous les ordres du maréchal Suchet. Néanmoins, au second retour du roi, le comte Curial ne perdit aucune de ses dignités civiles et militaires. Employé dans l'armée comme inspecteur général d'infanterie, il siégea à la chambre des pairs, et il remplissait même, à sa mort, de hautes fonctions dans la maison du roi.

CURIEL (Jean-Alphonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de trente ans, était de Palenciola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut en

1609. Il a laissé : *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean DE), dont le véritable nom était "de Hæfen", naquit à Dantzick en 1485, fut évêque de Warmie, et mourut vers 1548. Ce fut par ses talents que Curiis s'éleva; car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *Poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en un vol. in-8°, à Breslau. On y trouve : | des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation ; | des *Hymnes* qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa ; | des *Épîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION (Caius Scribonius), célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, appela César l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes ; abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passait pour un éloge. Curion avait le talent de la parole, mais il le vendait chèrement. Il était sénateur romain, et l'histoire le signale comme le premier et principal instrument de la guerre civile, au temps de César et de Pompée. Il fut l'élève de Cicéron et le compagnon des plaisirs de Marc-Antoine, qui l'entraîna dans la débauche, malgré les sages avis de son précepteur, qui voulut, mais en vain, l'engager dans les intérêts de la république. Il parut d'abord, à la tête de la jeune noblesse, vouloir s'opposer, avec le sénat, aux entreprises du triumvirat formé par César, Pompée et Crassus ; mais, ayant pris le parti de César, qui avait payé ses dettes énormes, il se déclara contre Caton. A la tête de quatre légions, il le chassa de la Sicile, battit Varus, lieutenant de Caton, et Juba, roi de Mauritanie, son allié : cela se passait en Afrique. Ayant voulu combattre, avec des forces inférieures, Sabura, lieutenant du roi maure, ses légions furent dispersées, et il mourut en combattant, l'an de Rome 706.

CURION (Cœlius Secundus), piémontais, né à San-Chirico, le 1er mai 1503; fut d'abord principal du collége de Lausane, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier intitulé : *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Écriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant, qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errants. (*Voyez* JURIEU.) Il mourut le 24 novembre 1569, à 67 ans. On a encore de lui : | *Opuscula*, Bâle, 1644, in-8°, rares ; et qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'Immortalité de l'ame*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens. | Des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. | On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, *quorum*

Digitized by Google

primus versibus ac rhythmis altero soluta oratione conscripta quam plurimum continentur, Eleutheropoli (Bâle, Oporin), 1544, 2 t. en un volume in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur de deux *Pasquillus exstaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été imprimé avec *Pasquillus Theologaster*, Genève, 1667, in-12. Satires sanglantes, que la méchanceté, d'une part, l'envie de les supprimer, de l'autre, ont fait rechercher. | Traduction en latin de l'"Histoire d'Italie" de Guichardin, Bâle, 1566, 2 vol. in-fol.; | *De bello melitensi, anno* 1565, *historia*, Bâle, 1567, in-8°, et dans la Collection de Muratori.

CURION (Cœlius Augustinus), fils du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa: | *Saracenicæ historiæ lib.* III, Bâle, 1567, in-fol.; | *Marochensis regni in Mauritania descriptio*, dans l'"Historia orientalis" de Reineccius, Francfort, 1596, in-fol.; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION (Jean), docteur et professeur en médecine, s'appliqua, dans ses moments de loisir, à l'étude de l'histoire, et mourut en 1572. On a de lui: *De Francorum rebus et origine lib.* II, Bâle, 1557, in-fol.

CURIUS DENTATUS (Marcus Annius), illustre romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites, l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa en disant: « Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases d'or; je ne veux point être riche, content, dans ma pauvreté, de commander à ceux qui le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS FORTUNATIANUS, rhéteur du IIIe siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4°.

* CURRIE, ou CURRY (Jacques), médecin écossais, né en 1756, à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, constata l'utilité des affusions d'eau froide, et détermina les cas où on devait y avoir recours. Currie joignit la culture des lettres à la pratique de son art, et s'appliqua même à la politique. Il mourut en 1805, à Sidmouth, au Devonshire. On a de lui, entre autres écrits: | *Résultats des effets médicaux produits par l'eau froide*, etc., Liverpool, 1797-1798, in-8°; | et une *Lettre politique et commerciale à Guillaume Pitt*.

* CURSAY (Jean-Marie-Jos. THOMASSIEU DE), sous-diacre, chanoine honoraire d'Appoigny, né en 1705, à Paris, où il mourut en 1781, a publié: | l'*Homonymie dans les pièces de théâtre*, 1766, in-8°; | *Mémoire sur les savants de la famille de Terrasson*, Trévoux (Paris), 1761, in-12; | *Le Sable et l'Emanché, mémorial raisonné pour les traités du blason*, 1770, in-8°; | *Anecdotes sur les ci-*

21

Digitized by Google

toyens vertueux de la ville d'Angers, 1772, in-4°, etc. On trouve des détails sur sa famille et sur lui-même dans sa brochure intitulée : *Anecdote sur le discernement et la libéralité de Louis XIV pour les savants*, 1761, in-12.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre, vers l'an 1660, pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excellait également dans le dessin, et dans la manière d'appliquer l'or et de ciseler le relief.

*CURSIUS (Pierre), prêtre, docteur en théologie, né à Carpineto, au xve siècle, professa la rhétorique à Rome, où il publia, en 1535, in-4°, et dédia au pape Paul III, une *Defensio pro Italiâ*, contre Erasme, qui désavoua les intentions que lui prêtait son adversaire. On a encore de Cursius des poésies latines, entre autres : | *Ad humani generis Servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, Paris, 1528, in-8°; | *Lacrymæ in cæde Nicol. Cursii, unici Germanici*, Rome, 1519, etc. —*Cursius (Pierre), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, fut premier évêque de Bruges, sa patrie, et mourut en 1567. Il y a une *Lettre* de lui *à Erasme* dans le tome 3 des "Œuvres" de ce savant, part. II, col. 1705, de l'édition de Leyde, 1703. Son nom flamand est Van Corte.

*CURSOL (Guillaume DE) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, au xvie siècle, a traduit du portugais un livre ascétique, composé par H. Pinto, et qui a pour titre : "Image de la vie chrétienne", Paris, 1580 et 1603, 2 vol. in-12.

CURTENBOSCH (Jean DE), né à Gand vers le commencement du xvie siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, et mourut, à Rome vers l'an 1550. On a de lui une relation de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile, dans la "Collectio amplissima" des PP. Martène et Durand, tome 8. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la "Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques" de Dupin, tome 15, édition d'Amsterdam, 1710.

* CURTI (Pierre), né à Rome en 1711, entra fort jeune dans la société de Jésus. Il étudia particulièrement la métaphysique, les langues savantes, et il était très-versé dans la langue hébraïque, qu'il professa jusqu'à sa mort dans le collége romain. Le P. Curti passait pour un des plus profonds métaphysiciens de son temps. Il alliait à ses talents la plus édifiante piété et la pratique de toutes les vertus d'un bon religieux. Il mourut à Rome le 4 avril 1762. Parmi les savantes et lumineuses *Dissertations* qu'il a publiées sur divers points de l'Écriture sainte difficiles à comprendre, on remarque : | *Christus sacerdos*, Rome, 1751; | *Sol stans*, Rome, 1754; | *Sol retrogradus, dissert. ad v. 8, cap. 38, Isaiæ*, Rome, 1756. Dans cette curieuse dissertation, qui a pour objet la rétrogradation du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achas, pour confirmer à Ezéchias la vérité de la promesse du prophète, le P. Curti entreprend de prouver que le jour fut plus long qu'il ne devait être d'environ trois heures, et que la rétrogradation eut lieu à trois heures après midi.

* CURTIS (Guillaume), bota-

Digitized by Google

niste et pharmacien de Londres, né à Alton dans le Hampshire, mort à Brompton en 1799, à 53 ans, a écrit plusieurs ouvrages sur diverses parties de la botanique et de l'histoire naturelle des insectes. Nous citerons comme les plus remarquables : | *Instructions for collecting and preserving insects*, Londres, 1771, in-8°; | *Flora Londinensis*, etc., 1777, 2 vol. in-fol. avec 420 planches; | *Observations pratiques sur les graminées de la Grande-Bretagne* (en anglais), 1790, in-8°; 3e édition, 1798, in-8°; | des *Leçons de botanique*, Londres, 1804, etc.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'étant entr'ouverte sur une place de Rome, l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, et monté sur un cheval richement équipé, dans l'abîme. Il passa, dans l'esprit des superstitieux, pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'Anchurus (*voy.* ce mot), que ce n'est pas sans raison qu'on la regarde comme une fiction imaginée d'après une autre.

CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avait pratiqué avec succès, et s'en était servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a laissé une traduction exacte en latin des livres des « Institutes » qui étaient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain, prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague, vicaire-général des provinces d'Autriche et de Bavière, provincial, définiteur général. Il mourut le 9 octobre 1638, à West-Munster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le P. Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Éloges des hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4°. Ces éloges, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui des *Sermons* en latin, l'*Histoire* de plusieurs saints de son ordre, et une *Dissertatio de clavis dominicis*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute si J.-C. a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

*CURTIUS (Michel-Conrad), historien allemand, né en 1724, dans le duché de Mecklenbourg, mort en 1802, professa l'histoire à Marbourg, et devint historien du pays de Hesse. Il a fait beaucoup d'ouvrages; les plus estimés sont : | *Commentarius de senatu romano, sub imper., etc.*, Halle, 1768, in-8°; Genève, 1769, in-4°;

| *Poétique d'Aristote*, avec des notes; Hanovre, 1753, in-8°; | *Histoire et statistique de Hesse*, Marbourg, 1793, in-8°, etc.

*CURTZ (Albert), en latin Curtius, jésuite, né en 1600, à Munich, où il mourut en 1671, a laissé plusieurs ouvrages historiques et astronomiques dont les principaux sont : | *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4°; | *Problema Austriacum*, Munich, 1655; | *Amussis Ferdinandea, sive Problema architecturæ militaris*, Munich, 1651, in-fol.; | *Sylloge Ferdinandea, sive Collectanea historiæ cœlestis e commentariis Tychonis-Brahe ab anno* 1582 *ad* 1601, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol., etc. Curtz avait traduit de l'allemand en latin *la Conjuration d'Albert, duc de Friedland*, Vienne, 1635; mais, sur le reproche qu'on lui fit d'attaquer un prince que l'ordre des jésuites honorait comme un de ses bienfaiteurs, il fit brûler tous les exemplaires de son écrit qui n'étaient pas encore distribués: ce qui a rendu l'ouvrage extrêmement rare.

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né en 1473 à Schweinfurt, en Franconie, et mourut à Vienne le 19 avril 1529. On a de lui : | un *Commentaire* in-folio, en latin, 1552, sur la "Chronique des consuls" de Cassiodore; | *De Cæsaribus atque imperatoribus a Julio Cæsare usque ad Maximilianum Ium*, Francfort, 1601, in-fol.; Leipsick, 1669, in-fol.; ouvrage estimé, et qui contient des particularités remarquables et peu connues; | *Austria, sive Commentarius de rebus Austriæ; a Leopoldo anno* 933, *ad Ferdinandum primum; descriptio Austriæ urbis Viennensis, Danubeique*, Bâle, 1555, in-fol.; et se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche; | une autre *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, Anvers, 1541, in-8°, en latin. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa "Vie" a été écrite par Gerbelius en 1540.

CUSPIUS FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers qui dissipèrent la multitude, et qui se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent. (*Voyez* Flavius Josèphe, livre 20, chapitre 1 et 2.)

*CUSSAC (Jean), prêtre, né à Surgis, diocèse de Saint-Flour, est auteur de *Lettres sur l'Instruction pastorale de M. l'archevêque de Tours*. Cet écrivain vivait au XVIIIe siècle.

*CUSSET (Jean-Jacques), député de Saône-et-Loire à la Convention, y vota la mort du roi. N'osant pas retourner à Lyon, où il était marchand de soieries, il se fixa à Paris, après la session, intrigua avec son collègue Javoques, et se trouva à l'attaque du camp de Grenelle; pris sur le fait, il fut traduit devant une commis-

Digitized by Google

sion militaire, qui le condamna, le 9 octobre 1796, à être fusillé; ce qui fut exécuté dans les vingt-quatre heures. Il avait trente-sept ans.

* CUSSY (G. DE), ancien directeur de la monnaie à Caen, député du Calvados à la convention, vota la réclusion de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Il fut condamné à mort, le 15 novembre 1793, à l'âge de 54 ans.

* CUSTINE (Adam-Philippe; comte DE), né à Metz en 1740, fit à l'âge de 7 ans, en qualité de sous-lieutenant, la campagne des Pays-Bas en 1748, sous le maréchal de Saxe. Il commandait, en 1758, une avant-garde en Westphalie, sous le prince de Soubise. Le duc de Choiseul, son parent, fit créer pour lui un régiment de dragons du nom de Custine; mais, entraîné par la passion de la gloire, il échangea le régiment de son nom contre celui de Saintonge, infanterie, qui allait être embarqué pour l'Amérique. Custine se distingua à la prise d'York-Town, ce qui lui mérita à son tour le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de Toulon. Nommé, en 1789, député aux états généraux par la noblesse de Lorraine, il se réunit à la minorité de son ordre, appuya l'établissement des gardes nationales, la déclaration des droits de l'homme, et s'éleva avec force contre l'indiscipline militaire. Lorsqu'en 1792 il eut le commandement de l'armée du Rhin, il lui arriva plusieurs fois de faire fusiller des soldats qui s'étaient livrés au pillage. Cette sévérité fut dans la suite une des accusations dirigées contre lui pour le perdre. Un peu avant que Dumouriez n'envahît la Belgique, et tandis que le général Kellerman poursuivait les Prussiens dans la Champagne, Custine, s'avançant sur le Rhin, se porta vers Spire et Worms, où il obtint quelques avantages, et s'empara de magasins considérables. Bientôt après il se rendit maître de Mayence. De là il pénétra en Franconie; mais enfin, après plusieurs échecs, il se retira derrière les lignes de Weissembourg, abandonnant à ses propres forces Mayence, dont les Prussiens ne tardèrent pas à s'emparer. La sensibilité qu'il témoigna sur le sort de Louis XVI, en présence de Merlin de Thionville, l'un des commissaires de la Convention, le fit signaler comme un traître. Custine obtint pourtant le commandement de l'armée du Nord; mais, avant de s'éloigner du Rhin, il voulut faire un dernier effort pour délivrer Mayence; il échoua. A cette nouvelle, ses ennemis redoublèrent leurs cris, et la révolution du 31 mai vint ajouter aux dangers qui le menaçaient. Les journaux démagogues ne gardant plus aucune réserve, Custine s'en plaignit à la Convention; il quitta l'armée du Nord, et sur une invitation du conseil exécutif, vint à Paris, où il se montrait avec sécurité dans tous les lieux publics. Mais, décrété d'accusation le 29 juillet, il fut traduit le même jour devant le tribunal révolutionnaire, et conduit au supplice le lendemain 28 août 1793. Il demanda un confesseur. On a publié à Hambourg et Francfort, Paris, 1794, des « Mémoires du général Custine », rédigés par un de ses aides-de-camp, 2 vol. in-12, où Custine est traité avec sévérité.

Digitized by Google

* CUSTINE (Renaud-Philippe DE), fils du précédent, né en 1768, débuta dans la carrière diplomatique, en 1792. Le projet de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution ayant été conçu, le jeune Custine, chargé d'une mission à cet effet, mit tant d'art dans ses négociations, que le prince, dit-on, balança un instant. Custine fut ensuite envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire; mais, la Prusse ayant déclaré la guerre à la France, il vint à l'armée rejoindre son père, qui le fit son aide-de-camp jusqu'en janvier 1793. Revenu à cette époque à Paris, ses liaisons avec plusieurs girondins, et la chaleur de ses démarches pendant le procès de son père, attirèrent sur lui les regards de Robespierre, qui le dénonça lui-même à la tribune. Condamné à mort le 3 janvier 1794, il fut exécuté le même jour, et montra jusqu'au dernier moment une grande fermeté.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, et a donné, dans le langage de son pays: *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8°, réimprimées en 3 vol. in-8°; ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges, le 26 février 1752.

CUSTOS, ou COSTER (Dominique), graveur, né à Anvers, en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut vers l'an 1610. On a de lui: | *Atrium heroicum*, 1600-1605, 4 vol. in fol. Cet ouvrage renferme les *Vies* abrégées et les portraits gravés des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière; | *Principum christianorum stemmata*, Augsbourg, 1610, in-fol.; | *Quorumdam illustrium eruditorum imagines unum in libellum conjunctæ*, etc.

*CUVELIER DE TRIE (Jean-Guillaume-Augustin), auteur dramatique, créateur du mélodrame, né à Boulogne-sur-mer, le 15 janvier 1766, mort à Paris le 25 mai 1824, était fils d'un ancien militaire, et avait porté l'uniforme de garde d'artillerie dès l'âge de 12 ans. Il étudia au collége des Grassins à Paris, et fut reçu avocat à Boulogne. Capitaine de la garde nationale, il assista, comme député de ce corps, à la première fédération du 14 juillet 1790. L'ambition le retint à Paris. Tour à tour commissaire du gouvernement dans l'Ouest, sous-chef dans les bureaux de l'instruction publique, hussard du premier consul après le 18 brumaire, enfin capitaine-commandant les guides interprètes, il se vit contraint de renoncer au service, à raison d'un rhumatisme aigu qui le rendit perclus des jambes et des cuisses, pendant les seize dernières années de sa vie. Sa gaîté, dans cette triste situation, le faisait comparer à Scarron. Livré dès lors à la littérature des petits théâtres, il sut obtenir des succès productifs et bruyants, et il reste de lui 110 *Pièces* au moins qui annoncent de l'imagination et de l'originalité. Bien que l'on eût joué le "Château du Diable" au théâtre de Molière, avant que Cuvelier donnât l'*Enfant du malheur* à l'Ambigu, il n'en est pas moins regardé comme le créateur du mélodrame, comme l'un des pères de cette scène subalterne, et ses ouvrages lui ont

Digitized by Google

acquis le surnom ironique de "Corneille de boulevard".

*CUVIER (Georges), naturaliste, naquit le 23 aout 1769, à Montbéliard, d'une famille protestante peu favorisée des dons de la fortune. C'est l'année où Buonaparte, Walter-Scott, Chateaubriant, etc., virent aussi le jour. Son enfance et sa première jeunesse s'écoulèrent sans payer le tribut aux innocentes frivolités de cet âge : ses premiers ans portaient déjà l'empreinte de cet esprit calme et observateur qui signala toutes les époques de sa vie. A quatorze ans, il avait terminé d'une manière brillante ses études de collége; et son père, officier dans un régiment suisse, tenta de diriger son esprit vers l'état militaire; mais son dégoût pour cette carrière, non moins que la faiblesse de sa santé, contraignirent sa famille d'abandonner ce projet. Le jeune Cuvier se livra alors avec ardeur à l'étude du droit et de la théologie, qui étaient les principaux moyens de fortune dans la province protestante de Montbéliard, alors sous la souveraineté du duc de Wurtemberg. Un jugement injuste rendu à son préjudice dans un concours solennel l'arrêta subitement dans cette carrière; mais le prince, pour réparer le tort que lui causait une iniquité manifeste, lui donna une bourse dans un établissement de haute instruction, que, sous le titre d'école militaire, il avait fondé à Stuttgard, et où Cuvier eut pour condisciple le célèbre Schiller. Pendant quelques années qu'il y passa, il consacra toutes ses facultés à l'étude du droit et de l'histoire naturelle, et en rentrant dans sa famille, à l'âge de dix-huit ans, il rapporta un *Herbier* composé par lui-même, et une *Iconographie* d'un grand nombre d'insectes, dont il fut à la fois l'observateur, le peintre et l'historien. Le peu de fortune de ses parents et les commencements d'une révolution qui troubla tant d'existences l'engagèrent à accepter une charge de précepteur en Normandie, dans une famille dont l'amitié, aussi bien que les loisirs de sa place, lui permirent de se livrer à son penchant favori pour l'histoire naturelle, et de jeter les fondements du vaste édifice qui devait s'élever à sa voix. Le voisinage de la mer fournit longtemps des matériaux à ses réflexions, et le calme dans lequel il passa ces jours difficiles, fut le fruit du charme qu'il sut répandre dans des leçons sur la nature; leçons qui intéressèrent une population ivre d'exaltation révolutionnaire, au milieu de laquelle son éloquence renouvela les merveilles de la lyre d'Orphée. A cette époque, les diverses branches de l'histoire naturelle avaient déjà pris un essor remarquable; seule, la zoologie était restée en arrière, par le désordre ou plutôt par l'absence des méthodes; Cuvier se sentit appelé à la tirer du chaos et à la féconder. Le système d'observation et la philosophie de la science, également vicieux, subirent sous sa main la plus heureuse transformation, et les vues neuves et profondes, que révélèrent ses travaux sur une classification naturelle des vers, attirèrent sur lui l'attention et l'intérêt des savants, et le mirent en relation intime avec les naturalistes de la capitale. M.

Digitized by Google

Geoffroy-Saint-Hilaire se l'associa pour la composition de plusieurs *Mémoires sur la classification des mammifères*, et, en 1795, Cuvier fut appelé à l'Institut et à la chaire d'histoire naturelle de l'école centrale de Paris, pour laquelle il publia son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, qui le plaça d'abord à la tête de tous ses rivaux. Peu de temps après, il fut appelé à la chaire d'anatomie comparée, du Muséum; et lorsqu'on sait en quel état il reçut la science, et dans quel état il la laisse, on est frappé d'admiration pour le génie créateur, avant lequel on peut dire qu'elle n'existait pas, et dont personne, parmi les savants qui lui survivent, n'ose se flatter de posséder l'entier héritage. C'est à ses soins et même à ses sacrifices que la France doit le cabinet d'anatomie comparée du Muséum: collection admirable qui fut la mise en œuvre des méthodes développées dans ses divers ouvrages. Mais les leçons publiques attachées à ses nouvelles fonctions mirent bientôt dans un nouveau jour les richesses de cette vaste intelligence. Le talent extraordinaire qu'il déploya dans ses cours révéla un orateur dont la brillante élocution captivait jusqu'à l'indifférence et la frivolité. La profondeur des vues, jointe à la clarté, l'élégance jointe à la sévérité du raisonnement, l'esprit méthodique joint à ces grâces de langage qui couvrent de fleurs les chaînes imposées à l'imagination, tout concourait à former la réunion la plus rare des plus précieuses qualités. La chaire du collége de France dans laquelle il succéda à Daubenton, vers l'an 1800, fit participer au charme de son enseignement un nouvel et nombreux auditoire qui pendant trente ans se pressa à ses leçons, et qui applaudissait encore récemment au vaste tableau de l'univers qu'il déroulait à ses yeux, et au début duquel Cuvier sut donner de l'intérêt jusqu'aux lourdes futilités de la métaphysique allemande, où son étonnante érudition allait chercher une préface au système de la nature. Parmi les nombreux ouvrages de Cuvier, nous signalerons les *Recherches sur les ossemens fossiles*, qui furent accueillies en Europe par un long cri d'admiration. On sait que, dans cet immortel ouvrage, il exhume, reconstruit et ressuscite des races animales tout-à-fait inconnues; que cette étonnante création est en partie le fruit des fouilles qu'il fit exécuter à Montmartre, et pour lesquelles il sacrifia sa santé et sa fortune. On n'ignore pas non plus quel appui ce monument respecté prête à la chronologie biblique, et avec quelle autorité apparurent les "Médailles du déluge", dans les débris qu'il exposa au grand jour; car, bien que Cuvier appartînt à la religion protestante, sa science n'était ni impie ni irréligieuse. Parmi les productions remarquables de son esprit, il ne faut pas oublier les *Éloges académiques* et les *Rapports* qu'il prononça souvent comme secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, et qui fournirent à l'académie française l'occasion de briguer l'honneur de l'admettre dans son sein. Il est inutile de dire que Cuvier était de toutes les sociétés savantes du monde. Il reste à parler de lui comme homme d'état. La haute portée et la justesse de cet esprit ne pou-

Digitized by Google

vaient échapper à l'œil pénétrant de Buonaparte, qui le fit passer par les plus importantes fonctions de l'administration de l'instruction publique, où il se signala par des succès de divers genres. En 1813, il fut nommé maître des requêtes au conseil d'état, et après la restauration, il devint conseiller, et fut attaché d'abord au comité de législation, puis à celui de l'intérieur, dont il devint président, charge qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Là, il sut prendre l'ascendant que son esprit supérieur eut en partage partout où il s'appliqua à quelque chose; saisissant d'un même coup d'œil un ensemble et ses détails, l'homme qui faisait marcher de front tant de travaux divers, semblait identifié avec chacun des objets sur lesquels s'exercait son esprit. Je ne dirai rien des nombreux projets de loi qu'il eut à soutenir devant les chambres, en qualité de commissaire du gouvernement; dans nos jours de bouillantes passions, ces pages de sa vie deviennent pâles et sans intérêt. A l'occasion des divers actes de sa carrière administrative, il fut souvent en butte aux attaques des journalistes, ce qui, à défaut d'autres titres, en serait un à l'estime de la partie honorable de la société. Un esprit aussi juste, aussi positif, aussi supérieur aux passions vulgaires, dut être de tout temps partisan des principes de sage modération; et son mépris de la courtisanerie populaire l'associe honorablement à ces hommes qui, dédaigneux des applaudissements et des huées de la foule, ont fait sortir le courage civil de la classe des vertus de pure théorie. Une maladie aiguë, dont il connut lui-même dès le principe toute la gravité, l'enleva en peu de jours, le 13 mai 1832. Cuvier était pair de France, depuis février 1832, officier de la légion-d'honneur, président au conseil d'état, chancelier de l'université, membre de l'académie française, des inscriptions, de médecine, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, directeur du Jardin des Plantes, professeur d'anatomie comparée, et professeur d'histoire naturelle au collége de France. On sait quelles clameurs suscita contre lui ce cumul de fonctions diverses, et de traitements dont le montant annuel formait un chiffre fort élevé. Toutes ces attaques sont tombées devant la mort. On convient que celui-là devait remplir ces fonctions diverses, qui surpassait en aptitude tous ses rivaux; et quant à l'or qu'elles faisaient passer par ses mains, on sait qu'il était consacré à l'avancement des sciences, que Cuvier encourageait autant par ses dépenses que par ses travaux; oublieux de faire fortune, il a laissé à la munificence de l'état le soin d'en dédommager sa famille. Sa veuve a reçu une pension de 6,000 fr. du gouvernement, et la ville de Montbéliard va lui élever par souscription un monument vis-à-vis la maison où il reçut le jour. Cuvier laisse une bibliothèque, la plus belle, la plus complète peut-être qui fût au monde dans les mains d'un particulier, et pour laquelle il ne savait épargner ni soins ni dépenses : aussi le gouvernement s'est-il empressé d'en faire l'acquisition. Les ouvrages que Cuvier a publiés sont: | *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798-99,

Digitized by Google

in-8°, ouvrage rare; | *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal;* ce discours a eu cinq éditions, et la dernière est de 1818; il sert d'introduction aux *Recherches sur les ossements fossiles;* | *Recherches anatomiques sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4°; | *Leçons d'anatomie comparée*, recueillies par MM. Duméril (les deux premiers volumes) et Duvernoy (les trois derniers), 1800-1805; M. Duvernoy en prépare une 2e édition. | *Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossements dans l'intérieur de la terre*, an IX (1801) in-4°; | *Le règne animal, distribué d'après son organisation pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'Anatomie comparée*, 4 vol. in-4°, 1816; | *Recherches anatomiques sur les Reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4°; | *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des Mollusques*, 1816, in-4°; | *Histoire naturelle des Poissons*, 1828, in-8°, 8 vol. in-4°: l'ouvrage n'est pas encore terminé; | *Description géologique des environs de Paris*, (avec M. Brongniart), 1832, in-4°; elle a paru en 1808, dans le 11e vol. des "Annales du Muséum d'histoire naturelle"; deux ans après, dans le tome 15 des "Mémoires de l'Institut", et en 1812, séparément; | *Analyse des travaux de l'académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut:* partie physique, 1805-1826; chaque partie imprimée à part, 1811-1826; | *Rapport historique sur les Sciences naturelles depuis* 1789, *et sur leur état actuel présenté au gouvernement le* 6 *février*, 1808-10, in-4° et in-8°, réimprimé en 1827. | *Eloges historiques des membres de l'académie des Sciences*, depuis 1800 à 1827, précédés de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-27, 3 vol. in-8°; | *Discours de réception de M. Cuvier à l'Académie française*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de Journaux et de Recueils scientifiques; il a préparé une *Traduction* de Pline, dont il a donné quelques préliminaires dans l'édition des auteurs latins de Lemaire.

CUYCK (Jean VAN), conseiller et consul d'Utrecht, sa patrie, mort le 18 novembre 1566, est éditeur, avec Corneille Valère et Guillaume Cantérus, des "Offices" de Cicéron, avec des remarques très-estimées, et des "Vies des empereurs grecs" d'Æmilius Probus. Cette édition est peu commune et très-estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

CUYCK (Henri VAN), né à Culenberg, dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde, en 1596, gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de J.-C. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie, par ses exhortations et par ses écrits. Il mourut à Ruremonde, l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son "Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans

Digitized by Google

les Pays-Bas". On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des *Harangues* et des *Lettres*. Les principaux sont : | *Orationes*, Louvain, 1596, in-8° ; les plus curieuses sont celles qui regardent *la tonsure cléricale ; les devoirs des chanoines*, etc ; | *Speculum concubinariorum sacerdotum*, etc., Cologne, 1599, et Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. | Une *édition* des OEuvres de Cassianus, Anvers, 1578, in-8°. Les *Lettres* qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis, fut métamarphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimait passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui causer la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyané, sa fille. L'île de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finirait que par le sacrifice de l'incestueux. Cyané traîna elle-même son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 634 avant l'ère chrétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes contre cette ville, pour venger la mort de son père; mais, comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes, n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyatès, roi de Lydie, père de Crœsus (*voy.* ce nom), et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées qu'on se retira de part et d'autre, et l'on conclut la paix. Cyaxares reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitants. Les enfants mêmes furent écrasés contre les murailles, les temples et les palais renversés, et les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, et se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie. Il mourut l'an 593 avant J.-C., après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne, qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux. [Le règne de Cyaxares fut célèbre par la chute de l'ancien empire d'Assyrie, et par l'accroissement de celui des Mèdes.]

CYBÈLE, femme de Saturne, et fille du Ciel et de la Terre, aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna,

Digitized by Google

et qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit semé de fleurs, tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offrait en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisaient eunuques; ils portaient sa statue dans les rues au son des tymbales, faisaient des contorsions, et se déchiquetaient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations adorèrent cette divinité sous le nom de « Déesse de la terre ». Les poètes l'ont désignée sous différents noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie: les principaux sont Ops, Rhée, Vesta, Dyndimène, Bérécynthe, la Bonne Déesse, la Mère des dieux.

* CYBO (Innocent), cardinal, fils de François, comte de Ferentillo, capitaine-général de l'église, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent Ier « le Magnifique », fut comblé des faveurs de Léon X. Il rendit à l'Église des services importants pendant la captivité de Clément VII, contribua par son courage et surtout par sa constance, à procurer la liberté au souverain pontife, apaisa l'insurrection du peuple après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, et refusa la souveraineté qu'on lui offrait au préjudice de la famille de Médicis. Il mourut en 1550. —* CYBO (Alderan), né en 1613, cardinal, majordome du sacré palais, et ministre secrétaire d'état sous Innocent XI, mourut en 1700, doyen des cardinaux.

CYCLOPES, hommes monstrueux, ainsi appelés parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servait d'eux pour fabriquer ses foudres. Apollon, qui ne pouvait venger sur ce dieu la mort de son fils Esculape frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Argès, Brontès et Stérope étaient les plus habiles, selon la fable.

CYGNE (Martin DU), jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice, le 29 mars 1669. Nous avons de lui: | *Explanatio rhetoricæ, studiosæ juventuti accommodata*, imprimée un grand nombre de fois. M. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait; elle est très-méthodique; | *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1755; | *Ars historica*, Saint-Omer, 1669; | *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis Orationes*, Liége, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des Oraisons de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins, dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4°, s'attache au plan du P. du Cygne dont il fait l'éloge. | *Comœdiæ* XIII, *phrasi cum plautina tum terentiana concinnatæ*, Liége, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont point gardées; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour les mœurs et la décence.

CYGNUS, roi des Liguriens,

Digitized by Google

que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton son ami. Les poètes parlent encore de deux autres jeunes hommes du même nom changés en cygnes : l'un, fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable et qu'il étrangla ; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avait demandé à un de ses amis.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthènes et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsque Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentiments. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige. (*Voy.* un bon mot de ce philosophe à l'article PYRRHUS, roi des Epirotes.) C'est Cynéas qui abrégea le livre d'Énée-le-Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le "Polybe" de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNÉGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses sur lequel il voulait monter, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée, alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aima. Il nourrissait un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIEN (Saint), Thascius Cæcilius Cyprianus, naquit à Carthage, d'une famille riche et illustre. Son génie, facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen. Il se fit chrétien l'an 246, par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de J.-C., et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie en se soumettant à des contes et à des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture

Digitized by Google

des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré son opposition, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'Église, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Église, qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : « C'est une chose établie entre les évêques que le crime soit examiné là où il a été commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Étienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Étienne, comme l'avoue saint Augustin : «Cyprianum iratum et paulo commotiorem fuisse in Stephanum », et dit que cette faute fut expiée par le martyre : « Martyrii falce purgatum.» Mais quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Église romaine. C'est au saint-siége que saint Cyprien adresse son apologie contre ceux qui, blâmaient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Église, sans avoir accompli la pénitence prescrite par les canons. Le même saint évêque, à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et demande son approbation : «Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placiturum» (Labbe, "Concil.", tom. 1, col. 718; dans le temps même qu'il résiste à saint Étienne, il lui adresse des députés pour lui expliquer les raisons de sa résistance ("Epist. Firmiani inter Epist. Cyp." 75, édit. Pammel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au pape, et que c'est très-ridiculement que le démêlé de ce saint avec le pape

Digitized by Google

saint Étienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du saint-siége. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres, ont montré la faiblesse de cette ressource; mais personne n'a mieux traité cette matière que Chicoyneau, dans sa "Dissertation théologique" sur cet article, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues de Carthage. Après un exil de 11 mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut regretté, par les païens mêmes, qui s'étaient bien emportés contre lui dans les accès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt, les larmes aux yeux, que toujours il les avait confondus, dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers devoirs à son corps, d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une mutlitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus, et en souhaitant de mourir avec lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée "Mappalia"; l'autre à l'endroit où il avait souffert le martyre, et qui fut appelée "Mensa cypriana", parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau, qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint, qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles, en 802. Le roi consentit depuis qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. L'on a un *poème* sur cette translation, composé par Leidrade, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille, qui se gardent dans la célèbre abbaye connue sous le nom de ce saint pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquents. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer cependant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il ap-

Digitized by Google

pelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traités*, dont les principaux sont : | celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les juifs; | le livre de l'*Unité de l'Église*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que, « pour rendre cette unité visible, le Sauveur a bâti son Église sur saint Pierre, et lui a donné le pouvoir des clefs; et que, quoiqu'il ait donné le même pouvoir à ses apôtres, il a voulu que la source de l'unité dérivât d'un seul, et que tout édifice portât sur ce fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité et la conservation de l'Église catholique. "Unus Deus est, dit-il ailleurs, et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit, spargit (l. 1, epist. 40). Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est, a schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum (epist. 55, ad Cornelium). | Le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Église, et admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter. Le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Église doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu. | l'*Explication de l'oraison dominicale;* de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage, et citait le plus souvent; | l'*Exhortation au martyre*, écrite en 250, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Écriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de J.-C., qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves. | Les *Traités de la mortalité, des œuvres de miséricorde, de la patience et de l'envie*, etc. Parmi les différentes éditions de ce Père, on fait cas de celle de Hollande, en 1700, qui est enrichie de quelques dissertations de Pearson et de Dodwel; mais on préfère celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par D. Prudent Marand, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une "Vie" du saint. Toutes ses *OEuvres* ont été traduites également en français, par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau, sur les Mémoires du célèbre Le Maître. Poncé, diacre, et D. Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa "Vie".

CYPRIEN (Saint), fut ordonné diacre par saint Césaire d'Arles, qui, instruit de sa science et de

Digitized by Google

sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, et le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. Saint Cyprien assista aux différents conciles auxquels présida saint Césaire, et eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi et de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des Français, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme, dont les Ostrogoths avaient infecté son diocèse, et montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent pendant qu'il vécut. C'est à lui que saint Césaire (*voy.* ce nom) fut particulièrement redevable de son établissement sur son siége. Il mourut au milieu du VI[e] siècle, quelques années après saint Césaire, dont il écrivit la *Vie*. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYPSÈLE, fils d'Aétion, était corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes, qui, consulté par son père, répondit que l'"Aigle produirait une pierre qui accablerait les Corinthiens". Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 628 avant J.-C., et y régna environ 30 ans. Périandre son fils, qui lui succéda, eut deux enfants : Cypsèle, qui devint insensé, et Lycophron.

CYR, ou CIRIQ (Saint), fils de sainte Juliette, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Il n'avait alors que 3 ans. Comme ce tendre enfant appelait sa mère, et criait : « Je suis chrétien ! » le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il y a un autre saint Cyr, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRANO (Savinien), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battît en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'"intrépide". Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination, pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur ; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avait reçu 15 mois auparavant. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irréligion. Il avait passé long-temps

Digitized by Google

pour incrédule; mais ce n'était qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : | l'*Histoire comique des états et empires de la lune*; | l'*Histoire comique des empires et états du soleil*. [On voit pourtant, à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux;] | des *Lettres*; | un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semé, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques; | un *Fragment de physique*; | des pièces de théâtre, telles qu'*Agrippine*, le *Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12. [Voltaire, dans son conte de "Micromégas" et Swift, dans ses "Voyages de Gulliver", ont puisé plusieurs de leurs idées dans les *Voyages comiques* de Cyrano.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom était Sulpitius Quirinus. (*Voy*. QUIRINUS.)

CYRIADE, l'un des 29 tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire romain, sous les règnes de Valérien et de Gallien, était fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédait de grandes richesses. Il se livra dans sa jeunesse à la débauche, et, après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor Ier y régnait alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriade, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant passé dans la Syrie, Cyriade saccagea Antioche, qui en était la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste; et, quoique presque tous les soldats perses fussent retournés dans leurs pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands et des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés d'ailleurs de ses déréglements et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriade ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 596, successeur de Jean-le-Jeûneur, prit le nom d'"Évêque œcuménique", ou "universel", et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas, qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit de donner le titre que le patriarche avait usurpé à d'autres évêques qu'à celui de Rome. (*Voyez* PHOCAS). Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (Saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem, vers l'an 334, et l'année d'après prêtre, par saint Maxime, évêque de la même ville. Élevé après lui sur le siége de cette église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Église. Cette querelle person-

Digitized by Google

nelle s'aigrit par la diversité des sentiments. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'Église ; lui faisant un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége; mais son attachement inviolable à la foi de J.-C. le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, dit Orose, de le sacrifier à sa haine, après son retour de la guerre de Perse; mais la mort le prévint, et l'empêcha d'exécuter son détestable projet. » Valens l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut que plus de onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination et son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 35 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra, pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant et appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. Saint Cyrille, qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles : « Le jour des nones, le 7 de mai, vers la troisième heure (vers les neuf heures du matin), il parut dans le ciel une grande lumière en forme de croix, qui s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Olives. Elle fut aperçue, non par une ou deux personnes, mais par toute la ville. Ce n'était pas un de ces phénomènes passagers qui se dissipent sur-le-champ. Cette lumière brilla à nos yeux pendant plusieurs heures, et avec tant d'éclat, que le soleil même ne pouvait l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en même temps de crainte et de joie, coururent en foule à l'église ; les vieillards et les jeunes gens, les fidèles et les idolâtres, les citoyens et les étrangers, tous n'eurent qu'une voix pour louer notre Seigneur J.-C., le fils unique de Dieu, dont la puissance opérait ce prodige; et ils reconnurent tous ensemble la divinité d'une religion, à laquelle les cieux rendaient témoignage. » Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la "Chronique d'Alexandrie", etc. Quant à la lettre de saint Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Père, par Sozomène, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, etc.; mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplaît aux ennemis de la croix de J.-C. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont in-

Digitized by Google

téret d'y en trouver. L'Église grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de saint Cyrille XXIII *Catéchèses*. Les dix-huit premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Église croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulières, mais qui tenaient peut-être aux opinions reçues de son temps. Grancolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4°. D. Toutté, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les "Œuvres" de saint Cyrille, grecque et latine, in-fol., Paris, 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte.

CYRILLE (Saint), patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile, son oncle, en 412, était né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avait assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où saint Chrysostôme fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le nestorianisme faisait alors de funestes ravages dans l'Église. Il écrivit aux solitaires d'Égypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, et au concile œcuménique d'Ephèse, auquel il présida au nom du pape en 431. Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, et tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque; Cyrille fut arrêté; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua Nestorius dans un monastère, et rendit Cyrille à son église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestants, mécontents du zèle qu'il a fait paraître pour l'honneur de la sainte Vierge. Sa fête est célébrée par les Grecs le 18 janvier, et par les Latins le 28 du même mois. Il laissa un grand nombre d'écrits. | *Traité de l'Adoration*, divisé en deux livres. C'est une explication allégorique et morale de divers passages du Pentateuque; | treize livres appelés *Glaphyres*, c'est-à-dire "profonds et agréables". C'est encore une explication allégorique des histoires du Pentateuque, qui ont un rapport visible à Jésus-Christ et à son Église; | *Commentaires sur Isaïe et sur les douze petits prophètes*; | *Commentaires sur l'Évangile de saint Jean*, en douze livres, dont dix seulement sont entiers : on n'a que des fragments du 7e et du 8e; on y trouve une réfutation des manichéens et des eunomiens; | Traité de la Trinité, intitulé le *Trésor*; | sept *Dialogues* sur la Trinité, et deux sur l'Incarnation; | trois *Traités* sur la foi, contre Cérinthe, Manès, Photin, Apollinaire et Nestorius; | cinq livres sur Nestorius; | les douze *Anathématismes*; | deux *Apologies* des douze *Anathématismes*; | *Livre* contre les anthropomorphites; | dix *Livres* contre Ju-

Digitized by Google

lien-l'Apostat, dédiés à l'empereur Théodose; | vingt-neuf *Homélies sur la Pâque*: les évêques grecs les apprenaient par cœur pour les prononcer; | *Lettres canoniques*. Les conciles généraux d'Éphèse et de Chalcédoine adoptèrent la seconde lettre à Nestorius, et celle qui est adressée aux Orientaux; la sixième se trouve parmi les canons de l'Église grecque. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, 1638, 6 tomes in-fol., qui se relient en 7 vol. Le P. Canisius en avait donné une édition très-correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. La Croze ("Histoire du christianisme des Indes", t. I, p. 24) prétend que son ouvrage contre Julien est faible, et ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves et les raisonnements de ce Père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquents, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantages sur un bel-esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens; et quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable; il suit son adversaire pied à pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et profane. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et, quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne sont pas le caractère de ses écrits; mais, malgré la privation de ces avantages, saint Cyrille a expliqué la doctrine de l'Église avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses lettres comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satirique et calomnieuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Pères de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de "généreux défenseur de l'Église et de la foi", de "docteur catholique", et d'"homme vraiment apostolique".

CYRILLE DE THESSALONIQUE (Saint), surnommé, à cause de sa science, le "Philosophe", porta la lumière de l'Évangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Méthodius, qui était son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque temps après la vie monastique, et mourut à Rome. [On ignore l'année de sa mort; les Grecs célèbrent sa fête le 14 février; il est nommé le 9 mars dans le martyrologe romain.] Il a traduit en langue esclavone toute la Bible (et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on aurait soin de lire auparavant l'Évangile en latin au peu-

Digitized by Google

ple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

CYRILLE - LUCAR, né dans l'île de Candie, en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des protestants, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople, en 1621, il continua ses liaisons avec les protestants, et enseigna leurs dogmes dans l'Église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après; et, dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des *Cathéchismes* et des *Confessions de foi*, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé 7 à 8 fois de son Église, et rétabli autant de fois, il finit par être étranglé en 1638, [et selon d'autres, le 27 juin 1637, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. Sa "Vie" a été publiée par le docteur Thomas Smith. — CYRILLE-CONTARI de Bérée, son successeur, anathématisa sa "Confession de foi" dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, et Parthénius, évêque d'Andrinople, mis à sa place, celui-ci assembla, en 1642, un nouveau concile, où la "Confession" de Lucar fut encore condamnée, mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem, en 1672. J. Aymon en a donné une édition avec quelques *Lettres* de Cyrille-Lucar, Amsterdam, 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de Port-Royal, dans la grande "Perpétuité de la foi" : l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la "Perpétuité", etc.

*CYRNÆUS (Pierre), prêtre corse, correcteur d'imprimerie à Venise au XVe siècle, est auteur d'une Histoire *de Rebus Corsicis, usque ad annum* 1506, imprimée dans la "Collection" de Muratori.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie "soleil", selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astiages, roi des Mèdes. Hérodote et Justin après lui ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. (*Voyez* ASTYAGES.) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les com-

Digitized by Google

mencements de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astiages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor, leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action à Abradate, son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais, son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant Jésus-Christ. Cyrus le vainquit à la journée de Thymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différents peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que finit l'empire babylonien, la 21e année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendants qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Égypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui pré-

Digitized by Google

senta le combat, et, par des fuites simulées, l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : « Rassasie-toi du sang dont tu as été altéré. » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, à la fin de l'an 530 avant Jésus-Christ.

CYRUS LE JEUNE, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxerxès, son fils aîné, étant monté sur le trône, Cyrus, jaloux du sceptre, attenta à sa vie. Son complot fut découvert et sa mort résolue; mais Parysatis, sa mère, l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différents prétextes. Artaxerxès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui était l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi, et fut enfin la cause de sa perte? La fameuse Aspasie, ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerxès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. Il serait difficile de dire les obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur marche. Il semble que toute la nature, de concert avec les ennemis qui les harcelaient sans cesse, avait juré leur perte. A la pénible difficulté de passer les fleuves, les montagnes et les défilés, venaient se joindre la pluie, le froid et la neige, de cinq à six pieds de hauteur : et ce qui les incommodait encore plus que tout cela, c'était la faim, ennemi intérieur, bien plus à redouter que tous les ennemis du dehors. Enfin, après cinq mois environ de marche, ils arrivèrent sur le détroit de l'Hellespont, triomphants et victorieux de tous ces obstacles, et des dangers sans nombre qu'ils avaient courus. Cette retraite a toujours passé parmi les connaisseurs pour un modèle parfait en ce genre, et qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet, on ne peut pas voir une entreprise, ni formée avec plus de hardiesse et de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. [L'abbé Pagi a écrit l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, Amsterdam, 1736, in-12.]

Digitized by Google

CYRUS (Flavius), de Panapolis en Égypte, mérita, par son savoir et par son talent pour la poésie, l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, à laquelle il dut son élévation. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre, en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose le Jeune, le peuple cria: « Gloire à Cyrus, il a renouvelé la ville de Constantin ». L'empereur, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée, dans la Phrygie : il mourut saintement. Il n'est resté de lui que sept *Epigrammes* d'un style pur et élégant; on les trouve dans les *Analecta* de Brunck, tom. 2, pag. 454. Cyrus vivait encore vers 460.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites, et approuva l'Ecthèse. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, en 649; cette condamnation fut confirmée au 6[e] concile général, l'an 680. Cyrus mourut l'an 641, après avoir tenu son siége pendant dix ans.

CYTHÉRON, berger de Béotie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage, pour ramener Junon, avec laquelle il était en divorce. L'expédient réussit, et Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cytheronia*, et à Jupiter celui de *Cytheronius*.

CYZ (Marie DE), née à Leyde en 1656, de parents nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Marie se trouva veuve deux ans après, et abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France. Elle y fonda la communauté du « Bon Pasteur », destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir, sous sa conduite, une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui allaient à la conquête de la toison d'or. Ces héros, étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique, les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit de superbes funérailles.

***CZACKI** (Thadé) né à Poryck le 28 août 1765, d'une ancienne et illustre famille de Volhynie,

Digitized by Google

mort en 1813, à Dubno, fut nommé par le roi Stanislas-Auguste Poniatowski membre de la commission du trésor, puis commandant de la starostie de Nowogrodeck, et en même temps chevalier des premiers ordres du pays. Après le partage de la Pologne, il sollicita une place à l'université de Cracovie; puis, Catherine II étant venue à mourir, il rentra en possession de ses biens. Cette réhabilitation ne dura que pendant le règne de Paul Ier. Czacki, obligé de se justifier après la mort de ce prince, parvint à le faire avec tant de bonheur, qu'il fut nommé conseiller privé. A l'époque de la formation de l'université de Wilna, il accepta les fonctions d'inspecteur des écoles de la Volhynie, de la Podolie et du gouvernement de Kiow: il créa plusieurs écoles très-utiles, notamment le "gymnase de Volhynie", et l'"école de mécanique", qu'il dota, soit à ses frais, soit par souscription, de tout ce dont avaient besoin ces divers établissemens. Il publia plusieurs ouvrages, entre autres *Sur les droits de la Pologne et de la Lithuanie, leur esprit, leur origine, leurs rapports*, Varsovie, 1801.

*CZARNIECKI (Etienne), général polonais, né en 1599, fit ses premières armes contre les Cosaques et les Russes, s'éleva bientôt aux premiers grades de l'armée, défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie, assiégée par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il remporta un grand nombre de victoires, et ses manœuvres promptes et savantes rétablirent les affaires de la Pologne. Le roi J. Casimir le récompensa de ses services, en lui donnant à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances. Ce héros, que les historiens polonais ont surnommé "le Duguesclin" de leur nation, mourut à 65 ans au milieu d'une campagne glorieuse qu'il faisait contre les Cosaques en 1664.

CZARTORISKY (Adam-Casimir, prince), sénateur palatin, issu de l'ancienne famille des Jagellon, né en 1731 dans la Lithuanie, mort à Varsovie en 1823, eut une grande part aux tentatives que fit, à diverses époques, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance nationale. Il remplit à cet effet plusieurs missions qui ne furent pas couronnées d'un plein succès. Lorsqu'après le congrès de Vienne (juin 1815), l'empereur Alexandre, reconnu souverain de la Pologne, eut donné à ce royaume une organisation distincte de celle de la Russie, le prince Czartorisky fut élu membre de la commission chargée de soumettre les bases d'une nouvelle constitution à l'acceptation de l'empereur, qui lui donna sa sanction le 25 mars 1815.—Le nom de Czartorisky a marqué d'une manière funeste dans le dernier soulèvement de la Pologne.

* CZECHOWICZ (Simon), peintre polonais, né à Cracovie, vers 1695, perfectionna ses talents à Rome dans l'école de Charles Maratti. Ses qualités morales, sa piété, et sa vie vertueuse ajoutaient un nouveau prix à l'excellence de son génie. Ses principaux *Tableaux* se trouvent dans les églises de Wilna, capitale de Lithuanie. Czechowicz, agé de 83 ans, mourut à Warsovie.

*CZERNI-Georges, ou Le Noir

(Georges Pétrowitsch, dit), généralissime, puis prince des Serviens, etc., né d'une famille noble de la Servie, établie dans les environs de Belgrade, n'était pas encore parvenu à l'âge viril, lorsqu'il fut rencontré par un Turc qui, d'un ton impérieux, lui ordonna de lui faire place, en déclarant que sur son refus il lui ferait sauter la cervelle. Czerni-Georges, irrité de cette menace, lui tira aussitôt un coup de pistolet qui l'étendit mort à ses pieds. Pour éviter les suites de cette affaire, il se sauva en Transylvanie, et entra au service d'Autriche, dans lequel il obtint en peu de temps une place de sous-officier. Son capitaine voulant un jour lui faire infliger une punition corporelle, Czerni-Georges le défia en combat singulier, et le tua. Il retourna alors en Servie âgé de vingt-cinq ans; devint chef des bandes de mécontens qui infestaient les frontières de la Turquie, et que les chrétiens regardaient commeleurs vengeurs ou leurs soutiens; campa dans d'épaises forêts, d'où il faisait des incursions marquées au coin de la cruauté la plus inouïe contre les musulmans, n'épargnant ni âge ni sexe; et étendit ses ravages d'une extrémité de la Servie à l'autre. Le père de Czerni-Georges, qui l'avait rejoint pour se soustraire à la proscription ordonnée par les Turcs, de vingt-cinq des principaux Serviens, indigné des horreurs qui se commettaient sous ses yeux, résolutd'abandonner l'étendard de son fils, et menaça même de faire tomber toute la troupe au pouvoir des Turcs, si elle ne cessait pas une conduite qui ne promettait aucun succès. Czerni-Georges supplia le vieillard de changer de résolution; mais celui-ci persista, et prit le chemin de Belgrade. Son fils le suivit, et, étant arrivé près des avant-postes serviens, il se jeta aux genoux de son père en le priant de nouveau d'abandonner son funeste dessein. Voyant qu'il était inflexible, il tira son pistolet de sa ceinture, fit feu, et devint ainsi l'assassin de son père. Encouragé par les avantages qu'il remporta sur les Turcs, il sortit de ses forêts, attaqua Belgrade le 1er novembre 1800, et s'empara de cette importante forteresse. Déclaré immédiatement généralissime de sa nation, il la gouverna avec un pouvoir illimité, malgré l'opposition d'un sénat ou synode, composé de nobles et de prêtres; et déclara, par un décret, que « pendant sa vie personne ne devait s'élever au-dessus de lui; qu'il suffisait à tout, et n'avait pas besoin de conseillers. » En 1807, il ordonna qu'on pendît un de ses frères qui lui avait manqué de respect, et fit suivre la conquête de la Servie du massacre général de tous les Turcs, sans épargner même ceux qui s'étaient rendus volontairement. Czerni-Georges, attaqué ensuite par une armée de cinquante mille hommes, défendit vaillamment les bords de la Moravie jusqu'à ce qu'il fût enfin accablé par le nombre, puis forcé de céder aux insinuations pressantes du gouvernement russe. Il est problable que, s'il eût eu le moyen de se procurer des officiers pour discipliner les braves Serviens, il eût rétabli l'ancien royaume de Servie, qui, sous Etienne III, résista à toutes les forces des Moghols, et qui renfermait alors la Bulgarie, la Macédoine et la

Digitized by Google

Bosnie. Un traité de paix, conclu en 1812, rendit cette province à la Porte ottomane, et Czerni-Georges se réfugia alors à Saint-Pétersbourg avec le titre de général. Ayant voulu, en 1817, recouvrer un trésor qu'il avait, dit-on, enfoui à Semendria, il se rendit déguisé dans cette ville, fut trahi par son hôte, livré aux Turcs, et décapité au mois de juillet de cette année. Czerni-Georges était d'une haute stature et bien fait; mais sa contenance était désagréable et sauvage; la disproportion de sa figure, la petitesse de ses yeux extraordinairement enfoncés, son front pelé et la manière dont il portait ses cheveux ramassés et tressés, qu'il laissait ensuite pendre sur les épaules, tout en lui annonçait un homme peu ordinaire. La violence de son caractère était masquée par un extérieur froid et apathique; il passait souvent des heures entières sans proférer un seul mot, et ne savait d'ailleurs ni lire ni écrire. Il n'allait à la chasse qu'une seule fois par an, et se faisait alors accompagner par trois ou quatre cents pandours, qui l'aidaient à tuer les loups, les renards, les biches, les chevreuils, qui habitent les forêts de la fertile mais inculte Servie. Le produit de sa chasse était vendu publiquement à son profit.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice, ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose "in statu quo". Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre; et, pour nous servir des paroles de Cicéron, "Nobilissimam familiam, jam ad paucos redactam, pene ab interitu vindicavit". C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux mêmes qui prétendent, contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi long-temps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des jésuites russes, comme l'événement l'a très-bien démontré. Des gens persuadés qu'aucune vérité ne doit être favorable aux jésuites, conviennent de ces maximes incontestables du droit; mais ils se replient sur l'anéantissement du corps, lequel, disent-ils, ne subsistant plus, il était absurde de se conduire comme s'il subsistait encore. On sent à la premiere vue que c'est là "Petitio principii", c'est-à-dire le plus défectueux de tous les arguments. Dès que la loi destructive est nulle, respectivement à tel ou tel objet, ou telle région, cet objet subsiste comme si la loi n'était pas advenue. L'exemple des mariages clandestins est parfait, et d'une application exacte

Digitized by Google

dans tous les points que la comparaison présente. « Qui pourra jamais, soutenir avec une apparence de vérité, que, tandis que les canons d'un concile universel, généralement reconnu comme tel par tous les catholiques, en matière de sacrements, sont de nul effet, s'ils ne sont pas publiés; un simple bref touchant des religieux dont l'existence ne touche en rien au corps de la religion, a force de loi sans la promulgation locale? en un mot, que les mariages clandestins sont valides en Angleterre, uniquement parce que ce canon du concile de Trente n'y a pas été publié; que les catholiques peuvent en toute conscience se régler sur la nullité de la loi à leur égard : tandis que l'on soutiendrait qu'un bref papal doit être en vigueur (et cela dans une affaire absolument indifférente à la religion), là où il ne s'en est fait aucune espèce de publication. Pour établir ce paradoxe, il faut prouver de deux choses l'une, ou qu'un bref du pape est supérieur à tous les canons d'un concile général présidé par le pape même; ou que l'existence ou la non-existence d'un ordre religieux est une matière plus essentielle que celle des sacrements, et doit par conséquent être réglée sur des principes tout différents. J'attends le jurisconsulte, théologien, moraliste, canoniste, etc., qui nous fasse voir l'une ou l'autre de ces curiosités. Czerniewicz mourut le 18 juillet 1785, âgé de 57 ans, à Stayki, village appartenant au collége de Polocz. Après sa mort on vit circuler en Pologne et en Russie un écrit où l'on fait une pleine apologie de ce religieux, que les ennemis de la société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du saint-siége. L'auteur de cet écrit, après avoir montré, par l'exemple d'un grand nombre de saints, que les décrets pontificaux, en matière de discipline, et en particulier relativement aux ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte : « Il savait tout cela : cependant il n'osa encore suivre cette route que lui avaient ouverte et tracée tant de saints, et pendant tant de siècles. Bien loin de là, voulant montrer pour le bref du pape une obéissance jusqu'ici sans exemple, il adressa à l'impératrice de Russie un mémoire pour qu'il fût permis aux jésuites de la Russie-Blanche de se conformer aux volontés du pontife, promettant que ces jésuites, étant sécularisés, travailleraient avec autant de zèle et d'ardeur qu'auparavant à se rendre utiles.... Il donna encore une autre preuve de sa soumission au bref de Clément XIV. Quoique son ordre subsistât en son entier dans la Russie-Blanche, six ans s'écoulèrent sans qu'il osât recevoir des novices, malgré qu'il y eût un noviciat de jésuites au collége de Polocz; et il ne rouvrit ce noviciat qu'après en avoir obtenu, le 28 juin 1779, une permission formelle et authentique de de l'évêque diocésain, aujourd'hui archevêque de Mohilef, qui avait lui-même reçu à ce sujet, du pape Pie VI, un plein pouvoir signé à Rome le 13 août 1778, avec le titre et le caractère de délégué apostolique. Enfin, sur l'ordre donné en forme d'ukase par l'impératrice, le 5 juillet 1782, et l'approbation du même prélat,

Digitized by Google

les jésuites de la Russie-Blanche s'étant assemblés en congrégation générale au collége de Polocz, élurent le 17 octobre 1782, pour vicaire-général, avec toute l'autorité de général, le père Czerniewicz, qui a vécu dans cette charge deux ans neuf mois et un jour.

---

*DABADIE (Jean-Melchior), né en 1748 à Castelneau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées), mourut en 1820. Cet ancien membre de l'assemblée constituante, nommé député aux états-généraux de 1789 à son retour de l'expédition d'Amérique, se rendit utile comme membre du comité militaire, et rejoignit l'armée du nord aussitôt que s'ouvrit la campagne de 1792. La carrière militaire du général Dabadie embrasse les différentes campagnes qui suivirent celle de 1792 jusqu'à 1815, époque vers laquelle il fut mis à la retraite.

DABILLON (André), fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie, et retint Dabillon pour son grand-vicaire. Celui-ci mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de théologie, entre autres: *Concile de la grâce, ou Réflexions sur le second concile d'Orange de l'an* 529*, et le parfait accord de ses décisions avec celles du concile de Trente*, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE (Jean), notaire au Pont-Saint-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages, de la Passion, que l'on distingue de celui de Jean-Michel, par "Quod secundum legem debet mori"; il paraît avoir été imprimé à Lyon, in-4° et in-8°; mais il est également rare dans chacun de ces deux formats.

* DACE ou DACIA (Pierre DE), recteur de l'université de Paris en 1326, et plus tard chanoine de l'église de Ribe, dans le Jutland, dont il était originaire, a écrit un *Traité du Calendrier* et un *Comput ecclésiastique*, restés manuscrits à la bibliothèque de Copenhague. Le dernier a été traduit en latin dans le tome 6 des "Scriptores rerum danicarum".

DACH (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous Spranger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *Tableaux* qu'il fit pour ce prince sont d'un bon goût. Dach mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et très-regretté par l'usage qu'il avait fait de son crédit.

DACIER (André), né à Castres le 6 avril 1651 d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous le savant Tanneguy Lefèvre, alors entièrement occupé de l'éduca-

Digitized by Google

tion de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante et ils furent depuis aussi pieux que savants. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savants destinés à commenter les anciens auteurs, "pour l'usage du dauphin". Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier; l'académie des inscriptions en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut le 18 septembre 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *Traductions* d'auteurs grecs et latins; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle : ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien qu'il n'en devînt amoureux; il était incapable d'y apercevoir des défauts, et pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire dans quelques sentences sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Évangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle union, disait Tertullien, et quel rapport peut-il y avoir entre Jérusalem et Athènes, l'académie et l'Église, les disciples de la Grèce et ceux de Jésus-Christ? Les uns se tourmentent pour paraître vertueux, les autres désirent uniquement de l'être, etc. » (*Voy.* ÉPICTÈTE.) On a de Dacier : | une *édition* de Pompeïus Festus et de Valerius Flaccus, "ad usum Delphini", in-4°, Paris, 1681, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. | Nouvelle *Traduction* d'Horace, accompagnée d'observations critiques, 1681-1689, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version, s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à changer le livre qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait "les révélations de M. Dacier". | *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12; | la *Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques, dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition; | les *Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°, Paris, 1721, réimprimées en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1724; traduction plus

Digitized by Google

fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage; Dacier n'a guère que le mérite et l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la grâce et la finesse. » Pavillon disait que "Dacier était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité". Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût dont ils avaient puisé la recette dans Athénée. | l'*OEdipe et* l'*Electre* de Sophocle, in-12, version assez fidèle, mais assez plate; | les *OEuvres d'Hippocrate*, en français, avec des remarques, Paris, 1697, in-12; | une partie des *OEuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12; | *Manuel d'Epictète*, Paris, 1715, in-12 : il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par Formey. Dacier eut part à *l'Histoire métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2,000 livres. [On conserve du même auteur des *Notes* manuscrites *sur Quinte-Curce*.]

DACIER (Anne Le Fèvre), femme du précédent, fille de Tanneguy Lefèvre, naquit à Saumur en 1651. Elle eut les talents et l'érudition de son père, et commença à se faire connaître dans la littérature par sa belle édition de Callimaque, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques; elle mit ensuite au jour de savants *Commentaires sur plusieurs auteurs, pour l'usage de monseigneur le Dauphin. Florus* parut en 1674, *Aurelius Victor* en 1681, *Eutrope* en 1683, *Dyctis de Crète* en 1684. Son mari partagea ses travaux; ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnait de grandes espérances, mourut en 1694; une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : | une *Traduction* de trois comédies de Plaute : l'*Amphitryon*, le *Rubens* et l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avait entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Ayant appris que Molière devait donner une comédie "sur les Femmes savantes", elle supprima sa dissertation. | Une *Traduction* de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, avec une *Préface*, et des *Notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que madame Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. Madame Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y

Digitized by Google

opposa que de l'esprit et de la douceur. L'ouvrage de La Motte semblait être d'une femme galante pleine d'esprit, et celui de madame Dacier d'un pédant de collége. Elle ne ménagea pas plus le père Hardouin, qui était entré dans ce différend. On a dit qu'elle avait répandu plus d'injures contre le détracteur d'Homère, que ce poète n'en avait fait prononcer à ses héros. On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes, qui, à la vérité, sont aussi, souvent, les travers des hommes; mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques. (*Voyez* La Fayette, Geoffrin, Graffigny, Tencin; Suze.) On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des "Femmes savantes"; et par l'anecdote que nous avons rapportée, il paraît qu'elle l'a cru elle-même. | Une *Traduction* du "Plutus" et des "Nuées" d'Aristophane, Paris, 4 vol. in-12, 1684; | une autre d'Anacréon et de Sapho, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talents ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Madame Dacier avait encore fait des *Remarques sur l'Écriture Sainte*, et on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours, « qu'une femme doit lire et méditer l'Écriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; mais que le silence doit être son partage, suivant le précepte de Saint Paul. » Ce qui porte à croire, que, naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entraînaient quelquefois la prétention et la suffisance du savoir. On doit encore à madame Dacier, | une *Traduction* des Comédies de Térence.

* DACIER (Bon-Joseph), secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'académie française, et de celle des sciences morales et politiques, l'un des conservateurs-administrateurs de la bibliothèque du roi, né en 1742 à Valognes, mourut à Paris en février 1833, âgé de 91 ans. Dacier termina ses études à Paris, et fut présenté par Foncemagne à l'académie des inscriptions où il fut admis en 1772, et dont il devint secrétaire perpétuel en 1782, fonctions qu'il n'a cessé de remplir que dans l'intervalle de la suppression des académies, de 1793 à 1795. Le choix de l'académie fut pour elle d'une grande utilité. Dacier ayant réussi à faire doubler la valeur du jeton de présence accordé aux académiciens, à faire augmenter le nombre des pensionnaires, et à fonder le comité des manuscrits, qui publia à bientôt dix volumes de *Notices* et *Extraits* d'ouvrages inédits en langues anciennes et modernes, tirés de la bibliothèque du roi et autres établissements publics. En 1784, Dacier fut nommé par Monsieur (depuis Louis XVIII) historiographe des ordres réunis de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont ce prince était grand-maître. Il fit partie, en 1790, de la municipalité de Paris que destitua la municipalité

improvisée dans la matinée du 10 août 1792. Nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque nationale en 1800, et membre du tribunat en 1802, ce savant n'en continua pas moins ses nombreux travaux. Il publia, | sans nom d'auteur, avant sa réception à l'académie, une *Traduction* d'Elien; | la *Cyropédie*, traduite de Xénophon, 1777, 3 vol. in-12; | "Recueil des travaux de l'académie des inscriptions et belles-lettres", 10 vol. in-8°; | *Rapport* présenté en 1808 à l'empereur *sur les Progrès des sciences historiques et de la littérature depuis* 1789. Toute la partie relative à l'*Histoire de l'académie*, et un grand nombre de *Mémoires*, sont de lui. | *Eloges des Académiciens*; | *Notices* et *Extraits* de manuscrits de la bibliothèque du roi; | *Histoire et Travaux de la classe de littérature ancienne et moderne, et de la nouvelle académie des belles-lettres, réorganisée en* 1816. Ce recueil comprend l'Histoire et les Mémoires de cette compagnie savante, depuis sa réorganisation consulaire jusqu'en 1817, et les éloges des académiciens morts dans cet intervalle. | *Notices historiques sur la vie et les ouvrages de Du Theil et de Heyne, associé étranger,* 1816; | *Iconographie ancienne* de M. Visconti, 1811, 3 vol. in-4°. Dacier rédigea en grande partie le texte de cet ouvrage. | *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1819. Dacier s'occupa pendant plusieurs années d'un travail fort important sur l'historien Froissart, travail qui servit de base à l'édition donnée par M. Buchon. Dacier fut nommé l'un des assistants ou conseillers du "Journal des Savants", rétabli par une ordonnance du roi, de 1816. Membre de la légion-d'honneur, depuis la création de cet ordre, il en devint officier après la première restauration. Il fut nommé plus récemment chevalier de St-Michel. Membre de l'académie depuis 61 ans, il était le vétéran de tous les académiciens.

* DACIO ou Dacius, évêque de Milan, vivait dans le sixième siècle. En 555, il encouragea les habitants de cette ville à se défendre contre les Goths qui les assiégeaient; la ville fut prise, 3,000 personnes furent passées au fil de l'épée, et Dacio se sauva. Il a laissé une *Chronique*, où il parle de l'hymne "Te Deum laudamus".

DACTYLES, Idéens, ou Corybantes, ou Curètes. Les uns étaient enfants du Soleil et de Minerve, les autres de Saturne et d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; et ils empêchèrent par leurs danses que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'aurait dévoré.

* DAEHNERT (Jean-Charles), professeur de philosophie et de droit à l'université de Greisfswald, né à Stralsund, en 1719, mort le 5 juillet 1785, publia de 1743 à 1784, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la jurisprudence, et la philologie des langues du nord. Les principaux sont : | *Nouvelles critiques*, ouvrage périodique, 1750-1754, 5 vol. in 4°; | *Bibliothèque poméranienne*, ouvrage périodique, 1750-1756, 5 vol. in-4°; | *Histoire de Suède, par Orlof Dalin, traduite du*

Digitized by Google

suédois, 1756 - 1762, 4 vol. in-4°; | *Evénements remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, 1757, in-8°; | *Rapports qui ont existé de tous temps entre le royaume de Suède et la Poméranie*, 1763, in-4°, etc. Il fut aussi l'éditeur de la "Bibliotheca Runica" de Jean Erichson, Upsal, 1766, petit in-4°.

DAELMAN (Charles-Guislain), né à Mons, en Hainaut, en 1660, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scolasticomorale*, qui a été imprimée plusieurs fois, en 9 vol. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est le mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes et sans développement; ce sont plutôt des lieux oratoires (loci oratorii).

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au désir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. « Je suis, lui dit-il, trop payé, par l'honneur que votre majesté me fait. » Les princes qui règnent par la vérité et la justice, sont plus puissants et plus riches par le cœur de leurs sujets, que par toutes les ressources du despotisme et de l'artifice.

* DAENDELS (Herman-Guillaume), né à Elburg vers 1760, avocat à l'époque des troubles de la Hollande, commença très-jeune à se faire remarquer dans le parti des patriotes contre le stathouder, en 1784 et 1785, et se réfugia en France après la défaite de ce parti, en 1788. Au moment de la guerre de 1792, Dumouriez l'employa comme lieutenant-colonel dans son expédition contre la Belgique; et Pichegru s'en servit, en 1794, en qualité de général de brigade dans la division que commandait Moreau. Daendels s'empara le 28 décembre, de l'île de Bommel et du fort Saint-André; et rentra, le 20 juin 1795, comme lieutenant-général au service de la Hollande, où il se montra, en 1797 et 1798, favorable aux divers changements qui amenèrent la formation du directoire batave. En 1799, lorsque les Anglo-Russes effectuèrent une descente en Hollande, le général Daendels commandait l'armée hollandaise, et montra de l'intrépidité, mais peu d'intelligence. Il fit, en 1806, la campagne contre les prussiens, s'empara de l'Oost-Frise au mois d'octobre, et établit son quartier-général à Embden. Il fut nommé alors gouverneur de Munster et colonel-général de la cavalerie hollandaise. Il prêta, le 13 février 1807, serment de fidélité au nouveau roi de Hollande, qui venait de le nommer maréchal de ses armées, gouverneur-général de l'Inde et grand'croix de l'ordre royal de l'Union; mais il fut remplacé dans son gouvernement par le général Jansens, le 25 avril 1811. Revenu en France immédiatement après la réunion de la Hollande, il fit la campagne de Russie; et

après les désastres de cette guerre, fut chargé de la défense de Modlin, où il se fit remarquer par sa conduite ferme et courageuse. Nommé depuis lors gouverneur-général des forts hollandais sur la Côte d'Or en Afrique, il mourut en 1818, à l'âge de cinquante-huit ans.

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, né vers l'an 600, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Après la mort de Charibert, son frère, dont il avait inutilement tenté, pendant sa vie, d'envahir l'héritage, il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. [Son règne fut aussi souillé par plusieurs cruautés dont nous ne rapporterons que la suivante. Il avait accueilli les Bulgares qui fuyaient devant les Huns, et leur avait cédé une portion de terrain; craignant, sans motif antérieur, qu'ils ne se rendissent maîtres du pays qu'il leur avait accordé, il les fit égorger dans une seule nuit au nombre de dix milles familles.] Ce fut Dagobert qui publia les *Lois des Francs*, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Épinay en 638, âgé d'environ 38 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de saint, ainsi qu'à plusieurs rois de la première race. Il faut avouer que c'étaient d'étranges saints. « Ils ne valaient rien, tous tant qu'ils étaient », dit l'abbé Longuerue, toujours un peu exagérateur. « Quelle cruauté, qu'elle barbarie dans Clotaire Ier, assassinant lui-même ses neveux de sa propre main! Dans le traitement que fit Clotaire II à ses cousins et à Brunehaut. Quelle impudicité dans Dagobert Ier! On pourrait louer tous ces gens-là, comme Cardan a fait le panégyrique de Néron. » Parallèle outré et injuste. Entre ces rois français et les monstres de Rome, la distance est immense. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert que l'autorité des "maires du Palais" absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (Saint), le jeune, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et, sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfants. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monastères, et fut assassiné en 679, par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierri seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie, craignant de tomber sous

Digitized by Google

la domination d'Ébroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois : Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps, qui donnait ce titre à ceux qui périssaient injustement, après avoir bien vécu. [D. Bouquet croit que c'est un autre Dagobert qu'on honore dans cette ville comme martyr.] Le père Wilthelm, jésuite, a publié les *Actes* de ce prince, Molsheim, 1623, in-4°; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4°; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert III, roi de Neustrie en 711, mourut le 17 janvier 715. Il laissa un fils nommé Thierri, auquel les Français préférèrent Childéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le père Godefroid Henschenius a publié : « De tribus Dagobertis Francorum regibus », Anvers, 1653, in-4°, ouvrage curieux et savant.

*DAGOBERT (Louis-Auguste), né à Saint-Lô vers 1750, parvint successivement au grade de maréchal-de-camp, et fut envoyé en cette qualité, en 1792, à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron. Il se distingua particulièrement auprès de Nice et du Col de Negro. Nommé général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, il la trouva dans un état de désorganisation et de faiblesse tel, qu'il crut devoir venir lui-même à Paris pour réclamer des secours. Il fut mis en prison, et se trouva très-heureux d'en sortir, à condition qu'il retournerait à son armée. Malgré l'infériorité du nombre, il se rendit maître de Puicerda, défendit avec courage Mont-Louis, fit éprouver aux Espagnols d'assez grands échecs à Olette, à Campredon, et les défit ensuite entièrement à Urgel (10 avril 1794), dont il s'empara. Mais il acheta cette victoire au prix de sa vie; il mourut dix jours après, des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille. La convention ordonna que le nom de ce général fût inscrit sur une des colonnes du Panthéon. On connaît de lui : *Nouvelle Méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines, pour être particulièrement l'ordonnance des Français*, 1793, in-8°. Cet ouvrage eut peu de succès.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentait sous la figure d'un homme dont les jambes étaient jointes aux aines, et qui n'avait point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter, et d'autres Vénus; mais il est très-douteux que ces divinités grecques existassent déjà au temps de Dagon; il est certain au moins qu'elles n'étaient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'arche d'alliance, et l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouvèrent le lendemain l'idole renversée et brisée.

*DAGOTY (Jacques Gautier), peintre, graveur, anatomiste, né à Marseille vers 1710, mort en 1785, se dit l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs

Digitized by Google

naturelles, bien qu'un artiste nommé Leblon eût employé avant lui un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, au lieu des quatre employées par Gautier. On a de celui-ci plusieurs ouvrages : | *Myologie de la Tête*, en 8 pl. coloriées, Paris, 1745, grand in-4° ; | *Myologie du Pharinx, du Tronc et des extrémités*, en 12 pl., ibid., 1748, grand in-4° : ces deux collections, gravées d'après les dissections et avec des tables explicatives de Duverney, ont été réunies sous le titre de *Myologie complète*, ou *Description de tous les muscles du corps humain*, en 20 pl., Paris, 1746, grand in-4° ; | *Anatomie complète de la Tête et de toutes les parties du Cerveau*, 8 pl. avec les tables explicatives, ibid., 1748, in-4° ; | *Anatomie générale des Viscères, angéiologie et névrologie*, etc., en 18 pl., ibid., 1752, in-4° ; | *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, etc., en 20 pl., Marseille, 1759, 1763 et 1770, in-fol. ; | *Exposition anatomique des maux vénériens*, etc., en 4 pl., Paris, 1773, in-fol. ; | *Exposition anatomique des organes des sens*, etc., 7 pl., ibid.. 1775, in-fol. ; | *Anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme*, etc., ibid., 1778, 1785, 8 pl. in-fol. Parmi les autres ouvrages de J. Gautier Dagoty, nous citerons : | *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs*, Paris, 1749, in-12 ; | *Nouveau Système de l'Univers*, ibid., 1750-1751, 2 vol. in-12. ; | *la Zoogénie*, ou *Génération des animaux*, Paris, 1750, in-12 ; | *Observations sur la Physique, l'Histoire naturelle et la Peinture* (origine primitive du "Journal de Physique"), 18 numéros, publiés de 1752 à 1755 ; | *Observations sur la Peinture et les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; | *Collections de Plantes usuelles gravées en couleurs*, ibid., 1767, in-4°. — *Dagoty (Arnaud-Eloy Gautier), fils du précédent, succéda à son père dans l'art de graver et d'imprimer avec les 4 couleurs (le noir, le blanc, le jaune et le rouge).

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, mort à Courbevoie en 1745, avait été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui : | un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités ; | un petit ouvrage en français, contre les "Avertissements" de M. Languet, archevêque de Sens. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de Guyomar dans son roman de "Gil-Blas". [Ce célèbre professeur de philosophie croyait que les bêtes avaient une âme, mais une âme incapable de réflexion. Le P. Grégoire-Martin, minime, a traduit en français la partie du cours de philosophie de Dagoumer, relative à l'âme des bêtes. Lyon, 1758, in-4° de 16 pages.]

* DAGUES DE CLAIRFONTAINE (Simon-Antoine-Charles), né au Mans en 1726, membre de l'académie d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, a laissé les ouvrages suivants : | *Eloge historique d'Ab. Duquesne*, 1766, in-8° ; | *Anecdotes historique, morale et littéraire du règne de Louis*

Digitized by Google

XV, 1767, in-12; | *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine* (Marie Leczinska), 1768, in-8°; | *Bienfaisance française*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8°, ouvrage peu remarquable. Le même auteur a publié une nouvelle édition de la "Vie de Nicole" par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la vie de ce dernier, Liége (Paris), 1767, in-12.

* DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, naquit le 1er décembre 1707 à Beaume-les-Dames en Franche-Comté. Lorsque la société fut supprimée, il se retira à Besançon, où il termina, en 1775, une vie entièrement remplie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il laissa les ouvrages suivants : | *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; | *Exercices du chrétien*, Lyon, 1758, in-12; | *la Consolation du chrétien dans les fers*, ou *Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759, in-12; | *Exercices chrétiens des gens de guerre*, 1759, in-12. Ces ouvrages sont écrits avec onction.

* DAIGNAN (Guillaume), né à Lille en 1732, fut reçu docteur en médecine dans l'université de Montpellier. Etant entré au service des hôpitaux militaires, il vint ensuite se fixer à Paris, où il acheta une charge de médecin ordinaire du roi, qu'il perdit à la révolution. Nommé membre du conseil de santé des armées sous la convention, il obtint sa retraite comme premier médecin des armées, et mourut à Paris le 16 mars 1812. Daignan a composé : | *Maladies, traduites du latin de Baglivi*, Paris, 1757, in-12; | *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8°; | *Mémoires sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de genièvre dans les pays marécageux*, St-Omer, 1777, in-4°, Dunkerque, 1778, in-8°; | *Adnotationes breves de febribus*, avec le français en regard, Paris, 1783, in-8°; | *Ordre du service des hôpitaux militaires*, Paris, 1785, in-8°; | *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1787, in-8°; | *Mémoires sur les moyens d'extirper la mendicité en France*, Paris, 1802, in-8°; | *Plan général pour remédier aux principales causes qui nuisent à la constitution de l'homme*, Paris, 1802, in-8°; | *Centuries médicales du XIXe siècle*, Paris, 1807-1808, 2 vol. in-8°; | *Echelle de la vie humaine*, ou *Thermomètre de santé*, Paris, 1811, in-8°.

DAILLÉ (Jean), né à Chatellerault le 6 janvier 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis-Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après; et mourut à Paris le 15 avril 1670. Les protestants font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'il sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont : | *Traité de l'emploi des SS. Pères, pour le jugement des différends de la religion*, Genève, 1632, in-8°; traduit en latin par Mettayer, Genève, 1656, in-4°; et en anglais, Londres, 1651, in-4°; traduction attribuée à Thomas

Digitized by Google

Smith, qui la désavoua, quoique la préface soit évidemment de lui. Cet ouvrage est très-estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition; en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant anglais, auteur d'une traduction anglaise des *Apologies du christianisme* de saint Justinien et de Tertullien. (*Voy.* Traité historiq. et dogm. de la religion, par Bergier, tome 11.) (*Voy.* BARBEYRAC). | *De pœnis et satisfactionibus humanis libri* VII, in-4°, Amsterdam, 1649; | *De jejuniis et quadragesima*, in-8°; | *De confirmatione et extrema unctione*, in-4°, Genève, 1669; | *De cultibus religiosis Latinorum libri* IX, Genève, 1671, in-4°; | *De fidei ex Scripturis demonstratione*, etc.; | des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Écriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savants.

*DAILLON (Benjamin DE) de l'ancienne famille du Lude, était ministre protestant à la Rochefoucault, lorsqu'il fut accusé, en 1684, d'avoir souffert des relaps. On le mit en prison; mais le parlement le fit élargir, en 1685, en ordonnant la démolition du temple de la Rochefoucault. Après la révocation de l'édit de Nantes, Daillon se retira en Angleterre, et mourut ministre de Caterlough en Irlande. Il avait une opinion singulière sur le diable, qu'il réduisait à un seul, et sur les maladies qu'on traitait de possession du démon. Son opinion est consignée dans un petit ouvrage intitulé : *Examen de l'oppression des réformés en France*, Amsterdam, 1687, in-12. Ce titre ne convient qu'à la première pièce du Recueil; aussi y mit-on une addition en 1691, avec l'*Explication de la doctrine des démons, où l'on prouve qu'il n'y a qu'un diable, dont on examine le pouvoir.* Daillon avait un frère, nommé Jacques, qui prit le titre de comte de Lude, en 1685. Celui-ci entra dans le clergé anglican, sous Charles II. Il était partisan de l'obéissance passive envers le roi; cependant, à l'avénement du roi Guillaume, il suivit l'exemple du clergé. Mais, en 1695, ayant parlé en faveur du roi Jacques, dans un *Sermon*, on lui fit son procès; et, ayant refusé de prêter le serment de fidélité, il perdit le bénéfice qu'il avait, et se retira à Londres, où il mourut en 1726, à plus de 80 ans. Il avait publié, en 1723, in-8°, un ouvrage en anglais, sur la *Démonologie*, où il soutient les opinions de son frère. Il avait aussi donné, en 1621, un petit traité de controverse, en anglais, intitulé : *La Cognée à la racine du Pa-*

Digitized by Google

pisme, contre la profession de foi que Pie IV envoya au concile de Trente, en 1545.

*DAIMBERT, que quelques historiens appellent Dagobert, était évêque de Pise vers la fin du XIe siècle. Le pape Urbain II, à la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde, lui conféra en 1092 la dignité d'archevêque de Pise, quoique cette ville ne fût alors qu'un évêché. Ce pape lui accorda ensuite la souveraineté de l'île de Corse, à condition de payer tous les ans au palais de Latran 50 livres, monnaie de Lucques. Daimbert assista au concile de Clermont en novembre 1095, où Urbain prêcha la première croisade. Daimbert se croisa, et se dirigea vers la Palestine, à la tête des Pisans et des Génois; mais Godefroy était déjà maître de Jérusalem lorsqu'il y arriva. Il fut nommé patriarche latin de la ville sainte, et Godefroy fut obligé de lui abandonner la souveraineté du quart de la ville de Jaffa et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. A la mort de Godefroy, le patriarche disputa le royaume de Jérusalem à Baudouin Ier; mais il fut contraint de céder, et de couronner lui-même le nouveau roi. Ils ne tardèrent pas à renouveler leurs démêlés. Daimbert, expulsé de son église, se retira à Rome pour y implorer le secours du saint-siège. Il obtint de Pascal II une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem pour la faire mettre à exécution, lorsque la mort l'arrêta en Sicile au mois de juin 1107.

*DAIMBERT, d'une famille noble, fut élu archevêque de Sens en 1097. Ives de Chartres lui refusa la consécration épiscopale, parce que son élection avait été faite tumultuairement, et consulta sur cette affaire l'archevêque de Lyon. Ce prélat approuva sa conduite, et lui permit cependant de sacrer Daimbert, à condition que ce dernier reconnaîtrait la primatie de l'église de Lyon. Cependant Ives suspendit encore la consécration, et Daimbert prit le parti de se rendre à Rome, où le pape Urbain, après l'avoir ordonné évêque, lui donna le "pallium". A son retour, il reconnut la primatie de l'archevêque de Lyon; il paraît cependant que cette suprématie ne fut pas bien établie, du moins quant à l'église de Sens, puisque Louis-le-Gros la contesta. Ce prince, n'ayant pas voulu être sacré par Adolphe, archevêque de Reims, parce que, élu par le clergé, il avait pris possession de ce siége sans attendre le consentement du roi, se fit couronner et sacrer à Orléans en 1108 par l'archevêque de Sens. Daimbert mourut en 1122.

DAIN (Olivier LE), fils d'un paysan de Thiell en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du règne de Charles VIII, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était "Olivier le

Diable" ou "le Mauvais". Louis XI lui donna celui de "le Dain" en l'anoblissant.

*DAINTE (Jean DE LA), prêtre, docteur en théologie, chanoine de Chartres, mort le 8 mars 1763, n'est connu que comme l'un des auteurs du "Journal des savants".

*DAIRE (Louis-François), né à Amiens le 6 juillet 1713, entra dans l'ordre des célestins à l'âge de 19 ans. Daire professa la philosophie et la théologie à Paris, pendant trois ans. Il alla ensuite en 1740 à Rouen, où il s'appliqua à l'étude des lettres; il fut sous-prieur dans cette ville, ensuite à Lyon, à Amiens, et à Paris, puis prieur d'Escrimont en Beauce. Il était prieur de la maison de Metz, lorsqu'en 1768 il fut nommé député du clergé régulier. On lui confia ensuite la Bibliothèque des célestins de Paris, avec le soin de remettre dans la Bibliothèque du roi tous les livres précieux que pouvaient posséder les maisons de la congrégation. Son ordre ayant été supprimé, le père Daire se retira à Amiens, et ensuite à Chartres, où il mourut le 18 mars 1792, laissant: | *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12; | *Almanach de Picardie*, pendant plusieurs années; | *Histoire civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. in-4°. Cette *Histoire* vient jusqu'à l'année 1752. Le Journal des savants relève quelques erreurs échappées au P. Daire dans cet ouvrage. | *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Mont-Didier*, 1765, in-12; | *Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps jusques aujourd'hui*, 1769, in-12; | *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1758, in-12; | *Vie de Gresset*, 1779, in-12; | *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4°; | *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doulens*, 1784, in-12, avec une *notice sur Michel Fresnoy*, né à Amiens; | *Histoire d'Encre, aujourd'hui Albert, et du bourg de Grandvilliers* : ces *Histoires* forment chacune un petit volume in-12; | *Vie de Joseph Vallart*, insérée dans le "Magasin encyclopédique" de juillet 1812. Le P. Daire était instruit et surtout laborieux.

*DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur, naquit à Murot, en Cominge, le 13 juin 1753. Son père le destina d'abord au barreau; mais le jeune Dalayrac, entraîné par son goût pour la musique, négligeait entièrement l'étude des lois; il fut ensuite placé dans les gardes du comte d'Artois, et vint à Paris en 1774. Dalayrac s'y lia avec Grétry, Saint-Georges, et surtout avec Sanglé, qui lui apprit les premiers éléments de la composition. Il débuta en 1781 par *Le Petit Souper* et *Le Chevalier à la mode*, au théâtre de l'Opéra-Comique, pour lequel il travailla 28 ans. Il composa cinquante-six opéras, dont les principaux sont | *Nina*; *Les deux Petits Savoyards*; | *Azemia*; | *Raoul sire de Créqui*; | *Camille, ou le Souterrain*; | *Roméo et Juliette*; | *Adolphe et Clara*; | *Le Château de Monténéro*; | *Gulistan*; *Picares et Diégo*; | *Maison à vendre*. Dalayrac, qui compta presque autant de succès que de compositions, était doué d'une imagi-

Digitized by Google

nation féconde, on peut dire intarissable; et il a plus que tout autre réussi dans les genres les plus opposés. Ce compositeur mourut à Paris le 27 novembre 1809, âgé de 56 ans.

* DALBERG (Charles-Théodore-Antoine, baron DE), naquit le 8 février 1744, à Hernsheim près Worms, d'une des plus anciennes familles d'Allemagne. Il fut successivement chanoine capitulaire de Mayence, de Worms et de Wurtzbourg, conseiller intime de l'évêque de Mayence, gouverneur civil de la principauté d'Erfurt, président de l'académie de cette ville, co-adjuteur de l'électeur de Mayence, archevêque de Tarse, co-adjuteur de l'évêque de Constance, évêque de Constance en 1799, prince-primat, grand-duc de Francfort, etc. Il avait publié, à 23 ans, un ouvrage intitulé *Réflexions sur l'univers*, et plusieurs *Articles* dans un sens tout-à-fait philosophique; il gouverna la principauté d'Erfurt d'après les mêmes idées; en 1799 il prit possession de la principauté de Constance, et succéda en 1802 à l'ancien électeur de Mayence. L'électorat ayant été diminué par les concessions que l'on avait faites à la France, on l'indemnisa par la principauté de Ratisbonne et le comté de Vetzlar, avec le titre d'électeur archi-chancelier de l'empire. Dès lors on le vit séculariser tous les chapitres et les couvents et se rapprocher du gouvernement français en abandonnant la maison d'Autriche. En 1804 il assista au couronnement de Buonaparte: accueilli par la cour, il fut reçu à l'institut à la place de Klopstock. Plus tard il obtint la principauté de Francfort, devint prince-primat, et reçut la principauté de Fulde et le comté de Hanau, avec le titre de grand-duc, à condition, qu'il nommerait pour son successeur Eugène Beauharnais. Dalberg, pressentant en 1813 sa chute prochaine, renonça librement à ses dignités, et confirma la donation qu'il avait faite à Beauharnais. Mais les souverains alliés n'y consentirent point, et ne laissèrent à Dalberg que l'archevêché de Ratisbonne, où il se retira et mourut le 10 février 1817. On conçoit que sa conduite avait dû lui attirer de vifs démêlés avec les cours d'Allemagne et de Rome. Outre plusieurs *Mémoires* sur différentes matières d'administration, sur les mathématiques, sur les beaux-arts, etc., insérés dans les journaux allemands, Dalberg composa un grand nombre d'ouvrages. | *Réflexions sur l'univers*, dont la 10e édition avait paru en 1768; | *des Rapports entre la morale et la politique*, 1780; | *de la Connaissance de soi-même comme principe général de la philosophie*, Erfurt, 1793, in-8°; | *du Maintien des constitutions des états*, ibid., 1795, in-4°; | *de l'Utilité de la stéatite pour les ouvrages de l'art et surtout pour les gravures en pierres fines*, ibid., 1800, in-8°; | *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*; | *Periclès*, 1806, etc.

* DALBERG (Wolfgang-Hériebert, baron DE), poète allemand, ministre-d'état du grand-duc de Bade, etc., frère du précédent, né en 1750 près de Worms, mourut en 1806, à Manheim, ville où il fonda un

Digitized by Google

théâtre qui, par ses soins, devint l'un des premiers de l'Allemagne. Il laissa, outre plusieurs *Traductions* ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, les pièces dramatiques suivantes, écrites en allemand : | *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8° ; | *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8° ; | *Montesquieu, ou le Bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ib., 1787, in-8°, etc. — Jean-Frédéric-Hugues, son frère, chanoine de Worms, mort en 1812, a laissé différentes productions littéraires, entre autres une espèce de roman intitulé *Histoire d'une famille druse*, livre qui roule sur les religions orientales, et qui a été traduit en français sous ce titre : *Méhaled et Zédli*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Pianiste habile et compositeur de la bonne école, Dalberg a composé sur la musique plusieurs ouvrages allemands fort estimés.

DALBERG (le duc de), neveu des précédens, naturalisé français sous l'empire, sénateur, puis pair de France, accompagna le prince de Talleyrand comme second plénipotentiaire au congrès de Vienne. Éloigné ensuite des affaires à cause de ses opinions libérales, on lui attribua d'avoir, à l'époque de la naissance du duc de Bordeaux, protesté à Londres dans l'intérêt de Louis-Philippe. Le fils du fameux Acton, ministre de Naples, était le gendre du duc de Dalberg, qui mourut en avril 1833 dans une de ses terres sur les bords du Rhin.

*DALE (Davis), né à Stewarton en 1738, d'un pauvre paysan qui ne put lui apprendre qu'à lire, à écrire et à compter, et qui lui donna la profession de tisserand, fit une fortune colossale, qu'il consacra au soulagement de la classe indigente. Il prenait surtout le plus grand soin des orphelins et des enfants abandonnés, qu'il cherchait à arracher au vice et à la misère.

DALECHAMPS (Jacques), né à Caen, l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui : | l'*Histoire des plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol., traduite en français par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653 ; | une bonne *Traduction* en latin des 15 livres d'Athénée, en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes et des estampes : les notes sont de Casaubon ; | une *Traduction* en français du 6e livre de Paul-Égi-nète, enrichie de savants commentaires, et d'une préface sur la chirurgie ancienne et moderne ; | *Les neuf Livres d'administrations anatomiques de Claude Galien, translatés et corrigés*, Lyon, 1566, in-8° ; | des *Notes* sur l'"Histoire naturelle" de Pline, 1587, in-fol. [On cite en outre du même auteur : | *De peste, libri tres*, Lyon, 1552, in-12 ; | *Traité de Chirurgie*, Lyon, 1570-1573, in-8° ; Paris, 1610, in-4°.]

* DALEN (Corneille van), dit "le jeune", dessinateur et graveur hollandais, né à Harlem en 1640, a publié un grand nombre de *Portraits*, tels que ceux de Catherine de Médicis, de Vassenaer, de Spanheim, de l'amiral Tromp, de l'Arétin, de Boccace, etc., et plusieurs sujets d'histoire d'après différents maîtres et ses propres dessins.

Digitized by Google

* DALESME (Jean-Baptiste, baron), lieutenant-général, ami du maréchal Jourdan, s'acquit une réputation brillante en Italie, après avoir reçu de graves et d'honorables blessures près de Castel-Nuovo, il fut employé à l'intérieur. En 1815, Buonaparte lui donna le commandement de l'île d'Elbe qu'il fut obligé de remettre aux Anglais après la bataille de Waterloo. Nommé, depuis la révolution de 1830, commandant des Invalides, il mourut le 14 avril 1832, victime du choléra-morbus.

* DALGA (Barthélemi), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, né en 1747, à Puimision, près de Béziers, mort le 21 août 1829, suivit son cours de droit à Toulouse; mais, entré au séminaire de cette ville pour y étudier la théologie, il devint bientôt maître de conférences. Il professa dans divers séminaires, à Nantes, à Toulouse, à Reims. Pendant la révolution, retiré dans le diocèse de Béziers, il continuait à exercer, au milieu des dangers de tout genre, son ministère à Saint-Gervais. Nommé supérieur du séminaire d'Aix après le concordat, il remplit ses fonctions pendant 20 ans, avec un zèle que la religion seule sait inspirer. De Bausset l'avait nommé grand-vicaire.

* DALGARNO, ingénieux philosophe anglais, florissait à la fin du XVIIe siècle; il était le contemporain, le rival ou l'ami de Wilkins, de Barrow, de Hobbes, de Glanvil, et peut être considéré comme un des plus grands disciples de Bacon, et comme un des précurseurs de Newton. On avait alors la manie de rechercher ce que Leibnitz appelait la "Caractéristique universelle" c'est-à-dire l'encyclopédie abrégée. L'histoire de Leibnitz par Joncourt mêle sans cesse le nom de Dalgarno avec les grands noms contemporains, et Stewart, dans son "Histoire", si peu philosophique "de la philosophie", que M. Buchon a vainement traduite, donne l'épithète de profond à ce savant. Ses principaux ouvrages sont : † *Lingua philosophica*; † *Didascalophus*, Oxford, 1680.

* DALIBARD (Thomas-François), botaniste français, qui vivait à Paris vers le milieu du XVIIIe siècle, a publié l'esquisse d'une Flore des environs de cette capitale sous ce titre : *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12, avec 4 planches. On a aussi de lui des *Observations sur le réséda à fleur odorante*, imprimées dans le premier vol. des "Mémoires des savants étrangers". Linnée a donné le nom de "Dalibarda" à une plante du Canada.

DALIBRAI (Charles VION), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de vers sur différents sujets sacrés et profanes*; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup fortune; quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *Traduction* des "Lettres" d'Antonio de Perez, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *Épigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Ses *Œuvres poétiques* furent impimées à Paris en 1647 et 1653, en 2 parties in-8°. [Il traduisit divers ouvrages italiens, comme l'"Aminte" et le

Digitized by Google

"Lorismène" du Tasse, "Damone Clori" de Cremonini, le "Soliman", tragédie de Bonarelli; et de l'espagnol, l'excellent ouvrage de l'"Examen des Esprits" pour les Sciences. Le Huarte, Paris, 1645, 1650, 1661, in-12.]

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle, et elle paraît être devenue son épouse légitime, quoique plusieurs interprètes continuent à la regarder comme une courtisane. Ce fut elle qui le livra aux Philistins. (*Voyez* SAMSON.)

DALIN (Olaüs DE), savant suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de "Père de la poésie suédoise", par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La Liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. Fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talents. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4°. Cette histoire de Suède est regardée dans le pays comme la plus détaillée, la plus fidèle et la plus correcte qui ait encore paru. La beauté du style ne laisse rien à désirer à ceux qui connaissent le mieux la force et l'élégance de la langue suédoise. L'auteur mourut le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Epîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et quelques *Eloges* des membres de l'académie royale des sciences, dont il était un des principaux ornements. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président de Montesquieu, sur les "Causes de la grandeur et de la décadence des Romains".

* DALLAS (Robert-Jean), né à la Jamaïque d'un médecin qui l'envoya faire ses études en Ecosse, parcourut l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, et finit par s'établir en Angleterre, où il s'adonna à la littérature. Il se fit remarquer par son opposition constante à la révolution française et par le zèle avec lequel il défendit les jésuites, ce qui ne l'empêcha pas d'être lié avec lord Byron. Le poète donna à son ami la propriété de "Childe-Harold" et de quelques autres productions. Sur la fin de sa vie, Dallas fut attaché au consulat d'Angleterre, en résidence au Havre, où il mourut le 20 novembre 1824. Il avait publié: | *Mélanges de poésies, suivis de Lucrèce, tragédie, et d'Essais moraux,* Londres, 1797, in-4°; | *Eléments de la connaissance de soi-même,* 1802; | *Histoire des nègres marrons*, 1803, 2 vol. in-8°; | la *Nouvelle Conspiration contre les jésuites, démasquée*, avec un précis de leur institut, et des *Observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendants de la religion*, 1815, in-8°; | des *Romans* réunis en 7 vol. in-12. Il traduisit en anglais les "Annales de la révolution française" par

Digitized by Google

Bertrand de Molleville; le "Journal" de Cléry, le "Mercure" de Mallet-du-Pan, les "Mémoires de la reine de France", les "Dernières années du règne de Louis XVI", par Hue, et le "Siége de La Rochelle" par Mme de Genlis.

*DALLEMAGNE, général français, né à Belley (Ain), s'éleva du rang de simple soldat au grade de général de division. Il se signala surtout en Italie. Après le 18 brumaire an VIII, il fut membre du conseil général du département de l'Ain. Appelé au corps législatif en 1802, il reçut, peu de temps après, le titre de commandant de la légion-d'honneur. Il avait été nommé candidat au sénat conservateur en 1806; mais il n'y fut point appelé. Il mourut en 1813.

*DALLEMAND (Pierre-François), curé de Saint-Julien de Vocancel, près Annonay, au diocèse de Vienne, n'avait que 27 ans lorsqu'il crut pouvoir, en 1791, prêter le serment à la constitution civile du clergé, avec des restrictions; il y ajouta même, en décembre 1792, celui de liberté-égalité. Mais, dominé par la force des principes et la candeur de son âme, il requit en avril suivant le maire de Saint-Julien d'accueillir sa rétractation. Proscrit dès lors, il lui fallut vivre dans les forêts, où ses paroissiens, demeurés catholiques, allaient entendre ses instructions et recevoir de lui les sacrements de l'église. On le saisit cependant à la suite d'une battue générale le 5 juillet 1794. Le courageux Dallemand ne se démentit pas dans les deux interrogatoires qui précédèrent sa condamnation. « Les fers, la prison, la mort même ne me sont rien », écrivait-il de son cachot à ses paroissiens. « En ces jours malheureux, la crainte et la lâcheté seraient un crime. Appréhender de confesser J.-C., c'est s'exposer à le renier; et le renier, c'est se damner. Je pardonne de très-grand cœur à mes ennemis, si j'en ai quelques-uns... Je pardonne surtout à la personne qui est la cause de ma mort. » Dallemand, réuni à quatre autres prêtres que le tribunal avait à faire mourir pour la même cause, reçut avec eux la couronne du martyre, le 26 juillet 1794.

DALMACE (Saint), archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Ephèse, en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et par son esprit. L'Église honore sa mémoire le 3 août. Sa "Vie" se trouve en grec dans le 2e vol. de l'"Imperium orientale" de Banduré.

* DALMAS (Joseph-Benoît), né à Aubenas où il exerça la profession d'avocat, fut nommé en 1790 procureur-général syndic de l'Ardèche, et, l'année suivante, député de ce département à l'assemblée législative. Il s'opposa à toutes les lois que l'on faisait contre l'émigration, se prononça avec énergie contre la déchéance du roi, et demanda que l'on punît ceux qui avaient forcé les Tuileries le 20 juin 1792. Après la session, il se retira à Rouen. A l'époque du procès de Louis XVI, il fit une brochure intitulée : *Réflexions sur le procès du roi*, où il soutenait que la convention n'avait pas le droit de mettre Louis XVI en jugement. En 1794, un

Digitized by Google

de ses compatriotes, le dénonçant pour cette publication, le fit conduire à Paris, où il aurait succombé sans la chute de Robespierre. En 1795, il obtint la place de président du tribunal civil de l'Ardèche; mais, ayant publié un écrit sur le *Rétablissement de la royauté*, il fut arrêté de nouveau et ne dut sa délivrance qu'au 18 brumaire. Il devint membre du corps législatif, conseiller à la cour de Nîmes, préfet de la Charente-Inférieure, puis du Var, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 10 août 1824.

DALMATINUS (Georgius), né dans l'Esclavonie, était très-versé dans la connaissance des langues orientales. Il a traduit la "Bible" en langue esclavone, Wittemberg, 1584.

* DALRYMPLE (David), jurisconsulte célèbre, né à Edimbourg en 1726, plus connu sous le nom de lord Hailes, commença ses études à l'école d'Eton, et alla les terminer à Utrecht. De retour dans sa patrie, il entra au barreau, où son débit désagréable l'empêcha d'obtenir les succès que lui promettaient ses vastes connaissances. Il fut nommé en 1766 l'un des juges de la cour de session, et en 1767 lord-commissaire du justicier. Il remplit jusqu'à la fin de sa vie ses fonctions judiciaires avec intégrité et exactitude, et se distingua par la décence de sa conduite et la douceur de son caractère. Ses principaux ouvrages sont: | *Remarques sur l'histoire d'Écosse*, 1773; | *Annales d'Écosse*, 1776-1779, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui est très-remarquable, comprend depuis l'avénement de Malcolm III jusqu'à la mort de David II, un espace de 276 ans. | *Œuvres du mémorable M. Jean Hailes d'Eton, recueillies pour la première fois ensemble*, Glascow, 1766, 3 vol.; | *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon, dans le IIe siècle*, avec des notes explicatives, Edimbourg, 1776; | *Restes d'antiquités chrétiennes*, Edimbourg, 1778, 3 vol.; | *Recherches concernant les antiquités de l'Eglise chrétienne*, Glascow, 1783; | *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, 1786, in-4°. Cet ouvrage est remarquable par la clarté et la solidité des raisonnements. Dalrymple mourut en 1792.

* DALRYMPLE (Alexandre), géographe, frère du précédent, né à Edimbourg en 1737, entra fort jeune au service de la compagnie des Indes. Ayant résolu de rendre à cet établissement le commerce de l'archipel des Indes, qui était tout entre les mains des Hollandais, il refusa en 1759 l'emploi de secrétaire du gouvernement de Madras, et obtint de la compagnie un vaisseau pour travailler à l'exécution de son projet. Il fit plusieurs voyages dans l'archipel oriental des Indes, et releva avec soin toutes les côtes qu'il eut en vue. Ses cartes, qui sont très-exactes, se trouvent dans le "Neptune oriental" de d'Après. La compagnie des Indes le nomma son hydrographe, et le gouvernement résolut de faire exécuter des voyages de découvertes, d'après les idées de Dalrymple, et chargea de cette entreprise le célèbre Cook. Dalrymple fut nommé hydrographe royal; mais, ayant perdu cet emploi au mois de mai 1808, le chagrin qu'il en ressentit hâta la

Digitized by Google

fin de ses jours : il mourut le 19 juin de la même année, laissant un *Mémoire* qui donne des éclaircissements sur les causes de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité sur les découvertes faites dans l'océan Pacifique*, 1767, in-8°; | *Mémoires sur la formation des îles*, inséré dans les "Transactions philosophiques"; | *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'océan Pacifique du sud*. Cet ouvrage offre principalement une traduction littérale des écrivains espagnols, 1770, 2 vol. in-4°, traduite en français et abrégée par Fréville, Paris, 1774, 1 vol. in-8°; | *Collection des voyages faits principalement dans l'océan Atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-4°. Ce sont ceux de Halley, de Bouvet et autres. | *Mémoires sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8°. L'auteur y fait hommage à Bougainville et à Surville des découvertes qui, depuis, leur ont été contestées en quelque sorte par des navigateurs anglais. | *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie, en* 1768-69-70, *lors du premier établissement des Espagnols à San-Diego et à Monterey*, traduit d'un manuscrit espagnol par Reveley, 1790, in-4°; | *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la compagnie des Indes*, 1769, in-8°; | *Mémoires pour servir à l'explication de la carte des pays de la compagnie des Indes sur la côte de Coromandel*, 1778, in-4°; | *Répertoire oriental, publié aux frais de la compagnie des Indes*, 1791-1794, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de cartes marines et de mémoires très-utiles pour la navigation et le commerce dans les mers des Indes.

* DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (Sir John), né vers 1726, a publié un ouvrage très-piquant, intitulé : *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771, 2 vol. in-4°. Étant venu à Paris, il eut la permission de puiser au dépôt des affaires étrangères, dans la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre sous le règne de Charles II. Il y trouva la preuve que plusieurs membres du parlement, et particulièrement Algernon Sidney, recevaient des pensions de Louis XIV, par les mains de son ambassadeur, pour favoriser les vues politiques du gouvernement français. La révélation de faits qui semblaient flétrir la mémoire de plusieurs personnages révérés souleva les wighs, qui s'efforcèrent d'expliquer les faits d'une manière favorable à leur parti, et publièrent contre sir John Dalrymple plusieurs pamphlets très-virulents, parmi lesquels on distingue surtout celui de mistriss Macaulay. Dalrymple fut long-temps baron de l'échiquier du roi d'Écosse. Il mourut en 1810, agé de 84 ans.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment où saint Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la divinité, dont il est parlé au XVIIe chapitre des "Actes" des apôtres. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme, et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint

Digitized by Google

Denys l'Aréopagite, et quelques autres dont le Seigneur avait touché le cœur.

* DAMAS (le comte Roger DE), lieutenant-général, premier gentilhomme de la chambre du roi, et gouverneur de la neuvième division militaire, mort en 1825, entra fort jeune au service en qualité d'officier dans le régiment du roi (infanterie). Il passa en Russie à l'époque où cette puissance fit la guerre contre les Turcs, se distingua à l'assaut d'Ismaïl, et obtint de l'impératrice Catherine II le grade de colonel. Nommé commandant de la légion de Mirabeau par le prince de Condé en 1795, il conserva ce poste jusqu'en 1798, prit alors du service dans les armées du roi de Naples, et déploya, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les armées républicaines, une bravoure qui ne fut pas couronnée de succès. Il parvint à peine à conduire ses troupes en Calabre; puis il se rendit en Sicile, de là à Vienne, et ne rentra en France qu'à la restauration.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Élamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit: | un ouvrage en 4 livres, *Des choses extraordinaires et surprenantes*; | la *Vie d'Isidore*; | une *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savants ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal. [On conserve à la bibliothèque du roi, à Paris, un manuscrit de l'ouvrage de Damascius, intitulé *Les premiers Principes*.]

DAMASE I[er] (Saint), Espagnol, diacre de l'Église romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin, ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'Église de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais, comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église, qu'on croit être celle de Sainte-Agnès, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui

Digitized by Google

se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximien; et que les schismatiques tombèrent dans le piége qu'ils avaient tendu au pape, en demandant eux-mêmes une information, où l'on emploierait les tortures; ce qui tourna à leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du siége de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valence, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 11 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. On lit dans un pontifical que cite Mérenda, et qui se garde dans la bibliotèque du Vatican, que, brûlant d'un désir ardent d'être réuni à J.-C., il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps et le sang du seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle l'"ornement et la gloire de Rome". Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'histoire sainte, et qui subsistaient encore 400 ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terre et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, et les orna d'épitaphes en vers, dont il nous reste un *Recueil*. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque, dans celles qui lui appartiennent, beaucoup d'élévation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-fol., avec sa "Vie" dans la "Bibliothèque des Pères", et dans "Epist. rom. pontif." de dom Constant, in-fol.; on trouve encore de lui quelques *Vers latins* dans le "Corpus poetarum" de Maittaire. Il introduisit la coûtume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, l'*Alleluia* pendant le temps de Pâques, et engagea saint Jérôme à corriger le nouveau Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Papon, évêque de Brixen,

Digitized by Google

élu pape en 1048, le même jour que Benoît IX abdiqua, mourut à Palestrine, 23 jours après son élection.

* DAMBORGE (Jacques), vicaire à Labatut-Hignière, près Pau, né à Salies en Béarn vers 1762, exécuté révolutionnairement le 23 février 1794, pour refus de serment à la constitution civile du clergé, n'apprit qu'avec des transports de joie sa sentence de mort. «Oh! la bonne nouvelle que je vous apporte, » s'écriait-il en l'annonçant à ceux qui partageaient sa captivité. Et comme sept jours se passèrent avant que l'exécuteur et l'instrument du supplice arrivassent à Tartas, où il devait être immolé : « L'instant de ma délivrance n'arrivera-t-il donc jamais?» demandait-il souvent. Il ne se couchait pas sans dire : «Voici, j'espère, ma dernière journée. » Quand son dernier jour se leva en effet, il répéta aux prisonniers qui gémissaient de leur séparation : « Votre affliction est la seule chose qui me peine; prenez courage, mes amis. Dieu va accepter le sacrifice de ma vie, et alors je serai plus heureux que vous. » Sur l'échafaud, il voulut parler au peuple; le bruit du tambour ne permit d'entendre que ces mots : « Je meurs pour ma religion. » Oh! qu'elles sont admirables les leçons que nous donnent ces soldats de J.-C.! Combien sont glorieux les exemples qu'ils nous offrent! Notre devoir n'était-il pas d'en transmettre la mémoire à la postérité, afin que, de même que nous avons appris, dans les exemples présentés par les anciennes écritures, comment nous devions nous conduire en des cas semblables, nos neveux apprennent quelque chose de pareil dans les écrits de notre âge?

* DAMBOURNEY (L.-A.), secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, né dans cette ville en 1722, mort en 1795, joignit la culture des arts à la profession du commerce. Intendant du jardin botanique de Rouen, il se livra à d'utiles recherches sur l'emploi des végétaux dans l'art de la teinture. Il réussit également à découvrir, dans quelques-uns, des propriétés analogues à celles du café et de l'indigo, par des procédés auxquels on eut recours dans quelques provinces de France, quand ces espèces y devinrent rares : la dernière de ces confections est encore connue sous le nom d'"indigo-pastel". On doit à ce savant : | *Instruction sur la culture de la garance*, imprimerie royale, in-4°; | *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides*, etc., 1786, in-4°, | et divers *Mémoires agricoles*, dans la collection de ceux de la société d'agriculture de Rouen, dont il était membre.

* DAMBRAY (Charles), chancelier de France, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en Normandie vers 1760, mort dans sa terre de Montigny près Dieppe le 18 décembre 1829, fut nommé, le 20 juillet 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, et appelé au même titre en 1788 à remplacer Séguier, qui exerçait depuis 40 ans ces fonctions du parlement. Il s'en montra le digne héritier par sa facilité, sa netteté, sa droiture : les affaires Montgolfier et Kornmann mirent son éloquence en relief. Du reste, la critique des idées nouvelles se

plaçait naturellement dans la bouche du vertueux magistrat. Entre lui et Hérault de Séchelles s'établit alors une rivalité qui jeta celui-ci dans les excès révolutionnaires, dont il fut une des premières victimes. Obligé de quitter la France, Dambray se retira en Allemagne, auprès de Barentin, son beau-père. Il rentra cependant, désigné qu'il était pour faire partie du ministère; mais la catastrophe de Varennes le détermina à se réfugier en Normandie. Les avantages de la retraite valaient bien ceux de la renommée: Dambray eut tout le cours de la révolution pour apprendre la politique supérieure. Bien que membre du conseil général de la Seine-Inférieure, il entretint, sous l'empire, une correspondance suivie avec les Bourbons. Aussi Louis XVIII, en confiant à Barentin le titre de chancelier honoraire, nomma-t-il Dambray chancelier de France, président de la chambre des pairs, et ministre de la justice. Réfugié en Angleterre et à Gand pendant les "cent jours", Dambray reprit ensuite la présidence de la chambre des pairs; seulement les sceaux lui furent ôtés pour ne lui être rendus que momentanément en 1820. La manière dont il dirigea les délibérations de la chambre, l'impartialité surtout avec laquelle il présida la cour des pairs, appelée à juger Ney en 1816, et les conspirateurs du 19 août 1820, déposent hautement en faveur de Dambray. Membre du conseil privé du roi, il se trouvait encore à même, sous ce rapport, de rendre de grands services. Mais il faut bien convenir que Dambray, qui fut l'un des premiers à portée de fonder une véritable restauration, se contenta de l'aimer, de la suivre, de la désirer telle quelle. Son nom fit un moment illusion; bientôt il se trouva accablé sous le poids des honneurs. Il eut du moins le bonheur de mourir en chrétien, comme il avait vécu, sans prévoir la chûte d'un trône qu'il s'imaginait rétabli à jamais, et de laisser un fils aussi vertueux que lui.

* DAMERON (J.-C.), président du tribunal du district de la Charité, et député de la Nièvre à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Ce régicide mourut en 1796.

DAMERY (Simon), peintre, né à Liége, vers la fin du XVI[e] siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle, dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avait d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, et y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques *Tableaux* de lui à Liége, qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

DAMERY (Walter), peintre, né à Liége l'an 1614, montra, dès sa jeunesse, une passion pour l'art dans lequel il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Beretin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son

Digitized by Google

pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Élie dans un char de feu*, peint dans le dôme des Carmés-Déchaussés. L'auteur du "Dictionnaire des artistes", et Descamps dans ses "Vies" des peintres, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse, caractérise son pinceau.

DAMHOUDER, ou DAMHAUDER (Josse DE), né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, et quelques-uns de piété, et mourut à Amiens, le 22 janvier 1581, à 74 ans.

DAMIEN, dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages en bois, de pièces de rapport qui, par leurs différents assemblages, représentaient des figures avec autant de vérité que si elles avaient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert-François), naquit en 1714, dans un faubourg d'Arras, appelé le faubourg Sainte-Catherine. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés le firent surnommer "Robert-le-Diable" dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il fit un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Il rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un énergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en France....... oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ; et, après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après avoir subi les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les in-

Digitized by Google

fâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens était d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cet attentat et le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent cousulter les pièces originales et les procédures faites à son occasion, tant à la prevôté de l'hôtel qu'en la cour du parlement. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies et publiées en 1757, in-4° et in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une table des matières très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la "Vie" de cet infâme assassin. L'éditeur a rassemblé généralement et avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces pièces, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès ne mérite aucune confiance; elle ne parait avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première, et qui pouvaient devenir inquiétants pour quelques personnes. (*Voyez* aussi la "Vie privée de Louis XV", 3e volume, page 110 et suivantes, où l'on trouve un long détail sur ce régicide.)

* DAMIENS DE GOMICOURT, plus connu sous le nom de GOMICOURT (Augustin-Pierre), né à Amiens, le 7 mars 1723, d'une famille distinguée dans la haute bourgeoisie, abandonna le commerce que ses pères avait exercé. Dès la naissance de l'académie d'Amiens, il en fut un des principaux membres : le duc de Chaulnes, gouverneur-général de la province, qui l'aimait beaucoup, le nomma secrétaire-général du gouvernement de Picardie et d'Artois, et ensuite il devint commissaire des chevau-légers de la garde du roi. On ignore l'époque de sa mort. Dès l'année 1750, de Gomicourt lut à l'académie d'Amiens, dont il était directeur, le commencement de son *Histoire de la surprise d'Amiens par les Espagnols, en 1597, et de sa reprise par Henri IV*. L'auteur fit imprimer des *Mélanges historiques et critiques, contenant diverses pièces relatives à l'histoire de France*, Amsterdam et Paris, Dehansy, 1768, 2 volumes in-12, supprimés comme tendant à donner atteinte aux lois de l'état. En 1769, de Gomicourt entreprit un ouvrage périodique sous le titre d'*Observateur français à Londres;* il en publia 8 volumes par an, jusqu'en 1772 inclusivement. C'est un recueil de lettres sur l'état de l'Angleterre, relativement à ses forces, à son commerce et à ses mœurs, avec des notes historiques, critiques et politiques, ajoutées par l'éditeur. De Gomicourt avait inséré dans ce journal des extraits

Digitized by Google

raisonnés des "Commentaires" de Blackstone "sur les lois anglaises". Ces extraits firent désirer l'ouvrage entier. De Gomicourt se chargea de cette pénible tâche, et fit imprimer à Bruxelles, chez de Boubers, la *Traduction* entière de l'ouvrage de Blackstone, 1774-1776, six volumes in-8°. Cette *Traduction* n'est pas estimée. Tous les ouvrages de de Gomicourt ont paru sous le voile de l'anonyme.

* DAMILAVILLE, d'abord garde-du-corps de Louis XV, quitta l'état militaire pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Cette place fut l'occasion de ses relations particulières avec Voltaire. Damilaville avait le cachet du contrôleur général des finances, et il s'en servait pour faire parvenir à Voltaire, franc de port, les paquets, lettres, brochures, etc., qui lui étaient adressés par ses nombreux correspondants, et pour faire circuler les réponses et les brochures du philosophe de Ferney. Il se servait encore du même canal pour lui mander toutes les nouvelles littéraires et politiques, vraies ou fausses. Ses relations avec Voltaire persuadèrent à Damilaville qu'il était aussi philosophe; mais il fallait qu'il le fût avec bien peu d'esprit; car le baron d'Holbach, l'appelait le "gobemouche" de la philosophie. Triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit, il manquait même de cet usage du monde qui peut rendre aimable un homme médiocre. Cependant, quoique Damilaville ne fût pas né pour écrire, il publia: | dans "l'Encyclopédie", les articles *Vingtième* et *Population*, où, à propos d'impôts et d'économie politique, il dirige contre toutes les religions, et particulièrement contre le christianisme, les attaques les plus violentes. Comme c'était alors la tactique de mettre sur le compte des morts les plus infâmes diatribes, il plaça ces articles sous le nom de Boulanger. | L'*Honnêteté philosophique*, pamphlet contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel; | Le *Christianisme dévoilé*, ou *Examen des principes et effets de la religion chrétienne*, Londres (Nanci), 1767, in-12, attribué à Damilaville par La Harpe, est l'œuvre du baron d'Holbach. On n'est pas d'accord sur la manière dont mourut Damilaville. Si on en croit la "Biographie universelle", il voulut être instruit du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Averti par le médecin que sa dernière heure approchait, il fit venir un tapissier, vendit tous ses meubles, dont il toucha le prix, et invita ses amis à un grand repas, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne; il le but, et expira aussitôt. Mais, selon d'autres, sa philosophie l'abandonna au lit de la mort, et il se confessa. C'est ce qu'on peut conclure de la correspondance de Voltaire et de d'Alembert. Il expira le 13 décembre 1768, âgé de 47 ans.

DAMIS, Assyrien, vivait dans le 1er siècle, et était ami d'Apollonius de Thyane; il écrivit même un livre de ses *Discours* et de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la "Vie" d'Apollonius, et Suidas en parle après lui: Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès. (*Voyez* APOLLONIUS et PHILOSTRATE.) — Il ne faut pas le confondre avec un

Digitized by Google

certain philosophe nommé aussi Damis.

DAMMARTIN (Antoine de Chabanes, comte de), capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur et de courage, refusa au dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avait déplu: Ce prince, étant devenu roi, fit renfermer Dammartin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du "Bien public"; et mourut en 1488, à 77 ans.

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois: action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Diviṭiac son frère, qui avait grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercédé pour lui. Damnorix voulut joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé; mais, voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener; ou de le tuer s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours qu'il était né libre, et que sa patrie n'était pas sujette aux Romains; mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant Jésus-Christ.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie, par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession de célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. (*Voy.* ce nom.)

DAMOCLÈS, célèbre flatteur de Denys-le-Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran, l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans

Digitized by Google

une de ses plus belles odes :

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem.

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages : *de l'Art de ranger une armée en bataille*, et *des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

*DAMOISEAU, inspecteur vétérinaire du département de la Seine, mort en 1832, a publié dans le "Journal des Haras", une relation curieuse de son *Voyage en Syrie et en Arabie*, pour faire le choix d'étalons arabes. Cette relation contient des détails intéressants sur cette race de chevaux.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pithias, qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant J.-C.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il réunissait l'étude de l'éloquence à celle de la philosophie. Il avait cultivé surtout cette partie de la musique qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport, ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former, dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eut pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations et à des mouvements passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux ; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens ; mais il fut découvert et banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

DAMPIER (Guillaume), né en 1652 dans le comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme de Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et rentra dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres Australes, les côtes de la Nouvelle-Hollande, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1691. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, et revit sa patrie en 1701. Il en fit un 3e en 1704, un 4e en 1709, et revint le 1er octobre 1711. Il publia, en 1699, le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis* 1673 *jusqu'en* 1691, 3 vol. in-8°. Ils ont été traduits en français, et imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen en 1723, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géo-

Digitized by Google

graphie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination.

DAMPIERRE (Jean), naquit à Blois. Après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, il se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome I[er] des "Deliciæ poetarum gallorum".

* DAMPIERRE (Marie-Anne DE), née près Sainte-Menehould, le 12 mars 1627, morte à Châlons-sur-Marne, le 4 novembre 1674, était une fille d'une charité extraordinaire; elle était vouée au service des pauvres et des malades, et mourut victime de son zèle à cet égard. Sa "Vie" a été publiée.

* DAMPIERRE (DE LA SALLE DE), allia le goût des affaires à celui des lettres. Il fut long-temps munitionnaire des guerres, et, dès l'année 1763, il fit représenter sur le Théâtre-Français la pièce intitulée : *Le Bienfait rendu ou le Négociant*, comédie en cinq actes et en vers. Cette pièce offre une double intrigue; les caractères en sont mal tracés; le seul qui soit soutenu à un certain point est celui de l'oncle, que le jeu de Préville faisait ressortir. Dampierre a composé d'autres pièces qu'il a fait imprimer sous le titre modeste de *Théâtre d'un amateur*, Paris, Duchesne, 1787, 2 vol. in-18.

* DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie PICOT DE), né à Paris, le 19 août 1756, fut officier aux gardes françaises, servit ensuite sous Dumouriez, et se distingua à la bataille de Jemmapes. Général de la république, il commanda à Aix-la-Chapelle, d'où les Autrichiens le chassèrent le 3 février 1793. Le 1[er] mai suivant, il attaqua les alliés à Quevrain, et fut battu. Le 8, il défendit avec intrépidité le camp de Famars, et y eut la cuisse emportée par un boulet. Il mourut deux jours après. La convention ordonna que son corps serait déposé au Panthéon. — Un DAMPIERRE de Champagne, parent du général, vola au secours de Louis XVI, lorsque ce roi infortuné fut arrêté à Varennes, et y fut victime de son zèle. A l'instant où il s'approchait de la voiture pour parler au monarque, il tomba percé de trois balles, et fut écrasé sous les roues.

*DAMPIERRE (Antoine ÉMERNIN, marquis DE), président à mortier au parlement de Bourgogne, et président de chambre à la cour de Dijon, né à Beaune en 1743, et mort à Dijon, en 1824, émigra en 1791, avec le prince de Condé. Il fit partie des magistrats qui rédigèrent en 1795, les beaux "Développements des principes fondamentaux de la liberté française". Rentré en France, il honora de nouveau la magistrature de sa province par ses vertus, sa piété et sa science. Il publia un livre intéressant, sous le titre de *Vérités divines pour le cœur et l'esprit*, 1823, 2 vol. in-8°. L'année même de sa mort, il fit paraître à Dijon une brochure de 20 pages, intitulée : *Histoire de la révolution, tirée des saintes Écritures*, où il semblait pressentir des événements qu'il eut le bonheur de ne pas voir.

Digitized by Google

* **DAMPMARTIN** (Anne-Henri, vicomte DE), maréchal de camp, né à Usez le 30 juin 1755, mort à Paris, le 15 juillet 1825, embrassa l'état militaire. Nommé en juillet 1791 lieutenant-colonel de Lorraine-dragons, il accompagna le général Choisy à Avignon, où venaient d'avoir lieu les massacres de la Glacière, ordonnés et exécutés par le farouche Jourdan coupe-tête, et força celui-ci d'évacuer cette ville avec sa troupe d'assassins. Lors de la journée du 20 juin, il voulut engager ses soldats à faire une adresse au roi pour désavouer les événements de cette triste journée: les soldats, au lieu de lui obéir, le contraignirent de quitter le régiment. Il alla joindre l'armée des princes à Trèves, et fit la campagne de cette année. L'armée royaliste ayant été licenciée à Arlon, Dampmartin se rendit à Bruxelles, puis en Hollande, où il publia son *Essai de littérature*, à l'usage des dames. A Hambourg, l'exiguité de sa fortune le força, en 1795, de se charger de l'éducation du fils de la comtesse de Lichtenaw. De Hambourg, il passa à Berlin, et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II lui fit une pension, en même temps qu'il le chargea de composer des Mémoires sur la révolution française. Il les continua après la mort de ce prince, et revint en France à l'époque du consulat. En 1807, il fut nommé conseiller de préfecture du département du Gard, censeur impérial le 8 février 1811, et le 20 avril suivant, membre du conseil des prises avec le titre de comte. Député du Gard au corps législatif, il adhéra en 1814 à la restauration de Louis XVIII, qui le nomma vicomte, officier de la légion-d'honneur et censeur royal, le 24 octobre; cela n'empêcha pas Dampmartin de professer des idées fort libérales à la tribune. Après les cent jours, on le nomma bibliothécaire et conservateur des dépôts de la guerre. Dampmartin, écrivain érudit et élégant, a laissé: | *Idées sur quelques sujets militaires*, 1785, in-8°; | *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 1790, 2 vol. in-8°, 1792, suivie d'une *Traduction* du "Caton" d'Addison; | *Le Provincial à Paris*, 1790, in-8°: | *Essais de littérature à l'usage des dames*, 1794, 2 vol. in-8°; | *Esquisse d'un plan d'éducation*, 1796, in-8°; | *Fragments moraux et littéraires*, 1797, in-8°; | *Événements qui se sont passés sous mes yeux pendant la révolution française*; 1799, in-8°; | *Brasmann*, roman, Paris, 1802, 4 vol.; | *Nouveaux essais d'éducation de Goldsmith*, 1805, in-12; | *Annales de l'empire français*, volume premier et unique (avec Beaunoir), Paris, 1805; | *la France sous ses rois*, 1810, 5 vol. in-8°; | *Lettre à MM. de la chambre des députés sur l'éducation publique et sur le choix des instituteurs*, juin 1816; | *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, 1811, in-8°, etc., etc.

DAN, le 5e fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

* **DAN** (Pierre), supérieur des mathurins de Fontainebleau. Désigné pour aller en Barbarie racheter les captifs, en 1631, il s'embarqua à Marseille en 1634, et après quatre jours de traversée ar-

Digitized by Google

riva à Alger, d'où il revint en mars 1635. Il ramena 42 esclaves, qu'il conduisit à Paris. Le P. Dan mourut en 1649. Il a laissé : | *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4°, traduite en hollandais en 1684, par Saint-de-Vries, qui y ajouta une seconde partie. Cet ouvrage avait reparu en français, sous ce titre : *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé, de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-fol. On y trouve une histoire générale de la piraterie depuis les temps anciens, des notions sur les habitants de la Barbarie, et un tableau déplorable des cruautés exercées sur les esclaves chrétiens. | *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient*, etc., Paris, 1642, in-fol., fig.

DANAÉ, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaé, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses désirs, et de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Prœtus, frère d'Acrise, touché des larmes de sa nièce, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour, à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paraît être pris dans l'Écriture sainte. (*Voy.* ACRISE.)

DANAIDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étaient au nombre de 50. Elles furent mariées à autant de leurs cousins germains, fils d'Égyptus. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la première nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées, dans les enfers, à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles odes :

Mercuri, nam te docilis magistro, etc.

DANAUS, roi d'Argos, fils de Bélus, père des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos, vers l'an 1475 avant J.-C. L'oracle lui ayant annoncé qu'il serait détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

*DANCER (Daniel), avare, qui mérite d'être cité à cause de son caractère singulier. Il avait succédé à la fortune de son père. Quoiqu'elle fût considérable, il vécut comme un ermite pendant plus de 50 ans, sans autre communication avec le genre humain, que pour vendre son foin et ses denrées. Il sortait quelquefois pour ramasser derrière les haies des brins de bois, du vieux fer, ou du crotin de brebis. Ayant été volé plusieurs fois, il mura sa porte, et n'entrait plus chez lui que par une fenêtre élevée, en se servant d'une échelle qu'il tirait ensuite à lui. Une sœur, qui avait vécu plusieurs années avec lui, mourut, et lui laissa un riche héritage. Il acheta une vieille paire de bas noirs pour porter son deuil

Digitized by Google

décemment. Dans tout autre temps Dancer n'avait autour de ses jambes que des rouleaux de foin. Il mourut en 1794, et laissa toute sa fortune à lady Tempes, qui avait été très-charitable à l'égard de ce "pauvre homme" et de sa sœur.

DANCHET (Antoine), né à Riom, le 7 septembre 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collége de Louis-le-Grand, une pièce de vers latins sur la prise de Nice et de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différents choix par plusieurs pièces de poésie, et surtout par des *drames lyriques*. Il mourut à Paris, le 21 février 1748. Il se fit aimer autant par son caractère qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une épigramme très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer les armes de la satire. [On trouve cependant dans ses ouvrages trois *épigrammes*, l'une contre l'abbé Abeille, et les deux autres contre Rousseau.] Les *OEuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses tragédies en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses opéras, ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles et bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut lui tenir compte, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la poésie; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivait, et où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, et convaincu toute sa vie que la poésie ne doit être que l'interprète de la vérité et de l'honneur, la langue de la sagesse et de l'amitié, le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent. Au-dessus de cette lâche envie, qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satirique, dont l'art est si facile et si bas; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence, qui ose attaquer le respect dû aux lois, au trône, à la religion, audace dont tout le mérite est en même temps si coupable et si digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence et le devoir, ses écrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur. »

*DANCOURT (L.-R.), comédien de province, mort dans un hospice de Paris, en 1801, est auteur de trois comédies représentées au théâtre des Italiens, de 1762 à 1766: | *les Deux Amis*, *le ma-*

Digitized by Google

riage par capitulation, et *Ésope à Cythère;* | ainsi que de quelques autres pièces jouées en province, | et d'une réponse à la fameuse lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles, sous ce titre : *L.-R. Dancourt, arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*, 1759, in-8°, ouvrage qui passe pour le meilleur de tous ceux qui ont paru à cette occasion.

*DANDENAC l'aîné (M.-F.), député de Maine-et-Loire à la convention, y vota, comme législateur et non comme juge, la réclusion de Louis XVI jusqu'à la paix, et le bannissement à cette époque. Il passa ensuite au conseil des anciens, et en sortit le 20 mai 1797. Après la révolution de Saint-Cloud, Buonaparte le nomma commissaire du gouvernement près la cour d'appel d'Angers, place qu'il a occupée depuis sous le titre de procureur-général. — *Dandenac le jeune, frère du précédent, aussi député de Maine-et-Loire à la convention, y vota la déportation de toute la famille royale. Après la session, il passa au conseil des anciens, et en sortit le 20 mai 1797.

DANDINI (Jérôme), jésuite de Césène dans la Romagne en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les Maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *Relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui en augmentent le prix. Il relève très-souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forli le 29 novembre 1634, à 80 ans. On a encore de lui : | un *Commentaire sur les trois livres d'Aristote* de Anima; | *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connu, quoique le même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI (Hercule-François, comte), professeur en droit à Padoue, [né le 4 novembre 1695, et mort à Padoue, le 7 mars 1747, avait étudié la jurisprudence sous le fameux Gravina. Il fonda dans sa ville natale et dans sa propre maison l'académie des « Filomatori » (studieux) qui existe encore. Il est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Culta atque perspicua, dialogus primus*, Padoue, 1734, in-4°; | *De forensi scribendi ratione*, Vérone, 1741, grand in-4°; | *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, etc.]

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, gouvernait depuis neuf ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes chrétiens, engagés dans une nouvelle croisade, lui envoyèrent demander, en 1202, des vaisseaux pour les transporter en Syrie; non-seulement il leur accorda leur demande, mais il y ajouta encore cinquante galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore : malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et, de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudouin. [Après avoir, pendant cette glorieuse campagne, reconquis à la

Digitized by Google

république la ville de Zara, qu'elle avait perdue, et l'avoir en outre enrichie de plusieurs possessions importantes qu'il se fit céder par les croisés], il mourut en 1205, à Constantinople, où il tenait le premier rang après l'empereur. — DANDOLO (Fantin), vénitien, né vers l'an 1379, protonotaire apostolique, légat à "latere", ensuite gouverneur de Bologne, mourut en 1449. On a de lui : *Compendium reverentissimi, etc., pro catholicæ fidei instructione*. On lui attribue aussi : | *Tractatus de beneficiis* ; | *Responsa quædam juridica*, | et un grand nombre de *Discours* en manuscrits.

*DANDOLO (Vincent, comte), né le 26 octobre 1758, à Venise, mort le 13 décembre 1819, se distingua à l'université de Padoue par ses progrès dans les sciences physiques. De retour à Venise, il y établit une pharmacie. La chimie pneumatique venait de naître en France : il la fit connaître aux Italiens en traduisant les ouvrages de Lavoisier, de Guiton-Morveau, de Fourcroy et de Berthollet. Son ouvrage, qui a pour titre : *Fondamenti della scienza fisico-chimica applicati alla formazione de' corpi ed ai fenomeni della natura*, eut six éditions. Dandolo, distrait de ses travaux par les événements politiques, contribua tellement au renversement de la république de Venise, que les révolutionnaires du pays lui déférèrent la présidence. Venise ayant été cédée à l'Autriche, il se retira à Milan, où il devint membre du grand conseil. Lorsque les Austro-Russes vinrent en Italie en 1799, Dandolo se réfugia en France, où il publia *les Hommes nouveaux*, ouvrage de politique qui fut bientôt oublié. Après la victoire de Marengo, il retourna à Milan, devint membre du collége électoral des "dotti", et fut ensuite envoyé en Dalmatie avec le titre de provéditeur général. Dandolo, qui avait acquis une grande fortune par l'acquisition de domaines nationaux, soutint sa nouvelle dignité avec magnificence. Quelques contestations avec les généraux français le firent rappeler à Milan; mais Buonaparte le fit membre du sénat et ensuite comte. Après la chute du trône impérial, Dandolo, qui cessa d'être sénateur, se retira dans sa terre de Varèse, près Milan, où il fit élever beaucoup de mérinos, dont la vente accrut ses richesses. Ce savant, qui était membre de l'institut du royaume lombardo-vénitien, publia plusieurs ouvrages sur la chimie et l'économie rurale.

* DANDRÉ (Joseph-Antoine-Balthazar, baron), intendant-général des domaines de la couronne, né en Provence, vers 1759, d'abord conseiller au parlement d'Aix, puis député de la sénéchaussée de cette ville, se prononça pour les principes de la révolution. S'étant réuni à l'assemblée nationale en 1789, avec 43 autres membres de la noblesse, il siégea long-temps avec le côté gauche, fut chargé de plusieurs missions, et revint à l'assemblée, où il prit part à un grand nombre de discussions et de décrets sur l'ordre judiciaire. Nommé trois fois à la présidence, et porté successivement à plusieurs comités, il vota pour l'armement en faveur de l'Espagne, s'éleva contre les Jacobins, qu'il déclara ennemis de

Digitized by Google

la révolution, attaqua Mirabeau comme l'instigateur des troubles de Marseille, à la suite desquels Pascalis avait été massacré, défendit l'arrêté du département de Paris en faveur de la liberté des cultes, etc. La session terminée, Dandré se retira des affaires, et établit un magasin d'épiceries, circonstance qui faillit lui coûter la vie, la populace l'ayant assailli dans sa maison comme accapareur. Accusé, en 1792, d'entretenir des intelligences avec quelques émigrés, il échappa à ce nouveau péril en se réfugiant en Angleterre; quelque temps après, s'étant rendu en Pologne, il s'attacha au roi Louis XVIII, devint bientôt l'un de ses agents les plus intimes, et le servit, soit en France, soit à l'étranger, jusqu'à l'époque de la restauration. Il obtint alors l'intendance des domaines de la couronne, puis la direction générale de la police. Après les événements de 1815, on le rétablit dans la première de ces fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort, survenue en 1825.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. Il n'excellait pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût et les talents, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *Pièces de clavecin*, et un de *Pièces d'orgue*, avec une *Suite de Noëls*, recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), Danœus, ministre calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde, et mourut à Castres en 1596. On a de lui : | des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Marc*; | une *Géographie poétique*; | *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12, et d'autres ouvrages qu'il seriat inutile de citer.

* DANEDI (Jean-Étienne), surnommé « Montalte », peintre italien, naquit à Tresiglo en 1608; il fut élève de Marazoni de Milan, et devint bientôt supérieur à son maître. Les églises et les édifices publics de Milan possèdent la plus grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1686. —*Danedi (Joseph), frère du précédent, appelé comme lui « Montalte », fut aussi un peintre célèbre. Elève du Guide, il se montra digne d'un tel maître dans plusieurs ouvrages qu'il fit pour différents édifices de Milan et de Turin. Il mourut la même année que son frère.

DANÈS, [et non Danès, quoique dans ce nom l'*e* soit ouvert] (Pierre), né à Paris, d'une famille illustre, disciple de Budé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé cinq ans une place de professeur en langue grecque au collége royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la "Vie" de son parent. L'abbé

Digitized by Google

Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *Apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en 1684, enseigna la philosophie à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714; puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal, et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. En 1732, il retourna à Louvain, pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mars 1736. Nous avons de lui : | *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713 et 1768; c'est un abrégé de théologie estimé; | *Orationes et homiliæ*, Louvain, 1735; | plusieurs *Traités* de théologie; entre autres *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière; | *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par M. Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nouvelle édition, avec des notes et des suppléments jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANÈS (Jacques), l'un des plus pieux prélats du XVIIe siècle, naquit à Paris en 1601, fut d'abord président de la cour des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danès embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon, l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Église, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1656, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris, en odeur de sainteté, dans sa 62e année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine. [On trouvera, dans le Recueil de Pierre-Hilaire, un «Mémoire» sur les actes de Jacque Danès, évêque de Toulon.]

DANET (Pierre), long-temps curé à Paris, sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, et par un autre *Dictionnaire français et latin*, à l'usage du dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne devraient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a de lui *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum*, à l'usage du dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction

Digitized by Google

française a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des « interprètes dauphins », choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage « Phèdre », qu'il donna avec une interprétation et des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis DE), naquit le 21 septembre 1638. Les agréments de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris, le 9 septembre 1720, conseiller d'état d'épée, grand-maître des ordres du roi, chevalier des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant. On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées; mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées, que le dit Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, décriant à son ordinaire les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante Louis XIV, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses « Mémoires », ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon s'efforce de rabaisser.

DANGEAU (Louis COURCILLON DE), frère du précédent, membre de l'académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, naquit à Paris en 1643, et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs nouvelles méthodes pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : | *Nouvelle méthode de Géographie historique*, 1697, in-fol; 1706, in-8°; | *Les Principes du blason*, en 14 pl., 1715, in-4°; | *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme celui de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière; | *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12; | *de l'élection de l'empereur*, 1738, in-8°. Mais son principal ouvrage est le premier et une partie du deuxième des *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. Il possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le por-

Digitized by Google

tugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent. [L'abbé de Dangeau était né calviniste, et fut converti par Bossuet. Le roi Louis XIV le nomma son lecteur, et envoyé extraordinaire en Pologne. Il réunissait en sa personne plusieurs prieurés et bénéfices.]

* DANGEUL (PLUMARD DE), né au Mans, maître des comptes, auparavant maître d'hôtel du roi, était très-versé dans les matières d'économie politique. Le désir de s'instruire encore davantage le décida à aller visiter les principales villes de l'Europe. Étant à Stockholm, en 1754, l'académie royale lui offrit une place parmi ses membres. Fréron nous a conservé le discours de remercîment qu'il y prononça : la nation suédoise y est louée avec autant de noblesse que de vérité. Il a publié, comme traduit de l'anglais de Nickols, un ouvrage de sa composition, sous ce titre : *Remarques sur les avantages et les désavantages du commerce de la France et de la Grande-Bretagne*, Londres et Paris, 1765, in-12. Cet ouvrage a eu beaucoup de succès.

* DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOT), actrice fameuse, née à Paris en 1714, morte dans la même ville en 1796, fit pendant trente-trois ans l'ornement de la scène par les grâces de sa personne, la finesse de son jeu, et les variétés de son talent. Elle n'était pas moins estimable par ses excellentes qualités ; ce n'est qu'après sa mort qu'on sut qu'elle avait retiré chez elle et traité comme son amie une petite-fille de Baron, tombée dans l'indigence. Molé prononça, le 6 septembre 1794, l'éloge de cette actrice, au lycée des arts. Mademoiselle Dangeville, alors octogénaire, assistait à la séance.

DANHAVER, ou DANAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgau en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629 ; il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : | *De Spiritus Sancti processione*, in-4° ; | *De Christi persona, officio et beneficiis*, in-8° ; *De voto jephtæo*, in-8° ; | *Prœadamitæ*, in-8° ; | *Collegium psychologicum circa Aristotelem de anima*, Strasbourg, 1630, in-8° ; | *Idœa boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1770, in-8° ; *Idœa boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANIEL, le 4e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J.-C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans les langues des Chaldéens furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodono-

Digitized by Google

sor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages; ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystérieuse, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre-le-Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au créateur. Ses compagnons, ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue, paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilége. Après la mort de Balthasar, Darius-le-Mède, autrement nommé Cyaxares, le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des piéges, il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement; mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar et Darius-le-Mède. Il cite, dans la même langue l'édit que Nabuchodonosor fit publier après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différents métaux : ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le v. 24 et les suivants, jusqu'au 91ᵉ, qui contiennent le cantique des trois enfants dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec a souffert de grandes contradictions, et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile

Digitized by Google

de Trente. Les protestants ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Daniel, et dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. Josèphe l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette partie du livre de Daniel; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les protestants renouvellent aujourd'hui. Les juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique : mais J.-C. lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des 70 semaines, à la fin desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur J.-C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure par les juifs du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinosa au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois assyriens, mèdes et perses, et qu'il a écrit son livre près de 400 ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 59, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Josèphe fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, et l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que depuis cette époque les juifs n'y ont ajouté aucun livre (Jos. contre App., l. 1); cette tradition est constante chez eux. — On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne.

DANIEL (Saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au pa-

Digitized by Google

triarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques ; mais on n'eut égard ni à sa prédiction ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare, fondant en larmes, se prosterna aux pieds de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Foulon et les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque, et instruisit saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque, de son côté, porta des plaintes au saint, contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Église. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Église. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque, effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette humilité apparente, dit-il, n'est qu'un artifice pour cacher des projets de cruauté. Vous verrez bientôt éclater la puissance du Dieu qui renverse les grandeurs humaines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils, par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel, avant de mourir, recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification ; d'aimer la pauvreté, de vivre dans la paix et l'union, de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité, d'éviter les piéges de l'hérésie, d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémius, qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. La singularité est condamnable, parce qu'elle vient d'un fonds d'orgueil. Il y a cependant des voies extraordinaires, que quelques âmes privilégiées peuvent choisir; et on reconnaît à leur ferveur et à leur simplicité, de quel esprit elles sont animées. La vraie vertu, toutefois, est singulière, en ce sens qu'elle n'imite point la multitude qui marche dans la voie large, et dont la conduite est en opposition avec les maximes de l'Évangile. On peut d'après cela former son jugement sur le genre de vie qu'embrassèrent saint Simon (*Voyez* ce nom) et saint Daniel Stylites. Il est évident qu'ils agirent par une inspi-

Digitized by Google

ration particulière, et que, sous ce rapport, ils doivent être l'objet de notre admiration. Mais cette humilité, ce zèle, cette piété qui les sanctifièrent, peuvent être proposés à l'imitation de tous les chrétiens.

DANIEL, (Arnaud) gentilhomme de Tarascon, et, selon d'autres, né au château de Ribeyrac dans le Périgord, composa, sous le règne d'Alphonse Ier, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète italien faisait gloire de l'imiter, et le regardait comme le versificateur de Provence qui avait le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Sextinas*, les *Sirvantes*, les *Aubades*, les *Martegales*, et surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé: *Fantaumaries dau paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL, (Samuel), fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Sommerset Shire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619. Ses ouvrages sont: | *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation jusqu'à Edouard III;* [dont la première, divisée en trois livres, fut imprimée à Londres en 1613, in-4°, et la seconde, qui va jusqu'à la fin du règne d'Edouard III, parut en 1618. L'ouvrage a été réimprimé en 1621, 1623 et 1634. Jean Trussel en a donné une continuation jusqu'au règne de Richard III (1484), Londres, 1650, in-fol.; mais cette continuation est fort inférieure pour le fond et pour le style à l'ouvrage de Daniel.] | *Histoire des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre*, 1604, in-8°; | des *Epîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *Pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. [Daniel fut précepteur d'Anne Clifford, une des femmes de Henri VIII. La reine Elisabeth le nomma "poète lauréat". Après la mort de Spencer, il jouit de la bienveillance de cette princesse, ainsi que de Jacques Ier. Parmi ses pièces poétiques, la meilleure est la *Complainte de Rosemonde*.

DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603 [à l'âge de 75 ans.] C'était un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui: | une *édition* de l'"Aulularia", [poème différent de celui de Plaute, qui porte le même titre;] des *Commentaires de Servius sur Virgile*, etc. Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque.

DANIEL (Gabriel), né en 1649, à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris pour y être bibliothécaire. Il y finit, en 1728, une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différents ouvrages presque tous bien écrits. Les principaux sont: | le *Voyage du monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais. | *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement

Digitized by Google

de la monarchie dans les Gaules jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant et plein de recherches. | Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le père Griffet, chargé de cette dernière édition, l'a enrichie d'un grand nombre de Dissertations, de l'histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux histoires de Mézerai et de Daniel; et de ce parallèle, il résulte que l'histoire du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézerai sur les 1re et 2e races, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni ne les fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historens modernes, des maximes des sentences, et de ce qu'on appelle raisonner l'histoire, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son « Siècle de Louis XIV », lui rend justice, le nomme un « historien exact, sage et vrai », et dit que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a sans doute voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses « Mémoires » sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait qu'il était presque impossible qu'un jésuite écrivît bien l'histoire de France, trouvait dans celle de Daniel près de 10,000 erreurs; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire*, par un écrit de 370 pag. in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits. | *Abrégé de l'histoire de France*, en 9 vol. in-12, réimprimé en 1751, en 12 vol., avec la « Continuation » par le P. d'Orival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8°; | *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les « Lettres au Provincial », de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par M. Mathieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal; ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paraît supérieure aux meilleures apologies. | Plusieurs écrits sur les disputes du temps, dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

Digitized by Google

*DANIEL (Chrétien-Frédéric), médecin, né à Halle, en 1753, mort dans la même ville en 1798, publia depuis 1777 jusqu'en 1797, en allemand et en latin, un grand nombre d'ouvrages de médecine. Il est surtout exact dans ses descriptions; mais il y a dans ses compositions peu de plan, beaucoup d'hypothèses, des lacunes, des erreurs. Ses principaux ouvrages sont : | *Essai d'une théorie des principaux phénomènes physiques qu'on a voulu expliquer au moyen de l'air fixe ou de* l'acidum pingue, en allemand, Halle, 1777, in-8°. | *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique ou légale, et de médecine légale, depuis son origine jusqu'à l'année* 1784, aussi en allemand, Halle, 1784, in-8°; c'est son meilleur ouvrage. | *Nosologie méthodique de Sauvage*, Leipsick, 1790-97, 5 vol. in-8°, en latin; et plusieurs autres qui sont entièrement oubliés.

*DANIELE (François), historien et antiquaire, né le 11 avril 1740 à Saint-Clément, près de Caserte, dans le royaume de Naples, fut attiré à Naples par le marquis Dominique Carracciolo, qui le fit nommer officier de secrétairerie. Son ouvrage *Codice federiciano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, lui mérita, avant même d'être publié, la place d'historiographe royal, à laquelle on le nomma en 1778, et, en 1782, il le fut de l'ordre de Malte. Les *Forche Caudine*, et d'autres ouvrages intéressants, ayant augmenté sa réputation, il devint en 1787 secrétaire perpétuel de la fameuse académie "ercolanese", instituée en 1755 par le roi Charles III, pour travailler à la publication des découvertes faites à Herculanum et à Pompeia. Daniele eut une grande part aux magnifiques éditions que publia cette savante académie. Ces travaux augmentèrent sa renommée, et l'académie de la Cosentine, celles de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples, la société royale de Londres, et l'académie de Saint-Pétersbourg, s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs associés. En 1799, il fut privé de ses emplois, pour avoir eu l'ingratitude de soutenir la cause des fauteurs de la révolution. Lorsque Joseph Buonaparte occupa en 1806 le trône de Naples, il accorda des pensions à Daniele, et le nomma directeur de l'imprimerie royale; mais une maladie grave, que ce savant essaya en vain de combattre en respirant l'air natal, l'enleva au mois d'août 1812. Ses principaux ouvrages sont : | *Le Forche Caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol., avec cinq planches, belle édition, mais inférieure à celle que l'auteur en a fait faire à Naples en 1812; | *Osservazioni sulla topotesia delle Forche Caudine*; c'est une dissertation insérée dans le "Journal de Pise" en 1779, dans laquelle Daniele détermine la situation des Fourches-Caudines, pour répondre à Letiéri, qui, dans sa "Storia dell' antica Suessola", avait critiqué *Le Forche Caudine illustrate*. | *I reali sepolcri del duomo di Palermo, riconosciuti ed illustrati*, Naples, 1784; | *Monete antiche di Capua*, Naples, 1802 (1803), in 4°. On trouve dans cet ouvrage la description de dix-huit médailles antiques, suivie d'une dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'autres divinités du paganisme.

Digitized by Google

Daniele fut encore éditeur de plusieurs ouvrages savants, qu'il enrichit de préfaces intéressantes. Joseph Castaldi a publié une "Vita di Francesco Daniele", ornée de son portrait.

*DANIELS, jurisconsulte, né à Cologne en 1750, suivit la carrière du barreau, et professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'électeur de Cologne. Son pays natal étant tombé au pouvoir des Français, Buonaparte, qui entendit faire son éloge, le nomma avocat-général à la cour de cassation, place qu'il remplit avec exactitude. Ce fut à son insu qu'on le plaça, quelques années après, comme procureur-général à la cour de Bruxelles. Les événements de 1814 interrompirent ses fonctions; mais le nouveau roi des Pays-Bas le nomma premier président des établissements judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Ce magistrat recommandable mourut à Bruxelles le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* relatifs à différents points de droit.

*DANKERS DE KY (Corneille), architecte hollandais, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634, construisit la Bourse de cette grande ville, et fut le premier en Hollande qui trouva le moyen de bâtir des ponts en pierre sur de grandes rivières, sans gêner le cours de l'eau. Il en fit une heureuse épreuve sur l'Amstel, en élevant un pont qui a 200 pieds de largeur.

* DANLOUX (Pierre), peintre français, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1809, exposa en 1802, au Musée, plusieurs tableaux estimés, entre autres | *la Punition d'une Vestale;* | *l'Évêque St-Léon*, | et le portrait en pied de *Delille*, dont il était l'ami, et qui consacra à son éloge quelques vers dans le poème de "la Pitié".

*DANNENMAYER (Matthieu) recteur et doyen de l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Œpfingen en Souabe en 1741, mort à Vienne le 8 juillet 1805, fut nommé en 1786 professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, sans doute parce qu'il avait des opinions conformes au système de Joseph II. On a de lui : | *Introductio in historiam ecclesiæ christianæ universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8°; | *Institutiones historiæ ecclesiasticæ : Novi Testamenti periodus prima, a Christo nato usque ad Constantinum*, Fribourg, 1783, in-8°; | *Institutiones historiæ ecclesiasticæ, Novi Testamenti pars prima et secunda*, Vienne, 1788. Ce dernier ouvrage obtint le prix que Joseph II avait proposé pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique à l'usage des écoles. On ne loue que le style et la méthode de cette production.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache, sieur DE), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutance, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'histoire de Normandie depuis Jules-César à Henri VI*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

* DANTAL (Pierre) grammairien, né à la Souchère, dans la

Digitized by Google

Haute-Loire, le 18 novembre 1781, mort à Lyon, le 13 octobre 1820, âgé de 39 ans, a publié les ouvrages suivants : | *Abrégé de l'histoire d'Égypte*, Lyon, 1809, in-12 de 36 pages; | *Cours de thèmes rédigés d'après le rudiment de Lhomond*, Paris et Genève, 1809, 2 vol. in-12; 1816, quatrième édition; | *Nouveau Cours de thèmes pour les cinquièmes et pour les quatrièmes*, Paris, 1809; Lyon, 1813, in-12; | *Calendrier perpétuel et historique fondé sur les principes des plus célèbres astronomes, tels que Copernic, Galilée, Clavius, Cassini, Newton, Lahire, Lalande*, Paris, 1810, in-8° de 23 feuillets, avec une planche; | *Rudiment théorique et pratique de la langue latine calqué sur Lhomond, avec des thèmes*, Paris, 1810, in-12; Lyon, 1812, in-12; | *Nouveau Cours de thèmes pour les quatrièmes et troisièmes*, Lyon, 1811, in-12; | *Epitome historiæ Francorum, ad usum tyronum linguæ latinæ*, Lyon, 1813, in-12.

DANTE Alighieri, poète italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif et ardent le jeta dans le délire de l'amour, de la poésie et des factions. Il embrassa le parti "gibelin", ennemi des papes; ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles d'Anjou, frère de Philippe le-Bel, qui l'exila de Florence, fit raser sa maison, et piller ses terres. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, et s'en fit encore exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimait et l'estimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais de Scales, un seigneur, surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : «Pourquoi un homme savant et sage tel que vous n'est-il pas aussi chéri que cet insensé?» Dante répondit : «C'est que chacun chérit son semblable.» Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie errante, il mourut pauvre en 1321, à 56 ans, à Ravenne, où son caractère inquiet l'avait fait exiler. Parmi les différents ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *divina comedia*, partagée en 3 actes ou récits, *Inferno*, *Purgatorio e Paradiso*. La première édition de ce poème est de 1742, in-fol.; [on en compte plus de vingt autres]; mais la meilleure est celle de Venise; 1757, 5 vol. in-4°, figures, qui contient les œuvres complètes du Dante. Grangier a traduit en français la *divine comédie*, Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis deux autres traductions de l'*Enfer*, [l'une par Moutonnet de Clairfons, Paris, 1776, in-8°, et l'autre par Rivarol, Paris, 1785, in-8°. M. Artaud, l'un des collaborateurs de la "Biographie universelle", a publié successivement à Paris une bonne traduction des trois parties de ce poème : du *Paradis* en 1811, de l'*Enfer* en 1812, et du *Purgatoire* en 1813.] Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillants et pathétiques : mais l'invention est bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Il place dans son élysée les païens les plus libertins, et dans l'enfer proprement

Digitized by Google

dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. C'est un salmigondis, consistant dans un mélange de diables et de damnés anciens et modernes; d'où il résulte une espèce d'avilissement des dogmes sacrés du christianisme, aussi jamais écrivain, même "ex professo" anti-chrétien, n'a contribué plus que le Dante, par cet abus, à jeter du ridicule sur la religion : loin que cet auteur ait mis dans son ouvrage la dignité, la gravité et le jugement nécessaires, il n'y a mis que le bavardage le plus grossier, le plus digne des esprits de la basse populace. On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il Convivio*, Florence, 1480, in-8°, en prose; 1723, in-4°. Boccace a donné la "Vie" du Dante, Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un traité qu'on attribue à Dante : *De monarchia mundi*, ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres. [Quoique le Dante ne nous soit plus connu que comme poète, il avait cependant d'autres talents; il contribua beaucoup par sa bravoure, en 1289, au gain de la bataille de Lampaldius, et il remplit quatorze ambassades différentes.

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du xve siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Trasimène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Bartholemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans.

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544. — Son fils Jules Dante, et sa fille Théodora Dante s'acquirent aussi un grande réputation par leur science en architecture et en mathémathiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

Digitized by Google

DANTE (Vincent), fils de Jules, [né à Pérouse en 1530,] habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa *statue* de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui : | *Vies de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Ignace), dominicain, frère du précédent, né à Pérouse dans le XVIe siècle, fut mathématicien et architecte du grand-duc de Toscane. Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence, lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut le 19 octobre 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathémathiques. [Le P. Dante est principalement connu des astronomes pour avoir le premier, chez les modernes, fait construire un gnomon assez considérable pour fixer les équinoxes et les solstices.]

DANTECOURT (Jean-Baptiste), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718. On a de lui : | deux *Factum* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne; | un livre de controverse intitulé : *Défense de l'Église*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : « Défense de la Réformation ».

***DANTON** (Georges-Jacques), né le 28 octobre 1759, à Arcis-sur-Aube, était avocat au conseil du roi à l'époque de la révolution. Doué d'une force extraordinaire, il avait une taille colossale, la figure couturée par la petite-vérole, le nez aplati et retroussé, les lèvres grosses et saillantes, les yeux petits, mais pleins d'un feu ardent, et le regard audacieux. Sa voix de Stentor et une élocution pleine de figures gigantesques et de violentes apostrophes, portaient la terreur dans l'esprit de ceux qu'elles ne pouvaient convaincre. Mirabeau, qui eut bientôt remarqué les heureuses qualités de Danton, s'en servait, comme d'un soufflet de forge pour enflammer les passions populaires. Lorsque Paris fut divisé en districts, Danton fut nommé président de celui des « Cordeliers » : pour n'avoir que des hommes entièrement dévoués à son système, il imagina d'établir le club des « Cordeliers », à côté duquel celui des « Jacobins » parut tout composé d'hommes modérés et raisonnables. Danton prit sous sa protection Marat, dont le Journal contribua tant à pervertir la populace. Non content de prêcher le désordre à la tribune, il haranguait dans les rues la populace lorsque l'assemblée constituante, qui n'avait pas paru d'abord le redouter beaucoup, le vit, à la fuite de Louis XVI, se mettre à la tête des factieux du Champ-de-

Digitized by Google

Mars, qui voulaient forcer l'assemblée à mettre ce prince en jugement; elle le décréta d'arrestation. Au mépris de ce décret, il eut l'audace de se présenter aux élections. Soutenu par la faveur de la multitude, il fut nommé substitut du procureur de la commune de Paris, malgré la constitution et l'assemblée constituante elle-même. Les conseillers constitutionnels de Louis XVI, n'ayant pu triompher de ce chef de la populace, voulurent l'acheter; mais Danton eut l'impudence de dire à la commune qu'il ne leur avait refusé ses services que parce qu'ils les avaient mis à un prix au-dessous de ses prétentions. On croit cependant qu'il reçut de la cour des sommes considérables qu'il employa à lui susciter de nouveaux ennemis. Dans les premiers jours d'août, le maire de Paris, Pétion avait logé dans la maison des cordeliers cette bande de brigands connus sous le nom de "Marseillais", qui avaient traversé la France en criant qu'ils allaient à Paris tuer le roi; il les recommanda à Danton, qui les fêta, leur donna de nombreux auxiliaires, et combina avec eux l'attaque des Tuileries, qui fut exécutée le 10 août. Après cette catastrophe, l'assemblée législative, qui rendait tous les décrets qu'on exigeait d'elle, nomma Danton ministre de la justice. C'est alors que fut établi cet infâme tribunal appelé de "Salut public"; les membres qui le composaient furent tirés du club des Cordeliers, et les exécutions sanguinaires commencèrent. Elles devinrent bientôt plus terribles, lorsque, dans la matinée du 2 septembre, arriva à Paris la nouvelle de l'entrée des Prussiens sur le territoire français. A la barre de l'assemblée nationale, Danton demanda un armement général et le député Vergniaux, rappelant les menaces du duc de Brunswick, convertit en motion cette demande du ministre de la justice, qui fut décrétée à l'unanimité. Cependant les émissaires du comité de salut public publiaient qu'avant de marcher à l'ennemi, ils fallait exterminer les "scélérats" de l'intérieur; désignant par ce mot les prisonniers dont il voulaient se délivrer: on commença alors les massacres de septembre. Danton, député par les électeurs de Paris, quitta le ministère pour aller siéger à la convention; mais les massacres dont il avait été l'auteur, et sa grande puissance, devaient exciter contre lui la haine des uns et la jalousie des autres. Robespierre, craignant qu'il ne marchât son égal, médita sa perte. Danton sembla calmer ses fureurs démagogiques, en demandant que toutes les propriétés fussent garanties par un décret solennel; il est vrai que, se trouvant déjà fort riche, il croyait peut-être que le crime était devenu inutile dès qu'il avait atteint le but qu'il s'était proposé. Lors du procès de Louis XVI, Danton reprit sa férocité; il vota la mort. Un de ses familiers lui représentant un jour que la convention avait tort de juger ce prince: « Vous avez raison, lui répondit-il; aussi nous ne le jugerons pas, nous le tuerons. » Envoyé en Belgique avec Lacroix pour révolutionner le pays, il fut pendant son absence accusé de dilapidation par Marat, et il ne put, à son retour, effacer entièrement l'impression qu'a-

Digitized by Google

vaient produite ces dénonciations. Les armées ayant reçu un échec considérable à Aix-la-Chapelle, Danton fit encore prendre pour moyen de défense la terreur et les levées en masse. Pour suppléer aux massacres de septembre, il fit révoquer par Chaumette, qui lui était resté fidèle, la formation d'un tribunal révolutionnaire. Après la proscription du parti des girondins, Danton demanda qu'on érigeât en gouvernement provisoire le comité de salut public; mais pour qu'on ne soupçonnât pas que, par cette mesure, il tendait à donner à la France un nouveau roi, il refusa de faire partie du comité. Danton chercha à se réunir à la multitude, provoqua toutes les lois du "maximum", surtout celle de la taxe des grains, et le décret qui accordait une indemnité de quarante sous à tous les citoyens qui se rendraient aux assemblées de section; dès ce moment elles furent inondées d'une populace à qui le salaire faisait dire et exécuter tout ce qu'on voulait. Ce fut alors qu'on demanda avec instance que Danton fût adjoint au comité de salut public, ce qu'il accepta après avoir d'abord refusé. Il s'éleva avec force contre les fêtes de la "Raison", que Chaumette, devenu son ennemi, célébrait dans le sein de la convention avec les autres cordeliers scissionnaires. Robespierre se réunit à lui dans cette occasion; mais les deux rivaux, qu'un péril commun avait réunis, sentirent renaître leur jalousie lorsque le danger fut passé. Danton prit en vain le parti de Camille Desmoulins et de Fabre d'Eglantine. Comprenant alors toute la pensée de Robespierre, « Il faut se montrer, dit-il, il n'y a pas un moment à perdre; » cependant il balança, au lieu d'agir avec énergie. Robespierre, plus actif, avait pris toutes ses mesures, et le géant qui, avec le secours de quelques brigands, avait fait crouler le trône, fut arrêté dans son lit, la nuit du 31 mars 1794, sans qu'il fît la moindre résistance. Lacroix, son ami, subit le même sort. Quatre jours après, traduits devant le tribunal révolutionnaire, ils daignèrent à peine répondre aux interrogations du président, s'amusant pendant les débats à rouler entre leurs doigts de petites boules de pain qu'ils lançaient au nez des juges. Danton leur dit. « Mon individu sera bientôt dans le néant, mais mon nom est déjà dans la postérité. » Le tribunal, effrayé d'une telle audace, consulta les comités du gouvernement, qui ordonnèrent de les condamner sans débats. Danton, emmené avec son ami dans la chambre des condamnés, s'écria en y entrant: « C'est moi qui ai fait instituer ce tribunal infâme; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende au gouvernement; au surplus, ce sont tous des frères Caïn; Brissot m'aurait fait guillotiner comme Robespierre. » La vue de l'échafaud n'ébranla pas son audace; seulement, avant de mourir, il parut s'attendrir au souvenir de sa femme : s'interrompant ensuite brusquement, « Allons, Danton, point de faiblesse. » Puis, s'avançant avec promptitude sous le couteau fatal, il dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peu-

Digitized by Google

ple; elle en vaut bien la peine. » Il fut exécuté le 5 avril 1794.

DANZ ou DANTZ (Jean-André), théologien luthérien, né à Southausen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui: | *Grammaire hébraïque et chaldaïque;* | *Sinceritas Sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans,* Iéna, 1713, in-4°; | *Traductions* de plusieurs ouvrages des rabbins; | plusieurs *Dissertations* imprimées dans le "Thesaurus philologicus".

*DANZ (Ferdinand-Georges), médecin allemand, né en 1761, mort en 1793, fut professeur à l'université de Giessen. On a de lui: | *Essai d'une histoire générale de la coqueluche* (en allemand), Marbourg, 1791, in-8°; | *Anatomie du fœtus aux diverses époques de la grossesse* (idem), Francfort et Leipzick, 1792-1793, 2 vol. in-8°; | *Manuel de sémiotique générale*, etc., Leipsick, 1793, in-8°.

*DANZER (Joseph-Melchior), prêtre catholique et mathématicien, né en 1739, à Ober-Aybach en Bavière, allia aux fonctions du ministère l'étude de la physique et des mathématiques, qu'il professa à Straubing et à Munich. Devenu membre de la direction des études en 1779, il mourut le 10 mai 1800. On lui doit l'invention des fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont: | *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8°; | *Premiers principes du droit naturel*, 1778, in-8°; | *Application de ces principes aux circonstances particulières de la vie*, Munich, 1780; | *Traité élémentaire sur les mathématiques, à l'usage des lycées*, Munich, 1780.

* DANZER (Jacques), bénédictin, né en 1743, à Lengenfeld, en Souabe, mort le 4 septembre 1796 à Burgau, où il possédait un canonicat, fut nommé en 1784 professeur de théologie à Saltzbourg. Dénoncé aux autorités ecclésiastiques comme imbu des erreurs de Pélage, il se fit séculariser en 1792. Il laissa plusieurs ouvrages en allemand. Les principaux sont: | *Introduction à la morale chrétienne*, 1791, 2e édition. | *Dix-huitième siècle de l'Allemagne*, 1782; | *Esprit tolérant de Joseph II*, 1783. Danzer était favorable aux principes que l'empereur Joseph s'efforçait de faire prévaloir en Allemagne. | *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, 1789; | *Esprit de Jésus et de sa doctrine*, 1793; | *Idées sur la réforme de la théologie, en particulier de la dogmatique chez les catholiques*, 1793; | *Histoire critique de l'indulgence de la portioncule.*

DANZETTA (Fabio), jésuite à Rome, né d'une noble famille de Pérouse en 1691, mort en 1766, âgé de 75 ans, fut souvent consulté par Benoît XIV. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* insérées dans les "Mémoires" de l'académie de Cortone.

* DAON (Roger-François), prêtre eudiste, supérieur du séminaire de Caen, mourut le 16 août 1748, âgé de 69 ans. On estime beaucoup deux de ses ouvrages: | *La*

Digitized by Google

Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence, Paris, Delusseux, 1738, 5e édition, Paris, 1740, in-12. On en a plusieurs autres éditions et une traduction italienne. | La *Conduite des âmes dans la voie du salut*, Paris, 1753, in-12. C'est comme la seconde partie de l'ouvrage précédent. Ce théologien a fait aussi réimprimer avec des additions quelques opuscules d'autres auteurs, soit théologiques, soit ascétiques.

* DAOYZ (Étienne), bénédictin espagnol et chanoine de Pampelune, mort en 1619, était très-versé dans le droit civil et canonique, comme il l'a prouvé par des *Tables* ou *Index*, pour le droit civil, à Venise, 1610, in-fol., et pour le droit canonique à Bordeaux, 1613, in-fol.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pérée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile auquel on attribue l'invention des vers bucoliques, et fils de Mercure, aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel que celui des deux qui violerait le premier la foi conjugale deviendrait aveugle. Daphnis, ayant oublié son serment, et s'étant attaché à une autre nymphe, fut privée de la vue sur-le-champ.

DAPHNOMÈLE (Eustache), était gouverneur d'Acre, pour l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnait beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux; ce qu'il exécuta d'une manière lâche et perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, où il savait qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défiait de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connaître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine et de l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exactitude. La *Description de l'Afrique* et celle de l'*Archipel* ont été traduites en français, et imprimées, la 1re en 1685, la 2e en 1703, l'une et l'autre in-fol. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits: il parcourait tout le monde du fond de son cabinet; mais il avait du discernement.

*DAQUIN (Joseph), médecin, né en 1757 à Chambéry, mort en 1815, bibliothécaire de cette ville et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département du Mont-Blanc, pratiqua la médecine pendant 50 années. On a de lui, entre autres ouvrages: | *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, Chambéry, 1771, in-4°: cet écrit donna lieu à la formation d'une société d'agriculture, des arts et du commerce dans la capitale de la Savoie, et l'auteur en fut nommé secrétaire perpétuel; | *A-*

Digitized by Google

nalyse des Eaux thermales d'Aix en Savoie, Chambéry, 1773, in-8°; | *Topographie médicale de la ville de Chambéry et de ses environs*, ibid., 1786, in-8°. Cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or, décernée par la société royale de médecine de Paris, et le titre de correspondant de cette société : | | *La Philosophie de la folie*, ibid., 1791 et 1804, in-8°. Daquin signala son zèle pour la propagation de la vaccine dans le département du Mont-Blanc, par une *Lettre* à ses concitoyens, Chambéry, 1801, in-12, et par une *Traduction* française du "Traité de vaccination", de L. Sacco, ibid., 1812, in-8°. Ses connaissances en physique fixèrent sur lui le choix du gouvernement pour faire, dans le département du Mont-Blanc, les observations météorologiques ordonnées sur les divers points de l'empire; celles de Daquin sont insérées dans les Annuaires des ans XII, XIII et XIV.

DARAGON (Jean-Baptiste), né à Hornoy, en Picardie, professeur au collége de Montaigu, dans l'université de Paris, composa | un *Précis de la vie de M. de La Vigne*, premier médecin de la reine, 1759; | une *Lettre* à M. l'abbé *sur la nécessité et la manière de faire entrer un cours de morale dans l'instruction publique*; | un *Discours préliminaire* et des *Notes* sur le "Droit public de France" de Fleury, dont il donna une édition en 1769. Daragon est également éditeur du "Soldat chrétien" du même auteur.

DARAN (Jacques), chirurgien, né à Saint-Frajon, en Gascogne, le 9 mars 1701, mort à Paris en 1784, exerça sa profession en Allemagne, où il fut nommé chirurgien-major des armées impériales en Italie et en France. A Messine, il sauva un grand nombre d'habitants et presque tous les Français qui s'y trouvaient. Il se rendit ensuite à Marseille, et fut bientôt appelé à Paris sur sa réputation d'habileté et de savoir. Daran s'occupa des maladies des voies urinaires. On lui doit l'invention des *Bougies médicamenteuses* ou *emplastiques* qui portent son nom, et qui ont fait imaginer les bougies et sondes en gomme élastique, lesquelles ont l'avantage, en détruisant les rétrécissements du canal, de le dilater. Louis XV nomma Daran son chirurgien par quartier, et lui donna des lettres de noblesse. On a de Daran : | *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urèthre*, Avignon, 1745, in-12, réimprimées en 1748, 1758, 1768, et traduit en anglais par Tomkins, 1755, in-8°; | *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1759, in-12; | *Composition du remède de M. Daran*, Paris, 1775, in-12, | et deux autres *Opuscules* peu remarquables.

* DARCET (Jean), médecin et chimiste, membre de l'institut et du sénat, né à Douazit en Guienne, l'an 1725, mort à Paris en 1801, fut d'abord précepteur du fils de Montesquieu. Il devint bientôt l'ami du père de son élève, qu'il aida à recueillir d'immenses matériaux pour l'"Esprit des Lois". Après la mort de son protecteur, Darcet s'occupa exclusivement de chimie sous le célèbre Rouelle, dont il épousa la fille. Il professa 27 ans la chimie au collége de France, et fut le premier qui y fit son cours en

français. Nommé directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur général des essais des monnaies et de la manufacture des Gobelins, il améliora sensiblement les procédés suivis dans ces divers établissemens. On a de lui | d'excellents *Mémoires sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'action d'un feu égal et continué.... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques*, (1766-1771, in-8°); | un *Discours ou Dissertation de l'état actuel des Pyrénées, et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8°: | un *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8°. Michel J.-J. Dizé a publié un "Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet", Paris, an x (1802), in-8°.

DARCY (Patrice), né à Galloway, en Irlande, le 28 septembre 1725, servit en France, où il devint chevalier de Saint-Louis et de Saint-Lazare. Il était aussi de l'Académie des sciences et de la Société de Nanci. Il mourut du choléra-morbus, le 18 octobre 1779. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans ceux de l'Académie des sciences, et séparément: | un *Essai d'une nouvelle théorie de l'artillerie,* 1760, in-8°; | *Mémoire sur la durée de la vue*, en 1765; | *sur les machines hydrauliques*, en 1754.

DARD (Jean), jésuite, né à Vendôme en 1585, mort à Paris, en 1641, a publié les ouvrages suivants: | *Histoire du royaume du Japon*, en 1621 et 1622, Paris, 1627, in-12; | *Histoire d'Éthiopie, du Malabar,* etc., etc., ibid., 1628; | *Abrégé des méditations du P. Dupont,* ibid., in-12.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Électre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père et le gendre régnèrent ensemble avec une grande concorde, et jetèrent les premiers fondements de la ville de Troie, vers l'an 1480 avant Jésus-Christ.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie*, en grec, qu'on voyait encore du temps d'Elien. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Mme Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°; et une traduction française par Postel, 1553, in-16.

* DARET (Pierre), graveur au burin, naquit à Pontoise en 1610. Pour se perfectionner dans l'art vers lequel un goût particulier l'entraînait, il alla séjourner quelque temps à Rome. De retour dans sa patrie, il grava, conjointement avec Louis Boissevin, un grand nombre de portraits des hommes les plus célèbres du XVIe siècle, et du commencement du XVIIe. Ce recueil parut en 1652-1656, 1 vol. grand in-4°, sous le titre de *Tableaux historiques*. Daret grava ensuite les estampes pour l'ouvrage de Gomberville, intitulé: "La doctrine des mœurs". Il écrivit une *Vie de Raphaël*, traduite de l'italien, Paris, 1651, 1 vol. in-12. Il y traite de l'origine de la gravure en taille-douce. Cet ouvrage a été reproduit depuis par Bambourg, sous ce titre: *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël*, Lyon, 1707.

Digitized by Google

Daret mourut à Dax, en 1675.

*DARGENTAN (Le P. Louis-François). C'est le nom sous lequel était connu, dans le XVIIe siècle, le pieux et savant capucin normand, l'intime ami, le disciple, et même le collaborateur de l'illustre de Bernières Louvigny, l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la religion.

DARIUS, surnommé "le Mède", est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des "septante semaines", après lesquelles J.-C. devait être mis à mort. (*Voyez* DANIEL.) Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C.

DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. [Il porta ses premiers soins sur le gouvernement de son vaste empire, et le divisa en vingt grandes satrapies, dont il régla l'administration.] Quelques années après, Darius mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siége, par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan, s'étant mutilé la figure, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignait de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. « Un seul ne vous suffit point », lui répondit ce prince cruel; « gardez-les tous trois »; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Celui qui peut seul confondre l'orgueil des rois laisse rarement impunies de semblables atrocités. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs : l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : «Seigneur, souve-

Digitized by Google

nez-vous des Athéniens. » Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées; Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plus tôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire, souvent exagératrice. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C. [Darius s'était occupé des moyens de faire fleurir le commerce, et Scylax de Caryande, célèbre navigateur, reconnut, par son ordre, le cours de l'Indus et les mers qui, depuis l'embouchure de ce fleuve, s'étendent jusqu'au golfe Persique; il fit aussi frapper des monnaies d'or et d'argent, nommées "Dariques". Quelques auteurs, entre autres dom Calmet, pensent que ce prince est l'Assuérus de l'Écriture-Sainte.]

DARIUS Nothus, c'est-à-dire bâtard, nommé "Ochus" avant son avénement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxerxès-Longuemain, était satrape d'Hyrcanie du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xerxès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerxès-Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, quelle avait été la règle de sa conduite pendant son règne, afin de pouvoir l'imiter, «Ç'a été», lui répondit le prince mourant, «de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi.» Cette anecdote a été révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage! [On reproche à Darius Nothus des actes de cruauté qui ne s'accordent guère avec les règles de la justice et de la religion : il fit étouffer dans les cendres (supplice de son invention) ses deux frères naturels Sogdianus et Arsitès, qui s'étaient révoltés contre lui. Il condamna à la même mort, et pour le même motif, les deux satrapes Artyphius et Pissuthnès.]

DARIUS Codoman, douzième et dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus, et était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi à qui il avait procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat, mécontent, se préparait déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie mineure s'é-

Digitized by Google

tait rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600,000 hommes, à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xerxès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbèles. Dans la seconde action, non moins meurtrière que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut long-temps incertaine entre les deux armées; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre l'y poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui, et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un macédonien lui apporta dans son casque. « Le comble de mes malheurs », lui dit-il en lui serrant la main, « est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris des mains de ceux que j'ai comblés de bienfaits. » C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur: « Darius, ut erat sanctus et mitis, » etc. Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités, et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondements. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238, depuis la prise de Babylone.

*DARLES, curé de Congenies, diocèse de Nîmes, né à Beaucaire, mort en 1758, est auteur d'une *Requête critique du curé de C..., adressée au roi, en réponse à celle du curé de Fontenoy*.

* DARNAI, (Jean) bénédictin de Bordeaux, a publié des *Recherches historiques* sur cette ville, qui sont mal écrites et minutieuses. En voici le titre : | *Éloge de la ville de Bordeaux*, 1618, in-8°. | *Narré véritable de la Vie de saint Maumoulin*, Bordeaux, 1618, in-8°. | *Statuta et Decreta reformationis Congregationis Benedictinorum*, Paris, 1605, in-8°. (Voyez Arnal.)

* DARNAUD (Le baron), lieutenant-général, né à Brice, près Orléans en 1768, mort le 3 mars 1830 à 62 ans, avait acquis la réputation d'un excellent militaire avant la révolution. Devenu capitaine, on le vit aux avant-postes de l'armée du Nord enlever à la baïonnette une redoute hérissée de bouches à feu. Après cette affaire, dans laquelle il avait fait un grand nombre de prisonniers, un représentant lui dit : « Pourquoi ne les faites-vous pas fusiller? — Je ne sais que verser mon sang pour

Digitized by Google

ma patrie », répondit Darnaud : « quand mon ennemi est désarmé, ma tâche est finie ». Adjoint aux adjudants-généraux (1794), il passa après le déblocus de Maubeuge dans le corps d'armée de Sambre-et-Meuse : la défense de Longwy lui fut confiée. C'est à lui que Jourdan adressa ces belles paroles à la retraite de Neuwied : « Vous aviez devant l'ennemi le même sang-froid que l'année dernière à la revue sur la place de parade, à Cologne. » Darnaud, blessé par un éclat d'obus au blocus de Mayence, se rendit néanmoins en 1799 à l'armée d'Italie. Trebia et Novi furent témoins de sa valeur. Il écrasa partout les Autrichiens, et en les chassant de Gênes, dont ils préparaient le siége, ce brave fut si grièvement blessé qu'on fut obligé de lui faire l'amputation de la cuisse gauche. Buonaparte le nomma ensuite gouverneur de la place qu'il avait si bien défendue, et commandant de la 14e division militaire (Caen) ; en 1808, il lui donna le commandement de l'Hôtel des Invalides. En 1814, Darnaud préserva du pillage le dépôt du génie militaire, les archives de la guerre et la galerie royale des fortifications en relief. Remplacé aux Invalides par le comte de Lussac, il vécut dès lors dans la retraite.

* DARNIM (Louis-Achim), poète allemand, né à Berlin le 26 janvier 1781, mort le 21 janvier 1832, s'appliqua aux sciences naturelles. *Sa Théorie des phénomènes de l'électricité* présente des recherches intéressantes. Ses nombreux voyages changèrent la direction de ses études. Il s'adonna à la poésie. Il publia *la Vie et les amours de Hallin*, accompagnée d'une *Vie de Rousseau*, dans le but de mettre en parallèle une existence mondaine avec une existence scientifique. En 1804, il fit paraître à Goettingue un roman intitulé *les Révélations d'Ariel*. Il donna avec Clément Brentano, à Heidelberg, où ils vivaient ensemble, une collection d'anciennes poésies nationales allemandes sous le titre de *la Corne miraculeuse du petit Garçon*. Outre ces trois productions, on a encore | *Jardin d'hiver*, collection de Nouvelles, Berlin, 1809 ; | *la Gazette des Solitaires*, collection de Traditions et légendes anciennes et nouvelles, d'histoire et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4° ; | *Pauvreté, Richesses, Fautes et Repentir de la comtesse Dolores*, histoire véritable, Berlin, 1810, 2 vol. ; | *Halle et Jérusalem*, jeu d'étudiants et aventures d'un Pélerin, Heidelberg, 1811 ; son *Théâtre* (Schaubune), Berlin, 1813, | *les Gardes de la Couronne*, ou *première et seconde vie de Berthold*, 1er vol., Berlin, 1817, roman non achevé ; | *les Egaux*, comédie qui fut le dernier ouvrage dramatique de l'auteur. Darnim a travaillé en outre à plusieurs feuilles littéraires. Il passa les dernières années de sa vie à Berlin et à sa terre de Vicpersdorf, près Dahme, dans le petit pays de Baerwalde ; ce poète n'était pas assez apprécié en Allemagne.

* DARONATSI (Paul), né en 1043, dans la province de Daron, et mort en 1123, dans un monastère dont il était abbé, professa avec distinction la philosophie et la théologie, et mérita, par ses connaissances, d'être placé parmi les plus célèbres théologiens arméniens. On connaît de lui : | une *Lettre* contre Théopista, philoso-

Digitized by Google

phe et théologien grec, qui vivait de son temps, Constantinople, 1752, 1 vol. in-fol.; | *Traité contre l'Église grecque*; | un *Commentaire sur Daniel*, et plusieurs autres *Traités* qui sont en manuscrit à la bibliothèque du roi. — DARONATSI (Khatchadour), docteur arménien et abbé du monastère de Hoghavzny, naquit comme le précédent dans la province de Daron en 1161; il assista en 1204, à un concile tenu à Loris, dans la partie orientale de l'Arménie. Il a laissé des *Discours* et des *Cantiques*, et il passe pour avoir introduit en Arménie l'usage de noter la musique d'église.

*DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse, le 25 novembre 1718, mort le 18 janvier 1802, fut associé de l'institut, et publia : | *Uranie*, ou *Contemplation du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16. Lalande dit que ce petit ouvrage est très-commode pour apprendre à connaître le ciel. | *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4°; le second volume, Paris, 1782; | *Observation de l'éclipse de soleil du 24 juin* 1778, etc., traduite de l'espagnol, Toulouse, 1780, in-8°; | *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8°; | *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam, 1801, avec les notes de M. Utentove, qui en fut l'éditeur.

*DARRICAU (Le baron Augustin), général français, né à Tartas, dans les Landes, le 5 juillet 1773, mort à Dax le 6 mai 1819, s'enrôla en 1791, et après plusieurs campagnes, passa en Égypte, d'où il revint colonel. Il était à la tête du 32e régiment de ligne à la bataille d'Austerlitz. Général de brigade, en 1806, il fut envoyé en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite des Français : il se distingua surtout à la bataille de Séville et au combat de Castellegos. Général de division en 1811, il se battit contre les Anglais, s'illustra à la bataille de Vittoria, et défit les ennemis au bois de Barsouilles, et à Los Teresia. En 1814, il couvrit le département des Landes; quoique Louis XVIII l'eût nommé chevalier de Saint-Louis et commandant de Perpignan, au retour de Buonaparte, il refusa de recevoir dans cette place les troupes royalistes que le maréchal Pérignon voulait y introduire : il accepta même le commandement des fédérés de Paris. Il cessa naturellement d'être employé à la seconde restauration.

*DARTHÉ (Augustin-Alexandre), révolutionnaire né à Saint-Pol (Pas-de-Calais), faisait partie de la fameuse bazoche du parlement de Paris, lorsque survint la révolution. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la prise de la Bastille (14 juillet 1789). Nommé en 1791 administrateur de son département, il s'y conduisit en véritable jacobin : ayant dissipé un rassemblement de réquisitionnaires qui s'étaient révoltés, cet exploit lui valut, de la part de la Convention, un décret, dans lequel on déclarait qu'il avait bien mérité de la patrie. Attaché ensuite à Joseph Lebon, en qualité d'accusateur public à Arras, il poursuivit les prétendus conspirateurs de cette époque, soit à Arras, soit à Boulogne. Imitant la férocité de Carrier, il forçait les filles des victimes à danser avec lui au-

Digitized by Google

tour de l'échafaud. Après le 9 thermidor, Darthé fut arrêté; mais la loi du 4 brumaire l'amnistia. Dès lors il s'attacha à Babeuf. Le tribunal de Vendôme le condamna à mort. En entendant son arrêt, Darthé cria «vive la république»! et en même temps il se perça d'un poinçon qui lui fit une blessure mortelle; il n'en fut pas moins porté sur l'échafaud et exécuté le 25 mai 1797. Il n'avait que 28 ans.

*DARTIGOEYTE, député des Landes à la convention, demanda l'abolition du serment, qu'il traita d'institution monacale. Malade le jour du jugement de Louis XVI, il se fit transporter à l'assemblée, où il vota la mort et l'exécution immédiate du roi. Envoyé dans le Gers et les Hautes-Pyrénées, il détruisit à Auch les monuments du culte catholique, et fit brûler un plein tombereau d'images et de reliques, en dansant la carmagnole autour de ce brasier patriotique : ce qui prouve qu'on ne renversa la royauté que pour arriver à frapper la religion. Jamais femme ne parut devant ce régicide sans avoir à rougir; tous les vices, en effet, se déchaînent à la fois. Il faisait mettre les mères et les filles en réquisition pour le spectacle, dans les villes où il passait, et il y paraissait lui-même habillé de manière à révolter la pudeur. On conçoit qu'un pareil homme ait pu faire plus d'une fois attacher des détenus à des mangeoires où on leur jetait la plus dégoûtante nourriture, comme à de vils animaux. Le 1er juin 1795, accusé par Pérès, du Gers, de dilapidations, d'effusion arbitraire du sang humain, et d'une dépravation inouïe de mœurs pendant ses missions, Dartigoeyte, présent à la séance, entendit sans s'émouvoir le récit de sa conduite. On le décréta d'arrestation; mais l'effet de ce décret tomba devant l'amnistie, vers la fin de 1795. Il rentra dans l'obscurité, où il mourut dans les premières années du XIXe siècle.

DARTIS (Jean), naquit à Cahors en 1572. Il obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe "De la papauté du pape", de Claude Saumaise, Paris, 1638, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du saint-siége. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-fol., 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur écrivait d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

*DARU (Pierre-Antoine-Bruno comte), pair de France, de l'académie française et des sciences, né en 1767, à Montpellier, mort le 5 septembre 1829, entra au service à 16 ans. Arrêté sous la terreur comme suspect, il fut détenu jusqu'après le 9 thermidor. Après le 18 brumaire, il devint secrétaire du ministre de la guerre avec le rang d'inspecteur aux revues. C'est de cette époque que date la confiance dont Buonaparte l'honora pendant quinze ans. Elu membre du tribunat en l'an X, il trouva dans ce choix la récom-

Digitized by Google

pense des services qu'il avait rendus aux armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse, à celles d'Helvétie, du Danube, et enfin à celle de l'Italie. Mais on le vit alors s'opposer de tous ses efforts aux changements qui pouvaient amener le rétablissement d'une monarchie. Cependant, lorsque Buonaparte eut pris la couronne impériale, Daru, élevé aux dignités les plus éminentes, sembla oublier les maximes républicaines. En 1805, conseiller d'état et intendant-général de la maison militaire de Buonaparte; en 1806, intendant-général dans le pays de Brunswick pour l'exécution des traités de Presbourg, de Tilsitt et de Vienne, il reçut aussi le titre de ministre plénipotentiaire à Berlin. Daru ne s'enrichit point dans ces fonctions où tant d'autres trouvèrent des occasions de fortune; on l'a comparé à un coffre-fort qui rend tout ce qu'on lui confie. Nommé en 1811 ministre secrétaire d'état, il eut le portefeuille de l'administration de la guerre (en 1813), et fit la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, Buonaparte convoqua un conseil où Daru parla en faveur de la paix, et annonça même le malheur d'une expédition en Russie, où il fallait, dit-il, vaincre non les hommes, mais la nature. Le jour où commença la retraite, le général Matthieu Dumas, qui avait l'intendance générale de l'armée, tomba gravement malade, et Daru se vit obligé de se charger de cette administration. En 1814, Daru fut nommé par Louis XVIII intendant général. Mais à peine Buonaparte fut-il revenu aux Tuileries, qu'il rentra au conseil d'état, et signa la fameuse déclaration du 25 mars. L'ordonnance de 1819 le rappela pourtant à la chambre des pairs; ses opinions le rapprochaient du côté gauche. Telle est la vie politique de Daru, dont Buonaparte disait à Sainte-Hélène: «C'est le travail du bœuf et le courage du lion.» Sa vie littéraire n'est pas moins curieuse. Dès sa jeunesse il s'était fait connaître par quelques *Poésies*. Pendant le temps de sa captivité, il composa son *Epître à mon sans-culotte*, badinage dans lequel il prouve à "Brutus" son geôlier, bonhomme du reste, qu'ils ne sont pas plus libres l'un que l'autre. Puis il fit paraître sa *Traduction* en vers des poésies d'Horace, la meilleure qui ait paru jusqu'ici. C'est après le 18 brumaire, qu'il adressa son *Epître à l'abbé Delille* pour l'engager à chanter la révolution. Bientôt il publia la *Cléopédie* ou la *Théorie des réputations littéraires*, satire dépourvue de vigueur. Elle fut suivie d'un poème intitulé *les Alpes*, dont on ne parle plus. Le 13 août 1806, Daru fut nommé membre de l'institut à la place de Colin d'Harleville; en 1808 l'académie de Berlin l'admit aussi dans son sein. Après la seconde restauration, rendu à la vie privée, il composa : | son *Rapport à l'académie française sur le Génie du christianisme*; | son *Rapport sur le système métrique appliqué à la poésie*; | sa *Vie de Sully*; | son *Histoire de Venise*; | les *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827; | *Épître à M. de La Rochefoucault sur les progrès de la civilisation*, ou *Discours en vers sur les fautes de l'homme*; | une *Histoire de Bretagne*; | les *Eloges de Volney et du général Dejean*, prononcés à la chambre des pairs; | l'*Eloge*

du grammairien Domergue, à l'académie. Il laissa en manuscrit un *Poème sur l'Astronomie*. Sa prose valait mieux que ses vers. Daru mourut frappé d'apoplexie à sa terre près de Meulan.

*DARWIN (Erasme), médecin et poète anglais, né en 1731 à Elston, exerça son art à Lichfield, puis à Derby, où il mourut en 1802. On a de lui : | *le Jardin botanique*, poème divisé en 2 parties, Londres, 1781, in-4°, plusieurs fois réimprimé : Delille en a imité plusieurs passages, et Deleuze en a donné une bonne traduction française ; | *Plan d'éducation publique pour les demoiselles*, ibid., 1797, in-4° ; | *la Zoologie*, ou *Lois de la vie organique*, ouvrage singulier, mais remarquable par les aperçus ingénieux qu'il présente ; | *Phytologie* ou *Philosophie de l'agriculture et du jardinage*, Londres, 1799, in-4° ; | un poème posthume intitulé : *le Temple de la nature*, etc. Miss. Seward, amie de Darwin, a publié sur sa vie de curieux "Mémoires".

* DASCHKOWA (Catherine-Romanowna, princesse), fille du comte Voroutsof, née en 1744, morte en 1820, concourut à l'élévation de Catherine II, dont elle devint dès lors la dame d'honneur et de confiance, et qui lui conféra l'ordre de Sainte-Catherine. La princesse Daschkowa cultivait les sciences et les lettres. Elle a composé deux pièces de théâtre *Toïsiokof* et *les Noces de Fabius*, et contribué à la publication du "Dictionnaire de l'académie russe", dans lequel elle a inséré plusieurs articles. En 1782 elle fut nommée directrice de l'académie des sciences ; en 1783 présidente de l'académie russe ; et fut admise ensuite dans plusieurs sociétés savantes de la Russie et de l'étranger.

DASIPODIUS (Pierre), savant grammairien et médecin du XVIe siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un *Dictionnaire grec, latin et allemand*. Il imagina un nouvel ordre, qui plut d'abord, et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs. [Son fils Conrard était bon mathématicien.]

* DASSIER (Jean), graveur en médailles, né en 1677, à Genève, mort dans cette ville en 1763, étudia son art à Paris. Il exécuta un grand nombre de médailles en acier, représentant des personnages illustres du règne de Louis XIV, et qui se trouvent, pour la plupart, dans l'ouvrage de Koeller. — Son fils, Jacob-Antoine, né en 1715, à Genève, suivit la même carrière, étudia en Italie et en France, se rendit à Londres, où il fut attaché à la monnaie comme maître en second, et mourut à Copenhague en 1759. Les principaux portraits dont son *OEuvre* se compose sont ceux de Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc., qui servirent de modèle à d'autres artistes, et qui furent gravés en partie par N. Dupuis et Benoît. On imprima en 1778 l'"Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils", représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine, in-8°, rare et recherchée.

DATAMES, fils de Camissare, qui, de simple soldat, devint

Digitized by Google

capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerxès-Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerxès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après en trahison, par le fils d'Artabase.

* DATEVATZY (Grégoire), l'un des plus savants docteurs arméniens, né vers l'an 1340 de l'ère vulgaire, est mort en 1410. Il a écrit : *Commentaire d'Aristote*; *Grandes questions*. La Bibliothèque du roi possède plusieurs de ses manuscrits.

DATHAN, fils d'Éliab, un des lévites séditieux qui furent engloutis dans la terre. (*Voyez* ABIRON et CORÉ.)

DATHE (Jean-Auguste), professeur de langues orientales à Leipsick, né à Weissenfels, en Saxe en 1731, mort en 1791, est auteur d'une nouvelle *Traduction* latine des livres du vieux Testament, regardée par les protestants comme la meilleure de toutes celles qui existent dans cette langue. Différentes parties de cet ouvrage parurent séparément depuis 1779 jusqu'en 1797. On a encore de lui : *Opuscula ad criticam et interpretationem Veteris Testamenti spectantia*, Leipsick, 1796, in-8°.

*DATI (Léonard), mort général des dominicains en 1425, a laissé en manuscrit un poëme italien intitulé : *Sphæra mundi*.

DATI (Carlo), poète et littérateur italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs gens de lettres qui ont passé à Florence de son temps se louent beaucoup de ses politesses, et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence, en 1644, in-4°, réimprimé à Rome, et traduit en français. Cet ouvrage avait été précédé de plusieurs autres, en vers et en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage, que l'auteur voulait donner.

DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit l'histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avait chargé, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais, après sa mort, son fils, Nicolas Dati, en retrancha beaucoup de choses, par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol., et Venise, 1516.

* DAUBANTON (Antoine-Grégoire), jurisconsulte, né à Paris en 1752, mort dans la même ville, en 1813, après y avoir rempli long-temps les fonctions de juge de paix, publia depuis 1792 jusqu'en 1813, 18 ouvrages de droit, presque tous re-

Digitized by Google

latifs au mode et au coût des procédures civiles; nous citerons seulement : | *Manuel judicaire journalier du citoyen...*, 1792, in-12; | *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-8°; | *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8°; | *Manuel des officiers de police, juges de paix, maires et adjoints*, 1810-1812, in-12.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre, le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716 pour reprendre sa place, et mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Bellando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Régis*, in-12.

* DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste, naquit le 29 mai 1716, à Montbar, en Bourgogne. Son père l'avait envoyé à Paris pour y étudier la théologie; mais il s'appliqua en secret à la médecine, et principalement à l'anatomie. Après avoir pris ses degrés à Reims, en 1741, il retourna dans sa ville natale pour y exercer sa profession. Buffon, son ami et son compatriote, l'attira à Paris en 1742, et lui fit donner, trois ans après, la place de garde et de démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. La justesse de son esprit, son exactitude rigoureuse et sa patience, le rendaient très-propre à cet emploi. Le recueil des faits dont il enrichit la grande "Histoire naturelle des animaux" est immense. Daubenton y apporta tant de soin, qu'on y chercherait en vain une erreur; les articles de description et d'anatomie qu'il fournit aux quinze premiers vol. in-4° de "l'Histoire naturelle", sont une partie absolument nécessaire à l'intelligence du texte de Buffon. Il publia plusieurs articles d'histoire naturelle dans la première "Encyclopédie", et plusieurs savantes *Dissertations* sur des points importants de l'histoire naturelle des animaux et des minéraux. Il fut nommé, en 1778, à la chaire d'histoire naturelle, la première qui jusqu'alors eût été établie en France, et en 1794, professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, nom que la convention donna au Jardin du Roi. Élu membre du sénat à la fin de 1799, il fut attaqué d'apoplexie à l'une des premières séances où il assista, et mourut quatre jours après, le 1er janvier 1800. On distingue parmi les ouvrages qu'il a laissés, son *Instruction pour les bergers*, Paris, 1782, 1 vol. in-8°, avec vingt-deux planches. Le but de cet ouvrage est de faciliter en France la propagation des moutons de race espagnole. On remarque pareillement un *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8°. Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe, ont publié des "Éloges historiques de Daubenton".

* DAUBERMÉNIL (F-A.), né vers 1744 dans le département du Tarn, eut l'étrange folie de se regarder comme un disciple des anciens mages, destiné à faire revivre leurs cérémonies superstitieuses. Il publia dans cette vue

Digitized by Google

une brochure sous ce titre : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant les fragments de leurs différents œuvres sur l'instruction du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, an IV (1796), in-8°. Cet ouvrage donna naissance à la société des « Théophilanthropes ». Avec un caractère si romanesque, Daubernénil était peu propre à s'occuper d'affaires politiques : il fut cependant député à la convention par le département du Tarn. Lors du procès de Louis XVI, il resta chez lui comme malade, et ne vota pas. Forcé sous le règne de la terreur par le comité de salut public à donner sa démission de membre de la convention, il y fut rappelé en 1795, et entra ensuite au conseil des cinq-cents. Il en sortit le 20 mai 1797, et y fut réélu l'année suivante. Il fut exclu du corps législatif, et condamné même à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure, pour s'être opposé à la révolution du 18 brumaire. Dauberménil se retira dans son département, où il mourut en 1802.

* DAUBIGNY (J.-L.-Marie Villain), démagogue fameux, né à Saint-Just, en Picardie, d'abord procureur au parlement de Paris, devint membre de la municipalité de cette ville, s'attacha à Danton, avec qui il concerta la journée du 10 août, et fit arrêter aux Champs-Elysées quelques personnes qui s'y étaient réunies pour défendre le roi. Leurs têtes, attachées au bout d'une pique, servirent à répandre l'effroi dans la capitale. Cet exploit mérita à Daubigny l'honneur de faire partie de l'odieux tribunal que Danton fit instituer. Il signala encore sa férocité dans les massacres de septembre. Mais son ardeur à procurer le désordre ne lui faisait pas oublier de travailler à sa propre fortune. Il fit au garde-meuble de la couronne un vol considérable. Le ministre Roland l'en accusa devant l'assemblée; mais Daubigny, qui était dans les rangs du parti vainqueur, sut arrêter les poursuites. Adjoint à Bouchotte dans le ministère de la guerre, vers la fin de 1793, il fut accusé d'un nouveau vol par Bourdon (de l'Oise), et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Mais Robespierre se déclara son protecteur, et dès lors son innocence fut reconnue. Afin de lui témoigner sa reconnaissance, Daubigny abandonna Danton. Assez heureux pour ne pas partager la chute de Robespierre, il fut seulement mis en arrestation. Bourdon (de l'Oise), l'accusant une seconde fois, le fit traduire devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire; mais l'amnistie du 4 brumaire (25 obtobre 1795) vint encore lui rendre la liberté. Enfin, compromis dans le complot de la machine infernale dirigée contre le premier consul (23 janvier 1801), il fut déporté aux îles Séchelles, où il mourut en 1808.

* DAUCHER, nom d'une famille dont le père, la mère, le fils et les deux filles furent condamnés à mort comme fanatiques. Pierre-Adrien, simple jardinier, né à Wailly, près Soissons, et âgé de 55 ans, n'avait pu consentir à ce que son fils, Pierre-Joseph, âgé de 22 ans, lui fût enlevé par la réquisition des conventionnels. Françoise Patou, mère du jeune

Digitized by Google

homme qui s'éloignait des enrôlements par principe de religion, Marie-Séraphine et Marie-Augustine, ses sœurs, approuvaient cette répugnance. Mais, quand le proconsul Joseph Lebon vint déployer ses fureurs à Arras, il fit enlever le réfractaire et sa famille, puis convoqua le peuple dans le temple de la Raison. Il y parut armé de son grand sabre et de deux pistolets à la ceinture. Les infortunés, exposés aux regards du peuple sur une estrade élevée, y subirent un interrogatoire. Lebon commença par apostropher le jeune homme, en lui disant: «Voyons si ton J.-C. te sauvera de cette affaire;» et, en l'interrogeant, il le qualifiait ironiquement de saint. La mère gardait le silence, levant les yeux au ciel, sans daigner répondre aux questions blasphématoires du proconsul. «Parle, ou je te brûle la cervelle», s'écria-t-il, en dirigeant sur elle un de ses pistolets. «Voyez-vous», ajouta le monstre, par la bouche duquel l'enfer rendait un magnifique témoignage à toutes les victimes d'Arras, «voyez-vous cette fanatique qui ose lever les yeux au ciel! voilà comme ils sont tous. Quand ils sont dans l'embarras, ils s'adressent toujours là-haut; comme s'ils pouvaient en obtenir quelque chose.» Mais d'où leur serait venu, si ce n'est d'en haut, le courage d'affronter le supplice? Toute la famille fut guillotinée le 18 juin 1794, dans la soirée, aux flambeaux, afin de procurer à l'exécution toute l'infernale solennité que l'athéisme de Joseph Lebon pouvait lui donner.

* DAUDE (le P. Adrien), jésuite, docteur en théologie et professeur ordinaire d'histoire dans l'université de Wurtzbourg, mort en 1756, a laissé plusieurs volumes d'un ouvrage exact et judicieux, intitulé: *Historia universalis et pragmatica romani imperii regnorum*, etc., in-4°. Le premier volume parut en 1748; la suite du second tome fut publiée en 1756. Il est fâcheux que la mort ait enlevé cet historien avant qu'il eût achevé la vaste carrière dont il avait si heureusement atteint le milieu.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la *Traduction* des "Réflexions" de Gordon sur Tacite, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la "Vie de Michel de Cervantes", 1740, in-12, de Grégorio Magans.

* DAUDET (Robert), graveur, né à Lyon en 1737, mourut à Paris le 2 juin 1824. Elève de Balechou, il se perfectionna sous le célèbre Ville, et dans l'intervalle de 1772 à 1819, il grava un grand nombre de sujets dont les plus remarquables sont: | une *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; | les *Ruines de Palmyre* dans le "Voyage en Syrie" de Cassas; | des *Marines* d'après J. Vernet; | des *Batailles* d'après van der Meulen; | six *Paysages* dans le "Musée français" de Robillard et Laurent; | plusieurs planches pour le "Voyage à Naples" de l'abbé de Saint-Non ("Galerie de Florence"), pour le "Voyage en Espagne" de M. Alex. de Laborde, pour les "Monuments de l'Indoustan" de M. Langlès, etc. Son *OEuvre* complet se compose de 82 épreuves.

* DAUDIN (François-Martin), naturaliste, né à Paris, vers la fin du XVIIIe siècle, mort dans la

même ville en 1804, a publié : | *Recueil de mémoires et de notes sur les mollusques et les zoophytes*, Paris, 1800, in-8° ; | *Tableaux des divisions des mammifères... d'après Lacépède*, Paris, 1802, in-18 ; | *Histoire naturelle des reptiles*, Paris, 1802 et 1803, 8 vol. in-8° ; | *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles, etc.*, 1803, in-4°. La mort l'empêcha de terminer un *Traité élémentaire et complet d'Ornithologie*, dont il a paru 2 vol., Paris, 1800, in-4°.

* DAULLE (Jean), graveur, membre de l'académie de peinture, né à Abbeville en 1703, mort à Paris en 1763, a gravé avec succès d'après le Corrége, Rubens et van Dyck. On distingue dans son œuvre, qui est assez considérable : | *la Madeleine*, | le *Quos ego*, | un *Amour*, | et surtout le portrait de *La comtesse de Feuquière*.

DAUM (Christian), natif de Misnie, recteur du collége de Zwickau, mourut le 15 décembre 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savait les langues mortes et vivantes. On lui doit des éditions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits, témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont : | *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, 1642, in-8° ; | *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8° ; | *Epistolæ*, Iéna, 1670, in-8°, Dresde, 1677, in-8° ; | des *Poésies*, etc.

* DAUMEC, sénateur d'Haïti, l'un des commissaires de cette république, venus en France pour remplir les conditions du dernier traité fait entre cette île et l'ancienne métropole, mourut à Paris en décembre 1825. C'était un des hommes les plus éclairés de son pays. A côté des Français qui assistèrent à ses obsèques, les noirs et les mulâtres de Saint-Domingue, pieusement recueillis dans l'église Saint-Roch, présentaient un spectacle nouveau.

*DAUMESNIL (Pierre, baron), dit « la Jambe-de-Bois », lieutenant-général, né à Périgueux, le 14 juillet 1777, d'un perruquier de cette ville, mort le 17 août 1832, à Vincennes, commença sa carrière militaire comme simple soldat, et conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Il eut la jambe emportée à Wagram, et obtint le gouvernement de Vincennes. Les deux actions les plus honorables de sa vie sont sa belle défense de ce château en 1816 contre les alliés, et la résistance qu'il opposa en 1830 aux projets atroces de la populace qui voulait s'emparer des ministres de Charles X. La législature a assuré une pension à la veuve de Daumesnil, qui ne lui laissait que sa gloire pour héritage.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte DE), prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'Or, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit à Vienne en 1705, d'une famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince

Charles de Lorraine était assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemits, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen, en 1758, ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avaient délivré Olmutz en 1758. Il attaqua, en 1759, les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Fink, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où, après qu'une blessure dangereuse l'eut contraint de se retirer du combat, l'ennemi, déjà vaincu, reprit une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre, en 1763, fin aux succès militaires de Daun. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. [Aussi doit-il être considéré comme un des premiers généraux de son siècle. S'il n'avait pas eu à combattre un ennemi tel que Frédéric, il eût sans doute triomphé plus souvent; mais il n'aurait pas obtenu une gloire beaucoup plus grande, celle d'avoir vaincu deux fois un si grand capitaine, et d'être sorti avec honneur d'une lutte aussi longue et aussi difficile.] Les occasions où la prudence était plus nécessaire que l'activité lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. Ses victoires sont restées souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUPHIN - Beraud, appelé le "sire de Combronde", était fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, sire dudit lieu, et de Blanche Dauphine, dame de Saint-Ilpise et Combronde. A la mort de sa mère, il quitta le nom de l'Espinasse, et prit le nom de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse, il servit en Guienne, sous le comte de Foix, avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, et le comte de Comminges, dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui confia le commandement d'Auvergne, le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoya, en 1475, contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne; il avait sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroy de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne, le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin, et ses

Digitized by Google

héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui leur appartenait; le 24 février 1499, il y eut un arrêt du parlement en leur faveur; mais ensuite les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise, sa petite-fille, avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Beraud-Dauphin mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUSQUE (Claude), né à Saint-Omer, le 5 décembre 1566, jésuite, puis chanoine de Tournai, mourut le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : | une *Traduction* en latin des "Harangues" de Basile, évêque de Séleucie, avec des notes, Heidelberg, 1604, in-8°; | un *Commentaire sur Quintus Calaber, Coluthus et Tryphiodore*, Francfort, 1614, in-8°; | *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, 2 vol. in-fol.; | *Terra et aqua, seu Terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4°. Les îles flottantes près de Saint-Omer ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les îles semblables dont il a pu avoir connaissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer et aux rivières. Cet écrit est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages, qui prouvent qu'il était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue, que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités, qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

*DAUTRICHE, député de la Charente-Inférieure à la convention, y vota la détention de Louis XVI jusqu'à la paix, en laissant à la législature la faculté de prendre alors les mesures qu'elle jugerait convenables.

*DAUXIRON (Jean), jésuite, né à Baume-les-Dames, mort à Dôle en 1635, a laissé un ouvrage de philosophie morale, latin et français, Lyon, 1672, sous ce titre : *Historia Lyderici.*

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV, pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval, peu ambitieux et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI Bostichi (Bernard), Florentin, mort le 29 mars 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par *la Traduction* italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, et Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui : | *Coltivazione toscane delle viti e d'alcuni arbori*, Florence, 1600 et 1621, in-4°; | *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1600, in-8°, et Florence, 1638, in-4°; | *Istoria della basilica di San-Prassede*, Rome, 1725, in-4°; et quelques autres écrits en italien.

*DAVAUX (Guillaume, instituteur des enfants de France, chanoine honoraire de Saint-Denis etc., né en 1740 à la côte de Saint-André en Dauphiné, mort en 1822,

Digitized by Google

étudia au séminaire de Saint-Irénée à Lyon, remplit d'abord une chaire au collége de Grenoble, et y présida au classement de la bibliothèque épiscopale, devenue depuis bibliothèque de la ville. S'étant rendu à Paris, il entra dans la maison de Rohan, et fut bientôt nommé instituteur des enfants de France, par le crédit de leur gouvernante, madame la princesse de Guéménée. L'abbé Davaux gagna la confiance de ses élèves par la douceur de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les "Mémoires historiques sur Louis XVI" par Eckard, Paris, Nicole, 1818, in-8°, 3e édit. Nous en extrayons l'anecdote suivante : « Le dauphin, se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivement une lanterne en filigrane qui venait de lui être donnée, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdue. Tout à coup il se tourna vers l'abbé Davaux, et lui dit en lui prenant la main : « Je suis plus heureux que Diogène : j'ai trouvé un homme et un bon ami. » Privé de ses honneurs et de ses revenus pendant les jours d'infortune de la famille royale, l'abbé Davaux trouva une retraite assurée chez sa protectrice, et reprit plus tard ses fonctions ecclésiastiques. Accueilli par les princes lors de la restauration, il employa leurs libéralités au soulagement des prisonniers.

*DAVAUX (Jean-Baptiste), né en Dauphiné vers 1740, mort à Paris le 22 février 1822, se distingua par des progrès rapides dans l'étude de la musique, et par le talent qu'il acquit sur le violon. Les *Quatuor*, *Trio*, *Concerto*, qu'il composa, obtinrent d'abord un succès que fit évanouir l'apparition des Concerto de Piotti et des Quatuor de Pleyel. Placé après la révolution dans les bureaux de la guerre, Davaux les quitta plus tard pour aller remplir la place de chef de division à la grande chancellerie de la légion-d'honneur, sous le comte de Lacépède, son ami.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ses distinctions, Davel se rappela une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un 14e canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté, et eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford, en 1606, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut déclaré "poète lauréat". Charles Ier y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours

attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, ce poëte passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668, à 62 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Albans, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies*, et d'autres pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENANT (Charles), fils du précédent, né en 1636, et mort en 1712, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de politique, [entre autres par un *Tableau des revenus et du commerce d'Angleterre*, 2 vol. in-8°, en anglais] et de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissements.

DAVENANT (Jean), né vers 1570, à Londres, docteur et professeur en théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré, qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentiments. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias* est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'eglise anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que J.-C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge le 20 avril 1641. Ses productions sont : | *Prælectiones de duobus in theologia controversis capitibus; de judice controversiarum primo; de justitia habituali et actuali, altero*, Cambridge, 1631, in-fol.; | *Commentaria in epistolam ad Colossenses*; | *Liber de servitutibus*; | *Determinationes quæstionum quarumdam theologicarum*. On voit dans ces ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick, en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, et de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François en 1617, et le nom de François de Sainte-Claire, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de Cromwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain, emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la Prédestination*, et son *Système de la foi de l'église anglicane*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai, en 1665. L'auteur s'était acquis

Digitized by Google

l'amitié des protestants et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de François Coventry, du lieu de sa naissance.

* DAVIA (Alexis), moine de la Trappe, se nommait auparavant Antoine. Il était fils du comte-sénateur Virginio de Bologne, et de Victoire Montecuccoli, dame d'honneur de la reine d'Angleterre en 1688, qui se déguisa en charbonnière pour sauver la vie à Jacques III, dit le "le Prétendant", fils de Jacques II, roi d'Angleterre. Davia servit avec son frère dans les armées de l'empereur Léopold. Il passa ensuite à la cour de Marie-Béatrice d'Est, reine d'Angleterre, qui, après le malheur de Jacques II, se réfugia à Saint-Germain. Mais bientôt, dégoûté du monde et de la cour, il prit, en 1703, l'habit de moine de la Trappe en Normandie, et mourut en 1732, à 10 lieues de Florence dans un couvent de cet ordre. Il a écrit plusieurs *Vies des pères de la Trappe*.

DAVID, fils d'Isaïe de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1074 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans; mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérob en mariage; mais, jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaler, il lui manqua de parole, et lui fit ensuite épouser Michol, une autre de ses filles. La haine de Saül contre son gendre augmenta de jour en jour au point qu'il attenta plusieurs fois à sa vie. David fut obligé de s'enfuir. Il se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré des actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étaient dans le désert, David aurait pu *le* tuer deux fois, l'une dans une caverne et l'autre dans sa tente; mais il se contenta de faire connaître à Saül que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui non-seulement pleura celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth, son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de

Digitized by Google

"Cité de David". Jérusalem devint ainsi la capitale de son royaume. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier sans qu'il conçût de remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue et sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs psaumes. Les maux que Nathan lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison : un de ses fils viole sa sœur; le frère ensuite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalom, son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalom. Peu après, David, dans un mouvement de vanité, et pour satisfaire son orgueil, fit faire le dénombrement de son peuple; cette nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, qu'il fit sacrer et couronner, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Il mourut ensuite accablé d'années et d'infirmités, l'an 1004 avant J.-C., dans la 70ᵉ année de son âge, et la 40ᵉ de son règne. Il laissa son royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont mérité cette distinction. (*Voy.* "Apologie de David", publiée à Paris en 1737, in-12.) Ils lui ont reproché d'avoir fait scier et jeter dans le four, des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc.; du reste, cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites, quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles. (*Voy.* Agag.) C'est une question fort agitée par les savants, si David est l'auteur de tous les 150 *Psaumes*. Le sentiment le plus commun aujourd'hui, est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Envié, haï, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville, et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs; et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aidèrent à les expier. Ses sentiments dans ces différentes situations sont exprimés avec une

Digitized by Google

force et une dignité inimitables. Si les livres profanes n'ont rien qui approche de la dignité, du sens profond, des grâces simples et touchantes qui caractérisent les livres saints, on peut bien dire que les livres saints ne renferment rien de plus grand, de plus propre à nourrir, à fortifier les âmes, à inspirer des sentiments sublimes, à former des idées magnifiques, que les psaumes. Où puiser des notions plus vraies, plus majestueuses de la divinité; où contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la création? Les esprits justes, les cœurs droits y trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les événements de la vie. A côté des menaces et des châtiments marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, avec Dieu. Toutes les situations de l'âme, tous les mouvements du cœur sont exprimés avec une variété digne de l'Esprit-Saint. Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David, le "Simonide", le "Pindare", l'"Alcée" et l'"Horace" des chrétiens : "David, Simonides noster, Pindarus et Alcæus, Flaccus quoque". Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur langue. Spon parle dans ses "Voyages" d'une traduction de plusieurs psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais nommé Halybeg. [Les Psaumes sont, de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué, et La Harpe convient « qu'il n'y a peut-être encore personne qui les ait entendus ou même qui puisse les entendre. » Les "Notes et les Réflexions" du P. Bertier, l'"Harmonie des Psaumes" par Pluche, leur "Sens propre et littéral" par Lallemant, les "Traités" sur la poésie des Hébreux" par Contant de la Mollette, le docteur Lowth et le savant Herder, et le "Sens primitif des Psaumes", par Viguier, sont ce qu'on a de plus satisfaisant sur le lyrique sacré. La "traduction" de La Harpe, qui a eu beaucoup de vogue pendant quelques années, sera toujours lue avec plaisir, à cause de l'onction et de la noble simplicité qui y règnent, et surtout à cause du Discours préliminaire qui la précède.]

DAVID EL DAVID, faux messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui, s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offrait à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande que pour éviter de plus grands tourments. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'impôts, et réduits à la dernière misère.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du ve siècle. Il puisa à Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre aves superstition Platon ou Aristote, comme nos

Digitized by Google

docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses écrits dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID Ier, roi d'Écosse et fils de sainte Marguerite, occupa 24 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que 14 abbayes, dont 6 étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibylle, nièce de Guillaume-le-Conquérant, il passa 20 années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit pendant la vie, soit après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle, dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Écosse. Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, et est aussi honoré comme saint.

DAVID de Dinant, hérétique, vers le commencement du XIIIe siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre ; et ce que les gens de secte et à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

* DAVID de Gwilym, l'un des plus célèbres poëtes gallois, vivait vers 1330. Il composa une grande quantité de poèmes, la plupart sur des sujets d'amour ; 147 sont dédiés à la belle Morvid ; passion malheureuse, car Morvid fut mariée par ses parents à Rhis Gugan, officier dans l'armée anglaise à la bataille de Cressy. Gwilym avait pour protecteur Yvor, surnommé « le Généreux », ancêtre de la famille Tradegar, dans le comté de Montmouth.

* DAVID d'Hiraddug, surnommé « le Noir », poëte et grammairien gallois, de 1300 à 1350, modifia la grammaire et le système de prosodie d'Edeyrn, d'après les nouvelles règles qui eurent lieu lors de la conquête du pays de Galles par Edouard Ier. On a plusieurs copies d'un livre d'église gallois, qu'il a traduit avec beaucoup d'élégance.

* DAVID (Maurice), avocat

au parlement de Dijon, né en cette ville, l'an 1614, épousa Marguerite de Thésut, dont il eut plusieurs enfants, et qu'il perdit avant 1660, puisque vers ce temps-là il reçut la prêtrise. Il fut choisi en 1663, pour supérieur du monastère du refuge de Dijon. Peu après, il fut fait promoteur de l'officialité de Langres. Maurice David mourut à Dijon le 11 novembre 1679. Il a donné au public un ouvrage qui a pour titre : *Animadversiones in observationes chronologicas Possini ad Pachymerem, Divione, apud P. Palliot*, 1679, in-4°. Ce petit volume est rare et estimé. L'abbé Joly a inséré à la fin du second volume des "Mémoires de Bruys", plusieurs lettres de Maurice David au célèbre Du Cange.

DAVID Georges, ou plutôt fils de Georges (Forisz), né à Delft en 1501, était fils d'un bateleur nommé Georges de Coman. Il s'imagina, vers l'an 1525, qu'il était le vrai messie, le troisième David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfants dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israel, non par la mort, comme J.-C., mais par la grâce. Avec les saducéens, il rejetait la résurrection des morts, et le dernier jugement; avec les adamites, il réprouvait le mariage, approuvait la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'âme ne l'était jamais. Il fut fustigé et banni; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples qu'il ressusciterait 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le troisième jour, et le fit brûler avec ses écrits.

DAVID Ganz, historien juif du XVIe siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1792, in 4°. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

DAVID de Pomis, médecin juif du XVIe siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : | un Traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8° ; | *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des juifs.

DAVID, roi d'Éthiopie, ou d'Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenait tenaient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : « David, aimé de Dieu ; colonne de la foi ; du sang et de la lignée de Juda ; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair ; empereur de la grande et haute Éthiophie, et de tous les royaumes et états, etc.» — Son fils Claude lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, et lui demanda des évêques et des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nuñez,

Digitized by Google

2 évêques, 10 missionnaires, tous jésuites, dont l'ordre ne faisait que de naître. Saint Ignace écrivit au prince abyssin une grande lettre sur l'unité de l'église et la primauté pontificale. le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la "Vie" de ce saint fondateurr.

* DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles, de Gand, et mourut dans cette dernière ville en 1613. On a de lui divers ouvrages de piété et de controverse, dont les plus remarquables sont : | *Veridicus christianus*, Anvers, 1601, in-4°, avec figures : | *Occasio arrepta neglecta*, ibid., 1605, in-4°, avec figures; | *Paradisus sponsi et sponsæ*, ibid., 1607, in-8°, fig.; *Pancarpum marianum*, ibid., 1618, in-8°.

* DAVID (Jean), mort au commencement du XVIIIe siècle, abbé commandataire de l'abbaye des Bons-hommes-lès-Angers, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus important est : *du Jugement canônique des évêques*, Paris, 1671, in-4°. — Un autre DAVID (Pierre), mort en 1709, a écrit en latin *Méditations sur les Mystères*.

* DAVID (Nicolas-Joseph), chanoine de Saint-Marcel à Paris, professeur au collége de Montaigu et bachelier en théologie de la faculté de Paris, né à Bayeux, mort à Paris le 5 août 1784, a composé une *Réfutation du système d'un philosophe cartésien qui a prétendu démontrer géométriquement la possibilité de la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie*.

* DAVID, général de brigade, né à Arbois le 9 novembre 1767, s'enrôla à 16 ans dans le 6e régiment de chasseurs à cheval. Il s'immortalisa à Jemmapes, se battit avec courage à l'armée des Pyrénées-Orientales, contribua aux succès de l'armée qui était sous les ordres de Dagobert et de Pérignon, commanda la cavalerie au siége de Mantoue, et fut tué à la bataille d'Alkmaert. Ce général ne laissa pour toute fortune que ses équipages qui furent vendus 800 fr.

* DAVID DE SAINT-GEORGES (Jean-Joseph-Alexis), ancien conseiller au grand conseil, né à Saint-Claude en 1759, mort à Arbois en 1809, membre de l'académie celtique, de l'académie de législation et de l'académie de Besançon, avait voulu réaliser l'idée du président des Brosses en montrant la filiation, les rapports et les différences de toutes les langues mortes et vivantes, en cherchant à les rattacher toutes à un idiome racine. Après un travail immense, ce savant était parvenu à rassembler un grand nombre de matériaux, qu'il confia en mourant à M. Charles Nodier. Celui-ci a fait paraître « les Prolégomènes de l'archéologue » (c'est ainsi que devait s'appeler cet étonnant ouvrage). David avait déjà publié : | *Lettres de Charlotte à Caroline*, traduites de l'Anglais, 1787, 2 vol in-12; | *Histoires destinées à l'éducation des enfants*, traduites de l'anglais de mistriss Trimmer, Genève, 1789, 2 vol.; | *Fathom et Melvill*, traduit de Smollet, Paris, 1796, 4 vol. in-12; | *Mémoire sur les tourbières du département du Jura*, 1806, in-8°. Il a encore laissé en manu-

Digitized by Google

écrit trois ouvrages traduits de l'anglais.

*DAVID (François-Anne), graveur de la chambre et du cabinet du roi, membre des académies de Berlin et de Rouen, mort à Paris en 1824, a publié un grand nombre de gravures, en général médiocres, et accompagnées pour la plupart de textes dont il est auteur. Nous nous contenterons de signaler quelques-uns de ces derniers ouvrages : | *Éléments du dessin*, etc., avec 12 planches, d'après les plus belles figures antiques, 1797, in-8°, traduits en allemand, Leipsick, 1799, in-8°; | *Histoire de France sous le règne de Napoléon-le-Grand, représentée par figures*, accompagnée d'un *Précis historique depuis le 18 brumaire an* VIII, Paris, 1811-1813, 4 vol. in-4°, rare. | *Histoire d'Angleterre sous le règne de Georges III*, etc., avec un *Précis historique*, Paris, 1812, in-4°; (les 4 premiers livres seulement ont été publiés); | la *Bible des enfants* (*Ancien-Testament*), Paris, 1814, in-12; | *le Cabinet du roi*, etc, *par une société d'amateurs et d'artistes*, Paris, 1816, in-12 (il n'a paru que cinq livraisons, et les deux dernières sous le nom de F.-A. David), etc. Il a fait en outre un grand nombre de planches pour plusieurs recueils du même genre que les précédentes, et publiées de 1784 à 1818.

* DAVID (Jacques-Louis), fameux peintre, né à Paris en 1750, mort à Bruxelles le 26 décembre 1825, avait déjà régénéré l'école française, et sa réputation était fixée par les tableaux de *Bélisaire*, des *Funérailles de Patrocle*, et de *la Mort de Socrate*, lorsque la révolution éclata. Admirateur enthousiaste des anciens, il crut qu'on allait voir revivre les fameuses républiques d'Athènes et de Rome. Député à la convention en 1792, et sous le régime de la terreur, il devint l'ami intime de Robespierre. Déjà en novembre 1790, David avait fait hommage à l'assemblée nationale, d'un tableau représentant *Louis XVI entrant*, le 4 février, *dans cette assemblée*. *Le Serment du jeu de paume* (en 1789) avait aussi été peint par lui dans un autre tableau (qu'il n'a point fini); et des fenêtres de ce bâtiment on apercevait le château de Versailles couvert de nuages d'où sortaient des foudres prophétiques. Dévoué au parti sanguinaire de la "Montagne", il ne balança pas à voter la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Deux mois après, il présenta à la convention un tableau où l'on voyait *Michel Lepelletier*, autre régicide, tué par le garde-du-corps Pâris, *couché sur son lit de mort*. Le glaive ensanglanté, qui était encore dans sa blessure, traversait un papier sur lequel on lisait ces mots : "Je vote pour la mort du tyran". David, étroitement lié avec Marat, que tua Charlotte Corday, demanda pour son ami les honneurs du Panthéon. Et comme il avait pris à tâche d'être le panégyriste des monstres de cette époque, il représenta *Marat dans le moment où, ayant reçu le coup de poignard dans la baignoire, le sang s'échappait à grands flots de sa blessure*. Ce portrait, d'une vérité effrayante, passait pour être un des chefs-d'œuvre de son auteur. Il fut exposé pendant quelques jours dans la cour du Louvre, où il

faisait le pendant de celui de Lepelletier. David fut nommé président de la convention en janvier 1794, et le 9 thermidor (27 juillet), en apprenant que Robespierre, allait finir sa vie sur l'échafaud, il dit à un député d'Arras qui siégeait à ses côtés.... « Je boi» rai la ciguë avec lui.... » Ce propos fut entendu par les ennemis de Robespierre, qui le firent conduire à la prison du Luxembourg; mais ses élèves obtinrent la liberté de leur maître. Le premier prairial arriva (20 mars 1795), et David, accusé comme terroriste, fut écroué de nouveau au Luxembourg. L'amnistie du 4 brumaire le délivra de toute contrainte. Sous le consulat et sous l'empire, il se consacra entièrement à son art, et produisit les beaux tableaux de *Brutus*, des *Horaces* et de l'*Enlèvement des Sabines*. *Le couronnement de Buonaparte*, *la Distribution des aigles*, et le *Portrait de Napoléon*, placé alors aux Invalides, ne démentirent pas sa réputation. Le tableau des *Thermopyles*, dont la couleur est plus vigoureuse que celle de ses autres ouvrages, offre et la même habileté et la même indécence dans les nudités, par laquelle il prétendait imiter les anciens. A la première restauration, David ne fut pas inquiété. Au retour de Buonaparte, il en reçut une visite dans son atelier; mais, l'exil de Napoléon ramenant les Bourbons à Paris, il dut subir la loi contre les régicides, et cessa d'être membre de l'institut. Après avoir voyagé en Suisse et en Italie, il se fixa à Bruxelles, où il exécuta ses deux derniers ouvrages, *Télémaque et Eucharis*, et l'*Amour quittant Psyché au lever de l'aurore*. Il avait refusé les offres du roi de Prusse, qui voulait le nommer directeur des arts dans son royaume. Sa manière est de la plus grande pureté, ses couleurs sont savamment distribuées; la partie mécanique de l'art est parfaite, et le dessin admirablement correct: peut-être le genre de sa composition est-il un peu gigantesque et académique; mais ce défaut est compensé par des beautés du premier mérite. David est, sans contredit, le régénérateur de l'école française, jadis pleine d'incorrections et d'afféterie, si l'on excepte quelques artistes perfectionnés aux écoles d'Italie. Il compte parmi ses élèves des peintres justement renommés, tels que Gérard, Girodet, Gros, etc. David avait une tumeur à la joue gauche qui rendait sa physionomie désagréable, et altérait l'organe de sa voix. Il avait peu d'instruction, et ne possédait de véritable talent que pour la peinture.

* DAVID, philologue distingué, de la religion juive, mort du choléra en 1832 à Londres, à peine âgé de 25 ans, possédait, outre les langues classiques, l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc. Il venait de faire, sur la philosophie des Hébreux, un cours public qui lui avait mérité les applaudissements des plus savants orientalistes. Il venait aussi de publier une bonne *Grammaire turque*. David, qui se destinait au barreau, n'attendait pour y débuter que l'âge exigé par les réglements.

DAVIDI (François), socinien, de Coloswar en Transylvanie, surintendant des Églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Déva,

en 1579. C'est un des héros des unitaires. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosatien, etc. Il reste de lui quelques ouvrages dans la « Bibliotheca fratrum polonorum », remplis de blasphèmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

DAVIES (Jean), savant anglais, mort à la fin du XVIe siècle, chanoine de St-Asaph, a laissé : | *Antiquæ linguæ britannicæ...... rudimenta*, 1621, in-8°; | *Dictionnarium latino-britannicum*, 1632, in-fol.; *Adagia britannica.....*, 1632.

DAVILA (Henri-Catherine), d'une famille illustre du royaume de Chypre, né le 30 octobre 1576 à Sacco, village dans le territoire de Padoue, se retira à Avila en Espagne, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de son pays en 1570 et 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parents qu'il avait en Espagne, il vint en France, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala, sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens, où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république : c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier, et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France*, [dans laquelle sont rapportées les actions de quatre rois de France, François II, Charles IX, Henri IV;] elle est en quinze livres, depuis la mort de Henri II, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. [Cependant il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges s'il en avait moins donné à son héroïne, Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille, et s'il avait retranché de son histoire quelques *Harangues*, qu'on n'estime aujourd'hui que comme ornements oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. *L'Histoire* de Davila, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, l'an 1644, en 2 vol. in-fol.; à Venise, 1733, 2 vol. in-f°; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°. Baudouin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la traduction du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.]

* DAVILA (Don Pedro-Franco), naturaliste espagnol, né au Pérou en 1713, mort à Madrid en 1785, passa 20 ans à Paris, et s'y forma une magnifique collection qu'il fut obligé de mettre en vente. Appelé à Madrid en 1769, il y fut membre de l'académie d'histoire naturelle, qui devint par ses soins l'un des plus beaux et des plus complets de l'Europe. Le Catalogue de sa Collection, imprimé à Paris, 1767, 3 vol. in-8°, est estimé.

* DAVILA Y PADILLA (Augustin), né au Mexique, entra dans

Digitized by Google

l'ordre de Saint-Dominique, et fut prieur du couvent de Puebla. Son éloquence lui mérita d'être nommé prédicateur de Philippe III, qui, bientôt après, le nomma archevêque de Santo-Domingo. Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1604. On a de lui : *Historia de la provincia de Sant-Yago de Mexico, del P. Davila, de la orden de Predicadores*, Madrid, 1590, in-4°; Bruxelles, 1625, in-fol. Il en parut encore une nouvelle édition sous ce titre : *Varia historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol. On y trouve des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique.

DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut en 1585 l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais, pour tout succès des trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit auquel il donna son nom. [Il mourut le 29 décembre 1605, tué près de Patane par des pirates japonais.]

* DAVIS (Henri-Édouard), prêtre anglican, né à Windsor en 1756, mort le 10 février 1784, est connu par un *Examen de l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, où l'on trouve de la sagacité, et par une *Réplique* qu'il fit à la Défense de l'historien.

DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connaître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*États et empires du monde*, Paris, 1626, in-fol., livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocole augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, et ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris, en 1635, à 63 ans.

DAVOT (Gabriel), né à Auxonne, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa une *Institution au droit français*, publiée en 1751, en 6 vol. in-12, par Bannelier, son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon, mais sans méthode et souvent sans jugement.

*DAVOUCHTZY (Jean), docteur arménien du XIIe siècle, a laissé des ouvrages de métaphysique et de morale, qui sont au nombre des manuscrits arméniens de la bibliothèque du roi.

*DAVOUST (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmülh) maréchal et pair de France, né en 1770 à Annoux en Bourgogne, d'une famille noble, fit ses études au collége de Brienne en même temps que Napoléon. Sous-lieutenant au régiment de Royal-Champagne (cavalerie) en 1785, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, donna à la barre de l'assemblée législative son adhésion à la journée du 10 août, et servit en qualité de chef de bataillon du 3e régiment des volontaires de l'Yonne, sous les ordres de Dumouriez. Après sa défection, il fit faire feu sur lui. Aussi nomma-t-on ce zélé républicain général de brigade. Forcé, comme noble, de quitter un instant l'armée, Davoust y fut rappelé après le 9 thermidor. Il assista au blocus de Luxembourg, fut employé à la défense de Manheim, se distingua au passage du Rhin (20 avril 1797), et obtint d'être employé à l'expédition d'Égypte : il ne rentra en France

Digitized by Google

avec Desaix (1800) qu'après avoir été retenu un mois prisonnier à Livourne par l'amiral Keit. Bien accueilli par le premier consul, il le seconda dans ses projets ambitieux, et le servit avec le même zèle dans les brillantes campagnes de 1804 à 1809. Les titres de duc d'Auerstaëdt et de prince d'Eckmülh, qui lui furent donnés par l'empereur sur le champ de bataille, annoncent l'importance des services par lesquels il les avait mérités. Le maréchal Davoust eut le commandement des troupes qui occupèrent la Pologne pendant plusieurs années, et il poussa la sévérité jusqu'au despotisme dans l'administration de ce malheureux pays, allié de la France. Cependant l'ouverture de la campagne de Russie (1812) le rappela à la grande armée, et il établit son quartier-général à Hambourg. Cette ville se souviendra long-temps des contributions vexatoires auxquelles Davoust l'assujétit. Il soutenait encore le siége dans cette place, lorsqu'il apprit la nouvelle de la restauration : il n'en fit pas moins tirer le canon sur le drapeau blanc. Cependant, dès que l'authenticité des événemens lui devint manifeste, il envoya son adhésion au gouvernement provisoire. Remplacé immédiatement par le général Maurice Gérard, Davoust, exilé de Paris sur les plaintes portées contre lui par les citoyens de Hambourg, publia, pour justifier sa conduite, un écrit intitulé : *Mémoires de M. le maréchal Davoust (sic), prince d'Eckmülh, au Roi* (Paris, 1814, in-8°). Buonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, appela au ministère de la guerre le maréchal Davoust, qui, n'ayant point encore paru devant le roi, soutint la cause de son ancien maître jusqu'aux premiers instans de la crise qui le devait renverser. Il avait le commandement général de l'armée sous les murs de Paris, lorsque la capitulation de cette ville fut signée, et il se retira sur la Loire, d'où il envoya sa soumission. Après avoir passé les premiers années de la deuxième restauration dans sa terre de Savigny, le maréchal Davoust reparut à la cour en 1818, fut porté à la chambre des pairs l'année suivante, et mourut le 4 juin 1823, dans des sentimens chrétiens.

DAVRÉ (François), docteur en théologie, curé de Minière au XVIIe siècle, est auteur de deux tragédies intitulées : | *Dippne, infante d'Irlande,* | et *Geneviève de Brabant*, imprimées l'une et l'autre à Montargis, en 1668 et 1670.

*DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), auditeur de la chambre des comptes, né à Paris en 1747, mort dans la même ville en 1806, s'occupa toute sa vie d'architecture, proposa et publia divers projets de monuments publics, dont aucun ne fut exécuté. Il est auteur de : | *Mémoire sur la construction des ponts en fer,* Paris, 1800, in-8° ; | *Leçons d'un père à ses enfants,* Paris, 1801, in-12; ibid., 1806, in-12.

*DAVY (Sir Humphrey), chimiste, président de la société royale de Londres, membre de l'académie des sciences de Paris, etc., né en 1778 à Pensance, dans le comté de Cornouailles, entra chez un chirurgien-pharmacien, où il connut le docteur Beddoes, qui le mit en 1799 à la

tête de son établissement médical à Bristol. Bientôt il publia des *Mémoires* qui excitèrent l'attention des savants. Rumfort, directeur de l'institution royale, l'attacha à cet établissement en qualité de professeur de chimie. Disposant des appareils de l'institution, il en profita pour étendre la découverte faite par Ritter de l'action chimique de l'électricité. Ses expériences donnèrent naissance à la théorie électro-chimique, devenue la base de l'étude de la chimie. Il lut à la société royale de Londres son *Mémoire sur le mode d'action chimique de l'électricité*, qui lui valut en France le prix annuel de l'Institut en 1807. Continuant ses recherches par les moyens d'analyse qu'il s'était créés, il démontra que la soude et la potasse ne sont que des oxides de métaux qu'il parvint à isoler au moyen de la pile; puis, s'appuyant sur l'analogie, il avança que les terres sont aussi des oxides métalliques. Ses travaux sur la flamme l'ont conduit à constater qu'elle ne traverse pas les toiles métalliques, et les mineurs lui sont redevables de l'invention de la lampe qui les met à l'abri de ce qu'ils appellent le grison. Davy savait généraliser ses découvertes. Ainsi ses expériences sur les courants dans le vide l'amenèrent à l'explication des causes et des apparences des aurores boréales. Quelques discussions qu'il eut à la Société royale le dégoûtèrent du séjour de Londres. Il se rendit à Rome, puis à Genève, où il fut frappé d'apoplexie le 28 mai 1829. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Recherches philosophiques et chimiques sur les oxides d'azote*, 1800; | *Abrégé de ses leçons de chimie à l'institution royale*, 1802; | *Éléments de Philosophie chimique*, 1812; | *Éléments de Chimie appliquée à l'agriculture*, 1813; | un grand nombre de *Mémoires* sur diverses parties de la chimie, qui ont été traduits dans les *Annales de chimie et de physique*. Son dernier ouvrage, intitulé *Salmonia* ou *Traité sur la pêche*, renferme un grand nombre d'observations intéressantes sur les mœurs des poissons, et d'autres points d'histoire naturelle.

*DAWE (Georges), peintre, né à Londres vers 1781, grava à 14 ans les portraits d'*Élisabeth* et de *Marie d'Écosse*, d'après Graham, et à 21 ans le *Monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il connaissait si bien l'anatomie qu'on l'eût pris facilement pour un chirurgien. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'académie royale des beaux-arts à Londres. On cite encore de lui : | *Noëmi et ses deux brus*, | une scène de *Cymbeline*, qui lui valut un prix de 200 guinées à l'institution britannique; | *Andromaque*, etc. Dawe fit aussi des portraits. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'empereur Alexandre l'invita à se rendre à Saint-Pétersbourg pour faire une suite de tableaux représentant les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres. Dawe, arrivé à Saint-Pétersbourg, n'acheva qu'après neuf années cette suite de 400 portraits, qui a été placée dans une galerie du palais d'hiver de Saint-Pétersbourg. L'em-

Digitized by Google

pereur nomma Dawe, son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres. Après être retourné dans son pays, Dawe revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Il accompagna Alexandre à Varsovie, où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il mourut le 15 octobre 1829, laissant des *Manuscrits*, et beaucoup *d'Esquisses*.

*DAWES (Richard), critique et philologue, né dans le comté de Leicester en 1708, mort en 1766, est auteur d'un ouvrage estimé qui a pour titre : *Miscellanea critica*.

*DAY (Thomas), Anglais aussi recommandable par sa bonté que par l'originalité de son caractère, né à Londres en 1748, voyagea pendant plusieurs années, puis se retira dans une ferme du comté de Surrey, où il essaya divers procédés d'agriculture, et mourut le 28 septembre 1789. Il écrivit plusieurs ouvrages contre la guerre d'Amérique et l'esclavage des nègres : | *Sandfort et Merton*, 3 parties imprimées de 1783 à 1789, livre destiné aux enfants, a été traduit en français par Berquin.

DAZÈS (L'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits : | *Le Compte rendu des comptes rendus* ; | *Il est temps de parler* ; | *Le Cosmopolite*..... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des jésuites. Ils sont néanmoins encore estimés des curieux, surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes et beaucoup de recherches: l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer.

*DAZILLE (Jean-Barthélemy), médecin-chirurgien, naquit en 1730. A l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé chirurgien-major de la Guiane, du Canada, des îles de France, de Bourbon, de Cayenne, de Saint-Domingue. Dazille pratiqua son art pendant 28 ans dans les colonies, et reçut, en 1776, le brevet de médecin honoraire du roi à l'île de Saint-Domingue. De retour en France, il publia ses observations sur les maladies des pays chauds. Ses ouvrages sont : | *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, 1792, 2 vol. in-8° ; | *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8° ; | *Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8°, réimprimées en 1792, et formant le tome 2 des *Observations sur les maladies des nègres*. [Ce médecin éclairé, et qui prodigua en toute occasion des secours gratuits aux pauvres, mourut à Paris en juin 1812.]

*DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste ALBOUIS), comédien ordinaire du roi, naquit à Marseille d'une famille honorée dans le commerce. D'abord secrétaire du maréchal de Richelieu, il débuta à Bruxelles dans l'emploi des comiques, et fut appelé à la Comédie française, en 1777. Le rôle de Figaro fit sa réputation. Devenu maître de déclamation de la reine, il n'oublia jamais son auguste bienfaitrice : ses opinions le firent incarcérer pendant la terreur. Dazincourt contribua puissamment à la restauration de la Comédie française, en 1800. Sept ans après, on le nomma profes-

Digitized by Google

seur au Conservatoire, et directeur du théâtre de la cour. Il mourut en 1809, emportant l'estime des gens de bien. Dazincourt avait donné une *Notice sur Préville*, Paris, 1800, in-8°.

DÉAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guichard), fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilly le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre, son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Évreux; mais Deageant préféra un second mariage et les intrigues de la politique aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que, « s'il avait terrassé l'hérésie, Deageant pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied. » Deageant essuya les caprices de la fortune après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut en 1626, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV jusqu'au commencement du ministère de Richelieu*, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils: on les trouve aussi dans les "Mémoires particuliers pour l'Histoire de France", 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

* DEANI (Marc-Antoine), prédicateur italien, né à Brescia le 17 septembre 1775, mort le 24 octobre 1819, prit à 15 ans l'habit de franciscain de l'Observance dans le couvent de Saint-Joseph de sa ville natale; à 22 ans, il fit ses vœux, et adopta le nom de Père Pacifique. Après avoir professé la philosophie et la théologie, il se fit entendre pour la première fois à Ferrare en 1802. Depuis cette époque toutes les villes d'Italie se disputèrent l'avantage de le posséder. Ses principaux *Sermons* avaient pour sujet les *Pleurs de la religion au pied du Calvaire*, sur les *Persécutions de l'Église*, sur la *Prédication des apôtres*, sur la *Providence*, etc. Dix-sept de ses *Discours* sont imprimés, et l'on assure qu'il a laissé en manuscrit 60 *Sermons* de morale et 180 *Panégyriques*, *Oraisons funèbres*, *Sujets de retraite*, etc. Son admirable talent s'alliait à une parfaite humilité: il refusa l'évêché de Zante en 1815. Pie VII, qui l'entendit prêcher en 1819, lui offrit une médaille et le nomma consulteur de l'index, et définiteur général de son ordre.

*DEBELLE (Alexandre-César), né en 1767, à Voreppe en Dauphiné, entra dès l'âge de 25 ans dans le régiment d'Auxonne (artillerie), servit la cause de la révolution aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Italie, et mourut général de di-

vision en 1802, à Saint-Domingue, dans le cours de la première campagne de cette expédition.

DEBEZIEUX (Balthasar), né à Aix en 1655, d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1686. Il était né pour des emplois plus considérables et plus difficiles à remplir. L'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué toute sa vie, avait déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il connaissait parfaitement. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-fol., tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a un rapport naturel. Cet habile magistrat mourut le 16 mai 1722, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DEBONNAIRE (Louis), né près de Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il mourut subitement dans le jardin du Luxembourg, le 28 juin 1752. Il était prêtre. On a de lui : | une *Imitation*, avec des réflexions, in-12 ; | *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, 3 vol. in-12 ; | *L'esprit des lois quintessencié*, 2 vol., critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes ; | *La Religion chrétienne méditée*, augmentée par le P. Jard, 6 vol. ; | *La Règle des Devoirs*, 4 vol.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en français a prévalu pour DÉBORA), prophétesse des Israélites, ordonna, de la part de Dieu, à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sisara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, et battit le général ennemi, vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israël. Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent les vainqueurs reconnaissants, qui amena Sisara au lieu où il devait être vaincu ; c'est Dieu *qui* mit en déroute sa nombreuse armée. » Qu'était-ce, en effet, que dix mille hommes ramassés à la hâte pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux ? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sisara ? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe ; il la couvrait de son bouclier, et la rendait invincible. C'est ce cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint aux sujets traités dans les chapitres 19 et 20 du livre des Juges, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter l'"Histoire véritable des temps fabuleux", observations préliminaires, tom. 1, pag. 55, et

tom. 3, pag. 343. (*Voy.* HOMÈRE.)

* DEBRY (Jean), membre du directoire du département de l'Aisne, fut député à l'assemblée législative, où il vota la mise en accusation des princes français émigrés. Il fit décréter que Louis-Stanislas-Xavier, frère du roi (Louis XVIII), était déchu de son droit à la couronne, pour n'être pas rentré dans le délai prescrit par la constitution. Il eut une grande part à la fatale journée du 10 août 1792. Le 26 du même mois, il proposa de former un corps de tyrannicides, destiné à combattre corps à corps les rois en guerre avec la France, et les généraux qui commandaient leurs armées. Il demanda qu'il fût accordé une récompense de cent mille francs à ceux qui apporteraient les têtes du duc Albert de Saxe-Teschen; de François II, empereur d'Allemagne; de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, du duc de Brunswick, et de toutes les « bêtes fauves » qui leur ressemblaient. Député du même département à la convention, Jean Debry vota la mort de Louis XVI, toutefois avec sursis. Il passa au conseil des cinq-cents, et y fit, à la tribune, un grand éloge de Buonaparte. On trouve, dans un rapport sur les institutions républicaines, ce passage : « S'il faut une superstition, ayons celle de la liberté; créons-en le fanatisme. » Le 21 mai 1798, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Rastadt, avec Bonnier et Roberjot. Ces trois ministres ayant été attaqués par des brigands portant l'uniforme des hussards de Szecklers, Roberjot et Bonnier y périrent. Jean Debry ne fut que blessé. Il fut réélu au conseil des cinq-cents, en 1799. Après la révolution de Saint-Cloud, Buonaparte l'appela au tribunat, et lui donna ensuite la préfecture du Doubs. Jean Debry mourut en 1814.

* DEBUCOURT, peintre et graveur, né à Paris en 1755, mourut à Belleville en septembre 1832. Élève de Vien et membre de l'Institut, il avait quitté de bonne heure la peinture historique pour les tableaux de chevalet. Ses petites toiles sont recherchées à cause de la touche spirituelle, gracieuse et fine de l'artiste, et de leur couleur, comparable à celle des meilleurs peintres flamands. Debucourt s'était déjà placé très-haut, lorsque, abandonnant le pinceau pour le burin, il devint créateur de la gravure à l'aqua-tinta. Le *Cheval effrayé par la foudre*, et le *Cheval franchissant un torrent*, d'après Carle Vernet, sont des estampes qui soutiennent le parallèle avec les plus célèbres gravures anglaises. Debucourt grava avec le même talent une foule de tableaux des maîtres contemporains.

*DECAEN (Comte), lieutenant général, grand-officier de la légion-d'honneur, élève et camarade de Kléber et de Moreau, naquit en 1769, d'un aubergiste de Creuilly, près Caen. Enrôlé comme volontaire, il arriva progressivement à des grades élevés. Les armées du Rhin, d'Angleterre et du Danube; les Indes, où il alla en 1802, administrer les établissements français; la Catalogne, dont il fut gouverneur général; les 11e et 10e divisions militaires, qu'il commanda en 1813 et 1814, peuvent témoigner, et de sa valeur dans les combats, et de ses talents dans l'administration. Traduit devant

un conseil de guerre à son retour des Indes, pour avoir livré aux Anglais les îles de France et de Bourbon, le 2 décembre 1810, il fut acquitté. Son zèle pour Buonaparte, qui lui fit accepter la mission de marcher contre Bordeaux, où le duc d'Angoulême était entré en mars 1814, causa sa disgrâce. Enfermé à l'Abbaye à Paris, mis à la demi-solde, et enfin à la retraite, il reparut à la révolution de juillet. On le nomma président de la commission chargée d'examiner les réclamations des officiers éloignés de l'armée sous la restauration; mais il se retira bientôt, et une apoplexie foudroyante l'enleva le 11 septembre 1832, à Montmorency. Il était âgé de 63 ans.

DÈCE (Cnéïus Metius Quintus Trajanus Decius), né l'an 201, à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Envoyé en Mœsie en 249, par l'empereur Philippe, pour réprimer une révolte qui y avait éclaté au lieu de s'acquitter de sa mission, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. Le meurtre de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths, qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ces derniers. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond où il s'enfonça sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils, Dèce le jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué, vers le même temps, par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé l'opinion des historiens sur cet empereur. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule et inutile décret, égal à Trajan et l'honora du titre de "très-bon". Il ne méritait pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe, qui les avait aimés et protégés.

DÈCE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avait reçu de la nature un esprit subtil et délié, et parvint, par une étude assidue et un exercice continuel, à se faire regarder, *dans* les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte : de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Dumoulin a fait des notes sur ces différents ouvrages.

DÉCÉBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais, Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décébale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui; et,

Digitized by Google

après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 500 ans avant J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. [Ce fut à l'occasion de cette victoire que fut érigée la "colonne trajane".]

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait césar, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

*DECHEZEAUX DE LA FLOTTE (Georges), député de la Charente-Inférieure à la convention, vota dans le procès du roi, pour la réclusion et le bannissement, puis se prononça contre l'appel au peuple et le sursis. Il donna sa démission après la chute du parti de la Gironde, auquel il était attaché, et périt sous la hache révolutionnaire en 1794.

DÉCIANUS (Tiberius), jurisconsulte d'Udine, au XVIe siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages, en 5 vol. in-fol., mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIUS-MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. [Il fut l'un des cinq commissaires qui, l'an de Rome 404, 349 avant J.-C., eurent la mission délicate de concilier les intérêts des débiteurs avec ceux de leurs créanciers, et s'en acquittèrent à la satisfaction des uns et des autres. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius-Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort, durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que, s'il exécutait ce dessein, les soldats avaient ordre de ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendrait vivant pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait ainsi, après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il lui en coûtait la vie; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS (Joannes Barovius), né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg, en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, etc.; il était de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui: | *Syntagma institutionum juris imperialis ac hungarici*, Coloswar, 1593, in-4°; | *Hodœporicon itineris transylvanici*, etc., Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la description de ses voyages en vers. | *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg. Il paraît qu'il était attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

Digitized by Google

DECKER ou DECKHER (Jean), jésuite, né vers l'an 1559 à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Stirie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. C'était un religieux d'un profond savoir et d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui : | *Tabula chronographica a capta per Pompeium Jerosolyma, ad incensam et deletam a Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4°; | *Velificatio, seu Theoremata de anno ortus ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4°. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préludait à un autre plus ample divisé en 3 tomes, et intitulé : *Theologicarum dissertationum mixtim et chronologicarum in Christi nativitatem*, etc. Cet ouvrage, que bien des savants désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravît le fruit de quarante ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Pères de l'Église; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints Pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques, qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit, à Gratz et à Louvain.

DECKER DE WALHORN (Jean), né à Walhorn dans la province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles, l'an 1646. On a de lui : | *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles, en 1686, in-fol. | *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

DECKER (Léger-Charles), né à Mons en Hainaut, en 1646, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1725, après avoir publié : | divers ouvrages contre le « Droit ecclésiastique » de van Estepen; | *Baianismi historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baïus. | *Jansenismi historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; | plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Église. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*. Louvain, 1674, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses : Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Virgile pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptaient pas ces antipodes parmi les descendants d'Adam. Les journalistes de Trévoux et M. Dutens ont depuis démontré la même chose. (*Voy.* ZACHARIE.)

DECKER ou DECKHER (Jean), avocat et procureur de la chambre impériale de Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis conjecturæ*. On le trouve dans le « Theatrum anonymorum et pseudonymo-

rum " de Placcius, 1708, in-fol. Il vivait dans le XVIIe siècle.

DECKER (Jean-Henri), est auteur d'un livre assez rare: *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12.

* DECLAUSTRE (André), prêtre du diocèse de Lyon au XVIIIe siècle, a donné: | *Dictionnaire portatif de mythologie*, 1745 et 1758, 3 vol. in-12; | *Histoire de Thamas-Kouli-Khan*, Paris, 1742 et 1758, in-12; | *Table générale du journal des savants*, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4°.

*DECRÈS (Le duc Denis), vice-amiral, né à Château-Vilain dans la Champagne, en 1761, d'une noble et ancienne famille, entra dans la marine en 1779. Son courage lui procura de l'avancement. Contre-amiral, le 16 avril 1797, il commandait, à Aboukir, l'escadre légère d'observation. Après la défaite de la flotte française, il se réfugia dans le port de Malte, et coopéra à la défense de cette place pendant dix-sept mois. Le gouverneur, étroitement bloqué par les Anglais et manquant de vivres, l'invita à sortir du port. Il obéit; il se jette au milieu de l'escadre anglaise, et, canonné, bombardé de toutes parts, oppose une vigoureuse défense; mais, cédant enfin à la force, il est fait prisonnier et conduit à Minorque. Bientôt échangé, et de retour en France, Buonaparte, devenu premier consul, lui donna un sabre d'honneur, et le nomma préfet maritime à Lorient. Le 1er octobre 1802 il l'éleva au poste de ministre de la marine et des colonies, et lorsqu'il se revêtit de la pourpre impériale, il nomma Decrès vice-amiral, grand-officier de la légion-d'honneur, chef de la 10e cohorte, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée, grand-cordon de la légion-d'honneur, président à vie du collége électoral de la Seine, et enfin duc et sénateur. Decrès, reconnaissant, avait l'adroite précaution de tenir en réserve des sommes considérables qu'il offrait à son maître, lorsque celui-ci avait besoin d'argent. Du reste, excellent marin, il fit construire, dans l'espace de 13 ans, 80 vaisseaux et 60 frégates. C'est sous sa direction qu'on creusa les ports de Cherbourg et d'Anvers. Il quitta le ministère au retour de Louis XVIII, qui le créa chevalier de Saint-Louis; mais Buonaparte, évadé de l'île d'Elbe, l'y rappela, et le nomma pair de France. Après la bataille de Waterloo, Lucien proposa à la chambre de reconnaître Napoléon II: Decrès s'écria: « Est-ce le moment de s'occuper des personnes! Songeons à la patrie avant tout. » Un de ses amis, affidé de Buonaparte fugitif, lui ayant confié le secret du départ de l'empereur pour Rochefort, il s'empressa d'en faire part à la chambre des pairs; mais cet acte de déférence au nouvel ordre de choses ne plaida pas en sa faveur auprès du gouvernement légitime. Decrès demeura dans ses terres pendant quelques années, et revint ensuite à Paris, où il périt d'une manière funeste. Un italien, son valet de chambre, le vola et prépara une explosion qui éclata dans le lit de Decrès. L'assassin, désespéré d'apprendre que son maître n'avait pas été tué, se jeta par la fenêtre, et Decrès, à la suite de cet événement, mourut à son tour le 7 décembre 1820.

Digitized by Google

DÉDALE, artiste athénien, le plus industrieux de son temps, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instruments, et fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Ses grands talents ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie: il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe si célèbre dans les poètes. Dédale fut la première victime de son invention; car, ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre Minotaurus, que Virgile appelle "veneris monumenta nefandæ"), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils Icare, avec de la cire. [Mais ce dernier s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit et il tomba dans la mer.] Cocale, roi de Camique dans la Sicile, donna un asile à Dédale, où il demeura jusqu'à sa mort. On lui a attribué l'invention de la cognée, du niveau et des voiles des navires. On a dit que ses statues étaient autant d'automates animés. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avait vu plusieurs de ces statues, avouait qu'elles étaient choquantes; les proportions en étaient outrées et colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe l'image de la raison humaine abandonnée à elle-même. On peut, en effet, considérer la raison comme semblable, en quelque sorte, à ces palais enchantés des poètes, qui, dans l'étendue d'une enceinte immense, comprenaient des appartements magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes et des précipices. C'est un vrai labyrinthe, où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses de ce séjour insidieux. Le grand architecte qui l'a fait nous a donné un fil pour nous diriger et nous conduire dans ces contours si multipliés et si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une religion divine:

Hic labor ille domus, et inextricabilis error;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.

ÆN. VI.

DÉDALION, frère de Céix, fut si touché de la mort de Chioné, sa fille, tuée par Diane, à qui elle avait osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND (Frédéric), Allemand, mort le 27 février 1598, publia dans le XVIe siècle un ouvrage dans le goût de l'"Eloge de la folie" d'Érasme. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé: *Grobianus, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paraît avoir

Digitized by Google

plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. [Il publia plusieurs drames lyriques dont les sujets sont tirés de la sainte Écriture, comme la *Naissance de J.-C.*, *Abel*, *Samson*, *Jésus mourant*, etc.]

* DEDELAY D'AGIER (Claude-Pierre, comte DE), né à Romans, le 25 décembre 1750, d'une famille originaire de Suisse, servit dans les gendarmes du roi. Maire de Romans en 1788, il fut élu député suppléant aux états-généraux, où il vota la suppression des ordres religieux, l'abolition des dîmes et le traitement des prêtres considérés comme fonctionnaires publics. De retour dans sa campagne, il s'occupa de procédés agronomiques, et parvint à obtenir des résultats qui furent pour le Dauphiné de la plus salutaire influence. Le département de la Drôme l'élut, en 1797, membre du conseil des Anciens, dont il fut secrétaire et président. Entré au corps législatif en 1799, on le nomma président le 7 mars 1800, et ce fut à l'unanimité que cette assemblée, le tribunat et le premier consul, le proposèrent au sénat, qui l'admit dans son sein le 10 décembre 1800 : exemple unique dans les annales de la révolution. Il vota la déchéance de Buonaparte et entra dans la chambre des pairs. Exclu pour avoir fait partie de celle de l'empereur, il y fut replacé le 21 novembre 1819, et mourut à la fin de 1827. En politique, Dedelay d'Agier était modéré; il était d'ailleurs bienfaisant; car il donna 200,000 francs au village de Roussillon, près Romans, pour y établir un hospice, et sa femme légua une somme de 300,000 fr. à cette ville. Il publia | un *Abrégé d'Hippiatrique*, | divers *Traités sur l'Économie politique*, | et un *Rapport sur les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Romans*.

DÉE (Jean), naquit à Londres, le 15 juillet 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale et la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêves en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Élisabeth, qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de son philosophe; ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. [La "Vie" de Jean Dée a été écrite en latin par Thomas Smith, Londres, 1717, in-4°.]

*DEFERMON DES CHAPELIÈRES (Jacques), né à Rennes en 1752, était procureur au parlement de Bretagne et commissaire des états de Rennes en 1789, lorsqu'il fut élu député aux Etats-Généraux. Il ne fit pas partie de l'assemblée législative; mais il représenta son

Digitized by Google

département à la convention, où il vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. Proscrit en 1793, il erra 18 mois dans la Bretagne. Depuis, membre du conseil des Cinq-Cents, en 1797 commissaire de la trésorerie nationale, en 1801 orateur du gouvernement, liquidateur général en 1802, ministre d'État, l'un des principaux directeurs des finances, comte de l'empire en 1807, il fit preuve, dans toute les fonctions qu'il remplit, de connaissances en matières législative et financière. Éloigné des affaires en 1814, au retour de Buonaparte, il figura à la chambre des représentants. Frappé par un arrêt de proscription en 1815, il passa 5 années en exil dans les Pays-Bas. Depuis sa rentrée en 1820, il vivait dans la retraite lorsque la mort vint le frapper en quelques heures, à l'âge de 75 ans, le 16 juillet 1827.

* DEFFANT (Marie de Vichy Chamroud, marquise du), née en 1697 à Auxerre, fut mariée au marquis du Deffant, qui était beaucoup plus âgé qu'elle, et avec lequel elle n'avait aucune conformité de goûts, d'inclinations et d'humeurs. Madame du Deffant avait une disposition toute particulière à l'ennui; aussi fut-elle bientôt ennuyée de son mari. A peine arrivés dans la capitale, ils se séparèrent, et une tentative qu'ils firent pour se réunir ne servit qu'à augmenter le scandale de leur mésintelligence. Jeune, belle et spirituelle, madame du Deffant dut recevoir beaucoup d'hommages; mais l'âge de la galanterie passa, et ce fut alors que commença sa célébrité. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'illustre et d'aimable à Paris parmi les Français et les étrangers. Cependant ses succès ne purent la dérober à l'ennui. Cette cruelle disposition de son âme fut encore augmentée par la perte de la vue, dont elle fut affligée à 54 ans. Au moment où elle était déjà menacée de cet accident, elle fit la connaissance de mademoiselle de Lespinasse. Ces deux femmes semblèrent d'abord s'aimer; mais mademoiselle de Lespinasse, jalouse peut-être de la considération de madame du Deffant, se sépara d'elle, emmenant la plus grande partie de la société de sa bienfaitrice. Ce fut dès l'époque de cette rupture, que madame du Deffant connut Walpole : ses liaisons avec cet Anglais donnèrent lieu à une *Correspondance* publiée il y a quelques années. Madame du Deffant y juge les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les hommes et les femmes de sa société avec une sévérité qui a fait dire qu'elle était douée d'une insensibilité rare dans une femme. Quelques anecdotes semblent confirmer cette opinion. Elle avait vécu près de quarante ans avec Pont-de-Vesle, lorsqu'elle lui dit un jour : « Pont-de-Vesle, depuis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu un nuage dans notre liaison.—Non, madame.—N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons guère plus l'un que l'autre? — Cela pourrait bien être, madame. » Le jour de la mort de ce même Pont-de-Vesle, elle assista à un grand souper chez mademoiselle de Marchais. Un bon souper était pour elle la meilleure arme contre l'ennui. « Les soupers, écrit-elle à Walpole, sont une

des quatre fins de l'homme; j'ai oublié les trois autres. » Son indifférence s'étendait aux matières de religion. Parvenue à une extrême vieillesse, elle eut des conférences avec un ancien jésuite, que La Harpe dit être le P. Lenfant. Quelques instants avant sa mort, elle fit appeler le curé de Saint-Sulpice, et elle expira le 24 septembre 1780, âgée de 84 ans. Elle conserva jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit, et sa *Correspondance* avec Voltaire et Walpole ne se ressent pas des glaces de la vieillesse. On a de madame du Deffant: | *Correspondance avec M. Walpole*, suivie de ses *Lettres* à Voltaire, Paris, 1811-1812, 4 vol. in-8°. D'un caractère modéré, elle ne partageait pas les préventions et les fureurs du patriarche de Ferney. Voltaire, frappé de la justesse de ses observations et de ses jugements en matière de littérature, l'appela « l'aveugle clairvoyante ». | *Correspondance avec d'Alembert, le président Hénault, Montesquieu, la duchesse du Maine*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Ce recueil contient peu de *Lettres* de madame du Deffant. La plus grande partie sont de ses correspondants. Cette dame fut aussi renommée pour ses bons mots. En parlant de l'"Esprit des lois", elle dit que c'était de l'"esprit sur les lois"; encore peut-on dire que Montesquieu n'est pas toujours spirituel.

* DEFLERS (Camille), né à Versailles en 1794, mort en 1824, à Paris, entra à l'école Normale, où il devint répétiteur et maître de conférences; il fut aussi professeur de mathématiques au collége royal de Bourbon. Il a travaillé avec M. Pouillet à la partie mathématique du grand ouvrage de physique de M. Biot. Le "Bulletin universel des sciences et de l'industrie" contient de lui un certain nombre d'articles de mathématiques. Deflers était d'une grande modestie; il soutenait par son travail, son vieux père, aveugle depuis long-temps.

*DÉFORIS (Dom Jean-Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Montbrison en 1732, et fit profession à l'âge de 21 ans, le 28 août 1753, dans l'abbaye de Saint-Allyre de Clermont. Ses supérieurs, ayant bientôt reconnu ses talents, le chargèrent de travailler avec D. de Coniac à la nouvelle édition des "Conciles des Gaules et de la France", commencée par D. Hervin et D. Bourotte; mais il paraît que d'autres desseins l'empêchèrent de s'occuper de ce travail. Il fut un des onze religieux des Blancs-Manteaux qui réclamèrent, en 1765, contre la fameuse requête des religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui voulaient introduire du relâchement dans le régime de la constitution. Aux approches de la révolution, il se prononça fortement contre ses principes destructeurs; malgré cela, quelques journalistes le dénoncèrent au public comme l'auteur de la constitution civile du clergé. Il répondit à cette calomnie par une lettre de 28 pages in-8°, adressée au rédacteur du "Journal de Paris". Il y faisait une profession de foi qu'il ne tarda pas à sceller de son sang. Renfermé successivement à la Force, à la Conciergerie, au Luxembourg, il exhorta avec zèle les malheureuses victimes détenues avec lui,

Digitized by Google

et leur offrit tous les secours de son ministère; il ne sortit que pour paraître devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Le 25 juin 1794, il monta sur la fatale charrette avec plusieurs autres victimes, qu'il encourageait par son zèle et sa résignation. Arrivé au pied de l'échafaud, il demanda et obtint d'être exécuté le dernier, afin de pouvoir offrir à ses compagnons d'infortune tous les secours de son ministère. Parmi les ouvrages de ce religieux, on distingue : | *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau,* intitulé "Emile, ou de l'Éducation", Paris, 1762. Ce n'était là qu'une première partie, où l'auteur détruit les observations contre les miracles; elle fut bientôt suivie de deux autres sous ce titre : *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*, Paris, 1763, in-12. La première de ces deux parties n'est pas de dom Déforis, mais d'un de ses amis, André, naguère de l'Oratoire, et éditeur des Œuvres du chancelier d'Aguesseau. D. Déforis y ajouta une qnatrième partie intitulée : *Préservatifs pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, où l'on développe les principales preuves de la religion, et où l'on détruit les objections formées contre elle, avec une réponse à la Lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont, archevêque de Paris*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est en général écrit avec autant de force que de clarté, et les preuves de la religion y sont présentées sous un jour très-frappant. D. Déforis se proposait de donner une nouvelle édition de l'ouvrage entier, auquel il aurait ajouté une cinquième partie; mais d'autres occupations l'en empêchèrent. | *L'importance et l'obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Église et dans l'état, pour servir de préservatif aux moines et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est le développement de la réclamation des Blancs-Manteaux contre la requête des religieux de Saint-Germain-des-Prés. | *Prospectus de la nouvelle édition des Œuvres de messire Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Meaux*, proposée par souscription, Paris, 1766, in-4°. La première livraison était composée de six volumes, dont les trois premiers appartenaient à l'abbé Lequeux, et dom Coniac eut beaucoup de part aux trois autres. Le reste, jusqu'au dix-huitième volume, est dû à D. Déforis. On lui a reproché avec raison la prolixité de ses analyses, de ses notes et surtout de ses préfaces, qu'il multiplie sans nécessité et ordinairement sans goût. On s'est plaint encore de la partialité de ses jugements et de son peu de ménagement pour ceux qui ne pensent pas comme lui sur certaines opinions dont il aurait dû se défendre, lorsque l'Eglise avait prononcé sur ce qu'il fallait en croire. Aussi l'assemblée du clergé de 1780 improuva d'une manière très-expresse cette nouvelle édition, et en porta ses plaintes au garde-des-ceaux. On doit aux infatigables recherches de D. Déforis la découverte des Sermons, plusieurs Lettres précieuses, et cette Bible de Vitré, sur laquelle l'abbé Fleury écrivait sous la dictée de Bossuet ces notes

Digitized by Google

savantes qui devaient faire la base des Commentaires de cet illustre prélat sur l'Ecriture-Sainte. Déforis était un écrivain laborieux ; ses ouvrages sont en général solides, et annoncent beaucoup d'érudition ; mais on y remarque un ton d'âpreté et d'aigreur qui révolte. Tout ce qui n'est pas janséniste y est fort mal traité. Ses mœurs étaient austères, et il était plein de zèle pour le maintien de la règle qu'il avait fait vœu d'observer.

*DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine et correspondant de l'Institut, professeur d'hydrographie, né à Attigny en Champagne, l'an 1732, mort à Honfleur en 1810, est inventeur de plusieurs instruments nautiques. Il donna des *Cartes* estimées, et publia en outre les ouvrages suivants : | *Mémoire sur les travaux des ports du Havre, de Dieppe*, etc., in-4° ; | *Instruction sur la manière de vérifier les boussoles* 1803, in-8° ; | *Construction et usage du sillomètre*, in-12 ; | *Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil*, in-12.

* DÉGOLA (Eustache), prêtre, né à Gênes le 20 septembre 1761, mourut le 17 janvier 1826. Disciple du père Molenelli des Ecoles Pies, il reçut son doctorat en philosophie à Pise, et adhéra de bonne heure à l'ancienne école de Port-Royal. Lorsque la révolution de Gênes eut éclaté en 1797, il fit paraître les *Annales ecclesiastico-politiques*, où il censura les prétendus abus qu'il signala dans le clergé, et proposa ce qu'il appelait des réformes ; il demandait entre autres que tous les prêtres eussent un métier. Prenant parti dans le schisme de la France, il fut l'un des trois prêtres génois qui écrivirent aux évêques constitutionnels. Venu en France en 1801, pour assister au concile national, il se lia avec Grégoire, ancien évêque de Blois, et fit avec lui un voyage en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour s'assurer de l'état de la religion, et former une association religieuse en opposition au parti hildebrandiste. Dégola se voua dans ses dernières années à l'instruction des jeunes sourds-muets dirigée par le vénérable Assarotti. Outre ses *Annales*, on a de lui | des *Instructions familières sur la vérité de la religion chrétienne catholique*, 1799, in-12 ; | un *Précis de la vie du Père Vignoli, dominicain*, 1804, in-8° ; | *l'ancien Clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie*, 1804, in-8° ; | *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, 1811, in-8° ; | un *Catéchisme des Jésuites*, 1820, gros volume in-8°. Ces ouvrages, écrits en italien, ont été publiés sans nom d'auteur. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur l'Oraison dominicale*. Grégoire a publié sur Degola une "notice" qui n'est qu'un panégyrique.

* DÉGUERLE (Jean-Nicolas-Marie), littérateur et poète, né en 1766 à Issoudun (Berri), mort le 11 novembre 1824, censeur du collége de Louis-le-Grand, cultiva la poésie légère avec succès avant d'embrasser la carrière de l'enseignement. Il publia entre autres : | *Eloge des perruques*, etc., (sous le nom supposé du docteur Akerlio), Paris, an VII (1799), in-12, traduit en hollandais, Amsterdam, 1800, in-8° ; | *la Guerre civile*, imitation libre de Pétrone (en vers français), et imprimée avec le texte latin en regard, Pa-

ris, an VII, in-8°, réimprimée à la suite du "Lucain" de M. Amar-Durivier, (Paris, 1816, 2 vol. in-12), etc.; | l'*Enéide de Virgile*, traduction nouvelle, précédée d'une notice biographique et littéraire sur l'auteur (de la traduction), par Héguin-Deguerle, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, ouvrage posthume. J.-N.-M. Deguerle eut quelque part au *Mémorial* de l'abbé Vauxcelle. On a encore de lui un *Discours sur la grammaire générale*, prononcé au collége de Saint-Cyr, à l'occasion de la distribution des prix, Paris, 1801, in-8°. Ses *Poésies fugitives* ont été imprimées pour la plupart dans les recueils littéraires et almanachs des muses publiés de 1796 à 1800, ainsi que dans les "Etrennes d'Apollon" de 1804 à 1807; il a laissé en manuscrits quelques *Traductions* en prose et en vers, etc. M. L. de Rochefort a donné, dans le tome 2 de ses "Souvenirs et Mélanges littéraires, politiques et biographiques" (Paris, 1825, in-8°), une notice sur ce savant.

*DEHOULIÈRES (C.), maire d'Angers, député de Maine-et-Loire à la convention, y vota la détention de Louis XVI pendant la guerre, et sa déportation à la paix, ainsi que celle de sa famille.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il était caché à la cour de ce prince.

DEIDIER (Antoine), était de Montpellier, et professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation *de Morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche. [On a de Deidier une grande quantité d'autres ouvrages, qui ont moins fait pour sa gloire que le dévouement qu'il déploya lors de la peste de Marseille, en 1720, avec Chicoyneau. Cet habile médecin est mort le 30 avril 1746.]

*DEIDIER (L'abbé), professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de La Fère, naquit à Marseille. Grand partisan des méthodes scientifiques, il abusa de sa facilité d'écrire, en entassant volumes sur volumes. Du reste, ses écrits élémentaires sont estimés. Les principaux sont : | la *Science et l'arithmétique des géomètres*, 1730, in-4°, 2 vol.; | *Lettre d'un mathématicien à un abbé, où l'on prouve que la matière n'est pas divisible à l'infini*, 1737, in-12; | *Mesure des surfaces et des solides, par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*, 1740, in-4°; | *Mécanique générale pour servir d'introduction aux sciences physico-mathématiques*, 1741, in-4°; | *Traité de perspective théorique et pratique*, 1744, in-4°; | *le Parfait ingénieur français, contenant la fortification régulière et irrégulière, avec l'attaque et la défense des places*, Paris, 1757, in-4°.

DEIDRICH (Georges), poëte de Transylvanie, florissait sur la fin du XVI siècle. On a de lui plusieurs poëmes, dont le plus considérable est *Hodœporicon itineris argentoratensis*, Strasbourg, 1589.

Digitized by Google

C'est une description en vers de la Hongrie et d'une grande partie de l'Allemagne.

DÉIOPÉE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Éole, à condition qu'il ferait périr la flotte d'Énée. Virgile l'appelle "nympharum pulcherrima".

DÉIPHILE était fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomède.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa Hélène après la mort de Pâris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas pour rentrer en grâce avec son premier mari. Ce Grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile :

> Lacerum crudeliter ora,
> Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
> Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.

DÉIPHON était fils de Triptolème et de Méganire, ou, selon d'autres, fils d'Hippothoon. Cérès l'aima tellement, que, pour le rendre immortel et pour le purifier de toute humanité, elle le faisait passer par les flammes. Méganire, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussitôt sur un char traîné par des dragons, et laissa brûler Déiphon.

DÉJANIRE, fille d'OEnée, roi d'Étolie, fit la conquête d'Hercule, qui combattit pour elle contre le fleuve Achéloüs. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de flèche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porterait, il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussitôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice; et sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue, et se tua sur-le-champ.

* DEJAURE (Jean-Élie Bédéno), poète dramatique, né en 1761, a laissé plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on cite : | *les Époux réunis;* | *l'Époux généreux*, ou *le Pouvoir des procédés*, en un acte et en prose; | *l'Incertitude maternelle*, ou *le Choix impossible;* | *Imogène*, ou *la Gageure impossible* (imitation de la *Cymbelline* de Shakespeare), en trois actes et en vers libres; | *Lodoïska*, ou *les Tartares*, opéra en trois actes, 1791; | *Montano et Stéphanie*, opéra en trois actes, 1801, etc., etc. Dejaure est mort le 5 octobre 1799.

* DEJEAN, distillateur à Paris, est connu | par un *Traité raisonné de la Distillation*, 1753, in-12, | et par un *Traité des Odeurs*, 1764, in-12, plusieurs éditions, la dernière publiée sous le titre de *Traité raisonné de la Distillation des odeurs*, 1801, 2 vol. in-12.

* DEJEAN, chanoine de Saint-Marcel à Paris, naquit en Languedoc. Il publia, au XVIIIe siècle : | une *Introduction à la révolution des Pays-Bas;* | une *Lettre* en réponse à Fréron.

* DEJEAN (Jean-François-Aimé, comte), pair de France, né en 1749 à Castelnaudary (Languedoc), mort le 12 mai 1824, entra comme lieutenant en second à l'école du génie de Mézières en 1766. A l'époque de la révolution, il en embrassa les principes avec modération. Ses talents pour l'ad-

ministration militaire lui assuraient un avancement rapide : il parvint de grade en grade jusqu'aux premières fonctions de l'armée du génie, remplit diverses missions importantes sous le consulat, notamment à Gênes, où il résida près de deux ans avec le titre de ministre extraordinaire, et fut appelé à Paris en 1802, pour prendre le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1809. Quelque temps avant sa retraite, il avait été promu à la dignité de premier inspecteur-général du génie; l'empereur y ajouta bientôt celle de sénateur et de trésorier de la légion-d'honneur. Après l'abdication de Buonaparte, il adhéra au gouvernement provisoire, remplit la mission difficile de commissaire extraordinaire de Monsieur, comte d'Artois, et fut nommé successivement à son retour à Paris, pair de France, gouverneur de l'école Polytechnique et président du comité de liquidation de l'arriéré. Mais, ayant accepté de Napoléon ses anciens emplois pendant les "cent jours", il fut éloigné de toutes fonctions publiques au retour des Bourbons, et ne rentra qu'en 1819 à la chambre des pairs, où il se montra constamment l'un des appuis de l'opposition libérale. Le comte Dejean a laissé quelques *Opuscules* sur l'économie rurale et politique.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour être leur roi. Son règne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla, et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtiments sévères. Il mourut l'an 656 avant J.-C., après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnace, roi de Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor son petit-fils d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa *belle* harangue "Pro rege Dejotaro". Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut; mais il était extrêmement âgé dès l'an 50 avant J.-C.

* DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), ministre protestant et président du consistoire du département de la Loire-Inférieure, né en 1752 à Genève, y eut pour professeur d'humanités le pasteur Fontanes, oncle du grand-maître de l'université de France, et pour professeur de physique le célèbre de Saussure. A 23 ans, il était ministre. Après avoir habité en Angleterre et à Bâle, il fut appelé à Paris par Court de Gébelin, qu'il seconda dans les recherches que ce savant gram-

Digitized by Google

mairien fit pour son ouvrage du "Monde primitif". Ce fut sous sa direction qu'il composa le *Dictionnaire des origines latines*, les *Origines grecques* et l'*Histoire de la parole*. Chargé de diriger le second collége du Léman, il ne quitta cette place que pour occuper celle de président du consistoire de Nantes jusqu'en 1816. Dejoux retourna alors en Italie, où il avait déjà été en 1773; son but était d'y étudier à fond la religion catholique. Convaincu, mais n'osant encore avouer sa conversion, qui n'était qu'intérieure, il accompagna un jeune anglais en Ecosse, et y donna, pendant sept ans, des leçons de langues anciennes à l'institut de Dollar près de Stirling. Cependant il revint à Paris, et se décida à faire son abjuration entre les mains de l'archevêque, le 11 octobre 1825. Une maladie grave l'enleva le 29 du même mois. Une de ses filles suivit son exemple, et dans une "Lettre" adressée à sa sœur et imprimée à Paris en 1826, elle exposa les motifs qui l'avaient décidée à renoncer au protestantisme. Outre quelques ouvrages en faveur de Buonaparte, Dejoux a publié : | *Prédications du christianisme*, 1803, 4 vol. in-8°, dont l'auteur du "Comte de Valmont" a rendu compte; | *la Vertu glorifiée, ou le Triomphe après la mort*, Nantes, 1815, in-8°, discours prononcé le 21 janvier 1815 au service de Louis XVI; | *Lettres sur l'Italie considérées sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, ouvrage posthume publié par sa fille, et précédé d'une *Introduction* dans laquelle Dejoux rend compte des motifs qui ont dicté son abjuration. Ces *Lettres*, au nombre de quarante-deux, portent le nom de Pierre de La Chapelle, qui était aussi celui de Dejoux; elles devaient être suivies de *Soirées napolitaines*, qui n'ont pas encore paru.

*DELACROIX (Jacques-Vincent), avocat au parlement de Paris, professeur de droit au lycée de cette ville, et juge honoraire au tribunal de Versailles, né à Paris en 1743, et mort à Versailles le 9 mars 1832, dans sa 88e année, avait obtenu avant la révolution des succès au barreau de Paris. On se rappelle encore ses *Mémoires* pour la rosière de Salency, et pour Véron, dans la célèbre affaire du comte de Morangies. Le talent qu'il montra dans ces deux affaires lui attira des éloges de Voltaire. Forcé, par suite des événements politiques, de quitter une carrière qu'il parcourait avec éclat, Delacroix se livra à l'étude du droit public des peuples modernes. Ces études donnèrent naissance à son livre intitulé *Constitution des différents états de l'Europe*, 5 vol. in-8°, ouvrage rempli de recherches savantes, mais de principes faux. On doit encore à cet auteur | l'article *Jurisprudence* de l'"Encyclopédie", | un *Traité des délits et des peines*, | quelques ouvrages de littérature et d'histoire, | enfin le *Spectateur au* XIXe *siècle*, tableau trop fidèle des événements qui se passaient sous ses yeux dans la révolution, et qui faillit lui coûter la vie. Delacroix était un homme excellent. Toujours disposé à secourir l'infortune, ses derniers instants ont été consacrés à des actes généreux, et, au moment de mourir, il a fait jeter au feu, devant lui, tous les billets au-

Digitized by Google

dessous de 300 francs qu'on lui avait remis en échange de ses bienfaits.

* DELACROIX-FRAINVILLE, né à Chartres, avocat au parlement de Paris en 1774, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris, et le doyen de l'ordre, député d'Eure-et-Loir en 1819, mourut à la fin de décembre 1832, à l'âge de 83 ans.

*DELAHAYE, (Guillaume-Nicolas), connu par son habileté dans l'art de graver en géographie et en topographie, naquit à Paris en 1725, et fut tenu sur les fonts de baptême par le célèbre Delisle. Il apprit son art de son père, graveur en géographie. Delahaye, grava plus de douze cents cartes, recommandables par la netteté de l'exécution, la précision et l'effet. On distingue principalement les *Campagnes de Maillebois en Italie*, la *Carte des Alpes*, celle des *Limites de la France et du Piémont*, celle du *Diocèse de Cambray*, celle de la *Forêt de Fontainebleau*, etc. Delahaye mourut en 1802. Un de ses fils, qui promettait d'égaler ses talents, mourut ingénieur à la Guadeloupe.

* DELAHAYE (J.-C.-G.), député de la Seine-Inférieure à la convention, y vota la détention de Louis XVI, et son bannissement après la paix. Il passa ensuite au conseil des cinq cents, où il se lia avec les membres du parti dit de Clichy, qui tinrent depuis leurs assemblées dans son logement, rue Neuve des Capucins. Déporté au 18 fructidor, il se sauva en pays étrangers. La révolution de Saint-Cloud lui rouvrit l'entrée de la France.

* DELAHAYE, (Guillaume-Simon GUENDARD ou QUINDAR), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, auteur de l'ouvrage intitulé *Religion et Bonheur*, Paris, 1822, in-12, mourut à Paris le 18 juin 1822.

*DELAIRAS, (et non DALAIRAC comme l'appelle l'auteur des "Siècles littéraires"), docteur de Sorbonne, qu'aucune biographie ne nous fait connaître, publia en 1787, un livre dont le titre seul était capable d'exciter l'attention publique : *Physique nouvelle, formant un corps de doctrine, et soumise à la démonstration rigoureuse du calcul*, fort volume in-8°, de 700 pages; l'auteur, dans sa préface, n'annonce ni plus, ni moins, qu'un ensemble qui, selon lui, avait tout-à-fait échappé à Descartes et à Newton. En cela il avait raison. Mais le fait est que Delairas, pour avoir bien jugé ses prédécesseurs, ne les a point fait oublier. La *Physique nouvelle*, remarquable à plus d'un égard par une grande pensée et par des aperçus peu communs, mériterait peut-être d'être plus connue. « Nous allons voir, dit-il, comment avec l'instrument le plus simple, l'auteur de toutes choses opère les merveilles les plus étonnantes. »

*DELAISTRE, doyen des sculpteurs, de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, mort le 24 avril 1831, à 86 ans, s'occupa jusqu'au dernier moment de son art, qu'il aimait avec passion. On cite de lui : | la *Vierge* de Saint-Nicolas-des-champs; | la statue de *Phocion* au musée de Bordeaux; | l'*Amour et Psyché*, au musée du Luxembourg; | plusieurs *Bas-reliefs*, à la colonne de la place

Digitized by Google

Vendôme et au Panthéon; | plusieurs *Bustes*, etc. La composition des ouvrages de Delaistre n'est pas moins remarquable que leur exécution.

*DELALAIN, (Auguste), grand homme de bien, né à Saint-Dizier, mourut à Paris, en 1828, à 74 ans. Fils du lieutenant-criminel de son pays, et frère du premier commis de la guerre, il fut successivement commissaire de la marine à Rochefort, et aux Sables d'Olonnes, etc. Attaché par des liens divers à la famille de M. de Galisson, il fut dans cette résidence persécuté pour elle. Les prisons de Garrier à Nantes l'eurent au nombre de leurs nobles hôtes. Il refusa de rentrer dans l'administration à la condition, qui parut si facile à tant d'autres, de prêter serment de « haine à la royauté ». Mais, lorsque l'ordre parut tout-à-fait rétabli, il accepta les modestes fonctions de secrétaire de la faculté de théologie de Paris, qui lui permettaient de se dévouer aux bonnes œuvres, sa véritable et secrète mission. Entendre la messe, recevoir les pauvres de toute condition, les écouter, les conseiller, leur écrire leurs lettres, partager avec eux sa bourse, ou leur ouvrir celle des autres, aller les découvrir, et, si on peut le dire, les déterrer dans les maisons, c'est à cela que se passèrent toutes les journées de Delalain, pendant plus de 25 ans. Cet homme, si simple en apparence, parvenait presque seul à fonder des écoles de frères de la doctrine chrétienne; la maison des sœurs de Saint-Vincent de Paule de la rue Mézières à Paris, fut aussi son ouvrage. Delalain mourut plein de jours et de grâce : sur le lit de ses dernières douleurs, il apostillait encore des pétitions de pauvres, « c'est le dernier usage qu'il a fait de sa main », dit le vertueux M. Gossin, homme de cette sorte et qui était digne de célébrer Delalain dans une Notice imprimée en 1828.

DELALANDE, (François), curé de Crigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caen, est mort en odeur de sainteté le 25 janvier 1772. Sa "Vie" a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit, Paris, 1773, in-8°.

* DELAMALLE, (Charles), procureur-général près la cour royale d'Angers, fut, en 1816, avocat du roi près le tribunal civil de la Seine, quatre ans après substitut du procureur-général près la cour de Paris, il devint lui-même procureur-général près la cour d'Angers, et mourut en novembre 1827, à Paris, âgé de 56 ans. Son éloquence était grave et persuasive. On a remarqué le *Discours* qu'il a prononcé dans l'accusation de faux contre Lecoy, et sa harangue en 1826 sur la *Modération du magistrat*.

* DELAMARE (Jean-François), jésuite né en Bretagne en 1700, a publié : | *la Foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison dans ses raisonnemens contre la révélation ; avec une analyse de la foi*, 1762, in-12; réimprimé en 1817. | *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751; | Un *Abrégé des vies de Marie Dias, Marie Picard et Armelle Nicolas*.

* DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), astronome, né le 19 septembre 1749, à Amiens, fit ses

Digitized by Google

premières études dans le collége de cette ville, où il connut l'abbé Delille, qui y exerçait l'emploi de répétiteur. Delambre, dès sa jeunesse, passait pour un profond helléniste; mais ce ne fut qu'à l'âge de 36 ans qu'il se livra à l'étude des astres. Il eut pour maître Lalande, qui disait de lui qu'il serait son meilleur ouvrage. Sa prédiction s'accomplit bientôt, et son journal de la *Connaissance des Temps* le plaça parmi les astronomes les plus renommés. Il présenta plusieurs *Mémoires* à l'académie des sciences, et en 1770 et 1772, il remporta le prix pour ses *Tables* d'Uranus, (planète récemment découverte par Herschel), de Jupiter, de ses satellites, et de celles de Saturne. Reçu à l'unanimité membre de l'académie (1798), il avait obtenu auparavant le titre d'astronome du roi. L'assemblée constituante ayant décrété l'établissement d'un nouveau système de mesure fondé sur la grandeur du méridien terrestre, Delambre fut chargé, avec Méchain, d'aller mesurer l'arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne; les événements politiques vinrent interrompre ses travaux jusqu'en 1795, qu'on permit à Delambre de continuer ses opérations. Lors de l'établissement du bureau des longitudes et de l'Institut, il fut placé parmi les astronomes du premier de ces corps, comme membre de la première classe de l'Institut. Les opérations pour la mesure du méridient ne furent terminées qu'en 1799. A cette époque, le gouvernement consulaire le nomma inspecteur-général des études; ce fut en cette qualité qu'il organisa, en 1802, le lycée de Moulins, et celui de Lyon en 1803. Dans la même année, l'Institut le nomma secrétaire perpétuel pour la partie des mathématiques; depuis lors, il devint membre honoraire dans les académies les plus célèbres d'Europe et d'Amérique. Son maître et son ami Lalande étant mort en 1807, Delambre le remplaça au collége de France dans la chaire d'astronomie. Élu, en 1808, trésorier de l'université et chevalier de la légion-d'honneur, Buonaparte lui conféra ce dernier titre comme héréditaire, en y ajoutant un majorat et une dotation. Six ans après, il devint membre du conseil royal de l'instruction publique. En 1815, il perdit cette place, et fut mis à la retraite; mais, en 1817, le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et quelque temps après officier de la légion-d'honneur. On applaudit à la décision de l'Institut, lorsqu'il décerna à Delambre le prix décennal de l'astronomie, qu'avaient mérité les travaux de ce savant pour la mesure du méridien et pour la détermination du système métrique. Attaqué d'une maladie lente et pénible, Delambre y succomba le 19 août 1822, âgé de 72 ans. Il paraît que ce savant avait le malheur de ne pas croire. Disciple de Lalande, il avait hérité de lui, sinon sa manie d'athéisme, au moins un éloignement entier pour la religion. L'académie d'Amiens proposa au concours l'"Éloge" de Delambre, et M. Dupin a publié sur ce savant une "Notice nécrologique" insérée dans la "Revue Encyclopédique" (t. XVI, page 437). M. Arago, Cuvier et autres collègues de Delambre ont fait son éloge dans leurs écrits, et semblent apprécier ses talents au-

Digitized by Google

dessus de ceux de Lalande lui-même. Les principaux ouvrages de cet astronome sont : | *Tables de Jupiter et de Saturne*, 1789, in-4°; | *Méthode analytique pour la détermination d'un arc du méridien, précédée d'un Mémoire sur le même sujet par A.-M. Legendre*, Paris, 1799, in-4°; | *Base du système métrique*, ou *Mesure de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelonne, exécutée en 1792, et années suivantes, par MM. Méchain et Delambre, rédigée par Delambre,* Paris, 1806, 1807, 1810, 3 vol. in-4°. Méchain mourut avant que fût terminée cette grande entreprise que Delambre acheva. On lui doit, en outre la théorie qui désignait ces travaux, les calculs résultants des observations, et la rédaction des ouvrages qni y étaient relatifs. | *Tables astronomiques, publiées par le bureau des longitudes de France;* | *Tables du soleil, par Delambre;* | *Tables de la lune, par Burg; Tables de Jupiter et de Saturne;* | *Tables écliptiques et des satellites de Jupiter par Delambre,* Paris, 1806, 1807, in-4°, trois parties. | *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques, depuis l'an* 1789, *lu au conseil d'état le* 6 *janvier* 1808, Paris, 1816, in-4° et in-8°. | *Abrégé d'Astronomie*, ou *Leçons élémentaires d'Astronomie théorique et pratique*, Paris, 1813, in-8° ; *Traité complet d'Astronomie théorique et pratique*, Paris, 1814, in-4°, fig.; | *Histoire de l'Astronomie ancienne*, Paris, Ve Courcier, 1817, 2 vol. in-4°, fig.; | *Histoire du moyen âge,* 1 vol. in-4°, fig. 1819; | *Histoire moderne*, 2 vol. in-4°, fig., 1821. Delambre a laissé en manuscrit deux autres volumes, qui comprennent l'astronomie au XVIIIe siècle, et la figure de la terre, dont on a confié la publication à M. Matthieu, membre de l'Institut, et élève de Delambre. Ce savant a été éditeur des "Tables trigonométriques décimales", etc., par Ch. Borda, Paris, 1804, in-4°. L'éditeur les a revues, corrigées et augmentées. Delambre a prononcé, en séance publique de l'académie des sciences, et comme secrétaire perpétuel pour les mathématiques, plusieurs savants discours, et des *Éloges* de divers membres de cette même académie. Il a rédigé, pour la "Biographie universelle", les articles des astronomes anciens et modernes, et parmi ces derniers celui de son maître Lalande.

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussi), d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumière que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité et dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, le 20 juillet 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Résolutions* et

Digitized by Google

celles de Fromageau. L'auteur avait été associé à Sainte-Beuve son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, et de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1752, dans un "Dictionnaire", en 2 vol. in-fol. [On le joint ordinairement aux trois volumes de Pontas.]

* DELAN (François-Hyacinthe), docteur de la maison et société de Sorbonne, et chanoine théologal de Rouen, né à Paris, en 1672, obtint une chaire de théologie à la Sorbonne, dont il fut privé à cause de son attachement au parti de Port-Royal. Il signa d'abord le "Cas de conscience", mais il se rétracta dans la suite. Il fut également un des signataires de la consultation du 7 janvier 1736, contre l'"Œuvre" des convulsions. On connaît de lui: | *Réflexions judicieuses*, 1736 et 1737. Cet ouvrage, écrit en forme de lettres, est dirigé contre les "Nouvelles ecclésiastiques". | Deux *Examens du figurisme moderne;* | *Dissertations théologiques sur les convulsions;* | *Examen de l'usure, sur les principes du droit naturel*, 1753, contre Formey; | *Défense de la différence des vertus théologales d'espérance et de charité*, 1744; | *L'autorité de l'Église et de la tradition défendue.* Delan mourut le 30 avril 1754, âgé de 82 ans. On a à lui reprocher de s'être rangé parmi les "appelants"; mais il fut un des plus modérés.

* DELANDINE (Antoine-François), né à Lyon en 1756, mourut le 5 mai 1820. Avocat à Lyon, il s'était fait une réputation par plusieurs ouvrages de littérature, et l'académie de sa ville natale ne tarda pas à l'admettre au nombre de ses membres. Un ouvrage intitulé l'*Enfer des peuples anciens*, ou *Histoire des dieux de l'enfer*, lui valut le titre de membre honoraire de la société royale des antiquaires de Londres. Son *Histoire des anciens états généraux*, publiée en 1788, le fit nommer député aux États qui furent convoqués en 1789. Souvent il combattit les principes révolutionnaires du côté gauche; et, dans les débats sur la déclaration des droits de l'homme, il proposa de la placer non en tête, mais à la suite de la constitution, attendu qu'elle pouvait en être le résultat, et n'en était point le principe. Le 1er août 1790, Necker ayant révélé qu'il existait, entre les recettes et les dépenses de l'état, un déficit estimé par lui à 56 millions, Delandine proposa pour combler ce déficit d'employer le revenu annuel des bénéfices ecclésiastiques attribué à la caisse des économats. Cette mesure modérée fut repoussée comme insuffisante. Lors de la question du "veto" royal, il se prononça pour le veto suspensif. Prévoyant que les assignats ruineraient une multitude de particuliers pour en enrichir quelques-uns, il s'opposa à leur émission, et soutint un autre plan qui consistait à liquider la dette publique par des quittances. Ce sage projet devait être rejeté; il le fut. Après le voyage du roi à Varennes, il eut seul le courage de parler en faveur des trois gardes-du-corps qui avaient accompagné le monarque; ils furent mis en liberté. Delandine obtint aussi l'élargissement de plusieurs de ses compatriotes détenus à l'Abbaye, et qui n'auraient pas manqué d'être égorgés à Versailles avec

Digitized by Google

les prisonniers envoyés à Orléans. A l'époque où, dans l'assemblée constituante, on mit en question l'inviolabilité du roi, il fit imprimer son opinion en faveur de cette inviolabilité. Le 4 juillet 1791, protestant contre la détention du monarque, il porta lui-même cette protestation aux comités réunis des rapports et des recherches, et y joignit une déclaration portant que, si le roi n'était remis en liberté et réintégré dans ses droits, il quitterait l'assemblée avec deux cents de ses collègues, qu'il se faisait fort d'emmener avec lui. Par malheur il n'était pas en son pouvoir d'exécuter cette courageuse menace. A son retour à Lyon, mal accueilli par la faction qui y dominait, il fut obligé de chercher un asile dans les montagnes du Forez. Il fut découvert dans l'hiver de 1796, et emprisonné à Lyon. La journée du 9 thermidor lui ayant rendu la liberté, il publia le *Tableau des prisons de Lyon*, ouvrage qui eut plusieurs éditions. Delandine ne voulut occuper aucune place ni sous le directoire, ni sous le consulat, ni sous l'empire. Il chercha des consolations dans la littérature, et publia, en 1804, | la 8e édition du "Dictionnaire historique des hommes célèbres", par Chandon, qu'il augmenta de 4 volumes sans savoir le corriger. Il a laissé, en outre, | *Eloge de Philippe, duc d'Orléans*, 1778, in-8°; | *Dissertation historique sur une statue de Mars trouvée à Lyon*, 1780, in-8°; | *Observations sur une statue antique découverte en Normandie*, in-4°; | *Hommage à la memoire de l'abbé Bourdelin*, 1785, in-8°; | *De la milice et garde bourgeoise de Lyon*, 1786, in-4°; | *Couronnes académiques*, ou *Recueil des prix proposés par les sociétés savantes*, 1787, 2 vol. in-8°; | *le Conservateur*, ou *Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787, 4 vol. in-12; | *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, 1812, 3 vol. in-8°; | *Mémoires bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8°. Delandine était membre de plusieurs académies. L'empereur d'Autriche s'était plu à reconnaître son mérite et ses bons sentiments, en lui envoyant la grande médaille de son ordre civil; et Louis XVIII lui avait accordé, en 1815, des lettres de noblesse et la croix d'honneur. Delandine était savant, mais pas assez judicieux. Il avait tous les défauts et tous les avantages d'une science de province et de bibliothèque.

* DELANGLARD, membre de la société de géographie de Paris, inventeur et constructeur du *Géorama*, composa un *Traité sur les projections géographiques et sur la construction des cartes*. L'invention de son *Géorama*, qui lui mérita l'approbation des savants les plus distingués de France et d'Angleterre, contribua à miner sa fortune. Delanglard mourut pauvre à Londres, le 29 août 1832, à l'âge de 64 ans.

* DELANNES (Jean), religieux bénédictin de l'ordre de Cîteaux, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, dans le XVIIIe siècle, a laissé les deux ouvrages suivants: | *Histoire du pontificat du pape Innocent II*, Paris, 1741, in-12; | *Histoire du pontificat d'Eugène III*, Nanci, 1737, in-8°.

* DELANY (Patrice), théologien, fils d'un fermier d'Irlande,

né vers 1686, contracta une liaison intime avec le docteur Swift. On trouve même parmi les œuvres du doyen quelques pièces pleines d'une fine plaisanterie, qui sont de Delany. On a de lui : | la *Révélation examinée de bonne foi ;* | des *Réflexions sur la Polygamie*, 1738 ; | la *Vie de David*, ouvrage très-bien fait. | Ses *Sermons sur les devoirs de la société* passent pour excellents. Il mourut à Bath en 1768. Il avait été marié deux fois. Sa seconde femme, nommée Marie, fille du lord Lansdown, peignait avec goût. On a d'elle une *Flore* ou *Collection de plantes peintes*, d'une beauté supérieure. Elle est composée de 980 plantes.

* DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), né à Arras le 8 décembre 1769, mort le 13 décembre 1823, à l'âge de 54 ans, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et prit ensuite le petit-collet. N'ayant pas de fortune, il entra chez le prince de Gallitzin, comme précepteur de ses deux fils. Peu de temps après, admis dans le collége de Louis-le-Grand, il occupa plusieurs chaires. Il eut celle de belles-lettres et des langues anciennes à la première école normale ; et, après la restauration, il fut nommé professeur d'éloquence latine à la faculté des lettres de l'académie de Paris. On a de lui : | *Le Nouveau Siècle de la paix*, ou *Silves séculaires*, Paris, 1801, in-8°. De concert avec Fr. Noël, inspecteur général de l'université, il a publié : | *Conciones poeticæ*, ou *Discours choisis des poètes latins anciens*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide, etc ; avec des arguments analytiques et des notes en français, à l'usage des lycées et des écoles secondaires*, Paris, 1804, in-12 ; 1819, in-12 ; | *Leçons de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles*, ouvrage classique, adopté *par le gouvernement dans les lycées et écoles secondaires*, ibid., Lenormant, 1804, 2 vol. in-8° ; 12e édition, 1823, 2 vol. in-8°. Depuis l'édition de 1806, l'ouvrage a paru avec le seul titre de *Leçons de littérature et de morale :* il a été contrefait en Belgique. | *Leçons latines de littérature et de morale*, etc., ibid., Lenormant, 1808, 2 vol. in-8° ; 3e édition, 1819, 2 vol. in-8°. | *Leçons latines* (modernes) *de littérature et de morale*, ibid., 1818, 2 vol. in-8° ; | *Manuel du rhétoricien*, ou *Choix de discours de Bossuet*, *Fléchier*, *Massillon*, *d'Aguesseau*, *Thomas*, etc., ibid. 1810 (anonyme). Il a aussi travaillé avec Noël à des *Leçons grecques de littérature et de morale*, qui n'ont pas encore vu le jour. Delaplace a laissé en outre en manuscrit : | *Traduction du Traité* de Oratore *de Cicéron ;* | idem, *de Quintilien ;* | *Littérature de la Bible*. Delaplace a aussi publié seul *des Discours*, *Poésies latines et françaises*, et autres *Pièces fugitives*, composés dans sa première jeunesse, et qui ont obtenu du succès.

* DELAPORTE (Jean-Baptiste), avocat, député au conseil des Anciens, fut nommé, après le 18 brumaire, juge à la cour d'appel de Rennes. Né à Combulle en 1750, il mourut en 1825. Il a publié des *Recherches sur la Bretagne*, 1er vol., 1819, 2e vol. 1823,

Digitized by Google

in-8°. C'est une biographie des hommes célèbres de cette province, et un aperçu sur les lois, les mœurs, les antiquités et la religion de la Bretagne. L'*Histoire* particulière *de Rennes*, qu'il avait annoncée, n'a pas été publiée.

* DELARBRE (Antoine), médecin et naturaliste, né à Clermont en 1724, y mourut en 1807, après avoir fondé à ses frais un jardin botanique et un cours d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : | une *Flore d'Auvergne*, dont il donna en 1800 une 2e édition en 2 vol. in-8° ; | et un *Essai zoologique*, ou *Histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes et oiseaux indigènes, de ceux qui ne sont que passagers, ou qui paraissent rarement, et des poissons amphibies observés dans cette province d'Auvergne*, Paris, 1798, in-8°.

* DELARUE (Isidore-Étienne), chevalier, conservateur des archives du royaume, né à la Charité-sur-Loire, fut, en 1795, député de la Nièvre au conseil des cinq-cents, membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot; il fut proscrit avec eux au 18 fructidor. Déporté à la Guyane, il rentra en France après le 18 brumaire. Ses relations avec Pichegru, et surtout avec Hyde de Neuville, dont il avait épousé la sœur, le firent mettre en surveillance dans le département de la Nièvre. A la restauration, il devint maître des requêtes et garde-général des archives du royaume à la place de M. Daunou. Delarue mourut le 12 août 1830, à l'âge de 67 ans, laissant une *Histoire* du 18 fructidor, 1821, in-8°.

* DELAS, prêtre de l'Oratoire, de Vienne en Dauphiné, composa au XVIIIe siècle une *Phytographie universelle* ou *Système de botanique*, etc.

* DELAUDUN (Pierre), fils d'un mauvais poète d'Uzès, né à Aigaliers, en 1575, s'occupa encore plus que son père de la poésie française. Il se fit connaître dans son temps par un *Art poétique* français, 1556, in-16, et par d'autres pièces de poésie écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Outre son *Art poétique*, on connaît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poème insipide divisé en 9 livres, dédié à Henri IV. L'auteur était juge d'Uzès. [On cite aussi de Delaudun deux tragédies, le *Martyre de saint Sébastien*, et *les Horaces*, et un poème intitulé *Diane*.

*DELAUNAY l'aîné (Joseph), commissaire près le tribunal d'Angers, député de Maine-et-Loire à l'assemblée législative, y demanda le mariage des prêtres. Membre de la convention par le choix du même département, il y vota la mort de Louis XVI. Le 16 octobre 1793, il fit décréter la suppression définitive de la compagnie des Indes et la vente de ses marchandises, et fut accusé d'avoir glissé des clauses tendantes à favoriser les actionnaires aux dépens de la république. Bazire et Chabot l'accusèrent aussi de leur avoir présenté, de concert avec Julien, de Toulouse, un plan d'agiotage, à l'effet d'acheter à la baisse des effets publics, et de les revendre à la hausse, par divers décrets provoqués à propos. Il résulta de l'éclaircissement de tout ce tripotage que les députés associés, les accusés et les accusateurs,

Digitized by Google

furent tous décrétés d'arrestation, traduits au tribunal révolutionnaire le 16 mars 1794, condamnés à mort le 5 avril suivant, et tous exécutés le même jour. — * Delaunay jeune (P.-M.), frère du précédent, homme de loi à Angers, et député de Maine-et-Loire à la convention, vota au contraire pour la réclusion de Louis XVI jusqu'à la paix et le bannissement à cette époque. Membre du conseil des cinq-cents, ce Delaunay finit par devenir président de la cour d'Angers.

* DELBENE (Benoît), agronome, né à Vérone le 29 mai 1749, mort le 25 décembre 1825, fut membre de l'Institut d'Italie et secrétaire perpétuel de l'académie d'agriculture, de commerce et des arts de sa ville natale. Outre plusieurs *Traductions* estimées, entre autres de Columelle, des "Géorgiques" de Virgile et de quelques autres auteurs latins, on lui doit : | *Mémoire sur une nouvelle manière de faire le vin;* | *Dissertation sur la culture de quelques plantes oléagineuses;* ces deux ouvrages ont remporté le prix à l'académie de Vérone. | *Mémoire sur la culture des oliviers,* qui a été couronné par l'académie de Capo-d'Istria. | *Discussion sur la manière de suppléer à la rareté des bois, et de corriger les inconvénients auxquels sont exposés les pays trop boisés*, qui a obtenu une médaille d'or de l'académie des géophiles de Florence. | *Mémoire sur un tuf propre à la construction des voûtes;* | plusieurs *Mémoires* dans les "Annales de l'Institut d'Italie"; | un grand nombre de *Notices biographiques* sur plusieurs savants, | et une *Dissertation sur l'origine de l'amphithéâtre de Vérone.*

* DELBREL, avocat à l'époque de la révolution, député du Lot à la convention, vota la mort de Louis XVI. Envoyé en mission à la frontière du nord et à l'armée des Pyrénées-Orientales, il y donna des preuves de courage. Il figura au conseil des cinq-cents et au corps législatif; mais son opposition à la révolution du 18 brumaire le fit exclure de cette assemblée. On le condamna même à être détenu dans la Charente-Inférieure, ce qui ne l'empêcha pas de devenir président du tribunal de Moissac. Député de Tarn-et-Garonne à la chambre des représentants, organisée après le champ de mai en 1815, le régicide Delbrel dut alors subir l'exclusion.

* DELCHER (G.-E.), homme de loi à Brioude, député de la Haute-Loire à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Après la session, il fut élu au conseil des anciens, et en sortit en mai 1797. Après la révolution de Saint-Cloud, il fut nommé président du tribunal civil de Brioude. Il ne l'était plus en 1813.

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir, sur la rivière d'Ourthe, dans la principauté de Stavelo, vers le milieu du XVIIe siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége. De Vauban, instruit de ses talents, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardins de Breda; Delcourt s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à

Digitized by Google

Liége le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce celèbre artiste sont à Liége et dans les Pays-Bas. On admire à Liége le *Sauveur au sépulcre*, en marbre blanc, dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfants*; la statue de *Saint Jean-Baptiste*, de bronze, au-dessus de la fontaine Hors-Château; celle du même saint dans l'église paroissiale de ce nom; la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talents. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégants et ses draperies bien jetées. Delcourt avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

* DELECLOY, député de la Somme à la convention, y vota la mort de Louis XVI, avec « sursis jusqu'à la paix; l'exécution néanmoins si l'ennemi paraît sur la frontière, propositions indivisibles ». Mis au nombre des soixante-treize proscrits, après le 31 mai 1793, il fut rappelé avec ses collègues, le 8 décembre 1794. Il se prononça d'abord contre les Jacobins, puis contribua à délivrer la salle qui était occupée par des insurgés des faubourgs, en marchant sur eux à la tête du bataillon de la butte des Moulins. Membre du conseil des cinq-cents, il en sortit en mai 1797, entra au conseil des anciens en mars 1798, et fut admis de nouveau au corps législatif en décembre 1799.

* DELEYRE (Alexandre), né en janvier 1726, aux environs de Bordeaux, fit ses études sous les jésuites, entra dans leur société à l'âge de 15 ans, et montra pendant quelque temps une piété exemplaire. Lorsque ces religieux furent expulsés, Deleyre, qui vint à Paris, s'y lia avec Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Rousseau et Duclos, qui lui firent partager leurs principes philosophiques. On ne parlait alors en France que de la philosophie et des grandes vues de Bacon; Deleyre débuta dans la carrière littéraire par une *Analyse* des œuvres de ce chancelier, Paris, 1755, 3 vol. in-12. Mais on lui reprocha avec raison d'avoir évité de rappeler l'attachement de Bacon pour la révélation. C'est le vide que le célèbre Émeri a rempli si supérieurement. Deleyre travailla au "Journal des savants" et au "Journal étranger", et fournit plusieurs articles à l'"Encyclopédie", parmi lesquels on remarque l'article *Fanatisme*, écrit d'un ton digne du fanatisme philosophique. Il voulut se marier; mais les prêtres de sa paroisse se refusèrent à bénir son mariage, et ces obstacles ne purent être levés que par l'autorité du duc de Nivernais. Il publia, en 1758, le "Génie de Montesquieu", in-12, et ses *Traductions* du "Père de famille" et du "Véritable ami" de Goldoni. Ces deux derniers ouvrages avaient pour but de venger Diderot, accusé de plagiat. Deleyre publia en 1761 l'*Esprit de Saint-Evremont*, et obtint presque aussitôt, par la protection du duc de Nivernais, la place de secrétaire des carabiniers. Il fut ensuite attaché à l'ambassade de Vienne, et nommé bibliothécaire pour l'éducation du duc de Parme, dont le principal instituteur était Condillac. Celui-ci pria Deleyre de rédiger un *Cours d'histoire* à l'usage de l'Infant. Mais les principes politiques qu'il y développa furent trouvés

Digitized by Google

si hardis qu'on ne se servit pas de son travail, qui n'a jamais été imprimé. Revenu à Paris avec une pension de 2000 liv., Deleyre aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son "Histoire du commerce des deux Indes". Imbu de toutes les idées libérales sur la souveraineté du peuple, il embrassa avec chaleur la cause de la révolution. Député à la convention, il y vota la mort du roi, se prononça contre l'appel au peuple, et fit à cette occasion un *Discours* rempli d'invectives contre les rois et les prêtres, et où il traita Louis XVI de Caligula et de Domitien. Il fut chargé, en 1795, de la surveillance des écoles normales, s'opposa à la division du corps législatif en deux chambres, et fut ensuite membre du conseil des cinq-cents. Lors de la création de l'Institut, il fut nommé dans la classe des sciences morales et politiques. Deleyre mourut le 10 mars 1797, âgé de 71 ans. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : | un volume ajouté au recueil des "Voyages" de l'abbé Prévôt; il est le 19e numéro de la collection ; | une *Vie de Thomas*, écrite d'un style sententieux, emphatique, et quelquefois sec et dur. Il a laissé en manuscrit | une *Traduction* de Lucrèce, en vers, | et un roman politique intitulé les *Héliades*.

DELFAU (Dom François), né à Montet en Auvergne, en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de saint Augustin, dom Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé "l'Abbé Commendataire", in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, le 17 octobre 1676, comme il passait de Landeveuec à Brest. On a de lui une *Dissertation latine sur l'auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghesquière et Desbillons. (*Voyez* KEMPIS.)

*DELFAUT, ancien jésuite, archiprêtre et curé de Daglan, au diocèse de Sarlat, l'un des deux députés ecclésiastiques de la sénéchaussée du Périgord aux états-généraux, transformés, de leur propre autorité, en assemblée constituante, resta uni de cœur et d'action aux évêques fidèles qui y montraient la fermeté des Athanase et des Chrysostôme. Sur un dernier refus de prêter le serment schismatique, après les événements du 10 août 1792, on l'emprisonna dans l'église des Carmes. Le 2 septembre, une demi-heure avant l'arrivée des bourreaux, ayant reçu de ses amis du dehors quelques aliments apportés par une personne qui avait leur confiance, il la chargea de leur dire que «jamais il n'avait été si heureux.» L'archiprêtre Delfaut se présenta aux assassins, en se félicitant de mourir pour la cause de J.-C.

* DELFINO (Jean, cardinal et poète italien, né à Venise en 1617, mort à Udine dans la Lombardie, en 1699, laissa quatre tragédies, ouvrage de sa jeunesse, *Cléopâtre*, *Lucrèce*, *Crésus et Médor*, qui furent imprimées à Utrecht, 1730, in-8°. Maffei avait donné une meilleure édition de *Cléo-*

Digitized by Google

pâtre dans son troisième volume du " Teatro italiano ", Venise, 1723, in-8°. Un neveu du cardinal Delfino donna ses soins à une édition des tragédies de son oncle, Padoue, 1733, grand in-fol. On a encore de Delfino *Six dialogues philosophiques en vers*, insérés dans les " Miscellanee di varie opere ", Venise, 1740. — Delfino (Jean-Pierre), archiprêtre de l'église de Saint-Zeno (Venise), mort en 1770, est auteur d'*Il tempio di Dio, ossia la giustificazione dell' uomo*, etc., Brescia, 1760-1767, in-8°; | et d'un petit écrit inséré dans les "Opuscules scientifiques " de Calogera.

* DELICHÈRES (Jean-Paul), jurisconsulte et littérateur, né en 1792, à Aubenas (Ardèche), mort dans cette ville le 1er décembre 1820, fut successivement maire de sa ville natale, procureur-syndic de son district, administrateur de son département, député au conseil des cinq-cents, président au tribunal de Privas. Il donna sa démission de cette place en l'an XII, quand le gouvernement impérial éloignait des fonctions publiques les hommes d'opinion démocratique. Rendu à la vie privée, il partagea son temps entre les consultations du cabinet et la culture des lettres. Les antiquités, spécialement celles de son pays, furent l'objet particulier de ses études. On a de lui plusieurs *Dissertations* imprimées, parmi lesquelles on cite : | *Notice historique du département de l'Ardèche*; | *Dissertation sur le monument de Mithra qui existe à Bourg-Saint-Andéol*; | *Dissertation sur l'Hercule Gaulois, dans laquelle on indique, au bourg de Desagnez, le premier monument qui lui fut élevé par les Romains*. Delichères laissa plusieurs manuscrits. Celui auquel l'auteur attachait le plus de prix a pour titre : *Théorie de la langue primitive basée sur la peinture des objets, par opposition au langage des sons de la nature ou de l'Onomatopée, et de ses rapports avec l'invention et les signes de l'écriture alphabétique*, etc. Deux autres manuscrits se rattachent à cet ouvrage; ils sont intitulés : | *Essai sur la langue celto-helvienne, dans lequel on examine si les idiomes du midi de la France sont dérivés ou corrompus du latin, et l'on démontre que celui du département de l'Ardèche est, en particulier, le dialecte le moins altéré de la langue primitive de l'Europe*. | *Vocabulaire*, ou *Choix raisonné des dénominations des sites du département de l'Ardèche, expliquées par le rapport des images qu'ils offrent avec l'idiome des habitants et avec les langues anciennes de l'Asie*. Ces trois ouvrages formeraient trois ou même quatre gros volumes.

* DELILLE (Jacques), poète, naquit le 22 juin 1738, dans les environs de Clermont en Auvergne. Sa mère appartenait à la famille du chancelier de L'Hôpital; son père mourut quelque temps après sa naissance, lui laissant une pension viagère de cent écus, avec laquelle il fit ses études au collége de Lisieux à Paris. Après les avoir terminées, il accepta une place au collége de Beauvais, où il fut réduit à montrer la syntaxe à des enfants. Lors de la suppression de la société de Jésus, il fut nommé professeur d'humanités au collége d'Amiens, et c'est là qu'il commença sa *Tra-*

Digitized by Google

duction des "Géorgiques"; étant ensuite passé au collége de la Marche à Paris, il commença à faire connaître ses talents poétiques par quelques *Odes*, et surtout par une *Epître à M. Laurent*, où il décrit avec élégance les procédés des arts. Animé par le succès, il concourut pour le prix de poésie à l'académie française; le sujet qu'il traita fut *la Bienfaisance*. L'académie, qui décerna le prix à Thomas, donna des éloges au jeune auteur. Le fils du grand Racine encouragea ses essais poétiques, et ce fut sous ses auspices que Delille publia sa *Traduction* des "Géorgiques". Voltaire en fut si content, que, quoiqu'il ne connût ni Delille ni ses amis, il écrivit à l'académie pour l'engager à recevoir dans son sein le jeune poète. En 1772, elle le mit au nombre de ses membres en même temps que Suard. Mais le roi, sur la représentation du maréchal de Richelieu, que Voltaire lui-même n'avait été admis dans ce corps qu'à 55 ans, ordonna à l'académie de faire une nouvelle élection. Cependant Delille fut réélu deux ans après à la place de La Condamine. Quelques années après sa réception, il publia son poème *des Jardins*, traduit dans toutes les langues. Lié avec Choiseul Gouffier, il le suivit dans son ambassade à Constantinople. Il eut là l'occasion d'aller visiter la Grèce. Revenu à Constantinople, il passa l'hiver et une grande partie de l'été dans l'agréable maison de Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, où il avait devant les yeux le spectacle magnifique des nombreux vaisseaux qui se croisent sur le Bosphore, et les superbes prairies de l'Asie sur le bord opposé. C'est dans ces lieux enchanteurs qu'il composa son poème de *l'Imagination*. Il avait été quelque temps professeur de belles-lettres dans l'université, et de poésie latine au collége de France. De retour à Paris, il reprit ses fonctions avec succès. Il mettait tant de feu et d'expression dans sa manière de lire les poètes latins, et surtout son cher Virgile, que ses élèves disaient qu'ils étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Delille, qui n'était riche que des bienfaits de la cour, vit évanouir sa fortune au moment de la révolution; il se consola de cette perte en faisant des *Vers* charmants *sur la Pauvreté*. Deux jours avant la bizarre cérémonie à laquelle on a donné le nom de "Fête de l'Être suprême", Robespierre lui fit demander un hymne. Delille eut le courage de le refuser. Il composa enfin un dithyrambe; il peignit d'une manière énergique l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante du juste. En 1794, Delille se retira à Saint-Diez, patrie de madame Delille. Il y acheva sa *Traduction* de "l'Énéide", commencée depuis trente ans. Il se retira ensuite à Bâle, et de là à Glairesse, village situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis de l'île délicieuse de Saint-Pierre. Delille obtint le droit de bourgeoisie dans cette île, d'où le gouvernement de Berne avait chassé le philosophe de Genève. C'est dans cette belle retraite qu'il acheva *l'Homme des champs*, et le poème des *Trois règnes de la nature*. Il séjourna deux ans à Soleure, et passa ensuite en Allemagne, où il composa le poème de *la Pitié*.

Digitized by Google

De là il alla à Londres, où il demeura deux ans, pendant lesquels il traduisit le "Paradis perdu". Il revint à Paris en 1801, publia plusieurs de ses poèmes, et entra dans l'Institut avec Suard, Morellet et plusieurs autres de ses confrères à l'académie. Delille sortait quelquefois de sa retraite pour se rendre dans quelques sociétés choisies dont il faisait le charme par son esprit facile et sa douce gaîté. Il avait peint l'homme aimable dans son poème de *la Conversation*, et l'on en trouvait en lui le véritable modèle. Sa muse ne fut point vénale; l'intérêt et l'ambition ne lui firent jamais encenser l'idole du jour. Il travaillait à un poème de *la Vieillesse*, à l'occasion duquel il disait qu'il n'était que trop plein de son sujet, lorsqu'il fut attaqué pour la cinquième fois d'une attaque d'apoplexie qui termina ses jours le 1er mai 1813; il était alors âgé de 75 ans. L'académie française en corps, et tout ce que la capitale renfermait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres, assistèrent à ses funérailles. Voici les ouvrages de ce grand poète, et la date de leur publication: | *les Géorgiques de Virgile*, traduites en français, Paris, 1770, in-12. Il en a été fait plusieurs éditions. On en trouve de tous les formats, avec des notes et des variantes. | *Les Jardins*, poème en quatre chants, 1782; Londres, 1800; Paris, 1802; | *l'Homme des champs*, ou *les Géorgiques françaises*, 1800. Cet ouvrage a été traduit en vers latins, par Dubois, 1808, 1 vol. in-18, avec le texte en regard. | *Poésies fugitives*, 1800. Ce recueil, donné sous le titre de *Poésies diverses*, an IX (1801), in-12 et in-18, a été désavoué par Delille. | *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'âme*, le plus beau de ses ouvrages, suivi du *Passage du Saint-Gothard*, poème traduit de l'anglais de madame la duchesse de Devonshire, 1802. | *La Pitié*, poème en quatre chants, Londres et Paris, 1803. Ce poème fut tronqué dans la première édition qui parut en France. Une édition complète, qui parut en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs mis en prison. | *L'Énéide de Virgile*, traduite en français, 1804; 2e édition, 1814. Cette *Traduction* est loin d'égaler celle des "Géorgiques"; mais l'Énéide, où il faut toujours raconter, offrait de plus grandes difficultés, que Delille a souvent surmontées avec bonheur. | *Le Paradis perdu*. On reproche à Delille d'avoir été souvent infidèle au poète anglais. | *L'Imagination*, poème en huit chants, 1806; | *Les trois règnes de la nature*, 1809; | *La Conversation*, 1812. Le poème de *l'Homme des champs*, et celui des *Jardins*, ont été traduits, le premier en italien, et le second en anglais. Tous les ouvrages de Delille ne sont pas parfaits; mais la beauté de ses images, l'élégance et la facilité de sa versification, la sensibilité de sa belle âme, et la noblesse de son caractère, qui se peignent avec des couleurs si touchantes dans son poème de *la Pitié*, suffiraient pour immortaliser ce grand poète, quand même on ferait abstraction de son chef-d'œuvre, les *Géorgiques*. Delille porta quelque temps l'habit ecclésiastique; mais il ne fut pas revêtu des ordres sacrés. On dit même qu'il

Digitized by Google

n'eut jamais l'intention d'embrasser cet état. Quoi qu'il en soit, il conserva toujours les impressions d'une éducation chrétienne; et s'il ne consacra pas tout son talent à l'honneur de la religion, il se fit une gloire d'en parler souvent, et de célébrer ses bienfaits avec l'enthousiasme d'un poète qui en est pénétré. On connaît les beaux morceaux qu'on rencontre sur ce sujet dans les poèmes de *l'Imagination* et de *la Pitié*. Avant la révolution, riche des bienfaits de la cour, Delille avait plus d'une fois chanté ses bienfaiteurs. Après la chute du trône, il n'oublia pas les Bourbons. Il consacra un poème presque entier à pleurer leurs malheurs, et après ces efforts de sa lyre pour ceux qu'il avait aimés, aucune puissance ne put lui arracher un seul vers à sa louange. Buonaparte lui-même ne fut pas plus heureux que Robespierre. Modeste, sans aigreur et sans passion, incapable d'intriguer, le chantre de la nature eut des jaloux, mais jamais d'ennemis. On le critiqua secrètement; on lui contesta même son talent, mais on ne put se refuser à l'estimer.

* DELILLE (Madame), femme du précédent, née à Saint-Diez, morte à Paris en 1831, fit graver le portrait et sculpter le buste de son mari. On a dit qu'épouse acariâtre, elle lui commandait des vers à la toise; mais cette accusation est démentie par le culte religieux qu'elle vouait à la mémoire de Delille. Elle donna une édition magnifique du poème de *l'Imaginat on*, ouvrage de prédilection de l'auteur, et toutes ces dépenses consumèrent la modeste fortune de la veuve, sans lui laisser de regrets. Son cercueil fut déposé à côté de celui de Delille, et enfermé dans le monument qu'elle lui avait consacré.

* DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs en Lorraine, l'an 1644, suivit d'abord le barreau, se livra ensuite à l'étude de l'histoire et de la géographie, et vint plus tard en donner des leçons à Paris, où il mourut en 1720. On a de lui : | *Relation historique du royaume de Siam*, 1684, in-12; | *Abrégé de l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'en* 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12; | *Atlas historique généalogique*, Paris, 1718, in-4°; | *Traité de Chronologie*, imprimé avec l'"Abrégé chronologique" de Pétau, traduit par Maucroix, ibid., 1730, 3 vol. in-8°; *Introduction à la Géographie* et *Traité de la Sphère*, ibid., 1746, 2 vol. in-12, publié sous le nom de G. Delisle, dont l'article suit.

—DELISLE (Guillaume), premier géographe du roi, fils aîné du précédent, né à Paris en 1675, s'appliqua à l'étude de la géographie. En 1699, il publia une *Mappemonde*, les *Cartes* des quatre parties du monde, et deux *Globes*, l'un céleste et l'autre terrestre. Ces premiers ouvrages, préférables à tous ceux qui les avaient précédés, furent suivis de beaucoup d'autres, qui ouvrirent à leur auteur les portes de l'académie des sciences en 1711, et lui valurent une pension et le titre de premier géographe du roi en 1718. C'est en cette qualité que Delisle donna des leçons de géographie à Louis XV, et entreprit, pour l'usage du jeune prince, plusieurs ouvrages parmi lesquels

Digitized by Google

on distingue une *Carte générale du globe*, et une autre *de la Retraite des* 10,000 *Grecs*. Sa réputation était telle qu'il ne paraissait point de relations historiques ou de voyages sans être enrichis de ses *Cartes*. Il travaillait à celle de Malte pour l'Histoire de l'abbé Vertot, lorsqu'il mourut d'apoplexie foudroyante, le 25 janvier 1726. On a de lui, outre ses *Cartes* (que les progrès de la science géographique ont rendues moins importantes), | un *Traité du cours de tous les fleuves*, assez estimé pour les recherches et l'exactitude, et un grand nombre de *Mémoires* dans le "Recueil" de l'académie des sciences, entre autres *sur la longitude du détroit de Magellan* (année 1720). On a l'"Éloge" de ce géographe par Fontenelle. — Delisle (Simon-Claude), frère puîné du précédent, né à Paris au mois de décembre 1675, mort en 1726, s'était livré plus spécialement à l'étude de l'histoire, qu'il professa comme son père. Il donna une édition de la Traduction française des "Tables chronologiques" du P. Pétau, Paris, 1708; et on lui attribue une grande part dans l'ouvrage intitulé : *Défense de l'antiquité de la ville et du siége épiscopal de Toul*, ibid., 1702, in-8°. — Delisle (Joseph-Nicolas), frère cadet des précédents, né à Paris en 1688, se consacra à l'étude des mathématiques et de l'astronomie; et l'éclipse totale de soleil du 12 mars 1706 lui fournit l'occasion d'approfondir plus spécialement cette dernière science. L'académie des sciences lui conféra une place d'élève en 1714; distinction qui fut pour lui un encouragement à de nouvelles observations, dont plusieurs sont consignées dans les "Mémoires" de cette compagnie. Il fit, en 1724, le voyage d'Angleterre, et fut très-bien accueilli par Newton et Halley. (*Voy.* ces noms.) Appelé en Russie par l'impératrice Catherine en 1727, pour y former une école d'astronomie, il établit un bel observatoire, se livra à de grands travaux tant en astronomie qu'en géographie, les continua à son retour à Paris, où il était recteur au collége royal, et où il eut entre autres élèves distingués Lalande et Messier. Delisle mourut en 1768. On a de lui : | *Mémoire pour servir à l'histoire de l'Astronomie*, Paris, 1738, 2 vol. in-4°; | *Mémoires sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, 1752, in-4°; | et divers autres *Mémoires*, insérés dans le "Recueil" de l'académie des sciences, ainsi que dans plusieurs journaux scientifiques. Il laissa des portefeuilles remplis d'observations, de notes, etc., et qui, achetés par le roi, furent placés dans le dépôt des plans et des journaux de la marine, à Paris. — Delisle (Louis), autre frère des précédents, astronome, membre de l'académie des sciences, fit le voyage de Russie avec Joseph-Nicolas, et accompagna le capitaine Béring dans son voyage de découvertes. Forcé par le mauvais état de sa santé de débarquer au Kamtschatka, il mourut à Avatcha en 1741. On a de lui : | *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes par des observations d'Arcturus, faites par Picard*, etc., insérées dans les "Mémoires" de l'académie des sciences; | et des *Observations astronomiques*, insérées dans les

Digitized by Google

"Mémoires" de l'académie de Saint-Pétersbourg. L. Delisle avait pris le nom de La Croyère, qui était celui de sa mère.

DELISLE (D. Joseph), bénédictin, né à Brainville dans le Bassigny, en 1690, professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, devint abbé de Saint-Léopold de Nanci, et mourut à Saint-Mihiel en 1766. Il laissa les ouvrages suivans ; | *Vie de M. Hugy, calviniste converti*, etc., Nanci, 1731, in-12 ; | *Traduction historique et dogmatique sur l'obligation de faire l'aumône*, Neuchâteau, 1736, in-8° ; | *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine*, etc., Nanci, 1737, in-8° ; | *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8° ; | *Vie de Saint-Nicolas*, Nanci, 1745, in-8° ; | *Histoire de l'ancienne abbaye de St-Mihiel*, etc., ibid., 1758, in-4° ; | *Avis touchant les dispositions pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in-8° ; | *Histoire de l'abbaye d'Agaune*, et autres ouvrages manuscrits, cités par les bollandistes et par D. Calmet.

* DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude), dont le véritable nom était ISOUARD, né à Lyon en 1742, entra chez les Pères de l'Oratoire, et y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations. Delisle de Sales étala ses principes dans son ouvrage intitulé *Philosophie de la nature*, Paris, 1775, qui obtint de la vogue plus par des innovations bizarres que par un mérite réel. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse ; mais Frédéric II conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il était en partie guéri de son goût pour les paradoxes. Il ne reste rien d'une centaine de volumes publiés par lui avant la révolution, ou plutôt avant le XIXe siècle ; mais il a publié, depuis, et à la faveur de Buonaparte, divers écrits, où il paraît avoir abandonné ses anciennes erreurs, et dépouillé enfin le vieil homme. Ses *Mémoires en faveur de Dieu*, 1802 et 1803, ses *Attaques du Dictionnaire des athées*, son *Essai sur le journalisme*, 1800-1811, son écrit *de la Paix de l'Europe et de ses bases*, etc., contiennent des maximes profondément monarchiques et des pages énergiques ou éloquentes en faveur de la religion qui lui font pardonner son mariage à près de 70 ans avec une étrangère, et qui expliquent l'admirable confession qu'il a faite à sa mort. Il finit par mourir oublié, quoique membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, à l'âge de 68 ans, le 24 septembre 1816.

DELIUS ou DILIUS (Quintus), était un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et gagna ainsi le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Delius passa sa vie à changer de partis ; il servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre, suivant ses intérêts, ce qui lui fit donner le nom de *Cheval de relai de la républi-*

Digitized by Google

que, [et *de Voltigeur des guerres civiles*.] Il avait écrit l'histoire de son temps.

*DELLA-MARIA (Dominique), né à Marseille, de parens italiens, en 1778, fit représenter, dès l'âge de 18 ans, un grand Opéra sur le théâtre de cette ville. Après un séjour de dix années en Italie, où il profita des leçons de Paisiello, il vint à Paris en 1796, et s'y fit connaître par l'opéra du *Prisonnier* (1798), auquel succédèrent bientôt l'*Oncle valet* et le *Vieux château*. Della-Maria se préparait à de nouveaux travaux, lorsqu'il mourut subitement à Paris en 1800.

DELLE (CLAUDE), religieux dominicain, né à Paris au commencement du XVIIe siècle, mort dans la même ville en 1699, a publié : *Histoire* ou *Antiquité de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12.

* DELLEGLACE (Mlle), est du nombre de celles qui, pendant les jours de sang qu'a vus la France, montrèrent que toutes les vertus n'en étaient pas bannies. Ne pouvant obtenir d'être admise dans la voiture qui transportait son père, de Lyon à Paris, Mlle Delleglace le suivit à pied. Pendant trois mois elle implore les membres du comité de salut public, et parvient à vaincre leurs refus. Fière d'avoir délivré son père, elle le reconduisait à Lyon; mais elle ne put jouir de son ouvrage; elle mourut en route des suites de la fatigue qu'elle avait éprouvée.

*DELLEVILLE (Philippe), député du Calvados à la convention, y vota la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Appelé, après la session, au conseil des cinq-cents, il demanda que l'on fît cesser les marchés de chair humaine, et s'opposa à la déportation des nobles. Sorti du conseil le 20 mai 1798, il entra, comme vérificateur, à la comptabilité intermédiaire. Après la révolution de Saint-Cloud, il fut nommé juge à la cour d'appel de Caen.

* DELLON (C.), médecin et voyageur français, né en 1649, s'embarqua au Port-Louis en 1668, sur un vaisseau de la compagnie royale, parcourut les îles de Bourbon, de Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor, et se rendit enfin par terre à Daman, où il se fixa. Il y exerçait la médecine avec distinction, lorsqu'en 1774 il fut arrêté par ordre du Saint-Office, transporté à Goa, et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva moyen de la faire revoir par le grand-inquisiteur, qui lui rendit la liberté. Dellon, rentré en France en 1677, continua d'y exercer son art. Il vivait encore en 1709, et avait publié : | *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 vol. in-12, traduite en anglais, Londres, 1698, in-12, et en allemand, Dresde, 1700, in-12, | *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12, Paris (Hollande), 1688, in-12.

* DELMARE (Paul-Marcel), juif de naissance, né à Gènes en 1734, reçut le baptême en 1753, avec les prénoms de Paul-Marcel, fit ses études au collége de Gènes, puis à Rome, et prit l'état ecclésiastique. Il consacra plusieurs années, dans une communauté de

Digitized by Google

prêtre génois, aux missions et à l'instruction des fidèles, fut appelé en 1783 par le grand-duc Léopold pour professer la théologie à Sienne, et quatre ans après enseigna l'écriture sainte à Pise. Il intervint alors dans plusieurs controverses, notamment dans celle sur les Arméniens qui avaient été censurés par la faculté de théologie de Sienne, censure qu'il justifia dans ses *Principes théologiques pour servir de préservatifs contre les erreurs de l'examen*, Sienne, 1786, in-8°, en réponse à un ouvrage intitulé : *Examen théologique de la censure*, etc. En 1779, il contribua à l'édition du " Catéchisme de Gourlin ", publié à Gênes sous le titre d'" Education chrétienne ou Catéchisme universel ", mis à l'index le 20 janvier 1783, et défendu par l'abbé Delmare par *six lettres* dites *de Final*. En 1788 il publia *Prælectiones de locis theologicis senis habitæ*, mis encore à l'index le 9 décembre 1793 et 5 mars 1795. Revenu à des sentimens orthodoxes, il donna une profession de foi dans un acte qui satisfit le souverain-pontife, et il mourut le 17 février 1824. Sa charité lui faisait tout sacrifier pour le soulagement des pauvres. Le peu qui lui restait fut donné, par son testament, à des jeunes gens pour entrer dans le monastère de Saint-Benoît à Pise.

* DELMAS (Le P.), prêtre de la doctrine chrétienne et curé de Villebourbon à Montauban, mort au commencement du XIXe siècle, dans sa patrie, possédait à un très-haut degré le talent de la poésie latine. Il publia en 1786 un beau poème, avec la traduction française en regard, sur l'office pastoral, admirablement et profondément intitulé : *Ars artium*. Il est suivi d'une concordance de ses maximes avec celles des Pères et des docteurs de l'église ; ce qui fait de cet ouvrage un véritable traité du sacerdoce qui serait digne d'entrer dans les études ecclésiastiques. Il est précédé de cette dédicace simple et sublime : « Tibi, Christo Jesu, sacerdoti in æternum, necnon pastorum principi. » Lorsque la révolution tonnait autour de l'abbé Delmas, il mettait au jour un livre digne du premier, la traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.*, qui peut souffrir les plus belles comparaisons. Et pourtant cet homme rare et modeste fut trouvé manquer dans toutes les biographies.

* DELMAS (J.-F.-B.), ancien officier, député de la Haute-Garonne à la convention, se livra aux Jacobins, présida leur assemblée, et tonna souvent contre le marais de la convention. Lors du jugement de Louis XVI, il vota la mort. Porté au conseil des anciens, il en sortit en mai 1797, et y fut réélu. Delmas avait eu dans cet espace de temps plusieurs symptômes d'aliénation, surtout depuis sa seconde élection aux anciens. Déjà on l'avait entendu une première fois, en votant contre les loteries, se livrer à des digressions incohérentes contre Pitt, contre les journalistes, contre le tribunal de cassation, etc., et y mêler un éloge pompeux de Sieyès et du directoire. Enfin, en 1798, un accès de folie bien caractérisé termina sa vie politique.

* DELMAS (Antoine-Guillaume), lieutenant-général, né

Digitized by Google

à Tulle le 21 février 1768, entra à 11 ans dans le régiment de Touraine, qu'il fut obligé de rejoindre aux Etats-Unis (1778). Dix ans après, il quitta son corps, où il s'était fait remarquer par des écarts de conduite. Il reprit du service en 1791, et sa valeur l'éleva au grade de général de brigade, puis de général de division. Dans la malheureuse campagne de 1799, il fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas de protéger de la manière la plus habile la retraite de l'armée, qui se rallia sous les murs de Mantoue. Obligé de quitter le service militaire, il refusa le commandement de la 17e division; quelques mois après, le gouvernement lui envoya une armure complète comme récompense de sa bravoure. En 1800 il prit le commandement de la 1re division de l'armée du Rhin, puis se couvrit d'une gloire nouvelle à l'armée d'Italie. Après la paix de Lunéville, l'intérêt qu'il prit à Moreau et un duel qu'il eut avec le général Destaing le firent envoyer en surveillance à Porentruy, où il resta jusqu'après les désastres de la campagne de Moscou. Buonaparte lui confia alors le commandement d'une division de la grande armée; il périt sur le champ de bataille de Leipsick.

DELMATIUS (Flavius-Julius), petit-fils de Constance-Chlore, et neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel et des talents distingués, naquit dans les Gaules, et fut élevé à Narbonne, où il eut pour précepteur le fameux orateur Exupère. Constantin le fit nommer consul en 333, le déclara césar en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre; mais, après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort : il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

DELMONT (Déodat), né à Saint-Tron, ville de la principauté de Liége, en 1581, fut ami de Rubens, son élève et son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talent, un bon guide, et l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles.

* DELPECH (François-Séraphin), peintre et imprimeur-lithographe, né en 1778 à Chaillot (près Paris), mort le 25 avril 1825, fut l'un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie, dès qu'il fut importé en France : l'*Iconographie des contemporains*, son dernier ouvrage en ce genre, lui fait le plus grand honneur. Delpech a laissé quelques *Opuscules* poétiques et littéraires, et un *Examen raisonné des ouvrages de peinture, de sculpture et de gravure* exposés au salon du Louvre en 1814, Paris, 1814-15, in-8°. La sévérité de sa critique lui attira quelques désagré-

Digitized by Google

ments. Le "Mercure" de 1812 contient plusieurs *Articles* de ce savant artiste sur le salon de la même année.

* DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la légion-d'honneur et correspondant de l'institut de France, publia les ouvrages suivants : | *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8° ; | *Pathologie chirurgicale ;* | *Réflexions et observations anatomiques chirurgicales sur l'anévrysme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un *Atlas*, 1 vol. in-8°, Paris, 1813 ; | *Chirurgie clinique de la faculté de médecine de Montpellier*, 1 vol. in-4°, 1824. Jean Demptos, négociant de Bordeaux, que Delpech avait guéri d'une maladie locale, s'étant rendu à Montpellier en octobre 1832, le rencontra qui allait à sa maison de santé pour la visiter, et lui tira un coup de pistolet à bout portant. Delpech expira peu d'instants après. L'assassin se tua aussitôt d'un deuxième coup de feu. La même année vit disparaître deux célébrités chirurgicales : l'une, Scarpa, succomba sous le poids des ans ; l'autre, Delpech, traducteur de Scarpa, périt assassiné.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), Gaulois d'origine, fils du rhéteur Pratène, professeur de rhétorique à Bordeaux, se fit un nom par ses poésies et par son éloquence ; mais il ternit ses talents par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358, il accusa de péculat, devant Julien, alors césar, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius, ne pouvant les prouver, « Quel coupable, s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes ? — Et quel innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé ? » Il entra ensuite dans la conjuration de Procope contre Valens, et n'échappa à la mort que par le crédit de son père. Il ouvrit alors une école, dont saint Jérôme parle avec éloge dans ses "Lettres". On ignore l'époque précise de sa mort ; mais on sait qu'il mourut jeune. Il ne vivait plus en 388.

DELPHINUS (Pierre), savant général des camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des *Lettres* écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher. On trouve de nouvelles *Lettres* de cet auteur dans la *Collection* de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon et de Thyas, habitait les environs du mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

* DELPUITS (Jean-Baptiste Bourdier), chanoine du Saint-Sépulcre à Paris, né en Auvergne vers 1736, entra chez les jésuites ; il fut obligé d'en sortir en 1765, avant d'avoir fait ses premiers vœux. Il se fit connaître par l'établissement d'une congrégation à l'instar de celle des jésuites. Il y donnait des retraites soit pour les ecclésiastiques, soit pour les laïques. Les réunions de cette société furent interdites en 1809 ; mais Delpuits continua à voir sé-

Digitized by Google

parément ses élèves. Il mourut le 15 décembre 1811, jour de l'octave de la Conception, fête principale de sa congrégation. On lui doit un *Abrégé des vies des saints* de Godescard, en 4 vol. in-12. Ce prêtre, un des plus saints et des plus habiles hommes du XIX[e] siècle, avait, pour former la jeunesse, les talents que l'abbé Emery montrait dans le même temps pour l'administration de l'église. Tous deux, en y ajoutant l'abbé Legris-Duval, avaient une immense influence; de tels hommes eurent des adversaires sans doute; des ennemis, jamais: leurs noms, encore aujourd'hui, impriment le respect dans tous les partis.

DELRIO (Martin-Antoine), naquit à Anvers le 18 mai 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai en 1589, la théologie morale à Liége, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain le 19 octobre 1608, à 57 ans. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour "Solin", corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse, son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont: ses *Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599, Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très-incorrecte). Duchesne en donna un abrégé en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le Nouveau Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Écriture, les Pères, particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Église, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples, et l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien: milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Psellus, Théophile Raynaud et Gisbert Voet, ont aussi discuté à fond la même matière. (Voyez Asmodée, de Haen, Le Brun, Maffée Scipion, Spé, Mead, Brown Thomas.) Une chose remarquable, c'est que, dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie, non pour en rire, ce qui a été long-temps de mode, mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence voulait que l'inconséquente et irréfléchie philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance

Digitized by Google

qui en résultent, établît des preuves destructives de ses dogmes les plus chers : preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque. (*Voyez* FAUSTUS.) | *Des Commentaires sur la Genèse*, le *Cantique des Cantiques* et les *Lamentations*, 3 vol. in-4°, ouvrages solides et estimables; | les *Adages sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tomes in-4°; | trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Écriture sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; | des *Commentaires et* des *Paraphrases sur les tragedies de Sénèque*, précédés du recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques latins. [Le style de Delrio, quoique assez pur, est lâche et diffus. Il possédait plus de dix langues, et fut l'intime ami de Juste Lipse.] — Il est différent de DELRIO de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Psaume* CXVIII, in-12, 1617.

* DELUC (Jacques-François), naquit en 1698, à Genève, où sa famille, originaire de Lucques, s'établit au quinzième siècle. Attaché à la religion chrétienne, il écrivit en sa faveur les deux ouvrages suivants : | *Lettre contre la Fable des abeilles* ou *les Vices privés font la prospérité publique*, 1750, in-12. L'ouvrage attaqué par Deluc, ouvrage aussi immoral qu'impie, était de Mondeville, écrivain anglais; l'auteur génevois le réfute victorieusement; | *Observations sur les savants incrédules*, Genève, 1760, in-8°. Ces savants sont : Diderot, Voltaire, Mondeville, mademoiselle Huber. Les mœurs de Deluc étaient pures, et il mérita l'estime de ses concitoyens, qui regrettèrent sa mort, arrivée en 1780, à l'âge de 82 ans. Il laissa deux fils, que leurs connaissances rendirent célèbres.

* DELUC (Jean-André), physicien renommé, fils du précédent, naquit à Genève le 18 février 1727. Son père l'ayant destiné au commerce, il employa les loisirs que lui laissaient les affaires à cultiver les sciences physiques. Il entreprit, avec son frère Guillaume, plusieurs voyages aux Alpes, et forma une belle collection d'histoire naturelle et surtout de minéralogie, que l'on conserve encore à Genève. Après quarante-six ans d'un travail pénible pour faire prospérer son commerce, des correspondants infidèles lui ayant manqué, il quitta Genève, et se rendit en Angleterre. Il reçut à Londres un accueil distingué, et y devint lecteur de la reine. Deluc était pieux comme son père; il aimait l'étude, et son nouveau genre de vie était le plus conforme à ses principes et à ses goûts. Il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne. A Gœttingue, il fut nommé, en 1798, professeur honoraire de généalogie. Il demeura dix ans en Allemagne, et s'enrichit de nouvelles connaissances. Il fit sur la géologie et la minéralogie des découvertes importantes; il construisit un excellent *Hygromètre*, substitua le mercure à l'esprit-de-vin dans le thermomètre de Réaumur, et in-

Digitized by Google

venta le *Baromètre portatif*, qui facilite beaucoup les moyens de mesurer la hauteur des montagnes. Une des objections dont les philosophes se servaient contre la révélation, c'était la contradiction qu'ils disaient exister entre le récit de Moïse et les phénomènes géologiques : Deluc parvint à démontrer que la géologie moderne est en parfait accord avec la théologie physique de Moïse. Cuvier, qui, par les mêmes recherches, est parvenu aux mêmes résultats, fait, dans son "Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789", Paris, 1810, un grand éloge de Deluc, qu'il place à côté des Warner et des Dolomieu. Deluc voyagea jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Après une vie laborieuse, passée entre l'étude et l'exercice des vertus chrétiennes, il mourut à Windsor, en Angleterre, le 7 novembre 1817, âgé de quatre-vingt-onze ans. Nous citerons ses principaux ouvrages : | *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, ou *Théorie des baromètres et des thermomètres*, Genève, 1772, 2 vol. in-4°; Paris, 1784, 4 vol. in-8°. « Cet excellent ouvrage, dit Lalande dans sa "Bibliothèque astronomique", est un traité complet, renfermant les recherches les plus ingénieuses et les plus neuves, spécialement la découverte du rapport exact entre les hauteurs du baromètre et celle des montagnes. » | *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, Maëstricht, 1776, in-12. Deluc fit ces voyages de concert avec son frère Guillaume et un autre physicien nommé Deutand. | *Nouvelles idées sur la Météorologie*, Londres, 1786, 3 vol. in-8°; | *Introduction à la Physique terrestre par les fluides expansibles*, Paris, 1803, in-8°. Cet ouvrage est précédé de deux *Mémoires* sur la théorie chimique moderne, où il cherche à combattre l'hypothèse sur la composition de l'eau. | *Traité élémentaire sur le Fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8°. | *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, La Haye, 1778-1780, 6 vol. in-8°. Deluc, dans cet ouvrage, s'attache principalement à prouver l'accord qui existe entre l'histoire naturelle du globe et l'histoire de Moïse. Il regarde ses six jours de création, non comme des périodes de vingt-quatre heures, mais comme des séries, chacune comprenant plusieurs siècles, ou même des milliers d'années. L'événement du déluge est expliqué par l'auteur de la manière suivante. Il suppose des cavités qui, s'étant affaissées dans l'ancien continent, ont formé le lit actuel où est renfermée la mer, dont l'ancien fond est devenu terre ferme, traversée des montagnes jadis ensevelies sous la mer; ce qui rend assez naturelle la présence des animaux fossiles à tous les degrés des continents qui ont paru après le déluge universel. | *Lettres sur quelques parties de la Suisse, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, 1785, in-8°; | *Lettres sur l'Histoire physique de la terre*. Elles sont adressées au professeur Blümenbach, et forment un résumé de celles adressées à Lamettrie, dans le "Journal de Physique" (années 1790-1791-1798). Emery, supérieur général de la congrégation de Saint-Sul-

Digitized by Google

pice, en fut l'éditeur, Paris, 1798, in-8°. | *Traité élémentaire de Géologie*, en anglais, Londres, 1809, in-8°; en français, Paris, même année. Dans cet ouvrage, suite du précédent, Deluc réfute deux savants anglais, Hutton et Playfair, qui attribuent à l'action du feu souterrain l'élévation des montagnes, et au courant des eaux le creusement de nos vallées. Cela les conduit à supposer notre continent d'une ancienneté considérable, ce qui est contraire au récit des saintes Écritures. Deluc, de son côté, conclut, avec Dolomieu, que nos continents ne sont pas anciens, et qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont été créés pour l homme. | *Voyages dans le nord de l'Europe, contenant des observations sur quelques parties des côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord*, Londres, 1810, 3 vol. in-8°; | *Voyages géologiques dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne*, Londres, 1813, 2 vol. in-8°; | *Abrégé de Géologie*, 1816; c'est le meilleur de ses ouvrages : il l'écrivit à l'âge de 90 ans. Deluc publia aussi des écrits consacrés à la religion, comme : | *Lettres sur l'Éducation religieuse de l'enfance, précédées et suivies de détails historiques*, Berlin, 1799, in-8°; | *Bacon tel qu'il est*, ou *Dénonciation d'une traduction française des ouvrages de ce philosophe*, Berlin, 1800, in-8°. Cette traduction avait été faite par Antoine Lasalle, qui avait éludé plusieurs passages en faveur du christianisme, auquel Bacon se montra toujours attaché. | *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont fait les sciences naturelles*, Paris, 1802, in-8°. On cite encore quelques autres petits ouvrages de Deluc, comme, *Suite d'une correspondance sur le christianisme*, qu'il avait entamée avec Teller, pasteur éclairé de Berlin. Dans les "Transactions philosophiques", dans le "Recueil" de l'académie des sciences, on trouve plusieurs savants *Mémoires* de Deluc, outre les nombreux *Articles* qu'il fit insérer dans les journaux, entre autres, un *Mémoire* (imprimé en tête des *Lettres à Blumenbach*) sur cette question proposée en 1791 par l'académie d'Harlem : « Est-il raisonnable, est-il nécessaire ou utile de se livrer à la recherche d'un principe primitif et universel de l'obligation morale, duquel se pourraient déduire tous les devoirs? Et dans ce cas, quel est ce principe? » Dans le *Mémoire* que Deluc publia en réponse à cette question, on trouve l'ensemble de ses idées sur la religion, sur la nécessité de la révélation, comme seul fondement solide de toute obligation morale; sur l'importance religieuse des systèmes géologiques. Il a donné encore un *Précis* très-curieux de ses entretiens avec Voltaire, J.-J. Rousseau, etc. Deluc et Charles Bonnet, et même Trembley, tous aussi religieux que savants, aussi catholiques qu'il est possible de l'être lorsqu'on ne l'a pas été toujours, amis intimes d'hommes comme l'abbé Emery, sont les plus magnifiques preuves que la fin du XVIIIe siècle ait fournies à la religion romaine. Deluc était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société royale de Londres, de celle de Berlin, etc., etc.

*DELUC (Guillaume-Antoine),

Digitized by Google

frère cadet du précédent, né à Genève en 1729, eut une grande part aux travaux de son frère. En 1756 et 1757, il visita le Vésuve, l'Etna, l'île de Vulcano, et y fit une belle collection de productions volcaniques dont il a donné un *Catalogue raisonné*. Il a fait une longue étude sur les coquillages fossiles, et en a trouvé cent espèces d'analogues vivants. Guillaume Deluc a publié des *Mémoires* intéressants dans le "Journal de physique", dans la "Bibliothèque britannique", dans le "Mercure de France"; ainsi que beaucoup d'observations dans les "Recherches sur les modifications de l'atmosphère", dans les "Lettres physiques" de son frère, etc. Ces *Mémoires* sont, la plupart, relatifs à la géologie. Observateur exact, et partageant les mêmes principes que son frère, il y réfuta courageusement les systèmes modernes sur les œuvres de la création, qui lui paraissaient opposées au récit de l'Ancien-Testament. Il était membre du conseil des "deux-cents" de Genève, où il mourut le 26 janvier 1812, âgé de 83 ans.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand, mourut à Nivelles le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du "Voyage pittoresque" de la Flandre, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monuments de son travail et de ses talents. Sa manière, dirigée et formée par les modèles antiques, a peut-être plus de force que de grâce, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, et le duc Charles de Lorraine, ont estimé et récompensé les talents de cet artiste.

* DELVAUX (Remi-Henri-Joseph), graveur en taille-douce, né en 1748, mort à Paris en 1823, a exécuté un grand nombre d'*Estampes* qui ornent de belles éditions de Molière, La Fontaine, Voltaire, Gessner, les Métamorphoses d'Ovide et les œuvres de M. de Chateaubriand. On a aussi de lui les *Portraits* de plusieurs hommes célèbres.

* DELVIG (Baron), éditeur du *Sœvernie Tzvieti* et du *Litteraturnaya gazeta*, mourut le 14 janvier à Saint-Pétersbourg. Le premier ouvrage est l'almanach le plus populaire de la Russie; Delvic en avait assuré le succès en n'admettant dans ce recueil que des pièces des meilleurs auteurs et des articles du plus haut intérêt.

* DELVINCOURT, ou D'ELVINCOURT, vicaire-général du diocèse de Laon, mourut en 1794. On a de lui la "Pratique des devoirs des curés", traduite de l'italien du P. Segneri, Paris, Berton, 1782, in-12. Il a laissé en manuscrit une traduction du "Pénitent instruit", par le même auteur. Un de ses amis la fit paraître à Paris, en 1802, 1 vol. in-12.

* DELVINCOURT (Henri-Antoine-Augustin), chanoine-grand-vicaire de Reims, supérieur du séminaire, principal du collège de Charleville, né vers 1769, quitta la France en 1792, et y revint en 1801. Il releva le collège de Charleville, où il fonda aussi un grand et un petit séminaire.

Digitized by Google

Nommé curé de Mézières, puis de Charleville, il brava, pour porter les secours de son ministère, la contagion qui régnait dans les hôpitaux. A Charleville, il appela les frères des écoles chrétiennes, rétablit le couvent des dames sépulcrines, qu'il chargea de former des maîtresses pour les campagnes, agrandit l'hospice, embellit son église, secourut les pauvres, et mourut le 26 février 1826.

* DELVINCOURT (Claude-Étienne), né à Reims en 1762, mort à Paris en 1831, fit ses études au collége Mazarin, et ne parvint à être reçu agrégé de l'École de droit de Paris, qu'après l'annulation judiciaire d'un concours qui l'avait rejeté. La révolution ayant fermé les écoles, Delvincourt se réfugia dans les bureaux de la marine jusqu'à leur rétablissement. Il rentra alors à la faculté de droit comme professeur de code civil, et il en devint le doyen à la mort de Portier de l'Oise. C'est en cette qualité qu'en 1808 il publia en 3 petits vol. ses *Institutes*, qu'il éleva ensuite à la hauteur de 2 gros in-4°. Il fit aussi des *Eléments de droit romain* en latin, et des *Institutes du droit commercial*. Ces divers ouvrages sont dépourvus de toute espèce de méthode véritable; ils sont écrits les uns avec une sécheresse, les autres avec une diffusion rebutantes. Mais, tels quels, ils ont été lus par les élèves de l'auteur, qui ne leur pardonnait pas de s'en écarter : c'étaient ses leçons mot à mot. Elles firent une moitié de sa fortune; elles ne feront pas sa gloire : leur règne est aujourd'hui passé. Delvincourt était meilleur que ses leçons et ses livres; il était étroit, mais sage. Ses mœurs étaient dures, mais sévères et religieuses; il repoussa des concours Dupin et Persil, pour recevoir Boulage et Cotelle. Dans tout ce qui était douteux, il optait pour la religion et l'équité : c'étaient pour lui « les cas d'ami ». Ses connaissances spéciales le firent nommer censeur en 1814, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1824. La révolution de juillet, d'accord avec l'âge, lui ôta tous ses avantages, ou plutôt elle le dévoua à la religion. Sa dernière année fut tout entière à ses devoirs. Il mourut dans les plus profonds sentiments de piété. Son école chérie était déjà depuis long-temps sous la domination de ses vieux ennemis, et de la « petite secte » (c'est ainsi que M. Dupin l'appelle) des disciples de l'école allemande.

* DELYS (Louis-Auguste-Anselme), prêtre, né à Arras, le 13 octobre 1728, membre de l'académie de sa ville natale, est auteur d'une *Lettre astronomique sur la lune pascale*.

* DEMACHY (Jacques-François), pharmacien, naquit à Paris le 30 août 1728. Placé d'abord par ses parents, qui n'étaient pas riches, chez un pharmacien, il obtint ensuite une place au laboratoire de l'Hôtel-Dieu; les succès qu'il eut dans cette profession le firent nommer, par le gouvernement, pharmacien en chef de l'Hôpital militaire de Saint-Denis, et ensuite directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux civils. Ses travaux ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie. Il composa l'ouvrage intitulé : | *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12, | et plusieurs comédies. L'*Alma-*

Digitized by Google

nach des Muses", le "Mercure", et autres journaux littéraires, publièrent souvent des pièces de sa composition, signées ou anonymes. Il serait aujourd'hui fort difficile de recueillir ses *Poésies* éparses; mais on a de lui : | *Institut de Chimie*, ou *Principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8°; | *Procédés chimiques rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8°; | *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°; | *Dissertations chimiques de Pott, recueillies et traduites tant du latin que de l'allemand*, 1759, 4 vol. in-12. Demachy mourut le 7 juillet 1803.

DÉMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée, « Puisque les dieux, lui dit-il, vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite? » Le même Philippe ayant demandé à Démades, après la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : « Vous le sauriez, répondit-il, si les Macédoniens avaient été commandés par Charès, et les Athéniens par Philippe. » Démades était fort intéressé. Antipater, son ami, et celui de Phocion, disait, « qu'il ne pouvait faire accepter des présents à celui-ci, et qu'il n'en donnait jamais assez à l'autre pour satisfaire son avidité. » Démades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J.-C. [Il n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien; il faut donc regarder comme supposé le fragment de discours que nous avons sous son nom, et que l'on a intitulé : *Oratio de Duodecennali*, 1619, in-8°, et dans "Rhetorum collectio", Venise, 1513, 3 tomes in-folio.]

* DEMANDRE, grammairien français, mort en 1808, près d'Auxerre, est connu par un *Dictionnaire de l'élocution française*, réimprimé en 1802, avec des augmentations, par l'abbé de Fontenay.

*DEMANDRE, (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Saint-Loup, en Franche-Comté, le 28 octobre 1739, embrassa l'état ecclésiastique, et devint, à l'époque de la suppression des jésuites, prefet des études du collége de Besançon. Il était curé de la paroisse Saint-Pierre depuis 1769, lorsqu'il fut élu député suppléant du clergé aux états-généraux, où il remplaça l'abbé Millot, qui ne voulut plus siéger. Il se prononca d'abord contre la vente des biens ecclésiastiques, et l'approuva ensuite; il parla contre les décrets de l'assemblée, et prêta le serment qu'elle imposa aux prêtres. La terreur ne l'atteignit pas moins, et pendant 13 mois, il fut détenu dans les prisons de Dijon. Rendu à la liberté, il reprit son ministère à Besançon, et fut élu, en 1798, évêque du département du Doubs. En cette qualité il tint en 1800 un concile provincial. L'année suivante, il assista au concile de Paris, et donna sa démission, après avoir toutefois signé, avec quelques-uns de ses collègues, l'écrit intitulé : "Avis des évêques

réunis sur leur démission". En 1802, il devint vicaire-général de Lecoz, archevêque de Besançon; puis il fut curé de l'église de Ste-Madeleine dans la même ville, jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mars 1823. Demandre était savant, surtout dans les langues anciennes et dans l'hébreu. Il eut des vertus toutes chrétiennes, et se signala par sa charité. On a de lui un opuscule intitulé : *A MM. les administrateurs du diocèse de*......(Besançon), Paris, in-8°, sans date. Il fut l'éditeur des deux ouvrages suivants de l'abbé Bergier, son ami : "Discours sur le mariage des protestants", 1787, in-8°; "Observations sur le divorce", Besançon, 1790, in-8°. On a imprimé, à Dole et à Besançon, deux "Éloges" de cet ecclésiastique, 1823, in-8°.

*DEMANET, (A.-B.), ecclésiastique français, fut, en 1764, aumônier à l'île de Gorée en Afrique. Il parcourut une grande partie des côtes voisines, et publia, à son retour en France : | *Nouvelle Histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec des cartes. Il entend par Afrique française le pays compris entre le cap Blanc et la rivière de Serra-Leone. Il s'aida, pour la composition de son ouvrage, de ceux du père Labat, que cependant il ne cite pas. Il expose à la fin son système sur la cause de la couleur des nègres; il prétend que cette race d'hommes a été dans le principe aussi blanche que la race européenne, et que la couleur actuelle n'est que l'effet du climat. | *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec le "Parallèle des religions" de l'abbé Brunet. Demanet mourut à Paris vers 1786.

DÉMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Démarate se retira en Asie, l'an 424 avant J.-C.. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler: « C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. » Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xerxès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vivait vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de Tarquin-l'Ancien.

*DEMARNE (Jean-Louis), peintre, né en 1744 à Bruxelles, mort aux Batignolles près de Paris, le 23 mars 1829, étudia son art en France, et concourut pour le prix de Rome, l'année où David l'obtint. Il s'essaya d'abord dans l'histoire, puis dans le paysage historique : la *Prise de la Loui-*

Digitized by Google

siane est le moins mauvais des tableaux qu'il fit alors. Ayant exécuté des peintures d'animaux, il acquit la réputation d'artiste distingué. Il s'est placé comme coloriste au niveau des meilleurs peintres flamands; la facilité de son pinceau et la finesse du ton, autant que l'entente et la vivacité de la composition, lui méritèrent d'être mis, pour quelques-uns des paysages qu'il exécuta de 1792 à 1808, à côté de Karel, Dujardin et Berghem. Demarne obtint en 1828 la croix-d'honneur après l'exposition; il était octogénaire. Ses meilleurs morceaux sont à l'exposition de la galerie Lebrun.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. [L'invention de ce procédé était dû à François; Demarteau la perfectionna.]

*DEMAUGRE (Jean), né à Sedan le 28 février 1714, d'un capitaine de milice frontière, fit ses études dans le collége des jésuites de sa ville natale, et entra dans leur société. Après avoir commencé son noviciat à Pont-à-Mousson, il fut envoyé à Metz, où il enseigna pendant quelque temps les humanités. Etant resté cinq ans chez les jésuites, il rentra dans le monde, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement vicaire à Balam près de Sedan, et curé de Chauveney-St-Hubert, dans le duché de Luxembourg, sous la domination de l'impératrice Marie-Thérèse. Il lui adressa une requête, dont la tournure singulière plut tellement à cette princesse, qu'elle lui fit donner une gratification de 100 ducats pris sur sa cassette. L'abbé Demaugre passa ensuite à la cure de Givet. Il y avait toujours dans cette ville une garnison nombreuse: Demaugre, qui à un esprit vif et plein d'originalité joignait des talents pour la chaire, attira les militaires à ses sermons, par l'adresse avec laquelle il savait, sans compromettre la gravité de la parole sainte, appuyer les vérités chrétiennes sur des faits pris dans l'art de la guerre. Après avoir occupé la cure de Gentilly, près Paris, et le prieuré de Chablis, l'abbé Demaugre se retira dans sa vieillesse à Yvoy-Carignan. La révolution vint troubler les dernières années de sa vie. Dans un voyage qu'il fit à Sedan, il eut le chagrin de voir tuer à ses côtés, dans une émeute, son ami de Latude, et fut obligé lui-même de se retirer dans le duché de Luxembourg, pour échapper à la persécution. Il mourut à Yvoy-Carignan en 1801. Il laissa | l'*Oraison funèbre de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4°; | l'*Oraison funèbre de dom Mann-Erfleur, abbé d'Orval*, 1756, in-4°; | *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4°. | *Le militaire chrétien*, petit in-12 : ce sont des fragments de *Sermons* qu'il avait prêchés à Givet devant la garnison; | une *Epître* en vers latins, d'une singularité piquante, adressée à Séguin, abbé de Quincy, dans laquelle il décrit les jeux du wisk et du reversi; | les *Psaumes de David* mis en vers latins hexamètres et pentamètres, de manière

qu'un verset se trouve renfermé dans chaque distique. Cet ouvrage, dédié au pape Pie VI, est resté inédit.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien major des troupes de l'évêque prince de Liége, membre de plusieurs académies, mourut à Liége sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docimasie, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fonds de savoir, et un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment aux yeux des gens sages le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, et son zèle à les defendre dans toutes les occasions. [La dépouille mortelle de Demeste, c'est-à-dire ses os, furent réduits en verre et coulés sous la forme d'une petite urne que l'on a vue longtemps à Paris dans le cabinet de Robertson.]

DÉMÉTRIUS Poliorcète (c'est-à-dire « Preneur de villes », fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre à Ptolémée-Lagus avec divers succès. Il se presenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires, qu'il avait perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple, autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna pour son logement une partie du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir la somme de 250 talents, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant *J.-C.* Après cette défaite, il se retira à Éphèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté; mais dès ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Medie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses

Digitized by Google

courtisans, le força de se retirer près du mont Taurus. Pour toute grâce, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Démétrius ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp durant la nuit; mais, ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut 3 ans après, l'an 283 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DÉMÉTRIUS Ier, SOTER, ou "Sauveur", petit-fils d'Antiochus-le-Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son père. Quand celui-ci fut mort, Antiochus Epiphanes, et après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre Bala, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci présenta le combat à Démétrius, qui fut défait et tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, NICANOR, c'est-à-dire "Vainqueur", était fils du précédent. Ptolémée-Philométor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Bala. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnait et tyrannisait sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Bala pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates, leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune, l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydètes, frère de Démétrius. Sydètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C.,

Digitized by Google

Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée-Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius, chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre, sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre disciple de Théophraste, [s'était déclaré dans sa jeunesse, ainsi que Phocion, en faveur des Macédoniens: ils furent tous deux condamnés à mort. Démétrius se réfugia auprès de Cassandre, et lorsque celui-ci se fut rendu maître d'Athènes, ayant été placé par lui à la tête du gouvernement, il] acquit bientôt par son éloquence tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant 10 ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. » Il se retira, sans se plaindre, chez Ptolémée-Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour le fils d'Eurydice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C., il relégua Démétrius dans la Haute-Egypte. Ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie de moyens pour le supporter, celui-ci se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée-Philadelphe, *qu'il* enrichit sa *bibliothèque de* 200 *mille volumes, et qu'il* engagea ce prince à faire traduire la « Loi des Juifs » d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glascow, 1743, in-4°, est de Denys d'Halicarnasse.

DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le XIIIe siècle. Il a laissé un traité *de Podagra*, grec et latin, Paris, 1558, in-8°, [traduit en français par Frédéric Jamot, Paris, 1573, in-8°, et en latin, par Jean Borghès.]

DÉMÉTRIUS, orfévre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des petits temples de Diane, qu'il vendait aux

étrangers, voyant que le progrès de l'Évangile nuisait à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa, comme d'un blasphème énorme, d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvaient faire des dieux. Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues ?

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit : « Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir ; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apollonius de Thyane. On croit qu'il revint de son exil ; mais on ne sait pas l'époque de sa mort. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La nature, dit cet écrivain, l'avait produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude : » exagérations philosophiques. (*Voyez* VESPASIEN.)

DÉMÉTRIUS, Grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa l'islamisme pour gagner l'amitié du sultan. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devait y voir, un traître dont il avait à se défier, et non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Démétrius, piqué, anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége ; mais, son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre, de Géreslau, d'abord moine de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Démétrius, ayant un jour été maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'agirait pas de la sorte si on le connaissait. « Et qui es-tu donc? » lui demanda le seigneur lithuanien. « Je suis » répondit le jeune Moscovite, « fils du czar Jean Basilowitz; l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et on me fit en-

Digitized by Google

:e évader. » Le lithuanien, ppé de l'air de vérité que le rbe avait mis dans son récit, 'econnut pour le véritable Démtrius. Ce seigneur l'ayant renmandé au vayvode de Sanmir, la Pologne arma pour , à condition qu'il établirait :eligion romaine en Moscovie. ; succès étonnèrent les Russes; lui envoyèrent des députés ur le prier de venir prendre ssession de ses états. On lui ra le czar Fœdor et toute sa nille. L'usurpateur fit étran- :r la mère et le fils de ce prin- La résolution que prit Déméus d'épouser une catholique roaine le rendit bientôt odieux; tait la fille du vayvode de Sanmir. Le peuple vit avec horır un roi et une reine catholies, une cour composée d'étranrs, surtout une église qu'on tissait pour des jésuites. Un yard, nommé Suzki ou Chusi, [descendu des anciens czars r les femmes,] se met à la tête plusieurs conjurés, au milieu s fêtes qu'on donnait pour le iriage du czar. Il entre dans le lais le sabre dans une main, et e croix dans l'autre, et casse suite la tête à l'imposteur d'un ıp de pistolet. Son corps, traîsur la place qui était devant le âteau, demeura exposé pennt trois jours à la vue du peuple. ıelques auteurs prétendent que : infortuné était le vrai Déméus, et que son droit à la couıne fut bien constaté; mais ns ces sortes de révolutions, ıx qui succombent ont toujours t. Quoi qu'il en soit, il était tellent défiguré, qu'il n'était plus :onnaissable, et que le bruit ırut bientôt qu'il vivait encore. Aussi un autre imposteur ne tarda pas à se présenter sous son nom. Suzki, élu grand-duc et couronné le premier juin 1606, eut à se défendre contre le Démétrius ressuscité, et tomba ensuite entre les mains des Polonais, qui le forcèrent à déposer la couronne en 1610.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent et de la fille du vayvode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à l'âge de 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut « Démétrius, fils du czar Démétrius ». Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1653. On lui coupa la tête et les quatre mem-

Digitized by Google

bres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, et dévoré par les dogues.

*DEMEUNIER, ou DESMEUNIER (Jean-Nicolas), né à Noseroy en Franche-Comté, le 15 mars 1751, se fixa à Paris, où il obtint la place de censeur royal, ensuite celle de secrétaire de Monsieur, depuis Louis XVIII. Député en 1789 aux états-généraux, il embrassa le parti de la révolution, devint secrétaire-président et membre du comité de constitution. Après la session, nommé membre du directoire du département de Paris, il donna sa démission lorsque Pétion fut réinstallé maire, passa ensuite aux Etats-Unis, et ne reparut qu'en 1797, où il fut placé sur la liste des candidats au directoire. Appelé au tribunat, il en occupa le fauteuil le 2 janvier 1800, devint membre du sénat le 18 janvier 1802, et mourut à Paris le 7 février 1814. Ses principaux ouvrages sont : | *Etat civil, politique et commercial du Bengale, traduit de l'anglais*, 1775, 2 vol. in-8°; | *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, 1776 et 1780, 3 vol. in-8°; | *Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de Brydone*, 1776, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé; | *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée, traduit de l'anglais*, 1740, in-4°; | *Histoire des gouvernements du Nord, traduit de l'anglais de Wiliams*, 1780, 4 vol. in-12; | *les Nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, traduites de l'anglais de Coxte*, 1781, in-4°; | *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine, traduite de l'anglais, de Fergusson*, 1784, 7 vol. in-8° ou in-12; | *Voyage et découverte dans l'océan Pacifique du Nord et autour du monde, par Vancouver, traduit de l'anglais*, 1880, 2 vol. in-4°. Le 3e vol. a été traduit par Morellet. Il a eu part aussi à la traduction des "Voyages de Cook", 13 vol. in-4°, et 18 vol. in-8°.

*DEMIA (Charles), né à Bourg-en-Bresse en 1636, devint chanoine de la collégiale d'Ainai, à Lyon, et promoteur de l'officialité du diocèse. C'était un prêtre rempli de l'esprit de son état, et tout appliqué aux bonnes œuvres. Il forma des associations dites *du conseil et du prêt charitables*, pour l'avantage des pauvres; mais il est principalement connu par l'établissement des petites écoles, tant à Lyon que dans le diocèse; écoles où près de 3,000 enfants étaient instruits de leur religion. L'abbé Demia établit un séminaire pour former des maîtres d'école; et c'est l'origine du séminaire de Saint-Charles, à Lyon, qui subsistait encore à la révolution. Il institua aussi une communauté destinée à fournir des maîtresses d'école. On lui doit des réglements pour les écoles, et la formation d'un bureau pour les diriger. Dans ses visites comme promoteur, il veillait à la répression des abus et à la décence du lieu saint. Ce pieux prêtre mourut le 23 octobre 1689, laissant un ouvrage intitulé : *le Trésor clérical*, ou *Conduite pour acquérir et conserver la sainteté ecclésiastique*, Lyon, 1694, in-8°, de 675 pag. C'est la seconde édition, que l'auteur avait augmentée avant sa mort. On trouve, au commencement du volume, le portrait

Digitized by Google

de l'auteur, avec un petit éloge.

*DEMIAU-CROUZILHAC, avocat, professeur de procédure civile à l'Ecole de droit de Paris depuis 1811, mourut dans cette ville le 20 juillet 1832, âgé de 70 ans. Praticien pédant, il critiqua en détail, selon la coutume de l'école et du palais, les codes qu'il louait en masse. Demiau avait publié un mauvais ouvrage sur la procédure.

DÉMOCÈDE de Crotone, né environ l'an 558 avant J.-C., le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphron, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais, ayant guéri le roi, qui s'était démis le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint, par le crédit de cette princesse, d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone, et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant Jésus-Christ.

DÉMOCHARÈS d'Athènes, était neveu de Démosthènes, ou, selon Plutarque, dans la « Vie des dix orateurs », fils de sa fille et de Lachès. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse; mais Polybe le défend. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Aristote. Démocharès avait écrit aussi l'histoire de son temps, dans laquelle il déchirait Démétrius de Phalère. Cet ouvrage, suivant Cicéron, était écrit plutôt en orateur qu'en historien.

DÉMOCRITE, naquit à Abdère, dans la Thrace, l'an 470 avant Jésus-Christ, d'un homme qui logea chez lui Xerxès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa, par reconnaissance, quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide; ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, ou *Traité sur le grand Monde*, qu'il regardait comme un ouvrage admirable. Ses juges en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talents (près de 3 millions), lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort, le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours; mais c'était un rire de morgue et d'insulte; se croyant le seul

Digitized by Google

sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait le plus, à qui occuperait davantage et les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. Les Abdéritains, à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Il n'est pas certain qu'il se soit rendu aveugle pour méditer plus profondément; quoique ces sortes d'expédients soient assez assortis au génie de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant Jésus-Christ. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Diacosmos* et des autres écrits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier au XVIe siècle, a traduit du grec un petit traité, qu'il dit faire partie des *OEuvres* d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (*voyez* son article) a mis à la suite de son "Traité du ris". Il est intitulé : "De la cause du ris de Démocrite, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagète, sur le ris de Démocrite". C'est un morceau rare et curieux.

DÉMON, ou **Déménète**, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir; et que non-seulement les 30 talents auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore, qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter conservateur, en actions de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DÉMONAX, philosophe crétois, issu, dit-on, d'une maison opulente, méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière; mais il prit ce qui lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit: «Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée.» Il vivait sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtants et d'obscènes calembourgs, qui serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme Socrate, "Scurra atticus".

* **DÉMONTIS** ou de Montis (L'abbé), prêtre vertueux et zélé du XVIIIe siècle, a revu, corrigé et mis au jour l'"Histoire abrégée de la bienheureuse Colette Boellet", avec l'"Histoire de la vertueuse Philippe de Gueldres, duchesse de Lorraine", œuvre posthume de Collet. On lui doit aussi :

Digitized by Google

| *Vie de la sœur de Foix de La Valette d'Epernon, carmelite ;* | *Discours de retraite pour les religieuses;* | *Vie de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation.*

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium; formule dressée avec beaucoup d'art, et qui, à la rigueur, pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siége de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles, où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DÉMOPHOON, était fils de Thésée et de Phèdre. Après l'expédition de Troie, où il s'était trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phylis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHÈNES, naquit à Athènes [l'an 381 avant J.-C.], non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, [après avoir entendu un plaidoyer de Callistrate, orateur célèbre du temps], prit des leçons d'Isée et de Platon, et profita des traités d'Isocrate, qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-faible, étaient de puissants obstacles à ses progrès Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur les bords de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ses harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens, par leur mollesse, étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens

Digitized by Google

la haine dont il était pénétré. « On court, disait-il, sur les places publiques, on se demande s'il est vrai que Philippe soit mort ou malade : mort ou vivant, que vous importe? vous vous feriez bientôt un autre Philippe par votre conduite. » Il se trouva, l'an 338 avant J.-C., à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais, s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui « que tout l'or de Philippe ne le tenterait pas plus que celui de Perse n'avait tenté Aristide » ; sa vertu se démentit étrangement en cette occasion. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athènes, et continua à déclamer contre les Macédoniens. Antipater leur roi demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthènes prit la fuite, et, se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suça du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parents, l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme qui se donna lui-même la mort la craignait sur un champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes faibles! Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : "Demosthènes, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce"..... Son éloquence était rapide, forte, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait sans art, et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthènes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : "Cedendum vero in hoc quod ille prior fuit, et magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. [Cependant il faut avouer que ces orateurs ont été par trop exaltés; et que leurs principes sont presque toujours outrés ou faux. Les anciens biographes de Démosthènes sont : Denys d'Halicarnasse, Libanius, Lucien et Plutarque. André Scholt a écrit en latin les "Vies comparées d'Aristote et de Démosthènes", Vienne, 1603, in-4°. Philippe Barton a donné "Plutarchi, Demosthenis et Ciceronis Vitæ parallelæ, grec.-lat., cum notis", Oxford, 1744, in-8°. Le père Rapin a fait : "Comparaison de Demosthènes et de Ciceron", Paris, 1676, in-12. Les œuvres de Démosthènes qui sont parvenues jusqu'à nous consistent en soixante-un *Discours* ou *Harangues*, soixante-cinq *Exordes*, et six *Lettres* écrites, pendant son exil, au peuple d'Athènes.] La meilleure édition de ses *Harangues* est celle de Francfort, 1694, in-fol., avec la traduction latine de Wolfius. Tourreil en a traduit

Digitized by Google

quelques-unes en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce. Cette version a été éclipsée par la "Traduction complète" que l'abbé Auger en a donnée avec celle d'Eschine, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez Lacombe. M. Taylor, savant anglais, a publié à Londres une édition de *Démosthènes*. [Les *Harangues politiques* ont été très-bien traduites par Gin, avec des "Notes" sur les événements de la révolution française, Paris, 1791, 3 vol. in-8°.]

DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire, sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! lui dit saint Basile, un Démosthènes qui ne sait pas parler!... » Démosthènes, piqué, lui fit des menaces, et Basile lui répondit : « Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

* DEMOTZ DE LA SALLE, musicien, né à Rumilly en Savoie, dans le XVII siècle, fut pourvu d'une cure dans la partie du diocèse de Genève qui dépendait de la France, et publia un système de notation musicale qui fut approuvé en 1726 par l'académie des sciences. On a de lui : | *Méthode de plain-chant selon un nouveau système, très-court, très-facile et très-sûr*, Paris, 1728, in-12; | *Bréviaire romain, noté selon un nouveau système de chant*, Paris, 1727, in-12.

* DEMOURS (Pierre), médecin-oculiste du roi, membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences, né à Marseille en 1702, mort à Paris en 1795, a publié de 1740 à 1758, plusieurs *Traductions* de l'anglais, *Compilations* et *Opuscules* sur des matières qui intéressent la science médicale : il est aussi auteur d'une | *Lettre à M. Petit, en réponse à sa Critique d'un Rapport sur une maladie de l'œil...*, Paris, 1767, in-8°; | *Nouvelles réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée...*, Paris, 1770, in-8°.

* DEMOUSTIER (Charles-Albert), né à Villers-Coterets, le 11 mars 1760, fit ses études au collége de Lisieux, à Paris, suivit quelque temps le barreau, et ne s'occupa ensuite que de littérature; mais il ne sut pas se garantir du mauvais goût. Le faux brillant, le bel-esprit, tiennent dans ses ouvrages la place du talent vrai et naturel. On a de lui : | *Lettres à Émilie sur la Mythologie*. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions : la première complète est de 1790, et la meilleure est celle de Renouard, 1809, 6 vol. in-18 et in-12, avec des figures de Moreau; | *La liberté du cloître*, poème, 1790, in-8°. Demoustier y fait hommage aux principes irréligieux. | *Le siége de Cythère*, poème, première partie, 1790, in-8°. Cette première partie contient six chants de l'ouvrage, qui devait en avoir dix-huit. L'auteur avait mis à la tête du volume qu'il publia, cette épigraphe : « Continuerai-je ? » Il ne

Digitized by Google

continua pas. | *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°; 1809, 3 vol. in-18. Cet ouvrage, qu'il n'était pas capable de faire, et qui n'est qu'une caricature de morale, renferme ses *Poésies fugitives*, ses *Consolations*, des fragments de la *Galerie du dix-huitième siècle*. Demoustier a composé en beaucoup outre de *Comédies* et d'*Opéras*. Un certain nombre de ses *Comedies* ont été recueillies et réimprimées sous le titre de " Théâtre de Demoustier ", 1804-1809, 2 vol. in-8°. Demoustier est mort à Villers-Coterets le 9 mars 1801, dans les sentiments d'un vrai chrétien.

* DEMOY, curé de Saint-Laurent et chanoine de Verdun, puis trésorier de la Sainte-Chapelle, est auteur d'un *Discours* qui a remporté les deux prix d'éloquence à Besançon sur ce sujet: *Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un état?* Demoy vivait au XVIIIe siècle.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais, comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna quelque temps. De là, passa à Bologne, où il professa avec applaudissements, jusqu'au 6 septembre 1625, jour de sa mort. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des Ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, en 19 livres, à Bologne, 1627, in-4°. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie en faisant naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers; et il s'honora très-peu lui-même par ce mensonge historique. On a encore de lui: | *De Etruria regali*, Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., avec un Supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-fol.; | une *Édition* des " Antiquités romaines" de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre sous le titre de *Paralipomena*.

* DENATTES (François), curé du diocèse d'Auxerre, mort en 1765, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Idée de la conversion d'un pécheur*, 1732, 2 vol. in-12.

* DENEUILLY (Louis-Claude), chanoine et grand-pénitencier de la cathédrale de Meaux, né le 13 décembre 1762, à Dammartin, mort à Meaux le 15 février 1829, fit ses études au collége dirigé par les prêtres de la congrégation du Saint-Esprit, et y devint préfet des études et professeur d'humanités. A la révolution, Deneuilly ne s'expatria point. Après le concordat, nommé curé d'Eve, puis de Dammartin, il reçut, en 1818, un canonicat de Faudoas, évêque de Meaux. M. de Cosnac, successeur de Faudoas, le nomma grand-pénitencier. Deneuilly gagna la vénération même des impies, et en particulier du fameux Santerre, qui l'appela à Paris lors de sa dernière maladie: mais Deneuilly n'arriva que pour recevoir son dernier soupir. Ce pieux ecclésiastique, affligé, un an avant de mourir, d'une maladie d'yeux qui lui enleva presque to-

Digitized by Google

talement la vue, ne discontinua pas pour cela ses travaux.

DENHAM (Sir John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort de son père, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie intitulée: *Le Sophi.* Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de prareils ouvrages de sa part. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtiments royaux. Il mourut en 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chaucer, Spencer et Cowley. Outre sa tragédie du *Sophi*, on a de lui plusieurs autres pièces de poésies, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Cooper* est pleine d'idées brillantes et de descriptions faites d'après nature.

* DENINA (Charles-Jean-Marie), né à Ravel en Piémont, en 1731, étudia d'abord la théologie à Salmes; ayant ensuite reçu une bourse dans l'université de Turin, il se rendit dans cette ville, où il prit les ordres. Créé professeur d'humanités à Pignerol en 1753, il fut obligé d'abandonner cette place, par suite de quelques désagréments qu'il eut à essuyer pour une *Comédie* de collége. Il reçut en 1756 le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan. Denina occupa en Piémont différentes chaires de rhétorique, de littérature italienne, de langue grecque; mais il perdit encore ces places, et fut exilé d'abord à Verceil, puis dans son lieu natal, pour avoir, contre les lois du Piémont, fait imprimer un ouvrage hors de ce royaume. L'archevêque de Turin lui fit rendre une partie de ses pensions, et lui obtint la permission de revenir à Turin, où il ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Denina, se proposant de faire un ouvrage sur les révolutions d'Allemagne, fut appelé à Berlin en 1782, par Frédéric II. Mais, ses principes n'étant pas conformes à ceux du roi philosophe, il perdit ses bonnes grâces, et les ouvrages qu'il publia en Prusse eurent peu de succès. Cependant Frédéric le nomma membre de son académie. Denina se trouvait à Mayence lors du passage de Napoléon, qui, à la recommandation de Salmatoris, le nomma son bibliothécaire au mois d'octobre 1804. Revêtu de cette dignité, il vint se fixer à Paris, et y mourut le 5 décembre 1813. Les nombreux ouvrages de ce savant se font remarquer par un style pur, des idées neuves et souvent singulières, et une vaste érudition. Voici les principaux: | *De studio theologiæ et norma fidei*, 1758, in-8°; | *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12, réimprimé à Glascow avec des additions de l'auteur; puis sous le titre de: *Vicende della letteratura*, Berlin, 1785; Venise, 1797; Turin, 1792, 3 vol. in-12; il a paru à Turin, en 1811, un quatrième volume, sous le titre de: *Saggio istorico-critico sopra le ultime vicende della letteratura.* On y trouve dans le troisième volume différents opuscules, savoir: *De l'influence de la*

Digitized by Google

littérature française sur l'anglaise, et de l'anglaise sur l'allemande; Sur l'état présent des sciences et des arts en Italie, et un *Discours de réception à l'académie de Berlin*. C'est sur l'édition de Glascow que le P. de Livoy a fait sa traduction en 1767. Centillon fit la sienne sur celle de Berlin, et sous les yeux de l'auteur en 1782. | *Lettera di N. Daniel Caro* (anagramme de *Carlo Denina*) *sopra il dovere de' ministri, ecc.*, ou *Lettres sur le devoir des ministres évangéliques de prêcher par les instructions et l'exemple, etc.*, Lucques, 1771, in-8°; | *Delle rivoluzioni d'Italia libri vintiquattro*, 1769-1771, 3 vol. in-4°, traduites en français par Jardin, 1770 et suiv., 2 vol. in-12. C'est le plus important des ouvrages de Denina. Son ami l'abbé Corta, depuis archevêque de Turin et cardinal, y fit des corrections avant sa publication. | *Dell' impiego delle persone*, Florence, 1777, Turin, 1803, 2 vol. petit in-8°. Denina, s'étant déchaîné contre la multiplicité des ordres religieux, eut quelques désagréments à essuyer à ce sujet. Son livre fut supprimé. | *Istoria politica e letteraria di Grecia*, Turin, 1781-1782; Venise, 1783, 4 vol. in-8°; | *la Sibilla teutonica*, Berlin, 1786, esquisse en vers de l'histoire germanique, réimprimée dans le quatrième volume des *Vicende*; | *Réponse à la question*: "Que doit-on à l'Espagne"? Berlin, 1786; Madrid, 1787, traduite en espagnol. C'est comme une suite aux "Observations de Cavanillas" en défense des Espagnols; mais celui-ci n'avait parlé que de ses contemporains; c'est de leurs ancêtres que Denina entreprend l'apologie. Cet opuscule curieux est réimprimé en français à la suite de l'édition des *Vicende* faite à Turin en 1792. | *Lettres critiques* pour servir de supplément à l'ouvrage précédent, 1786, in-8°; | *Apologie de Frédéric II, sur la préférence que ce roi parut donner à la littérature française*, Dessau, 1787, in-8°; | *Discours sur le progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*, Berlin, 1788; | *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8°; | *la Prusse littéraire sous Frédéric II*, ou *Histoire abrégée de la plupart des auteurs qui sont nés ou ont vécu dans les états prussiens depuis 1740 jusqu'à 1786, par ordre alphabétique*, Berlin, 1790-1791, 3 vol. in-8°; | *la Russiade*, 1799-1810, in-8°, traduite en français sous le titre de "Pierre-le-Grand", par MM. Sérieys et André, 1809, in-8°. Denina publia une brochure anonyme contre cette traduction. | *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8°; | *la Clef des langues*, ou *Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle ou qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8°; | *Tableau historique, statistique et moral de la Haute-Italie et des Alpes qui l'entourent*, Paris, 1805, in-8°; | *Discours historique sur l'origine de la hiérarchie et des concordats entre la puissance ecclésiastique et la puissance séculière*, 1808, in-8°. Le cardinal Fesch avait d'abord accepté la dédicace de cet ouvrage; mais il se rétracta après la mise en vente, et l'ouvrage fut retiré de la circulation. | *Istoria dell' Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8°; | *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sar-*

Digitized by Google

daigne, avec un *Aperçu des savants qui ont illustré le règne de Charles-Emmanuel*, de 1580 à 1630. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Frédéric Strass, d'après le manuscrit italien de l'auteur, Berlin, 1800-1803, 3 vol. in-8°. | *Essais sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des Sardes et des Corses*, 1807, in-8°. Denina eut avec Voltaire quelques démêlés au sujet de son *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, où il n'avait pas témoigné pour le philosophe de Ferney tout l'enthousiasme que celui-ci croyait mériter. Voltaire, pour s'en venger, lui lança, dans l'*Homme aux quarante écus*, qu'il donna en 1767 (chapitre dernier), un trait amer, auquel Denina a survécu quarante-six ans sans rien perdre de sa réputation littéraire.

*DENIS DE LA NATIVITÉ (Pierre BERTHELOT), religieux de l'ordre des carmes déchaussés, né à Honfleur en 1600, s'embarqua en 1619 sur l'escadre du général Beaulieu pour aller aux Indes, s'adonna durant la traversée à l'étude des mathématiques, et devint très-habile dans toutes les parties de l'art nautique. Étant passé au service du Portugal, il était en 1629 premier pilote d'une flotte destinée à secourir Malaca, assiégée par le roi d'Achem, lorsqu'il entra dans l'ordre des carmes déchaussés. Quoiqu'il y eût reçu la prêtrise, il ne continua pas moins de servir à bord des flottes du roi quand l'occasion l'exigeait. Il accompagna en qualité de pilote un ambassadeur que les Portugais de Goa envoyèrent en 1638 au roi d'Achem, et fut massacré par les habitants du pays ainsi que toutes les personnes qui composaient l'ambassade.

* DENIS (Nicolas), né à Tours vers l'an 1598, fut gouverneur, lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Acadie et du Canada, depuis le cap Canceau jusqu'à Caspé. Il eut, au sujet de ces possessions, des démêlés hostiles avec ses propres compatriotes, ce qui l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Il était parti pour l'Amérique en 1632; il n'en revint que 40 ans après, et publia à son retour : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1684.

* DENIS DE GÊNES (Le Père), capucin, historien de son ordre, né en 1636, et mort en 1695, a laissé : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum sancti Francisci capucinorum*, Gênes, 1680, ibid. 1695, in-fol.; édition revue et beaucoup augmentée, Venise, 1747, in-fol.; cette quatrième édition est due aux soins du P. Bérard de Bologne, du même ordre. Elle est supérieure aux autres, quoiqu'elle ne soit pas encore sans beaucoup de défauts. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion; mais le nom de famille manque presque toujours. Les textes des ouvrages y sont ordinairement traduits en latin, et quelquefois tronqués; ajoutez à cela l'omission d'un grand nombre d'écrivains de mérite. Cependant, quelque imparfait que soit cet ouvrage, il est indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques.

Digitized by Google

On se tromperait, d'ailleurs, si on pensait que l'ordre des capucins est pauvre en écrivains et en hommes remarquables. On y compte mille quatre-vingt-deux écrivains, historiens, biographes, voyageurs, géographes, philologues, grammairiens, physiciens, mathématiciens, poètes, et surtout des théologiens et auteurs ascétiques.

* DENIS (Guillaume), prêtre, professeur royal d'hydrographie à Dieppe, publia, en 1666, | un *Traité sur l'aiguille aimantée*, in-4°; | en 1668, la solution des problèmes de navigation, sous ce titre : *L'art de naviguer par les nombres*, dans lequel les règles de la navigation sont résolues par un triangle rectiligne rectangle; in-8°; réimprimé en 1673, in-4°; | en 1669, un *Traité de l'usage des déclinaisons du soleil pour trouver la latitude*.

* DENIS (Michel), poète allemand et savant bibliographe, né en 1729 à Schærding en Bavière, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, et y resta jusqu'à la suppression de la société. Après avoir enseigné à Grætz, à Clagenfurth, et dans plusieurs autres villes, il fut nommé successivement inspecteur des études dans l'École militaire de Marie-Thérèse, en 1759, chef de la bibliothèque de Garelli, en 1773, et enfin, en 1791, premier conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne. Le nombre des ouvrages que ce savant nous a laissés est si prodigieux, que la vie d'un homme parait à peine suffisante pour les composer. Voici les principaux : | *Sancti Augustini sermones inediti, ex membranis sec.* XII. *Bibliot. palat. Vindob.*, Vienne; | *Codices manuscripti theologici Bibliot. palat. Vindob. aliarumque occidentis linguarum*, Vienne, 1793-94, 2 vol. in-fol; | *Monuments de la foi chrétienne et de la morale dans tous les siècles*, Vienne, 1795-96, 3 vol. in-8°; | *Introduction à la connaissance des livres*. Cet ouvrage est partagé en deux parties (dont chacune a eu plusieurs éditions), première partie, *Bibliographie*, deuxième partie, *Histoire littéraire*, Bingen, 1782, 2 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont en prose allemande; les suivants sont en vers de la même langue. | *Épîtres en vers à Klopstock*, Vienne, 1764, in-4°; | *Tableau poétique des principaux événements militaires arrivés en Europe depuis l'an 1756 jusqu'en 1761*, Vienne, 1760-61, 2 vol. in-8°, et Augsbourg, 1758 in-8°; | *Poésies d'Ossian*, traduites de l'anglais, Vienne, 1769, 3 vol. in-8°; | *Ode donnée à sa sainteté pendant son séjour à Vienne*, en latin et en italien, 1782, in-8°; | *Chants funéraires des anciens poètes bucoliques*, traduits (dans le "Mag. pour les sciences et la littérature", 1785); | deux *Odes sur le voyage de Joseph II*, Vienne, 1769 et 1770; | *OEuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°. Denis fit imprimer, en 1799, une épitaphe en l'honneur de Pie VI. Elle pourra faire connaître son talent pour la poésie latine :

Papa Pius, patria Cæsenas, Angelus ante
Braschius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in summo antistite summus,
Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque viæque labores,
Oam valentino liquit in exilio.
Perdita sub Sextis semper, testante poeta,
Hæc quoque sub Sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpa periisse, viator;
Perdidit, heu! Romam temporis impietas.

Digitized by Google

Denis fut un des premiers qui, dans la partie méridionale de l'Allemagne, s'appliquèrent à donner à la langue des formes plus douces et plus élégantes, et à perfectionner la méthode d'enseignement. Il s'appelait lui-même le "barde du Danube"; en effet, il aimait à présenter dans ses tableaux les mœurs pures, l'antique innocence des premiers temps, la loyauté des anciens guerriers, etc.; au lieu d'employer les symboles mythologiques des poètes grecs et romains, il s'attachait aux divinités du nord et aux emblèmes sous lesquels les mythologistes de cette région nous les ont représentées; et il cherchait à imiter les transitions brusques, le style laconique, et la majestueuse simplicité des poètes septentrionaux.

* DENIS (Louis), géographe français, né vers 1725, et mort vers 1794, était d'abord graveur, et fut ensuite nommé géographe du duc de Berri (depuis Louis XVI). Il laissa de nombreux ouvrages qui ont rapport à la géographie; ils sont remarquables par leur exactitude et la forme ingénieuse qu'on a su leur donner. Voici les principaux : | *Plan topographique et raisonné de Paris*, en quarante-deux petites feuilles in-12, 1758; | *Cartes de France*, 1761, sept feuilles in-4°. Chaque carte offre la France entière considérée sous un rapport particulier, du commerce, de la minéralogie, etc. | *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes de provinces, avec une explication par demandes et par réponses*, 1764, in-24; | *Géographie des dames*, ou *Almanach géopraphique et historique*, en 55 cartes, 1764, in-24; | *Mappemonde physique, politique et mathématique*, 3 feuilles d'atlas, 1764, avec une explication en 23 pages in-12, et six petites cartes; | *Guide royal*, ou *Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1779, 2 vol. in-12 de 668 pages, toutes gravées; | *le Conducteur Français*. Paris, 1776 et années suivantes, in-8°. Chaque cahier offre une route d'environ trente lieues. Ce grand ouvrage, le plus important de l'auteur, n'a pas été achevé.

DENISART (Jean-Baptiste), procureur au châtelet de Paris, né à Iron près de Guise en Picardie, mort à Paris, le 4 février 1765, à l'âge de 52 ans, était également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°, avec des additions par Varicourt. Il est quelquefois utile non-seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes qui ne sont point livrées par état à l'étude des lois. Il a reparu de 1783 à 1790, en 14 vol. in-4°; les neuf premiers volumes sont de Bayard et Camus, et les cinq autres sont dus à Calenge. (Voyez ces noms.) On lui doit encore une *Édition* des Actes de notoriété du Châtelet, 1759, in-4°, avec des notes.

* DENISE (Claude), directeur du séminaire d'Orléans, mort en 1760, n'est connu que par un livre estimé des ecclésiastiques, sous le titre de *Thesaurus sacerdotum et clericorum*, in-12.

* DENON (Dominique-Vivant, Baron), né à Châlons-sur-Saône,

Digitized by Google

vers 1739, mort le 26 avril 1825, vint à 14 ans terminer ses études à Paris. Une vie dissipée dans un âge aussi tendre ayant altéré sa santé, il eut à subir la douloureuse opération de la pierre. Quand il fut rétabli, il s'occupa des arts, mais seulement comme amateur. De puissants protecteurs lui facilitèrent l'accès auprès de Louis XV, qui, s'amusant de la gaîté et de l'esprit de Denon, le nomma son page. Plus tard, ce prince lui confia la place de conservateur des médailles et des pierres gravées, dont le roi lui-même avait formé la collection. Nommé gentilhomme d'ambassade à la cour de Saint-Pétersboug, il se rendit en courrier dans cette ville, où son air un peu trop hardi et son ton tranchant déplurent au grand-duc Paul et à l'impératrice Catherine. Denon, piqué à son tour du peu de cas qu'on faisait de lui, alla en Danemarck rejoindre le comte de Vergennes. Louis XV était mort; le comte fut nommé ministre des affaires étrangères, et confia à Denon une mission auprès du conseil helvétique. Celui-ci voulut, avant de revenir à Paris, voir le philosophe de Ferney. Peu de temps après, Denon fut attaché à l'ambassade du comte d'Amboise, et quand ce seigneur revint à Paris, il resta à Naples en qualité de chargé d'affaires. Les superbes environs de cette grande ville, pleins de ruines historiques et de chefs-d'œuvre de l'art, attirèrent son attention. Mettant à profit son talent pour le dessin, il put envoyer à M. Delaborde et à l'abbé de Saint-Non, un *Journal* sur Naples, les dessins de ses environs, ceux de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile et de Malte, qui furent publiés par eux à Paris. Denon entreprit plusieurs voyages, à Rome, et fut accueilli avec distinction par le cardinal de Bernis. La mort de Vergennes et la disgrâce qu'il encourut auprès de la reine Marie-Caroline de Naples l'obligèrent de quitter les affaires politiques; il se consacra dès lors entièrement aux arts. De retour à Paris, l'académie lui offrit de l'admettre dans son sein comme amateur; il refusa, et y fut reçu comme artiste. Les beautés de l'Italie avaient frappé son imagination; il s'y rendit encore, visita Bologne, Florence, Vérone et Venise; étudia à leurs fameuses écoles, qui avaient produit les Carrache, les Andrea del Sarto, les Paul, les Titien, et tant d'autres maîtres célèbres. Ce fut à Venise qu'il compléta sa belle *Collection* de dessins de toutes les écoles; ce fut aussi dans cette ville, où il demeura cinq ans, qu'il connut la fameuse madame Albrizzi, la Ninon, la Deffand ou la Lespinasse de l'Italie. Les troubles avaient déjà éclaté en France, ainsi que dans quelques endroits de l'Italie, surtout à Venise, où l'on regardait les Français comme suspects. Denon quitta cette ville, passa à Florence, de là en Suisse, et enfin il rentra en France. Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Élisabeth, n'existaient plus : la faux de Robespierre moissonnait tout. Il courut d'abord quelque danger comme noble; mais le peintre David vint à son secours, et le chargea de graver les costumes que les démagogues du jour voulaient faire adopter. Denon, alors en relation immédiate avec les jacobins, ne se mêla point d'affaires politiques.

Digitized by Google

Appelé par Robespierre, qui voulait lui demander compte de son travail sur les costumes, il en reçut un accueil très-amical; mais la mort de ce tyran débarrassa Denon d'un crédit peu flatteur. Il traversa l'époque du directoire sans événement remarquable, jusqu'à ce qu'il connut Buonaparte chez madame de Beauharnais, et il l'accompagna en Égypte, où il collationna l'ouvrage sur ce pays. Quand Napoléon devint premier consul, il nomma Denon directeur-général du Musée, et le chargea ensuite des médailles de son histoire, de l'érection de la colonne de la place Vendôme, et des principaux monuments. Denon suivit Buonaparte dans toutes ses expéditions en qualité de dessinateur historiographe; il avait pour lui le même enthousiasme que Talma et le peintre David. Après la restauration, Louis XVIII, qui avait connu Denon à la cour de son aïeul, eut la générosité de le conserver dans ses places. Mais quand Buonaparte reparut en 1815, Denon fut un des premiers qui vinrent lui présenter leurs félicitations. Aussi ne fut-il conservé au retour du roi que comme membre de l'académie des beaux-arts. Il s'occupait à graver les curiosités et les raretés que contenait son cabinet, lorsqu'il mourut âgé de près de 86 ans. On a de lui : | *Voyage en Sicile*, 1788, in-8°; | *Voyage dans la haute et basse Égypte pendant les campagnes du général Buonaparte*, 1802, 2 vol. in-fol., sans fig. Cet ouvrage, très-estimé en France et à l'étranger, a eu plusieurs traductions en anglais. Denon, sans être un grand artiste, était un homme de goût et un excellent observateur.

* DENS (Le P.), né à Anvers, et mort à Malines en 1775, à 83 ans, fut long-temps directeur du séminaire de cette ville, où il se fit remarquer par ses connaissances profondes, par sa prudence consommée, par son zèle éclairé et logique contre le jansénisme. Son premier ouvrage fut un *Supplément à la Théologie de Nielsen*, qui l'avait précédé dans ses fonctions ecclésiastiques. Il publia depuis sa belle *Théologie* dont le succès a été de plus en plus grand. Il y en a une édition (celle de 1786) par Feller. La dernière, la 8e, vient d'être imprimée avec un beau portrait de l'auteur en 7 vol. in-8°.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine, avec le P. Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également le 2 juillet 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'*Ouvrages* en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits, qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressants dans le recueil des "Lettres édifiantes et curieuses" et dans l'"Histoire de la Chine", du P. du Halde.

DENYS (Saint), dit l'"Aréopagite" (Dionysius Areopagita), un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir

été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville, par le martyre, vers l'an 95 de Jésus-Christ. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, aurait été apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denys son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. On a attribué à saint Denys plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnaît pas être de lui. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans les Ier et IIe siècles, et paraissent être du Ve. On les a tous réimprimés en deux vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. Balthasar Cordier, jésuite. Le 1er volume contient les *Préfaces de saint Maxime et de Georges Pachimère*; le livre de la *Hiérarchie céleste*, en 15 chapitres; celui de la *Hiérarchie ecclésiastique*, en 7, et celui des *Noms divins*, en 13. Le 2e vol. renferme la *Théologie mystique*, en 5 chapitres, et quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé: *Ritus et observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la "Bibliothèque des Pères". [On a plusieurs "Vies" de saint Denys, tirées des Ménées des Grecs, de Siméon Métaphraste, de Suidas, de Nicéphore, de Michel Singelle, de Méthodius, de Guérin, du P. Halloix, jésuite, etc.]

DENYS (Saint), célèbre évêque de Corinthe, au IIe siècle, avait écrit plusieurs *Lettres*. Eusèbe en a conservé des fragments importants.

DENYS (Saint), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de Dèce, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le "Mont des Martyrs", et dans la suite des temps "Montmartre" (et jamais "Mons Martis" comme le dit Saint-Foix dans ses romanesques "Essais sur Paris"). « A la montagne de Mercure, dit Raoul de Presles, fut mené monseigneur saint Denys et ses compagnons, pour sacrifier à Mercure, à son temple qui là étoit, et dont appert encore la vieille muraille; et pour ce qu'il ne voulut faire, fut ramené lui et ses compagnons jusqu'au lieu où est la chapelle, et là furent tous décollés; et pour celle, ce mont, qui auparavant avait nom le Mont de Mercure, perdit son nom, et fut nommé le Mont des Martyrs, et encore est. » On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le IXe siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome, par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius, son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la "Vie" de saint Denys, composée par Méthodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les bréviaires de Paris et de Rouen. L'idée que saint Denys,

après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimaient de la sorte le genre de son martyre. De Marca attribue à Fortunat une "Vie" de saint Denys, que François Bosquet a recueillie dans son "Histor. Eccles. gallicanæ". On a la "Chronique de saint Denys, pasteur de France", in-4°, gothique et sans date, et une "Vie" de saint Denys, en vers français, par Courtot, Paris, 1629, in 4°.

DENYS (Saint), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siége, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les "Épîtres" de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité. (*Voyez* Saint Paul.) Son courage, son zèle, sa charité, parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son Église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Dèce, l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole: Denys la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. Dans son exil, le fervent pasteur ne se croyait pas déchargé des soins du siége dont il avait été chassé. Il s'informait très-soigneusement de ce qui s'y passait. Il en munissait les ouailles des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qui lui était possible, persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. Ayant réfuté Sabellius en employant quelques comparaisons qui semblaient ne pas s'accorder avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier, ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son "Dictionnaire des hérésies", fait trois reflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Pères sur la Trinité, et que, pour cette raison, nous rapporterons ici: « Sabellius niait que le Père et le Fils fussent distingués, et les catholiques soutenaient contre lui que le Père et le Fils étaient des êtres distingués; les catholiques, par la nature de la question, étaient donc portés à admettre entre les personnes divines la plus grande distinction possible: puis donc que les comparaisons de Denys d'Alexandrie, qui, prises à la lettre, supposent que J.-C. est d'une nature différente de celle du Père, ont été regardées comme des erreurs, parce qu'elles étaient contraires à la consubstantialité du verbe, il fallait que ce dogme fût non-seulement enseigné distinctement dans l'Église, mais encore, qu'il fût regardé comme un dogme fondamental de la religion chrétienne. Il est clair que les catholiques soutenaient que le Père, le Fils et le

Saint-Esprit n'étaient ni des noms différents donnés à la nature divine, à cause des différents effets qu'elle produisait, ni trois substances, ni trois êtres d'une nature différente. La croyance de l'Église sur la Trinité était donc alors telle qu'elle est aujourd'hui, et c'est dans Jurieu, Faydit et le docteur OElmbs, une ignorance grossière, d'accuser l'Église catholique d'avoir varié sur ce dogme. L'exemple de Denys d'Alexandrie fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Père n'a pas cru la consubstantialité du verbe, parce qu'on trouve dans ce Père des comparaisons qui, étant pressées et prises à la rigueur, conduisent à des conséquences opposées à ce dogme. » (*Voyez* Cordemoi, Bull, Petau.) Saint Denys mourut vers la fin de l'an 265; [après avoir gouverné l'Église d'Alexandrie durant onze ans. Ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il n'en reste que quelques fragments avec son *Épître à Basilide*, plusieurs fois inprimée, avec une version latine, et un commentaire de Balsamon, Paris, 1561, 1575 et 1589. Cette Épître est comprise parmi les anciens canons de l'église grecque, publiés par Bévérégius. On a aussi l'Épître de saint Denys contre Paul de Samosate, grec et latin, avec des scholies de Fr. Turrien, Paris, 1610 et 1624.] Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les Pères du second concile d'Antioche contre Paul de Samosate honorèrent sa mémoire, et saint Athanase prit sa défense contre les Ariens. [L'Église latine célèbre sa fête le 17 novembre.]

DENYS (Saint), Romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les "Epistolæ romanorum pontificum" de D. Constant, in-fol., des lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS (Saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase; mais, ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque temps après.

DENYS, surnommé "le Petit", à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons*, approuvé et reçu dans l'Église de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'Église de France et les autres latines, suivant celui d'Hincmar. Justel donna une édition de ce recueil en 1628. Denys l'augmenta

Digitized by Google

plus tard d'une *Collection des décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Version* du Traité de saint Grégoire de Nice, "De la création de l'Homme" ; [d'une "Lettre" de Protérius sur la Pâque, de la "Vie de saint Pacôme", d'un "Discours" et de deux "Lettres" de Procle.] Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégants et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin ; et en latin, en grec. Denys mourut vers l'an 540, [sous le règne de Justinien.]

DENYS Lewis, surnommé "le Chartreux", natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liége, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471 à 69 ans, [et à 77, selon Fabricius,] après avoir servi l'Église par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de "Docteur extatique". Il écrivit au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. Eugène IV disait que l'Église était heureuse d'avoir un tel fils. Denys avait beaucoup lu, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquait heureusement les passages de l'Écriture. Il était sobre et sage dans sa spiritualité, et il n'y a guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 vol. in-fol., Cologne, 1549, en y comprenant ses Commentaires. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8°, n'est pas commun. Il est en 5 livres. [Son traité *De quatuor novissimis* est très-estimé ; il en existe une traduction française intitulée *des Quatre fins de l'homme, par Denys-le-Chartreux*, traduction nouvelle, avec un abrégé de sa "Vie", Paris, 1685, in-12. Jacques Boileau appelle son traité *de Vita et Moribus canonicorum*, Colonia-Agrippina, 1670, in-12. Il y en a une traduction française sous ce titre : *De la Vie et des mœurs des chanoines*, par l'abbé Méry, Paris, 1761, in-12 ;] le traité *de Bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires que Possevin, dans son "Apparatus sacer", soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. [Sa "Vie" a été écrite par dom Thierry Loer, "à stratis", Cologne, 1532, in-8°.]

DENYS, tyran d'Héraclée, dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses pour affermir sa tyrannie ; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et

Digitized by Google

unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou lorsqu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J.-C. laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS Ier, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête, l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. [Il tourna aussi ses armes contre la Grèce et l'Italie, où il ravagea Crotone, Colonia et Rheggio; il fonda la ville d'Adranus en Sicile, et celle de Lyssus sur les bords du golfe Adriatique.] A la passion de commander, il joignait celle de faire des vers. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux-esprits de Syracuse qui mangeaient à sa table avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxène, célèbre par ses Dithyrambes, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisît aux carrières ; mais, à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain, il choisit ce qu'il croyait être ses chefs-d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : « Qu'on me remène aux carrières. » Cette scène s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelque critique sur le poème de M. de Saint-Lambert n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix ; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut, pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses

Digitized by Google

à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, au rapport de C. Nepos, après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J.-C., à l'âge de 63 ans. [Pline rapporte qu'il mourut de joie, comme Sophocle, en apprenant que son poème avait remporté le prix; mais Justin dit qu'il fut tué par ses sujets.] Denys avait tous les vices d'un usurpateur; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, et essayait de justifier ses rapines par des bons mots : mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilége même parmi les païens. (*Voyez* Ptolémée-Philadelphe.)

DENYS II, surnommé « le Jeune », successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion, son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran : il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse, l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, et fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Corinthe, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savants, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4°. [On ne connaît point les circonstances de sa mort. Il vécut dans un âge très-avancé.]

DENYS d'Halicarnasse, naquit à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province : c'était aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'an 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités romaines*, en 20 livres, dont il ne nous reste que les 11 premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome, et quelques extraits des autres. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il en a paru une aussi vers le même temps, par le P. Le Jai, jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens et modernes qui ont fait mention de Denys, reconnaissent en lui, suivant le P. Le Jai, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact et une critique judicieuse. Henri

Digitized by Google

Etienne dit que l'histoire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités qu'un historien. On a encore de lui : | des *Comparaisons de quelques anciens historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses "OEuvres" publiées à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol., par Jean Hudson, en grec et en latin, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586, in-fol. ; *de Structura orationis*, grec et latin, Londres, 1702, in-8°.

DENYS, roi de Portugal, né le 9 octobre 1261, succéda à son père Alfonse, et épousa l'infante Elisabeth, fille de don Pèdre III, roi d'Aragon, en 1282. L'année d'après, il confirma, dans les états-généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par là la levée des censures dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violées. Ce prince ami des lettres établit, l'an 1290, une université à Lisbonne, qu'il transféra, en 1308, à Coïmbre; les priviléges qu'il lui accorda y attirèrent un grand nombre de savants. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape, l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à ceux de l'ordre militaire du Christ, qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alfonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea, en 1322, un accommodement entre son fils et le roi son époux ; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 6 janvier 1325. [La chronique du règne de Denys a été écrite par Rodric de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. On peut voir aussi sur ce règne la *Monarchia lusitana* de Brandam, part. 5 et 6.]

DENYS DE CARAX, OU LE PERIÉGÈTE, géographe, naquit à Carax, dans l'Arabie-Heureuse [à Byzance selon Suidas, et selon d'autres à Corinthe]. On lui attribue une *Description de la Terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste; mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage a été imprimé à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704 qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle

Digitized by Google

de 1710. On en a une autre édition en grec et en latin par T. Le Fevre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mourut le 5 octobre 1704, à Paris, sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenait chez lui des conférences sur toutes sortes de matières; elles ont été imprimées in-4° [sous ce titre: *Recueil de mémoires et conferences sur les arts et les sciences*, *présenté à M. le dauphin*, Paris, 1772.] Ces conférences commencèrent en 1664. et continuaient encore en 1672. On trouve dans ces Mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empiriques. Il a encore donné, en 1668, deux *Lettres*, in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guerie par la transfusion. Il était grand partisan de cette pratique; mais elle fut defendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. (*Voy.* LIBAVIUS.)

DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît, en qualité de commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines règles, et à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denis avec beaucoup d'édification, et y mourut le 20 mars 1733, à 03 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. Il y avait cependant, en 1791, un Frère à l'abbaye d'Orval qui le surpassait.

* DENYSE (Louis-Tranquille), professeur de grammaire, et sous-principal des Artiens, au collége de Navarre à Paris, mourut au mois d'octobre 1742. On a de lui: [*Cent fables choisies des anciens auteurs*, mises en vers latins, par Gabriel Faërne, de Crémone, traduites en français, Paris, veuve Thiboust, 1699, in-12; les *Fables de Phèdre en vers français*, avec le latin à côté et des notes, Paris, 1708, in-12.

* DENYSE (Jean) professeur de philosophie au collége de Montaigu à Paris, au commencement du XVIIIe siècle, avait donné à son cours de philosophie disposé par ordre géométrique une assez grande célébrité. Le public lui-même y était admis, et jusqu'aux grandes dames du temps: "l'Explication des expériences de physique" dont l'abbé Néret, l'un des disciples de Denyse, fut l'auteur, est dédiée à la duchesse de Ventadour. Le Cours complet de philosophie du professeur ne paraît pas avoir été imprimé. Il en a seulement detaché deux parties, la 1re qu'il intitula *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Paris, 1717, in-12, et qui est supérieure au traité d'Abbadie; la 2e intitulée: *La nature expliquée par le raisonnement et par l'expérience*, 1719, in-12. L'auteur, dans ce dernier ouvrage, attaque, avec une grande

Digitized by Google

logique, le cartésianisme, ressuscité alors par Dagoumer, et qu'il considère hardiment comme un athéisme déguisé. « La nature est pour moi, dit-il, un livre sublime qui nous raconte les merveilles de Dieu ». L'auteur parlait latin aussi exactement que français : c'est dans cette langue qu'il écrivit à Billet de Fanières une fort belle Dissertation intitulée : *Dagoumerismus profligatus*.

DENYSOT (Nicolas), peintre et poète français, né au Mans en 1515, ne peignait pas bien et versifiait assez mal. Il excella cependant dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poète se piquait d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Comte d'Alsinois*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes* de Despériers.

DEO-GRATIAS (Saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genseric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit dans le collége des ex-jésuites de Hradish en Moravie, un très-beau et grand tableau, où sont représentés saint *Deo-Gratias*, saint *Deusdedit* et saint *Quod-vult-Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu : au haut du tableau, des anges soutiennent cette épigraphe : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra*.

* DEPÈRE (Le comte Matthieu), pair de France, né à Toulouse en 1754, mort dans cette ville le 8 décembre 1826, y était président, lorsqu'il fut, en 1791, député à l'assemblée législative ; il y siégea jusqu'à l'ouverture de la convention, et ne reparut qu'en 1795, nommé par son département au conseil des anciens. Ce fut lui qui fit approuver la résolution qui relevait de la déchéance les acquéreurs de biens nationaux, et ce fut aussi d'après sa motion que la loterie fut rétablie. La révolution du 18 brumaire le porta au sénat le même jour où Buonaparte et les deux autres consuls entrèrent en fonctions ; ce qui prouve le zèle qu'il montra dans cette étonnante journée. Comme il avait des connaissances dans l'agriculture, Buonaparte le chargea de visiter les landes de Bordeaux, afin d'aviser aux moyens de rendre fertile ce vaste terrain. Ses vues n'ont pas encore été mises à exécution. Depère fut un des premiers qui votèrent (en 1814) la déchéance de Napoléon ; et la création d'un gouvernement provisoire. Louis XVIII l'éleva à la dignité de pair. Lors du retour de Buonaparte, il se tint à l'écart, et à la seconde restauration, il conserva son titre. Le comte Depère est auteur d'un excellent *Manuel d'Agriculture pratique*, Paris, 1806, in-8°.

* DEPERRET (C.-R.-L.), cultivateur, député des Bouches-du-Rhône à la convention, vota la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Attaché au parti de la *Gironde*, il se déclara hautement contre les montagnards. L'un deux l'ayant menacé d'un pistolet, il mit l'épée à la main, et brava la faction qui voulait l'envoyer à l'Abbaye. Impliqué dans l'assassinat de Marat, pour avoir con-

duit Charlotte Corday chez le ministre de l'intérieur, il vint à bout de repousser cette accusation; mais, ayant rédigé la fameuse protestation du 6 juin 1793, contre la tyrannie de la montagne, il fut décrété d'arrestation, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 31 octobre suivant. Il était âgé de quarante-six ans.

* DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims le 12 juillet 1730, mort à Montfaucon en 1792, est connu par l'ouvrage suivant: *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 parties in-8°. Cet ouvrage, qui est suivi des tableaux de l'histoire ancienne et moderne, a été terminé par Née de La Rochelle, et réimprimé sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°. On lui doit encore plusieurs recueils estimables, tels que: *Relations d'infortunes sur mer, extraites d'une collection qui n'a pas encore été publiée*, Reims, 1781, 3 parties in-8°. Ce recueil a été achevé et réimprimé sous le titre d'*Histoire des naufrages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, fig.

* DEPUNTIS (Joseph-François), né en 1771 mort en 1820, bibliothécaire de Montauban, est auteur de plusieurs *Comédies* et *Tragédies* jouées au Théâtre Français avec un faible succès de 1806 à 1809, | d'une *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV*, 1818, in-8°. Il a laissé manuscrits | un *Projet sur l'organisation des théâtres*; | et les *Mémoires du comte de Montmiran*.

*DERAZEY, député de l'Indre à la convention, y vota la réclusion de Louis XVI, « sauf, dit-il, à effectuer la déportation quand les circonstances le permettront. » Il passa ensuite au conseil des anciens, et en sortit le 20 mai 1797. Après la révolution de Saint-Cloud, il fut nommé juge à la cour d'appel d'Orléans. Il n'en faisait plus partie en 1813.

* DER-CALOUST (Simon), savant ecclésiastique arménien, né à Smyrne en 1735, mort vers 1796, possédait à fond les langues arménienne, grecque, latine, française, italienne et hollandaise. Il a laissé: | *Chronologie des dynasties arméniennes*, ouvrage érudit; | *Recueil de lettres*.

DERCYLLYDAS, ou HERCYLLIDAS, selon Justin, surnommé aussi "Sysiphe", général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabase, et Tissapherne, général d'Artaxerxès, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant Jésus-Christ.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Windsor, [né à Stowton, près de Worcester, en 1657,] s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il fit les *Discours* connus sous le nom de "Fondation de Boyle", avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique*, traduites en français, l'une en 1730, et l'autre en 1729, toutes deux in-8°, et dignes d'être

Digitized by Google

reproduites dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier de ces ouvrages lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les "Transactions philosophiques". Il était encore fort jeune lorsqu'il composa son *Horloger artificiel*, qui renferme des détails curieux sur tout ce qui concerne l'horlogerie; cet ouvrage a été traduit en français, Paris, 1731, in-12, sur la 3e édition, de 1714.

* DERIC, docteur en théologie et chanoine de Dol, est connu par une *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, Paris, 1779, 3 vol. in-12.

* DERIENNES (Le P.), savant jésuite, né à Dieppe et mort au Mans en 1662, professa les sciences mathématiques avec beaucoup de succès en province et à Paris, et a laissé d'importans *Traités d'Algèbre* en latin et des *Aphorismes physiques*. Les habiles naturalistes sont loin d'être étrangers à la religion. L'abbé Deriennes a sa concilier avec les mathématiques transcendantes *l'Examen pour la confession des jeunes gens*.

*DERJAVIES (Gabriel-Romanovistels), poète russe, mort en 1832, près Nowogorod, servit avec éclat dans l'armée, et entra ensuite dans l'administration. Alexandre le créa ministre de la justice; mais il se retira bientôt pour ne plus s'occuper que de poésie. L'une de ses *Odes* (Oda-Bog à Dieu), fut traduite en latin: puis en japonais et en chinois, par ordre de l'empereur de la Chine, qui la fit imprimer en lettres d'or sur une étoffe de soie, qu'on déploya dans une salle du palais impérial. Les Anglais traduisirent aussi quelques-unes des *Poésies* de Derjavies. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg en 1810 et en 1815.

* DERMODY (Thomas), poète irlandais, mort en 1802, a laissé un recueil de *Poésies*, en 4 vol. in-12, dont deux ont été publiés par lui-même, et les deux autres après sa mort.

DERRAND (François), né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le double talent de mathématicien et d'architecte. C'est sur ses dessins et ses plans qu'a été bâtie l'église de Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fond de l'ouvrage que La Rue a publié en 1728, sous le titre de "Traité de la coupe des pierres".

* DERTCHANETZY (Maghakia), docteur arménien, né au commencement du XVIe siècle, mort vers l'an 1563, a laissé un *Traité sur les Vertus morales*, in-12.

* DESACY, député de la Haute-Garonne à la convention, en septembre 1792, fut l'un de ceux qui votèrent la mort de Louis XVI; il se prononça néanmoins en faveur du sursis; et l'on assure que les remords que son vote lui causa occasionèrent la maladie

Digitized by Google

Digitized by Google